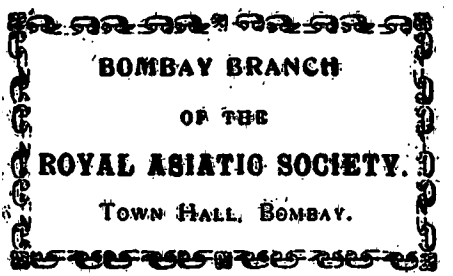
00100829



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 23 March, 2016

LE PASTEUR

D'ASHBOURN

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I 100829

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

Tous droits réservés

God
Fo 843-8
Dum/Pas
100829.

LE PASTEUR D'ASHBOURN

I

LE GRAND POPE.

A monsieur le docteur Petrus Barlow, professeur de philosophie à l'université de Cambridge.

Ashbourn, près Nottingham, 5 avril 1754.

Cher collègue,

Laissez-moi vous donner ce titre amical de collègue, bien-aimé Petrus; car, à mon avis, ce titre vous est dû, quoique vous soyez un savant docteur en philosophie, et que je soie, moi, un simple pasteur de village; vous avez charge de corps, comme j'ai charge d'âmes; je prépare à mourir, mais, vous, vous préparez à vivre, et Dieu seul pourrait dire lequel de nous deux remplit la mission la plus sainte.

Il est vrai qu'il m'arrive parfois, mon cher collègue,

d'être obligé de corriger ce que vous avez fait; votre malheureuse philosophie de collége penche toujours un tant soit peu du côté païen, et je suis souvent appelé à reconnaître que, bien que l'Iliade et la Bible, le Phédon et l'Evangile soient de fort belles choses, et surtout des choses fort éloquentes, l'Iliade et la Bible se contrarient parfois, le Phédon et l'Évangile ne sont pas toujours d'accord.

Et vous comprenez bien, mon cher Petrus, que, quand de pareilles oppositions se produisent en ma présence, je ne saurais admettre que ce soit le Phédon ou l'Iliade qui ait raison.

Mais, comme vous me le disiez dans votre dernière lettre, malgré ces dissidences entre les auteurs que nous commentons et entre les choses que nous professons, ayons cet espoir qu'il existe un point de la route auquel nos deux voies, si divergentes qu'elles paraissent au premier abord, aboutiront un jour.

Ce point, c'est la foi dans la justice éternelle, et, mieux encore, dans la miséricorde divine, qui, j'en réponds, mon cher Petrus, nous tiendra compte à tous deux des bonnes intentions, sans trop chicaner sur celles de nos fautes ou de nos erreurs qui auraient leur source dans la faiblesse humaine.

En attendant qu'il plaise au Seigneur d'ordonner de nous dans le monde qui doit succéder au nôtre, nous nous livrons, dans celui-ci, chacun de notre côté, à une étude qui, au premier aspect, et vue d'un œil superficiel, semblerait la même, tandis qu'au philosophe et au penseur elle présente de notables différences.

Vous, mon cher Petrus, vous étudiez l'homme, et moi, j'étudie les hommes.

Puissiez-vous réussir de votre côté mieux que je n'ai réussi du mien, surtout à mes débuts dans la vie.

Maintenant, cette étude de l'homme, c'est à dire de l'espèce humaine par les individus, vous désirez la faire sur moi, comme vous l'avez faite sur les autres.

Vous prétendez, dans votre indulgence pour le pauvre pasteur, que j'ai quelques bonnes qualités; ce à quoi je réponds en m'accusant d'avoir de grands défauts.

Pour vous créer une opinion positive entre nos deux

opinions différentes, vous demandez que je m'expose à vos yeux tel que je suis sorti des mains de mon créateur, *solus, pauper et nudus;* soit. Je vais laisser glisser de mes épaules ce manteau de l'humble à travers les trous duquel on voit souvent le cœur de l'orgueilleux.

Faites aussi lentement et aussi curieusement que vous le voudrez le tour de ma pauvre personne, je n'essaierai pas de vous cacher un seul de mes défauts ou de mes ridicules, car Dieu, je l'espère, m'élevera d'autant plus que je me serai plus abaissé.

Je suis né en 1728, dans le petit village de Beeston, dont mon père était pasteur.

Quant à ma mère, elle était la fille d'un contre-maître de la marine marchande, lequel mourut, trois ans avant ma naissance, dans une tempête où sombra le bâtiment sur lequel il servait, et dans lequel il avait sa pacotille.

Tout fut donc perdu avec lui, à l'exception d'une excellente lunette marine qu'il avait prêtée à un de ses amis, et que cet ami, ignorant le jour où mon grand'père devait mettre à la voile, ne lui rapporta que le surlendemain de son départ.

Je consigne le fait, parce que cette longue-vue joue un rôle important dans ma vie.

Mais ce que mon père cherchait dans la femme qu'il voulait associer à sa destinée, c'étaient les qualités qui font le vrai douaire de l'épouse et la pieuse dot de la mère.

Il ne s'arrêta donc point au défaut de fortune : il prit ma mère, pauvre, orpheline, telle enfin que le malheur l'avait faite, et le seul meuble qu'elle apporta dans la communauté, lorsqu'elle franchit le seuil de la porte du presbytère avec le titre d'épouse, ce fut cette excellente longue-vue, que l'on suspendit respectueusement au-dessus de la cheminée, comme l'endroit le plus honorable et le plus apparent de la maison.

Si jeune que je fusse, mon père me donnait un bel exemple : il était ferme, courageux, sincère, doux aux pauvres, mais peu ménager avec les grands et les riches, traitant le seigneur du village lui-même plus sévèrement que le mendiant qui l'attendait à la porte de l'église pour lui tendre la main, et qu'il ne renvoyait jamais sans une aumône et

un conseil, et plutôt avec la première seule qu'avec le second sans la première; car il pensait, dans ce cas, qu'une aumône n'a pas absolument besoin d'être suivie d'un conseil, tandis que le conseil est bien maigre et bien sec sans l'aumône.

Il résultait de cette impartiale droiture et de cette inflexible gravité qu'il était aimé d'une partie de ses paroissiens et respecté de l'autre.

Il va sans dire que, bien partagé selon le cœur de Dieu, c'étaient les pauvres qui l'aimaient.

Quand à moi, ce n'était pas simplement de l'amour que j'éprouvais pour mon père, c'était du respect; plus que du respect : de l'admiration !

Je le regardais comme une créature sublime, comme un être au-dessus de l'humanité; et je n'eusse jamais osé poser mes lèvres sur les joues et même sur les mains de ce digne homme, s'il ne m'y eût autorisé par une invitation qui parfois, pour être suivie, avait presque besoin de revêtir la forme d'un ordre.

Un jour que j'étais chez ma mère, couché à ses pieds sur un tapis, et lisant un livre ouvert devant moi, mon père entra tenant une lettre à la main.

Son visage rayonnait, et il était facile de voir que cette lettre venait de lui apporter quelque grande nouvelle.

En effet, un parent que nous avions à Southwel annonçait à mon père que le célèbre Pope, qui avait été le camarade de ce même parent à l'université d'Oxford, devait, le jeudi suivant, s'arrêter chez lui en allant à York.

Il invitait en conséquence mon père, qui ne l'avait pas vu depuis plus de dix ans, à profiter de cette occasion pour le venir voir, et pour faire connaissance, en même emps, avec l'auteur de l'*Essai sur* l'*Homme* et de la *Dunciade.*

C'était cette invitation qui rendait mon père si joyeux.

Je demandai ce que c'était que Pope.

— L'auteur du livre que tu tiens entre les mains, me répondit mon père.

Et, en effet, quelque temps auparavant, mon père m'avait fait cadeau de la traduction de l'*Iliade* de l'illustre auteur, ornée de magnifiques gravures, qui avaient bien autant que le texte part à mon admiration.

Quand j'appris que c'était avec l'homme qui avait écrit les beaux vers que je savais par cœur, que mon père était invité à dîner, je m'écriai :

— Et moi aussi, n'est-ce pas, mon très honoré père, j'irai avec vous ?

— Oui, certes, répondit mon père, chez lequel je vis, à ce moment, briller la flamme de l'enthousiasme; oui, mon fils, il ne sera pas dit que j'aurai eu l'occasion de te faire voir le plus grand poëte du siècle, et que je n'en aurai pas profité.

Je me relevai en battant des mains ; mais, au même instant, je m'arrêtai tout honteux : c'était la première fois qu'il m'arrivait de me livrer à un pareil écart devant mon père !

Mais, soit que mon père fût lui-même jeté en dehors de toutes ses habitudes, soit qu'il n'eût pas aperçu le mouvement que je venais de faire, il ne m'adressa aucune remontrance et se contenta de dire à ma mère :

— Allons! femme, il s'agit de s'occuper de ce voyage.

Nous avions cependant trois jours devant nous et douze lieues seulement à faire.

Mais l'événement était si inattendu, le but si magnifique, qu'il ne fut plus question d'autre chose dans la maison pendant ces trois jours.

Toute la toilette de mon père fut revue.

On fit un paquet de son bel habit et de sa belle culotte de velours noir; on se garda bien d'oublier ses bas de soie et sa veste de satin; on frotta les boucles d'argent de ses souliers jusqu'à ce qu'elles fussent brillantes comme des miroirs ; et ma mère, se sacrifiant pour l'honneur de son mari, lui fit un jabot et des manchettes d'un superbe col en dentelle d'Angleterre qu'elle tenait de sa mère, et que sa mère tenait de sa grand'mère.

Quant à moi, je fus vêtu tout à neuf d'un costume marron tiré d'un habit que mon père n'avait encore porté que trois ans; prodigalité qui n'avait point eu de précédens, et qui ne devait pas avoir de subséquens dans ma vie comme dans la sienne.

Dix personnes du village et même de la ville voisine avaient offert à mon père leur voiture pour ce grand

voyage; un moment de vanité fit que mon père fut près d'accepter le carrosse du seigneur de l'endroit, contre l'orgueil duquel il avait quelquefois prêché, d'une façon détournée, c'est vrai, mais si claire cependant que personne n'avait pu s'y tromper, pas même lui; mais, soit qu'il fût retenu par cette idée que l'offre n'avait d'autre but que de le faire tomber lui-même dans cette faute d'autant plus pardonnable à l'homme que le plus beau des anges l'a commise, soit que de son propre mouvement il fît un retour sur lui-même, mon père refusa l'offre du seigneur et accepta celle de son fermier.

Le matin du grand jour, nous trouvâmes donc à la porte l'humble carriole qui devait nous conduire de Beeston à Southwell.

Je me rappellerai toujours ce voyage, mon cher Petrus; je fusse parti pour cette terre promise par le grand législateur aux Hébreux, que je n'eusse pas été plus joyeux et plus fier.

C'est qu'aussi toute la nature (et, pour la première fois, je fis attention à elle, en la voyant si splendidement parée), c'est qu'aussi toute la nature semblait, de son côté, joyeuse et fière; comme nous, elle avait revêtu son habit de fête, la robe verte du mois de mai et son odorante couronne de fleurs.

On ne voyait, tout le long de la route, que panaches de feuillages secoués au vent, que primevères et pervenches étoilant le sol, et que petits oiseaux volant, chantant, et ne se reposant que pour louer Dieu, qui leur permettait de partager avec l'homme, son fils aîné, ce monde, qui chaque année renaît si beau, si frais, si parfumé, que l'homme, ne voyant pas vieillir le monde, ne s'aperçoit point qu'il vieillit.

Assis dans la carriole près de mon père, auquel je n'osai adresser la parole, et qui, quoique plus souriant que d'habitude, ne me disait pas un mot, j'assistais, heureux mais recueilli, à cette fête de la nature, sentant remuer au fond de mon esprit le germe de toutes les idées qui l'ont occupé depuis, et que ce soleil de mai semblait réveiller et appeler à la vie, comme il faisait de l'herbe verte, des paquerettes blanches et des pervenches azurées.

La comparaison était d'autant plus exacte que je croyais sentir une larme rouler dans mes yeux, comme je voyais dans le calice des fleurs trembler une goutte de rosée.

A chaque village, la carriole s'arrêtait devant la porte du pasteur; mon père descendait, me faisait descendre, et, entrant chez son confrère avec plus de bruit peut-être qu'il ne convenait à notre humble condition :

— Mon cher ami, disait-il, félicitez-moi...

— Et de quoi? demandait le confrère. Dieu vous envoie-t-il une mître d'évêque, ou votre femme est-elle enceinte pour la seconde fois?

— Mon ami, je vais dîner avec le grand Pope, le premier poëte de l'Angleterre, du monde, et même du siècle!

Alors, celui auquel il s'adressait levait les bras au ciel en disant :

— Mon ami, vous êtes un homme heureux!

Et les femmes disaient à leurs enfans en leur montrant mon père :

— Ma fille, ou, mon fils, regarde le pasteur Bemrode, il va dîner aujourd'hui avec le premier poëte du siècle, du monde, de l'Angleterre, avec le grand Pope!

Et alors autour de mon père se faisait un murmure d'envieuse admiration, au milieu duquel il semblait grandir, comme semble grandir le prêtre au milieu d'un nuage d'encens.

Et nous remontions en carriole, et la nature, toujours plus belle, toujours plus riante, toujours plus prodigue de parfums à mesure que le soleil montait sur l'horizon, la nature semblait apporter aussi au voyageur son tribut de félicitations.

Une lieue plus loin, la voiture s'arrêtait de nouveau; mon père descendait encore, et la même scène se renouvelait.

Il en résulta que, grâce à ces orgueilleuses stations, dont peut-être l'ennemi du genre humain prit note sur ses tablettes de feu, quoique nous fussions partis de Beeston à cinq heures du matin, et quoique le fermier nous eût donné son meilleur marcheur, nous n'arrivâmes chez le cousin de mon père qu'à deux heures de l'après-midi.

Par bonheur, le grand Pope n'était pas encore là.

Mais, par cela même qu'il se faisait un peu attendre, tout était en l'air chez le cousin.

Ce cousin, dont j'avais entendu parler comme d'un homme simple et rond, était, ce jour-là, tout gonflé d'orgueil; poudré à blanc comme un matin de février, il rejetait la tête en arrière, poussait le pied en avant, toussait, crachait, et, de cinq minutes en cinq minutes, prenait, avec grand bruit et grand apparat, dans une tabatière en porcelaine de Saxe, une pincée de tabac dont les trois quarts retombaient en cascade sur son jabot, raidi sous l'empois et pareil à la crête d'un coq ou à l'arête dorsale d'un poisson.

L'orgueil, qui s'était infiltré par toute sa personne, se trahissait dans sa voix comme dans son regard et dans ses gestes; il parlait lentement et gravement.

— Voici, disait-il en tournant autour de la table, où je mettrai le grand Pope, l'illustre auteur de la *Dunciade*, de l'*Essai sur l'Homme* et de tant d'autres ouvrages sublimes. A sa droite, je me placerai; à sa gauche, je placerai ma femme; en face de lui mon cousin Bemrode, et à la droite et à la gauche de mon cousin Bemrode, les honorables doyens de Newark et de Chesterfield.

La table est ronde, comme vous voyez, messieurs, ajoutait-il en s'adressant à ses convives, ce qui fait que, quoique nous devions être vingt-quatre à table, le grand Pope pourra être vu et entendu de tout le monde.

Puis on rentrait au salon, où deux belles jeunes filles de seize à dix-sept ans, vêtues de robes blanches, préparaient des couronnes de lauriers entremêlés de roses, lesquelles devaient témoigner que le grand Pope avait également réussi dans la poésie lyrique et dans la poésie fugitive.

A chaque bruit qui se faisait dans l'antichambre, c'était une révolution dans le salon; chacun se levait en demandant à son voisin avec une curiosité mêlée d'inquiétude :

— Est-ce le grand Pope?

Quant à moi, mon anxiété était si grande, que je ne quittais pas le vestibule, et que, les yeux fixés sur la porte, oubliant tout, jusqu'à mon habit marron, pour l'homme

en l'honneur de qui il avait été fait, attentif au moindre mouvement de la rue, au plus léger ébranlement de la porte, je m'écriais à chaque instant :

— Mon cousin, on sonne! ou bien : Mon cousin on frappe!

Et, en criant cela, mon cœur battait plus qu'il n'avait encore battu pour les choses les plus importantes de ma vie d'enfant; il me semblait seulement étonnant de ne point entendre les tambours et les fanfares qui, à mon avis, devaient annoncer cette solennité. Je croyais, tant on m'avait parlé du grand Pope, voir entrer un géant qui toucherait le plafond, ou tout au moins quelque chose de pareil à l'un de ces rois avec lesquels j'avais fait connaissance dans mes contes de fées; un magnifique personnage vêtu d'un habit de drap d'or avec des étoiles de diamant, des plaques et des croix comme un grand seigneur, et menant après lui une foule de pages et de domestiques en livrée.

Tout à coup, on frappa à la porte, mais si modestement, que je ne crus pas même devoir crier, cette fois-là, comme j'avais fait aux autres :

« On frappe! »

La porte s'ouvrit néanmoins, et donna passage à un petit homme de cinquante à cinquante-deux ans, un peu boiteux, fort bossu, et vêtu d'un habit gris.

J'allais lui demander orgueilleusement ce qu'il voulait, lorsque j'entendis un grand bruit; les convives se précipitaient par les couloirs et les escaliers, l'amphytrion à leur tête, en criant :

— C'est lui! c'est lui! c'est l'illustre poëte! c'est le grand Pope! Salut à l'homme immortel, sublime, universel!

Et je regardais autour de moi, cherchant à qui en avaient tous ces gens qui me paraissaient des fous, et qui, cependant, saluaient, honoraient, glorifiaient ce petit homme boiteux et bossu, lequel, tout confus de trouver une si bruyante réception et une si nombreuse société, quand il avait cru entrer dans la maison simple et presque solitaire d'un ami, saluait, balbutiait, mettait la main sur son cœur, et, impuissant à exprimer par la voix l'émotion

qu'il ressentait, essayait du moins de remercier par des gestes ses admirateurs et ses admiratrices.

Lorsque la première effervescence de l'enthousiasme fut calmée, notre cousin débita au grand Pope, car ce petit homme boiteux et bossu, c'était bien véritablement lui, un long discours qu'il avait préparé d'avance, et dont tout ce que je me rappelle, c'est qu'il le comparait à Homère, à Virgile, à Dante, à Pétrarque et au Tasse, en lui donnant, bien entendu, la supériorité sur ces cinq poëtes, ses devanciers.

Après lequel discours, les deux jeunes filles vêtues de blanc vinrent offrir leurs couronnes de lauriers et de roses.

Pope répondit au discours par quelques mots seulement, embrassa les deux jeunes filles, et s'avança vers le salon, suivi de toute la société, qui mit près d'un quart d'heure à franchir le seuil de la porte, tant chacun se croyait obligé de faire des politesses à son voisin.

Je pense que quelques-uns de ces admirateurs du grand Pope y seraient encore, si l'on n'était venu annoncer, comme on fait pour les princes qui honorent la maison d'un particulier de leur visite, que l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Homme* était servi ; annonce qui, redoublant les appétits aiguisés par une longue attente, détermina les retardataires à faire trêve à leurs politesses, et décida les plus affamés à passer les premiers.

Ce souvenir, mon cher Petrus, est, ainsi que vous pouvez le voir par tous les détails que je vous donne, resté profondément gravé dans ma mémoire comme un des premiers désappointemens de ma vie.

J'attendais un géant, quelque chose qui rappelât le colosse de Rhodes ou la statue de Néron, et j'avais vu entrer un petit homme boiteux et bossu! Je me figurais voir arriver un roi vêtu d'un manteau splendide, et couvert, comme je vous l'ai dit, d'étoffes d'or toutes resplendissantes d'une broderie de diamant, et la porte avait donné entrée à un personnage en habit gris, d'une telle tournure qu'un seigneur de grande maison n'en eût certes pas voulu pour son laquais.

Aussi, chaque fois que, dans le cours de ma vie, au lieu

d'un événement heureux impatiemment attendu, il m'est arrivé quelque triste et douloureuse aventure ; chaque fois que, à la place du jour brillant et plein de soleil qui m'était promis, il s'est levé sur ma tête un jour sombre et pluvieux, j'ai pensé à cette journée passée chez notre cousin de Southwell ; j'ai offert au Seigneur ce nouveau désappointement, et j'ai murmuré ces mots que moi seul pouvais comprendre, et qui ont étonné bien des gens :

— O grand Pope !

Maintenant, cette visite eut encore une autre influence sur moi, mais comme cette lettre est déjà bien longue, et que cette influence, ainsi que la lunette de mon grand-père le contre-maître, n'a pas été sans importance dans ma vie, permettez-moi, mon cher Petrus, de prendre congé de vous, en vous priant de me rappeler au souvenir de votre digne frère Samuel Barlow, de Liverpool, remettant à ma prochaine épître ce qui me reste à vous dire à ce sujet ; narration qui, si je l'enfermais dans cette lettre, se trouverait tout naturellement privée d'une partie du développement qui lui est nécessaire.

Mais j'ai bien peur, cher et honoré collègue, que, lorsque je vous aurai raconté ma vie, et dit ce que vous désirez savoir, trompé dans votre attente, comme je l'ai moi-même été si souvent, vous ne vous écriiez à votre tour :

— O grand Pope !...

II

DE QUELLE FAÇON JE DEVIENDRAI GRAND HOMME.

Ce qui me resta, comme impression, de cette journée, fut le désir de devenir moi-même un grand homme, afin que l'on fît un jour pour moi tout ce que j'avais vu faire pour le grand Pope.

Et ce désir était d'autant plus pressant que, me regardant pour la première fois dans une glace, ma vanité me disait que, non-seulement je n'étais ni boiteux, ni

bossu, mais que, au contraire, j'étais même un assez joli enfant.

Je n'inspirerais donc pas, quand on me verrait, le même désappointement que m'avait inspiré, à moi, et qu'avait dû inspirer aux autres le grand Pope ; ce qui, à tout prendre, était déjà un avantage que le ciel m'accordait sur lui.

Seulement, de quelle façon serais-je un grand homme ? Telle était la question que je me posais.

Serait-ce à la manière d'Achille, d'Alexandre, de César, de Charlemagne ou de Richard Cœur de Lion ?

Je n'ai jamais eu de grande vocation pour le métier de conquérant.

Comme l'Eglise à laquelle j'appartiens, ou plutôt à laquelle je n'appartiens pas, car le précepte est catholique, j'ai horreur du sang.

D'ailleurs, tous les grands hommes dont je viens de citer les noms étaient eux-mêmes des fils de rois, ou même des descendans de dieux ou de déesses, ayant trouvé à jour fixe, sous leur main, les hommes et l'argent nécessaires à la conquête de la Troade, de l'Inde, des Gaules, de la Saxe ou de la Terre-Sainte, tandis que, moi j'étais fils d'un simple pasteur, aux appointemens de cinquante livres sterling, ayant une très grande influence sur les âmes, mais un très médiocre pouvoir sur les corps.

Ce n'était donc décidément pas comme conquérant que je devais devenir grand homme.

Serait-ce à la manière d'Appelles, de Zeuxis, dans l'antiquité, ou de Léonard de Vinci et de Raphaël, au moyen âge.

Je dois dire ici que je n'avais point pour la peinture la même répugnance que pour la guerre.

Tout au contraire, j'étais grand admirateur de la peinture, et j'estimais fort Appelles, Zeuxis, Léonard de Vinci et Raphaël.

Mais on a beau se dire comme le Corrége : « Et moi aussi, je serai peintre ! *Anch' io son' pittore !* » encore faut-il trouver un atelier et un maître.

Tout Giotto dessinant une brebis sur une ardoise ne

rencontre pas, en gardant son troupeau, un Cimabué qui lui fait faire sa communion d'artiste.

Pour devenir peintre, et peintre célèbre, il faut la longue et patiente étude, la grande ville, le centre immense; et nous demeurions dans un pauvre village des Notts !

Ce n'était donc pas encore comme peintre que je pouvais devenir grand homme, et force m'était de renoncer à la peinture, comme j'avais renoncé à la conquête.

Serait-ce à la manière d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pétrarque, du Tasse ou de Pope ?

Oh ! cela, c'était autre chose ! Outre que je pensais y voir ma vocation, je pensais y voir aussi la facilité.

Car, enfin, la poésie est fille de la solitude ; elle a presque toujours pour marraine la pauvreté.

Pour devenir poëte, on n'a pas besoin de maîtres, on n'a besoin que de modèles.

Un an, cinq ans, dix ans ne suffisent point parfois à compléter l'éducation d'un peintre, tandis que chacun sait que l'on naît poëte.

Or, si j'avais eu le bonheur de naître poëte, et de ce bonheur je ne doutais pas ! je n'avais donc qu'à me donner la peine de pousser et de fleurir; le plus fort de la besogne était fait, puisque j'étais né!

Quant à la mise de fonds, elle n'était pas considérable : une plume, de l'encre et du papier ; l'inspiration devait faire le reste.

Je décidai donc, à part moi, que je deviendrais un grand homme à la manière d'Homère, de Virgile, de Dante, de Pétrarque, du Tasse et de Pope.

A partir du moment où cette décision fut prise, je résolus de ne point perdre de temps pour la mettre à exécution. Je demandai à mon père de l'argent, afin d'acheter les ustensiles nécessaires au nouvel état que je voulais entreprendre ; et mon père, charmé de voir ainsi poindre en moi cette tendance au travail dont il attendait si impatiemment l'apparition, mon père tira majestueusement de sa poche un schelling qu'il me donna, et avec lequel j'achetai un cahier de papier blanc, un paquet de plumes et une bouteille d'encre.

Depuis ce jour, mon cher Petrus, le comble de la gloire

m'a paru être de voir mes idées imprimées en lignes inégales dans un livre relié en basane ou même broché en simple papier ; car, quelques velléités dont j'aie été pris, depuis, d'écrire en prose, j'ai toujours éprouvé une préférence marquée pour la poésie, et parmi tous les genres de poésie, pour la poésie épique.

Ce que je décidai donc à l'âge de treize ans, c'est que j'allais faire un poëme épique.

Maintenant, à quel sujet m'arrêterais-je ?...

L'Iliade était bien un beau sujet : mais il avait été pris par Homère !

L'Énéide était un bien beau sujet aussi : mais il avait été pris par Virgile !

La Divine Comédie était un bien beau sujet encore : mais il avait été pris par Dante !

Ah ! si la Jérusalem délivrée n'avait pas été prise par le Tasse, et le Paradis perdu par Milton, c'étaient là deux sujets qui eussent bien convenu au fils d'un pasteur !

Mais le Tasse et Milton avaient eu la chance de naître, l'un deux cent trente-cinq, et l'autre cent vingt ans avant moi ; cette chance me faisait un tort irréparable, puisqu'ils avaient profité de ce hasard de naissance pour prendre les deux seuls sujets de poëmes épiques qui restassent à traiter chez les modernes !...

Ne croyez pas, cependant, mon cher Petrus, que je me laissai battre ainsi tout d'abord, et que je cédai au premier choc, fuyant comme Horace, et laissant mon honneur et mon bouclier sur le champ de bataille.

Non, mon ami, non ; je réagis, au contraire, de toutes mes forces, contre la pauvreté de l'histoire, cherchant, avec une ténacité au-dessus de mon âge, et dans les livres et dans mon imagination, un héros qui eût échappé à l'investigation poétique de mes prédécesseurs.

Je passai en revue tous les siècles ; je demandai à chacun un sujet qui pût offrir l'équivalent de ceux que j'avais perdus en arrivant dans ce monde deux ou trois cents ans trop tard ; mais l'un n'était point national, l'autre était antireligieux ; celui-ci n'offrait point les conditions indispensables du poëme épique, c'est-à-dire l'échange possible de relations entre les hommes et des êtres d'une nature supé-

rieure, dieux, génies ou démons ; celui-là, enfin, péchait par le dénoûment obligé, dénoûment qui veut que le personnage principal du poëme soit vainqueur, tandis que mes héros, à moi, comme Hector, comme Turnus, comme Annibal, comme Witikind ou comme Harold, au lieu de vaincre, étaient vaincus.

J'écrivis, en magnifiques caractères calligraphiques, plus de vingt titres sur mon cahier de papier blanc ; mais, après les réflexions que je viens de dire, je n'allai jamais au delà du titre, et comme, au fur et à mesure que je subissais un désappointement, je déchirais le titre inscrit pour en inscrire un autre sur la page suivante, il en résulta qu'au bout de cinq ans, juste le jour anniversaire de ma naissance, à l'heure même où le temps déchirait le dernier jour de ma dix-huitième année, je déchirais, moi, la dernière feuille de mon cahier de papier.

A partir de ce moment, je fus convaincu qu'il y avait impossibilité pour moi à devenir grand homme comme auteur de poëme épique ; non point que je n'eusse pas tout ce qu'il fallait pour faire ce poëme, mais purement et simplement parce que le sujet manquait.

Il me restait la poésie dramatique.

Certes, les noms que j'ai cités, quoique les plus resplendissans, n'étaient point les seuls qui étincelassent au ciel du passé.

Près des noms des grands poëtes épiques flamboyaient ceux d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Plaute, de Shakespeare, de Corneille, de Molière et de Racine !

Pourquoi donc, au lieu d'être un poëte épique, ne serais-je pas un poëte dramatique ?

Il est vrai que je n'aurais, à Beeston, ni théâtre, ni acteurs ; mais qu'importait cela ? Je ferais ce que faisait Sophocle, qui rêvait, qui pensait, qui exécutait ses poëmes à Colone, et qui, lorsqu'ils étaient finis, allait les faire jouer à Athènes ; je ferais ce que faisait Corneille, qui rêvait, pensait et exécutait ses tragédies à Rouen, et allait les faire jouer à Paris ; je rêverais, je penserais, j'exécuterais à Beeston, et j'irais les faire jouer à Londres.

Il y avait même plus : comme Shakspeare et comme

Molière, pour être sûr que ma pensée fût bien rendue, je pourrais les jouer moi-même.

A la vérité, ce dernier parti me répugnait un peu : j'avais vu, un jour, des comédiens ambulans à Nottingham, et, de ces dignes artistes à des bohémiens que j'avais rencontrés peu d'heures auparavant sur la route, la différence ne m'avait point paru grande ; mais, cependant, il fallait remarquer que ces comédiens jouaient des pièces dont ils n'étaient point les auteurs, tandis que moi, ce qui était bien autre chose et me relevait tout à fait dans ma propre estime ! moi, je jouerais mes œuvres.

Seulement, je devrais, dans ce cas, décider mon digne père à voir monter son fils unique sur les planches ; ce qui, je n'en faisais aucun doute, présenterait une grande difficulté ; mais, le moment venu, il serait temps de la combattre.

Le principal était de commencer par faire l'œuvre, et, l'œuvre faite, peut-être trouverais-je bien, parmi les comédiens les plus renommés de Londres, un artiste digne de l'interpréter : si je n'en trouvais pas, eh bien ! il me resterait à prononcer le mot sublime de Senèque et de Corneille dans *Médée*, si sublime qu'il a pu servir pour deux !

Je répondrais donc à ceux qui, dans leur admiration pour ma pièce, me demanderaient : « Mais qui va donc jouer votre personnage principal ? »

— Moi !...

Seulement, je n'ajouterais pas : « Moi, dis-je, et c'est assez ! » car, si confiant que je fusse en moi-même, je n'hésitais pas à reconnaître qu'une pièce à un seul personnage paraîtrait bien longue à écouter pendant cinq actes, si belles que fussent les maximes, si admirables que fussent les vers, et que, du moment où cette pièce comporterait dix, douze ou quinze personnages, il me fallait neuf, onze ou quatorze acteurs pour remplir les autres rôles, et me servir de satellites.

Mais il était bien entendu d'avance qu'ils ne seraient jamais que les satellites, et que je serais toujours l'astre !

Tout cela bien arrêté dans mon esprit, et résolu que j'étais à descendre des nuages du poëme épique aux som-

mets de la tragédie, j'eus de nouveau recours à la munificence de mon père, lequel, quoique un peu désappointé par la stérilité de mes premiers efforts, n'hésita point à hasarder un nouveau schelling, qui servit incontinent à acheter un second cahier de papier, un second paquet de plumes et une seconde bouteille d'encre.

Alors commença un nouveau labeur qui, je dois l'avouer, mon cher Petrus, fut aussi infructueux que le premier ; il y avait eu encore, depuis la création du monde, plus de poëtes dramatiques qu'il n'y avait eu de poëtes épiques ; de là une plus grande consommation de sujets et une plus grande disette de héros ; sans compter que le poëte épique fait un poëme dans toute sa vie, tandis qu'un poëte dramatique fait dix, vingt, trente tragédies, et même davantage, témoins Eschyle qui en fit quarante, Sophocle qui en fit cent vingt-trois, Euripide, qui en fit quatre-vingt quatre !

Aussi, je remarquai avec terreur, en lisant le catalogue des anciens et des modernes, qu'il n'était pas arrivé une grande catastrophe, qu'il n'avait pas existé un grand roi ou un grand général, que la catastrophe n'eût servi de sujet, et le roi ou le général de héros à quelque tragédie ou à quelque drame ! Tout avait été utilisé : Eschyle, qui avait cependant le choix des héros, puisqu'il arrivait le premier, avait remonté à Prométhée, c'est-à-dire au Titan créateur du monde; Racine, qui arrivait le dernier, était descendu jusqu'à Bajazet, c'est-à-dire presque jusqu'à l'histoire contemporaine.

Quant aux autres, ils avaient moissonné à pleines mains à droite, à gauche, de ci, de là ! Sophocle avait pris *Ajax*, *Philoctète*, *Antigone*, *Électre*, *OEdipe roi*, *OEdipe à Colone;* il en avait tant pris, qu'il avait été forcé, à la fin, de prendre deux fois le même sujet ; Euripide avait pris *Hécube*, *Alceste*, *Médée*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, preuve qu'il avait été, lui aussi, à la fin, à bout de sujets comme son devancier Sophocle ; Shakspeare avait pris *Hamlet*, *Macbeth*, *Richard II*, *Richard III*, *Jules César*, *Coriolan*, *le roi Lear*, *Henri VIII*, *Titus Andronicus*, *Périclès*, *Antoine et Cléopâtre ;* de sorte qu'un beau matin, à son tour, il manqua de héros historiques, et que, l'histoire étant épuisée par lui et ses devanciers, il en de-

manda à son imagination, qui, obéissante et féconde, lui donna *Othello*, le *Marchand de Venise*, les *Deux Seigneurs de Vérone*, *Romeo*, *Falstaff*, *Prospero*... que sais-je, moi ?... Corneille avait pris le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Attila*, *Sertorius*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Pompée*, *Annibal;* arrivé là, les sujets lui avaient tellement fait défaut, qu'au grand détriment de sa gloire, il avait eu recours à *Pertharite*, à *Othon*, à *Surena;* si bien que, ne sachant plus, après avoir eu affaire à ce général parthe, ni quoi ni qui mettre en vers, il finit par y mettre l'*Imitation de Jésus-Christ !* Enfin Racine avait pris *Étéocle et Polynice*, *Alexandre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, à la suite de quoi les sujets lui parurent tellement épuisés, qu'il resta douze ans avant de composer *Esther*, et quatorze ans avant de composer *Athalie!*

Les commentateurs disent bien que ce fut un motif de religion qui arrêta le grand poëte dans sa carrière ; mais, moi je dis, moi je prétends, moi j'affirme que la cause réelle fut le carnage dramatique opéré par ses devanciers...

Et je le dis avec d'autant plus de raison, mon cher Petrus, que pendant trois ans que je cherchai un sujet de tragédie ou de drame, il en fut, pour la tragédie et le drame, comme il en avait été pour le poëme épique. J'écrivis le titre de plus de cinquante tragédies ou drames sur mon cahier ; mais, au bout de trois ans, voyant qu'il m'était impossible de trouver un sujet vierge, et ne voulant point m'abaisser à l'état de plagiaire ou de copiste, je renonçai, la dernière feuille de mon second cahier de papier déchirée, à devenir un grand homme par la tragédie et le drame, comme j'avais renoncé à devenir un grand homme par le poëme épique.

On me dira que restait la comédie, cette mine inépuisable qui a pour éternels filons les vices, les ridicules des hommes, les erreurs et les travers de la société ; mais, lorsque je voulus essayer de passer de la tragédie et du drame à la comédie, je m'aperçus que, n'ayant guère vu, à Beeston ou à Southwel, d'autres hommes que mon père et moi, notre cousin et le grand Pope ; n'ayant eu l'occasion d'observer aucun vice ni aucun ridicule, je ne pouvais

châtier les hommes, fût-ce en riant ; de même que, ne connaissant d'autre société que celle du petit village que nous habitions, je ne pouvais peindre en grand les erreurs et les travers de la grande société humaine, dont Beeston ne m'offrait qu'une imperceptible miniature.

Je renonçai donc à la comédie par des raisons non moins spécieuses, comme vous le voyez, mon cher Petrus, que celles qui m'avaient fait abandonner déjà le poëme épique, la tragédie et le drame.

D'ailleurs, dans le cours de cette troisième année, qui était la vingt et unième de mon âge, un double événement arriva, lequel, en prenant tout mon cœur et toutes mes larmes pour des malheurs vrais et personnels, empêcha mon esprit, momentanément du moins, de s'exercer plus longtemps sur des malheurs étrangers ou imaginaires.

Ma mère d'abord, mon père ensuite, moururent à un mois de distance l'un de l'autre.

La mort de ma mère fut pour moi une immense douleur ; celle de mon père fut à la fois une douleur immense et un embarras suprême.

Comment cela ? C'est ce que je vous expliquerai dans ma prochaine lettre, mon cher Petrus, celle-ci ayant déjà dépassé, à mon avis, les limites d'une lettre ordinaire.

Mais il ne me fallait pas moins que les dix ou douze feuillets dont elle se compose pour vous expliquer comment, au lieu d'être un grand poëte épique comme Homère, Virgile, Dante, Pétrarque et le Tasse, ou un grand auteur dramatique ou comique comme Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Plaute, Shakspeare, Corneille, Molière ou Racine, je suis un simple pasteur de village, comme Swift, sauf encore ses mille livres sterling de bénéfices que je ne touche pas, et ses *Voyages de Gulliver*, son *Comte du Tonneau*, sa *Prophétie de Bickerstaff* et sa *Bataille des Bouquins*, que je n'ai point faits, mais dont je ne désespère pas néanmoins de faire un jour l'équivalent.

Car, quoique je sois arrivé, aujourd'hui même, à l'anniversaire de ma naissance, quoique j'aie accompli, aujourd'hui, sans avoir pu me décider à écrire la première ligne du livre qui m'illustrera, ma vingt-sixième année,

j'ai toujours l'espérance de pouvoir, avec l aide du Seigneur, laisser à la postérité un nom illustré, sinon par la poésie, à laquelle j'ai à peu près renoncé, du moins par quelque beau livre en prose comme en ont fait Rabelais, Montaigne et Daniel de Foë.

III

PREMIER CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, mon cher Petrus, que la mort de ma mère avait été pour moi une immense douleur, mais que celle de mon père avait été à la fois une douleur immense et un suprême embarras.

Je vous ai dit aussi que mon père n'était pas riche ; à sa mort, je m'aperçus que non-seulement il n'était pas riche, mais encore qu'il était pauvre ; plus que pauvre, dans la misère !

Quoique d'un aspect sévère et froid, mon père avait le cœur indulgent et bon.

Les pauvres, à qui il avait affaire dans l'exercice de ses fonctions, le savaient bien, eux, et ce n'était point sans raison qu'ils l'aimaient.

Lorsque, du haut de la chaire évangélique, il tonnait contre les cœurs égoïstes, avares, impitoyables, c'est que sa bourse était vide ; c'est que, voyant tout autour de lui des malheurs qu'il ne pouvait soulager, son indignation débordait contre ceux-là que Dieu a faits riches pour qu'ils soient la seconde Providence des pauvres, et qui, en fermant leur âme aux plaintes des malheureux, manquent indignement à la mission qu'ils ont reçue du ciel.

Mon père, en effet, ne pouvait voir deux mains jointes sans les écarter par une aumône, ne songeant pas qu'il était lui-même le premier indigent de sa paroisse.

Sa bonté sur ce point était si bien connue, qu'un pauvre tisserand de notre village, qui avait acheté pour soixante livres sterling de chanvre, de lin et de fil, chez un négociant de Nottingham, ayant eu sa maison brûlée, ayant tout perdu, et ne pouvant payer le négociant qui lui avait fourni

la marchandise, poursuivi par ce négociant et arrêté pour cette dette, s'était fait conduire chez mon père, dix-huit mois avant sa mort, escorté des attorneys, quoiqu'il sût bien que mon père n'avait pas cette somme à sa disposition ; mais il comptait sur ce qui arriva : c'est que mon père, ému de pitié, partit avec lui pour la ville, commença par essayer de fléchir le négociant, et, voyant qu'il n'y pouvait parvenir, et que le pauvre tisserand allait être conduit en prison, répondit pour lui, s'engageant à payer quatre livres sterling par an, engagement qu'il exécuta ponctuellement tant qu'il vécut ; de sorte que, à sa mort, il avait déjà payé six livres sur les soixante.

Cette pauvreté fit que l'homme d'affaires auquel je m'adressai me donna le conseil, après avoir examiné la situation, de n'accepter la succession que sous bénéfice d'inventaire ; ce à quoi je me refusai complétement, attendu qu'il m'eût semblé, en agissant ainsi, faire une injure à la mémoire de mon père.

J'invitai donc les créanciers que mon père pouvait avoir dans le village à produire leurs titres, et comme, les funérailles faites et les derniers devoirs rendus au digne homme, il ne restait au presbytère que onze schellings, je fis vendre tout notre pauvre mobilier, à l'exception de la lunette de mon grand'père le contre-maître, dont ma mère m'avait fait promettre de ne jamais me séparer, dans quelque besoin que je tombasse, la regardant non-seulement comme une relique de famille, mais encore comme un talisman de bonheur.

Tout le mobilier vendu, il se trouva que j'avais six livres sterling devant moi, mais que j'en devais cinquante-quatre au négociant de Nottinghaïn.

Peut-être aurais-je pu contester cette dette, qui n'était pas personnelle à mon père ; mais, je l'ai dit, je ne voulais pas qu'il restât l'ombre d'une tache sur sa mémoire.

Je repris sa dette aux mêmes conditions, et je m'engageai à sa place, quoiqu'il ne fût pas bien prudent à moi, qui ne possédais absolument rien, de m'engager à payer quatre livres sterling par an, surtout lorsque l'acte qui établissait cette dette portait que, faute de paiement pendant deux ans de suite, la totalité de la somme devenait,

huit jours après le défant de paiement de cette seconde année, exigible sur un simple commandement.

Mais, malgré mes désappointemens en poésie épique et en poésie dramatique, j'espérais toujours arriver à la renommée et à la fortune en embrassant l'une des mille branches de littérature que je n'avais pas encore tentées, et qui demeureraient toujours à ma disposition aussitôt que mon génie daignerait descendre jusqu'à elles.

Je crus donc pouvoir prendre et pris sans crainte cet engagement ; puis comme, au bout du compte, il me fallait, en attendant que je fisse ce grand ouvrage qui devait illustrer mon nom et consolider ma fortune, adopter une carrière quelconque, je choisis celle que mon père avait si dignement remplie ; je me fis consacrer, ce qui n'était qu'une simple formalité, toutes mes études classiques et théologiques ayant été faites sous la direction de l'homme vertueux que je pleurais, et qui, ayant veillé à tous mes besoins pendant sa vie, assurait encore mon avenir après sa mort.

Mais ce n'était pas le tout que d'être consacré, il me fallait encore, pour que cette consécration me servît à quelque chose, être nommé à une cure quelconque, si petite et si mal rétribuée qu'elle fût.

J'étais tellement habitué à vivre de peu, que cette cure, j'en étais certain, serait suffisante pour mes besoins, et me donnerait encore moyen de m'acquitter, envers mon négociant de Nottingham, de la dette que mon père avait contractée envers lui pour tirer d'affaire le pauvre tisserand de Beeston, sur lequel je ne devais pas compter, d'ailleurs, pour m'aider, le digne homme étant mort un mois, jour pour jour, après mon père !

Au reste, je ne doutais point que, dès que l'on saurait qu'un homme qui donnait des espérances pareilles aux miennes consentait à être pasteur de village, le recteur de Nottingham, de qui dépendaient toutes les cures des environs, ne s'empressât de me donner le choix parmi celles qui seraient vacantes.

Il faut avouer que mes ambitions n'étaient point exagérées : j'étais nourri de la lecture des auteurs grecs et latins du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste, et je les

lisais avec plus de facilité que les auteurs anglais du treizième et du quatorzième siècles ; je parlais, comme ma langue maternelle, le français et l'allemand ; j'avais un certain esprit naturel mêlé à une orgueilleuse naïveté, qui me faisait dire tout haut mes espérances, si ridicules qu'elles fussent ; enfin, à défaut d'études pratiques, j'avais tant lu, tant retenu, tant comparé les siècles aux siècles et les hommes aux hommes, que je croyais être parvenu à une connaissance profonde de l'humanité, laquelle connaissance me permettait d'aller chercher au plus profond des cœurs le motif réel et véritable de toutes les actions de ce monde, fussent-elles enveloppées dans les voiles les plus épais de l'égoïsme, dans les replis les plus sombres de l'hypocrisie.

En spéculation et en théorie, en effet, mon cher Petrus, mes raisonnemens étaient parfaits ; mais, dès qu'il fallait passer de la théorie à la pratique, l'aspect des gens à qui j'avais affaire me troublait complétement.

Cette solitude de ma jeunesse où j'avais puisé toutes les grandes idées à l'aide desquelles je comptais, dans le silence et le recueillement du travail, illustrer mon nom et faire ma fortune, avait été impuissante à me former au contact des hommes ; mes résolutions, prises dans le calme de la réflexion, s'évanouissaient, la logique de mon raisonnement se perdait sous le tremblement de mes lèvres et le bégayement de ma voix, et, en face du péril que de loin j'avais affronté, combattu, foudroyé par ma victorieuse dialectique, je ne trouvais que des phrases sans relief, des mots sans valeur, une impuissance complète enfin, non pas même à attaquer, mais à me défendre.

Et ce qu'il y avait de réellement fatal pour moi dans cette fâcheuse disposition de mon tempérament, mon cher Petrus, c'est que, ayant, malgré tout cela, le sentiment de ma propre valeur, et par conséquent la conscience de ma supériorité intellectuelle sur ceux-là même qui m'écrasaient ainsi, je ne pouvais ou plutôt je ne voulais pas attribuer ma défaite à son véritable principe, c'est-à-dire à une insurmontable timidité ; mais, au contraire, je lui cherchais une cause étrangère, caressante pour mon amour-propre, et qui sauvegardait du ridicule ce moi, de

la dignité duquel j'étais d'autant plus jaloux qu'au milieu des gens qui, à mon avis, l'appréciaient mal, à mon avis aussi je lui accordais seul sa valeur réelle; valeur qui sortirait, un jour, resplendissante et incontestée, du grand ouvrage que je livrerais à l'admiration de mes concitoyens, comme, majestueux et flamboyant, sort le soleil des vapeurs de la nuit ou des nuages de la tempête!

Mais, pour arriver à la composition de ce grand ouvrage, j'avais besoin de cette tranquillité d'esprit que pouvait seul me donner, si modeste qu'il fût, un revenu fixe et assuré, qui enlevât à l'âme l'incessante préoccupation des besoins du corps.

A cet effet, et dans l'attente de cette cure qui ne pouvait manquer de m'être accordée un jour ou l'autre, je quittai Beeston, où je ne voyais aucune ressource, et j'allai, emportant pour tout meuble la lunette d'approche de mon grand-père le contre-maître, me loger à Nottingham, dans une petite chambre que, moyennant cinq schellings par mois, me loua, au troisième étage de sa maison, située près de l'église Sainte-Marie, un brave chaudronnier du Devonshire, qui, tout inculte qu'il était sous le rapport de l'éducation, ne manquait pas d'un certain esprit naturel.

Une fois établi à Nottingham, mon intention était de me produire dans le monde, et, laissant partout sur mes traces cette sensation que devait naturellement produire ma supériorité intellectuelle, de profiter de l'admiration qu'éveillerait cette supériorité pour me faire donner par le recteur la cure que j'ambitionnais.

Malheureusement, pour me lancer dans le monde, je ne connaissais absolument à Nottingham que ce négociant auquel je devais cinquante-quatre livres, payables à raison de quatre livres par an.

La logique me disait que cet homme avait tout intérêt à me faire réussir, puisque, en me poussant sur la route de la fortune, non-seulement il assurait sa créance, mais encore il en avançait le paiement, attendu que le jour où j'aurais fait fortune, il était facile de comprendre que je ne laisserais pas derrière moi une si misérable dette.

Je résolus donc, quoique je ne lui dusse, en réalité, les

quatre livres qu'à la fin de l'année, je résolus, dis-je, comme le premier trimestre de cette année était révolu, de lui porter une livre, prélevée sur les trois ou quatre guinées qui me restaient.

C'était un sacrifice; mais, sans nul doute, ce paiement anticipé disposerait favorablement pour moi mon créancier, et me rapporterait, par une habile spéculation, bien au-delà de ce qu'une guinée, fût-elle placée au plus haut intérêt légal ou usuraire, rapporte communément dans une année.

Convenez avec moi, mon cher Petrus, que, tout en demeurant dans les règles de la plus stricte honnêteté, ou plutôt tout en m'élevant jusqu'au sublime de la délicatesse, puisque je payais, en réalité, neuf mois d'avance, convenez que j'avais trouvé là une combinaison qui était un chef-d'œuvre de logique et de spéculation à la fois.

Aussi, aujourd'hui encore, je ne doute pas que cette combinaison n'eût été suivie de la plus entière réussite sans l'intervention de ma déplorable timidité, qui la fit échouer, je dirai, non pas dans sa fleur ou dans son fruit, mais dans sa racine même.

En effet, une fois chez la négociant, une fois en sa présence, une fois en présence de sa femme, maigre, sèche et acariâtre personne; une fois, enfin, la guinée tirée de ma poche et passée dans celle de mon créancier, qui, il faut lui rendre cette justice, m'en donna immédiatement reçu, je ne pus trouver une seule parole pour aborder la question principale, c'est-à-dire celle de ma présentation dans le monde, tant je me trouvai gauche et provincial en me regardant dans une immense glace en face de laquelle un malencontreux hasard m'avait placé.

Puis, le malheur voulut que, pour courir au devant du reçu que m'apportait le négociant après s'être levé pour aller l'écrire sur son bureau, je me fusse levé moi-même, de sorte que je me trouvai debout au milieu de la chambre, et mon chapeau à la main, comme un homme prêt à prendre congé.

Or, la demande que j'avais à faire à mon négociant exigeait un certain développement : il fallait non seulement que je le priasse de me présenter dans le monde,

mais encore que je lui exposasse dans quel but je lui faisais cette prière; me rasseoir, quand je venais de me lever, me paraissait gauche; faire mon long exposé debout me paraissait impossible.

D'ailleurs, il était évident que le négociant pensait que nous n'avions plus rien à nous dire, je m'étais incliné pour lui prendre le reçu des mains; lui, croyant que c'était pour le saluer que je m'inclinais ainsi, s'était incliné de son côté; voyant que je ne me redressais pas, il ne se redressait pas non plus, et, comme ni l'un ni l'autre de nous ne bougeait ni ne parlait, nous avions l'air de deux parenthèses attendant la phrase qui doit leur servir de trait-d'union; en se prolongeant, et elle se prolongeait! la situation devenait tellement grotesque, que je vis cette femme si maigre, si sèche et si acariâtre, se détourner pour rire; alors je me troublai; mon trouble augmenta son hilarité; cette hilarité, que commençait à partager le négociant, me fit complétement perdre la tête.

Je ne pensai plus à autre chose que chercher une phrase sur laquelle je pusse honorablement faire ma retraite; enfin, je crus l'avoir trouvée, et, me redressant :

— Monsieur, lui dis-je, dans trois mois, je vous apporterai une autre guinée.

Sans doute, cette promesse me rendait moins ridicule aux yeux de mon négociant, car, passant du rire au simple sourire :

— Apportez, monsieur, dit-il, et vous serez le bienvenu.

Sur quoi, il me tendit gracieusement sa main, que je pris gauchement, d'une main froide, humide et tremblante.

C'est que, en effet, je sentais à merveille qu'en disant ce que je venais de dire, j'avais fait une sottise, puisque je prenais vis-à-vis de cet homme un engagement inutile, et que rien ne me forçait à prendre.

Il y avait plus : non seulement cet engagement était inutile, mais encore il était dangereux; si, cet engagement pris, je venais dans trois mois lui apporter sa guinée, il ne m'en savait aucun gré, attendu qu'il était averti d'avance; si je ne venais pas, au contraire, quoique je ne lui

dusse cette guinée que dans six mois, je manquais à ma parole, et je l'indisposais contre moi.

La faute était si grande, que, comme toujours, je cherchai, en dehors de mon organisation, une cause au malheur qui m'arrivait; enfin, cette cause, je pensai l'avoir découverte : je me dis que, si la femme du négociant n'eût point été là, je me fusse parfaitement expliqué d'homme à homme avec son mari; ce qui venait de m'arriver était donc la faute de cette femme; en conséquence, je sortis en la maudissant, lorsque, en réalité, c'était moi seul que je devais maudire.

Je revins chez mon chaudronnier, auquel je racontai ma déconvenue en lui donnant un aspect tout satisfaisant pour mon amour-propre; et, comme, vis-à-vis de cet homme, je n'étais nullement intimidé :

— Ma foi! monsieur Bemrode, me dit-il, à votre place, je n'en ferais ni une ni deux : j'irais droit au recteur. Vous vous présentez si bien, et vous parlez avec tant d'éloquence, que je ne doute pas un instant que vous n'obtenicz de lui tout ce que vous lui demanderez.

Cette idée me frappa comme un trait de lumière, et je m'étonnai qu'elle ne me fût point encore venue.

Le recteur n'était pas marié : en conséquence, je ne trouverais point chez lui, selon toute probabilité, de femme qui m'intimidât.

Je serrai la main de mon chaudronnier avec une bien autre franchise que je n'avais serré la main de mon négociant.

— Vous avez raison, m'écriai-je, j'irai chez le recteur. C'est lui qui nomme les candidats; je me présenterai à lui avec cette noble assurance qui prévient en faveur de celui qui sollicite, et qui fait qu'on n'ose pas rejeter sa demande. Je connais les hommes, mon cher hôte, et, sur les premiers mots qu'il m'adressera, je jugerai de son caractère; et comme, au bout du compte, il faut s'aider un peu si l'on veut réussir, je m'aiderai de cette connaissance profonde du cœur que m'avait donnée la nature, et que l'éducation a perfectionnée.

S'il est orgueilleux, je le flatterai doucement et dans les limites où la flatterie est permise à un chrétien; s'il est

sensible, je le prendaai par le cœur et le toucherai; s'il est savant, je causerai science avec lui et lui montrerai qu'à moi non plus la science n'est point étrangère; enfin, s'il est ignorant, je l'étonnerai par l'étendue de mes connaissances, et il faudra bien, dans l'un ou l'autre cas, vous le voyez, mon cher hôte, qu'il m'accorde ce que je lui demanderai.

Mon hôte m'avait écouté avec attention; mais il était évident qu'il ne partageait pas mon enthousiasme.

Au bout d'un instant, il rompit le silence :

— Tenez, monsieur Bemrode, c'est très bien dit, ce que vous venez de dire...

— N'est-ce pas? repris-je, tout satisfait de son adhésion.

— Oui... seulement, je ne procéderais pas comme cela, moi.

— Parce que vous n'avez pas la connaissance des hommes, vous, mon cher hôte.

— C'est possible; je n'ai que de l'instinct, l'instinct d'une bête peut-être, mais cet instinct ne m'a jamais trompé.

Je souris, et, voulant savoir comment procéderait mon hôte :

— Eh bien? donc, à ma place, mon cher ami, lui demandai-je d'un ton protecteur, que feriez-vous? voyons, dites, je vous écoute.

Et, pour l'écouter plus à mon aise, je m'étendis doctoralement dans son grand fauteuil de bois sculpté.

— Eh bien ! reprit mon hôte, je lui dirais tout simplement : « Monsieur le recteur, vous avez peut-être entendu parler d'un digne homme qui a été trente ans pasteur de la cure de Beeston; pendant ces trente ans, il avait su, chose difficile ! conquérir et garder l'estime des riches et l'amour des pauvres. Je suis son fils, monsieur le recteur, c'est-à-dire rien, absolument rien par moi-même, et je viens, au nom de mon père mort, vous demander une petite cure de village dans laquelle je puisse mettre en pratique les vertus dont il m'a donné l'exemple depuis le jour de ma naissance jusqu'au jour de sa mort. » Voilà ce que je lui dirais, monsieur Bemrode, moi qui ne con-

nais pas les hommes, et je suis sûr que ces quelques paroles, toutes simples et naïves qu'elles sont, toucheraient le recteur plus que tous vos grands discours préparés à l'avance.

Je souris de pitié.

— Mon ami, lui dis-je, votre discours, car c'est un discours, quoique, en lui appliquant les préceptes tracés par Cicéron dans son livre des *Orateurs*, il soit facile de voir qu'il pèche par la forme ; mon ami, votre discours est trop simple, il manque de cet art suprême que nous appelons l'éloquence.

Or, l'éloquence est la seule chose qui touche, qui émeuve, qui entraîne.

Pline dit que les anciens représentaient l'éloquence avec des chaînes d'or qui lui sortaient de la bouche, pour indiquer qu'elle était maîtresse souveraine en ce monde, et que tous les hommes étaient ses esclaves.

Je serai donc éloquent, et, comme j'approprierai mon éloquence à l'esprit, au caractère, au tempérament de votre recteur, je réussirai...

— Moi aussi, m'écriai-je dans mon enthousiasme, moi aussi, j'ai des chaînes d'or qui pendent à mes lèvres, et avec ces chaînes je captiverai le monde !

— Ainsi soit-il ! murmura mon hôte d'un air qui voulait dire : « Je vous le souhaite, mon bon ami ; mais je ne crois pas... »

IV

DEUXIÈME CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER.

Comme j'étais tout vêtu de mon plus bel habit, à cause de ma visite chez mon négociant, je résolus de ne point remettre au lendemain ma visite au recteur, et de profiter de ma toilette pour faire, comme on dit en France, d'une pierre deux coups.

D'ailleurs, il me semblait que, ayant si complétement échoué d'un côté, je ne pouvais, le même jour, échouer de l'autre.

Je savais trop bien mon droit pour ne pas connaître la maxime du *non bis in idem;* enfin, comme il arrive aux cœurs vraiment courageux, je puisais une nouvelle force dans ma défaite, et j'avais hâte de l'effacer par une victoire.

Je me mis donc en route, la tête haute ! et plein d'espérance. Malheureusement, le recteur demeurait au bout de la ville !

S'il eût demeuré à dix pas, à vingt pas, à cinquante pas même de la maison de mon hôte le chaudronnier, je ne doute pas, aujourd'hui encore, que je ne l'eusse abordé avec l'imperturbable supériorité que me donnait naturellement cette profonde étude des hommes que j'avais faite; mais, je l'ai dit, il logeait à l'autre extrémité de la ville !

Au fur et à mesure que j'avançais, les argumens que j'avais préparés me semblaient moins concluans, et, malgré moi, le discours si simple de mon hôte le chaudronnier me revenait à l'esprit; d'abord, je le repoussai avec dédain, car, incontestablement, il se présentait, ainsi que je l'avais dit à l'auteur lui-même, avec une déplorable faiblesse de forme; mais, incontestablement aussi, il y avait en lui une des conditions de l'éloquence, condition inférieure, il est vrai, *submissa oratio*, comme dit Cicéron, mais condition qui a cependant son mérite : la simplicité.

Ce rapprochement de nos deux discours, mon discours à moi, et le discours de mon hôte le chaudronnier, jeta un premier doute dans mon esprit.

Valait-il mieux parler au recteur dans le style élevé ou dans le style simple ? Fallait-il être grandiose ou naturel ?

Dans une circonstance de laquelle dépendait tout mon avenir, la question méritait bien d'être posée.

Je m'arrêtai un instant pour réfléchir, sans faire attention à l'étonnement manifesté par les passans à l'aspect de cet homme qui gesticulait et parlait seul au milieu de la rue.

Cette consultation, dans laquelle je me fis moi-même l'avocat du style simple, avec une impartialité qui eût fait honneur aux légistes les plus distingués de la Grande-Bretagne, eut pour résultat de transformer l'avocat en

juge, et de dicter au juge un arrêt digne du roi Salomon.

Cet arrêt fut qu'il serait fait, dans le discours que j'adresserais au recteur, un heureux mélange du style noble et pathétique avec le style simple et insinuant, et qu'ainsi je toucherais, avec un bonheur et une science qui n'appartenaient qu'à moi, aux deux limites les plus opposées de l'éloquence, commandant à ma parole, que j'activerais ou refrénerais à volonté, comme un habile conducteur de char commande à deux chevaux de race différente, l'un fougueux et emporté, l'autre doux et souple, les obligeant, par son adresse, à marcher du même pas, et à tirer le char dans lequel il s'avance vers le but triomphal d'une égale force et d'une égale vitesse!

Ce point arrêté, il ne s'agissait plus que de fondre les deux discours en un seul, et, du style sublime mêlé au simple, de composer le style tempéré.

J'y avisai à l'instant même.

Mais là était la difficulté, difficulté à laquelle je n'avais pas songé, et qui, vu le peu de temps qu'il me restait pour la résoudre, se dressa devant moi insurmontable.

J'eus beau me rappeler tous les préceptes donnés par les orateurs anciens et modernes traitant du mélange du simple et du sublime, la situation me paraissait l'unique, et les deux discours me semblaient les seuls qui ne pussent être soumis à cette heureuse fusion.

Bien plus, et je ne sais pourquoi, ils avaient à mes yeux, l'un pour l'autre, une antipathie pareille à celle qu'ont entre eux certains hommes et certaines races, et je me rappelais à ce propos un proverbe irlandais, lequel, pour peindre l'antipathie qui sépare l'Angleterre de l'Irlande, dit, avec plus de vérité que de poésie :

« Faites bouillir pendant trois jours un Irlandais et un Anglais dans la même marmite, et, au bout de trois jours, vous aurez deux bouillons séparés. »

Eh bien! il me semblait, mon cher Petrus, qu'il y avait une telle antipathie entre mon discours et celui de mon hôte le chaudronnier, que, les fît-on bouillir trois jours, et même six, dans le même pot-au-feu, on n'arriverait jamais à en faire un seul bouillon.

J'en étais là de mon travail intellectuel et de mes re-

flexions philosophiques, quand tout à coup je m'aperçus avec effroi que j'étais arrivé à la porte du recteur.

La distance qui séparait cette maison de celle de mon hôte le chaudronnier était à la fois trop courte et trop grande!

Vous conviendrez, mon cher Petrus, que ces sortes de malheurs en dehors de toutes les combinaisons humaines sont faits pour moi seul...

Il résulta de cette distance mal appliquée à la situation, que mon discours, à moi, que je regarde aujourd'hui encore comme infiniment supérieur à l'autre, eût pu être prononcé par moi sans altération aucune, et, par conséquent, produire un effet foudroyant, si la maison du recteur n'eût, comme je l'ai dit, été éloignée de celle de mon hôte que de dix, de vingt ou même de cinquante pas; qu'un discours mitigé, fondu, harmonié, eût pu sortir de la réunion des deux discours, si la maison du recteur, au lieu d'être à un demi-quart de lieue de celle de mon hôte, eût été à un quart de lieue, par exemple; tandis que cette maison, se trouvant à une distance moyenne, fut assez éloignée pour que mon premier discours eût eu le temps d'être renversé, et trop proche pour que, des ruines de ce premier discours, j'eusse eu le temps d'en édifier un second.

J'entrai donc chez le recteur, ignorant absolument ce que j'allais lui dire, l'esprit tiraillé en sens inverse par deux forces égales; et, comme en dynamique, vous le savez, mon cher Petrus, deux forces égales se neutralisent, vous ne serez point étonné lorsque je vous dirai qu'au moment où le domestique qui m'introduisait ouvrit la porte de l'antichambre du recteur, mon esprit était complétement neutralisé.

J'avais encore une espérance; car Dieu m'a donné au plus haut degré, soit foi en lui, soit confiance en moi-même, ce magnifique don de l'espérance, grâce auquel l'avenir se dore des plus brillants reflets et des plus riches couleurs, reflets et couleurs qui s'effacent, il est vrai, au fur et à mesure que l'avenir devient le présent, et le présent le passé, mais qui, néanmoins, font que ma vie est un long cantique d'actions de grâces au Seigneur.

J'espérais donc une chose, c'est que le recteur serait en compagnie et ne pourrait me recevoir à l'instant même; pendant que j'attendrais son loisir, je mettrais de l'ordre dans mes idées, et, avec cette limpidité de jugement que je me vante de posséder, je calculais qu'il ne faudrait pas plus d'une demi-heure pour filtrer mon discours et le tirer au clair, si trouble qu'il fût.

Malheureusement, le recteur était seul, et, à ces mots prononcés par le domestique :

— Monsieur le recteur, puis-je introduire monsieur Bemrode, fils de l'ancien pasteur de Beeston?

J'entendis une voix rude qui répondait :

— Faites entrer.

Cette réponse me fit monter la rougeur aux joues et la sueur au front.

Le domestique se retourna de mon côté.

— Entrez, dit-il; monsieur le recteur consent à vous recevoir.

Un nuage passa sur mes yeux; je m'avançai en chancelant, et, à travers ce nuage, je vis, assis à son bureau, coiffé d'une calotte de velours noir, et vêtu d'une grande robe de chambre de molleton, un homme de quarante à cinquante ans à peu près, qui me reçut à moitié renversé en arrière, la main gauche étendue sur le bras de son fauteuil, et jouant de la droite avec un instrument que je pris d'abord pour un poignard, mais que je reconnus bientôt pour un simple couteau à couper le papier.

Dans cette pose pleine de nonchalante dignité, le recteur me parut si majestueux, que je n'eusse certes pas éprouvé plus d'émotion quand on m'eût introduit dans le cabinet même et près de la personne auguste du roi Georges II.

Aussi, mon cher Petrus, vous comprenez ce qui se passa entre lui et moi. Au lieu que je commençasse par prendre le dessus en l'interrogeant, en le combattant, en le subjuguant, ce fut lui qui m'adressa la parole le premier, en me demandant la cause de ma visite et ce que je venais faire chez lui, avec une telle netteté d'accentuation et une telle profondeur de regard, que, tout troublé que j'étais déjà par le peu de temps que j'avais eu pour fondre mes deux

discours, cet œil perçant et cette voix métallique achevèrent de me faire perdre la tête, et qu'à peine si je pus balbutier les mots d'études théologiques, de curo de village et de vocation évangélique.

Cependant, au milieu de tout cela, avec une sagacité qui faisait le plus grand honneur à son intelligence, le recteur sut distinguer ce que je désirais.

Alors et en même temps qu'il me semblait voir un sourire dédaigneux se dessiner sur ses lèvres, il me répondit, ou plutôt je crus entendre, car le sens de l'ouïe était aussi décomposé chez moi que les autres sens, je crus entendre, dis-je, qu'il me répondait que j'étais bien jeune; que de plus anciens et de plus méritans que moi attendaient depuis des années sans être placés encore; que toutes les cures à sa nomination étaient promises, et que, dans son sentiment de la justice et de l'impartialité, il s'imputerait à crime de faire un passe-droit en ma faveur; qu'il m'invitait donc à terminer mes études, qui lui paraissaient avoir besoin d'un complément, et à venir le revoir dans une ou deux années.

Je le suppliai alors, et en balbutiant plus que jamais, de vouloir bien inscrire mon nom sur ses tablettes, afin qu'en se représentant quelquefois à ses yeux, mon nom lui rappelât ma personne.

Mais lui me dit (cela me parut ainsi, du moins), en passant du sourire dédaigneux au ton goguenard, qu'il se regarderait comme abandonné de son bon ange, s'il perdait jamais le souvenir d'un homme qui se présentait à lui sous la recommandation de la plus rare et la plus précieuse des vertus chrétiennes, l'humilité.

Et, en effet, courbé et balbutiant comme je l'étais devant lui, je devais lui inspirer, selon la nature hautaine de son esprit ou la disposition miséricordieuse de son cœur, le dédain le plus suprême ou la pitié la plus profonde.

Que ce fût l'un ou l'autre de ces sentimens que je lui eusse inspiré, je n'en pris pas moins congé de lui dans un état de perturbation qui ressemblait à l'idiotisme, et qui, dès que je fus hors de sa présence, se convertit en un sentiment de rage contre cette maison qui se trouvait à une si sotte distance de celle de mon hôte le chaudronnier,

et contre ce domestique qui, au lieu de me laisser le temps de me remettre, m'avait introduit aussitôt mon apparition.

Mon hôte le chaudronnier attendait sur sa porte, et le visage tourné vers le chemin que je devais suivre pour revenir chez lui.

Du plus loin qu'il m'aperçut, il comprit que les choses s'étaient mal passées entre moi et le recteur, et, secouant la tête, quand je fus à la portée de la voix, il me dit :

— Je le savais bien, cher monsieur Bemrode, que votre discours était trop éloquent ! Vous aurez dit au recteur des choses si hardies, qu'elles l'auront blessé, et qu'il vous aura refusé la cure que vous alliez lui demander. Oh ! les hommes sont ainsi faits : ils ne peuvent pardonner à ceux qu'ils regardent comme dépendans d'eux une supériorité qui change les positions, faisant en réalité du protecteur le protégé, et du protégé le protecteur... Monsieur le recteur n'a pas voulu de vos chaînes, quoiqu'elles fussent d'or, n'est-ce pas ? De là votre tristesse, cher monsieur Bemrode ; mais, je vous l'avouerai, en voyant votre assurance au départ, je m'attendais à ce désappointement au retour... Allons, voyons ! racontez-moi cela, et dites-moi comment les choses se sont passées.

— Mon cher hôte, lui répondis-je majestueusement, je crois en effet, comme vous le dites, avoir produit une impression assez désagréable sur monsieur le recteur. Je m'étais trompé, mon brave ami, et je viens de m'apercevoir à l'instant même que je ne suis point fait pour solliciter... Eh bien ! soit, continuai-je avec un balancement de tête plein de résolution, puisque c'est la volonté de la Providence, je ferai mon chemin tout seul ; il me sera d'autant plus honorable d'arriver sans protection, sans faveur, sans intrigue, et de ne devoir ma fortune qu'à mes talens et à mes vertus !

— Ah ! que voilà qui est bien pensé et bien dit, cher monsieur Bemrode ! s'écria mon hôte, et que je suis fâché que ma bonne amie, la femme du pasteur d'Ashbourn, ne vous ait point entendu ? C'est une femme de sens, qui vous eût jugé sur les quelques mots que vous venez de dire, et qui peut-être vous eût donné un bon conseil ; mais il

n'y a rien de perdu : elle est dans la boutique, causant avec ma femme; nous dînons ensemble... Faites-moi le plaisir d'être des nôtres.

Je ne demandais pas mieux; plus d'une fois quand, voulant faire durer le plus longtemps possible les trois ou quatre livres sterling qui me restaient, je mangeais pour tout dîner un morceau de pain et une tranche de bœuf fumé arrosés d'un simple verre d'eau, plus d'une fois l'odeur d'une cuisine succulente sortant des parties inférieures de la maison était montée jusqu'à moi, et avait agréablement affecté mon odorat.

Cette odeur plaidait si victorieusement la cause de mon hôte, que, sans mesurer la distance intellectuelle et sociale qui sépare un orateur d'un chaudronnier, j'acceptai son invitation.

En conséquence, il rentra, me précédant et criant à sa femme :

— Chère amie, remercie monsieur Bemrode, qui veut bien nous faire l'honneur de dîner avec nous.

Puis, se retournant vers une étrangère qui causait avec sa femme :

— Ma chère madame Snart, dit-il, comme vous êtes une sainte femme, et que Dieu vous inspire parfois en cette qualité, laissez-moi vous présenter un jeune homme dont le nom ne vous est certainement pas inconnu, et qui, dans ce moment, a grand besoin qu'une femme de sens comme vous lui donne un bon conseil. C'est le fils de l'honorable monsieur Bemrode, ancien pasteur de Beeston, à qui monsieur le recteur vient de refuser une cure, et qui voudrait aujourd'hui, n'ayant plus d'autre chance de réussite, parvenir par son propre mérite.

Puis s'adressant de nouveau à moi :

— Monsieur Bemrode, me dit-il, exposez vous-même à madame Snart ce qui s'est passé entre vous et monsieur le recteur, ainsi que le désir que vous avez de vous livrer à la carrière évangélique, dans laquelle votre père vous a tracé une si belle et si sainte route.

Je vous ai déjà dit, mon cher Petrus, à quel degré je possède la faculté oratoire en face des personnes de condition inférieure et même de condition égale à la mienne,

A l'instant même, j'adhérai donc à l'invitation de mon hôte le chaudronnier, et, après avoir raconté, ou à peu près, à la digne madame Snart mon entrevue avec le recteur, je lui fis un tableau si plein de charité, de piété et d'onction sur la manière dont j'entendais la vie d'un pasteur de village dans ses rapports avec ses paroissiens, qui ne devaient être qu'une extension de sa propre famille, que la digne femme sentit des larmes lui venir aux yeux, tandis que mon hôtesse la chaudronnière sanglotait, et que son mari, presque aussi ému qu'elle, s'écriait en essuyant sa paupière du revers de sa main noircie :

— Hein! que te disais-je, femme?... hein! madame Snart, que vous disais-je?...

Et, tout en voyant l'effet que je produisais sur ces braves gens, tout en admirant l'éloquence naturelle qui amenait cet effet, je me demandais, sans pouvoir répondre à cette question, pourquoi, une heure auparavant, je n'avais point parlé ainsi au recteur; ce qui me confirmait d'autant plus dans cette idée qu'il y avait toujours, dans les malheurs comme celui que je venais d'éprouver, une fatalité qui luttait contre mon génie.

Alors se manifesta chez la digne madame Snart cette justesse d'esprit et cette rectitude de jugement dont m'avait parlé mon hôte le chaudronnier.

— Mon cher monsieur Bemrode, me dit-elle, les yeux encore baignés de larmes et avec un accent de voix qui prouvait que ces larmes venaient du cœur, mon cher monsieur Bemrode, la résolution que vous avez prise de parvenir seul, sans protection et sans intrigue, est noble, grande, généreuse, et, pour ma part, j'y applaudis de toute mon âme. Maintenant, comment arriver ainsi? Je vais vous en donner le moyen...

— Ah! ma chère dame, m'écriai-je, combien ne vous devrai-je pas, si vous m'ouvrez une carrière qui, en me donnant la sécurité sur le présent et sur l'avenir, me permette d'illustrer mon nom et d'étonner mes contemporains par le grand ouvrage que je médite, et pour lequel il me faut à la fois la solitude, le calme et la tranquillité!... Ma chère madame Snart, je prends l'engagement solennel de

vous dédier cet ouvrage, et de consacrer ainsi, en face de la postérité, toute la reconnaissance que je vous devrai!

La bonne femme sourit d'un air mélancolique.

— Monsieur Bemrode, dit-elle, ce que vous m'offrez là, en récompense du petit service que je vous aurai rendu, en supposant même que je vous le rende, rentre dans les vanités de ce monde, vanités auxquelles j'ai renoncé depuis longtemps. Occupons-nous donc, s'il vous plaît, de vous procurer d'abord cette solitude, ce calme, cette tranquillité, qui vous sont nécessaires pour faire le grand ouvrage en question, et, ce grand ouvrage une fois fait, vous trouverez, soyez-en certain, plus méritant ou plus méritante que moi à qui le dédier.

— Jamais, madame Snart! jamais! m'écriai-je; c'est grâce à vous que l'ouvrage aura été composé, c'est donc à vous qu'il appartiendra; mais, comme vous le dites, avec cette justesse d'esprit qui fait mon admiration, songeons d'abord au plus pressé, c'est-à-dire aux moyens de me faire connaître, et, par conséquent, de parvenir seul.

— Il est bien simple, monsieur Bemrode, et je n'aurai pas grand mérite à l'avoir trouvé. Demandez aux pasteurs des environs, qui tous ont connu monsieur votre père, et qui certes ne vous refuseront pas cette demande, la permission de prêcher un jour à leur place devant leurs paroissiens. Prenez pour sujets de vos sermons les textes soit de l'Ancien Testament, soit du Nouveau, qui prêteront le mieux à votre éloquence; faites-vous une réputation dans les villages et dans les bourgs qui relèvent du comté de Nottingham, et je ne doute pas que, à la première cure vacante, les habitans d'un de ces bourgs ou d'un de ces villages ne vous demandent eux-mêmes pour pasteur. A une pareille demande, monsieur le recteur, quelque prévention qu'il ait contre vous, sera bien forcé de se rendre. Vous aurez votre cure, et, en même temps, cette noble satisfaction de ne la devoir qu'à votre propre mérite.

— Oh! ma chère dame Snart! m'écriai-je encore; mon hôte me l'avait bien dit que vous étiez une femme de bon conseil!... Oui, je monterai dans la chaire; oui, je prêcherai; oui, je glorifierai Dieu et terrasserai les méchans du haut de mon éloquence... Je me sens déjà ins-

piré rien que par cette idée de parler en face de ces hommes que j'ai si longuement étudiés et que je connais si bien! Une occasion, seulement!... Vous qui avez déjà tant fait pour moi, chère madame Snart, offrez-moi cette occasion, et c'est non seulement mon premier ouvrage que je vous dédierai, mais encore mon second ouvrage, mon troisième ouvrage! tous les ouvrages que je composerai!

— Hélas! monsieur Bemrode, me répondit madame Snart, cette occasion, malheureusement pour moi, se présente seule, et je n'aurai pas la peine de l'aller chercher bien loin : mon mari, malade déjà depuis plus d'un an, garde le lit depuis trois semaines. Ses paroissiens, qu'il a habitués à la parole de Dieu, ont besoin de quelqu'un qui le supplée. Je retourne, ce soir même, auprès de lui; je le préviens de votre désir, et, l'exemple une fois donné par le pasteur Snart de vous prêter sa chaire, toutes les chaires des environs vous seront ouvertes.

— Oh! ma bonne madame Snart! fis-je, toujours plus reconnaissant envers la digne femme, sur mon âme! vous me sauvez la vie.

— Eh bien! quand désirez-vous prêcher?

— Le plus tôt possible... tout de suite... demain, si monsieur le pasteur Snart y consent.

— Demain, c'est un peu tôt, répondit la bonne femme avec son doux et mélancolique sourire; la solennité de votre début n'aurait pas eu le temps d'être annoncée.

— Alors, dimanche prochain, ma chère dame; pas plus tard, je vous en supplie... je brûle du désir de débuter dans la carrière? Dimanche prochain, n'est-ce pas?

— Songez que nous sommes à mardi...

— Eh bien! j'ai quatre jours devant moi, sans compter la matinée du cinquième; c'est tout ce qu'il me faut, chère madame Snart, et même plus qu'il ne me faut.

— Vous connaissez mieux que moi les ressources de votre esprit et les richesses de votre érudition, monsieur Bemrode; le jour que vous choisirez sera donc notre jour.

— Mais..., monsieur Snart? demandai-je avec inquiétude.

— Monsieur Snart vous remerciera demain, par une lettre, du service que vous lui rendez.

— Ainsi donc, dimanche prochain! m'écriai-je au comble de la joie.

— Samedi soir, monsieur Bemrode, acceptez le lit que je vous offre à la maison; et, dimanche matin, l'église, la chaire et le village d'Ashbourn sont à vous.

J'allais me jeter aux pieds de la bonne madame Snart et baiser ses genoux, lorsqu'on annonça que le dîner était servi.

— Allons! allons! mon cher monsieur Bemrode, la main à madame Snart, et à table!... car il n'y a qu'une chose au monde qui soit pire qu'un mauvais sermon, soit dit sans allusion à celui que vous débiterez dimanche, et qui, j'en suis sûr, sera un chef-d'œuvre, c'est un dîner refroidi.

— A table! répétai-je, à table!... Je ne sais pas ce qu'est votre dîner, mais vous verrez ce que sera mon sermon.

Le dîner de mon hôte le chaudronnier était excellent; ce que fut mon sermon, vous le saurez dans ma prochaine lettre, mon cher Petrus.

V

TROISIÈME CONSEIL DE MON HOTE LE CHAUDRONNIER.

Le lendemain, je reçus en effet une lettre de madame Snart, qui m'annonçait que la promesse faite par elle était ratifiée par son mari, et que, mon sermon étant déjà annoncé dans le village, les paroissiens d'Ashbourn comptaient sur moi pour le dimanche suivant.

Je n'avais pas attendu cette lettre pour me mettre à l'œuvre, et, dès le soir même de ma visite au recteur et de mon dîner chez mon hôte le chaudronnier, à la suite de l'offre obligeante faite par la bonne madame Snart, j'avais commencé mon sermon.

Soit que je fusse dans une disposition d'esprit irritable, soit que l'idée me fût venue que si je voulais produire un grand effet et étonner mon auditoire, il me fallait frapper fort et imposer par ma sévérité, je résolus de prendre

pour sujet de mon sermon les vices de l'époque et la dépravation du siècle.

Le sujet était magnifique, splendide, sans limites.

Si j'eusse eu à parler devant la cour de France, devant la cour d'Espagne, ou même devant la cour d'Angleterre, je ne doute point de l'effet qu'un pareil sermon, dans la bouche d'un Bossuet, dont il était vraiment digne, eût produit ; mais peut-être, pour un petit village de cinq cents âmes comme Ashbourn, pour des esprits vulgaires et ignorans de la plupart de ces vices mêmes contre lesquels je tonnais; pour une population dont toutes les heures, pendant la semaine, étaient consacrées au travail, toutes les heures, le dimanche, à la piété et au repos, et parmi laquelle les ivrognes, les paresseux et les débauchés étaient une exception ; peut-être, dis-je, un pareil sermon n'était-il point à sa place.

Malheureusement, c'est ce que je ne vis pas ; je fis ce que ferait un poëte dramatique qui composerait une pièce comme *Hamlet* ou comme *Don Juan*, avec cinquante personnages et vingt-cinq changemens à vue, pour un petit théâtre de marionnettes, dans lequel un acteur vivant et réel, en se tenant debout, enlèverait les frises, ainsi que le Jupiter Olympien de Phidias eût défoncé la voûte du temple, s'il lui eût pris l'envie de se lever du siége d'or et d'ivoire sur lequel il était assis.

Au lieu de juger froidement le théâtre et les spectateurs, je m'éblouis moi-même à la splendeur de mon sujet ; je me grisai aux flots de ma propre éloquence, et le samedi matin, lorsque je descendis de ma petite chambre chez mon hôte le chaudronnier, pour lui lire mon sermon, je regrettais bien sincèrement que les Calvin, que les Wiclef, que les Zwingle, que les Bossuet, les Fénélon, les Fléchier, les Bourdaloue et les Massillon, que tous les prédicateurs enfin, qui avaient existé ou qui existaient encore, ne fussent pas réunis, le lendemain, dans la petite église d'Ashbourn, afin qu'ils y reçussent, une fois pour toutes, une bonne leçon d'éloquence sacrée.

A mon air important et satisfait de moi-même, mon hôte le chaudronnier comprit bien qu'il se passait quelque chose de nouveau.

— Eh bien! mon cher monsieur Bemrode, que nous direz-vous de bon? me demanda-t-il.

— Je vous dirai, mon digne hôte, que mon sermon est fini.

— Et vous en êtes content? reprit-il.

— C'est-à-dire, répondis-je avec ma franchise ordinaire, c'est-à-dire que je le regarde comme un chef-d'œuvre.

— Hum! hum! fit mon hôte.

— Vous doutez? dis-je dédaigneusement.

— Mon cher monsieur Bemrode, me répondit le digne homme, je ne sais pas s'il en est des sermons comme des casseroles, et des chaudronniers comme des prédicateurs, mais j'ai toujours vu les mauvais ouvriers être satisfaits de leur ouvrage, tandis que les maîtres, les vrais maîtres, attendent toujours que l'éloge des connaisseurs les ait fixés sur le mérite de leurs propres œuvres.

— Eh bien! répondis-je, mon digne hôte, c'est justement pour cela que je descends près de vous, et viens vous demander votre avis; je veux vous lire mon sermon, et, quand vous l'aurez entendu, vous me direz franchement ce que vous en pensez.

— Vous me faites trop d'honneur de me prendre ainsi pour juge, dit mon hôte en levant son chapeau; demandez-moi si un chaudron est de bon ou mauvais cuivre, si une casserole est bien ou mal étamée, je serai dans mon élément et je vous répondrai avec hardiesse et sécurité; mais, en matière de sermon, je ne pourrai vous donner que l'impression ressentie, sans même essayer, bonne ou mauvaise, de motiver mon opinion.

— Et ce que vous ferez là sera, en effet, d'un homme sage, mon digne hôte; et je vois bien que vous connaissez l'anecdote d'Appelles et du cordonnier.

— Vous vous trompez, monsieur Bemrode, répondit simplement mon hôte, je ne la connais pas.

— Eh bien! je vais vous la dire; elle servira à merveille de préface à mon sermon; seulement, vous supposerez que je suis Appelles, et que vous êtes le cordonnier.

— Je supposerai tout ce qu'il vous plaira, monsieur Bemrode... Voyons l'anecdote.

Puis, avec un sentiment d'admiration dont je lui sus gré :

— En vérité, ajouta-t-il, chaque fois que je vous quitte après avoir causé avec vous, je me demande, mon cher monsieur Bemrode, où vous avez appris tout ce que vous savez !

Je souris d'un air satisfait, et m'inclinai légèrement, comme pour ramasser au vol le compliment qui venait de tomber des lèvres de mon hôte.

— Appelles, lui dis-je, était un peintre célèbre de Cos, d'Éphèse ou de Colophon; ses biographes, comme ceux du grand Homère, ne sont point d'accord sur le lieu de sa naissance. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il florissait trois cent trente-deux ans à peu près avant Jésus-Christ.

— Diable! interrompit mon hôte en souriant, trois cent trente-deux ans avant Jésus-Christ! savez-vous que ce n'était pas hier, cela, monsieur Bemrode, et que rien ne m'étonne à ce qu'on ait oublié le lieu de sa naissance... Dans deux mille ans, monsieur Bemrode, qui saura où nous sommes nés, vous et moi?

— Oh! mon ami, quant à ce qui me concerne, on le saura; car, pour que la postérité ne reste pas dans le doute, ou ne commette pas quelque erreur à ce sujet, j'aurai soin, dans la préface du grand ouvrage que je compte faire aussitôt ma nomination, de constater que je suis né, le 24 juillet 1728, dans le village de Beeston. Mais revenons à Appelles, qui, ayant négligé cette précaution, a laissé la postérité dans le doute.

— J'écoute, mon cher monsieur Bemrode; en vérité vous parlez comme un livre!

— Je disais donc qu'Appelles florissait trois cent trente-deux ans avant Jésus-Christ. Il vécut à la cour d'Alexandre, puis à celle de Ptolémée. C'était un grand travailleur, un peintre qui n'était pas un jour sans toucher à ses pinceaux, comme je ne suis pas un jour sans toucher à ma plume; et, attendu qu'il était modeste ainsi qu'il convient à un grand talent, il exposait ses tableaux en public, et recueillait sur eux les plus humbles avis.

— Comme vous faites, cher monsieur Bemrode, puisque vous voulez bien en ce moment me demander le mien.

— Ecoutez ceci, mon ami, repris-je. Un jour, un savetier mêlé à la foule fit une observation si juste sur la sandale d'un des personnages, qu'Appelles le remercia, et il corrigea le défaut signalé par cet homme; ce qui rendit le « chirurgien en vieilles chaussures, » comme dit notre admirable Shakspeare, si orgueilleux que, le jour suivant, étant revenu, il ne se contenta plus de critiquer les sandales, et se mit à critiquer le reste du tableau ; mais, cette fois, Appelles l'arrêta court dans ses observations, et, lui posant la main sur l'épaule : « Savetier! lui dit-il, ne t'élève pas au-dessus de la chaussure! » ce qui se dit en latin : *Ne, sutor, ultra crepidam!* et en grec : *Mè uper to upodèma, skutotomos!*

— Et c'était bien dit, cher monsieur Bemrode; seulement, s'il n'est point question de batterie de cuisine dans votre sermon, je ne sais pas ce que je pourrai vous en dire, car vous me répondriez probablement, comme Appelles à son savetier : « Chaudronnier! ne t'élève pas au-dessus de la casserole! »

— Ce n'est ni une critique ni un éloge de mon sermon que je vous demande, mon cher hôte; c'est purement et simplement de vous faire mon auditoire, et de me dire quelle impression il aura produite sur vous.

— Oh! si vous ne m'en demandez pas davantage, mon cher monsieur Bemrode, c'est chose facile, et vous serez servi à votre guise... Commencez donc : j'écoute.

— Asseyez-vous, afin d'être tout à fait comme à l'église... Je parle pour des gens assis, et Cicéron établit une différence entre les discours qui doivent être prononcés devant un auditoire assis ou devant un auditoire debout.

— Je m'asseoirai, monsieur Bemrode, puisque vous le désirez.

Et il s'assit.

Quant à moi, je restai debout, car le prédicateur est debout dans la chaire, ce qui lui donne une grande facilité pour l'émission de la parole et la variété du geste.

Puis, je toussai, je crachai, comme j'avais vu faire les différens prédicateurs aux sermons desquels j'avais assisté, et commençai ma lecture.

Il faut que je vous avoue, entre nous, mon cher Petrus,

que cette lecture que je faisais à mon hôte, c'était, non-seulement pour avoir son avis, mais encore pour me préparer à la solennité du lendemain; pour me servir, enfin, de répétition générale, comme disent les dramaturges et les tragédistes.

Aussi, je ne négligeai aucun de ces artifices de la parole qui sont l'art de l'orateur; j'avais ce que Cicéron demande pour l'homme qui parle en public, la langue facile, le visage agréable et le geste noble.

Voix, geste et visage, j'harmonisai tout avec avec une habileté suprême; je fus dédaigneux lorsque je parlai des puissans de la terre, sur lesquels le plus humble mendiant aurait le pas au ciel; je fus sombre et sévère lorsque je parlai des vices de l'époque et de la dépravation des mœurs, je fus terrible, impitoyable, foudroyant, lorsque j'énumérai les tourmens réservés aux pécheurs dans les sept cercles de l'enfer révélés par Dante, le grand poëte florentin; enfin, j'arrivai à ma péroraison tellement brisé moi-même de l'action et de la véhémence que j'avais mises à répéter mon sermon, qu'à la dernière phrase, ou plutôt au dernier mot de cette phrase, — car l'enthousiasme m'avait soutenu jusqu'au bout, — je tombai sur une chaise qui, par bonheur, se trouvait derrière moi; ce qui veut dire que je fusse tombé à terre, si cette chaise ne s'était pas trouvée là!

Je n'avais plus la force de parler, mais j'interrogeai mon hôte du regard.

Lui, cependant, restait assis, ne disant mot, se grattant l'oreille.

— Eh bien? lui demandai-je enfin, commençant à prendre quelque inquiétude de ce silence prolongé.

— Eh bien! me dit-il, c'est, en effet, très beau, ce que vous venez de me lire là, monsieur Bemrode.

— Ah! fis-je en respirant et en relevant ma tête que je secouai fièrement d'avant en arrière et d'arrière en avant.

— Mais... hasarda mon chaudronnier, qui sans doute hésitait en se rappelant l'anecdote d'Appelles et du savetier.

— Mais... repris-je en l'interrompant, quoi, mais?...

— Mais je ne vous croyais pas si méchant, cher monsieur Bemrode... Ah! comme vous y allez! Savez-vous que

vous nous réprimandez diablement, nous autres pauvres pécheurs?

— Ce n'est pas moi qui suis méchant, mon cher hôte, répondis-je avec fierté, ce sont les hommes. Or, comme je connais les hommes, je les traite selon leur mérite.

— Eh! mon cher monsieur Bemrode, répondit mon hôte, je n'ai jamais été qu'une fois au spectacle; c'était l'année dernière, quand une troupe de comédiens vint de Londres à Nottingham. On jouait une pièce dont je ne connais pas l'auteur, et dont j'ai oublié le titre; tout ce que je me rappelle, c'est qu'il y avait cette maxime : « Si l'on donnait les étrivières à tous ceux qui le méritent, quel est l'homme qui serait sûr de ne pas être fouetté? »

— Ainsi, vous prétendez, mon cher hôte, m'écriai-je un peu piqué, je l'avoue, de cette citation d'*Hamlet*, qui venait, comme l'âpre vent de la nuit dont parle le prince danois, me couper le visage; ainsi, vous prétendez que les hommes sont bons, et qu'ils n'ont ni vices ni défauts?

— Je n'ai pas dit que les hommes sont bons, cher monsieur Bemrode; je disais que je ne vous croyais pas si méchant... je dis que vous aurez peine à persuader à vos auditeurs que vous êtes le seul être juste, honnête, chaste, loyal et doux qu'il y ait au monde. Du reste, je vous le répète, votre sermon est très beau, monsieur le futur pasteur... mais je vous attends demain au retour d'Ashbourn. Au revoir, et bon voyage, cher monsieur Bemrode!

Et, sur ce, prenant son chapeau, il sortit, me laissant seul au milieu de ses chaudrons et de ses casseroles, avec mon sermon à la main.

Je restai un instant tout étourdi du jugement de mon hôte le chaudronnier; puis, enfin, relevant et secouant la tête, je pris le chemin du village où je devais faire le lendemain mes débuts, et où m'avait été offerte une si touchante et si paternelle hospitalité.

J'avais résolu d'aller à pied, pour économiser,—sur mes pauvres guinées, qui, malgré mon économie et mes privations, diminuaient à vue d'œil, — le prix d'une voiture.

Il en résulta que, comme j'avais sept lieues à faire sur une route peu fréquentée, le jugement de mon hôte me revint à l'esprit.

A mesure que je m'éloignais de lui pour me rapprocher du village où je devais prêcher, mon irritation contre le pauvre homme diminuait, et il me semblait peu à peu que son opinion, pour être trop sévère, n'était cependant pas dénuée de raison.

De quel droit, en effet, moi, jeune homme de vingt-trois ans, moins âgé, par conséquent, que la plupart des auditeurs que j'allais avoir, de quel droit allais-je les écraser du poids de ma sévérité, leur reprocher des vices qu'ils ne connaissaient peut-être pas, des crimes qu'ils n'avaient sans doute pas commis?

Je n'étais point leur pasteur; je n'avais point vécu parmi eux; tous ces visages tournés vers le mien, j'allais les voir pour la première fois.

En m'érigeant ainsi comme leur juge, ne m'exposais-je pas à leur jugement?

Ma connaissance profonde des hommes, connaissance qu'ils n'étaient pas à même d'apprécier, pouvait-elle me servir d'excuse?

Il y avait, en effet, à dire là-dessus bien des choses que mon hôte le chaudronnier ne m'avait point dites, d'abord, parce que je ne lui en avais pas laissé le loisir, et peut-être aussi parce que son gros bon sens pouvait bien saisir un ensemble, mais non pas embrasser un si grand nombre de détails.

Certes, mon sermon n'en était pas moins beau pour cela; il n'en devait pas moins rester comme un magnifique morceau d'éloquence; seulement, je me demandais si c'était bien là de l'éloquence telle qu'il convenait d'en répandre devant des êtres vulgaires et grossiers.

N'était-ce pas faire fausse route, et, comme on dit vulgairement, semer des perles devant des pourceaux?

Telles étaient les réflexions qui m'assaillaient tout le long de la route, et qui, je le répète, devenaient plus pressantes à chaque pas que je faisais.

Malheureusement, je n'avais plus le temps de composer un autre sermon; mon prêche était annoncé et attendu pour le lendemain.

Je décidai donc que je passerais la nuit à le revoir, à en

adoucir les principales âpretés, à en élaguer les passages les plus violens.

Ces modifications m'étaient inspirées par mes propres réflexions, venues à la suite des observations de mon hôte le chaudronnier, et aussi par l'aspect du pays et la vue des habitans.

L'aspect du pays, c'était celui d'une charmante plaine jaunissant déjà sous les chauds rayons de l'été, coupée de délicieux bouquets de bois pareils à des oasis, le tout animé par de bons paysans se livrant aux derniers travaux d'agriculture que comportait la saison.

Tous ces hommes qui faisaient vivre cette plaine avec leurs travaux et leurs chants, avaient l'air d'honnêtes mortels incapables de penser à mal et d'agir méchamment.

De sorte que, quand je vis de loin le clocher du village où je me rendais, j'étais plus que jamais convaincu que, cette fois comme toujours, c'était mon hôte le chaudronnier qui avait raison, et moi qui avais tort.

J'arrivai sous cette impression au presbytère.

La bonne madame Snart m'attendait sur la porte; elle m'introduisit près de son mari, qui, couché depuis un mois sur une chaise longue, ne sortait plus, ne se levait plus, et s'en allait mourant d'une phthisie pulmonaire.

Le malade me tendit la main, me souhaita la bien venue d'une voix éteinte, et m'invita à m'assoir près de sa chaise longue, à la table dressée pour sa femme et pour moi.

J'avais fait sept lieues à pied, j'étais jeune, bien portant; j'avais grand appétit; je ne pris que le temps de passer dans la petite chambre, blanche comme une chambre de fiancée, qui avait été préparée à mon intention, et, après quelques soins de toilette, je vins rejoindre mes deux hôtes.

On voyait que, sans être riche, la maison était aisée.

En effet, le pasteur me dit que sa cure lui valait quatre-vingt-dix livres sterling par an; ce qui était plus que suffisant pour vivre dans un petit village de cinq cents âmes.

Aussi, tout était-il beau, frais, luisant dans l'intérieur, linge, faïence, argenterie.

Une seule servante soignait le petit ménage; mais elle était propre, bien mise, souriante, accorte, lisant dans les yeux de ses maîtres leurs désirs, les prévenant avant qu'ils les eussent exprimés.

Sauf le moribond, qui, du reste, comme tous les poitrinaires, ne se doutait pas de son état, et faisait les plus beaux plans pour l'époque où il serait guéri, tout semblait béni autour de cette chaise longue où il agonisait.

Seulement, lorsque l'œil s'arrêtait sur le visage mélancolique de la femme et sur le regard inquiet de la servante, on comprenait qu'il y avait là, d'un côté, une immense douleur, et de l'autre une grande crainte, que les deux femmes essayaient de dissimuler aux yeux du malade, et même à leurs propres yeux.

J'étais arrivé à cinq heures; le repas que nous venions de faire, et qui était plutôt un goûter qu'un dîner, avait duré jusqu'à six heures et demie.

Lorsque nous nous levâmes de table, et que je m'apprêtai à sortir, nous avions donc encore près de deux heures de jour.

Je dis lorsque je m'apprêtai à sortir, parce que, sans cesse tourmenté par ce malheureux sermon dont je ne pouvais une seule minute écarter ma pensée, et qui me semblait de plus en plus intempestif, j'avais résolu d'aller faire un tour dans le village, et de lier une connaissance plus intime avec les habitants d'Ashbourn.

Monsieur et madame Snart, qui m'avaient déjà dit un mot de la simplicité de cœur et de la pureté de mœurs de ces braves gens, m'y invitaient de leur côté, comme s'ils eussent pu lire mes inquiétudes dans le fond de mon âme, et s'ils eussent deviné que j'avais besoin de la vue d'une de ces douces soirées de village pour rectifier mes idées.

Je sortis donc, jetant un regard inquiet et effaré tout autour de moi, et ne craignant rien tant que de voir se dérouler sous mes yeux le spectacle d'une vie innocente et tranquille!...

Hélas! mon cher Petrus, une soirée de l'âge d'or n'eût pas été plus paisible et plus riante que celle qui s'offrait à mes regards, et qui s'écoulait dorée des derniers rayons du soleil!

Les vieilles mères filaient au rouet en dehors de leurs portes, les vieillards causaient assis sur des bancs de pierre, de bois ou de gazon; les hommes entre deux âges jouaient à la boule ou au siam; enfin, les jeunes filles et les jeunes gens, au son d'un violon et d'une flûte, dansaient sous quatre grands tilleuls qui ombrageaient le place du village.

On devinait que c'était le soir du samedi, c'est-à-dire la fin du dernier jour de la semaine; on comprenait cet acheminement joyeux vers le repos du lendemain, et l'on sentait que tous ces braves gens, qui cependant n'avaient jamais lu Horace, oubliant déjà la fatigue passée et ne s'inquiétant pas encore de la fatigue à venir, disaient, comme ce prince des poëtes et ce roi des épicuriens : *Valeat res ludicra !*

Je l'avoue à ma honte, mon cher Petrus, ce tableau digne du pinceau de Van Ostade et de Téniers, au lieu de me réjouir comme il eût dû faire, m'attrista profondément.

J'eusse voulu des chants et des clameurs dans les tavernes, des disputes et des rixes au coin de la rue.

J'eusse préféré à ces jeunes gens et à ces jeunes filles dansant sous le regard des grands parens, des groupes furtifs glissant comme des ombres et gagnant sournoisement la campagne.

J'eusse voulu le riche refusant l'aumône au pauvre, et le pauvre pleurant et blasphémant.

J'eusse voulu enfin quelque chose qui justifiât mon sermon du lendemain, tandis que, au contraire, de quelque côté que je tournasse les yeux, je ne trouvais que le spectacle paisible d'une population honnête, s'amusant sans scandale, et n'interrompant ses jeux que pour me saluer avec bienveillance et me sourire amicalement : car, en me voyant seul, étranger, errant par les rues du village, on se doutait que j'étais le jeune pasteur sans troupeau qui venait, dans son zèle évangélique, semer gratuitement la parole du Seigneur sur le sol que la maladie d'un de ses confrères laissait en friche.

Je restai, espérant que l'ombre, qui s'abaissait sur la terre, et qui est la mère des mauvaises pensées et l'asile

des mauvaises actions, amènerait un changement au milieu de cette innocente population, qui semblait ne faire qu'une seule famille.

Je me trompais.

Le crépuscule vint, puis la nuit, une nuit sombre, comme le vice et le crime eux-mêmes l'eussent commandée s'ils en avaient eu besoin.

Mais, à la tombée de cette nuit, chacun rentra chez soi, échangeant de pieux baisers ou d'amicales poignées de main; les lumières s'éteignirent les unes après les autres; le bruit cessa peu à peu, et je me trouvai seul, les bras croisés, sur cette place, appuyé à l'un de ces tilleuls qui venaient d'abriter la danse joyeuse, plus sombre, plus morne que cette nuit qui m'enveloppait!

Je rentrai consterné!...

VI

MON DÉBUT ORATOIRE.

Ma bonne hôtesse m'avait attendu, quoiqu'elle ne comprît rien à mon absence prolongée.

Elle voulut me retenir pour prendre le thé avec elle; mais je lui demandai en grâce la permission de me retirer dans ma chambre, prétextant la fatigue de la route et le besoin de repos.

Oh! je n'étais pas fatigué, je n'avais pas envie de dormir, je vous le jure, mon cher Petrus!

Non; je voulais être seul pour corriger mon sermon.

J'y employai toute la nuit; pendant toute la nuit, je fus occupé à adoucir les passages trop violens, à effacer les couleurs trop vives; puis, ces couleurs effacées, ces passages adoucis, à les répéter à haute voix afin de les graver dans ma mémoire.

Hélas! après ce travail, mon sermon semblait encore fait, non pas pour ce doux et charmant village d'Ashbourn, mais pour quelque ville maudite comme Babylone ou Gomorrhe, comme Carthage ou Sodome, comme Londres ou comme Paris!

Ah! quel effet eût produit ce malheureux sermon à Saint-Paul ou à Notre-Dame!

A la fin de cette nuit, l'une des plus rudes que j'aie jamais passées, écrasé de lassitude, tombant de sommeil, je m'endormis, au moment où les premiers rayons du soleil venaient jouer sur le bord de ma fenêtre, à travers les feuilles de pampre, les giroflées et les œillets en fleurs.

Ce fut un bien méchant sommeil que ce sommeil de deux heures, et qui m'apporta plus de fatigue que de repos.

Enfin, l'heure sonna et me trouva encore penché sur mon sermon, que je couvrais de renvois, de ratures et de parenthèses; je le mis dans ma poche, et je m'acheminai vers l'église.

J'avais encore une demi-heure à peu près devant moi; j'entrai dans la sacristie, je demandai une plume et de l'encre, et j'employai cette demi-heure à raboter de nouveau toutes les aspérités de ce malencontreux sermon.

Je n'avais plus qu'un désir, c'était d'en faire une chose plate et sans couleur; malheureusement, quelque mal que j'y prisse, il était trop riche d'idées et trop puissant de forme pour arriver à une si complète nullité.

Vint le moment terrible; d'un pas chancelant, je montai dans la chaire. Il va sans dire que l'assemblée était nombreuse; le bruit qu'un pasteur étranger, qu'un jeune homme du plus haut mérite, que le fils du pasteur Bemrode enfin devait prêcher le premier dimanche de juin, dans l'église d'Ashbourn, s'était répandu promptement, et l'église était pleine, si pleine que, par les portes ouvertes, on voyait, sur le parvis, comme aux portes d'un théâtre, une longue file de gens qui n'avaient pas pu entrer.

Tous les paysans des environs étaient sur pied, vêtus de leurs habits de fête, la bouche ouverte dans l'attente et les yeux fixés sur moi avec une dévorante curiosité.

Ce fut alors surtout, mon cher Petrus, qu'en voyant tous ces visages simples, toutes ces mines honnêtes, je compris que, dans cette assemblée entière, pas un homme ou pas une femme ne se trouvait peut-être qui fût coupable d'une seule des fautes contre lesquelles j'allais fulminer, et dont le catalogue effrayant se dressait devant

moi comme une armée de spectres, les uns menaçans, les autres moqueurs.

D'avance, il me semblait voir l'étonnement, la stupéfaction, la douleur de tous ces braves gens, lorsqu'ils s'apercevraient que je les avais si mal jugés; d'avance, il me semblait entendre leur voix courroucée m'accuser d'injustice, de violence, de méchanceté; d'avance, il me semblait voir celui qui s'était injustement érigé en juge, jugé justement, et jugé sans miséricorde et sans pitié, parce que lui-même avait été sans pitié ni miséricorde.

Deux hommes, entre autres, deux vieillards à cheveux blancs, des figures de patriarches aux physionomies douces et sereines, étaient debout devant moi, me regardant avec un sourire, comme ils eussent regardé leur fils.

Eh bien! je me représentais déjà ces deux figures se contractant, ces deux physionomies se rembrunissant, et ce sourire de bienveillance faisant place à l'expression de la colère et de l'indignation.

Si je l'eusse osé, j'eusse d'avance demandé pardon à mon auditoire du sermon que j'allais débiter devant lui.

Ah! si mon hôte le chaudronnier eût été là, je vous jure, mon cher Petrus, que je me fusse jeté dans ses bras en lui disant :

— Mon seul, mon unique ami, prenez-moi en pitié, et dites à tous ces braves gens qui sont venus pour m'entendre que je suis un méchant et un orgueilleux, indigne de leur parler au nom du Seigneur, qui est tout mansuétude et tout charité!

Mais il n'était point là, le digne homme, et j'eus beau regarder autour de moi, pas un visage de connaissance, excepté celui de la bonne madame Snart, qui m'encourageait à la fois des lèvres et des yeux, du sourire et du regard.

Heureusement, pendant ce temps, on chantait le cantique; je profitai de ce sursis pour parcourir encore une fois mon cahier et y faire, au crayon, les derniers changemens, et, quand le trouble de mon esprit ne me permettait pas de faire ces changemens, y tracer de petites croix qui voulaient dire : « *à supprimer.* »

Le cantique finit, les voix s'éteignirent. Mon tour était venu.

L'auditoire toussa, cracha, se moucha, puis fit un profond silence.

Je commençai !

Selon les véritables préceptes de l'art oratoire, j'avais réservé le tableau des crimes pour la seconde partie de mon discours, et celui des châtimens pour la péroraison.

Le commencement de mon sermon alla assez bien; c'était une peinture de la miséricorde divine, qui a besoin, pour se lasser, d'une telle somme de crimes, que le désespoir seul peut la conduire à la justice.

On écouta donc cette exposition, non-seulement avec une parfaite bienveillance, mais encore avec de visibles marques de satisfaction. Néanmoins, ces signes de bienveillance, ces marques de satisfaction, loin de me rassurer, m'épouvantaient pour l'avenir : c'était ces vapeurs qui s'élèvent, le matin, de la surface du sol, que le soleil pompe en les dorant de ses rayons, en les prismatisant de sa lumière, et qu'il nous rend, une heure après, en orage, en pluie, en grêle, en foudre et en éclairs.

Aussi, vous comprenez, mon cher Petrus, avec quelle terreur je sentais qu'à chaque mot je me rapprochais de la seconde partie; cette seconde partie, dont je ne savais pas de mémoire la première ligne, tant elle avait subi de transformations successives, cette seconde partie m'apparaissait, même en supposant que j'eusse recours au cahier, tellement surchargée de ratures, tellement hérissée de renvois, que je pressentais l'impossibilité de m'y reconnaître.

En effet, dès le début, je m'aperçus que les corrections successivement opérées sur le premier texte s'échappaient de ma mémoire, malgré les vains efforts qu'elle faisait pour les retenir; on eût dit des oiseaux effarouchés ouvrant leurs ailes au fur et à mesure que je m'avançais vers eux, et s'envolant à perte de vue.

Le premier texte seul, tout plein de ces peintures des vices abominables que je reprochais aux hommes, croyant les connaître, se présentait à ma pensée, et frappait, pour ainsi dire, aux portes de ma mémoire.

Je voulais retenir les corrections et repousser le texte;

mon esprit rappelait les unes et tentait de chasser l'autre; je sentis que je m'embrouillais, et, quelque échec que ma réputation dût en subir, je recourus au texte...

Je saisis le cahier avec une espèce de rage, et, sentant qu'il m'était impossible de parler plus longtemps de mémoire, et que, si je m'obstinais, j'allais demeurer court, j'essayai d'achever en lisant; mais le sermon primitif avait, en réalité, disparu sous les ratures, sous les surcharges, au milieu des renvois.

Ces feuillets sauveurs m'apparurent comme un vaste cimetière tout couvert de ronces stériles, de fosses mortuaires, de croix funèbres.

Je traversai tout cela à grandes enjambées, en trébuchant et en parlant sans savoir ce que je disais.

Je n'osais plus regarder mon auditoire; mais, sans le regarder, avec les yeux de mon esprit, je voyais son étonnement, son indignation, je dirai presque son effroi.

Enfin, j'arrivai au morceau le plus véhément, à l'*application*, c'est-à-dire à la peinture des tourmens terribles qui attendaient les pécheurs, aux lacs de feu dévorant les parjures, aux mers de glace engloutissant les égoïstes, aux manteaux de poix bouillante brûlant les hypocrites, aux serpens rongeant à belles dents la chair des luxurieux; bref, à toutes ces images effroyables que Dante, avec sa gigantesque imagination, puisa dans les désirs d'une gigantesque vengeance; seulement, au fur et à mesure que les images s'amoncelaient plus fortes et plus implacables, comme je comprenais que, pour neutraliser l'effet de cette incroyable diatribe, je devais tempérer par la douceur de mon accent l'âpreté de mes menaces, ma voix se faisait plus tendre, plus caressante, plus paternelle, de sorte que je finis par initier mon auditoire aux tortures les plus terribles de l'enfer, de la même voix que je lui eusse promis les douceurs ineffables du paradis.

A ce passage de mon sermon, les murmures ne se continrent plus; quelques femmes sortirent en levant les mains et les yeux au ciel, et en disant tout haut :

— Seigneur, mon Dieu! ayez pitié de lui, car il est fou!

Les autres disaient :

— C'est un épileptique ! il a ses momens de douceur ; mais il ne faut pas s'y fier !

Enfin, quelques autres, et ceux-là étaient les moins malveillans, éclataient de rire. Ces rires achevèrent de me troubler ; je sentis que le sang bouillonnait à mes tempes ; qu'un nuage voltigeait devant mes yeux, et que j'allais m'évanouir si je m'entêtais à aller jusqu'au bout...

J'abrégeai ma torture, pire, j'en suis sûr, qu'une de celles que je venais de décrire, disant brusquement :

— *Amen !*

Je lus les prières plus mal encore, s'il était possible, que je n'avais récité le sermon, et, descendant de la chaire tout haletant, tout effaré, tout chancelant, je passai, au milieu du reste d'auditeurs qui s'étaient acharnés à entendre mon sermon jusqu'à la fin, humble, la tête basse, la sueur de la honte sur le front,

Arrivé à la porte de l'église, je pris ma course à travers le village, piquant en droite ligne vers la route de Nottingham, sans même avoir le courage de m'arrêter en passant chez la digne madame Snart, pour la remercier, ainsi que son mari, de l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée à leur table et sous leur toit.

Je rentrai chez moi, à Nottingham, hors d'haleine, couvert de poussière, ruisselant de sueur au physique, et, au moral, fou, désespéré, écrasé sous la honte, et je dirai presque sous le remords !

VII

LA GÉNÉROSITÉ DE MONSIEUR LE RECTEUR.

C'était un bien digne homme que mon hôte le chaudronnier ! Un autre se fût écrié : « Eh bien !... ah ! ah !... ne vous l'avais-je pas prédit ?... » mais lui, tout au contraire, évita de se trouver sur mon chemin, de sorte que, pendant deux ou trois jours, je pus rester seul, et, par conséquent, digérer mon humiliation.

Au bout de ce temps, il monta chez moi, et, sans même

faire allusion à mon malheureux voyage d'Ashbourn, et à ce qui s'était passé :

— Mon cher monsieur Bemrode, me dit-il, vous m'avez parlé dans le temps du désir que vous aviez de trouver quelques écoliers pour ce que vous appelez les langues savantes, et ce que j'appelle, moi, les langues inutiles ; je vous ai trouvé cela. Voici les adresses.

Et, en effet, il me présenta quatre ou cinq cartes sur lesquelles étaient inscrits les noms des principaux habitans de la ville.

Le brave homme, en mon absence, avait fait une tournée chez ses pratiques, et, non-seulement il m'avait glané quatre ou cinq écoliers, mais encore, connaissant ma déplorable timidité, il avait débattu mes intérêts, avait fixé les heures des leçons et en avait arrêté le prix, si bien que je n'avais plus qu'à aller frapper aux portes désignées et à entrer en exercice.

C'était bien là ce qu'il me fallait; du moment où il ne s'agissait que de grec et de latin, d'Homère ou de Virgile, d'Aristote ou de Cicéron, je nageais en pleine eau, et me trouvais dans mon véritable milieu.

Il en résulta que je gagnai quelque argent, et qu'au bout de trois mois je pus me présenter chez mon négociant et lui payer la guinée promise ; mais, cette guinée payée, je restais avec une douzaine de schellings, et, comme la chose était facile à prévoir lorsque nous avions pris congé l'un de l'autre, ce n'était plus moi, c'était mon créancier lui-même qui avait dit : « A trois mois ! »

Ma chute d'Ashbourn avait été si profonde, que je n'avais pas même essayé de m'en relever en prenant une revanche dans quelque village voisin, et en réparant ma défaite par quelque éclatante victoire ; non : j'en étais revenu à l'idée du grand ouvrage qui devait faire à la fois ma réputation et ma fortune, et, ayant successivement essayé; mais, comme on l'a vu, sans pouvoir trouver un sujet convenable, du poëme épique, de la tragédie et du drame, je résolus de m'arrêter à un immense traité de philosophie comparée, qui relierait toutes les idées morales des philosophes anciens à toutes les idées spirituellles des

philosophes modernes, et de rattacher ainsi Socrate à saint Augustin, Platon à Spinosa, Aristote à Leibnitz.

J'allais me mettre sérieusement à ce travail, auquel je comptais m'adonner avec d'autant plus d'ardeur que j'avais perdu tout espoir d'obtenir une cure; j'avais même déjà inscrit en grosses lettres sur la première feuille d'un cahier de papier blanc le titre de l'ouvrage, quand, à mon grand étonnement, je reçus une lettre du recteur, qui m'invitait à passer chez lui.

J'avoue qu'à la lecture de cette lettre un frisson me passa par les veines.

Que pouvait me vouloir cet homme, qui m'avait si rudement accueilli à la première visite que je lui avais faite? Avait-il donc trouvé quelque chose de répréhensible dans ma vie, mes habitudes ou mes occupations, et m'envoyait-il chercher pour me censurer?

Il y avait bien ce malencontreux sermon d'Ashbourn; mais cela était un malheur, et non pas une faute.

L'impression de cette fatale lettre fut si profonde, que, pour me soustraire à cette entrevue qui ne me promettait rien de bon, peu s'en fallut que je ne quittasse à l'instant même Nottingham, et ne me réfugiasse, au risque de mourir de faim, dans quelque retraite inaccessible; mais, par bonheur, mon hôte le chaudronnier, qui avait reconnu la livrée du recteur, entra dans ma chambre, et me reconforta.

Il avait demandé, inquiet comme moi du message, il avait demandé, dis-je, au domestique, quel air avait son maître en lui remettant le billet qu'il venait d'apporter, et celui-ci avait répondu: « Son air ordinaire, et même plutôt affable qu'irrité. »

Je me fusse trouvé si bien, dans les autres circonstances, de suivre les conseils de mon hôte, que, cette fois, je n'hésitai point.

Comme il était d'avis que je me rendisse à l'invitation du recteur, et que je fisse cette visite à l'instant même, je passai mon habit des grands jours, je brossai mon chapeau avec ma manche, et je m'acheminai vers la maison de cet illustre personnage duquel dépendait ma

destinée, maison qui était située, comme je l'ai dit, à l'autre extrémité de la ville.

De même que la première fois, je fus introduit sans attendre ; mais ma position était bien meilleure qu'alors, en supposant que les prévisions de mon hôte ne l'eussent point trompé.

Je ne venais pas de moi-même déranger Son Excellence; c'était au contraire Son Excellence qui me dérangeait, puisque, sans sa lettre, j'eusse commencé le jour même mon grand ouvrage de philosophie comparée. Ce n'était plus à moi à adresser la parole; je n'avais, au contraire, qu'à attendre qu'on me l'adressât ; si l'on me faisait quelque réprimande, comme mon cœur était pur et ma conduite sans reproche, fort de ma conscience, je répondrais hardiment, fièrement même.

Il résulta de toutes ces réflexions qu'en entrant chez le recteur, j'avais l'esprit aussi ferme et aussi calme qu'il était chancelant et troublé la première fois.

Le recteur était à son bureau, vêtu de la même robe de chambre de molleton, coiffé de la même calotte de velours noir ; il avait une pose non moins majestueuse que dans notre précédente entrevue ; mais je crus m'apercevoir que son regard était moins sévère et son sourire plus bienveillant.

Il me fit un signe de la main, en même temps que, de la voix, il m'invitait à approcher.

Je saluai et j'obéis.

— Bonjour, monsieur Williams Bemrode, me dit-il.

Je saluai de nouveau.

— Je suis enchanté de votre empressement à venir me trouver.... Joignez-vous à toutes les qualités que vous avez déjà le don de la prescience, et avez-vous deviné que j'avais une bonne nouvelle à vous annoncer ?

— Non, monsieur le recteur, répondis-je ; mais une invitation de vous était un ordre, et je suis heureux que vous ayez bien voulu remarquer mon empressement à me rendre à cet ordre,

— A merveille ! dit le recteur avec un léger mouvement de tête ; voilà comme j'aime qu'on réponde.

Puis, haussant la voix pour donner plus d'importance à ses paroles :

— Monsieur Williams Bemrode, dit-il, depuis la visite que vous m'avez faite, il y a quelque trois mois ou trois mois et demi, j'ai constamment eu l'œil sur vous. Votre patience, votre bonne conduite, l'exactitude avec laquelle, malgré votre pénurie, je dirai presque votre misère, vous payez une dette qui, je le sais, ne vous est pas personnelle, tout cela mérite d'être récompensé. En conséquence, je vous ai proposé pour la cure d'Ashbourn, vacante depuis hier par la mort de son pasteur.

— Oh! mon Dieu! monsieur le recteur, m'écriai-je emporté par un premier sentiment, ce pauvre monsieur Snart est mort?... Quel malheur!

— Comment! vous gagnez une position à cette mort, vous héritez d'une cure qui vaut quatre-vingt-dix livres sterling, et, quand vous apprenez à la fois cette catastrophe et votre présentation, c'est une exclamation de douleur que vous poussez et non pas un cri de joie? Mais voilà, mon cher monsieur Williams, qui est tout à fait évangélique!

— Je vous demande pardon, monsieur le recteur, répondis-je, de n'avoir pas fait de mon premier mot une parole de gratitude; mais je connaissais le pauvre monsieur Snart; je connais sa femme, une bonne et digne femme, monsieur le recteur, et, quoique je le susse bien malade, j'espérais qu'il avait de plus longs jours à vivre. Dieu l'a rappelé à lui : la volonté de Dieu soit faite!

Et je murmurai tout bas quelques paroles de prière, à l'intention du repos de l'âme de l'honnête pasteur.

Le recteur me regardait avec un certain étonnement.

— Maintenant, monsieur Bemrode, me dit-il, vous savez que je nomme aux cures vacantes, mais sur la présentation des communes. Vous avez un concurrent : luttez avec lui; faites votre sermon d'épreuve. De son côté, il fera le sien; et, quoique ce concurrent soit mon neveu, je vous donne ma parole, mon cher monsieur Bemrode, que, si c'est vous que la commune demande, c'est vous qui serez nommé.

— Monsieur le recteur, lui dis-je, voilà, je vous l'avoue,

qui me remplit d'admiration : aussi, malgré l'offre bienveillante que vous me faites, je suis prêt à me retirer devant monsieur votre neveu, et ne vous en serai pas moins reconnaissant que si vous m'aviez nommé.

— Non pas, monsieur Bemrode, non pas! s'écria le recteur; on vous dit fort savant en langues anciennes, tout à fait versé en philosophie et en théologie, éloquent comme Démosthènes et Cicéron tout à la fois. Concourez, mon cher monsieur Williams Bemrode, concourez avec mon neveu; je ne vous dirai pas seulement : « C'est mon désir, » j'ajouterai : « C'est ma volonté. »

Je m'inclinai.

— Monsieur le recteur, répondis-je, devant une pareille manifestation de votre volonté, je croirais faire une offense à votre impartiale bienveillance en refusant la lutte que vous me proposez. Il est vrai, continuai-je avec assurance, que j'ai fait d'assez bonnes études; il est vrai que j'ai quelques connaissances en théologie et en philosophie, et j'allais même commencer un traité sur cette dernière science lorsque j'ai eu l'honneur d'être mandé par vous, monsieur; il est vrai encore que je ne me crois pas tout à fait dénué du don de la parole, quoique jusqu'à présent j'aie échoué dans mes tentatives de parler en public; mais, encouragé, soutenu, protégé par vous, monsieur le recteur, je réussirai, je l'espère... et, si je ne triomphe pas d'un concurrent qui ne doit pas être un homme ordinaire, puisqu'il est votre neveu, j'ai du moins l'assurance que je succomberai avec honneur.

J'avais depuis le commencement de cette conversation, comme vous avez pu le voir, mon cher Petrus, répondu assez couramment aux différentes interpellations du recteur; j'avais même cru voir que, me jugeant sans doute sur ma première visite, cette facilité d'élocution l'avait un peu troublé; un sourire railleur qui s'était dessiné sur ses lèvres lorsqu'il m'avait comparé à Démosthènes et à Cicéron, ne m'avait point échappé; mais l'intention de m'être utile était si patente chez ce digne homme, il lui eût été si facile de ne pas m'envoyer chercher dans le cas où son intention n'eût pas été telle qu'il le disait, je cherchais si inutilement l'intérêt qu'il pouvait avoir à me tromper,

que je ne m'arrêtai ni à ce trouble, ni à ce sourire railleur, et que je pris congé de lui avec les expressions de la plus vive et surtout de la plus sincère reconnaissance.

Je revins à grands pas chez mon hôte le chaudronnier, qui m'attendait impatiemment.

— Eh bien? me demanda-t-il dès qu'il m'aperçut.

— Eh bien! lui dis-je, mon cher hôte, l'avenir ne dépend plus de moi! Le pauvre monsieur Snart est mort, et le recteur m'a fait demander pour me prévenir que j'étais appelé à concourir pour la cure vacante, ce qui est d'autant plus beau de sa part qu'il n'y a, dans ce moment-ci, à cette cure, qu'un seul concurrent, et ce concurrent, c'est son neveu.

— Son neveu? diable! fit le chaudonnier en se grattant l'oreille. Et de quelle façon concourez-vous?

— Par un sermon. Lui et moi, nous ferons chacun le nôtre... C'est ce que l'on appelle le sermon d'épreuve. La commune jugera entre nous, et celui qu'elle présentera sera nommé.

— Diable! diable! répéta le chaudronnier en se grattant l'oreille de plus fort en plus fort, un sermon!... Et cela ne vous effraie pas de prêcher une seconde fois devant les habitans d'Ashbourn?

— Je ne sais pas comment cela se fait, mon cher hôte; hier, en effet, j'eusse aimé mieux mourir, je crois, que de remonter dans la chaire où j'ai reçu un si rude échec... Mais, depuis mon entrevue avec le recteur, quelque chose me dit que je réussirai, et je suis plein de confiance dans cette voix secrète, espérant qu'elle me vient du Seigneur, et non de mon orgueil et de ma vanité.

— Soit, dit mon hôte; mais je vous conseille une chose, mon cher monsieur Bemrode, c'est de ne pas trop négliger vos écoliers; peut-être serez-vous bien heureux de les retrouver un jour...

— Au contraire, répondis-je en souriant, avec une assurance qui parut effrayer mon hôte ; au contraire, j'ai besoin de tout mon temps pour préparer mon sermon d'épreuve; ce soir même, j'écris à ces braves jeunes gens une circulaire dans laquelle je leur annonce qu'à mon grand regret, me trouvant sur le point d'être nommé à la cure

d'Ashbourn ,je me vois forcé d'interrompre leur éducation; demain, je me mets au travail, et, dimanche prochain, je prononce mon sermon d'épreuve.

— C'est une résolution prise, cher monsieur Bemrode?

— Irrévocable, mon cher hôte.

— Alors, répondit le brave homme, je souhaite que vous ne vous en repentiez pas...

Et il s'éloigna en secouant la tête, en se grattant l'oreille plus fort que jamais, et en murmurant :

— Diable! diable! diable! cette générosité de monsieur le recteur ne me paraît pas naturelle...

Quant à moi, je remontai dans ma chambre; j'écrivis mes cinq lettres d'adieu à mes cinq écoliers, et je me mis le soir même à mon sermon d'épreuve.

VIII

HOC.

En me voyant si impatient de me mettre à mon sermon d'épreuve, cher Petrus, vous devez bien vous douter qu'il m'était venu, pour ce sermon, une de ces excellentes idées qui s'emparent de l'homme d'imagination, et qui ne lui laissent de repos que lorsqu'il en a fini avec elles.

Cette idée, tout à fait dans le goût, et je dirai presque à la mode du temps, c'était une espèce de charade évangélique destinée à faire ressortir les trois grandes vertus du Christ!

Le mot de la charade était la syllabe latine *Hoc*, qui se compose de trois lettres, lesquelles forment les initiales des trois mots qui servaient de texte à mon sermon : *Humilitas*, *Obedientia*, *Castitas*.

Certes, le plus grand exemple d'*humilité*, d'*obéissance* et de *chasteté*, nous a été donné par le Christ.

D'humilité, en naissant fils d'un pauvre charpentier, en choisissant pour lieu de sa naissance une crèche, et pour habitans de cette crèche un âne et un bœuf;

D'obéissance, en suivant les ordres de son père de point en point, et en marchant résigné, calme, miséricordieux,

à cette mort terrible, ignominieuse, infâme, qui devait sauver le monde.

De chasteté, en traversant trente-trois années de sa vie sans qu'aucune de ces souillures qui naissent des passions humaines ait souillé la robe blanche de l'enfant ou le manteau de l'homme.

En outre, je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, qu'en forçant un peu sa signification, le mot *hoc* veut dire : Ici, là.

Ce qui faisait qu'en somme mon sermon pouvait se traduire par cette phrase :

« *Humilité, obéissance, chasteté*, là est le salut. »

Je doute que jamais prédicateur ait rencontré un plus beau texte, et je défiais tout bas et même tout haut le neveu du recteur d'en rencontrer un pareil !

Mais, le fond trouvé, restait la forme.

Quoique j'eusse, comme je l'ai dit, pris la plume le soir même, je demeurai longtemps, avant d'écrire le premier mot, la plume suspendue au-dessus du papier.

En effet, de quelle forme revêtir une si magnifique substance?

Je connaissais assez les hommes pour savoir qu'on prend toute puissance sur eux, soit en les touchant, soit en les étonnant.

La puissance serait plus grande et l'effet serait doublé si je les touchais et si je les étonnais à la fois.

Il y avait, dans l'exécution de ce projet, un grand écueil à éviter, surtout en face de gens qui devaient être prévenus contre moi.

Si je faisais un sermon simple et tout à fait à leur portée, ils se diraient à eux-mêmes : « Ah ! ma foi! la belle merveille? le premier venu d'entre nous en ferait bien autant! »

Si je faisais un sermon savant et recherché, ils étaient capables de n'y rien comprendre.

Après avoir mûrement pensé à la chose, voici ce que je résolus :

Je résolus d'écrire les parties simples de mon sermon en termes pompeux, et les parties pompeuses en termes simples.

C'était un grand travail, et qui n'était pas commode, je vous en réponds.

Enfin, j'en vins à bout.

Le samedi au matin, mon sermon était achevé, et, comme je m'y étais engagé, je me trouvais parfaitement prêt pour le lendemain.

Je priai alors mon hôte le chaudronnier de monter chez moi.

Je voulais lui lire mon sermon, et je craignais que dans sa boutique son attention ne fût distraite par l'arrivée de quelque chaland.

A ma première réquisition, le brave homme monta, et, me voyant l'œil vif et le visage joyeux :

— Ah! ah! dit-il, cher monsieur Bemrode, il paraît que notre sermon est fini?

— Oui, mon hôte, oui, répondis-je en me frottant les mains.

— Et que vous en êtes content?

— Enchanté!

— Tant mieux! tant mieux! cher monsieur Bemrode.

— Mais ce n'est point assez que j'en sois enchanté, il faut qu'il vous enchante aussi, vous.

Mon hôte se mit à rire.

— Qu'il m'enchante aussi, moi? répéta-t-il. Et qu'importe à un homme de votre mérite l'approbation ou l'improbation d'un pauvre ignorant comme moi?

— Il importe beaucoup, mon cher hôte; car, plus d'une fois, j'ai eu l'occasion de reconnaître la justesse de votre esprit.

— Monsieur Bemrode, permettez-moi de vous rappeler à vous-même l'anecdote que vous m'avez rapportée, à propos d'un célèbre peintre grec et d'un pauvre savetier athénien : « Savetier! ne t'élève pas au-dessus de la chaussure! »

— Eh bien! soit, mon cher hôte, lui dis-je, restez dans les limites que vous croirez vous-même devoir poser à votre intelligence; mais, dans ces limites-là, conseillez-moi.

Mon hôte fit un signe qui voulait dire : « Puisque vous le voulez absolument, j'écoute. »

Et il s'assit.

— Mon cher hôte, lui dis-je, il y a deux choses dans le sermon que vous allez entendre : il y a le fond, il y a la forme.

— Expliquez-moi d'abord, cher monsieur Bemrode, ce que sont ces deux choses, car je ne voudrais pas vous donner une opinion sur elles sans les bien comprendre.

— C'est facile, mon cher hôte, et je prendrai, pour vous rendre la démonstration sensible, une comparaison tirée de votre propre métier : le fond, c'est le cuivre avec lequel vous faites vos casseroles ; la forme, c'est le tour que vous leur imposez.

— Je comprends, dit mon hôte. Vous pouvez aller maintenant, monsieur Bemrode, j'écoute.

Je commençai, en effet, lui expliquant mon texte et lui démontrant tout ce que ce fond avait d'ingénieux. Puis je continuai, en faisant de mon mieux valoir ce que la forme avait de savant et d'agréable à la fois.

Mon hôte m'écouta jusqu'au bout sans souffler une parole ; seulement, de temps en temps, il se grattait doucement l'oreille, ce qui me montrait qu'il n'éprouvait point pour mon sermon une admiration absolue.

Lorsque j'eus fini, il continua de garder le silence, mais il se gratta l'oreille un peu plus fort.

— Eh bien ! lui demandai-je avec une certaine impatience dont je n'étais pas le maître.

— Eh bien! monsieur Bemrode, me répondit-il, je vais donc vous dire mon opinion sur le fond de votre sermon d'abord, sur le cuivre dont il est fait, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cher ami, lui dis-je d'un air suffisant, c'est par le fond qu'il faut commencer ; puis, du fond vous passerez aux détails.

— Quant au fond, reprit-il, cela tient sans doute à mon ignorance du latin, mais je dois vous dire que je le trouve un peu subtil, puéril même, et, par conséquent, indigne de la grandeur et de la sainteté du sujet.

— Mon cher hôte, lui répondis-je, rien n'est petit, rien n'est grand ; des plus petites choses un grand esprit peut tirer de suprêmes enseignemens, de même que des plus grandes choses un esprit médiocre ne tirera que faiblesse

et vulgarité..... Voyons donc ce que j'ai tiré de mon texte; c'est là le principal.

— Bien certainement, cher monsieur Bemrode, vous en avez tiré de magnifiques choses ; mais, cependant, permettez-moi de vous faire sur la forme une comparaison prise dans mon métier, comme vous dites...

— Faites, mon cher hôte, faites, repris-je en souriant à mon tour ; je suis, en vérité, curieux d'entendre votre comparaison,.

— La voici. Vous savez monsieur Bemrode, qu'il y a des casseroles de cuivre et des casseroles d'argent ?

— Oui, mon cher hôte, je sais cela, répondis-je, quoique j'aie plus souvent mangé dans les unes que dans les autres.

— Vous savez aussi que l'on dore les casseroles d'argent, tandis que l'on se contente d'étamer le cuivre?

— Parfaitement !

— Eh bien ! cher monsieur Bemrode, il me semble que vous avez fait tout le contraire ; il me semble que, dans votre discours, vous avez étamé l'argent et doré le cuivre.

— C'est cela, mon cher hôte, c'est justement cela, m'écriai-je tout joyeux, et vous avez deviné ma pensée... Ah ! vous êtes, en effet, un homme de sens et un conseiller rare ! Embrassez-moi mon cher hôte, embrassez-moi... Le neveu du recteur est vaincu, et je suis pasteur du village d'Ashbourn !

Mais lui ne se dérida point, et, secouant la tête :

— Prenez garde, monsieur Bemrode, prenez garde, dit-il ; j'ai remarqué que tout ce que vous faisiez avec votre cœur était excellent, tandis que tout ce que vous faisiez avec votre esprit tournait à mal... Eh bien! j'ai peur d'une chose, c'est que vous n'ayez encore fait ce sermon-là bien plus avec votre esprit qu'avec votre cœur...

J'étais obligé de convenir, à part moi, qu'il y avait du vrai dans ce que disait là mon hôte ; mais mon sermon était fait ; je le trouvais à mon gré ; je résolus de le débiter tel qu'il était.

Je pouvais, comme la première fois, aller à pied à Ashbourn; une traite de sept lieues n'est pas bien effrayante

pour des jambes de vingt-trois ans; mais j'étais si sûr maintenant d'être nommé à ma cure, que je n'hésitai pas à me donner le luxe d'une carriole.

D'ailleurs, ne serait-ce pas bien pauvre aux yeux de mes futurs paroissiens, que ce pasteur arrivant à pied comme un mendiant ou un vagabond, tandis que cette carriole venant de la ville avait bon air, et indiquait chez le candidat une certaine aisance.

Or, chacun le sait, hélas ! il est dans les habitudes des hommes d'offrir surtout à celui qui n'a pas besoin : donc, comme on croirait que je n'avais pas besoin de ma cure, on me l'offrirait sans aucun doute.

En conséquence, je fis venir un voiturier, qui me donna un cheval, une carriole d'osier et un conducteur pour la somme de cinq schellings.

Moyennant cette somme, il devait encore me ramener, si je revenais le lendemain; mais la somme devait monter à sept schellings si mon retour n'avait lieu que le lundi.

A onze heures du matin, nous nous mîmes en route.

Mon hôte le chaudronnier était sur sa porte ; il me souhaita bon voyage, mais s'abstint de me souhaiter bonne chance; puis je le vis secouer une dernière fois la tête et rentrer chez lui.

Cette persistance d'opinion, dans un homme dont je connaissais le grand sens, commençait à m'ébranler. Je tirai mon sermon de ma poche; j'ordonnai à mon conducteur de prendre le revers de la route, de manière à épargner à sa carriole et à moi le plus de soubresauts possible, et je me mis à relire mon chef-d'œuvre.

Je dois le dire, plus j'avançais sur la route, et plus je m'enfonçais dans mon sermon, plus j'étais obligé de m'avouer à moi-même que je m'étais un peu vivement laissé aller à un caprice d'esprit qui avait bien pu me mener au paradoxe ; mais, comme l'esprit paradoxal, quoique incontestablement faux, est, bien manié, un esprit des plus brillans, et qu'il était hors de doute que, dans le fond et dans la forme, mon discours était admirablement manié, je continuai de me dire que, grâce au brillant dont il était revêtu, il éblouirait, s'il ne touchait pas.

Au bout de trois heures de marche, je commençai à re-

connaître ces signes qui indiquent les approches d'un village.

De temps en temps, au bord de la route, placées comme des sentinelles avancées veillant sur un corps d'armée, de petites maisons blanches aux volets verts s'élevaient entre deux jardins ; devant un jardin pour les fleurs, jardin tout éblouissant et tout parfumé d'œillets, de roses et de jasmins ; derrière, un jardin pour les fruits, et aux arbres duquel commençaient à se modeler les fruits nouveaux, que le mois suivant devait dorer et mûrir; aux portes de ces maisons, au milieu de poules conduisant leurs poussins, de chiens couchés à l'ombre, de chats clignotant des yeux au soleil, se roulaient de beaux enfans roses, blonds et demi-nus. Tout ce charmant spectacle de la nature joyeuse et féconde ouvrait mon cœur aux sentimens doux et tendres.

Je donnais en passant, et mentalement, ma bénédiction à ces maisons, à ces fleurs, à ces fruits, à ces poules, à ces chiens, à ces chats, à ces enfans, à toute cette nature animée et vivante, fraîche et jeune après six mille ans d'existence, comme si la veille le Créateur l'eût laissée tomber de ses mains.

Je me disais :

« O mon Dieu ! vous seul savez à cette heure, et moi seul saurai bientôt avec vous, combien ces humbles cabanes qui fleurissent au milieu des fleurs, contiennent d'êtres heureux ou malheureux; je le saurai comme vous, car, vous êtes leur Dieu, moi, je serai leur pasteur, c'est-à-dire l'intermédiaire placé par la Providence entre eux et vous, ô mon Dieu ! Alors, je vous promets, Seigneur, de mettre tous mes soucis, toute mon ardeur, toute mon intelligence à montrer aux uns comment on mérite le bonheur, aux autres comment on supporte la peine. Ici, mon Dieu ! si votre sagesse permet que je sois appelé à cette sainte fonction, ici, j'unirai les mains aux mains et les cœurs aux cœurs ; ici, je recevrai les petits enfans au moment où, nus et jetant leur premier cri de douleur, ils entreront dans la vie; ici, je les ferai passer, du sein de leur mère selon la chair, dans le sein de l'Église, leur mère selon l'esprit; ici, j'instruirai la jeunesse et lui apprendrai

à vous louer, ô mon Dieu ! ici, je fermerai les yeux à la vieillesse et lui apprendrai à vous bénir, pour le bien comme pour le mal, pour le plaisir comme pour la douleur ! »

Et, tout en disant cela, une émotion si extraordinaire serrait mon cœur, que des larmes coulèrent de mes yeux, et que, levant les bras au ciel, je laissai échapper mon sermon de mes mains.

— Prenez garde, monsieur, me dit le conducteur, vous perdez votre cahier de papier.

Ces paroles me rappelèrent sur la terre, sans cependant me tirer complétement de mon extase. Je ramassai mon sermon, je jetai les yeux sur les premières lignes...

O mon cher Petrus ! comme, avant d'en être arrivé à la moitié de la première page, j'étais de l'avis de mon hôte le chaudronnier !

Ces douces larmes que je versais au fur et à mesure que je lisais ma prose, je les sentais se tarir dans mes yeux ; cet enthousiasme qui me faisait bondir le cœur, je le sentais, au fur et à mesure que j'avançais dans mon sermon, s'éteindre dans ma poitrine.

Ce texte, je le voyais enfin tel qu'il était, c'est-à-dire un véritable jeu de mots. Cette forme, elle m'apparaissait sous son véritable aspect, c'est-à-dire fausse, boursouflée, mesquine !

J'essayai d'aller plus avant, la chose me fut impossible. Je me demandai comment, en face de cette riche nature et de cette verdoyante humanité, on pouvait chercher des effets dans des combinaisons de mots ou des jeux d'imagination et d'esprit.

Je rougis moi-même de cette éloquence de serre-chaude comparée aux quelques pensées simples, mais pures, que venaient de m'inspirer les objets que j'avais sous les yeux.

Je m'écriai :

« O vous qui attendez de moi la parole du cœur, rassurez-vous, ô mes frères ! je ne vous apporterai pas le poison de l'esprit !

« Et quand, arrivé demain en face de vous, je ne devrais vous dire que ces paroles :

« O mes frères, louez le Seigneur et aimez-vous les uns

» les autres! » non, je ne vous débiterai pas ce sermon menteur et stupide que méprisait à si juste titre mon hôte le chaudronnier, ce pauvre d'esprit qui est si riche de cœur. »

Et comme, justement en ce moment-là, nous atteignions les premières maisons du village, je déchirai mon sermon, et, jetant les morceaux hors de la carriole, je pris plaisir à voir le vent les emporter et les pousser à l'oubli, comme tout ce qu'emporte le vent.

IX

LA VEUVE.

La carriole s'arrêta devant la porte de madame Snart.

Au bruit des roues, mon ancienne protectrice apparut sur le seuil ; elle était vêtue de noir, et ses yeux rougis et ses joues sillonnées attestaient le passage des larmes, comme sur la face de la terre, après un orage, la ravine creusée annonce le passage d'un torrent.

Et cependant on sentait, sous ce visage bouleversé, un cœur calme, une conscience pure. Elle me sourit tristement, et, me souhaitant la bienvenue :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, je vous attendais. Je sais ce qui vous amène, et souhaite que cette maison, où je vous ai reçu il y a trois mois et où je vous reçois aujourd'hui, devienne la vôtre.

Ce souhait était fait avec tant de simplicité et avec une voix si sympathique, qu'il n'y avait aucun doute à élever sur sa sincérité.

Je descendis et la remerciai ; puis, tandis que le conducteur menait le cheval à l'écurie et poussait la carriole sous la remise :

— Venez, cher monsieur Bemrode, me dit-elle; la première fois que vous m'avez fait la grâce de venir nous voir, j'étais chez moi, et vous étiez mon hôte; aujourd'hui que vous paraissez avoir des chances de succéder à mon pauvre mari, c'est vous qui êtes dans votre maison, et c'est

moi qui suis votre servante... Venez; je vais vous faire voir le presbytère dans tous ses détails.

Et, à l'instant même, marchant devant moi, elle me fit traverser la cour, visiter le jardin, descendre dans les caves, monter au grenier, et, me ramenant dans cette même chambre où, la première fois que j'étais venu, le digne monsieur Snart était couché sur une chaise longue, attendant la froide et dernière couche du tombeau :

— Voilà votre future demeure, me dit-elle, car j'ai l'espérance que la cure vous sera donnée, cher monsieur Bemrode. J'y ai vécu vingt-cinq ans heureuse avec l'homme que le Seigneur vient de rappeler à lui, et que, dans sa miséricorde, il me permettra de rejoindre bientôt, je l'espère...

— Vingt-cinq ans! m'écriai-je; mais c'est toute une vie, cela... Combien il doit vous en coûter, dites-moi, de quitter une maison si longtemps habitée par vous !...

— En la quittant le premier, cher monsieur Bemrode, l'homme qui avait passé ici vingt-cinq ans avec moi m'a donné le signal du départ. Sûre que je suis d'aller, un jour ou l'autre, le rejoindre au ciel, peu m'importe le lieu où j'attendrai le moment de la réunion... Mais suivez-moi par ici, me dit-elle, il vous reste une dernière chambre à visiter.

Elle passa devant, comme elle avait fait jusque là, et m'introduisit dans une chambre à coucher.

— Vous êtes jeune, reprit-elle, et en âge d'avoir une compagne. Cette compagne, prenez-la sage, aimante, de condition pareille à la vôtre; prenez-la par amour, et non par calcul, comme monsieur Snart m'a prise, moi... et vos vingt-cinq ans de joie et de félicité, à vous, passeront comme ont passé les nôtres.

Je regardais cette digne femme avec un étonnement mêlé de respect. Vingt-cinq ans de joie et de félicité !

Jamais, ni chez les anciens, ni chez les modernes, je n'avais vu un être humain remercier son Dieu de vingt-cinq ans de bonheur.

— Chère madame, lui demandai-je, avez-vous donc été véritablement heureuse pendant vingt-cinq ans?... Pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire pendant une durée de temps

plus longue que celle que j'ai déjà passée sur la terre, aucune tristesse, aucune douleur, aucune larme n'a-t-elle assombri cette joie et cette félicité dont tout à l'heure vous remerciiez Dieu ?

Alors, me tournant vers ces parois couvertes d'un simple papier :

— O murailles bénies ! m'écriai-je, puissiez-vous un jour abriter ma tête comme vous avez abrité celles de ces deux époux, et puissé-je dire plus tard, comme me le dit aujourd'hui cette veuve vêtue de deuil : « Merci, mon Dieu ! pour les vingt-cinq années de bonheur sans trouble et sans nuage que vous avez accordées à votre serviteur ! »

Madame Snart sourit, et, secouant mélancoliquement la tête :

— Cher monsieur Bemrode, me dit-elle, vous ne seriez pas dans le vrai si vous compreniez que cette longue période de ma vie s'est écoulée, comme vous le disiez tout à l'heure, sans trouble et sans nuage... Seulement, le véritable malheur n'étant, à mon avis, que dans la faute et dans le péché, je dis que Dieu nous a permis de vivre vingt-cinq ans dans la pureté de l'âme et la sérénité de la conscience...

Un bonheur sans trouble et sans nuage ! Oh ! non ! au contraire, et j'espère que mes douleurs me seront comptées !... Non !... Ici, j'ai bien souffert ; ici, j'ai bien versé des larmes... et, si le cœur se brisait, cher monsieur Bemrode, ici, mon cœur se serait brisé, car ici, non-seulement la veuve a perdu son mari, mais encore la mère a vu mourir ses enfans !...

J'avais trois filles, cher monsieur, trois anges sur la terre, trois anges au ciel, jeunes, belles, pures ! La goutte de rosée qui tremble le matin au bout de la feuille de saule n'était pas plus limpide que leur regard ; le ciel bleu de mai n'était pas plus pur que leur cœur.

Un jour, une mère vint, avec son enfant malade entre ses bras, demander l'aumône au seuil du presbytère ; la plus jeune de mes trois filles alla déposer une pièce de monnaie dans la main fiévreuse de l'enfant ; l'enfant avait la petite vérole : ma fille rapporta la mort pour elle et ses sœurs... Tenez, là... là, monsieur Bemrode, au-dessous de

ces anneaux qui retenaient au plafond les rideaux des trois lits, là, en cinq jours, tout fut fini... J'étais mère de trois enfans; au bout de cinq jours je n'étais plus mère. Trois cadavres froids et insensibles avaient successivement remplacé mes bien-aimés enfans ! La dernière qui mourut était l'aînée; plus forte, elle lutta plus longtemps... Elle venait d'avoir quinze ans.

Elle mourut en me disant : « Je vois déjà au ciel et vois encore sur la terre... Sur la terre, tu es là qui pleures; mais, au ciel, mes deux sœurs sont assises à la droite de Dieu, et elles me font signe qu'il y a près d'elles une place pour moi... Sois tranquille, ma mère, nous prierons le Seigneur pour toi et pour notre père, et nous nous reverrons là-haut.

» L'homme n'est qu'un étranger sur la terre !

» Là-haut, c'est la véritable patrie. »

Et, à ces mots, elle expira, la pauvre enfant, ou plutôt elle s'endormit; car je fus tout un jour sans vouloir croire qu'elle était morte, veillant près d'elle, disant aux visiteurs : « Marchez doucement ! ne faites pas de bruit... » tant son visage était demeuré calme et souriant ! Enfin, elle sortit la dernière de cette chambre, comme en étaient déjà sorties ses deux sœurs... Aussi cette chambre... cette chambre qui a vu tant de morts et entendu tant de sanglots, cette chambre est-elle, de toute la maison, la seule que je regretterai !

— Oh ! chère madame Snart, murmurai-je à demi-voix, oh ! que Dieu me protège, et je vous promets que vous ne la regretterez point !

— Oui, continua-t-elle sans m'entendre, oui, je la regretterai : car, là, dans cette chambre, contre la muraille, non seulement sont les places où étaient appuyés leurs trois lits, blancs comme des voiles de vierge, mais encore par la fenêtre de cette chambre, je vois les arbres que leur père avait plantés le jour même de la naissance de chacune d'elles... Hélas ! pauvre père ! il n'avait point songé, en les plantant, que les saules pleureurs sont des arbres de cimetière, des parures de tombeaux !

Quel père ou quelle mère, en effet, peut croire, quand il embrasse son enfant nouveau-né, que cet enfant mourra

un jour?... Oh! si fait, si fait, monsieur Bemrode! j'ai bien souffert, continua la pauvre veuve en éclatant en sanglots, car j'ai souffert à la fois tout ce qu'une femme et tout ce qu'une mère peuvent souffrir! Maintenant, me voilà seule au monde; Dieu me prendra à mon tour: j'attends sa volonté...

Et elle leva son regard plein de foi et de résignation vers le ciel, redevenant muette, tandis que des larmes, silencieuses comme elle, roulaient lentement sur ses joues.

Sans me rendre compte de ce que j'éprouvais, je sentis mes genoux fléchir, et je me trouvai en adoration aux pieds de cette nouvelle mère de douleurs.

Je saisis une de ses mains et la baisai.

— Non, lui dis-je, non, vous n'êtes pas seule au monde! non, vous n'avez pas perdu tous vos enfans! car il vous reste un fils, un fils qui vous honorera et vous respectera, ma mère, comme s'il était le fruit de vos entrailles et le nourrisson de votre lait!... Non, non, vous ne quitterez pas cette chambre! Dieu m'inspirera, Dieu me fera éloquent, Dieu me donnera la victoire, ne fût-ce qu'en faveur de vos mérites, ma mère; ne fût-ce que pour vous permettre de fermer à votre tour les yeux dans cette chambre, où sont morts tous ceux que vous aimiez... Non, vous ne quitterez pas cette chambre; vous ferez tous les soirs votre triste prière à la place qu'occupaient les trois lits, et le matin, en vous réveillant, vous verrez encore par la fenêtre ces trois saules, arbres de joie devenus des arbres de deuil...

Ma mère, que la maison soit à moi, et la maison est à vous, et je ne suis toujours que votre hôte, comme ce soir où je suis venu, sans savoir ce que cette maison renfermait de vertus, de mérites et de douleurs, vous demander l'hospitalité.

Seulement, si jamais le malheur m'atteint à mon tour, si je sens mon cœur qui plie, si Dieu se retire de moi, laissez-moi venir dans cette chambre, ma mère, vous demander de m'apprendre à souffrir là même où vous avez tant souffert!

Elle me regarda un instant, étonnée et ne pouvant croire à ce que je lui disais; puis, me relevant, sans pouvoir

prononcer un seul mot, elle jeta ses bras à mon cou en sanglotant. Les sanglots lui rendirent la parole.

— Oh ! mon fils ! mon fils ! dit-elle, sois mille fois béni ! tu cherchais une mère, comme je cherchais un enfant ; Dieu nous a poussés dans les bras l'un de l'autre ; Dieu fait bien ce qu'il fait... Mon fils, je ne te quitte plus. Ici, je reste ; ailleurs, je te suis ; car, mon enfant bien-aimé, il ne faut pas trop te faire illusion : la lutte sera rude.

— Oh ! soyez tranquille, ma mère ; je vous l'ai dit, Dieu m'inspirera.

— Oui, comptez sur Dieu, mais ne comptez pas trop sur sur vous... Rappelez-vous votre première visite dans ce village...

— J'étais un fou, un orgueilleux : Dieu m'a puni ; puis, vous le savez, je viens avec la protection du recteur.

—Détrompez-vous, au contraire! s'écria vivement la digne femme.... Vous venez, vous,... parce que son neveu, homme de peu de mérite, postulait cette cure. Il n'a pas voulu la lui donner d'emblée, de peur d'être accusé de partialité envers les siens.... Il vous a envoyé ici faire votre sermon d'épreuve pour qu'il n'en vînt pas un autre qui l'emportât sur ce neveu, et cela facilement, vu son ignorance.... tandis que vous....

Elle s'arrêta en rougissant.

— Achevez, bonne mère, lui dis-je avec un sourire.

Puis, comme elle continuait de garder le silence :

— Bonne mère, lui dis-je, parlez donc.... Vous ne voulez point... Je croyais, moi, qu'une mère n'avait rien de caché pour son enfant ; je me trompais : la mienne hésite, car son enfant est un orgueilleux.... Eh bien ! mère chérie, pour me punir de cet orgueil, je vais vous aider. Tandis que moi, n'est-ce pas, j'ai moins de mérite encore que ce neveu ?...

— Il l'a cru ; il s'est trompé.

— Et tout le monde a pu le croire, vous la première, ma mère bien-aimée.

— Oh ! il se trompait.... je me trompais aussi.... Nous nous trompions tous, et cela était permis, mon pauvre enfant, ajouta à demi-voix et de son accent le plus doux madame Snart, car le sermon que vous avez dit....

— Etait bien exécrable, n'est-ce pas?.... mais, ne craignez rien, il n'en sera pas de même de celui-ci.

— Et sur quoi prêchez-vous demain, mon cher enfant?

— Je n'en sais encore rien, ma mère.

— Comment! votre sermon n'est point fait?

— Il l'était.... je l'ai déchiré à l'entrée du village.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il était plus mauvais peut-être encore que le premier.

— C'est beaucoup que vous vous en soyez aperçu avant de le dire.

— Et il en sera ainsi de tous mes sermons désormais, ma mère; car, si je les fais avec mon esprit, que je commence à croire faux, je les jugerai avec mon cœur, qui, je l'espère, est juste et bon.

— Eh bien! dit-elle, montez dans votre chambre; c'est c'est celle où, pendant vingt-cinq ans, un digne pasteur a composé ses sermons.

Ce n'étaient peut-être pas des modèles d'éloquence, mais c'étaient des exhortations à une piété, à une charité, à une fraternité dont il donnait l'exemple.

Les gens simples et bons du village l'aimaient, le trouvant simple et bon comme eux. N'ambitionnez pas de faire mieux que lui: faire aussi bien suffira à votre bonheur et à votre salut.

— Oh! rassurez-vous, ma bonne mère, lui dis-je: à partir d'aujourd'hui, comme je n'ai en vue que votre bonheur, je suis sous la protection de ceux qui vous ont aimée; ceux-là m'inspireront, et tout ira bien.

Je lui serrai de nouveau la main, et je montai dans ma chambre; mais j'eus beau vouloir songer à mon sermon, ce fut une chose impossible. Je ne pus que repasser dans ma mémoire tout ce que m'avait dit cette excellente femme, et admirer quels exemples de piété, de courage et de résignation Dieu cache parfois dans un coin obscur de la terre.

L'heure du souper arriva; madame Snart l'avait préparé elle-même; depuis la mort de son mari, elle avait renvoyé la servante.

Le souper servi, elle m'appela.

J'avais grand faim, un appétit de vingt-trois ans, mon cher Petrus : de plus, un cœur content et sans souci du lendemain ; car, cette fois, je sentais, à n'en pouvoir douter, que le Seigneur était avec moi.

Elle, au contraire, pauvre mère ! mangea à peine, et but seulement un verre d'eau. En me voyant m'asseoir à cette table, à la place qu'occupait d'ordinaire son mari, il lui était venu aux yeux de grosses larmes qu'elle avait repoussées, mais qui étaient retombées sur son cœur.

— Et votre sermon ? me dit-elle à la fin du souper.

— Je n'ai point encore pu y songer, ma bonne mère, mais vous voyez comme je suis calme et tranquille... Dieu a ses vues sur moi, non pas à cause de mes mérites, mais à cause des vôtres.

— Ainsi soit-il ! dit-elle en souriant.

Et, me remettant une lampe entre les mains :

— Allez travailler pour moi, dit-elle ; moi, je vais prier pour vous.

Et elle entra seule et sans lumière dans cette chambre où étaient trépassés ses trois enfans et son mari ; car sans doute, dans l'obscurité, il lui semblait revoir ces formes vagues et indécises, habitantes muettes du royaume des morts.

X

L'HOMME EST UN ÉTRANGER SUR LA TERRE.

Je montai dans ma chambre.

C'était celle que j'avais occupée à mon premier voyage ; mais, depuis ce premier voyage, mon cher Petrus, que de changemens en moi et autour de moi !

J'avais commencé à m'appliquer le GNOTHI SEAUTON de Socrate, et, en peu de temps, cette étude m'avait conduit au doute de moi-même et à la foi en Dieu.

Je posai ma lampe sur la table ; je tombai sur une chaise et je rêvai.

Je rêvai à mes déceptions successives, à mon essai de poëme épique, à mon essai de tragédie, à mon essai de

traité philosophique, à mon orgueil trois fois terrassé par l'ange, comme Jacob; et je vis, en échange de cette lutte qui avait duré pendant la longue nuit de mon esprit, et qui commençait à se dissiper à l'aurore de la foi, je vis l'existence calme et paisible de cet homme dont j'occupais la place, de ce pasteur qui, dans la simplicité de son travail et de sa vie, n'avait jamais échoué, lui; qui pendant vingt-cinq ans avait donné à ses paroissiens des exemples de piété, de charité et de fraternité, et qui, les mains pleines, non pas de beaux livres, mais de bonnes actions, venait de remonter à Dieu.

Je me dis que mon orgueil, démon que j'ai particulièrement à combattre, m'avait déçu jusqu'à ce moment, en me persuadant que mon génie était appelé à faire bruit dans le monde, tandis que, au contraire, depuis cette bienheureuse soirée seulement, il me semblait qu'une vie calme, douce, paisible, et qui s'écoulerait sous l'aile de l'ange de la famille, était la véritable existence à laquelle j'étais destiné.

Et, à cette pensée de vivre et de mourir inconnu sur ce petit coin de terre, pensée qui eût fait mon désespoir trois jours auparavant, je sentais quelque chose de consolateur, de vivifiant, se répandre dans mes veines et se glisser doucement jusqu'à mon cœur.

Une glace se trouvait par hasard devant moi; mon regard s'y arrêta, et il me sembla que j'avais à la fois l'œil inspiré, le front lumineux, la bouche souriante.

C'est que, pour la première fois de ma vie, je crois, j'étais parfaitement heureux, sans regrets, sans désirs, et cependant plein d'espérance.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état de béatitude et d'extase; j'en fus tiré par le timbre de l'église à laquelle le presbytère est adossé; neuf heures sonnaient.

J'ouvris la fenêtre.

Il faisait une nuit admirable, une belle nuit de juin, tempérée par de douces brises.

Ma fenêtre donnait sur le jardin de la cure d'abord, puis sur d'autres jardins attenant à celui-là; puis venait la

campagne, dont l'horizon était fermé par une petite chaîne de collines.

Tout ce que pouvait embrasser mon regard, au milieu des transparentes ténèbres de la nuit, présentait l'image la plus complète de l'innocence et du repos.

Trois lumières seulement brillaient dans ce cercle, humbles parodies de tous ces flambeaux étincelans dont était semée l'immensité azurée du ciel.

Longtemps mon regard se fixa pensif et scrutateur sur cette armée d'étoiles à travers laquelle passe la voie lactée, comme un torrent, comme une avalanche, comme une cataracte de mondes!

Puis, écrasé sous la grandeur du spectacle, me sentant incapable de suivre, dans les mouvemens qui leur sont propres, ou dans ceux qui leur sont imprimés, ces astres, ces planètes, ces étoiles, ces satellites, à qui Copernic, Galilée et Newton, ces trois explorateurs du firmament, ont tracé leurs routes, je laissai retomber mes yeux sur la terre, sans honte de ma faiblesse, car je me rappelais ces mots de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie! » et je ne craignais pas d'être humble avec l'inventeur du triangle arithmétique et avec l'auteur des *Lettres provinciales* et des *Pensées*.

Pendant les quelques instans où mon regard s'était fixé sur les flambeaux du ciel, les lumières de la terre s'étaient éteintes, et tout était rentré dans l'obscurité.

En ce moment, une faible lueur blanchâtre apparaissait au sommet d'une de ces petites collines moutonneuses qui fermaient l'horizon.

Mes yeux s'arrêtèrent sur cette espèce d'aube nocturne.

C'était la lune qui s'élevait, lente, majestueuse, splendide; de son orbe mal arrondi, et qui apparaissait peu à peu derrière l'arête de la colline, jaillissait, pareille à une auréole, et s'atténuant en s'éloignant du centre, une lumière douce, paisible, argentée.

Cette lumière, à mesure que la calme reine des nuits montait vers les hauteurs sublimes du firmament, se répandait sur la plaine, où elle faisait étinceler les ruisseaux comme des rubans de moire, et resplendir les lacs comme des miroirs d'argent; peu à peu l'ombre fuyait devant

elle, reculant à sa lumière, qui envahissait successivement tout le cercle embrassé par mes yeux, comme une marée qui vient de l'horizon envahit peu à peu tout le lit de la mer, qu'en se retirant le reflux a laissé vide, et monte ainsi, victorieuse, irrésistible, croissante, jusqu'au sommet des plus hautes falaises.

Tout à coup, au moment où cette lumière se répandit dans le jardin de la cure et monta jusqu'à la fenêtre où je me tenais accoudé, un chant mélodieux s'éleva des bords du bassin, et, au milieu de cette nuit, devenue si transparente qu'on eût dit une aurore, j'aperçus le musicien ailé dont la voix saluait seule le retour de la pâle lumière et l'auguste et silencieuse sérénité de la nuit.

C'était un rossignol perché sur la plus haute branche du plus grand des trois saules, ou plutôt, dites-moi, mon cher Petrus, ne pensez-vous point, comme moi, que c'était l'âme de la jeune fille qui, du sommet de ce saule planté le jour même où son corps périssable était apparu sur la terre, venait, au milieu des ténèbres et avec ce doux chant, saluer sa mère désolée, de la part de ses sœurs, de son père et de Dieu?

Oh! la douce, la belle, la sereine nuit! qu'elle était différente de celle que j'avais passée dans la même chambre, trois mois auparavant, quand, courbé sur mon premier sermon, le pouls fiévreux, le front ruisselant de sueur, je luttais avec le démon de l'orgueil, aujourd'hui vaincu par moi et enchaîné à mes pieds.

Il y a encore des heures qui passent sans laisser avec elles la mesure du temps; pendant ces heures on ne sait pas même si l'on a vécu, du moins de la vie terrestre.

La lune brilla pendant toute la nuit; le rossignol chanta pendant toute la nuit; je regardai et j'écoutai pendant toute la nuit.

Enfin, je vis apparaître à son tour la plus brillante des étoiles, celle que les poëtes ont faite fille de Jupiter et de l'Aurore, et à laquelle ils ont donné le nom de Vénus, que nos astronomes modernes ont changé en celui de Lucifer, parce que, précédant le soleil de quelques heures seulement, elle monte rapidement au ciel, secouant sur sa route le flambeau brillant du matin.

Le rossignol cessa de chanter ; la lune pâlit; je fermai ma fenêtre et me couchai.

Je me réveillai à la même heure que la première fois ; mais, à la place du terrible cauchemar qui m'avait étreint pendant l'autre sommeil, je n'avais été visité que par de doux rêves sortis de cette porte d'ivoire qui s'ouvre, le soir, aux transparentes et mensongères visions.

Presque en même temps, ma bonne mère frappait à ma porte, m'annonçant que, dans un quart d'heure, la cloche allait sonner.

Je me levai, je m'habillai, je cherchai une dernière fois à rassembler mes idées pour le sermon que j'allais prononcer; impossible!

Mon esprit était plein des images et des sons que j'avais vus et entendus depuis la veille! Je ne voyais que cette veuve vêtue de noir, ces trois lumières s'éteignant l'une après l'autre sur la terre, ces myriades de mondes s'allumant et resplendissant au ciel, cette lune chassant l'obscurité, et cette étoile du matin chassant à son tour la lune et annonçant le jour.

Je n'entendais que cette mère désolée se lamentant sur la perte de ses filles, comme Rachel dans Rama, et ce rossignol mélodieux qui, pour la consoler, avait chanté toute la nuit, perché sur la plus haute branche de ce saule dont la chevelure trempait dans l'eau sombre du bassin.

L'heure sonna ; il y avait à l'église plus grande foule encore peut-être que la première fois que j'avais prêché.

Je traversai cette foule sans affectation, ne levant ni ne baissant les yeux, parfaitement tranquille de cœur comme d'esprit.

Ainsi que la première fois, j'entrai dans la sacristie, non plus cette fois pour corriger un mauvais sermon, mais pour faire une bonne prière.

Je m'agenouillai, et, après avoir humblement déposé mon cœur aux pieds de Dieu, je rentrai dans l'église et montai en chaire, ne sachant point encore sur quel sujet j'allais parler, mais convaincu que Dieu, à qui je me remettais avec tant de foi, ne m'abandonnerait pas dans cette suprême circonstance.

Pendant le chant du cantique, je regardai autour de

moi, et, à ma droite, dans une chapelle latérale, je vis la vénérable veuve du pasteur Snart, agenouillée, les yeux fixés sur le mur; à ce mur étaient appendues trois petites couronnes d'immortelles, et, au milieu de chacune de ces couronnes, était une lettre initiale.

Je devinai que ces trois couronnes étaient consacrées aux trois jeunes filles, et que ces lettres initiales étaient celles de leurs noms.

J'invoquai alors mentalement ces trois anges de pureté, afin qu'ils m'inspirassent et me soutinssent dans ce moment.

En effet, comme si ma prière avait été entendue, je me rappelai les dernières paroles de l'aînée des trois jeunes filles : « L'homme n'est qu'un étranger sur la terre, » et je résolus de les prendre pour texte de mon discours.

Quel plus beau texte, en effet ! quel texte mieux choisi pour parler au cœur de tous !

Plus l'assemblée était nombreuse, plus l'isolement de chacun paraissait grand !

C'était donc une véritable inspiration qui me venait de la tombe.

Je me tournai vers les trois couronnes pour les saluer, et je vis notre digne mère qui me regardait avec un visage plein d'anxiété et des yeux pleins de larmes.

Je lui souris, en lui faisant un signe pour la rassurer.

Puis, comme en ce moment le chant du cantique s'arrêta, je me retournai vers mes futurs paroissiens, et, d'une voix à la fois douce et calme, tendre et ferme, j'indiquai le texte sur lequel j'allais parler.

A cette simple indication, un murmure bienveillant passa dans l'assemblée.

Je commençai.

Vous n'imaginez point, mon cher Petrus, avec quelle netteté les idées se présentaient à mon esprit et les paroles à ma bouche.

Je n'avais nulle crainte, nul trouble, nulle hésitation.

Aux premiers mots que je prononçai, mes auditeurs se regardèrent avec étonnement, comme pour se demander les uns aux autres si j'étais bien le même personnage qui

leur avait fait, trois mois auparavant, ce discours entortillé, diffus, inintelligible que vous savez...

Je pris l'homme à sa naissance ; je le comparai à un arbre chargé de feuilles vertes dans sa jeunesse ; perdant tous les ans ses feuilles, qui repoussent chaque année, mais qui, vers un certain temps, commencent à repousser moins fraîches, moins vivaces, moins nombreuses, jusqu'à ce qu'enfin, vieux et dépouillé, solitaire et desséché, il n'étende plus sur cette terre, qu'il a un instant couverte d'ombre, qu'un tronc rugueux et des bras décharnés.

Je montrai non-seulement l'homme passant comme une vision, mais encore les générations se succédant comme des ombres, immense procession, éphémère par l'unité, éternelle par sa masse, qui sort de la terre nue et chancelante, qui l'habite un instant en aspirant au ciel, et qui, après quarante ans, cinquante ans, soixante ans, c'est à dire après une heure, une minute, une seconde au compte de l'éternité, rend son corps chancelant et nu à cette terre d'où il est sorti, tandis que l'âme immortelle remonte au ciel, c'est à dire à la demeure divine d'où elle est descendue, et où, étrangère à la terre, l'attend la suprême récompense aux mains de la suprême bonté.

Je montrai, au fur et à mesure que l'homme entre dans la vie, cet homme perdant tout ce qu'il a aimé, d'abord le père qui lui a donné l'être, puis la mère qui l'a nourri. Puis, à leur tour, les enfans qu'il a procréés, nourris, le quittant, non pas pour la mort, mais pour la vie : l'époux, pour chercher dans une autre ville, dans une autre contrée, dans un autre monde, les ressources nécessaires à son existence, à l'existence de sa femme, à l'existence de ses enfans ; l'épouse, pour suivre son mari partout où il va. Je le montrai, à mesure qu'il avance vers la tombe, perdant, à tous les angles de la route, un frère, un parent, un ami, si bien que, s'il repassait jamais par cette voie de misères et de larmes, il pourrait la reprendre pas à pas, grâce aux tombeaux qu'il retrouverait, comme des bornes milliaires, tout le long et aux deux côtés de son chemin.

Puis, enfin, me tournant vers ma bonne mère, qui versait, en m'écoutant et en me regardant, des larmes d'attendrissement et de joie, montrant les trois couronnes devant

lesquelles était agenouillée cette femme qui avait souffert trois fois ce que la mère de Dieu avait souffert :

— Oui, m'écriai-je, oui, l'homme est étranger sur cette terre ; il apparaît, il grandit, il souffre, il pleure, il passe... et quelque fleurs desséchées, la première lettre d'un nom, le sillon qu'il a tracé, qu'il a trempé de ses larmes, et qui se refermera derrière lui sur l'abîme du passé, comme le sillage d'un vaisseau sur l'abîme de l'Océan, voilà ce qu'il laisse derrière lui, après lui !... Mais rassurez-vous, vous qui pleurez soit une mère, soit un père, soit un époux, soit un enfant, rassurez-vous !

Étrangers sur cette terre, ceux qui vous ont quittés ne vous ont quittés que pour un temps, et ils sont allés vous attendre au ciel, cette patrie où vous les rejoindrez un jour, dans l'éternité bienheureuse et dans la splendeur infinie !

Je ne puis vous exprimer, mon cher Petrus, à quel degré d'attendrissement j'avais conduit mon auditoire. Lorsque j'en arrivai là, pas une seule personne dans cette foule qui ne fondît en larmes, et moi-même tout le premier ; en pensant à mon digne père et à ma vénérable mère, je pleurais abondamment.

Or, vous savez une chose : c'est que les meilleurs amis, les amis les plus sûrs, sont ceux-là qui ont pleuré ensemble.

En descendant de la chaire, je trouvai tous les bras ouverts pour me recevoir ; je fus porté en triomphe à la sacristie ; les vieillards (eux qui avaient déjà le plus perdu en ce monde devaient le mieux me comprendre), les vieillards m'embrassaient, me serraient contre leur cœur, et s'écriaient avec un sentiment qui tenait de l'enthousiasme :

— Oh ! vous serez notre pasteur ; nous n'en voulons pas d'autre que vous ; nous vous demanderons à monsieur le recteur, et, dussions-nous tous aller à la ville pour lui faire cette demande, nous l'obtiendrons !

Un instant on put croire que cette démarche serait inutile, car quelqu'un assura avoir aperçu monsieur le recteur écoutant mon sermon dans un des coins les plus obscurs et les plus reculés de l'église, où sans doute il

était venu, dans la bonté de son âme, pour assister à mon triomphe.

Mais on le chercha vainement : il avait disparu.

XI

DIEU DISPOSE.

Ma bonne mère m'attendait à la porte de la sacristie.

Nous revînmes ensemble au presbytère, accompagnés de presque tout le village.

Là, les anciens me dirent adieu, mais pour aller rédiger leur demande à monsieur le recteur.

Nous rentrâmes, ma mère et moi, dans l'intérieur de la cure, et je fus étonné de voir toutes les armoires ouvertes, tous les tiroirs tirés.

Je demandai à madame Snart ce que cela signifiait :

— Mon fils, me dit-elle, vous m'avez adoptée pour votre mère ; il est donc bien naturel que je vous reconnaisse pour mon fils.

Avant de savoir si j'étais riche ou pauvre, vous m'avez dit :

« Vous garderez cette chambre, où vous avez été heureuse et malheureuse, où vous avez souri et pleuré, où vous avez été épouse et veuve, où vous êtes devenue mère, et où vos enfans sont morts. »

J'ai accepté ; acceptez à votre tour, ce que je vous offre, c'est-à-dire la maison telle qu'elle est, avec ses meubles, son linge, son argenterie.

De mon vivant, tout sera à nous deux ; moi morte, tout sera à vous seul.

Je voulus faire un geste de refus.

— Oh ! me dit-elle, ne prétextez pas le tort que je fais à ceux qui comptent sur le peu que je possède.

D'abord, je n'ai que des héritiers éloignés, et qui n'ont aucun droit réel à ma petite fortune ; cette petite fortune telle qu'elle est, don de la veuve, obole de la mère, elle est à vous ; et aujourd'hui même, si vous ne voulez point

m'attrister profondément, nous irons chez le notaire de Wirckswortli, où je vous en ferai une donation.

Je remerciai la bonne créature, les larmes aux yeux; je lui dis que j'acceptais le tout du même cœur que ce tout m'était offert; mais je la suppliai, pour ne pas me donner en face de mes futurs paroissiens l'air d'un homme cupide et défiant, de remettre à plus tard cette donation.

Après le succès que je venais d'avoir, après la demande instante que les gens du village me promettaient d'adresser à monsieur le recteur, il était impossible que sa décision se fît attendre; dans une quinzaine de jours au plus, je serais de retour, et il serait alors assez tôt pour faire cette donation, que j'acceptais d'avance.

Mais je ne pus lui refuser de visiter avec elle tous ses humbles trésors du ménage amassés pendant vingt-cinq ans de travail et d'économie, et, je me hâte de le dire, chez la bonne et digne femme, l'abondance de la simplicité ressemblait presque à du luxe.

Dieu sait que, l'eussé-je trouvée couverte de haillons, assise à l'angle du cercueil du pauvre pasteur qui m'avait précédé, je l'eusse recueillie, aimée et vénérée comme je le faisais; mais je dois avouer aussi que ce ne fut cependant pas sans une certaine satisfaction, exempte de tout amour de la propriété, que je passai cette revue de ma future richesse.

Alors, ces quelques mots qu'elle m'avait dits, de la probabilité qu'une jeune compagne ne tarderait pas à habiter cette cure avec moi, me revinrent à l'esprit; je pensai avec orgueil que, la prédiction se réalisant, nous serions, du premier coup, riches à notre entrée en ménage, comme les autres le sont seulement au bout de dix, de vingt, de trente années.

Ma tendresse pour cette chère donatrice ne s'en augmenta point; mais la reconnaissance s'y joignit et en fit un sentiment plus tendre, et plus affectueux, et je dirai presque, tant l'amour de la propriété se tient caché dans un coin du cœur de l'homme, en fit un sentiment plus dévoué

Nous nous mîmes à table.

Vous savez déjà, mon cher Petrus, que la nature m'a

doué d'un excellent appétit ; mais, cette fois, l'idée que je mangeais dans une faïence et avec une argenterie qui m'appartiendraient un jour, ajouta encore une satisfaction au repas, et, de bon qu'il était, me le fit trouver excellent ; puis, après le repas, pendant lequel nous prîmes, elle comme une bonne mère, et moi comme un bon fils, nos arrangemens futurs, je l'embrassai, et, malgré ses instances pour que je restasse un jour de plus, je remontai dans la carriole, et repris le chemin de Nottingham.

La véritable raison de ce départ, c'est que j'avais hâte d'annoncer mon triomphe à mon hôte le chaudronnier.

En voyant la carriole à la porte du presbytère, une douzaine de paysans s'étaient réunis avec l'intention de me saluer au passage.

Je pris congé d'eux, en les priant de faire des vœux pour mon prochain retour.

Ils me le promirent, découverts, et la main timidement tendue vers moi.

Je saisis toutes ces mains les unes après les autres, et les serrai dans les miennes ; puis, j'embrassai le plus vieux, je lui demandai sa bénédiction, et, comme je l'ai dit, je remontai dans la carriole, qui reprit le chemin de Nottingham.

Tout le long de la rue, je trouvai des groupes de trois ou quatre paysans causant ensemble.

Au bruit de la carriole, ils se retournaient, et, en me voyant, ils souriaient.

Et moi, je me disais orgueilleusement, car, hélas ! mon cher Petrus, vous ne savez pas quelle mauvaise herbe, quelle plante vivace est l'orgueil ! et moi, je me disais :

— Ils parlent de mon sermon, et ils sont fiers d'avoir un pasteur plus éloquent que tous les pasteurs du voisinage.

Puis j'ajoutai, à part moi encore, dans le for intérieur de mon âme :

— Que sera-ce donc quand j'aurai fait mon grand ouvrage ?

Car, à ce grand ouvrage, que j'avais cru à tout jamais condamné au néant, de temps en temps je repensais encore.

Il est vrai que bientôt j'en fus distrait par la vue de la campagne, par l'aspect de ces maisons, de ces enfans, de ces animaux qui m'avaient, lors de mon arrivée, inspiré de si salutaires pensées.

Je souris à tout cela et le bénis, en passant, bien plus joyeusement que je n'avais fait la veille ; car j'avais lieu maintenant de regarder comme une certitude ce qui n'était auparavant qu'un incertain espoir.

Vers les deux heures de l'après-midi, j'étais de retour à Nottingham.

Mon hôte le chaudronnier était sorti pour aller porter de l'ouvrage en ville ; mais, comme on me dit qu'il ne tarderait pas à rentrer, je l'attendis dans sa boutique.

En effet, quelques minutes après mon arrivée, il parut sur le seuil.

— Ah ! dit-il en m'apercevant et en lisant sur mon visage une joie mêlée d'orgueil, il n'y a pas besoin de vous demander si vous êtes content de votre voyage... Les choses ont bien marché, à ce qu'il paraît ?

— A merveille ! mon cher hôte ! lui répondis-je, et le succès a dépassé mon attente.

—Tant mieux! dit-il, tant mieux! et je suis heureux d'être trompé dans mes prévisions... Je vous attendais avec une certaine inquiétude, je l'avoue, et je n'espérais pas si bien de votre sermon... Mais, que voulez-vous, je suis un pauvre homme qui n'entend rien à toutes les choses de littérature, de théologie et de science. J'avais tort, et vous aviez raison.

Je vous avouerai, mon cher Petrus, qu'un reste de vieil orgueil, mal expulsé encore de ma personne, inclinait à laisser croire à ce brave homme qu'en effet c'était lui qui s'était trompé, et moi qui avais été infaillible ; mais j'eus honte de ce mouvement d'orgueil, et, le repoussant presque aussitôt :

— Non, mon cher hôte, non, lui dis-je, c'était vous au contraire qui aviez raison, et moi qui avais tort.

De l'ancien sermon que je vous ai lu, et qu'à si juste titre vous avez trouvé exécrable, il n'est rien resté que la honte de l'avoir fait.

Et, alors, je lui racontai tout ce qui s'était passé ; com-

ment la vue de tous ces objets naturels et charmans que j'avais rencontrés sur ma route avait changé le cours de mes idées ; comment j'avais courageusement déchiré mon sermon, et comment, avec l'aide de Dieu, j'en avais improvisé un autre.

— Allons ! dit-il en venant à moi et en me tendant la main, je l'avais bien pensé, il y a chez vous un cœur d'or ; seulement, l'esprit est faux quelquefois ; mais cela tient, monsieur Bemrode, à ce que vous êtes trop savant. Il y a beaucoup de gens, moi entre autres, qui auraient besoin d'apprendre ; vous, cher monsieur, au contraire, vous auriez besoin d'oublier.

Je souris orgueilleusement.

J'avais assez bonne idée du degré de connaissances que je possède pour être presque de l'avis de mon hôte le chaudronnier, et me dire, à part moi, que je pouvais, en effet, oublier beaucoup et savoir encore prodigieusement.

Je repris possession de ma petite chambre, et j'attendis patiemment la décision de monsieur le recteur, chez lequel je me présentai deux fois sans avoir l'honneur d'être reçu par lui.

Il était évident que la digne madame Snart ne s'était pas trompée.

Le recteur avait compté que mon second sermon tomberait comme le premier ; alors son neveu viendrait prêcher à son tour, obtiendrait un succès où j'eusse éprouvé une chute ; les paroissiens eux-mêmes demanderaient ce jeune homme, que le recteur leur accorderait, tout en conservant les apparences de la plus stricte impartialité, puisqu'il eût établi un concours public entre nous, et que la victoire, et non pas lui, eût décidé en faveur du plus méritant.

Par malheur pour ce beau plan, et contre toute attente, j'avais, en place de la chute espérée, obtenu un succès inattendu ; au lieu que les paysans demandassent le neveu du recteur pour leur curé, ils avaient écrit que c'était moi qu'ils désiraient pour pasteur, en ajoutant que leur choix était si bien arrêté, qu'il serait même inutile qu'aucun autre candidat se présentât.

N'osant réagir contre une pareille unanimité, le neveu

du recteur s'était tenu à l'écart, et, dans un premier mouvement de mauvaise humeur, l'oncle m'avait fermé sa porte.

Mais c'était un homme trop adroit pour me tenir ainsi publiquement rigueur ; en conséquence, trois semaines après le jour où j'avais prêché avec tant de succès, je reçus ma nomination à la cure d'Ashbourn.

Cette nomination, qui comblait tous mes désirs, me rendait d'autant plus joyeux que le silence du recteur commençait à m'inquiéter sérieusement.

Aussi, à peine eus-je décacheté la lettre qui la contenait, que je me rendis chez le recteur pour le remercier.

Cette fois, il me reçut, répondit à mes remercîmens qu'il ne faisait qu'agir selon sa conscience ; qu'afin de ne pas être trompé par de faux rapports, il était venu lui-même m'entendre, et que, satisfait de ma manière de prêcher, il s'était mêlé de cœur à ceux qui m'avaient félicité.

Seulement, il croyait devoir me prévenir d'une chose, c'est que la cure du village d'Ashbourn était susceptible de diminution ; que les économies devenaient de plus en plus nécessaires, et qu'il ne faudrait pas m'étonner si, de quatre-vingt-dix livres sterling, la cure était réduite à quatre-vingts et même à soixante-dix.

Je lui répondis que je m'en rapportais à sa bienveillance pour moi sous ce rapport, bienveillance dont il venait de me donner une si grande preuve.

Le recteur grommela quelques mots qui n'étaient ni une assurance, ni une menace ; puis, comme je m'aperçus qu'à son gré ma visite avait duré assez longtemps, je pris congé de lui et je repartis.

Une fois nommé, j'avais hâte de rejoindre ma bonne mère adoptive, et de prendre possession de ce beau presbytère, si bien garni de toutes choses, que, n'ayant rien au monde à acheter, cette diminution de dix livres par an me serait à peine sensible, en supposant qu'elle eût lieu.

En conséquence, avant de rentrer chez mon hôte le chaudronnier, je prévins le loueur de voitures qu'il eût à m'envoyer la carriole avec son conducteur, et à s'arranger de manière à ce que je pusse partir ce même jour, à midi ou à une heure au plus tard.

A midi et demi, la carriole était à la porte.

Mon hôte le chaudronnier semblait à la fois triste et joyeux de mon départ : triste que je le quittasse, joyeux de ce que je le quittais pour cette bonne cure dont je lui avais parlé comme du *nec plus ultrà* de mes désirs.

Aussi, au moment où nous allions nous quitter, me pria-t-il, le cœur tout attendri, d'accepter, en souvenir de lui, trois ou quatre casseroles et un ou deux chaudrons destinés à faire le fond de ma batterie de cuisine ; mais, comme j'avais vu chez ma veuve quantité de casseroles et de chaudrons plus beaux et plus grands que ceux que m'offrait mon hôte, je refusai en lui disant, peut-être un peu trop naïvement, la cause de mon refus; de sorte qu'il se piqua, reprit ses casseroles et ses chaudrons, les replaça à leurs clous, et me fit ses adieux avec une froideur qui me peina, mais que je ne crus pas de ma dignité de combattre.

Mon déménagement ne fut pas long à opérer.

Je n'avais, pour tous vêtemens, qu'une redingote, un habit, deux paires de culottes, deux vestes, quatre paires de bas, cinq ou six chemises, deux paires de souliers et un chapeau.

Je n'avais, pour tout meuble que la longue-vue de mon grand'père le contre-maître.

Je mis mon paquet dans la voiture; je plaçai ma lunette entre mes jambes, et, donnant moi-même, par un claquement de langue, le signal du départ, je m'éloignai, sans embrasser mon hôte le chaudronnier, quelque envie que j'en eusse au fond du cœur.

Comme en m'éloignant je regardais derrière moi par un petit carreau adapté au fond de la carriole, il me sembla voir le digne homme rentrer chez lui en secouant la tête et en essuyant une larme.

J'eus l'idée de retourner sur mes pas pour faire ma paix avec lui ; mais je craignis de me tromper, et de céder par conséquent à un entraînement ridicule.

Ma main, déjà tendue pour toucher l'épaule du conducteur placé près de moi, s'arrêta donc, retombant sur mon genou, tandis que je murmurais tout bas :

— Ah ! ma foi, tant pis ! pourquoi est-il si susceptible ?

Mon cher Petrus, je me suis dit plus d'une fois, depuis, que cette susceptibilité-là était bien naturelle.

Ce que m'offrait ce brave homme, il me l'offrait de bon cœur, et, si humble que soit un don, il y a certaine façon de l'offrir qui doit toujours être acceptée.

Peut-être me fussé-je préoccupé davantage de cette circonstance, sans l'événement qui vint y faire diversion, et qui était assez grave pour que j'oubliasse tout à coup même le refroidissement de mon hôte le chaudronnier.

Je n'avais trouvé aucun changement sur la route ; elle était toujours joyeuse et vivante ; mais, en arrivant aux premières maisons du village, il me sembla qu'un voile de tristesse était répandu sur les visages qui s'offrirent à moi.

Au lieu d'accourir au-devant de ma carriole, et de saluer ma bien-venue, les paysans baissaient la tête et détournaient les yeux.

A cet aspect, je sentis quelque chose de si douloureux me serrer le cœur, que je n'eus point le courage d'interroger ; je continuai, ou plutôt je laissai le cheval continuer la route, sans presser ni ralentir son pas, et j'arrivai ainsi devant la porte du presbytère.

Mes yeux plongèrent aussitôt dans la cour, et je vis cette cour pleine de gens vêtus de noir, tous étrangers au village, tous inconnus à moi : il y en avait devant la porte ; il y en avait aux fenêtres ouvertes ; et tous se parlaient les uns aux autres avec feu, et paraissaient fort affairés.

Je commençai à soupçonner un affreux malheur.

Je sautai en bas de la carriole ; je pénétrai dans la maison ; je traversai la salle à manger ; j'entrai dans la chambre à coucher, la seule qui fût vide, et là, à terre, sur le carreau, au milieu de cette chambre complétement démeublée, je vis une bière de sapin dont le couvercle mal adapté indiquait qu'il n'était pas encore cloué.

Un frisson me passa dans les veines ; j'avais tout deviné.

Je fermai la porte derrière moi ; je m'arrêtai près de cette porte, posant ma main sur mon cœur bondissant, afin de reprendre un peu de forces ; puis, plus sûr de moi, j'allai droit à la bière, dont je soulevai le couvercle.

Ma bonne mère adoptive était couchée là, dans un drap

tout déchiré ; sa tête, renversée en arrière, posait durement sur une traverse de bois.

Ces hommes et ces femmes qui remplissaient la maison, c'étaient ces héritiers au dixième degré dont elle m'avait parlé comme de gens auxquels elle ne devait aucun compte de sa fortune.

Je commençai par faire une prière près de ce corps inanimé ; puis, honteux et attristé de voir que cette digne femme, dont les armoires regorgeaient de si beau linge, fût couchée dans un si pauvre linceul, et reposât sa tête sur une si dure traverse, je sortis de la chambre : j'achetai à l'un de ses héritiers un drap, à l'autre un oreiller; je revins près d'elle, et j'enveloppai le pauvre cadavre de ce drap neuf, enlevant la traverse et glissant à la place, sous sa tête, si calme qu'elle semblait endormie, cet oreiller sur lequel elle allait reposer pendant l'éternité.

Je me mis à genoux, et je priai jusqu'à ce que les menuisiers, qui étaient allés boire, revinssent pour achever de clouer la bière.

Lorsque je les vis entrer avec leurs marteaux à la main et leurs clous dans leur tablier, je compris que l'heure était venue de dire à ce pauvre cadavre un dernier adieu ; je plaçai ses mains en croix sur sa poitrine ; j'allai cueillir dans le jardin une branche de chacun des trois saules qui rappelaient le jour anniversaire de la naissance de ses filles ; je mis les trois branches sous ses mains et sur sa poitrine, et je l'embrassai respectueusement au front, en disant :

— Va, digne mère ! va sainte épouse ! rejoindre au ciel tout ce que tu as aimé !... L'homme n'est qu'un étranger sur la terre !

Quelques instans après, six clous et quatre planches de sapin avaient mis entre elle et moi l'abîme de l'éternité !

XII

DE QUELLE MANIÈRE SE MEUBLA LA MAISON VIDE.

Maintenant, comment était-elle morte, cette digne femme ?

C'est ce dont je n'avais point songé à m'informer auparavant. J'avais son cadavre sous les yeux, je ne pouvais douter de ce malheur ; je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Mais lorsqu'on vint pour me séparer d'elle, mais lorsque je la quittai pour ne plus la revoir, je m'informai.

La veille, au retour du cimetière, où elle avait été faire sa prière quotidienne sur la tombe de ses filles, elle avait été frappée, en arrivant sur le seuil de sa porte, d'une attaque d'apoplexie qui l'avait tuée sur le coup.

Le bruit de cette mort s'était répandu, et aussitôt les parens étaient accourus, et, le cadavre encore là, devant sa face découverte, ils s'étaient partagé ce beau linge, cette belle batterie de cuisine et cette belle argenterie qui devaient être ma propriété.

Les charrettes étaient déjà à la porte, prêtes à transporter l'héritage chez les différens héritiers.

Du reste, mon cher Petrus, croyez à ce que je vais vous dire, et je me suis jusqu'ici assez naïvement peint à vos yeux pour que vous ne doutiez pas, je l'espère, de ma parole ; si j'eus dans les basses parties du cœur quelques regrets de toutes ces belles choses qui m'échappaient, ils furent vite étouffés sous la douleur généreuse et réelle que m'inspira cette mort.

L'enterrement devait avoir lieu à cinq heures du soir.

Comme on ignorait mon arrivée, on avait fait fait prévenir, pour la cérémonie funèbre, le pasteur de Wirksworth.

Tous les héritiers avaient hâte de quitter Ashbourn ; chacun voulait, le soir même, être rentré chez lui avec le butin mortuaire.

Ce pasteur était un homme de soixante à soixante-cinq

ans, à la figure douce et riante; il me salua comme son confrère, me disant qu'il avait entendu dire, par les gens du village, tant de bien de mon talent et de ma personne, qu'il en avait conçu un grand désir de me voir.

Il m'invita, en conséquence, à le visiter dans sa petite maison de Wircksworth, qu'il habitait depuis sa naissance.

Il était marié et avait une femme et une fille.

Je fus moins sensible à ces complimens et à cette invitation que je ne l'eusse été dans une autre circonstance; toutes mes facultés étaient absorbées par l'immense douleur que j'éprouvais de la perte de cette digne madame Snart.

Je serrai donc simplement la main à monsieur Smith, en balbutiant quelques paroles de remercîment; puis je me retournai pour pleurer : les larmes m'étouffaient.

Je l'entendis murmurer :

— Bon jeune homme !... on ne m'avait pas trompé.

Cinq heures sonnèrent; les porteurs enlevèrent le corps; monsieur Smith et moi le précédâmes; les héritiers et les gens du village le suivirent.

Il y avait ceci de remarquable, que les véritables affligés c'étaient les braves gens du village, étrangers à toute parenté et à tout intérêt.

Les héritiers marchaient, causant entre eux, avec une indifférence presque scandaleuse.

Vous savez comme nos cérémonies funèbres sont simples : pas de pompe sacerdotale, pas de chants pieux, des prières seulement.

Après une halte à l'église, on conduisit le corps au cimetière.

Quand il ne m'eût pas été indiqué par la fosse creusée, j'eusse reconnu l'endroit où la digne femme devait reposer pendant l'éternité.

C'était le centre de trois tombes qui, toutes trois, avaient plutôt l'air d'un riant jardin que celui d'une couche funèbre.

L'une, celle de l'aînée, était toute parfumée de roses; la seconde, celle de la cadette, disparaissait sous les pervenches; la troisième, celle de la plus jeune, pauvre en-

fant de sept ans, qui avait été déposer l'aumône dans la main de la mendiante, et qui, atteinte la première, avait ouvert la première ses ailes d'ange pour s'envoler au ciel; la troisième était couverte de violettes.

Tous les jours, depuis la mort de ses trois enfans, madame Snart venait là, passer une heure, cultivant, arrosant, soignant les fleurs qu'elle avait plantées sur leurs tombes, et préparant sa dernière demeure au centre de ce triangle sacré.

Le jour attendu par elle avec tant d'impatience était enfin venu : une fosse était creusée et attendait béante.

Nous prononçâmes, monsieur Smith et moi, une oraison sur cette modeste bière, qui, la prière achevée, descendit glissant sur les cordes et battant les parois étroites de la fosse.

Bientôt les cordes, remontant grinçantes, annoncèrent que le cercueil avait touché le fond.

Une dernière prière fut envoyée par cette ouverture funèbre au cadavre nageant déjà dans les ombres de l'éternité ; puis, sous la pioche du fossoyeur, roula la première pelletée de terre, qui tombe sur le cercueil avec ce retentissement sourd que celui qui l'a entendu une fois n'oublie jamais ; puis vinrent les autres pelletées, de moins en moins bruyantes; puis enfin la fosse comblée éleva au-dessus de l'herbe cette courbe grise qui rappelle, à l'extérieur de la terre, la forme du cercueil que l'on vient d'ensevelir dans ses entrailles.

J'avais envie de prononcer sur cette tombe quelques paroles d'adieu ; mais, au moment où j'ouvrais la bouche, les sanglots étouffèrent ma voix.

Ces sanglots en disaient plus que n'eût dit la plus éloquente oraison funèbre.

Si j'avais pu parler, voici à peu près ce que j'eusse dit :

— Sainte femme ! noble cœur ! âme bienheureuse ! la mort, que tu attendais sans impatience comme sans terreur, est venue te visiter enfin, calmer tes douleurs, terminer tes peines et tes inquiétudes.

A cette heure, bonne mère, tu as retrouvé tes trois enfans ; la vue de leurs couronnes funèbres ne fait plus cou-

ler tes larmes, car ces couronnes brillent fraîches, parfumées, immortelles à leurs fronts d'anges.

Celui qui pleure, c'est moi, qui te survis.... qui ne sais encore ce que l'existence me garde de joie et de douleurs, et qui me fie à tes prières, ô bienheureuse femme ! pour détourner de moi les angoisses que tu as souffertes, ou, si tu ne peux les détourner, pour me donner au moins la force de les supporter comme tu les as supportées toi-même !...

Voilà ce que j'eusse dit tout haut ; voilà ce que je balbutiai tout bas.

Je revins, appuyé au bras du digne monsieur Smith, sans dire un mot, sans prononcer une seule parole.

A la porte du cimetière, le cortége se dispersa ; les héritiers seuls restèrent en groupe, et, précipitant le pas, regagnèrent la maison.

Ils avaient hâte, comme je l'ai dit, de déserter le village, emportant chacun ce qui lui revenait.

Aussi, quand j'arrivai à mon tour, pus-je voir les dernières charrettes chargées de meubles tourner à l'angle de la rue.

— Entrerai-je avec vous ou vous quitterai-je ici, mon frère? me demanda monsieur Smith.

— Merci de votre offre, lui répondis-je, mais j'ai besoin d'être seul....

— Alors embrassez-moi, dit-il, et souvenez-vous qu'à une lieue d'ici, au village de Wirecksworth, vous avez un ami.

Nous nous embrassâmes ; puis, m'ayant serré la main, il s'éloigna.

J'attendis sur le seuil jusqu'à ce que je l'eusse vu disparaître à son tour, et alors j'entrai dans la maison solitaire, vide et réduite à ses quatre murs.

Non, de ma vie, mon cher Petrus, je n'avais éprouvé ni je n'éprouverai probablement jamais un pareil sentiment de tristesse, d'abandon, d'isolement. Toutes les portes et toutes les fenêtres étaient béantes ; on sentait que la mort avait passé par là, et que, devant cette souveraine maîtresse comme devant une majesté sacrée, portes et fenêtres s'étaient ouvertes.

J'errai partout, muet, et pareil moi-même à une ombre.

Un seul escabeau, qui avait été jugé de trop médiocre valeur pour être emporté, était resté dans un coin, et s'appuyait boiteux à la muraille.

Cet escabeau et la lunette de mon grand-père le contre-maître, c'était le noyau de mon mobilier à venir, et, avec une guinée et quelques schellings perdus dans ma poche, c'était tout ce que je possédais au monde.

Je fermai portes et fenêtres ; j'allai poser mon escabeau dans la chambre de la veuve; je l'adossai contre le mur, à la place même où était son lit, et je m'assis dessus en murmurant :

— Oh ! que tu avais raison, jeune fille, lorsque de tes lèvres mourantes tu laissais tomber ces dernières paroles : « L'homme n'est qu'un étranger sur la terre ! »

L'ombre descendait du ciel ; elle envahit l'intérieur de la maison, que les ténèbres firent plus triste que ne la faisait le jour; et bientôt je me trouvai, non-seulement dans la solitude, mais encore dans l'obscurité.

Peu m'importait ! car, si obscure et si solitaire que fût cette maison, mon cœur était sûr de demeurer toujours plus vide et plus sombre qu'elle !...

Le lendemain, au point du jour, on frappa à la porte de la rue.

Je me levai de mon escabeau, où, vers une heure du matin, j'avais fini par m'endormir, et j'allai ouvrir cette porte.

Celui qui frappait, c'était le maître d'école.

Je lui fis signe d'entrer, et m'arrêtai debout dans la salle à manger, attendant qu'il voulût bien m'expliquer le motif de sa visite matinale.

Le brave homme paraissait fort embarrassé ; il tournait son chapeau dans ses mains en balbutiant des mots inintelligibles.

Je l'encourageai en souriant et en m'excusant de ne pas lui offrir un siége, attendu que les héritiers n'avaient laissé, pour tout meuble, que l'escabeau sur lequel j'avais passé la nuit.

— Et voilà justement, monsieur le pasteur, dit-il, la cause de ma visite. Les gens du village savent que madame

Snart, que vous aviez adoptée pour votre mère, vous regardait comme son fils, et devait vous faire son héritier... La mort l'a prise à l'improviste, sans que la digne femme ait eu le temps d'écrire ni donation ni testament ; de sorte que vous voilà ici sans un rideau, sans une chaise, sans un matelas.

— En effet, mon ami, lui dis-je, et je voudrais vous cacher mon dénuement que je ne le pourrais pas.

— Eh bien ! monsieur le pasteur, reprit le maître d'école s'enhardissant de plus en plus, sauf votre permission, voici ce qu'ils ont décidé...

— Qui cela ?

— Vos paroissiens... Hier au soir, ils se sont donc réunis, et ils ont décidé que chacun, selon ses moyens, vous offrirait une portion de votre petit ménage : celui-ci le bois du lit, celui-là le sommier, l'un le matelas, un autre les draps, un autre les rideaux ; le menuisier vous fournira une table ; le tourneur vous donnera des chaises, et ainsi de suite, monsieur le pasteur.

—Comment ! m'écriai-je, ces braves gens ont décidé cela ?

— Oui, monsieur le pasteur, toujours sauf votre permission, et ce matin ils m'ont envoyé vers vous en me disant : « Préviens monsieur le pasteur de notre intention, et fais-lui bien observer que ce que nous lui offrons n'est pas grand'chose, nous le savons, mais lui est offert de grand cœur. »

— Excellentes gens ! m'écriai-je ; où sont-ils donc, que je les remercie ?

— Oh ! ils sont chez eux, en attendant un mot d'autorisation pour accourir tous vous faire leur petite offrande. Seulement, deux ou trois sont sur la place, où ils ont l'air de causer... Je vais leur faire signe que vous acceptez, n'est-ce pas, monsieur le pasteur ?

— Non pas !

— Comment ! vous refusez ?

— Au contraire, je vais moi-même leur dire combien je suis reconnaissant.

Puis, m'élançant vers la porte et ouvrant les bras :

— Venez, venez, leur criai-je, les larmes aux yeux ; j'accepte ! j'accepte de grand cœur et avec une grande joie ;

et je fais acte public de pauvreté, afin que vous sachiez que votre humble pasteur n'a rien à lui, et que tout ce qu'il possède est à vous.

Je n'avais pas achevé, que les trois hommes de la place s'élancèrent dans trois directions différentes.

Cinq minutes après, de chaque porte sortit un homme, une femme et un enfant. Aucun n'avait les mains vides ; tous s'avançaient vers le presbytère.

Mon cœur était gonflé de joie et d'orgueil, et je me disais tout bas, j'en demande pardon à Dieu et à vous, mon cher Petrus :

— Je vaux donc quelque chose pour que l'on m'aime ainsi ?

Je serrai entre mes bras les premiers qui se présentèrent ; je les embrassai, hommes, femmes, enfans, comme j'eusse embrassé mes frères, ma femme ou mes propres enfans.

— Maintenant, monsieur le pasteur, me dit le maître d'école, il faut les laisser faire, leur abandonner la cure, et venir déjeuner chez moi. Hélas ! je suis un des plus pauvres, et je n'ai pu vous donner que le déjeuner ; mais ma femme et ma fille s'y sont mises toutes les deux, et à elles deux peut-être finiront-elles par vous apprêter quelque chose qui ne soit pas trop indigne de vous être offert.

Je ne m'appartenais plus, j'étais à ces braves gens : je me laissai donc faire.

Ne pouvant plus parler, tant les larmes m'étouffaient, je les remerciai par signes, et je suivis le maître d'école.

Il l'avait dit, le brave homme, sa maison était une des plus pauvres du village ; nous déjeunâmes dans des plats de terre et avec une vaisselle d'étain ; mais je doute qu'à la table même du roi d'Angleterre, j'eusse fait un aussi bon repas.

Pendant le déjeuner, mon hôte se leva deux ou trois fois pour aller tenir des conférences avec l'un ou l'autre de mes braves paroissiens.

Il m'avait prié de ne rentrer chez moi que lorsqu'il me dirait qu'il en était temps.

J'attendis donc son avis en causant avec sa fille et sa femme.

100829

Vers onze heures, la porte de la pauvre chaumière s'ouvrit.

Les deux vieillards les plus âgés de la commune, vêtus de leurs habits de fête, apparurent sur le seuil.

— Maintenant, dirent-ils, si monsieur le pasteur veut venir, nous l'attendons.

Je sortis. Tout le village était rangé en haie le long de la rue ; le sol avait été jonché de feuilles vertes et de fleurs, comme on fait aux jours des grandes solennités de l'Église ; ma porte elle-même était tout ombragée de rameaux et de guirlandes tressées.

C'était le triomphe de l'humble.

Je m'arrêtai sur le seuil, les invitant à entrer ; mais, par un sentiment d'exquise délicatesse, ils refusèrent.

— Merci, monsieur le pasteur, dirent-ils ; avec grand plaisir nous avons perdu pour vous le tiers de la journée ; mais chacun doit retourner à son travail, les uns aux champs, les autres à la boutique.

Rentrez chez vous, et pardonnez-nous si nous n'avons pas fait mieux.

J'embrassai les deux vieillards, et, me tournant vers tous ces braves gens :

— Amis, leur dis-je, vous avez fait pour moi une chose que je n'oublierai jamais, et dont je vous garderai une reconnaissance éternelle.... Allez dans la paix de votre conscience, et sous la garde du Seigneur !

Tous me remercièrent d'une seule et même voix, et s'éloignèrent, plus contens et plus heureux que je ne l'étais peut-être moi-même, car, moi, j'avais reçu, tandis qu'eux, ils avaient donné.

J'entrai dans la maison ; deux heures avaient suffi pour qu'elle changeât entièrement d'aspect. Je l'avais quittée triste et vide ; je la trouvais joyeuse et meublée.

Je commençai par la salle à manger.

Au milieu était une table ronde couverte d'une fine natte ; autour de la table, six chaises de paille ; contre la muraille, une armoire de noyer ; dans cette armoire, verres, pots en grès, faïence à fleurs et à oiseaux ; tout cela commun sans doute, mais propre, gai, luisant.

Dans les tiroirs étaient douze couverts d'étain brillans comme de l'argent.

Devant les fenêtres pendaient des rideaux d'un blanc de neige, relevés avec des embrasses de coton.

Je passai, en joignant les mains pour remercier à la fois Dieu et ces braves gens, dans la chambre à coucher.

Un bon lit m'y attendait; deux grands fauteuils m'ouvraient leurs bras; une commode était en face du lit, surmontée d'une petite glace; et six grands rideaux de toile des Indes complétaient l'ameublement, tombant, deux du ciel du lit, quatre des tringles des fenêtres.

Je descendis à la cuisine; rien n'y manquait, et cependant, en jetant une pensée en arrière, je regrettai les trois ou quatre casseroles et les deux chaudrons que m'avait offerts mon hôte le chaudronnier et que j'avais refusés.

De la cuisine, je montai dans la petite chambre que j'avais habitée pendant les deux voyages que j'avais faits à Ashbourn. Elle avait été transformée par ces braves gens en un cabinet de travail, contre la muraille duquel s'appuyait un bureau garni de plumes, d'encre, de canif, de règles, de crayons et de papiers.

Le papier était magnifique.

— Oh! m'écriai-je, pas plus tard que demain je commencerai mon grand ouvrage!... Demain, ajoutai-je; pourquoi demain et non tout de suite?...

En conséquence, je pris une chaise, je l'approchai du bureau, je m'assis, je taillai une plume, et j'écrivis sur la première page :

« TRAITÉ DE PHILOSOPHIE COMPARÉE. »

Mais j'avais trop présumé de la force de mon âme et de la lucidité de mon esprit.

Les événemens qui venaient de se passer m'avaient fortement impressionné; je n'avais évidemment pas à cette heure la puissance de coordonner mes idées et de leur imposer une direction; éparses et flottantes à l'aspect de la mort, comme des brebis effrayées à la vue du loup, il fallait leur laisser le temps de se réunir et de se calmer.

En attendant, chacune d'elles s'accrochait à une aspérité

quelconque : celle-ci, aux trois tombes couvertes de roses, de pervenches et de violettes, au milieu desquelles une quatrième tombe venait de s'ouvrir; celle-là, à l'insouciance scandaleuse de ces héritiers qui avaient suivi un convoi funéraire du même visage qu'ils eussent fait pour une noce; et, comme des abeilles se groupant à des rameaux en fleurs, la plupart se reportaient à la bonté de ces braves gens qui venaient de me faire, au milieu d'eux, un si bon et si doux nid.

Puis je repassais dans ma mémoire toutes mes richesses; elles se représentaient devant mes yeux, et je me rappelai ce que, à mon second voyage, m'avait dit ma bonne mère, de ma jeunesse, de l'isolement de mon cœur, du besoin que j'éprouvais d'une compagne.

Je me dis qu'en effet, si gaie que fût devenue la maison, si riant que fût son mobilier, quelque amour que je portasse à mes paroissiens, quelque affection qu'ils me rendissent, je me retrouvais toujours, à certaines heures de la journée, seul avec moi-même; je me demandai ce que j'allais faire de ce ménage, peut-être un peu court pour deux personnes, mais certainement trop considérable pour une seule.

Qui veillerait sur l'ordre de la maison? Qui s'inquiéterait des repas? qui, à mon retour de mes courses, soit dans le village, soit aux environs, m'attendrait sur le seuil de la porte avec ce visage joyeux qui ramène d'un pas plus rapide à la maison celui qui en est absent? chargerais-je de tout cela une étrangère? Hélas! avec une étrangère dans la maison, la maison n'en serait que plus vide et mon cœur plus seul.

Je laissai tomber la plume de mes mains; je poussai un soupir, et, sentant que le sang me montait à la poitrine et au visage, j'allai ouvrir la fenêtre afin de respirer plus librement.

Le lendemain mon esprit était calme, et rien ne s'opposait plus à ce que je me misse à mon traité de philosophie comparée.

XIII

CE QUE JE VIS PAR LA FENÊTRE, GRACE A LA LUNETTE DE MON GRAND-PÈRE LE CONTRE-MAITRE.

C'était pour prendre l'air, bien certainement, que je me mettais à la fenêtre.

Le ciel était si couvert, l'air si brumeux, qu'à peine voyait-on à cinq cents pas devant soi.

Mais, comme si l'atmosphère n'eût attendu que ma présence pour s'éclaircir, au moment où je jetais les yeux sur la campagne, un faible rayon de soleil glissa entre deux nuages, et, s'infiltrant dans le brouillard, commença de le colorer d'une lueur jaunâtre, qui, tantôt s'effaçant, tantôt reparaissant plus vive, finit par envahir tout l'horizon; et le ciel, en se déchirant, laissa voir un coin de son azur.

Dès-lors, il y avait chance que la journée redevînt belle.

Disposé à la rêverie bien plus qu'au travail, je fixai mes yeux sur ce beau bleu du firmament, me disant, avec cette superstition qui est dans le cœur de tout homme, et qui, dans ce moment important, presque suprême de ma vie, était plus dans mon cœur peut-être encore que dans celui des autres :

« Si cet azur, qui est l'espérance, s'étend par tout le ciel; si ce soleil, qui est le bonheur, chasse les nuages et le brouillard, ce sera un signe que Dieu me protége et me réserve d'heureux jours. Mais si c'est, au contraire, ce coin du firmament qui disparaît; si le soleil s'éteint sous l'humide voile des vapeurs terrestres, c'est que ma vie sera triste, solitaire, inféconde. »

Vous comprenez, mon cher Petrus, quelle absurdité il y avait à moi d'attacher la destinée de ma vie aux caprices d'une orageuse journée de juin; mais ai-je besoin de vous dire, à vous le philosophe par excellence, que l'homme, sans qu'il sache la cause de ce relâchement de son courage, a ses jours d'abattement pendant lesquels il redescend du

sommet de sa force et de son intelligence jusqu'à la crédulité de l'enfant, ou jusqu'à la faiblesse du vieillard?

J'étais dans un de ces jours-là; mon cœur avait éprouvé trop de sensations diverses, mon âme avait passé par trop d'émotions extrêmes, il leur fallait à tous deux, pour les remettre dans leur état naturel, cette somnolence qui est à l'esprit ce que le crépuscule est au jour, un passage entre la nuit et la lumière, entre la fatigue et le repos.

Mes yeux se fixaient donc aussi ardemment sur le ciel que si j'eusse dû y voir apparaître, soit l'étoile du salut qui conduisit les bergers élus à la crèche, soit ces trois mots terribles qui éclairèrent un instant, aux yeux de Balthazar, l'abîme dans lequel il allait tomber.

Pendant plus d'une demi-heure, il me fut impossible de deviner à qui, du bon ou du mauvais génie qui luttaient ensemble, resterait la victoire; mais enfin Oromaze l'emporta. Une légère brise qui vint à son secours commença de faire flotter les nuages à travers l'espace, en les divisant par vagues floconneuses; puis, le manteau ouaté du ciel se déchira morceau par morceau; des rayons, qui allaient s'élargissant à mesure qu'ils descendaient vers la terre, fendirent les restes du brouillard de leurs lames d'or; des portions tout entières du ciel se découvrirent souriantes à travers l'azur; de larges trouées permirent à la vue de s'étendre sur certaines parties de la campagne; les lacs étincelèrent; la chaîne des collines serpentant à l'horizon découpa la silhouette de sa cime au-dessus des larges bandes de vapeurs qui semblaient les séparer de leurs bases; un flot de lumière, pareil à une cataracte inonda un petit village situé au pied de la plus éloignée de ces collines, à ce point qu'on eût cru pouvoir le toucher en étendant la main; enfin tous ces jeux solaires, tous ces caprices atmosphériques s'éteignirent peu à peu.

La terre reprit son véritable aspect.

Le ciel chassa dans les profondeurs de l'ouest jusqu'à son dernier nuage, et, triomphant et radieux, le soleil demeura seul maître de l'espace, seul monarque du royaume limpide et infini.

Tout en partageant le triomphe de l'astre-roi, triomphe auquel j'accordais une si heureuse influence sur ma des-

tinée, je cherchais des yeux ce petit village qui, si brillant et si voisin tout à l'heure, grâce au rayon de soleil qui l'avait éclairé, se perdait maintenant à l'horizon.

J'eus quelque peine à le retrouver; mais enfin, dans les bleuâtres lointains, j'aperçus quelque chose comme un nid de maisons formant une masse tout à fait inappréciable dans ses détails, et à peu près invisible dans son ensemble.

Alors, l'envie me prit de revoir encore une fois ce village sorti de la nuit pour y rentrer aussitôt.

Je saisis la longue-vue de mon grand-père le contre-maître, je la mis à son point.

Je l'appuyai à l'angle de la fenêtre.

Je cherchai la direction du village, et je regardai.

D'abord, comme il arrive toujours quand on n'est pas familier avec une lunette, si bonne qu'elle soit, je vis un peu moins bien qu'avec mes yeux.

Peu à peu, cependant, les verres parurent s'éclaircir, la distance se rapprocha, et je distinguai parfaitement le point sur lequel le hasard avait fixé ma longue-vue.

C'était une petite maison isolée, bâtie en briques, recouverte autrefois d'une couche blanche, qui, ayant éclaté en plusieurs endroits, laissait apercevoir par ces écorchures son ossature primitive; ces changemens de ton, liés entre eux par les branches d'un lierre gigantesque, qui tapissait presque entièrement cette maison, composaient, pour l'œil du poëte ou le pinceau du peintre, une charmante et pittoresque fabrique, faisant valoir le paysage, qui la faisait valoir à son tour.

A l'un de ses angles s'élevaient, pareils à un clocher de verdure, trois peupliers, si bien liés entre eux, que leurs troncs seuls indiquaient la triple, tandis que les rameaux unis, pressés et de la même couleur, ne formaient qu'une seule pyramide de feuillage; à l'autre angle se massait une épaisse touffe de lilas que mai avait vu fleurir, et qui se reliait à un groupe d'acacias roses et blancs dont on voyait pendre et se balancer au vent les grappes parfumées.

Enfin, au-dessus de ces acacias s'ouvrait la fenêtre d'une petite chambre où la vue pénétrait, mais sans pou-

voir d'abord rien distinguer dans sa pénombre que des rideaux de mousseline blanche enveloppant le pied d'un lit.

Je ne sais pourquoi la lunette de mon grand-père le contre-maître, fixée sur cette fenêtre, ne se détourna point pour s'arrêter sur une autre partie du paysage, et s'amusa au contraire, avec cette étrange persistance des choses inanimées qui ferait croire parfois qu'elles ont une intention et une volonté, à vouloir me montrer tous les détails de cette petite chambre.

Il en résulta que, grâce à l'entêtement de ma lunette, au lieu de chercher une autre maison, ou même un autre point de vue de la maison même, mon regard se riva sur cette ouverture, à travers le cadre de laquelle je parvins, non-seulement à distinguer les premiers objets entrevus, mais encore le reste de l'ameublement qui se trouvait dans le cercle de mon rayon visuel.

Le reste de cet ameublement, c'est-à-dire tout ce que j'en pouvais voir, se composait d'une toilette garnie de mousseline pareille aux rideaux, de deux fauteuils d'étoffe blanche à fleurs roses, et d'une table supportant un pot de faïence bleue plein de fleurs des champs.

J'étais profondément occupé de cet examen, auquel j'accordais une attention dont moi-même je ne me rendais pas compte, lorsque je vis se mouvoir quelque chose comme une ombre au fond de la chambre.

Cette ombre, s'approchant lentement de la fenêtre, prit un corps, et ce corps, au fur et à mesure qu'il devint plus distinct, me parut être celui d'une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans.

Alors, un étrange effet s'opéra dans mon esprit : il me sembla qu'en même temps que cette jeune fille entrait dans mon horizon, elle entrait dans ma vie.

Elle vint s'appuyer à la fenêtre, et le cadre, vide jusqu'alors, eut son tableau.

Et quel tableau ! mon cher Petrus, un tableau qui aurait fait rêver même un professeur de philosophie à l'université de Cambridge.

Imaginez-vous, comme je viens de le dire, une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, vêtue d'une robe blanche

serrée autour d'une taille qui eût tenu entre les deux mains, par une ceinture bleue dont les deux bouts retombaient flottans; coiffée d'un chapeau de paille à grands bords, qui jetait son ombre sur des traits charmans.

Posez sous ce chapeau un visage rond, blanc et rose, encadré par deux riches touffes de cheveux blonds, fins, soyeux, se soulevant au moindre caprice de l'air, et vous aurez une idée de la gracieuse hôtesse du petit réduit sur lequel le hasard avait fixé la lunette de mon grand-père le contre-maître.

La jeune fille tenait à la main une gerbe de bluets et d'épis jaunissans dont elle fit une couronne.

Cette couronne était destinée à accompagner la forme de ce chapeau de paille.

Aussi, dès qu'elle l'eut achevée, la blonde enfant dénoua les cordons de son chapeau et l'enleva de dessus sa tête.

Un hasard qui eût été d'accord avec la coquetterie la plus raffinée, fit que, dans ce moment, son chignon se dénoua, et que ses cheveux tombèrent.

Oh! mon cher Petrus, les magnifiques cheveux, et comme, se croyant seule et invisible, la belle jeune fille me donna le loisir de les admirer!

Elle commença par les prendre entre ses deux mains: puis, par-dessus son épaule, elle les ramena devant elle; ils tombaient plus bas que l'appui de la fenêtre, et l'on sentait qu'ils devaient descendre jusqu'à ses pieds.

Le soleil qu'ils reflétaient en faisait comme un rayon d'or échappé d'une auréole et roulant en cascade sur cette robe blanche, qui en rehaussait le ton brillant et la nature soyeuse.

Elle les réunit, les tordit, les renoua sans même se regarder dans une glace.

On sentait qu'il y avait en elle cette sécurité parfaite que donne la jeunesse et la beauté.

Alors, au lieu de mettre la couronne de bluets sur son chapeau, elle l'ajusta sur sa tête, ne se servant pour tout miroir que de la vitre de la croisée.

Je ne saurais et n'oserais presque vous dire, à vous,

homme grave, avec quelle suavité de pose, avec quelle simplicité de geste, tous ces mouvemens furent accomplis.

On sentait que dans ces cheveux renoués, dans cette couronne ajustée, il n'y avait en réalité que la naïve coquetterie de la jeune fille qui, parfaitement ignorante de l'art, s'aide de la nature pour se faire encore plus belle, non pas aux yeux des autres, mais à ses propres yeux, et je suis bien convaincu que, si je me fusse trouvé à portée de la voix et que je lui eusse demandé : Vous trouvez-vous belle? elle m'eût répondu : Oui, comme me répondrait une rose si je lui demandais : Êtes-vous parfumée? comme me répondrait un rossignol si je lui demandais : Avez-vous un doux chant?

Oui, certes, elle se trouvait belle ; mais cependant elle ne s'occupa qu'une seconde de sa beauté, le temps de se regarder et de sourire; puis elle rentra dans la chambre, prit une cage vide qu'elle accrocha à la fenêtre ; puis, s'appuyant sur le rebord de la croisée, se pencha en dehors, regardant et paraissant chercher quelque chose.

Presque aussitôt, un petit oiseau vola sur son épaule, becqueta deux ou trois fois ses lèvres, comme ce moineau immortalisé par Catulle faisait de celles de Lesbie ; après quoi de lui-même il rentra dans sa cage, dont la porte resta ouverte sans qu'il songeât à fuir de cette retraite, qu'il considérait évidemment comme un abri et non comme une prison.

En ce moment le soleil sortit de son dernier nuage, et apparut si ardent que la jeune fille dénoua le cordon d'une persienne verte qui descendit entre elle et moi, la dérobant à mon regard et me fermant l'accès de cette petite chambre, où mon imagination seule put continer de la suivre.

Je restai encore plus d'une demi-heure, la longue-vue braquée sur la fenêtre, espérant que la persienne se rouvrirait; mais, soit que ma belle inconnue eût quitté la chambre, soit qu'elle voulût rester dans la fraîcheur et l'obscurité qu'elle s'était faites, la persienne demeura obstinément fermée.

Il me fallut bien, momentanément du moins, renoncer à l'espérance de la voir. Je repoussai les uns dans les au-

tres les tubes de la lunette de mon grand-père le contre-maître, dont, pour la première fois, j'apercevais la valeur réelle.

En effet, c'était un trésor qu'un instrument avec lequel, à trois quarts de lieue, on pouvait reconnaître de quelle famille était une fleur, de quelle couleur étaient des yeux, de quelle espèce était un oiseau.

Aussi, je me félicitai bien sincèrement d'avoir suivi les conseils de ma pauvre mère, qui m'avait tant recommandé de ne me défaire sous aucun prétexte de cette précieuse lunette.

Oh ! mon cher Petrus, ce n'est point dans cette occasion seulement que j'ai cru m'apercevoir que les mères avaient le don de double vue.

Vous avez remarqué que j'avais repoussé les tubes de ma lunette les uns dans les autres, comme si, cette persienne fermée, rien n'était plus digne d'être vu dans la création.

Et cependant, je serais resté à ma fenêtre je ne sais combien de temps encore, si je n'eusse entendu remuer dans la chambre voisine.

Je me retournai et je vis la fille du magister; son père me l'envoyait afin qu'elle prît mes ordres pour le dîner. Je n'avais ni servante ni domestique, et le magister, pensant que je serais embarrassé pour préparer mon dîner moi-même, lui avait dit de se mettre à ma disposition.

J'acceptai pour cette fois, tout en reconnaissant qu'il me fallait prendre un parti à ce sujet : je ne pouvais rester ainsi seul avec une jeune fille, et lui laisser le soin de ma maison; je comprenais que sa réputation et la mienne n'eussent point tardé à en souffrir.

Ah ! comme me l'avait dit cette bonne madame Snart, c'était une compagne qu'il me fallait !

Je poussai un gros soupir, et descendis avec la jeune fille. Mes paroissiens, en meublant la maison, avaient meublé le garde-manger et la cave; de sorte que, pendant quelques jours, je n'avais absolument rien à acheter. Je mis la fille du magister à même de tout, et j'allai me promener dans le jardin.

Pourquoi donc étais-je si joyeux et si triste tout ensem-

ble ? pourquoi la voix qui chantait dans mon cœur avait-elle un accent à la fois si doux et si mélancolique ? Tous mes vœux n'étaient-ils pas accomplis ? N'avais-je pas cette cure tant ambitionnée ? Les armoires n'étaient-elles point garnies de linge ; le bahut, de vaisselle ; la cave, de bière ; la huche, de pain ; le jardin de fruits ? Ces quatre tilleuls sous lesquels on dressait ma table ne me donnaient-ils pas, même en plein midi, l'ombre et la fraîcheur ? Que me manquait-il encore, et que me fallait-il donc de plus ?

Hélas ! mon cher Petrus, il me fallait ce à quoi je n'avais pas songé la veille, et ce à quoi je sentais que j'allais maintenant rêver sans cesse : il me fallait un être avec qui partager tous ces biens que le Seigneur m'envoyait ; il me fallait quelqu'un qui s'assît près de moi, à cette table à laquelle j'allais m'asseoir seul.

Et il me semblait indispensable, pour que mon bonheur fût complet, au cas où le Seigneur m'accorderait cet ange gardien de ma vie, que cet ange eût de longs cheveux blonds, des yeux bleus, un teint rose et une robe blanche nouée par un ruban de la couleur du ciel....

XIV

QUELLE INFLUENCE PEUT AVOIR, SUR LA VIE D'UN PAUVRE PASTEUR DE VILLAGE, UNE FENÊTRE OUVERTE OU FERMÉE.

Au moment où j'achevais mon dîner, la fille du maître d'école introduisit un paysan près de moi.

Ce paysan était un messager de mon confrère, le pasteur de Wirecksworth, ce brave et excellent monsieur Smith, dont je crois vous avoir dit quelques mots, mon cher Petrus, dans mon avant-dernière lettre, celui-là même qui avait rendu les derniers devoirs à ma bonne madame Snart ; vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

Ce messager m'apportait une lettre de sa part.

Voici à quelle occasion il m'écrivait :

Le pasteur d'un petit village voisin de Wirecksworth

était tombé malade, et, depuis plus de six semaines, les paroissiens étaient privés de la parole de Dieu.

Ils s'étaient adressés, en conséquence, à monsieur Smith, afin qu'il remplaçât, ne fût-ce qu'une seule fois, son confrère malade ; alors, monsieur Smith avait pensé à moi et m'avait proposé à ces braves gens, croyant me faire plaisir et m'être utile en m'offrant l'occasion d'un nouveau triomphe.

Or, comme mon succès avait bruyamment retenti dans les environs, les paysans avaient accepté avec une grande joie ; de sorte que, la chose ne dépendant plus que de moi maintenant, monsieur Smith me faisait demander s'il me convenait d'aller prêcher à Wetton, c'était le nom du petit village, le jeudi suivant.

Il choisissait le jeudi, attendu que, le dimanche appartenant de droit à mes paroissiens, il ne pouvait indiquer le dimanche.

Au reste, ce jeudi était jour de fête, et cela revenait au même pour moi, ce jour de fête promettant un nombreux auditoire.

Si j'acceptais, le pasteur m'attendrait chez lui pour me conduire au village, distant d'un quart de lieue à peine de Wircksworth; puis nous reviendrions déjeuner en famille à son presbytère.

Il me demandait une réponse précise, afin que sa femme et sa fille, qui partaient dans deux heures pour aller faire une visite, la femme à sa sœur, la fille à sa tante, laquelle demeurait à Chesterfield, fussent, si j'acceptais l'invitation, de retour pour le jeudi suivant ; si, au contraire, je refusais, elles resteraient à Chesterfield deux autres jours de plus.

L'invitation était si cordiale, que je n'eus pas même l'idée de la refuser ou de la remettre à un autre jour.

Je me fis apporter par la fille du maître d'école une plume, de l'encre et du papier, et je répondis à l'instant même à mon confrère qu'il pouvait compter sur moi pour le jour indiqué.

Afin de ne point le faire attendre, je serais à Wircksworth à huit heures du matin.

Je voulus donner un schelling au messager pour sa course, mais il était payé.

Je lui fis boire un verre de bière avec moi à la santé du bon monsieur Smith, et il partit enchanté.

Maintenant, mon cher Petrus, pourquoi avais-je accepté avec tant d'empressement, je dirai presque avec tant de joie?

Était-ce pour étendre le cercle de ma renommée? était-ce pour accepter l'invitation de monsieur Smith? était-ce pour rendre service à un confrère? Il y avait un peu de tout cela.

Mais il y avait surtout le désir de me rapprocher de la jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint rose, à la robe blanche, au ruban d'azur, et de savoir qui elle était.

Avec un peu d'adresse, sans laisser le moins du monde apercevoir le sentiment auquel je cédais, j'arriverais certainement à mes fins.

Le dîner achevé, je renvoyai, en la remerciant, la fille du magister, et je remontai dans ma chambre.

Pourquoi remontais-je avec tant d'empressement dans ma chambre? Vous le devinez, n'est-ce pas, mon cher Petrus? C'était pour reprendre la lunette d'approche de mon grand-père, la remettre à son point et la braquer sur mon horizon; c'était pour voir si, par hasard, la persienne de la petite maison rouge et blanche sous sa robe de lierre ne serait point levée.

Non-seulement elle était toujours baissée, mais encore ce fut inutilement que je demeurai de trois à cinq heures de l'après-midi à attendre qu'elle se levât.

Il n'y avait rien que de bien simple dans tout cela; par une chaude journée du mois de juin, tout le monde ferme ses persiennes pour se procurer un peu d'obscurité et de fraîcheur; ma belle inconnue avait fait comme tout le monde.

Avec le crépuscule la persienne se lèverait pour laisser la petite chambre aspirer, par cette bouche ouverte sur la campagne, les premières brises de la nuit, si fraîches et si caressantes après un jour orageux d'été.

Le tout était donc d'attendre deux heures encore.

Seulement, deux heures c'était bien long!

Bien long, deux heures! pour revoir une femme!

Comprenez-vous, mon cher Petrus, moi qui avais attendu vingt-trois ans sans m'apercevoir de la longueur du temps et sans désirer revoir aucune des femmes que j'avais vues, je trouvais que deux heures c'était bien long!

Au reste, il y avait pour moi un moyen d'abréger le temps, c'était d'aller me promener du côté du village de Wirckswortlh.

Il était tout simple que, pasteur d'Ashbourn, je fisse un peu connaissance avec les environs de ce village.

Or, Wirckswortlh étant des environs d'Ashbourn, je commençais par Wirckswortlh.

Pourquoi pas? Autant commencer par Wirckswortlh que par les autres villages!

Je sortis.

C'était à cette heure du jour où les paysans rentrent chez eux après les travaux achevés : les femmes les attendaient sur le seuil de la porte; les enfans couraient au devant d'eux; tout se souriait, tout s'embrassait dans la grande famille humaine.

Alors je songeai à notre doux et tendre Virgile, mon cher Petrus, au poëte presque chrétien qui a si bien dépeint les grands bœufs blancs aux longues cornes ruminans les pâles herbes sous l'ombre des chênes; les moutons pressés et la tête basse sous la garde du berger et des chiens, lorsque l'orage s'amasse au ciel; et la chèvre suspendue au flanc du rocher et broutant l'amer cytise, et je m'écriai :

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
Agricolas!

Mais je pensai presque aussitôt que la citation était injuste, et que mes laboureurs, à moi, ceux du village d'Ashbourn, connaissaient leur bonheur, et qu'ayant sur ceux dont parle Virgile l'avantage d'être chrétiens, ils en rendaient grâce au ciel.

Mais, aussi, qui faisait tous ces hommes si heureux? C'étaient ces femmes qui les attendaient sur le seuil de la

porte ; c'étaient ces enfans qui couraient au devant d'eux ; c'était le sourire échangé de loin, c'était le baiser donné de près.

Chacun de ces hommes avait son ange gardien qui faisait la maison vivante en son absence, aimante à son retour.

Quelle différence y a-t-il entre une maison vide et un tombeau plein ?

Le tombeau est creusé sous la terre, la maison est bâtie dessus ; la maison est la prison du temps, le tombeau celle de l'éternité.

Oh ! comme ma maison, qui me semblait un tombeau, serait belle pour moi, si, au retour de mes courses évangéliques, j'apercevais de loin sur son seuil, les bras étendus et l'œil fixé sur moi, une forme blanche dont, peu à peu, je distinguerais, sous son grand chapeau de paille, le visage frais, les yeux bleus et les cheveux blonds !

Et, tout en me disant cela, j'étais sorti du village d'Ashbourn, et je m'avançais à grands pas vers Wirecksworth.

Il est vrai qu'au fur et à mesure que je me rapprochais de la petite maison verte, blanche et rouge placée comme une sentinelle avancée sur la route, mon pas se ralentissait ; je commençais, à travers le crépuscule tombant, à la distinguer à l'œil nu presque aussi bien que, de la fenêtre de ma chambre, je la distinguais avec la longue-vue de mon grand'père le contre-maître ; mais, malgré le retour de l'ombre, malgré l'absence du soleil, malgré la présence de la fraîcheur, la fenêtre était toujours fermée.

Malheureusement, à cent pas de moi, deux ou trois familles de villageois soupaient au frais sous un arbre, tandis que cinq ou six enfans dansaient en rond sur le chemin.

Déjà plusieurs fois ils avaient regardé de mon côté ; retourner sur mes pas, c'était avoir l'air de les fuir : j'allai jusqu'à eux avec l'intention de les interroger indifféremment sur plusieurs localités du village, et, entre autres, sur cette petite maison qui n'était plus qu'à trois ou quatre cents pas de moi.

Ils se levèrent à mon approche.

Je les saluai ; deux d'entre eux m'avaient entendu prê-

cher et me reconnurent; ils m'offrirent aussitôt de m'asseoir près d'eux et de partager leur repas; mais je les remerciai.

Les enfans avaient cessé leurs danses, et m'entouraient; les parents me prièrent de les bénir.

— Je suis bien jeune pour bénir, leur répondis-je; mais n'importe, je les bénis de cœur, eux, vous, vos fruits, vos récoltes et vos maisons !

Ils me demandèrent s'il était vrai que, le surlendamain, je dusse aller prêcher à Wetton à la place du pasteur malade.

Je leur répondis que oui, monsieur Smith m'ayant invité à faire ce petit voyage, et m'ayant offert l'hospitalité chez lui.

Alors les paysans me vantèrent l'honnêteté, la loyauté, la sagesse du digne monsieur Smith; sa femme passait pour la meilleure ménagère des environs, et, quoique la cure ne rapportât guère que soixante livres sterling par an, la digne femme en était arrivée à avoir la maison la mieux montée du village : c'était chez elle comme au château du comte d'Alton, qu'on apercevait sur la colline; et, bien certainement, monsieur Stiff, l'intendant du comte, qui allait se marier avec une riche héritière de Chesterfield, n'avait pas de linge plus blanc et plus fin, d'argenterie plus lourde et plus reluisante, de batterie de cuisine plus épaisse et mieux étamée que ne l'étaient le linge, l'argenterie et la batterie de cuisine de la digne madame Smith.

Quant à la fille du pasteur, il n'y avait pas autre chose à dire, sinon que c'était un ange de sagesse, de religion et de bienfaisance.

Tout cela m'avait mené bien loin de la petite maison verte, rouge et blanche.

Comment y revenir, après avoir passé par le château du comte d'Alton; par le logement que l'intendant monsieur Stiff préparait pour sa femme; par le linge, l'argenterie, la batterie de cuisine de la bonne madame Smith, et par la sagesse, la religion et la bienfaisance de mademoiselle Smith ?

C'était difficile, surtout pour moi, mon cher Petrus, qui, je vous l'avoue, ne suis pas l'homme des transitions.

D'ailleurs, j'étais presque de mauvaise humeur qu'on me vantât avec tant d'unanimité la maison de monsieur Smith, de madame Smith, de mademoiselle Smith, et qu'on ne me dît pas un mot de la petite maison verte, rouge et blanche qui était à trois cents pas de nous, et de cette charmante créature aux cheveux blonds, aux yeux bleus et aux joues roses, près de laquelle assurément mademoiselle Smith ne devait être qu'une femme ordinaire.

Cette mauvaise humeur fit que je pris congé des paysans, et que je revins tout maussade vers Ashbourn.

Hélas! de loin, je vis le presbytère sombre dans la nuit; personne ne m'attendait sur le seuil désert; j'avais la clef dans ma poche : j'ouvris la porte et j'allai, trébuchant dans l'obscurité, cherchant le briquet et les allumettes.

— Ah! pauvre Williams Bemrode! m'écriai-je avec un soupir, lorsque la lueur soufrée tremblota le long des murs de la salle vide.

Les restes du dîner étaient là, dans le garde-manger; mais je n'eus point le courage de me mettre à table. Je montai dans la petite chambre, ma lampe d'une main et un morceau de pain de l'autre.

J'ouvris ma fenêtre, j'approchai une chaise, et je m'assis.

Cette fois, mes regards sautèrent par-dessus le village, et allèrent tout droit vers les lumières qui brillaient à l'horizon.

Au milieu de toutes ces lumières, j'en cherchai une qui fût dans la direction de la maison verte, rouge et blanche.

Tout un grand espace sombre s'étendait dans la direction où elle était située; dans tout cet espace, on sentait que la nuit régnait paisiblement.

Cependant, je ne pouvais me décider à quitter cette fenêtre; je cassai mon pain par petits morceaux et le mangeai tristement, sans détourner un instant mes yeux du point où ils étaient fixés.

Enfin, minuit sonna, et, n'ayant plus l'espérance de voir s'éclairer la petite fenêtre, après avoir compté les uns après les autres les vibremens du timbre s'envolant du clocher comme un oiseau de nuit aux ailes de bronze, je descendis, et je me couchai.

Ma nuit fut plus agitée encore que ne l'avait été ma journée ; la fièvre me brûlait ; avec cette incohérence des songes, je voyais passer devant moi, blanches et voilées, les trois filles de la veuve, avec leurs couronnes fanées posées sur leurs têtes ; elles sortaient par la porte du jardin ; elles s'éloignaient par la route de Wirecksworth...

Alors la fenêtre s'ouvrait ; mon inconnue, avec une auréole d'or, avec de longues ailes blanches, s'inclinait vers les trois mortes ; elle effeuillait sur leurs têtes la couronne de bluets que je lui avais vu ajuster sur la sienne ; puis les trois fantômes s'éloignaient à travers la campagne, s'effaçant peu à peu, se vaporisant, flottant à la surface de la terre, et doucement, lentement, montaient au ciel comme trois nuées transparentes...

Alors, mon regard, qui les avait suivies jusqu'à ce qu'elles se fondissent insaisissables dans l'éther, revenait cherchant la fenêtre ; mais la fenêtre, la maison, tout avait disparu !

Je voyais à leur place un monument informe, moitié église, moitié tombeau, presque perdu dans un nuage au-dessus duquel planait le bel ange aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux joues roses, à la robe blanche nouée d'un ruban d'azur.

Et, pendant toutes ces transformations, le rossignol chantait sur la plus haute branche du plus grand saule, et je le voyais à travers les murailles, comme si, pour mon œil fermé, les obstacles matériels n'existassent point.

Je me réveillai dix fois ; dix fois, fatigué de ce rêve, je rappelai tous mes esprits pour le rompre, le briser, l'anéantir ; mais à peine mes yeux s'étaient-ils fermés de nouveau, à peine le crépuscule s'était-il fait dans ma pensée, que tous les fragmens du songe mutilé se renouaient comme les tronçons d'un serpent, et que je me retrouvais jouer mon rôle dans ce monde fantastique, qui devenait pour moi le monde vivant et réel.

Je me réveillai avec le jour : il ne restait de tout cela que le chant du rossignol, qui saluait l'aurore.

Avec les premiers rayons du soleil, le chant cessa.

On eût dit les esprits de la nuit fuyant devant la lumière.

J'étais brisé de fatigue.

Je me levai et montai à mon cabinet; je n'eus pas besoin de la lunette pour voir que cela était clos comme la veille.

Cette petite maison, c'était mon horizon tout entier; je ne regardai point ailleurs, je refermai ma fenêtre et j'allai m'asseoir devant mon bureau.

J'y trouvai le cahier de papier blanc tout préparé pour mon grand ouvrage dont le titre était déjà écrit, et qui n'attendait plus que la main et la plume; mais, en ce moment, comme ce titre me parut prétentieux! comme le sujet me parut vide!

Je repoussai le cahier en haussant les épaules; la philosophie et les philosophes me faisaient pitié.

A huit heures, je me rendis à l'église pour faire la prière du matin.

Il n'y avait guère que des femmes; dès le point du jour les hommes se rendaient à leurs travaux.

J'annonçai que, le lendemain, je ne dirais point d'office, allant prêcher à Wetton.

J'avais regardé avec attention toutes les femmes ou plutôt toutes les jeunes filles, me demandant s'il y en avait une seule parmi ces dernières dont je voulusse faire la compagne de ma vie; aucune d'elles ne répondait à mon idéal.

Quelques-unes étaient jolies, mais les plus jolies même étaient vulgaires et me paraissaient d'une éducation inférieure.

Beaucoup, j'en suis certain, eussent fait d'excellentes ménagères; mais, tout en remplissant les conditions matérielles de la femme, aucune n'offrait les conditions intellectuelles de la compagne, de l'épouse, de la moitié.

Parmi ces jeunes filles, c'était encore la fille du magister qui était la plus distinguée et la plus jolie.

Mais de la fille du magister à l'inconnue aux cheveux blonds, de la tournure de l'une à la grâce de l'autre, du visage de celle-ci à la physionomie de celle-là, il y avait la différence qu'il y a d'une pivoine à une rose, d'une clochette à un lis.

Cependant, lorsque la jeune fille revint chez moi comme

la veille pour me préparer mon dîner, soit lassitude de voir cette fenêtre sans cesse fermée, soit qu'en effet ma petite ménagère fût réellement jolie, et gagnât à être vue de près et examinée avec attention, je la suivis plusieurs fois des yeux dans les tours et les détours qu'elle nouait autour de moi, par simplicité ou par coquetterie, Dieu le sait! à la fin même, je l'appelai et essayai de causer avec elle; mais l'essai fut malheureux et tourna au détriment de la pauvre fille.

Dieu sait, mon cher Petrus, qu'avec une pareille femme je serais encore plus seul que seul!

C'est le malheur des esprits élevés de ne pouvoir regarder qu'en haut, et de ne distinguer jamais que ce qui se détache sur le ciel.

XV

QUI N'EST QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT.

J'eus beau me tenir à peu près constamment dans ma chambre; j'eus beau, de dix minutes en dix minutes, porter la lunette à mes yeux, la fenêtre ne se rouvrit point.

Que voulait dire cela?

Si mon inconnue avait pu me voir ou se douter que je la voyais, j'eusse pensé tout naturellement que ma persistance à la regarder l'avait blessée; mais elle ignorait probablement jusqu'à mon existence; ou bien, si elle savait qu'il existât un pasteur à Ashbourn, ce qui était probable après le succès qu'avait eu mon sermon, elle ignorait bien certainement que ce pasteur s'occupât d'elle à ce point, et possédât surtout une lunette avec laquelle on vît à la distance de plus de deux milles, aussi nettement que l'on voit avec ses yeux à celle de cent pas.

Lui était-il arrivé quelque malheur?

Oh! s'il en était ainsi, que n'envoyait-elle chercher le pasteur d'Ashbourn?

Quelle joie il éprouverait à la consoler!

Comme pour elle il trouverait des paroles douces, ten-

dres et religieuses! comme il lui montrerait le ciel après la terre, Dieu au commencement et à la fin de tout!

Quel bonheur il aurait à voir ces beaux yeux bleus trempés de larmes, ces joues pâlies reprendre sous ses exhortations, les uns leur calme et leur sérénité, les autres leur teinte fraîche et leur couleur rosée!

Mais cette apparition qui avait passé devant mes yeux avec la rapidité d'une vision, n'était-ce pas plutôt un rêve que j'avais fait? Un être aussi charmant, une créature aussi parfaite que celle que j'avais entrevue pouvait-elle exister sur la terre? La lunette de mon grand-père le contre-maître n'était-elle pas un instrument enchanté qui, à de certains jours, et dans de certaines conditions, avait le droit de créer à son propriétaire des images fantastiques destinées à lui faire prendre en pitié le monde réel?

Hélas! c'était encore ce qu'il y avait de plus probable; de là la recommandation si pressante de ma mère, qui connaissait sans doute la propriété de ce talisman, et qui n'avait point voulu m'en parler, pensant qu'un jour ou l'autre elle se révélerait toute seule.

Seulement, je n'étais ni dans le jour ni dans la condition voulus; de là venait que la lunette était inféconde et la fenêtre fermée.

Le soir arriva; ce furent les dernières heures qui me durèrent le plus.

Enfin, à huit heures sonnant, je sortis du village d'Ashbourn, et m'acheminai vers le village de Wirecksworth.

Comme il était plus tard que la veille, je comptais trouver la route déserte.

Dans ce cas, je pousserais jusqu'à la petite maison; mais, si cette fois l'occasion se présentait de questionner, je la saisirais.

A chaque pas que je faisais, j'espérais voir briller une lumière derrière les bandes de la jalousie; mais, à chaque pas, cet espoir était déçu.

Au moment d'entrer dans le village, je pris à travers champs; mais, en m'approchant de la maison, je fus arrêté tout à coup par un mur de six pieds que je n'avais point remarqué, perdu qu'il était dans les massifs d'arbres.

Ce mur indiquait les limites du jardin : j'en fis le tour.

Mon cher Petrus, vous qui êtes un si grand philosophe, ou plutôt un si grand connaisseur en philosophie, dites-moi pourquoi mon cœur battait si violemment et pourquoi mes jambes tremblaient si fort? Puisque notre sainte religion protestante, au lieu de nous séparer de la société, de nous isoler de la famille, nous permet d'être homme, d'être époux, d'être père, quelle honte y avait-il donc à moi de venir à celle que j'avais vue, et dont le doux visage m'attirait? C'est qu'il y a, pour les premiers pas que l'homme fait dans la vie de l'homme, la même hésitation, la même timidité que pour les premiers pas que l'enfant fait dans la vie de l'enfant; l'un et l'autre entrent dans un monde inconnu, et tous deux trébuchent au soleil.

Je fis donc le tour du mur : toutes les fenêtres de la maison étaient non-seulement closes, mais encore recouvertes de leurs volets, hermétiquement fermés.

Enfin, je revins à la façade : le mur faisait place à une grille.

Je plongeai mon regard à travers cette grille : une seule lueur filtrait par les fentes du volet d'une salle basse.

Toute la vie de cette maison s'était donc réfugiée dans cette salle basse : le reste semblait mort.

Il était impossible que mon inconnue fût dans la maison; sa seule présence l'eût animée, vivifiée, éclairée.

Elle n'y était plus, elle l'avait quittée, elle était partie...

Oh! c'était bien cela, comment ne l'avais-je pas deviné?

Maintenant, son absence serait-elle longue? Reviendrait-elle un jour? reviendrait-elle jamais?

Cette lumière veillant dans cette salle basse, était-ce l'espérance, qui veille jusque sur le tombeau?

J'en étais là des questions que je me faisais à moi-même, lorsque j'entendis des pas s'approcher.

Certes, je n'avais aucune intention mauvaise en rôdant autour de la maison, et c'était un sentiment bien autrement religieux et tendre que la curiosité qui me poussait à passer ma tête par cette grille; mais, cependant, à ce bruit, mon cœur fut saisi de terreur.

Que dirait-on, si l'on reconnaissait le pasteur d'Ashbourn collant son visage à la grille d'une maison du village de Wircksworth, entre huit et neuf heures du soir?

Je m'éloignai donc rapidement, d'autant plus rapidement qu'en retournant la tête, je vis trois hommes qui venaient de mon côté.

Il me sembla, en outre, entendre dans le lointain le bruit d'une voiture.

Je doublai le pas sans regarder davantage derrière moi; j'avais une émotion pareille à celle qu'on doit éprouver quand on a commis une mauvaise action, et Dieu sait, cependant, si ce cœur qui battait si fort était pur!

Que se passait-il donc en moi? Etais-je amoureux? Amoureux! quelle folie! amoureux d'une femme que j'avais vue ou plutôt entrevue avec une lunette d'approche et à deux milles de distance!

Au reste, je ne pouvais pas en juger, puisque j'ignorais ce que c'était que l'amour.

Je rentrai vivement au presbytère, et, à tâtons, sans allumer ni lampe ni chandelle, pour me remettre de mon émotion, je montai à mon cabinet, et me laissai tomber sur mon fauteuil.

La fenêtre était restée ouverte; mon regard plongea dans l'étendue, je jetai un cri.

Une lumière brillait à l'endroit où devait être la fenêtre de mon inconnue, à cet endroit même qui, la veille, était plongé dans la plus grande obscurité.

La nuit était si sombre, qu'il n'y avait pas moyen, même avec la lunette, de distinguer autre chose que cette lumière.

C'était une probabilité; mais il fallait attendre au lendemain pour avoir une certitude.

Je descendis sans lumière et je me couchai; j'avais hâte de m'endormir et de franchir rapidement, à l'aide du sommeil, cette nuit qui me séparait encore de la réalité.

Mais ne dort pas qui veut: ce sommeil tant invoqué par moi semblait plus fugitif que son cortége de songes, et ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il vint, non pas toucher mes yeux, mais s'asseoir sur ma poitrine.

Je n'essaierai pas de vous dire les songes de cette seconde nuit, mon cher Petrus; ce fut quelque chose de pareil aux aventures de Lucius dans le récit d'Apulée : tout un chemin semé de sorcières, de harpies, de larves, qu'il me fallait parcourir; des blessures saignantes qu'il me fallait fermer, et qui se rouvraient sans cesse; et, à la place de ce doux chant du rossignol, tous les cris nocturnes des animaux de mauvais augure.

Comment ce lourd et laborieux sommeil me conduisit-il jusqu'à six heures du matin? je n'en sais rien; mais, ce que je sais, c'est que, lorsque je me réveillai, il faisait grand jour.

Oh! quelle nuit, mon cher Petrus! en ouvrant les yeux, il me sembla passer de l'enfer dans le ciel.

La première idée qui me vint fut celle de cette lumière que j'avais vue la veille ; mais ma nuit avait été si fiévreuse et si agitée, qu'en vérité, je ne savais plus distinguer la réalité du songe.

Je me dis que je m'étais trompé, qu'il ne fallait pas me faire une joie prématurée qui allait s'évanouir quand je voudrais la toucher, et, pour essayer ma puissance sur moi-même, je résolus de m'habiller lentement et en n'omettant aucun des détails de ma toilette du matin.

Puis je sortis de ma chambre à coucher, je traversai la salle à manger, je montai l'escalier du cabinet d'un pas lent, et, au lieu d'aller à la fenêtre, je vins m'asseoir sur le fauteuil de mon bureau.

Alors seulement, je permis à mon regard de se porter du côté de la fenêtre.

A l'œil nu, à peine si je distinguais les objets à une pareille distance; cependant, à travers une ouverture de mon rideau qui me semblait pratiquée tout exprès pour laisser passer le rayon visuel, il me sembla voir un trou sombre à la place de la jalousie verte.

Je saisis la lunette, que j'avais laissée la veille à son point et sans la repousser; j'ouvris la fenêtre, et portai la longue-vue à mon œil.

O bonheur! la jalousie était levée, la cage était à sa place, le petit oiseau dans sa cage!

Seulement, il me sembla que la chambre était vide.

Mais qu'importait que la chambre fût vide? Celle qui l'habitait ne pouvait-elle pas être levée et descendue?

Tout le monde ne se réveillait pas, comme moi, à six heures du matin; tout le monde ne mettait pas une heure à faire sa toilette.

Oh! comme je regrettais tout ce temps perdu!...

Je jetai un cri de joie; je ne regrettais plus rien.

La jeune fille venait de rentrer dans sa chambre; je l'avais vue passer au fond de cette chambre, allant probablement de la porte à la cheminée, et je l'avais reconnue!

Bientôt je n'eus plus de doute; elle s'approcha de la fenêtre, et ses traits devinrent de plus en plus visibles, à mesure qu'elle entrait dans le cercle de la lumière extérieure.

Elle était vêtue de blanc, comme d'habitude; comme d'habitude, sa robe était nouée par un ruban bleu.

Son visage seul était peut-être plus frais et plus rose encore qu'à l'ordinaire, et ses cheveux blonds plus neigeux et plus flottans à la brise du matin.

Elle ouvrit la cage, et donna la liberté à son petit oiseau.

Mais lui, reconnaissant, vola d'abord sur son épaule, joua un instant avec les boucles de ses cheveux; puis, se renvolant une seconde fois, il alla se poser sur la pointe extrême d'une branche où il demeura, se balançant.

La jeune fille lui jeta une rose qu'elle tenait à la main, rentra dans la chambre et disparut.

La cloche m'appelait à l'église; j'y portai au Seigneur un cœur plein de joie et de gratitude, et le priai de m'inspirer pour le lendemain.

Je cherchai un texte; celui-ci me vint à l'esprit : fut-ce Dieu qui me l'envoya, ou le rencontrai-je tout simplement dans le cercle d'idées où je tournais depuis deux ou trois jours ?

Et le Seigneur dit à Rachel :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton » mari. »

Je rentrai; ma première visite fut pour mon cabinet, mon premier regard pour la fenêtre.

Elle était ouverte toujours; mais la chambre était vide.

Deux ou trois fois, j'y vis, cependant, apparaître mon inconnue, mais rapide et comme affairée ; on eût dit qu'il se passait ou qu'il allait se passer un grand événement dans la soirée ou dans la journée du lendemain,

Mon grand événement, à moi, c'était le retour de mon inconnue ; je jetai un regard sur ma pauvre petite ménagère, la fille du maître d'école, et je me demandai comment j'avais pu un seul instant regarder la pauvre fille.

Le soir, mon inconnue parut être plus tranquille : elle resta appuyée à sa fenêtre pendant tout le temps que le jour mit à disparaître et la nuit à venir.

Le soleil se couchait dans la pourpre et dans l'or ; elle ne le perdit pas un instant de vue jusqu'à ce qu'il se fût englouti dans ce splendide océan.

Alors, comme si, après un pareil spectacle, rien n'eût plus mérité d'être vu dans la création, elle se retira en arrière, et laissa retomber sa jalousie.

Et comme, elle disparue, rien ne méritait plus un regard de mes yeux, de mon côté aussi je refermai ma fenêtre.

Oh ! cette nuit fut bonne et douce ! j'eus de charmantes visions, au lieu de cet affreux cauchemar de la nuit passée, et ce fut le rossignol, et non la chouette et l'orfraie qui chanta jusqu'à l'aube à mon oreille.

Aussi avec l'aube me réveillai-je.

J'avais promis d'être à huit heures chez monsieur Smith; je m'habillai de mon mieux, et me coiffai le plus coquettement qu'il me fut possible.

Malheureusement ma garde-robe était médiocre, et, au lieu des élégantes perruques que portaient les jeunes gens de cette époque, je fus obligé de me coiffer avec mes propres cheveux.

Je ne trouvais pas que cela fût plus laid ; mais peut-être mon inconnue ne serait-elle pas de cet avis.

Ce qui me rassurait, au cas où je la rencontrerais, chose très possible au bout du compte, ce qui me rassurait, dis-je, c'est qu'au lieu de se coiffer elle-même comme on se coiffait à cette époque, en chignons retroussés et poudrés,

elle se coiffait sans poudre, simplement avec des nattes et des boucles flottantes.

Pour la première fois je fis attention à mon visage, mon cher Petrus ; jusque-là, je ne m'en étais jamais inquiété, et, en vérité, il m'eût été difficile de dire si j'étais beau ou laid.

Je m'aperçus alors, avec une joie mêlée d'un certain orgueil, que j'étais plutôt bien que mal.

En effet, ces cheveux que j'étais tout honteux de produire étaient du plus beau noir, remarquablement fins, et frisaient naturellement ; mon œil était bleu foncé, grand et ne manquant pas d'expression, sous un sourcil noir assez bien arqué ; mon nez était droit, ma bouche grande et garnie de dents un peu fortes, mais d'une admirable blancheur ; ma taille était bien prise ; j'étais plutôt grand que petit....

Enfin, en ôtant de mon doigt l'alliance de ma mère, que j'y portais toujours, je m'aperçus que j'avais la main assez belle, et, en chaussant mon soulier, que j'avais le pied long, mais étroit.

Cet ensemble, et une cure qui rapportait quatre-vingt-dix livres sterling par an, faisaient de moi un homme qui n'était pas du tout à dédaigner par des parens, et fort acceptable pour une jeune fille.

Je montai dans mon cabinet de travail, afin de jeter un regard sur la fenêtre de mon inconnue.

La fenêtre était ouverte, mais la chambre paraissait déserte.

Sept heures sonnaient.

Il ne me fallait pas une heure pour faire les deux milles qui séparaient Ashbourn de Wirksworth ; mais, dans cette alternative d'arriver un quart d'heure trop tôt ou un quart d'heure trop tard, mieux valait arriver un quart d'heure trop tôt.

A mesure que j'avançais sur la route, la petite maison se faisait plus visible, et, à tout instant, je croyais que mon inconnue allait apparaître ; mais sans doute était-elle occupée dans quelque autre partie de la maison, car je ne l'aperçus point.

Cette fois, je n'avais plus besoin de lunette d'approche

pour tout voir : la cage vide, les rideaux blancs qui tombaient du lit, le papier à fleurs qui tapissait la muraille, s'offraient tour à tour à mes yeux.

Au moment où je passai sur le chemin, à la hauteur du mur qui fermait le jardin et m'avait arrêté dans mon exploration nocturne de la surveille, le petit oiseau qui était un chardonneret, prenant son vol de dessus un arbre du jardin, vint se poser sur un arbre de la route, tout auprès de moi, et là il commença son chant, comme si, au nom de sa maîtresse, il eût voulu me souhaiter la bienvenue.

Enfin, je passai devant la maison ; je n'osais pas trop regarder à travers la grille ; cependant, je me hasardai.... mais les rideaux étaient tirés.

Peut-être, par les ouvertures intérieures, pouvait-on voir au dehors; mais au dehors, à coup sûr, on ne pouvait pas voir dedans.

J'ignorais où était la demeure de monsieur Smith ; mais, comme d'habitude le presbytère est adossé à l'église, je gagnai l'église et m'informai de ce que je cherchais à un homme qui me parut être le sacristain.

C'était lui en effet; il me demanda si je n'étais point le pasteur d'Ashbourn, et, sur ma réponse affirmative :

— Monsieur Smith m'avait placé là pour vous attendre, me dit-il ; car il a oublié de vous dire qu'il demeurait, non près de l'église, mais, au contraire, à une distance assez éloignée.

— En ce cas, mon ami, lui dis-je, vous allez avoir la bonté de m'indiquer la maison

— Je ferai mieux, monsieur le pasteur, me répondit-il; avec votre permission, je vais vous y conduire. Monsieur Smith m'avait dit de me tenir sur la route pour vous épargner un chemin inutile, et j'allais m'y rendre ; car on ne vous attendait qu'à huit heures.

Huit heures moins un quart sonnaient en ce moment.

— Vous avez raison, mon ami, lui dis-je; il n'y a pas de votre faute ; ce n'est pas vous qui êtes en retard, c'est moi qui suis en avance. Marchez donc devant, je vous suis.

Mon guide reprit le chemin que je venais de parcourir, et je le suivis.

XVI

LA FEMME ET LA FILLE DU PASTEUR SMITH.

J'avais traversé, je l'ai dit, une partie du village pour arriver à l'église; je ne me préoccupai donc pas beaucoup d'abord du chemin que me faisait prendre mon guide.

Cependant, comme peu à peu les maisons devenaient plus rares; comme enfin il n'en restait plus qu'une, et que celle qui restait n'était autre que la maison verte, rouge et blanche, c'est-à-dire la maison de mon inconnue, je posai la main sur le bras de mon guide et l'arrêtai :

— Mon ami, lui dis-je, où me conduisez-vous?

— Mais où vous devez aller, monsieur, me répondit-il; chez le pasteur Smith.

— Le pasteur Smith demeure-t-il donc dans cette maison? demandai-je en pâlissant.

— Oui, monsieur, répondit-il; elle lui appartient du chef de sa femme, et il l'habite depuis son mariage.

— Et le pasteur Smith n'a-t-il pas une fille? continuai-je, mais en hésitant.

— Oui, monsieur.

— Blonde... de dix-huit à dix-neuf ans?

— C'est cela, oui... une sainte jeune fille, monsieur!

— Oh! mon Dieu! murmurai-je tout chancelant.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le pasteur? demanda mon guide; on dirait que vous allez vous trouver mal.

— Rien... un éblouissement, voilà tout, repris-je vivement. Allons!

Et, moi-même, je m'avançai vers la maison, la main étendue sur le marteau de la porte.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvrit, et je vis paraître sur le seuil le visage souriant du digne monsieur Smith.

— Bon! dit-il, vous voilà; c'est beau d'être exact..... Mais qu'avez-vous donc? Vous me paraissez pâle et tremblant.

Je le rassurai par un sourire et par un serrement de

main : je craignais, si je me hasardais à parler, qu'on ne s'aperçût, à l'altération de ma voix, de l'émotion que j'éprouvais.

Mais mon guide répondit pour moi.

— Ah ! dit-il, je ne sais pas, en vérité, ce qui vient de prendre à monsieur le pasteur, à vingt pas d'ici ; c'est-à-dire qu'il a blêmi à faire croire qu'il allait se trouver mal.

— Comment ! se trouver mal ? s'écria madame Smith en paraissant derrière son mari. Smith, va vite à la pharmacie, descends de l'eau de mélisse, de l'eau de fleur d'oranger, du sucre, pendant que je conduirai monsieur Bemrode au salon... Mais va donc ! mais va donc !

— Je voulus arrêter madame Smith, il n'y eut pas moyen ; elle poussa son mari d'un côté, et m'entraîna de l'autre.

Une fois dans le salon, elle me força à m'asseoir dans un fauteuil, et ouvrit la fenêtre du jardin pour me donner de l'air.

Tout cela, en parlant, en m'interrogeant, en répondant elle même à ses questions, et en en faisant de nouvelles auxquelles elle répondait encore.

Le pasteur rentra au bout de cinq minutes, tenant à la main un verre d'eau tout préparé.

Cinq minutes avaient suffi à madame Smith pour m'apprendre que, quoique son mari eût cinquante-deux ans, elle n'en avait, elle, que trente-neuf ; qu'elle avait une fille qui n'en avait pas dix-neuf encore ; que cette fille était jolie, chantait, jouait du clavecin, dessinait, et, grâce à son heureux caractère plus encore qu'à sa beauté et à ses talens, ne pouvait manquer de faire le bonheur d'un mari.

Monsieur Smith entra sur cette dernière phrase de sa femme, et je le vis hausser les épaules en homme qui comprend qu'un pareil éloge est toujours suspect dans la bouche d'une mère.

En effet, si prévenu que je fusse en faveur de ma belle inconnue, j'eusse mieux aimé que madame Smith n'eût rien dit, et m'eût laissé apprécier par moi-même cette perfection qu'elle proclamait si haut.

J'eus beau soutenir à madame Smith que mon étour-

dissement, s'il y avait eu étourdissement, était tout à fait passé, elle me fit avaler le verre d'eau préparé par monsieur Smith.

— La !... Maintenant, dit-elle, que voilà notre cher voisin monsieur Bemrode remis complètement... car vous ne vous sentez plus de votre indisposition, n'est-ce pas, monsieur Bemrode ?

Je fis signe que j'allais à merveille.

— Eh bien ! nous allons lui présenter notre chère Jeannie, n'est-ce pas, mon ami ? continua madame Smith.

— Mais, ma bonne, dit monsieur Smith, notre chère Jeannie se présentera bien toute seule... Il me semble que tu donnes à cette petite fille beaucoup plus d'importance qu'elle ne mérite.

— Comment, plus d'importance qu'elle ne mérite ! comment, petite fille ! s'écria madame Smith ; mais Jeannie est une grande personne de dix-neuf ans, mon cher monsieur Bemrode, et qui a déjà refusé de très beaux partis, je vous prie de le croire.

— Et je vous crois, ma chère mistress Smith, répondis-je en souriant.

— Chut ! dit-elle, chut ! car je l'aperçois, la chère enfant, et, Dieu merci ! elle est si bien élevée, que le seul mot de mariage, prononcé devant elle, la ferait rougir jusqu'aux oreilles !... Eh ! viens donc mon enfant ; viens donc !

Et, à ces mots, elle tira dans la salle, plutôt qu'elle ne l'y introduisit, miss Jeannie Smith.

Je m'attendais à voir mon inconnue de la fenêtre avec son grand chapeau de paille couronné de bluets, ses cheveux blonds, ses joues rosées, sa robe blanche et sa ceinture bleue nouée autour d'une taille flexible comme un roseau.

Point : la personne qui entra était coiffée en racine droite ; elle avait du blanc et du rouge ; elle était vêtue d'une robe de pékin broché, et avait le bas de la taille serré comme dans un étau, et le reste de sa personne perdu dans d'immenses paniers.

C'était toujours une fort charmante créature, mise à la

mode du jour, c'était incontestable; mais, hélas! ce n'était plus mon inconnue de la fenêtre!

De tout ce que j'avais admiré en elle, ses beaux yeux bleus restaient seuls intacts; ses beaux yeux étaient l'unique chose que l'art ne fût point parvenu à gâter.

— Ah! mon Dieu! s'écria monsieur Smith en regardant sa fille, et qui donc t'a accoutrée ainsi, ma pauvre chère Jeannie?

— Comment! s'écria mistress Smith, qui l'a accoutrée ainsi? Mais c'est moi.

— Jésus Dieu! fit le pasteur, et à quel propos, chère femme?

— Mais à propos que c'est la mode.

— Et qu'a donc à faire la mode avec de pauvres campagnards comme nous, ma bonne Augusta? La mode, c'est bon pour les gens de la ville et pour les seigneurs des châteaux...

— Mon cher monsieur Smith, occupez-vous de vos sermons; vous les faites fort beaux, quoiqu'on prétende que notre voisin monsieur Bemrode les fasse encore plus beaux que vous; et laissez-nous nous occuper de nos toilettes.

— Faites vos toilettes, soit; mais, au nom du ciel, ne défaites pas vos tailles et vos visages! Ah! ma pauvre Jeannie, continua le pasteur, que tu dois être mal à l'aise dans un pareil corset, toi habituée à être libre comme la guêpe et comme l'oiseau! Et que tu dois te trouver laide sous un pareil masque, toi qui n'as jamais pris pour fard que la rosée du mois de mai!

— Apprenez, mon cher monsieur Smith, s'écria la femme du pasteur, s'irritant de toutes ces railleuses observations de son mari, que Jeannie, grâce au voyage que nous venons de faire à Chesterfield, porte aujourd'hui exactement le même costume qu'aura miss Élisabeth Rogers, le jour où, devenue la femme de monsieur Stiff, elle sera présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton.

— Tout cela ne me dit point, ma chère, continua le bon pasteur, qui commençait visiblement à s'impatienter, à quel propos Jeannie, qui ne doit pas avoir l'avantage de

devenir la femme de monsieur l'intendant Stiff, ni avoir l'honneur d'être présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton, porte aujourd'hui ce costume.

Pendant tout ce dialogue, miss Jeannie Smith était restée debout, fort embarrassée et rougissant sous son rouge ; mais, voyant qu'un nuage menaçait de passer sur le ciel azuré du ménage :

— Bon père, dit-elle en joignant les mains, par grâce n'insistez pas ! ne voyez-vous pas que vous faites grande peine à maman, qui, depuis deux heures, a la bonté de s'occuper de moi ?

— Oui, ma chère enfant, oui, je comprends, dit le pasteur Smith avec un léger mouvement d'épaules. Viens m'embrasser.

Puis, se retournant vers moi :

— Mon cher voisin, me dit-il, je vous affirme qu'il y a des jours où la pauvre enfant est jolie.

— Mon père! murmura Jeannie.

— Bien! bien! dit le pasteur, ne parlons plus de cela, et assieds-toi... si tu peux.

Jeannie se retourna pour essuyer du bout du doigt une grosse larme qui perlait au bord de sa paupière, et, ayant choisi le plus large fauteuil du salon, elle s'y assit avec peine.

Quant au pasteur, qui sans doute avait compris combien je devais être mal à l'aise pendant cette petite scène de famille, il se retourna de mon côté et m'adressa quelques questions de théologie.

Il tombait bien, mon cher Petrus : vous le savez, la théologie, c'est mon fort; le pasteur Smith y est très-versé de son côté, de sorte qu'au bout d'un moment, notre conversation ne manquait pas d'un certain intérêt.

Je n'y prêtais pas, cependant, une attention tellement absorbante, que, voulant me rendre compte des intentions de mistress Smith à l'endroit de sa fille, je ne la suivisse dans tous ses mouvemens.

Or, tous ses mouvemens tendaient à un seul et unique but; après avoir fait valoir, autant qu'il était en elle, elle le croyait du moins, les avantages physiques de mademoiselle Jeannie, elle tenait à me prouver que ces avantage

physiques n'étaient pas réduits à eux seuls; et que le mari qui épouserait cette chère fille, outre une dot sur laquelle on ne s'était point expliqué, trouverait probablement un trousseau des plus complets.

Cela ressortait du soin que mistress Smith mettait à garnir d'avance une table à thé dont nous ne devions faire usage qu'au retour du sermon, de ses tasses, de son linge, de sa théière en charmante porcelaine de Chine, et de douze petites cuillères d'argent, quoique nous ne fussions que quatre.

En outre, deux ou trois fois, elle avait ouvert, l'une après l'autre, deux grandes armoires de noyer garnies depuis le haut jusqu'en bas de linge qui, malgré sa teinte un peu bise, paraissait d'une grande finesse.

Tout ce manége n'avait pas plus échappé à monsieur Smith qu'à moi.

Il finit par s'en préoccuper tellement au milieu de notre discussion, que, s'interrompant tout à coup :

— Décidément, mon cher voisin, dit-il, je suis tenté de croire qu'au lieu d'être un simple curé de village comme moi, vous êtes un prince de l'Eglise voyageant incognito. Ma femme vous a reconnu sous votre déguisement, voilà pourquoi elle a fait habiller sa fille en princesse; voilà pourquoi elle tire de leur boîte nos douze cuillères d'argent, les seules que nous possédions; voilà pourquoi, enfin, elle vous montre tout ce beau linge qu'elle a filé elle-même; car, malgré ces fumées d'ambition qui lui prennent dans les grandes occasions, comme celles où nous sommes, c'est une excellente ménagère que ma chère mistress Smith.

— Je n'en doute aucunement, monsieur, répondis-je; mais dites-moi, n'est-ce pas l'heure de m'acheminer vers le village de Wetton, où je dois prêcher?

— Oh! dit mistress Smith, vous avez encore une bonne demi-heure; mais n'importe... Jeannie, va chercher ton livre de cantiques; j'espère bien que tu ne perdras pas cette occasion d'entendre le beau sermon que va prononcer monsieur Williams Bemrode, afin de pouvoir lui en faire compliment à son retour.

Miss Jeannie, évidemment enchantée de trouver cette

occasion de sortir de la salle, parvint, après quelques efforts, à se tirer de son fauteuil, et s'en alla chercher son livre de prières.

Alors, ce que j'avais prévu arriva : à peine la porte fut-elle refermée derrière la jeune fille, que sa mère, qui n'attendait que ce moment-là pour reprendre son éloge, commença de vanter son économie, ses talens en peinture, en musique, en tapisserie, en couture et en cuisine.

Quant à moi, je commençais à m'apercevoir d'une chose, c'est que, sans doute, la bonne mistress Smith, me sachant à marier, connaissant le revenu de la cure d'Ashbourn, et désirant surtout établir sa fille dans son voisinage, avait jeté les yeux sur votre serviteur, mon cher Petrus, pour en faire son gendre.

« C'est cela, me dis-je à part moi; de là la toilette ébouriffante qui a étonné jusqu'au bonhomme Smith; de là l'exhibition des cuillères et du linge; de là, enfin, la sortie de mademoiselle Jeannie, sortie ménagée entre elle et sa mère sans doute, pour que la mère puisse dire, derrière la fille et de la fille, tout le bien qu'elle n'ose en dire devant elle; pas mal combiné, chère mistress Smith, pas mal! »

Et vous qui me connaissez, mon cher Petrus, vous qui savez avec quelle indocilité je reçois les conditions imposées, vous devez comprendre que plus mistress Smith vantait miss Jeannie, plus, avec mon malheureux esprit de contradiction, j'étais disposé à lui trouver des défauts.

Probablement, avec son admirable instinct d'honnête homme qui vaut mieux que toutes les combinaisons de l'esprit, le digne monsieur Smith comprit cela; car, souriant pour cacher son impatience :

— Mais, ma chère Augusta, dit-il à sa femme, en vérité, je ne te reconnais pas plus au moral que tout à l'heure je ne reconnaissais Jeannie au physique... Sur quel baume, sur quelle panacée, sur quelle herbe émolliente as-tu donc marché aujourd'hui, que cette pauvre Jeannie, à laquelle d'ordinaire tu trouves tant de torts, soit parfaite ce matin?

— Moi! des torts à Jeannie? s'écria mistress Smith en rougissant; mais je ne sais où vous prenez cela. Des bagatelles, des riens tout au plus! car enfin, en un mois, en

six mois, en un an même, je ne trouve point parfois une occasion de la gronder sérieusement.

— Mais remarque bien, ma bonne amie, reprit monsieur Smith avec son doux sourire, qui, malgré sa douceur, n'était pas toujours exempt de raillerie, remarque bien que je ne te blâme aucunement de trouver Jeannie si parfaite aujourd'hui, attendu que plus d'une fois, loin d'elle, la pauvre enfant! quand nous n'étions que nous deux, je t'ai reproché, au contraire, d'être un peu sévère pour elle.

« Bon, dis-je en moi-même, au tour du père maintenant; la comédie me paraît bien apprise et les rôles parfaitement distribués. »

Mais la bonne mistress Smith n'était pas femme à accepter un reproche sans y répondre; elle fut même si sensible à celui qui venait de sortir de la bouche de son mari, qu'elle oublia un instant son rôle pour y répliquer.

— Sévère! s'écria-t-elle, sévère pour notre enfant? Et cela, parce que je suis toujours lui recommandant l'économie, la charité, la piété, la simplicité, la...

— Je te dis sévère, chère amie, parce que tu veux que ta fille, qui n'est qu'une enfant, possède toutes ces qualités au même degré que toi, qui es une femme et une mère. Donne à notre Jeannie vingt ans de mariage, un mari qui l'aime, et, d'une enfant qu'elle est, Jeannie sera comme toi, ma chère Augusta, le modèle des épouses et des mères.

Puis, se tournant vers moi encore :

— Et maintenant, mon cher confrère, dit-il, venez, car nous avons juste le temps de faire le demi-mille que nous avons à faire.

— Mais, s'écria madame Smith, n'attendons-nous pas cette chère Jeannie?

— Cette chère Jeannie n'a pas besoin de nous quand elle a sa mère... Venez, mon cher Bemrode, venez!

Et, passant le premier, il me montra le chemin.

Je saluai mistress Smith et sortis sur les pas de l'excellent homme.

Au moment de perdre de vue la maison, je me retournai et je vis à son tour mademoiselle Jeannie nous suivant avec sa mère, son livre de cantiques sous le bras.

Je ne sais pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

XVII

OU JE RETROUVE MON INCONNUE AVEC SES CHEVEUX BLONDS, SON CHAPEAU DE PAILLE, SES JOUES ROSES ET SA ROBE BLANCHE NOUÉE D'UN RUBAN BLEU.

Si fait! je sais, mon cher Petrus, pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

C'est que mes illusions à l'endroit de ma belle inconnue étaient évanouies.

C'est que je voyais un calcul maternel et même paternel là où j'avais espéré d'abord trouver la simplicité de cœur.

C'est qu'enfin je voulais choisir ma femme et non point qu'on me l'imposât.

Nous franchîmes la distance qui séparait Wirckswortb de Wetton, sans échanger plus de trois ou quatre paroles; monsieur Smith respectait mon silence, croyant sans doute que je préparais mon sermon.

Il n'en était rien, je pensais à mon inconnue.

Oh! mon inconnue! si je l'avais retrouvée telle que je l'avais vue dans ses apparitions, avec ses cheveux flottans, ses fleurs, son oiseau, son regard limpide, sa naïveté, toutes les grâces enfin que je lui prêtais dans le délire de mon cœur, dans la folie de mon imagination! si ses parens, au lieu de me la jeter en quelque sorte à la tête, eussent attendu que je la désirasse, lui eussent donné le temps de m'aimer, et, avec cette simplicité patriarcale que l'on cherche toujours et que l'on ne trouve jamais, m'eussent dit:

« Vous êtes pauvre, cher monsieur Bemrode, et notre fille est pauvre comme vous; mais vous êtes jeunes, mais vous vous aimez; unissez vos deux pauvretés, et l'amour en fera une richesse. »

Oh! s'ils m'eussent dit cela, comme j'eusse accepté la

pauvre Jeannie, comme j'eusse mis son bras sous le mien! comme, avec fierté, je l'eusse emmenée dans ma petite maison d'Ashbourn, sans rien demander à ses parens que ce chapeau de paille, cette robe blanche et cette ceinture bleue avec lesquels elle m'était apparue, et dont je ne pouvais, dans mon souvenir du moins, la séparer!

Mais rien ne s'était passé ainsi que je l'espérais, et Jeannie, au lieu de marcher côte à côte avec moi, libre, joyeuse, légère, nous suivait, elle, de loin, empêchée, triste et trébuchant à chaque pas, grâce à ses mules à hauts talons.

Nous arrivâmes au temple près de dix minutes avant ces dames.

Le temple était plein, et il était évident que l'on m'attendait avec impatience; mais, je vous avoue, mon cher Petrus, que mon sermon n'était plus dans mon esprit qu'une chose secondaire, à laquelle, tout préoccupé du désappointement que je venais d'éprouver, j'attachais une médiocre importance.

Par bonheur, c'est surtout lorsque je fais le moins d'efforts pour arriver à un résultat que je l'atteins plus sûrement.

Mon texte était beau : c'était ce grand égoïsme de la nature, qui, regardant toujours devant elle, et ayant besoin, avant toute chose, que les générations succèdent aux générations, dit à la jeune épouse par la voix du Seigneur :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari. »

Et voilà pourquoi Dieu, qui d'avance a prévu toute chose, a donné aux pères et aux mères un immense amour pour leurs enfans; tandis que, sans être ingrats, puisqu'ils obéissent aux intentions du Seigneur, les enfans sont loin d'avoir pour leurs parens ce même amour que les parens ont pour eux.

Dites à une mère :

« Tu quitteras ta fille, » fût-ce pour accomplir un plus saint devoir, et la mère n'obéira point, tant l'enfant de ses entrailles et de son lait lui est doublement cher.

Dites à la fille :

« Tu quitteras ta mère pour suivre ton mari, » et la fille

obéira en souriant, s'avançant comme la rose au-devant de celui qui passe dans le chemin, et qui la cueille en passant, la met à sa boutonnière ou à son chapeau, laissant le rosier stérile, et emportant avec lui la fleur et le parfum.

J'obtins un grand succès; je fis pleurer toutes les mères et sourire tous les enfans.

Et cependant deux choses avaient jeté une grande préoccupation dans mon esprit.

J'étais monté en chaire quelques instans avant de commencer mon sermon, de sorte que je pus jeter les yeux sur mes auditeurs, lesquels attendaient avec plus ou moins d'impatience, plus ou moins de curiosité le moment où je parlerais.

Au nombre de ces auditeurs étaient Jeannie et sa mère; sa mère s'était placée juste en face de moi, et naturellement sa fille était placée près d'elle.

Mais à peine entrée dans l'église, tout embarras, toute préoccupation, toute rougeur avaient abandonné la jeune fille pour faire place à une douce, sainte et réelle piété; elle ne s'était pas même préoccupée de l'espèce de rumeur qu'avait soulevée autour d'elle sa mise, beaucoup trop élégante pour sa condition; et, comme si elle eût compris que sous l'enveloppe dorée Dieu verrait le cœur pur, elle avait un instant levé les yeux vers le ciel, puis les avait abaissés sur son livre, qu'à partir de ce moment-là ils n'avaient plus quitté.

Le chant commença; assise pour la simple prière, elle se leva pour le chant.

Alors ses yeux et sa bouche parurent s'ouvrir tout ensemble, ses yeux pour la piété, sa bouche pour l'harmonie; alors elle parut tout oublier, la terre pour le ciel, les hommes pour les anges; alors un accent pur, céleste, se détacha des autres accens; ses paroles semblaient avoir des ailes, et, seules au milieu des autres paroles, s'élever dans l'éther et se perdre dans l'infini.

Je me rappelai que sa mère me l'avait vantée comme bonne musicienne; mais ce qu'elle faisait là, ce n'était point de la musique, c'était quelque chose de simple et de grand comme un chant d'oiseau, comme un bruissement

d'arbre, comme un murmure de ruisseau, comme une voix de la nature enfin, et non pas comme un chant de l'humanité.

Toute cette harmonie jaillissait de ses lèvres, sans effort et sans fatigue ; seulement sa tête, un peu inclinée sur son épaule comme si son cou gracieux, défaut des cygnes, était trop long et trop flexible pour la soutenir, sa tête, un peu inclinée sur son épaule, donnait à toute son attitude une grâce indéfinissable, et à sa physionomie un charme souverain ; et cela dura ainsi tant que dura le chant : sa voix, douce émanation de l'âme, qui avait commencé avec lui, cessa avec lui, naissant avec la simplicité de la prière, mourant avec la grandeur de la foi.

Puis elle se rassit comme elle s'était levée, sans ostentation et sans bruit, ne se doutant pas qu'elle venait de mêler une note divine à un concert humain.

Ce fut mon tour de parler.

Aux premières paroles que je prononçai, ses beaux yeux bleus se levèrent sur moi et ne s'en détachèrent plus; toutefois, il était facile de voir que c'était, non pas l'homme qu'elle regardait, mais le prédicateur qu'elle écoutait du regard, comme si les oreilles n'eussent pas suffi, comme si elle eût compris que ce qu'on dit avec les lèvres peut venir seulement de l'esprit, tandis que ce que l'on dit avec les yeux vient certainement du cœur.

J'avoue que ce que je venais de voir et d'entendre m'avait un peu raccommodé avec mademoiselle Jeannie.

Aussi, mon sermon terminé, peut-être, mon cher Petrus, était-ce seulement pour en avoir son avis, mais enfin, je le répète, mon sermon terminé, j'étais décidé à lui offrir le bras pour revenir à Wircksworth.

Mais, pendant la courte station que j'avais faite à la sacristie, la jeune fille était partie avec sa mère.

Dans la sacristie, je trouvai monsieur Smith, qui m'attendait et qui me fit compliment avec un accent si sincère, qu'il n'y avait point à se tromper sur l'intention ; à la porte de la sacristie et de l'église, je trouvai mon auditoire presque entier qui, lui aussi, m'attendait pour me féliciter.

C'était un triomphe, vous en conviendrez, mon cher Petrus; mais pourquoi me parut-il incomplet?

C'est qu'à ce triomphe une voix manquait, cette voix si pure que toutes les autres ne semblaient me féliciter qu'au nom de la terre, tandis qu'en me félicitant celle-là m'eût semblé le faire au nom du ciel.

Je retournai donc à Wirckswortb comme j'étais venu, dans la seule compagnie de monsieur Smith, et plus silencieux encore en revenant que je l'avais été en allant.

Cette fois, je n'avais pas l'excuse de la préoccupation, et cependant le bon pasteur Smith me laissa tout entier à ma rêverie.

Oui, à ma rêverie, mon cher Petrus, car, malgré moi, je rêvais à elle : sous la Jeannie transformée par sa mère, je retrouvais peu à peu mon inconnue de la fenêtre, et, cependant, je secouais la tête, et je disais à part moi :

« Non, non, non, jamais! »

Nous rentrâmes à la maison.

Madame Smith et sa fille nous attendaient au salon; madame Smith déborda en éloges sur mon sermon.

Jeannie ne dit pas un mot.

Je crois mon cher Petrus, que j'eusse donné toutes les louanges de la mère pour un mot de critique de la fille; au moins ce m'eût été une occasion de lui adresser la parole, de lui répondre, de discuter avec elle.

Son silence m'exaspéra.

On annonça que le déjeuner était servi.

Je me mis à table furieux.

Si je n'eusse pas vu Jeannie attentive et les yeux fixés sur moi, d'un bout à l'autre de mon sermon; si je ne l'eusse pas vue, au moment où je parlais de cette facilité des enfans à quitter ceux à qui ils doivent le jour, si je ne l'eusse pas vue chercher avec une main les mains de sa mère, et de l'autre essuyer une larme dans ses yeux, je me fusse dit qu'elle ne m'avait point écouté, et par conséquent point entendu.

Mais il n'en était point ainsi; elle n'avait pas perdu une seule de mes paroles. j'en étais sûr.

Son silence, c'était donc de l'opiniâtreté, de l'impolitesse ou tout au moins de la gaucherie.

De l'opiniâtreté, avec ces yeux doux comme ceux d'une gazelle! de l'impolitesse, avec cette voix tendre comme un chant! de la gaucherie, avec cette grâce ravissante!

C'était difficile à croire, et, cependant, il fallait bien que cela fût.

Aussi, je me résolus à payer son silence par mon silence; je savais que le déjeuner était dû aux soins de miss Jeannie, et, quoique je doive avouer, mon cher Petrus, qu'il était excellent, quoique cette excellence fût encore assaisonnée par une faim terrible que je devais à mes deux courses matinales, quoique j'engloutisse à moi seul la moitié de ce déjeuner, je ne prononçai pas un seul mot qui pût faire croire que je le trouvais bon.

Seulement, la différence qu'il y avait entre nous deux, c'est que Jeannie gardait le silence simplement, et comme une personne qui n'a rien à dire, tandis que, moi, je me taisais en homme qui a le cœur plein et qui enrage de ne point parler.

Au milieu de ce silence réciproque, le déjeuner fut fort maussade, comme vous devez le comprendce, mon cher Petrus.

Mademoiselle Jeannie se leva la première, et s'occupa du thé avec la même simplicité qu'elle avait mise à tout faire depuis notre retour de l'église: soit qu'elle se fût habituée à son costume, soit que la nature l'eût emporté sur cet art fatal dans lequel on avait emprisonné tous ses mouvemens, peu à peu elle avait repris sa grâce habituelle et sa simplicité ordinaire.

Je n'enrageais donc que davantage de ce qu'étant si simple et si naturelle, elle ne m'adressât la parole que pour me dire que le thé était fait, et pour m'inviter à passer de la table au guéridon.

Quant à la mère, il était facile de s'apercevoir que toutes ces lenteurs du repas et du thé lui pesaient.

Aussi, à peine eus-je avalé ma première tasse, que, sans me demander si j'en voulais une seconde :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, vous n'avez visité que le rez-de-chaussée de notre petite maison; suivez-moi, et je vous montrerai le premier étage...Vous verrez qu'elle renferme, entre ses quatre murs, plus de logemens qu'on

ne le croirait d'abord, et qu'à la rigueur, il y tiendrait deux ménages.

J'étais enchanté de quitter l'appartement où se trouvait mademoiselle Smith, ne fût-ce que pour lui prouver que je ne tenais pas le moins du monde à sa présence.

Je suivis donc mistress Smith, en grimaçant un sourire, dont un observateur plus fin que le vieillard ou plus curieux que la jeune fille eût facilement sondé le fond, mais dont la bonne madame Smith, le pasteur et mademoiselle Jeannie ne virent que la surface.

Je me doutais que ce voyage dans les latitudes élevées de la maison, n'avait d'autre but que de me montrer les richesses qui m'étaient restées inconnues, n'ayant visité que les régions inférieures.

Je ne me trompais pas.

Ce fut une seconde édition de l'exploration que m'avait fait faire la bonne madame Snart, lorsqu'elle m'avait reçu au presbytère d'Ashbourn.

Mais quelle différence dans l'intention, mon cher Petrus!

Chez madame Snart, c'était de la reconnaissance; chez madame Smith, c'était de la séduction.

Aussi, autant madame Snart était arrivée facilement à mon cœur, autant, de toute la force de ma volonté, je résolus de réagir contre mistress Smith.

Enfin, voyant que, malgré la revue que nous venions de passer de toutes ses richesses, j'étais resté froid et presque muet:

— Cher monsieur Bemrode, me dit-elle, je crois m'apercevoir que vous êtes un homme fort désintéressé.

Je fis de la tête un signe indiquant qu'elle ne se trompait pas.

— Vous avez raison, me dit-elle; le désintéressement est une vertu d'autant plus digne d'éloges qu'elle est rare; mais, croyez-moi, l'homme sage, et je vous crois un homme aussi sage que désintéressé, l'homme sage ne méprise pas cette honnête aisance, sans laquelle peuvent exister la tranquillité de l'esprit et la paix de la conscience, mais sans laquelle il n'existe point de bonheur réel.

Entrer en ménage avec des dettes, c'est un mauvais

commencement de communauté; on dort bien sur une paillasse de feuilles de maïs, mais on dort mieux encore sur de bons sommiers de crin et de bons matelas de laine.

Aussi un homme comme vous apporte certainement assez à sa femme quand il apporte une bonne cure comme celle d'Ashbourn, et un beau talent comme votre talent; mais il faut, en ce cas, que la femme apporte quelque chose de son côté, une dot sinon en argent, du moins en beau linge et en bons meubles. Vous avez, je présume bien, quelquefois pensé à cela, cher monsieur Bemrode?

L'attaque était si directe, que je sentis mes nerfs se crisper.

— Jamais, madame! lui répondis-je.

— Comment! jamais? s'écria-t-elle; vous n'avez jamais songé à vous marier?

— Je ne dis point cela, madame, répondis-je. Tout au contraire, j'y ai beaucoup songé, depuis quelque temps surtout.

— Depuis quelque temps! reprit madame Smith avec une voix dont elle ne put cacher l'altération. Auriez-vous donc déjà choisi votre compagne? auriez-vous rencontré l'épouse de votre cœur?

Je voulais, à quelque prix que ce fût, même au prix d'un mensonge, en finir avec cette obsession.

— Oui, madame, lui dis-je, et depuis longtemps.

— Alors, vous allez donc vous marier?

— Je n'attendais pour cela que d'être nommé pasteur.

— Et maintenant que vous l'êtes?...

— Maintenant, je l'espère, rien ne s'opposera plus à la réalisation de mes vœux.

— Oh! mon Dieu! murmura madame Smith, en posant une main sur sa poitrine, comme si elle eût reçu un coup en plein cœur, et en appuyant l'autre sur le dossier d'une chaise comme si elle chancelait sous le coup.

Mais elle se remit presque aussitôt.

Je vous avouerai, mon cher Petrus, qu'après cet aveu, je m'attendais à un changement dans ses manières, et que je comptais même sur ce changement pour excuser à mes yeux le péché que je venais de commettre en faisant un si gros mensonge.

Mais, au contraire, un sourire sincère, quoiqu'il ne fût pas exempt d'une certaine mélancolie, se dessina sur ses lèvres, et, me tendant la main qu'elle avait un instant appuyée sur son cœur :

— Excusez-moi, cher monsieur Bemrode, me dit-elle, j'ignorais cela, et je vous croyais libre.

A ces mots, à cet accent, à ce sourire, je compris que je m'étais trompé dans l'appréciation que j'avais faite, un peu superficiellement peut-être, du caractère de madame Smith, et, prenant la main qu'elle me tendait :

— C'est moi, lui dis-je en balbutiant, qui vous prie de m'excuser, chère madame.

— Et de quoi? dit-elle; de ce que vous êtes plus heureux que je ne croyais? Oh! non, non; plus d'arrière-pensée ni dans mon esprit, ni dans mon cœur, cher monsieur Bemrode.

Vous aimez quelqu'un; l'amour pur, l'amour désintéressé est le plus noble, je dirai mieux, le plus saint de tous les sentimens.

A partir de ce moment, chaque jour, matin et soir, je prierai Dieu pour vous et pour votre bien-aimée compagne.

Vous vous aimiez, je n'ai donc rien à vous souhaiter, si ce n'est que cet amour dure jusqu'au tombeau.

Vous êtes bon, vous êtes savant, vous êtes pieux; vos paroissiens vous aiment, vous admirent et vous respectent; vous avez bon cœur et bonne conscience : c'est tout ce qu'il faut pour obtenir la bénédiction du ciel.

Dieu vous donne la sienne, comme moi, pauvre femme, je vous donne la mienne?

La bénédiction de Dieu, c'est le plus grand bien que puisse désirer l'honnête homme en ce monde.

Allons, cher monsieur Bemrode, n'en parlons plus...

Que votre femme soit douce, pieuse, aimante... qu'elle vous rende aussi heureux... que...

Elle s'interrompit et changea vivement d'idée.

— Que j'ai tâché de rendre heureux monsieur Smith, qui, lui aussi, est un digne homme, poursuivit-elle.

Venez, mon cher monsieur Bemrode; vous n'avez plus

rien à voir, et moi, malheureusement, je n'ai plus rien à vous montrer.

Après quoi, essuyant une larme furtive, elle descendit l'escalier.

Je la suivis, tout attendri et près de pleurer moi-même, sans trop savoir si je devais la détromper ou la laisser dans l'erreur.

Mais, avant que j'eusse pris un parti, elle avait ouvert la porte du salon.

— Mon ami, mon enfant, dit-elle en s'adressant à son mari et à sa fille, j'ai à vous annoncer une bonne nouvelle. Votre cher voisin, le pasteur Bemrode, va se marier à une personne qui l'aime et qui, je l'espère, le rendra aussi heureux qu'il mérite de l'être.

Le pasteur regarda sa femme d'un air triomphant; Jeannie jeta un cri qui ressemblait à un cri de joie, et s'élança hors de la chambre.

Je regardai, je l'avoue, avec un certain étonnement, cette sortie dont je ne me rendais pas bien compte.

Mais monsieur Smith ne me donna point le temps de m'en préoccuper.

— Venez ici, mon jeune ami, me dit-il en me tendant les deux mains, je comprends pourquoi vous avez fait cet aveu à ma femme, et je vous en estime davantage.

Puis, se retournant vers madame Smith.

— Eh bien! mère, dit-il, nous sommes à notre aise, maintenant, et nous dînerons plus gaiement que nous n'avons déjeuné... Il faut vous dire, mon cher voisin, ajouta en riant monsieur Smith, une chose dont vous vous êtes déjà aperçu : c'est que la mère, cette excellente femme que voici, sur le bien que je lui avais dit de vous à mon retour d'Ashbourn, s'était mis certaine affaire en tête, pauvre chère femme!

Heureusement, Dieu a permis, vous aidant, que sa folie ne durât point longtemps.

De là, le voyage de Chesterfield pour acheter cet affreux costume de dame, sous lequel, sans m'en prévenir, on vous a montré notre Jeannie; de là, les mots à double entente sur le mariage; de là, l'exhibition de toutes nos pauvres richesses...

A quoi tout cela t'a-t-il menée, femme? A la ruine de tes espérances!

Ah! je te le disais ce matin encore :

« Les voies souterraines ne sont bonnes à rien; dès qu'on y entre, on a deux compagnons de voyage qui marchent, l'un devant, l'autre derrière : devant, le doute; derrière, l'angoisse. »

Depuis le matin, tu chemines ainsi, femme, et je te regardais avec tristesse, presque avec honte, trébucher à chaque pas.

Tu faisais fausse route : notre ami t'a remise dans le droit chemin!

Merci, voisin Bemrode, la leçon a été bonne, j'espère qu'elle profitera.

— Mon ami, dit madame Smith, excuse-moi... Excusez-moi, monsieur Bemrode... mais j'ai cru qu'il n'était pas défendu d'aider un peu la Providence.

— Femme, reprit le pasteur, retiens bien ceci : la Providence, fille de Dieu, plane si haut au-dessus de nos têtes, que tous les petits moyens que nous pouvons employer pour l'assujettir à nos caprices ne vont pas à moitié de la hauteur où elle se tient; la prière seule monte jusqu'à elle, femme. Ce qui est dans les desseins de Dieu arrivera toujours, que l'homme s'en mêle ou ne s'en mêle pas; et cela est bien heureux, car Dieu sait mieux que nous ce qu'il doit nous refuser ou nous accorder. Remercions donc Dieu, même du malheur qu'il nous envoie : ce que nous regardons comme un malheur n'est parfois que le commencement de notre félicité.

— Ainsi soit-il! murmura tristement madame Smith.

En ce moment, la porte du salon se rouvrit; je me retournai au bruit, et je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'étonnement et de joie.

C'était Jeannie, non plus telle qu'elle nous avait quittés, c'est-à-dire avec son chignon poudré, ses cheveux en racine droite, son teint rosé perdu sous le rouge et le blanc, sa robe de pékin broché, ses paniers gigantesques et ses mules à hauts talons; mais Jeannie avec son chapeau de paille couronné de bluets, ses cheveux blonds flottant au

vent, son frais visage, sa robe blanche et sa ceinture bleue.

Elle entra en riant et en sautant, toute joyeuse d'être à la fois débarrassée de sa toilette et de moi, deux choses qui paraissaient la gêner fort.

— Monsieur Bemrode, dit-elle, maman vous a montré son linge, ses cuillères d'argent et ses belles armoires de noyer; venez avec moi, je vous montrerai mes fleurs, mes poules, mes oiseaux. Vous me parlerez de la jeune miss que vous aimez, et qui doit être fort belle; et, moi, je vous parlerai de votre sermon, qui a été fort beau.

Je me retournai vers monsieur et madame Smith, comme pour leur demander la permission de me rendre à l'invitation de la gracieuse enfant.

— Allez, allez, me dit le père, Dieu veut ce qu'il veut, et l'homme n'est que l'instrument aveugle de cette volonté.

Je pris vivement le bras de Jeannie, et je sortis avec elle.

XVIII

LA PROMENADE.

Ai-je besoin de vous rappeler, mon cher Petrus, que j'avais à peine vingt-cinq ans, et que Jeannie n'en comptait que dix-neuf?

Nous étions moins avancés dans la vie que la nature ne l'était dans l'année : la nature en était au mois de juin, et nous, nous n'étions encore, Jeannie qu'en avril, et moi qu'en mai.

Aussi notre cœur à tous deux fleurissait comme les primevères qui étoilaient le chemin et les violettes qui le parfumaient.

Nous nous élançâmes tout joyeux hors de l'œil des grands parens, comme l'oiseau de Jeannie s'élançait hors de sa cage.

Ou eût dit que, comme lui, nous avions des ailes.

Vous vous demandez peut-être, cher Petrus, si toute

cette joie, tout ce bonheur, toute cette suavité d'âme, étaient bien en harmonie avec mon titre de pasteur et la mission qu'il m'impose.

Oui, cher ami, oui, car le bonheur rend bons ceux qui sont mauvais, meilleurs ceux qui sont bons; oui, car je me sentais meilleur que je n'avais été; j'eusse voulu serrer le monde entier contre ma poitrine bondissante; j'eusse voulu effeuiller les fleurs de ma couronne sur les pas de l'humanité.

Si un mendiant m'eût rencontré, je lui eusse donné la guinée et les quelques schellings qui me restaient.

Qu'avais-je besoin d'argent? N'étais-je pas riche de mon amour et de mon bonheur? N'étais-je pas riche de ce trésor que je croyais perdu et que je venais de retrouver? de cette belle jeune fille aux cheveux blonds, au chapeau de paille, à la robe blanche; de cette jeune fille qui s'appuyait à mon bras comme si elle était ma sœur, et pour qui, je le sentais bien, j'étais plus qu'un frère?

Mais elle, en vérité, dans son innocence, elle me tenait pour un ami, pour un compagnon, pour l'hôte de son père, pas pour autre chose.

Comme elle me l'avait dit, elle me mena voir ses poules, qui accoururent en l'apercevant; ses pigeons, qui volèrent à l'instant même autour d'elle.

— O mon Dieu! dit-elle, pauvres petits, j'ai oublié leur graine... C'est la première fois qu'ils seront trompés en venant à moi!

— Vous faites ces pauvres animaux bien égoïstes, chère Jeannie, en supposant qu'ils ne viennent pas un peu pour vous-même.

— N'importe, dit-elle, je ne veux pas faire cette expérience, qui tournerait peut-être à ma confusion... Allons chercher du grain.

Nous courûmes vers une espèce de hangar, suivis des poules, qui trottaient sur nos traces, et des beaux pigeons, blancs et gracieux comme des colombes, qui voletaient autour de nous.

Un chien attaché à sa chaîne faisait tout ce qu'il pouvait pour la rompre et s'élancer sur nos pas; il hurlait moitié

joyeusement de voir Jeannie, moitié tristement de ne pouvoir la caresser.

Il se désespérait de ne pas être de cette fête générale à laquelle se livrait la basse-cour en l'honneur de Jeannie.

Il n'y avait pas jusqu'à deux canards, un mâle et une femelle, suivis d'une douzaine de canetons, qui, tirés par l'attraction commune hors de la petite mare où ils barbotaient, ne courussent derrière nous, formant l'arrière-garde de toute cette troupe emplumée.

Sous le hangar était un coffre; dans ce coffre, toute sorte de grenaille destinée aux hôtes de la basse-cour.

Poules, canards et pigeons connaissaient bien ce coffre, qu'ils saluèrent, poules en pépiant, canards en cancanant, pigeons en roucoulant.

Je soulevai le couvercle du coffre, auquel je donnai ma tête pour point d'appui, ce qui nous permit d'y puiser tous deux à pleines mains.

Puis, nos mains pleines, je laissai retomber le couvercle du coffre.

Vous rappelez-vous, cher Petrus, une charmante gravure, d'après un tableau français, intitulée: la *Petite Fermière!*

C'est une belle jeune femme entourée de tout un monde ailé qui attend sa nourriture.

Jeannie était l'original du tableau.

Les poules volaient pour atteindre ses mains; les pigeons se posaient sur son épaule; les canards se dressaient maladroitement sur leurs pattes en battant des ailes.

Je me reculai un instant, pour voir tout à mon aise la reine du royaume ailé, et, quoique j'eusse mes deux mains remplies de grain, pas un des sujets de Jeannie ne déserta sa maîtresse pour moi.

— Vous voyez, lui dis-je, chère voisine, vous étiez ingrate à l'endroit de ces pauvres animaux.

— Attendez, dit-elle.

Et elle sema son grain.

Toute la famille emplumée se jeta sur ce grain, qui disparut en un instant.

Puis, tout cela resta l'œil et le bec en l'air, tournant mélancoliquement la tête, et clignant de l'œil pour voir si

c'était bien tout ce qu'on devait attendre de la petite fermière.

— La ! dit Jeannie, à votre tour, maintenant.

Et, à mon tour, j'appelai poules, canards et pigeons de la voix et du geste.

A la pluie de graines que je répandis autour de moi, toute la cour de Jeannie déserta sa maîtresse pour me saluer son roi, à l'exception d'un beau pigeon blanc qui, resté sur l'épaule de la jeune fille, caressait ses lèvres roses avec son bec rose, et semblait n'avoir besoin d'autre nourriture que des baisers qu'il donnait et recevait.

— Eh bien ! lui dis-je, chère Jeannie, vous voyez qu'il y a des cœurs fidèles en ce monde !

— Oui, répondit-elle en souriant, un sur cinquante peut-être, je le sais.

— Et, lui répliquai-je, n'est-ce pas beaucoup, ou plutôt n'est-ce point assez ?

Elle prit son pigeon entre ses deux mains, l'embrassa sans répondre et le jeta en l'air.

Mais lui, au lieu de retourner au colombier où l'on semblait le renvoyer, vola pendant quelques instans d'un vol circulaire autour de Jeannie, et revint se poser sur son épaule.

Même chassé par sa maîtresse, il ne voulait pas la quitter.

— Voilà qui vous prouve, Jeannie, ajoutai-je en souriant, qu'il est non seulement des cœurs fidèles, mais encore des cœurs dévoués.

Le chien aboyait toujours de joie et tendait sa chaîne vers sa maîtresse.

— Ne faites pas trop attendre votre visite au pauvre prisonnier, lui dis-je ; elle perdrait une partie de son mérite.

Nous nous avançâmes vers la niche, avec le cortége tout entier des poules et des canards, qui semblaient attachés à nos moindres pas.

— C'est Fidèle, dit Jeannie ; en votre qualité de voisin, il faut que vous fassiez connaissance avec lui. Détachez-le vous-même, afin que cette connaissance commence, de

votre côté, par un service rendu, et, du sien, par la gratitude.

Je détachai Fidèle, qui se mit à bondir joyeusement au milieu des poules, des canards et des pigeons, sans s'inquiéter où il posait ses pattes.

Les pigeons s'envolèrent; les poules s'effarouchèrent; les canards regagnèrent leur mare au plus vite.

Ce fut à Jeannie d'abord que s'adressèrent les premières démonstrations de Fidèle.

Puis, dans le juste partage de sa reconnaissance, il vint ensuite à moi.

Deux ou trois caresses que je lui fis établirent entre nous un commencement d'amitié.

— Maintenant, dit Jeannie, venez voir mes fleurs.

Je n'avais d'autre volonté que celle de la belle jeune fille; il me semblait que ma vocation était de marcher derrière elle, d'admirer ce cou svelte, cette taille fine, ce pied si léger, qu'à chaque instant je craignais que tout cet ensemble aérien ne prît des ailes et ne remontât aux cieux en me laissant seul sur la terre!

Jeannie ouvrit, l'une après l'autre, deux grilles, et nous nous trouvâmes dans un charmant petit jardin plein de de fleurs, où Fidèle s'élança avec l'enivrement de la liberté, sautant après les papillons, aboyant à la poursuite des oiseaux.

Jeannie le rappela : oiseaux et papillons étaient les hôtes de la jeune fille, et, les uns et les autres, sachant qu'ils n'avaient rien à craindre d'elle, venaient d'habitude voleter autour d'elle.

Fidèle obéit, se calma, et suivit gravement les allées, au lieu de bondir follement à travers les plates-bandes.

Ce royaume des fleurs était une annexe de l'empire de Jeannie.

Au milieu des roses, des iris, des anémones, des jacinthes et des tulipes, Jeannie semblait une fleur détachée, vivante, douée de la faculté de se mouvoir; elle parlait à toute cette végétation brillante et parfumée comme elle parlait à ses poules, à ses pigeons et à ses canards; chaque fleur avait pour Jeannie, non-seulement son nom de fleur, mais encore son nom d'amitié; elle

était la sœur aînée de toute cette famille, qu'elle avait soignée depuis le printemps comme une petite mère ; elle me racontait l'indisposition de ce lilas, la maladie de cette renoncule ; elle me vantait la belle et vigoureuse santé de ces balsamines...

Et on eût dit que, de l'autre côté, les fleurs lui étaient reconnaissantes comme des êtres doués de sentiment, on eût dit que leurs parfums, qui parfois s'élevaient plus vifs, étaient un hommage que les plus tendres lui rendaient; on eût dit, enfin, que le doux frémissement que leur imprimait la brise, dont le souffle les courbait à ses pieds, n'était autre chose que l'attraction qu'elle exerçait sur les plus flexibles et les plus aimantes...

Sans doute, c'était une illusion; mais il me semblait que, sur son passage, les rosiers allongeaient leurs branches pour la retenir, que les lilas faisaient flotter leurs panaches, que les jasmins secouaient leur neige, et que tout ce monde embaumé saluait sa présence par le chant des rossignols, des fauvettes et des mésanges, si bien cachés dans les massifs, qu'il était impossible de savoir si c'étaient les parfums qui avaient des voix ou les voix qui avaient des parfums.

Arrivée à un angle du jardin donnant par une petite porte sur la prairie, Jeannie mit son doigt sur sa bouche pour me commander le silence.

Je me tus, elle marcha plus légèrement encore pour m'indiquer de ne point faire de bruit, et je la suivis, marchant sur la pointe du pied.

Elle arriva ainsi la première à une touffe épaisse de boules de neige et de lilas se détachant sur un massif d'arbres verts; elle en écarta doucement les branches, et, d'un mouvement de l'œil et du sourcil, elle me montra un nid perdu dans le feuillage.

J'eus quelque peine à l'apercevoir d'abord, tant il avait été artistement masqué par la prudente prévoyance des architectes ailés qui l'avaient bâti; c'était un nid de fauvettes ; la mère était dessus.

— N'aie pas peur, petite mère, lui dit Jeannie de sa douce voix, et, allongeant la main, elle prit légèrement la

mère, la souleva du nid, dans lequel je pus voir cinq œufs d'un gris clair, mouchetés d'un gris plus foncé.

— Oh! lui dis-je, elle couve... remettez-la bien vite sur son nid... Vous savez que les oiseaux abandonnent leur nid quand ils s'aperçoivent qu'on y a touché.

— Les autres oiseaux peut-être, dit Jeannie, mais pas les miens... Vous allez voir.

Et elle approcha la fauvette de ses lèvres et l'embrassa, puis des miennes, et je l'embrassai aussi; après quoi, elle remit la pauvre petite bête sur son nid.

La fauvette écarta aussitôt ses plumes, comprimées un instant, et s'enfonça dans la concavité, qu'elle couvrit entièrement de son corps.

— Voyez-vous, me dit-elle en se retournant de mon côté, elle ne s'enfuit même pas.

Je fis un signe affirmatif.

Je voyais en effet, mais à travers un nuage : en me donnant la fauvette à baiser, Jeannie m'avait aussi donné sa main; de sorte que mes lèvres avaient un peu porté sur la tête de l'oiseau, et beaucoup sur la main de la jeune fille.

Jeannie souriait dans son innocence; elle n'avait pas même senti ce baiser partagé avec un oiseau, et qui, la laissant impassible, me jetait, à moi, un si doux voile sur les yeux.

Pourtant, elle s'aperçut de l'espèce d'éblouissement auquel j'étais en proie.

— Vous n'avez pas, comme moi, un grand chapeau de paille, cher monsieur Bemrode, dit-elle, de sorte que le soleil vous fait mal... Allons un peu à l'ombre.

Et elle ouvrit la porte du jardin donnant sur une belle prairie boisée, sous l'ombre de laquelle Fidèle s'élança le premier, où elle suivit Fidèle, et où, à mon tour, je la suivis.

XIX

OU NOUS PARLONS PEU DE MON SERMON, BEAUCOUP DE LA FEMME QUE J'AIMAIS.

Il était impossible de présenter à l'œil, à l'odorat, je dirai presque au toucher, à tous les sens enfin, un contraste plus charmant que celui qu'offrait la fraîche et sombre prairie dans laquelle nous entrions, avec le jardin, plein de lumière, de couleurs et de parfums, que nous quittions.

C'était le milieu entre le jour et les ténèbres que cette verte prairie plantée d'aulnes énormes et de peupliers gigantesques ; à notre gauche s'étendait un véritable bois composé de ces deux essences d'arbres, qui grandissent si bien dans les terrains humides ; à notre droite, une longue allée de saules bordant un charmant petit ruisseau murmurant son éternelle chanson, tout en faisant tremblotter dans son cours et à sa surface les étoiles des pervenches azurées et les myosotis aux prunelles d'or.

De l'autre côté du ruisseau, sur le rude tapis d'un pré nouvellement fauché, s'élevaient des meules de foin jaunissantes et jetant aux chaudes brises du midi leurs âcres parfums.

Nous marchâmes ainsi pendant cinq minutes à peu près, Fidèle courant et aboyant, Jeannie suivant le petit sentier où l'on ne pouvait s'avancer qu'un de front, et moi emboîtant le pas derrière Jeannie.

Enfin, la belle jeune fille s'arrêta sous un saule plus épais que les autres, au pied duquel l'herbe froissée indiquait une station habituelle.

Elle enleva son chapeau, qu'elle suspendit à une branche, s'assit, et me fit signe de m'asseoir près d'elle.

J'obéis.

Fidèle franchit le fossé, décrivit un grand cercle dans la prairie, et revint se poser gravement vis-à-vis de nous.

Alors, tout en assemblant un bouquet de fleurs de son

jardin et de fleurs des champs, Jeannie se retourna de mon côté.

— Mon cher voisin, me dit-elle, quand nous sommes sortis tous deux, je vous ai promis que j'allais vous montrer mes poules, mes pigeons et mes fleurs : vous avez vu tout cela. J'ai ajouté que je vous ferais mes complimens sur votre sermon : votre sermon était fort beau, et vous n'en doutez pas, car vous m'avez vue pleurer, et les larmes valent mieux que des louanges. Enfin, j'ai dit que, de votre côté, vous me parleriez de la femme que vous aimez; vous n'avez rien répondu, mais, ne rien répondre, c'était vous engager : qui ne dit mot consent, ou le proverbe est faux. C'est donc maintenant à vous de parler, et à moi de me taire, cher voisin.... Parlez ; je me tais ; j'écoute.

J'étais assis près d'elle, appuyé sur mon coude, la regardant en profil perdu, et la trouvant adorable ainsi : le moment était donc bien choisi par elle, comme vous le voyez, mon cher Petrus, pour m'inviter à lui parler de la femme que j'aimais.

Il me prit cette tentation, ou de la prendre entre mes bras, ou de me jeter à ses pieds en criant :

— Jeannie ! Jeannie ! la femme que j'aime, c'est toi !

Mais je n'osai point ; et puis, vous le dirai-je, mon ami, la situation était si douce, je me sentais si heureux d'être assis près d'elle, je la trouvais si belle à regarder, que je ne voulais pas encore en finir avec le bonheur que j'éprouvais, fût-ce même pour un bonheur plus grand !

— Ainsi, lui dis-je, chère Jeannie, vous désirez connaître celle que j'aime ?

— Oui.... mon père nous a dit tant de bien de vous.....

Elle vit dans quel chemin elle venait de s'engager, et, ne voulant pas reculer, elle continua, souriant et rougissant à la fois :

— Mon père nous a dit tant de bien de vous, que vous avez vu à quelle folie il avait poussé ma mère !

— Folie que vous n'avez point partagée un seul instant vous-même, n'est-ce pas, Jeannie ?

— Oh ! moi, je vous détestais ! N'étiez-vous pas cause qu'on me tirait les cheveux pour me coiffer en racine droite, que l'on me serrait la taille dans un corps de fer,

et que l'on me faisait marcher sur des talons qui me grandissaient de deux pouces, et qui me tordaient les pieds?... Il me semble qu'il y avait bien là de quoi maudire quelqu'un?

— Oui.... mais, maintenant?

— Oh! maintenant, c'est tout autre chose... Du moment où ma mère a renoncé à ses projets sur vous; du moment où j'ai pu remettre mes petits souliers, jeter bien loin de moi mon corps en fer, et secouer la poudre de mes cheveux jusqu'à la dernière parcelle, de ce moment-là, non-seulement je ne vous déteste plus, mais....

Je l'interrompis.

— Vraiment?... Et croyez-vous que je me contente de cela, que vous ne me détestiez plus?

— Vous ne m'avez pas laissé achever, dit-elle; j'allais vous avouer que, non-seulement je ne vous déteste plus, mais encore que je vous aimais comme un frère.

— Merci! fis-je en lui prenant la main, merci, Jeannie!

— Or, vous aimant comme un frère, je veux connaître la femme à laquelle vous êtes fiancé, pour l'aimer comme une sœur, continua la jeune fille.

— Je ne vous ai pas dit que je fusse fiancé, Jeannie.

— Oh! mon Dieu! reprit-elle en essayant d'enlever sa main des miennes, fiancé ou non, puisque vous l'aimez et puisqu'elle vous aime....

Je retins sa main.

— Je vous ai dit que je l'aimais, Jeannie, mais je ne vous ai pas dit qu'elle m'aimât....

— Comment! s'écria la jeune fille étonnée, sans plus s'occuper de sa main qu'elle m'abandonna, vous aimez une femme qui ne vous aime pas?

— Cela ne s'est-il jamais vu, Jeannie, lui demandai-je en la regardant avec tendresse, que l'on aime quelqu'un qui ne vous aime pas?

— Je ne sais, dit-elle.

Puis, me regardant d'un air de compassion:

— Oh! mon Dieu! me dit-elle, auriez-vous le malheur d'aimer sans être aimé?

— J'ai, répondis-je, le malheur d'aimer quelqu'un qui ne sait pas que je l'aime.

— N'avez-vous jamais osé lui avouer votre amour?

— Je ne lui ai parlé qu'une seule fois dans ma vie!

— Mais comment avez-vous pu devenir amoureux d'une femme que vous n'avez vue qu'une fois?

— Je ne vous ai point dit, Jeannie, que je ne l'eusse vue qu'une fois; je vous ai dit seulement que je ne lui avais parlé qu'une fois.

— Oh! mais c'est tout un roman, alors! s'écria gaîment la jeune fille.

— Tout un roman, oui, chère Jeannie; une pastorale de Longus....

— Et vous allez me conter cela, je l'espère.

— Si vous le permettez, Jeannie....

— Si je le permets? Je crois bien que je le permets? je fais mieux, je vous en prie!

Il me serait impossible de vous dire avec quelle coquetterie charmante, et toute imprégnée à la fois d'innocence et de naïveté, Jeannie prononça ces dernières paroles.

Je ne l'eusse pas aimée, que, bien certainement, là, sous ce saule, assis près d'elle, avec ce ruisseau gazouillant à nos pieds, ces oiseaux chantant sur nos têtes, cette pénétrante odeur du muguet venant de l'ombre, cette âcre senteur des foins venant du soleil, avec sa main reposant dans mes mains, ses yeux fixés sur mes yeux, son doux sourire cherchant ma pensée au fond de mon cœur, sa curiosité appelant mes paroles sur le bord de mes lèvres, je ne l'eusse pas aimée, que, bien certainement, à cette heure, en ce moment, j'en fusse devenu amoureux.

— Oh! oui, oui, Jeannie, m'écriai-je en portant vivement sa main à mes lèvres, oh! oui, je vous dirai qui j'aime, et, n'est-ce pas, vous ne me désespérerez point en me disant qu'on ne saurait m'aimer?

La jeune fille me regarda avec étonnement.

— Ecoutez, lui dis-je, c'est la première fois que j'aime; il y a huit jours, je ne connaissais encore l'amour que de nom, ou plutôt je ne le connaissais pas même de nom.

— Il y a huit jours?

— Oui.

— Et tout à coup, dit-elle en riant, vous avez découvert cette merveille de la création qui devait prendre votre cœur? Et vous avez aimé comme cela?

— Justement, Jeannie; cela s'est fait ainsi que vous le dites... Ne vous a-t-on pas raconté parfois que, dans un coin du ciel que l'on croyait désert, on avait, tout à coup, à l'aide d'un télescope, découvert une étoile inconnue jusqu'alors, et, cependant, la plus belle, la plus brillante des étoiles?

— Et il vous a fallu un télescope pour cela?

— Oui, Jeannie, et voilà pourquoi je la connais sans qu'elle me connaisse, pourquoi je la vois sans qu'elle me voie... Deux jours le ciel a été couvert, deux jours elle a disparu; pendant ces deux jours, je n'ai pas vécu; la terre me semblait dépeuplée, le ciel vide; les autres étoiles n'existaient plus, ou plutôt je ne les regardais pas... Enfin, je l'ai revue, mais nébuleuse, mais voilée... Alors, j'ai cru m'être trompé; j'ai douté de mon télescope, j'ai douté de mes propres yeux, j'ai douté d'elle-même... Par bonheur, c'était cette fois-là que je me trompais réellement! Tout à coup, elle s'est dégagée des nuages qui l'enveloppaient, et je l'ai retrouvée pure, chaste, brillante; de sorte que vous me voyez, Jeannie, après tous mes doutes, après toutes mes craintes, plus rassuré et plus amoureux d'elle que jamais!

— Écoutez, monsieur Bemrode, me dit Jeannie, devenue plus sérieuse sans être plus sévère, je ne comprends pas très bien le langage figuré, et n'ai surtout pas l'esprit assez subtil et assez orné pour vous répondre dans le même style. Faites donc descendre votre étoile du septième ciel où vous l'avez placée, de façon à ne la voir qu'avec ce télescope merveilleux à l'aide duquel vous l'avez découverte; isolez-la un peu plus; mettez-la dans le rayon de mon œil, et, alors seulement je pourrai vous dire ce que je pense, et, par conséquent, ce que vous en devez penser.

En l'écoutant, je compris, mon cher Petrus, que ce moment suprême de l'existence où il est donné à l'homme de choisir entre la joie ou la tristesse, entre la vie ou le néant, était arrivé pour moi; je compris que, la vie et la joie,

Dieu les mettait là toutes deux à ma portée, et qu'il ne s'agissait plus que d'étendre la main et de les saisir.

Je lui racontai tout : mon arrivée à Ashbourn ; comment j'y avais été reçu par la veuve du pasteur Snart ; comment j'avais cru retrouver en elle une seconde mère ; comment, un instant, elle m'avait appelé son fils.

Je lui dis ma douleur quand, à mon retour, je la trouvai morte ; mon isolement, ma misère ; puis comment, par la charité de mes paroissiens, ma misère avait disparu, ne me laissant que l'isolement ; puis enfin comment, par une grâce de la Providence, par une charité du Seigneur, cet isolement avait disparu à son tour.

Je lui fis la description de cette petite maison blanche, verte et rouge, sortant à moitié d'un massif d'arbres et de fleurs, devenue mon seul horizon ; je lui dépeignis cette fenêtre, cadre charmant d'un plus charmant portrait.

Elle assista à toutes mes espérances quand mon inconnue apparaissait, à toutes mes angoisses quand la fenêtre était vide ou fermée.

Je ne lui cachai pas mes deux excursions du soir, l'une où je m'étais borné à venir sur la grande route et à écouter l'éloge de monsieur Smith et de sa fille ; l'autre où j'avais été jusqu'à faire le tour de la maison éteinte, presque morte, à l'exception de cette étincelle de vie, de lumière restée dans la salle basse, et que j'avais entrevue par la grille de la rue, grille d'où m'avait chassé la voix des trois hommes et le bruit de la voiture.

Elle put me suivre chez moi, me voir rentrer au presbytère, plus sombre, plus isolé, plus vide que jamais ; monter à ma chambre sans lumière, ouvrir machinalement ma fenêtre, et, tout à coup, pousser un cri en retrouvant mon étoile disparue.

Puis, après tout cet ensemble, vinrent les détails : la cage et le chardonneret, les rideaux blancs du lit, les fauteuils de perse à fleurs roses, le pot de faïence bleue, le chapeau de paille, la couronne de bluets, rien ne fut omis, rien ne fut oublié, pas même mon désappointement du matin, lorsque je vis ma blonde inconnue, à la robe blanche et à la ceinture bleue, transformée en dame de la ville,

coiffée en racine droite, vêtue d'une robe de pékin brochè, et chancelante sur ses mules à hauts talons.

Arrivé là, il fallait aller jusqu'au bout et tout dire, même mon mensonge.

Je le dis, mais je dis aussi ma joie, mon bonheur en retrouvant le charmant papillon que j'avais rêvé, au moment où il sortit de sa chrysalide, plus brillant, plus frais, plus aérien que jamais.

Je pris, les uns après les autres, tous les détails de cette dernière heure, envolée rapide comme une seconde, et qui, cependant, renfermait toute ma vie à venir : la basse-cour avec ses poules, ses canards, ses pigeons, c'est-à-dire la vie matérielle; le jardin avec ses fleurs, ses oiseaux chanteurs, son soleil, c'est-à-dire la vie poétique ; cette prairie avec son ombre, son ruisseau murmurant, ses lointaines senteurs, c'est-à-dire la vie rêveuse et recueillie ; je ne m'arrêtai dans mon récit qu'à la fin de mon roman lui-même, qui me conduisait là, sous ce saule où j'étais couché près d'elle, et, arrivé là, je m'écriai :

— Jeannie ! chère Jeannie ! vous connaissez maintenant la bien-aimée de mon cœur ; ma joie ou ma douleur dépend d'elle... Dites, ma chère Jeannie, dois-je espérer ou désespérer?

Jeannie avait écouté tout le commencement de mon récit avec ses beaux yeux sourians et interrogateurs fixés sur moi, car elle ne comprenait pas encore, et croyait qu'il était question d'une étrangère ; puis, peu à peu elle avait deviné qu'il s'agissait d'elle ; alors elle avait lentement baissé les yeux, mais sans cesser d'écouter ; enfin, une rougeur plus vive avait passé sur ses joues, un mouvement plus rapide avait soulevé sa poitrine ; tout à coup, elle s'était levée, mais était demeurée debout, rougissant de plus en plus, immobile et pareille à la statue de la Modestie...

Et moi, aux derniers mots, je m'étais mis à genoux, la retenant par sa belle main. A ma prière, au léger cri de douleur qui m'échappa lorsque je sentis cette main près de glisser dans la mienne, elle eut pitié de moi et resta.

Cette pitié me rendit bien heureux, car, dans ce cas, vous le savez, vous, docte professeur en philosophie, dans

ce cas, la pitié n'est rien autre chose qu'un commencement d'amour.

Je demeurai donc un genou en terre, haletant, l'œil fixé sur elle, serrant sa main dans ma main, et n'ayant la force que de murmurer ces mots :

— Jeannie !... chère Jeannie !

Alors, elle, de sa voix douce et tremblante à la fois :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, il me paraît que c'est mal ce que vous faites en ce moment, et que le détour que vous avez pris est bien subtil pour quelqu'un qui aime... Mais n'importe ; je vous répondrai simplement : Oui, quand ma mère m'a emmenée à Chesterfield pour me faire habiller comme la fiancée de l'intendant du comte d'Alton ; quand elle m'a dit que, pour vous plaire, je devais poudrer mes cheveux, mettre cette vilaine robe brochée et ces hautes mules qui m'empêchaient non-seulement de courir, mais même de marcher, il m'a semblé qu'un homme qui, pour l'aimer, exigeait d'une femme tous les sacrifices du simple, du naturel, du vrai, devait mal aimer ; que cet homme détesterait mes oiseaux, mes fleurs, ma prairie ; que c'était une autre vie que la mienne, si douce, si calme, si tranquille, que cette vie dans laquelle j'allais entrer...

Alors, de même que vous avez été prévenu contre moi, j'ai été, moi, prévenue contre vous ; j'ai retardé ma mère, qui me pressait, afin de ne point faire la route avec vous ; je me suis placée, ou plutôt, à mon grand regret, ma mère m'a placée en face de la chaire ; je me suis assise avec l'intention de trouver votre sermon mauvais... ce me fut une chose impossible, votre sermon était fort beau... seulement, le texte, plus encore que vos paroles, m'a fait pleurer ; car le texte disait : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari, » et quitter mon père et ma mère me semblait le plus grand malheur du monde...

Votre sermon fini, je pleurai à la fois, de vos paroles et du texte, car, je vous le répète, vous avez été bien éloquent ; mais je vous en voulais d'avoir choisi un pareil sujet.

C'est pourquoi je suis partie la première ; et, quelque

instance qu'ait faite ma mère, je n'ai point voulu vous attendre.

De là mon silence à votre retour; dix fois le désir m'est venu de vous complimenter, je n'en ai pas eu le courage.

Lorsque vous êtes sorti avec ma mère, je dois tout vous dire, n'est-ce pas? lorsque vous êtes sorti avec ma mère, je me suis levée, j'ai été à mon père, je l'ai embrassé au front; puis je me suis mise à genoux devant lui, et alors, les mains jointes, je lui ai dit : « N'est-ce pas, bon père, que tu n'exigeras point que ta fille épouse un homme qu'elle n'aime pas et qui la rendrait malheureuse? »

— Oh! Jeannie! Jeannie! m'écriai-je.

— Attendez donc! répondit la jeune fille avec un adorable sourire; vous m'avez tout dit, laissez-moi tout vous dire.

Mon père est bon, mon père m'aime; il m'a répondu : « Mon enfant, tu ne seras jamais qu'à l'homme que tu choisiras. »

Alors je me suis jetée à son cou, et l'ai embrassé bien plus tendrement que la première fois.

C'est en ce moment que vous êtes rentré avec ma mère, et que ma mère nous a annoncé que vous aimiez une autre femme et que vous alliez vous marier.

A cette bonne nouvelle, j'ai senti mon cœur sourire; j'eusse battu des mains et sauté de joie si je l'eusse osé... Mais, au moins, libre de reparaître ce que j'étais, je me suis élancée hors du salon, pour monter rapidement à ma chambre et me débarrasser de cette odieuse toilette ; et, au fur et à mesure que je dépoudrais mes cheveux, que je desserrais ma robe, que je jetais à l'autre bout de l'appartement mes mules à hauts talons, vous me paraissiez bien plus beau, bien plus aimable, bien plus éloquent qu'une heure auparavant.

Je me rappelais avoir lu le texte de votre sermon dans la Bible, et, puisqu'il était dans la Bible, je ne m'étonnais plus que vous l'eussiez pris.

Enfin, je suis descendue, leste, joyeuse, le cœur léger; je vous ai retrouvé au salon, et je me suis dit que j'avais été injuste envers vous; il ma semblé que vous deviez aimer mes oiseaux, mes fleurs, l'ombre des saules, la pro-

menade au bord du ruiseau ; je vous ai dit : « Venez ! » Vous êtes venu.

Alors, comme si je vous connaissais depuis dix ans, je vous ai raconté mes plaisirs, mes joies, ma vie ; vous avez donné à manger à mes poules; vous avez caressé Fidèle ; vous avez embrassé ma fauvette ; vous vous êtes assis près de moi, aspirant les senteurs de la prairie, et non-seulement je ne vous craignais plus, mais encore je vous aimais comme un frère.... Maintenant vous me demandez si je puis vous aimer autrement.... Je n'en sais rien ; car n'ayant jamais connu que mon père, que ma mère, n'ayant vu que les paysans de ce village, j'ignore tout à fait l'amour.

Mais vous, vous, qui êtes si savant, si je vous aime, vous le verrez bien.... vous me le direz, et, quoique vous ayez menti une fois, je tâcherai de vous croire....

— Oh ! Jeannie ! Jeannie ! m'écriai-je, vous êtes un ange de candeur !... Oui, vous m'aimerez comme je vous aime !

— Je ne demande pas mieux, répondit la jeune fille en me rendant sa main, qu'elle m'avait retirée.

Et j'y appuyai de nouveau mes lèvres ; mais, cette fois, ce ne fut point par surprise.

Aussi sentis-je cette main, insensible la première fois, tressaillir sous mon baiser.

— Rentrons, monsieur Bemrode, dit Jeannie ; il me semble qu'après ce que nous venons de dire, j'ai besoin d'embrasser ma mère....

Et nous marchâmes l'un à côté de l'autre, sans nous dire une seule parole, tant nos cœurs étaient pleins !

XX

L'ÉPREUVE.

Je rentrai seul au salon.

Après avoir embrassé sa mère, qu'elle rencontra dans la cour, avec une tendresse et une effusion qui étonnèrent

la bonne femme, Jeannie monta dans sa chambre, où elle resta jusqu'à l'heure du dîner.

Et, chose singulière! cette absence me faisait presque joyeux; mon cœur me disait que c'était, non point pour me fuir, mais au contraire pour se retrouver seule avec moi, que Jeannie s'était retirée; elle avait voulu revoir cette petite chambre dont je lui avais parlé, et peut-être, le cœur est prompt à se faire de semblables vanités, peut-être, à son tour, cherchait-elle des yeux ma fenêtre, comme j'avais cherché la sienne.

Moi, pendant ce temps, l'esprit libre, le cœur en joie, je causais avec son père.... De quoi?... Je vais vous le dire, mon cher Petrus: des hommes, que je n'avais jamais trouvés si bon; de la nature que je n'avais jamais trouvée si belle; de Dieu, que je n'avais jamais trouvé si grand.

Et le vieillard m'écoutait avec un tendre étonnement, et parfois il secouait doucement la tête en disant:

— O jeunesse! ô jeunesse!...

Combien de temps parlai-je ainsi, abondant, éloquent, inspiré? je ne sais: il y avait en moi une source intarissable d'actions de grâce pour le Seigneur qui me rendait la vie si douce et si facile.

Enfin la bonne mère rentra.

En l'apercevant, je fus pris, moi aussi, d'une grande envie de lui jeter mes deux bras au cou.... Peut-être était-ce parce que Jeannie l'avait embrassée.

Elle venait annoncer que le dîner était servi.

Nous passâmes dans la salle à manger.

— Où est Jeannie? demanda monsieur Smith.

La mère regarda autour d'elle.

— Je ne sais, dit-elle; dans sa chambre, sans doute.... pardon, monsieur Bemrode, pour la petite sauvage qui nous abandonne ainsi.

Oh! chère Jeannie! comme tu étais pardonnée!

En ce moment, si léger qu'il fût, j'entendis son pas dans l'escalier; sa robe frôlant la rampe; je devinai que mon œil la ferait rougir à son entrée dans la salle: aussi, ce ne ne fut qu'un instant après son arrivée que je me détournai.

Sublime instinct de l'amour! elle m'avait compris; et me remercia du regard.

Jeannie fut placée en face de moi; sa mère à ma droite, son père à ma gauche.

Là encore je compris que, si je la regardais, mon regard allait la troubler; que si je me taisais, mon silence lui serait difficile à soutenir.

Je parlai donc; je parlai des choses les plus indifférentes, mais il y avait dans ma voix un accent qui disait :

« Jeannie, ma bien-aimée Jeannie, à défaut de mes yeux, mon cœur te regarde!... Jeannie, ma bien-aimée Jeannie, à défaut de ma voix, mon cœur te dit que je t'aime! »

Et ce regard et cet aveu de mon cœur étaient compris de la belle jeune fille; il y avait dans son silence quelque chose de haletant qui me répondait :

« Je t'entends, je t'écoute, je te comprends! »

Et, comme si vieillesse et jeunesse parlaient deux langues différentes, le père et la mère ne voyaient rien, n'entendaient rien; seulement, de temps en temps, monsieur Smith regardait sa femme en souriant.

— Eh bien! mère, lui dit-il enfin, ne trouves-tu pas que ce dîner vaut mieux que le déjeuner; que nous y sommes tous plus à l'aise, plus libres, plus joyeux, y compris Jeannie, qui, ce matin, semblait vouloir fermer les yeux pour ne pas voir notre cher hôte, fermer les oreilles pour ne pas l'entendre, et qui, maintenant, le regarde en dessous et dévore tout ce qu'il dit?

Jeannie baissa les yeux et rougit à faire pâlir la rose qu'elle avait dans ses cheveux.

— Eh bien! d'où tout cela vient-il? reprit le vieillard : de ce que nous nous sommes expliqués, de ce que chacun de nous pense, parle et agit avec franchise.

— C'est vrai, père, répondit madame Smith; que veux-tu, j'étais folle!

— Voyons, Jeannie, continua le vieillard, n'es-tu pas de l'avis de ta mère? ne te trouves-tu pas plus à ton aise devant monsieur Bemrode, depuis que tu connais les intentions de notre cher voisin?... Eh bien! réponds donc.

— Oui, cher papa, balbutia Jeannie... Mais ne vous plai-

rait-il point que j'allasse à la cave chercher une bouteille de ce vieux clairet que vous a envoyé monsieur le comte d'Alton à son dernier voyage ?

— Par ma foi ! tu as raison, Jeannie, et je ne sais comment j'oubliais d'en faire fête à notre cher voisin... Va, Jeannie, va... et nous boirons à la fiancée du pasteur d'Ashbourn.

Jeannie, qui était levée, chancela presque.

— Allons! allons! dit le vieillard, tu n'as cependant plus ces maudites mules qui te faisaient trébucher... Va, mon enfant, va !

Elle sortit ; mais, avant qu'elle eût disparu, nos yeux se rencontrèrent.

Je lui envoyai mon cœur dans mon regard : elle croisa ses deux mains sur sa poitrine, et s'éloigna sans fermer la porte, en secouant la tête comme une nymphe éperdue.

— Eh ! mais qu'a donc cette petite fille ? demanda la mère.

— Ce qu'elle a ? reprit le pasteur ; la belle demande ! elle a qu'elle est encore toute troublée de tes visées de ce matin, dont encore une fois je vous demande de nouveau pardon, mon cher collègue... mais il ne faut pas lui en vouloir, à la chère créature du bon Dieu ; c'est moi qui ai fait la faute en lui disant trop de bien de vous... Allons!... voyons, femme, il ne faut pas rougir pour cela : toute mère qui aime sa fille désire son bonheur, et tu te disais : « Ma Jeannie sera heureuse si elle est la femme de monsieur Bemrode ! » Et croyez-le, cher voisin, ma Jeannie n'est point à dédaigner ; car, maintenant j'ose le dire, c'est une bonne, une excellente enfant, et, quel que soit le mari qui l'aura pour épouse, il sera certain de serrer dans ses bras une chaste et honnête créature... Ce ne sera pas vous, je le regrette... n'en parlons plus, et pardonnez-nous.

En disant ces mots, le vieillard me tendit la main.

Je sentis que je n'avais pas la force de garder mon secret plus longtemps : mon cœur débordait.

Je pris la main du pasteur, et, la portant à mes lèvres :

— Mon père, lui dis-je, c'est moi qui vous prie de me pardonner ! Je vous ai trompé, j'ai menti en vous disant

que j'aimais une autre femme... La femme que j'aime, c'est Jeannie, c'est votre fille! et je l'aime à ce point que, si vous me la refusiez, oh! je vous le dis, j'en mourrais!

La mère jeta un cri et se leva tout debout :

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, que dit-il?

— Bon! dit le pasteur, en voilà bien une autre, maintenant!... C'est ma fille que vous aimez, et vous mourrez si nous vous la refusons?

— Oh! cette fois, je ne mens pas... cette fois, c'est bien la vérité!

— Et lui avez-vous dit quelque chose de ce changement pendant votre promenade?

— Quelque chose... oui... répondis-je en balbutiant.

— Et comment a-t-elle accueilli cela?

— Elle a dit qu'elle ne m'aimait pas encore, mais qu'elle ne ferait rien pour ne pas m'aimer.

— Oh! père! père!... s'écria madame Smith, c'est une permission du bon Dieu!

— Voyons, tais-toi, femme! Tout cela est fort sérieux.

— Votre parole, mon cher Bemrode, que vous ne direz pas un mot à Jeannie de l'aveu que vous venez de nous faire...

— Mais, cher monsieur Smith...

— Votre parole...

— Je vous la donne.

— Et, maintenant : une promesse.

— Laquelle?

— C'est que vous serez huit jours sans venir ici, sans chercher à parler à Jeannie.

— Mais elle croira que je ne l'aime plus!

— Je vous permets de lui dire que c'est nous qui avons exigé cela de vous.

— Mais le motif d'une si longue absence, après tout ce que je lui ai dit de mon amour?

— Bon! tout à l'heure, vous lui en aviez dit quelque chose seulement!

— Pardon... pardon... je ferai tout ce vous voudrez...

— Chut? voici Jeannie!

En effet, j'entendais son pas se rapprocher, et bientôt elle reparut tenant à la main cette bouteille qui avait motivé

son absence, absence pendant laquelle il s'était dit tant de choses !

— Alors, vous avouez donc, cher monsieur Bemrode, reprit tout à coup monsieur Smith, que vous préférez Locke à Leibnitz ?

— Moi, balbutiai-je tout étourdi, je ne dis pas cela...

— C'est donc Leibnitz que vous préférez à Locke ?

— Je ne dis pas cela non plus...

— Il faut cependant être pour l'un ou pour l'autre, mon cher voisin, continua monsieur Smith, en s'amusant de mon embarras.

— Il est difficile, répondis-je, d'opter entre deux hommes dont l'un a été appelé le *sage* et l'autre le *savant*.

— Oh ! ce n'est point sur leur valeur personnelle que je vous interroge ; c'est sur la moralité de leurs systèmes. Locke, dans son *Essai sur l'entendement humain*, renverse l'hypothèse des idées innées ; considère l'âme, au moment de la naissance, comme une table rase ; explique toutes nos idées par l'expérience, d'où elles dérivent par deux canaux : la sensation et la réflexion. Leibnitz, au contraire, prétend que, dans l'homme, l'âme et le corps n'agissent point l'un sans l'autre, mais qu'il existe entre ces deux subtances une harmonie si parfaite, que chacune d'elles, tout en se développant selon les lois qui lui sont propres, éprouve des modifications qui répondent exactement aux modifications de l'autre. C'est ce qu'il appelle, vous le savez, mon cher voisin, l'harmonie préétablie. Non seulement il dit avec l'école : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*, mais encore il ajoute : *Nisi ipse intellectus*. Sentez-vous bien toute la valeur de ce *Nisi ipse intellectus ?*

J'en comprenais si bien la valeur, surtout dans ce moment, mon cher Petrus, qu'il s'engagea entre le pasteur Smith et moi, sur le matérialisme et le fatalisme de Locke, et sur le spiritualisme de Leibnitz, une discussion qui dura jusqu'à la fin du dîner, et qui donna toute liberté à Jeannie de penser à ce qu'elle voulut.

En outre, quoique nous eussions vidé la bouteille de clairet, on oublia de porter la santé de la future épouse du pasteur Bemrode.

Après le dîner, tandis que monsieur Smith faisait ou avait l'air de faire sa méridienne, et que madame Smith veillait aux soins du ménage, je m'approchai de Jeannie.

Elle me parut bouder quelque peu. Sans doute avait-elle trouvé que c'était avoir l'esprit bien libre que de parler ainsi philosophie en sa présence.

— Chère Jeannie, murmurai-je à demi-voix, permettez-moi de vous dire qu'il y a une chose que je désirerais bien voir, et que vous avez oublié de me montrer.

— Quelle chose? demanda Jeannie.

— Cette petite chambre aux rideaux blancs, aux meubles de perse à fleurs roses... Croyez-vous donc que je ne suis pas curieux de voir, dans tous ses détails, ce sanctuaire où vous priez le Dieu qui vous a faite si jolie, si bonne, si aimante, et cela pour mon bonheur, je l'espère?...

— Cher voisin, me dit-elle, je pensais que, vous qui savez tant de choses, vous saviez que le seuil de la chambre d'une jeune fille ne saurait être franchi par un homme, à moins que cet homme ne fût le frère ou le fiancé de celle qu'il visite.

— Eh bien! ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez déjà comme un frère, et que vous ne vous défendriez pas contre votre cœur, s'il prenait à votre cœur l'idée de m'aimer autrement? Songez, chère Jeannie, que je vais être huit jours, huit longs jours sans vous voir, si ce n'est avec cette bienheureuse lunette, trop insuffisante, hélas! depuis que je vous ai vue de près et depuis que je vous ai parlé!

— Huit jours sans nous voir? me répondit Jeannie en fixant ses beaux yeux étonnés sur moi. Pourquoi cela?

— Parce que votre père me l'a fait promettre.

— Dans quel but?

— Demandez-le lui, Jeannie, et tâchez qu'il me rende ma parole, car, huit jours sans vous parler, je vous le jure, ce sera bien long!... Voilà pourquoi, chère Jeannie, je voudrais vous voir, non seulement quand vous serez à votre fenêtre, car vous y paraîtrez quelque fois, n'est-ce pas? voilà pourquoi, dis-je, je voudrais vous voir, non-seulement avec les yeux du corps, mais aussi, quand cette fenêtre sera fermée, avec les yeux de l'âme...

— Soit, dit-elle, mais avec la permission de ma mère.

Et, s'approchant de la bonne femme, qui rentrait sur la pointe du pied pour ne pas réveiller monsieur Smith, lequel peut-être ne dormait pas, elle lui dit à voix basse quelques mots auxquels madame Smith répondit tout haut et en levant les yeux au ciel :

— Fais, mon enfant, fais... Ton père, qui est la sagesse même, n'a-t-il pas dit ce matin : « Ce qui est dans les desseins de Dieu arrivera toujours, que l'homme s'en mêle ou ne s'en mêle pas ? »

Celle-ci s'approcha de moi.

Et elle embrassa Jeannie au front.

— Venez, dit-elle, et, puisque vous désirez voir la chambre de votre sœur, votre sœur va vous la montrer.

Je suivis Jeannie; mais, en sortant, il me sembla que le pasteur Smith avait rouvert un œil, et, de cet œil, échangé un regard avec les deux yeux de sa femme.

XXI

LA FIN DE MON ROMAN.

Cette chambre était bien celle que j'avais entrevue de loin, et que j'eusse rêvée, quand même je ne l'eusse point entrevue : un véritable nid de cygne.

Je saluai les uns après les autres tous les objets qui la meublaient : les rideaux de perse à fleurs roses, les vases de porcelaine blanche et bleue.

Je baisai les rideaux du lit.

Jeannie me regardait faire, moitié riant, moitié souriant; j'étais le premier homme qui eût jamais pénétré dans sa chambre.

La fenêtre était ouverte pour laisser entrer les rouges flammes d'un beau soleil couchant, et le soleil, presque horizontal, se glissait jusqu'au fond de la chambre, et prolongeait à l'infini son rayon de lumière dans une glace qu'il semblait briser.

La jeune fille alla se placer à la fenêtre, et, sans rien dire, interrogea l'horizon.

L'horizon, c'était le village d'Ashbourn.

Au milieu de toutes ces fenêtres lointaines que Jeannie interrogeait curieusement, je reconnus la fenêtre de ma petite chambre, ouverte comme celle de Jeannie.

Quoiqu'elle ne m'eût rien demandé :

— C'est celle-là, lui dis-je en étendant la main, celle qui est toute tapissée d'un cep de vigne.

Elle sourit.

— Il y a bien loin, dit-elle, pour ceux qui n'ont point de longue vue...

— Je vous enverrais bien la mienne, Jeannie, lui dis-je; mais, en vérité, j'y perdrais trop!

— Oh! n'importe, dit-elle, j'ai d'excellens yeux, et je verrai bien quand vous serez à votre fenêtre.

— Jeannie, depuis cinq jours, je ne suis plus guère que là; et, pendant les huit jours où il m'est défendu de venir ici, je ne serai guère autre part.

— Je verrai bien, dit Jeannie.

— Alors, chère bien-aimée! m'écriai-je, c'est que vous y serez vous-même?...

— N'est-ce pas la chambre que j'habite? dit-elle... à moins que ma mère ne m'emmène une seconde fois à Chesterfield pour m'y faire une seconde toilette...

— Oh! celle-là, Jeannie, il ne sera pas besoin, je l'espère, d'aller à Chesterfield pour la commander : on trouve partout une robe blanche et une couronne de fleurs d'oranger.

— Chut, monsieur mon frère! dit Jeannie; vous parlez de notre mariage comme si j'y eusse déjà donné mon consentement...

— C'est vrai, lui dis-je, j'oubliais que je n'ai le droit de rien demander que dans huit jours.

— Et, dans huit jours, êtes-vous donc si sûr que l'on vous répondra?

— Jeannie, lui dis-je d'un ton et avec un regard supplians, je l'espère!

— Et, comme l'espérance est une des trois vertus théologales, je ne veux point vous l'ôter.

— Oh! Jeannie, Jeannie! m'écriai-je en lui prenant la main, que vous êtes bonne, et que je vous aime!

Jeannie, retirant sa main, porta l'index à ses lèvres.

— Chut! monsieur mon frère, dit-elle : cette chambre ne doit pas entendre de semblables paroles, et, comme je crois que vous ne répondriez pas de vous, nous allons, s'il vous plaît, redescendre au salon. D'ailleurs, il se fait tard; vous n'avez pas vu vos paroissiens depuis ce matin, et quelqu'un d'entre eux peut avoir besoin de vous.

Ce que disait Jeannie était vrai; je m'étais oublié bien au delà de l'heure jusqu'à laquelle je devais rester à Wirecksworth.

Je poussai un soupir; je dis au revoir, des yeux et du cœur, à chacun des meubles de cette petite chambre, et je descendis.

Le pasteur avait fini sa méridienne; madame Smith avait achevé son ménage; tous deux m'attendaient au salon.

Il était évident que, comme leur fille, ils pensaient que l'heure de me retirer était venue.

D'ailleurs, même au milieu du bonheur, il y a des momens où l'homme éprouve le besoin d'être seul avec ses pensées.

Je pris congé d'eux en les embrassant; je baisai la main de Jeannie.

Monsieur et madame Smith me reconduisirent jusqu'à la porte, en me saluant de ces mots :

— A huit jours!

Je cherchai des yeux Jeannie pour lui dire, à elle aussi, sinon de la voix, tout au moins des yeux : « A huit jours! » mais elle avait disparu.

Mon premier sentiment fut un regret, presque une accusation.

Nous nous séparions pour huit jours, et Jeannie ne demeurait pas avec moi jusqu'au moment du départ!

Qu'avait-elle donc de plus pressé à faire que de me dire adieu!

Je poussai un gros soupir, et murmurai tout bas :

— Oh! Jeannie! Jeannie! pourquoi ajouter à ton absence, ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde? Une minute de joie est si précieuse! une seconde de bonheur est si rare!

Tout à coup, je me frappai le front; ma poitrine se dilata; le sourire revint sur mes lèvres, et je pressai le pas.

J'avais hâte de m'éloigner, j'avais hâte de dépasser l'angle de la maison, j'avais hâte de me retrouver sur la grande route.

Un espoir m'était venu!

Jeannie m'avait quitté pour remonter à sa chambre; Jeannie devait être à sa fenêtre.

Oh! comme mon cœur battit, lorsque ma tête se retourna!... Si elle allait ne pas y être!

Mais, grâce à Dieu, elle y était.

Je fis un tel mouvement de joie, je tendis les deux bras vers elle avec tant d'ardeur, qu'elle se rejeta en arrière.

Je restai à la même place, suppliant et les mains jointes.

Elle se rapprocha peu à peu.

Le soleil achevait de se coucher; son dernier rayon frappait droit sur Jeannie, lui faisant une auréole de feu, la vêtant d'or.

Elle-même ne se doutait pas combien elle était belle ainsi.

On eût dit une de ces vierges des églises catholiques, comme en envoyaient en Occident les peintres italiens du seizième siècle.

Je remerciai Dieu de ce que j'appartenais à l'église réformée; je le remerciai d'avoir fait aussi que je pusse posséder ce précieux trésor.

Jeannie me fit signe en souriant de continuer mon chemin.

Sans ce signe, je fusse resté là, oubliant le monde entier dans la contemplation de son doux visage.

Je me remis en route; mais on eût dit que, comme le dieu Mercure, j'avais des ailes aux talons, et que ces ailes m'entraînaient en arrière.

Le soleil se coucha; puis vint le crépuscule, puis la nuit.

Tant que je pus apercevoir Jeannie à sa fenêtre, je me retournai; bien longtemps même après que tout se fut ef-

facé dans la teinte grisâtre des premières ténèbres, je me retournais encore.

Je ne la voyais plus, mais je la devinais.

C'était par une de ces chaudes soirées du commencement de juillet, où l'on sent, pour ainsi dire, battre le cœur de la nature; où tout chante dans la création, le rouge-gorge dans le buisson, la cigale sur son épi, le grillon dans l'herbe.

Et moi aussi j'avais dans le cœur un oiseau qui chantait son chant d'allégresse; cet oiseau s'appelait le bonheur.

Je ne sais si vous avez jamais eu de ces momens-là, mon cher Petrus; mais, alors, on en arrive à croire que la douleur est à tout jamais exilée de la terre, et à ne pas comprendre comment on pourrait souffrir.

Je rentrai dans mon presbytère.

Oh! cette fois, il n'était plus vide, plus même obscur: devant moi marchait un doux fantôme qui le peuplait et l'éclairait.

Il monta gaiement les marches de l'escalier qui conduisait à ma chambre; j'y entrai derrière lui; puis, par la fenêtre, il sembla s'envoler, et à sa place à l'horizon je vis une lumière, scintillante étoile vivante dans la nuit, et à laquelle, nouveau Copernic, nouveau Galilée, nouveau Newton, je donnai le doux nom de Jeannie.

Je compris alors que je la voyais et qu'elle ne me voyait pas; j'allumai, à mon tour, une cire, et je vis à l'instant même mon étoile s'agiter.

Il me sembla qu'elle traçait un chiffre dans la nuit; je lui répondis en enlaçant, par de fugitifs sillons de lumière, les premières lettres de nos deux noms de baptême; alors, mon étoile parut s'élever dans le ciel, et s'éteignit, symbole de la foi qui monte à Dieu!

Mon cher Petrus, je ne vous ferai pas l'histoire de ces huit jours; ce serait recommencer tout ce que je vous ai raconté, redire ce que je vous ai dit.

Le matin, la lunette braquée attendait l'apparition de Jeannie, et, comme elle devinait que j'étais là plutôt qu'elle ne me voyait, elle agitait son mouchoir blanc, salut virginal qui me rassurait contre l'oubli!

Le soir, notre ciel s'illuminait, et que de choses nous nous disions avec le mouvement de nos lumières!

Je crus que ces huit jours ne finiraient jamais, et, cependant, je n'hésite point à dire que ce sont les huit jours les plus doux, les plus tendres, les plus mystérieux que j'aie vécus.

Pndant ces huit jours, je le remarquai, mon cher Petrus, personne ne mourut dans ma paroisse; deux enfans naquirent; deux couples de fiancés s'épousèrent.

On eût dit que mon bonheur s'étendait à tout ce petit monde dont la Providence m'avait fait le pasteur.

Avec quelle joie, quelle gratitude et quelle confiance en Dieu j'accomplis toutes mes fonctions pastorales, devenues si faciles pendant cette période de temps! comme j'ouvris avec de joyeuses paroles la vie à ces enfans que je faisais chrétiens! comme je promis de longs et d'heureux jours à ces fiancés que je faisais époux!

Enfin les huit jours s'écoulèrent; ce ne fut plus que des heures et une nuit qui me séparèrent du moment où la porte de Jeannie me serait rouverte.

Puis, le jour parut, et ce ne fut plus que des minutes.

Dès l'aube, je m'étais mis en route; mais, en entendant sonner cinq heures à l'horloge d'Ahsbourn, vous comprenez bien que je rentrai chez moi.

Alors, la lunette joua son rôle; mais, soit que Jeannie ne fût point levée, soit qu'elle eût trop de choses à me dire ce jour-là, elle n'ouvrit point sa fenêtre, et les rideaux même demeurèrent hermétiquement fermés.

J'attendis jusqu'à sept heures.

Que voulait dire cette absence, absence volontaire bien certainement? Était-ce pour que l'inquiétude hâtât ma visite?

Je l'interprétai ainsi, et je me mis en chemin.

Pendant ces deux grands milles, mes yeux ne se détournèrent pas un instant de mon but, pas une seconde!

Cette fenêtre voilée ne cessa d'être mon horizon; souvent je ne la voyais plus qu'à travers un nuage, tant était obstinée la fixité de mon regard.

Je ne vis point apparaître Jeannie.

Seulement, il me sembla une fois, une seule, voir trem-

bler le rideau, comme si, légèrement écarté, il eût repris sa place.

Je hâtai le pas.

Mon cœur battait d'une telle force, que je l'entendais battre.

Enfin, je tournai l'angle de la maison ; enfin j'atteignis la grille, j'allongeai ma main tremblante pour frapper...

La porte, alors, s'ouvrit d'elle-même, et le pasteur Smith et sa femme parurent souriants sur le seuil.

Ma joie fut si grande, que je m'arrêtai, sentant par tout mon corps comme un vertige.

Je voulus parler; ma voix mourut dans ma gorge desséchée.

Le pasteur vit ce qui se passait en moi.

— Sois le bienvenu, mon fils, dit-il ; ta mère et moi, nous t'attendions sur le seuil de cette porte pour te conduire à ta fiancée.

Je jetai un cri de joie, et, comme au fond du corridor j'aperçus Jeannie, timide et rougissante, je les écartai tous deux, et, m'élançant vers elle, je tombai à ses pieds sans voix et presque sans connaissance.

Elle s'inclina vers moi, et, en me relevant, trop émue elle-même pour me dire une parole, elle me donna son front à baiser.

Enfin je retrouvai la voix, et je m'écriai du fond de mon âme :

— Soyez béni, Dieu tout puissant, pour la grâce que vous me faites !

Un mois après, j'épousai Jeannie.

XXII

LE COMMENCEMENT DE MON HISTOIRE.

Il y a, dans la vie de tout homme, une heure suprême de joie, où, sentant que Dieu ne peut pas lui accorder davantage, il le prie, non plus pour qu'il approche de lui le bonheur, mais pour qu'il en éloigne l'infortune.

Telle fut la prière que j'adressai au Seigneur tout-

puissant, le jour où je conduisis ma Jeannie bien-aimée à l'église.

Le digne pasteur Smith nous unit lui-même, et il prit pour texte du discours qu'il nous fit le même texte que j'avais pris, cinq semaines auparavant, pour mon sermon : « Et le Seigneur dit à Rachel : Tu quitteras ton père et » ta mère pour suivre ton mari. »

Peut-être la voix du bon pasteur eût-elle été moins doucement émue, si cette séparation à laquelle il faisait allusion eût été plus réelle.

Ce n'était pas une grande séparation, en effet, que celle dont il était menacé, puisque, cette séparation devenant trop pénible, trois quarts d'heure de marche suffiraient à la faire cesser.

Je revins comme fils à ce presbytère où j'avais été reçu comme ami ; je rentrai comme époux dans cette chambre virginale où j'étais entré comme frère.

Il était convenu que, le lendemain, ce serait à mon tour de recevoir chez moi ma bien-aimée Jeannie.

Depuis que notre mariage avait été décidé, je préparais cette réception.

J'avais destiné à ma femme cette charmante petite chambre ouverte au soleil et donnant sur la campagne, dont j'avais fait mon cabinet avant de la connaître, et de la fenêtre de laquelle je l'avais aperçue pour la première fois.

Cette destination arrêtée, j'avais résolu de rendre cette petite chambre digne d'elle, et, appelant à mon secours tout ce que mon pauvre père avait pu m'apprendre de dessin, j'avais entrepris de peindre cette chambre à fresque à la manière des peintres français, c'est-à-dire avec des guirlandes de fleurs et de fruits, des autels à l'Hyménée, des colombes roucoulantes, enfin tous les emblèmes applicables à la situation.

Ce n'était point une petite affaire pour moi que cette entreprise, et le travail avait été long et difficile ; heureusement, peignant à la détrempe et à l'instar des décorateurs, j'avais pu peindre la nuit ; le jour, je le consacrais tout entier à mes devoirs de pasteur et à mes visites à Jeannie.

Seulement, il arrivait parfois qu'après avoir peint une partie de la nuit, et m'être couché parfaitement content de mon travail, il arrivait, dis-je, qu'en me réveillant le lendemain, je m'apercevais que j'avais employé le vert pour le bleu, le jaune pour le blanc, *et vice versâ* : alors, il fallait tout recommencer; mais je recommençais afin de mener à sa perfection un travail entrepris pour Jeannie, et cela me soutenait dans ce long mais charmant labeur.

La veille de notre mariage, j'avais mis la dernière main à l'autel de l'Hyménée et aux deux colombes qui s'ébattaient joyeusement dessus; j'avais donné la touche suprême à mes fleurs et à mes fruits, et, fort satisfait de moi, je m'étais fait d'avance une joie de la surprise et de la reconnaissance de ma chère Jeannie lorsqu'elle me découvrirait un talent qu'elle ne me connaissait pas, et verrait que ce talent je l'avais consacré au désir de lui être agréable.

Le reste de l'ameublement avait été confectionné à Nottingham; il se composait d'un joli canapé en jonc tressé recouvert de bazin blanc, de deux fauteuils d'étoffe à fleurs, d'une petite toilette modelée sur celle de la chambre à coucher de Wirckswortb.

Quant au plancher, c'était un frais parquet de planches de sapin dont on pouvait entretenir l'éternelle propreté avec une couche de sable.

Je dois dire que, n'ayant point encore touché le premier quartier de ma cure, j'avais été forcé, pour faire toutes mes emplettes, de recourir à l'obligeance de mon hôte le chaudronnier, lequel avait pris la part la plus tendre au bonheur qui m'arrivait, et avait mis à l'instant même sa bourse à ma disposition.

Comme vous le comprenez bien, mon cher Petrus, je n'avais point abusé de sa confiance, et, avec six guinées, j'avais mené à bien les plus indispensables acquisitions.

Mais je vous ai promis de me peindre tel que je suis, mon cher Petrus.

Je ne sais quelle mauvaise honte me retint au moment de mon mariage; je n'osai inviter le brave homme à la cérémonie nuptiale, omission dont, au reste, il ne me parla

jamais, et qu'avec son admirable modestie il trouva sans doute toute naturelle.

Il n'en fut pas de même de moi ; plus d'une fois je me reprochai cette omission, sans avoir le courage de la réparer.

La maison était donc prête à recevoir sa nouvelle hôtesse.

Depuis huit jours, la fille du magister frottait les meubles, polissait la batterie de cuisine et époussetait les rideaux ; on avait mis des fleurs dans tous les pots et dans toutes les carafes, et les fenêtres ouvertes dès l'aube avaient laissé pénétrer, jusque dans les recoins les plus obscurs, l'air, la lumière et les parfums.

Nous embrassâmes le bon monsieur Smith et sa femme ; puis, nous nous échappâmes par la cour, afin de prendre congé de nos poules, de nos canards et de nos pigeons ; nous détachâmes Fidèle pour en faire le compagnon de notre route et le témoin de notre bonheur ; nous gagnâmes le jardin : Jeannie donna le baiser d'adieu aux roses, ses sœurs, et il me sembla que les fleurs caressantes faisaient autant de chemin pour venir au-devant de ses lèvres que ses lèvres pour les aller trouver ; derrière elle, je baisai, à mon tour, celles que sa bouche avait touchées.

Nous arrivâmes ainsi au bout du jardin.

La fauvette était dans son massif avec sa famille ailée, cinq petits battant des ailes et sautillant de branche en branche autour de leur mère.

Puis, nous passâmes dans la prairie ; nous suivîmes le même chemin que nous avions suivi cinq semaines auparavant ; je reconnus, au pied du grand saule, la place où j'avais dit à Jeannie que je l'aimais ; je la conduisis à l'endroit même où je lui avais fait cet aveu ; je me laissai glisser de nouveau à ses genoux ; seulement, cette fois, ce n'était plus un aveu qui s'échappait de ma bouche : c'était un serment, le serment d'aimer toujours, qui sortait de mon cœur !

Ainsi, privilégiés que nous étions, nous refîmes cette joyeuse route du bonheur, que l'on refait si rarement, et, sur cette route, nous retrouvâmes cette trace qui s'efface si vite : les pas de l'homme heureux.

Au jardin j'avais baisé les fleurs que la bouche de Jeannie avait touchées; là, je baisai la terre qu'avait foulé son pied.

Puis, à l'aide d'un tronc d'arbre traversant d'un côté à l'autre de la prairie, pont tremblant jeté sur le petit ruisseau, nous passâmes pour rejoindre la route, que nous atteignîmes après avoir fait le tour de la maison.

Nous marchions joyeux, côte à côte, le bras de Jeannie appuyé au mien, lorsque le roulement d'une voiture qui venait derrière nous attira notre attention. Nous nous rangeâmes sur le revers de la route pour éviter cette voiture; mais, arrivée à notre hauteur, elle s'arrêta, et deux têtes, passant par la même portière, prononcèrent, l'une, le nom de Jeannie, l'autre, celui de mademoiselle Smith.

Je ne connaissais aucun des interlocuteurs; mais Jeannie les connaissait tous deux.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, et une jeune femme qui paraissait avoir atteint à peu près la moitié de cet âge.

La jeune femme, c'était cette même demoiselle Rogers sur les robes de laquelle s'était modelée madame Smith pour faire faire à Jeannie ce costume qui avait failli tuer notre bonheur à peine éclos.

L'homme de quarante ans, c'était monsieur Stiff, l'intendant du comte d'Alton.

La jeune femme avait, dans toute sa personne, quelque chose de raide, de guindé et de hautain.

L'homme de quarante ans présentait, à la première vue, toutes les nuances de la fatuité et de la sottise, depuis les teintes les plus légères jusqu'aux teintes les plus foncées.

Tous deux avaient reconnu Jeannie, et avaient arrêté leur voiture pour la saluer, non point par amitié, mais par orgueil. Il était évident qu'ils étaient heureux de pouvoir montrer à d'humbles piétons la magnifique voiture dans laquelle ils voyageaient.

Par malheur, une couronne de comte peinte sur les panneaux indiquait que monsieur l'intendant se prélassait dans la voiture de son maître.

Sans doute, ils avaient espéré que nous ne remarque-

rions pas ce détail, et, en effet, je dois le dire, je le remarquai seul; Jeannie n'y fit aucune attention.

On ouvrit la portière.

— Oh! c'est vous, chère petite, dit la jeune femme. Que je suis heureuse de vous voir! Venez donc m'embrasser!

Jeannie s'approcha, monta sur le marchepied qu'abaissa un laquais, et, du bout des lèvres, madame Stiff toucha le front de Jeannie.

Par un hasard assez étrange, ils s'étaient mariés, non-seulement le même jour, mais encore à la même heure que nous.

Depuis la veille, mademoiselle Rogers s'appelait madame Stiff.

Ce fut alors que l'explication eut lieu, et que nous apprîmes cette coïncidence dans nos destinées.

— J'espère, dit madame Stiff, que la chose vous portera bonheur, ma belle... Mais présentez donc votre mari à monsieur Stiff.

Je m'avançai, et fis de la tête, et le chapeau à la main, le mouvement commandé en pareil cas par la plus stricte politesse.

Monsieur et madame Stiff n'avaient pas manqué leur effet, et, du premier coup, ils avaient le bonheur de me déplaire horriblement.

Pendant que je saluais, la jeune femme faisait, à haute voix, l'énumération des noms et l'exposé des titres de son mari.

— Monsieur Adam-Léonard Stiff, dit-elle, premier intendant de monsieur le comte Noël d'Alton, pair d'Angleterre.

Puis, à demi-voix, et de manière à ce que je l'entendisse :

— Et votre mari, chère petite, dit-elle, quelle profession exerce-t-il?

— Madame, dis-je, sans laisser à Jeannie le temps de répondre, j'ai l'honneur d'être pasteur de la commune d'Ashbourn.

— Ah! bravo! fit monsieur Stiff; c'est justement notre paroisse, et vous viendrez nous dire l'office au château, mon bon ami.

J'étais furieux; je n'avais aucune raison de me croire, du moins par mes sentimens personnels, le bon ami de monsieur Stiff.

Cette familiarité me choqua, et peut-être allais-je répondre sèchement à cette sotte avance, lorsque madame Stiff me coupa la parole en disant à Jeannie :

— Imaginez donc, ma chère, que, quand ma tailleuse de robes m'a appris qu'elle avait donné un de mes modèles à votre mère, j'ai cru que j'allais avoir à vous complimenter, et que vous épousiez quelque baronnet ou quelque homme de finance; car, vous en conviendrez, je ne pouvais guère me douter qu'une pareille toilette dût faire les honneurs de votre personne à un pauvre pasteur de village. Aussi, je vois avec plaisir que vous en êtes revenue à votre mise simple, qui, d'ailleurs, vous va si bien... N'est-ce pas, monsieur Stiff, que mademoiselle Smith est charmante avec cette petite robe blanche, ce grand chapeau de paille et ce ruban bleu ?

— Charmante, c'est le mot, fit monsieur Stiff en portant à sa bouche ses cinq doigts réunis, et en faisant entendre un petit claquement des lèvres.

— Madame, dit Jeannie sans paraître remarquer l'impertinente adhésion de monsieur Stiff, je réclame de votre bonté le compliment que vous comptiez me faire ; car, si je n'épouse ni un baronnet ni un financier, j'épouse un homme que j'aime... Notre mariage, à nous, n'est ni un mariage de convenance, ni un mariage de raison : c'est un mariage d'amour.

— Très bien! dit monsieur Stiff, rien ne me touche au monde comme ces sortes d'union. On dit qu'elles sont rarement heureuses; mais j'espère, mon cher monsieur, que la Providence fera une exception en votre faveur... Quant à nous, ce n'est point tout à fait un mariage d'amour que le nôtre, n'est-ce pas, madame Stiff? c'est un mariage... d'estime... J'ai, en vérité, trouvé là le véritable mot. Aussi, ajouta-t-il en riant, sommes-nous déjà calmes comme deux vieux mariés, tandis que, en vous voyant cheminer de loin sur la route, nous nous demandions, madame Stiff et moi, quels étaient les deux tourtereaux que nous allions rejoindre... Ah! mais une idée! madame Stiff!

— Laquelle, monsieur? demanda la jeune femme.

— Mariés tous les quatre hier, à la même heure, c'est une aventure qui ne se représentera de vingt ans, de cent ans, jamais, peut-être... Aussi mérite-t-elle la peine d'être fêtée... Nous emmenons mademoiselle Smith et son mari au château, et nous passons une partie de la journée ensemble. Hein! madame Stiff, que dites-vous de cela?

— Ah! monsieur, m'écriai-je vivement, c'est chose impossible!

— Non pas, non pas, si la chose convient à madame Stiff.

— Mais certainement, monsieur, et si nos jeunes voisins veulent nous faire ce plaisir...

— Ah! par exemple! s'ils veulent! s'écria monsieur Stiff, moitié riant, moitié sérieux, il ferait beau voir qu'ils s'y refusassent!

— Madame, dit Jeannie, je crois qu'en vérité ce serait abuser...

— Monsieur, interrompis-je, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire...

— Chut! fit l'intendant. Du moment où cela convient à madame Stiff, vous comprenez bien qu'il faut que cela soit. D'ailleurs, je parle au nom de monsieur le comte, et je vous dis : « Mon cher pasteur, je n'admets pas d'excuse... je veux! » Ah! que répondez-vous à ceci?

Hélas! il avait raison, mon cher Petrus; il fallait répondre : « Vous voulez? Eh bien! moi, je ne veux pas; je ne veux pas parce que vous êtes un fat, un sot, et un impertinent! »

Et c'était me brouiller non pas avec un homme puissant, mais avec le valet d'un homme puissant, ce qui était bien pis...

D'ailleurs, au mot : « Je veux, » Jeannie, qui avait les yeux fixés sur moi, avait vu la rougeur me monter au front, et aussitôt, prenant mon bras qu'elle pressa doucement et tendrement de sa main :

— Mon ami, dit-elle, puisque monsieur et madame Stiff nous invitent d'une manière si gracieuse à leur faire une visite, acceptons l'honneur qu'ils veulent bien nous accorder... Seulement, nous demanderons à nos nobles hôtes

notre liberté vers midi ou une heure; nous aussi, nous nous installons, et nous avons mille choses importantes, pour nous du moins, à régler dans notre pauvre petite maison.

— Eh bien! c'est cela; à merveille! dit monsieur Stiff. vous serez libres dès que vous le désirerez. Quant à nous, par bonheur, tout est réglé d'avance; madame Stiff m'ayant prévenu qu'elle avait horreur de tout ce qui est détail de ménage, j'ai envoyé un tapissier et deux laquais, de sorte que j'espère qu'il ne manquera pas un clou à notre appartement. Au cas contraire, et si, par malheur, je me trompe, les drôles auront affaire à moi! Maintenant que c'est convenu, et que vous n'avez plus aucune objection à faire, je le présume, montez, chère demoiselle Smith; montez, cher pasteur... Excusez-moi, mademoiselle Smith, si je ne vous donne point la place du fond; cela m'indispose d'aller en arrière.

A cette nouvelle impertinence, je fus près d'éclater; mais mon regard rencontra celui de Jeannie, et l'éclair qu'il allait lancer s'éteignit dans son sourire.

Jeannie monta la première, s'assit d'un air modeste sur la banquette de devant, et je m'assis près d'elle en murmurant tout bas :

— Mon Dieu! donnez-moi la patience et l'humilité, ces deux grandes vertus sans lesquelles il n'y a pas de cœur véritablement chrétien!

A la porte du château, je fis une dernière tentative pour ne pas aller plus loin et prendre congé de monsieur l'intendant et de madame l'intendante; mais ils avaient bien certainement décidé que nous n'en serions pas quittes pour avoir admiré leur voiture, et que nous admirerions encore leur appartement.

Il fallut céder.

Madame Stiff monta lestement, et sans se retourner, les six marches du perron, et entra la première.

Quant à monsieur Stiff, il voulut bien faire à Jeannie la grâce de la laisser passer devant lui.

Il va sans dire qu'il passa avant moi.

Mais Dieu avait exaucé ma prière : j'étais humble comme Abel et patient comme Job.

C'était seulement pour Jeannie que je souffrais, pour Jeannie, qui me paraissait si belle, qu'à peine aurais-je pu admettre qu'une reine prît le pas sur elle.

Mais l'adorable créature me souriait avec son angélique douceur, et tout fiel tarissait en moi.

Cependant monsieur Stiff avait pris la tête de la colonne, et, ouvrant une porte :

— Madame, dit-il à sa femme, voici votre chambre à coucher ; elle a été meublée par le meilleur tapissier de Chesterfield. Je désire qu'elle soit de votre goût.

Mais madame Stiff daigna à peine faire attention au délicieux ameublement de cette chambre, et, regardant autour d'elle :

— En vérité, monsieur, dit-elle, je crois que vous avez oublié la chose essentielle.

— Laquelle, madame ?

— Une antichambre.... Il serait inouï qu'on entrât ainsi de plein saut dans la chambre à coucher d'une femme !

Monsieur Stiff sourit.

— Oh ! dit-il, vous ne me croyez pas si mal appris, madame. Je vous ai conduite par l'escalier dérobé. Traversez le boudoir, le salon et la salle à manger, vous trouverez alors cette antichambre que vous réclamez, donnant sur l'escalier d'honneur.

Madame Stiff fit un signe de tête qui voulait dire : « Je savais bien que vous n'aviez point oublié à ce point-là les égards qui me sont dus, » et, traversant le boudoir et le salon sans s'arrêter, elle alla s'assurer que l'antichambre existait réellement.

Puis, édifiée sur ce point, elle revint au boudoir.

Ce boudoir était une merveille. Les murailles étaient tendues d'une étoffe de soie gris perle toute constellée de petits bouquets cerise ; les siéges et les rideaux étaient pareils ; les autres meubles étaient en bois de rose, avec des médaillons de porcelaine.

— Décidément, vous avez bon goût, monsieur Stiff, dit la jeune femme, et ce boudoir n'est point mal. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Smith ?

— Je pense, madame, répondit Jeannie avec cette naïve expression qui donnait un charme à toutes ces paroles, je

pense que c'est vraiment magnifique, et je n'ai rien vu de plus beau.

En disant cela, Jeannie avait un air d'admiration si réel, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

Le coup m'avait porté au cœur.

— Voyons donc comment on est assis sur ce sopha; dit madame Stiff.

Et elle s'y étendit nonchalamment.

— Venez vous asseoir près de moi, ma chère petite, dit-elle à Jeannie, et vous me direz si vous vous trouvez bien.

Et, tirant à elle Jeannie, elle la força de s'asseoir sur le sopha.

— Oh ! certes, madame, que l'on est bien là ! s'écria Jeannie.

Je la regardai d'un œil qui semblait lui demander grâce; mais elle ne me vit point, occupée qu'elle était à examiner l'étoffe du meuble.

— O femme ! murmurai-je tout bas, il faut donc toujours que tu sois, par un coin quelconque de ton cœur, cette créature faible qui a entraîné l'homme au péché !

— Et maintenant, madame Stiff, dit l'intendant, maintenant que vous avez examiné ce boudoir et que vous en paraissez satisfaite, vous plaît-il de voir en détail le reste de l'appartement, sur lequel vous avez jeté un simple coup d'œil.

Et, à ces mots, avec une galanterie inaccoutumée qu'il puisait sans doute dans le désir d'exciter notre envie, il offrit le bras à Jeannie.

Mais moi, n'y pouvant tenir plus longtemps :

— Je vous demande mille fois pardon, monsieur l'intendant, lui dis-je, mais ma femme a aussi sa maison à visiter, maison bien pauvre, je le sais, en comparaison de la vôtre, mais telle que j'ai pu la lui faire avec un grand amour et de petits moyens. Veux-tu venir, Jeannie ?

— Oh ! oui, oui, s'écria-t-elle, partons, mon ami ! monsieur et madame Stiff nous excuseront.... Ils savent que, moins on possède, plus l'on est jaloux de ce que l'on a.

L'intendant et sa femme échangèrent un regard qui

voulait dire : « Ils ont vu ce que nous désirions qu'ils vissent ; laissons-les aller. »

Et monsieur l'intendant me fit une grande révérence en me disant :

— Nous eussions voulu vous retenir pour dîner, cher pasteur; mais, nous le voyons, votre impatience est si grande de vous retrouver en tête-à-tête avec votre femme, que nous n'osons insister. Allez donc, heureux époux ! Je dis heureux, car un poëte latin a, je crois, écrit que le bonheur est dans la médiocrité. Vous savez cela, vous, monsieur le pasteur, qui êtes un savant....

— Oui, monsieur, je sais cela, répondis-je, et nous donnerons, je l'espère, Jeannie et moi, la preuve que cet axiome est vrai dans l'évangélisme moderne comme il l'était dans la société antique.

— C'est fort bien tourné, ma chère demoiselle Smith, ce que vient de dire là votre mari, fit madame l'intendante avec un léger signe d'approbation, et je regrette, en vérité, de ne pas m'instruire plus longtemps à sa conversation.... Mais, puisque vous voulez absolument nous quitter, il faut céder à votre désir.... Adieu donc, ma chère petite, et que le ciel vous protége !... Adieu ! monsieur le pasteur.

Nous saluâmes, Jeannie et moi ; puis, nous voulûmes nous dérober par la porte du petit escalier, qui était la plus proche, mais l'intendant nous arrêta.

— Comment donc, mon cher pasteur ! me dit-il, par les grandes entrées, s'il vous plaît.... Rien n'est trop beau pour vous ! L'autre passage est réservé pour les domestiques.

Et, nous montrant le chemin, il nous fit traverser de nouveau le salon, la salle à manger, et cette antichambre dont madame Stiff lui avait si aigrement fait sentir l'urgence, au moment où elle avait craint que l'appartement n'en fût privé.

Oh ! mon cher Petrus, je sortis de cette maison le cœur navré !

Cette rencontre, ce hasard, cette fatalité, venaient de troubler le plus beau jour de ma vie, celui pendant lequel j'avais cru qu'il m'était donné de posséder ma Jeannie tout

entière, seule, bien à moi, sans que j'eusse un désir qui ne fût point acompli, sans qu'il lui restât, à elle, un regret.... Mais voilà que le maudit intendant et sa femme avaient renversé tout ce charmant échafaudage de rêves heureux, avec une misérable réalité !

Après cette bonne voiture si douce, comment conduire Jeannie à pied ?

Après ce salon doré, ce boudoir de soie, cette chambre de satin, comment faire entrer ma Jeannie dans cette petite chambre aux meubles de jonc et aux rideaux d'indienne ? Il n'y avait donc que mes fresques, exécutées pour Jeannie, qui pussent lui donner du prix à ses yeux !

Mais je n'étais pas un grand peintre, et ces fresques ne pouvaient manquer de pâlir beaucoup, comparées aux dessus de porte et aux trumeaux qui ornaient l'appartement de monsieur l'intendant.

La veille, au moment de partir pour aller chercher chez ma Jeannie et la conduire à l'église, j'avais regardé avec tant de joie ma belle armoire de noyer, aux portes très lisses ; ma table de bois de poirier recouverte d'un tapis bleu, avec ses deux tiroirs fermant à clef ! Enfin, le grand miroir qui donnait en face de la fenêtre ouverte me répétait cet horizon bien-aimé dont la contemplation m'avait fait si heureux ; de sorte que, grâce à ce miroir qui représentait un paysage factice par la réflection d'un vrai paysage, j'avais à la fois le rêve et la réalité de mon bonheur.

Oh ! la veille, j'avais regardé tout cela avec bien de la joie, et peut-être avec bien de l'orgueil ; et voilà que, par la comparaison, Dieu abaissait mon orgueil et tempérait ma joie.

Maintenant, oserais-je offrir à ma Jeannie ce peu que je possédais, quand un Stiff, un intendant, un homme sans éducation, médiocre et grossier, offrait à sa femme des canapés de soie, des armoires de bois de rose et des tables de Boule ?...

Jusqu'au moment où nous avions été rejoints par cette malheureuse voiture, mon cœur avait été si content, si satisfait, si délicieusement bercé par cette idée d'introduire mon épouse dans son petit paradis, et de lui dire en l'y introduisant :

— Ma chère amie, voici ta chambre !

Mais cet homme maudit m'avait tout volé, jusqu'à ma phrase d'introduction, à une légère variante près.

N'avait-il pas dit, en entrant dans son appartement, juste les mêmes paroles que je comptais dire en entrant dans le mien : « Madame Stiff, voici votre chambre ! »

Il est vrai qu'il y avait, à mon avis, un abîme dans cette variante : *madame Stiff* et *ma chère amie*, mais, hélas! Jeannie, qui avait trouvé le boudoir si magnifique; Jeannie, qui avait si voluptueusement apprécié la moelleuse élasticité du sopha de madame Stiff, serait-elle de mon avis lorsqu'elle verrait ces murs vert d'eau, avec leurs guirlandes de roses, et surtout lorsqu'elle s'asseoirait sur son canapé d'osier recouvert de basin blanc?

Oh! maudit! cent fois maudit, cet intendant qui nous avait ouvert cette porte par laquelle l'œil de ma Jeannie avait plongé dans ce monde inconnu que je ne pouvais pas lui offrir, moi qui lui eusse dit, comme le poète : « Bien-aimée de mon cœur, ne regarde pas si amoureusement cette étoile ! Hélas! je ne puis pas te la donner !... »

J'en étais là de mes réflexions douloureuses, et j'avais gardé un silence dont la tristesse était augmentée encore par le silence de Jeannie, lorsque, en traversant un charmant petit bois qui nous isolait à tous les regards, Jeannie, après s'être assurée que nul œil indiscret ne pouvait nous voir, s'arrêta en versant deux grosses larmes, et, jetant ses bras autour de mon cou, s'écria :

— O mon ami! n'est-ce pas que tu ne m'appelleras jamais madame Bemrode?...

Je poussai un cri de joie, tant la pensée de Jeannie répondait bien à ma pensée, tant son cœur avait deviné mon cœur.

— Oh ! jamais! jamais! m'écriai-je.

Et, la serrant sur ma poitrine, j'oubliai à l'instant même voiture, canapé de satin, salon doré, dessus de porte de Watteau, comme si tout cela était un mauvais rêve que j'avais fait, et qui ne devait plus revenir...

Et, ma Jeannie à mon bras, sa blonde et chaste tête appuyée à mon épaule, nous continuâmes joyeusement notre

route, et arrivâmes, après un quart d'heure de marche, au seuil de notre maison bénie.

Fidèle, qui était modestement resté à la porte extérieure du château, comprenant qu'il ne lui était pas permis d'entrer dans une si riche demeure, se mit à gratter impatiemment à celle du presbytère, que s'empressa de lui ouvrir une petite servante, la fille du maître d'école.

Présage de bonheur! il entra le premier en jappant de joie.

Nous le suivîmes.

Je conduisis Jeannie dans la salle à manger, puis dans la chambre de madame Snart, cette chambre sanctifiée par la douleur maternelle; puis dans la chambre nuptiale.

C'était là la grande épreuve.

— Chère ange de mon cœur! m'écriai-je, je ne te dirai pas comme l'intendant à madame Stiff : « Madame Bemrode, voici votre chambre; » je te dirai : « Ma bien-aimée, voici notre chambre. » Par la grâce de Dieu, j'espère que nous l'habiterons ensemble jusqu'à la fin de nos jours!

Et, pour faire oublier complètement à ma Jeannie le sopha de l'intendant, je m'assis le premier sur notre canapé de jonc, et l'attirai sur mes genoux.

Oh! dans ce moment-là, je vous le dis, mon cher Petrus, au nom de Jeannie comme au mien, les murailles nues d'une cabane ou les parois dorées d'un palais nous étaient également indifférentes...

Que fait le bonheur des rois à qui goûte la félicité des anges!...

XXIII

OU JE COMMENCE A FAIRE VÉRITABLEMENT CONNAISSANCE AVEC JEANNIE.

Nos jours d'installation furent des jours de bonheur qu'aucun nuage ne vint troubler.

Je commençai par montrer à Jeannie cette fameuse fenêtre où j'avais passé tant d'heures tristes et joyeuses;

puis, je mis entre ses mains la lunette de mon grand-père le contre-maître, afin qu'elle jugeât elle-même de la vérité de mon récit.

Elle porta la lunette à son œil, regarda attentivement, et, me la passant avec une émotion qui ne m'échappa point :

— Vois, dit-elle.

Et elle demeura la main appuyée sur mon épaule.

Je portai à mon tour la lunette à mon œil, et dans la pénombre de la petite chambre, je distinguai madame Smith agenouillée au pied du lit de sa fille.

— Pauvre mère! reprit Jeannie, nous l'oublions tandis qu'elle prie pour nous!

Et elle répéta avec mélancolie le texte de mon sermon :

« Et le seigneur dit à Rachel : « Tu quitteras ton père » et ta mère pour suivre ton mari. »

Deux grosses larmes perlèrent au coin de sa paupière et coulèrent sur ses joues; mais comme c'étaient des larmes de bonheur, je me gardai bien de les arrêter.

En effet, ainsi que derrière un nuage luit encore le soleil, derrière ces deux larmes continuait de briller son sourire.

Je laissai le temps au doux rayon de la joie de reprendre toute sa puissance, et, l'attirant à moi, je lui dis :

— Oh! que je voudrais que tu susses dessiner, ma belle Jeannie, afin d'avoir la vue, je dirai presque le portrait, de cette petite maison fait par toi!... N'ai-je pas entendu dire à ta mère qu'autrefois tu avais dessiné?

Jeannie sourit.

— Oui, dit-elle, autrefois... un peu... mais, maintenant que je ne pense qu'à être une bonne femme de ménage, j'ai oublié tout cela. Cependant, mon bien-aimé Williams, pour te faire plaisir, je m'y remettrai.

Et, saisissant l'à-propos, elle me fit des remercîmens sur mes guirlandes de roses, mes colombes et mon autel de l'Hyménée.

— Si tu veux, lui dis-je, ma bonne Jeannie, dans nos momens de loisir, en supposant que le bonheur nous en laisse, tu te remettras au dessin, et je te donnerai des

conseils. Notre sainte religion évangélique n'est point tellement rigide qu'elle condamne la bonne ménagère aux soins de sa cuisine et aux travaux de l'aiguille.

— Je ferai tout ce que tu voudras, dit Jeannie en souriant.

Il y avait dans son sourire, toujours charmant du reste, un légère expression, je ne dirai pas de gaîté, je ne dirai pas de tendresse, qui me frappa : c'était quelque chose de bon, de doux, d'affectueux, tenant le milieu entre ces deux sentimens.

Je la regardais avec un certain étonnement, tant je trouvais dans ce sourire une nuance indéfinissable.

— Eh bien ! me demanda-t-elle, qu'y a-t-il?

— Rien, répondis-je. Viens, ma Jeannie, il faut maintenant que je te fasse voir le reste de nos domaines.

Nous descendîmes l'escalier, pressés l'un contre l'autre dans son étroit espace; mais, pour deux êtres qui s'aiment, tout est joie.

— Nous monterons et nous descendrons souvent cet escalier ensemble, chère Jeannie, lui dis-je en m'arrêtant sur la dernière marche et en souriant à son sourire.

Elle ne répondit point, mais elle s'appuya sur mon épaule, et nous gagnâmes la cour.

Fidèle bondissait autour de nous; mais dans la cour il aperçut une niche.

A cette vue il secoua la tête, éternua, et vint piteusement se ranger derrière nous, ce qui prouvait combien l'objet en question récréait peu ses regards.

Pauvre Fidèle! il avait espéré une liberté sans collier et sans chaîne, et je la lui promis tout bas.

— Vois, dis-je à ma Jeannie, il y aura place ici pour tes pigeons, tes poules et tes canards; je dis pour les tiens et non pour d'autres, car ils connaissent leur douce maîtresse, et doivent être bien malheureux loin d'elle. Quant à moi, comme j'aime tout ce qui t'aime, je voudrais déjà les voir installés ici.

— Tu es excellent, mon cher Williams, dit Jeannie. Dans deux ou trois jours nous irons les chercher.

— Et tu iras en même temps à ta mère, n'est-ce pas,

que Dieu, qui a exaucé sa prière dans le présent, l'exaucera probablement dans l'avenir.

— Je lui dirai que je suis bien heureuse !

Nous passâmes au jardin en faisant le tour de la maison; je lui montrai les trois saules pleureurs et le bassin où ils trempaient leurs vertes chevelures.

Pour le rossignol, il était devenu muet, mais non pas invisible, car nous le trouvâmes dans une touffe d'aubépine, où sa femelle couvait trois œufs gris mouchetés de rouge.

Mais ils ne me connaissaient pas comme la fauvette connaissait Jeannie, de sorte qu'à notre vue, mâle et femelle prirent leur volée et allèrent, inquiets, se percher sur un amandier.

Nous nous éloignâmes rapidement; les œufs, en se refroidissant, eussent fait avorter la couvée.

Cependant, tout en nous éloignant, nous ne les perdîmes point du regard, et nous les vîmes bientôt regagner leur aubépine et disparaître dans son feuillage.

La vue des saules raviva dans son cœur tout ce triste récit, et, s'appuyant plus doucement sur mon bras :

— Mon ami, dit-elle, n'avons-nous pas tous deux une visite à faire !

— A qui, Jeannie? demandai-je.

— A une bonne femme que tu aimais pour l'avoir connue, et que j'aime sans la connaître.

— Tu veux dire à celle que j'appelais ma mère, n'est-ce pas?

— Oui.

— Viens, ma Jeannie; tu n'oublies personne, toi... Viens.

Et nous nous acheminâmes vers le cimetière.

Nous avions tout le village à traverser; contre l'habitude, le cimetière ne touchait point à l'église.

Je passais fièrement dans les rues, ma Jeannie à mon bras; tous les hommes étaient aux travaux des champs; les enfans et les femmes restaient seuls.

A mesure que j'avançais, les enfans qui jouaient dans les rues que nous suivions rentraient dans les maisons en criant :

— C'est monsieur le pasteur Bemrode et sa femme!

Et les mères accouraient sur le seuil des portes, tenant leurs filles par la main, et me saluaient amicalement d'un bonjour qu'elles partageaient entre moi et Jeannie.

Je répondais de la main, et Jeannie souriait.

Nous arrivâmes à la porte du cimetière; comme pasteur, j'avais le triste privilége de posséder une clef de ce jardin des morts; mais, dans ma préoccupation, je l'avais oubliée.

J'envoyai un enfant la prendre au presbytère.

Pendant ce temps, nous restâmes, Jeannie et moi, appuyés à la grille.

Au bout d'un instant, le visage de la douce créature prit un voile de mélancolie, et ses yeux se mouillèrent.

— Ma Jeannie est un véritable cœur d'ange, lui dis-je : elle ne peut rien voir des douleurs humaines sans que sa bonté s'habille de deuil.

— Oh! me répondit-elle, ton amour me fait meilleure que je ne suis, mon Williams!

— Et cependant la vue de ce cimetière t'attriste.

— Oui et non... Un cimetière, c'est la douleur terrestre, mais c'est l'espérance divine. Puis, un cimetière de village a un aspect tout particulier. A mon dernier voyage à la ville, j'ai vu celui de Chesterfield, et il ne m'a point produit le même effet que j'éprouve devant celui-ci... On dirait que c'est pour celui-ci que Thomas Gray a composé sa ravissante élégie... Tu la connais, n'est-ce pas, mon Williams?

J'avouai avec une certaine honte que non-seulement je ne connaissais pas l'élégie, mais même que je ne connaissais pas le poëte.

— Oh! il n'y a rien d'étonnant à cela, me dit Jeannie : Thomas Gray est un ami de mon père; il a été élevé à Eton avec lui; l'année passée seulement, il a imprimé un tout petit volume de poésies qu'il a envoyé à mon père, et, dans ce volume, est la pièce que je t'ai dite,

— Et cette pièce est intitulée?...

— *Elégie écrite dans un cimetière de village.*

— Sans doute, ma Jeannie la sait par cœur?

— Oui, me dit Jeannie en rougissant.

— J'écoute, lui répondis-je ; les plus beaux vers ne peuvent que gagner à être récités par toi.

— Flatteur ! dit-elle.

Et, d'une voix mélodieuse comme un chant, elle commença à réciter ces vers, qui, dans sa bouche, prenaient une adorable expression de tristesse naïve et de mélancolie campagnarde :

Déjà le couvre-feu sonne la mort du jour :
Le bétail mugissant tourne sur la prairie ;
Le laboureur, lassé, déserte le labour.
A moi le monde ! à moi l'ombre et la rêverie !

La campagne s'estompe aux nocturnes lueurs ;
On n'entend plus au loin que la frêle clochette
Qui tinte le sommeil aux troupeaux maraudeurs
Dont glisse au bord des prés la sombre silhouette.

Tout dort ou va dormir, excepté le hibou,
Qui, du haut du vieux mur, se lamente à la lune,
Et gourmande à grands cris, triste au bord de son trou,
Le paysan tardif dont le pas l'importune.

Sous ces ormes noueux, sous l'ombre de ces ifs,
Où la terre moutonne en bosses inégales,
Les aïeux du hameau gisent froids et pensifs,
Dotant de noms obscurs leurs pierres sépulcrales.

Le souffle parfumé du matin, le chant clair
Du roitelet perché sur le hangar de chaume,
La voix aigre du coq, le bruit du cor dans l'air,
Ne les réveillent plus dans leur sombre royaume.

Leurs enfans ne vont plus sur la route s'asseoir,
Pour les voir revenir de la forêt prochaine,
Et nul ne les attend pour le repas du soir,
Près de l'âtre éclatant où pétille le chêne.

Que de fois la moisson a fléchi devant eux !
Que de fois leur sueur a fécondé la terre,
Lorsque, de l'aiguillon, ils pressaient leurs grands bœufs,
Et creusaient sous le soc le sillon réfractaire !

Que si l'ambition vient un jour, par hasard,
Heurter son pied distrait à leurs rustiques dalles,
Elle ne lise pas, d'un dédaigneux regard,
De ce peuple indigent les modestes annales!

Qu'elle ne fasse point honte à ces pauvres morts
Si leur tombe est obscure et veuve d'armoiries;
Si la gloire, unissant le mensonge aux remords,
Sur leur marbre n'a point sculpté ses flatteries!

Pompe de la puissance et pourpre des blasons,
Richesses et beauté, tout à son heure tombe;
Car le but est le même à tous les horizons,
Et les plus beaux chemins ne mènent qu'à la tombe!

Lorsque l'oreille est morte et que l'œil est fermé,
A jamais sont éteints le jour et la parole;
L'urne au linceul d'albâtre et le buste animé
Ne peuvent rappeler le souffle qui s'envole...

Et, cependant, peut-être, en ce lieu déserté,
Dort un cœur jadis plein d'une flamme inquiète,
Dont les mains dignement peut-être eussent porté
Le sceptre du monarque ou le luth du poëte.

Au fond de l'Océan que Dieu seul peut sonder,
Que de perles jamais ne seront découvertes!
Que de fleurs le soleil s'amuse à féconder,
Dont le parfum se perd en des plaines désertes!

Là, dort quelque Hampden qui, d'un cœur résolu,
Au tyran de son champ livra de grandes guerres;
Là, dort quelque Milton dont vous n'avez rien lu,
Près de quelque Cromwell pur du sang de ses frères.

Soulever les bravos des sénats attentifs,
Se montrer en exemple à la foule ravie,
Commander d'un seul mot à vingt peuples craintifs,
Et lire dans leurs yeux l'histoire de sa vie;

C'est grand! — Ce ne fut point leur destin, et le sort,
S'il borna leurs vertus, a limité leurs crimes;
Leurs pieds n'ont point foulé ce chemin de la mort
Qui mène vers le trône à travers les victimes!

Non ; un destin obscur leur traça le chemin
Loin des plaisirs brillans et de la folle joie,
Et, menant chaque jour le travail par la main,
Ils ont, du même pas, suivi la même voie.

Toutefois, pour garder leurs os de l'abandon,
Pour que le trépassé plus doucement y dorme,
Une main ignorante à leur tombe a fait don
D'un souvenir naïf, d'un mausolée informe.

Les ans qu'ils ont vécus, les noms qu'ils ont portés,
Une muse le dit, — pardon pour l'orthographe ! —
Et quelques textes saints, à ce propos cités,
Enseignent à mourir à qui lit l'épitaphe.

Car quel homme, au moment des suprêmes adieux,
Se voyant sur le point d'abandonner la terre,
De son œil, qui se ferme au jour riant des cieux,
Ne jette, en soupirant, un regard en arrière ?

On a toujours aimé quelque chose ici-bas ;
A l'heure de la mort, notre esprit s'y reporte ;
Tout homme veut des pleurs pour mouiller son trépas,
S'ils coulent, que ses pleurs soient vrais ou faux, qu'importe ?

Quant à toi qui, songeant à ces morts ignorés,
Raconte de l'oubli la facile victoire,
Si, par hasard, perdu dans ces lieux retirés,
A son tour, un passant demandait ton histoire,

Un vieux pâtre dira : « S'arrachant au sommeil,
Nous l'avons vu debout avant l'aube irisée,
De son regard rêveur appelant le soleil,
Et de ses pieds distraits secouant la rosée.

» Là bas, au pied du hêtre au feuillage tremblant
Dont la racine sort, en se tordant, de terre,
Il venait, à midi, s'étendre nonchalant,
Écoutant du ruisseau la plainte solitaire.

» Puis, le soir, il longeait la lisière des bois,
Disant à demi voix ses bizarres pensées,
Soucieux et portant dans les yeux et la voix
La visible langueur des âmes délaissées.

» Un matin, je gravis vainement le coteau
Qu'il montait tous les jours au lever de l'aurore ;
Vainement je m'assis sur le bord du ruisseau,
Où, lorsque vint le soir, je l'attendais encore.

» Le lendemain, avec des cierges et des chants,
Nous suivions lentement ses pauvres funérailles.
Lisez, si vous pouvez, ces quelques mots touchans
Gravés sur cette pierre au milieu des broussailles.

ÉPITAPHE.

« Un jeune homme inconnu repose en ce tombeau.
» Il vécut sans renom comme il mourut sans gloire ;
» La science n'a rien prédit à son berceau,
» Et la mélancolie est toute son histoire.

» Grande était la bonté de ce cœur endormi,
» Qui sut de la pitié comprendre tous les charmes :
» Tout ce qu'il demandait, il l'obtint : un ami !
» Tout ce qu'il possédait, il le donna : des larmes !

» A chercher ses défauts, à prouver ses vertus,
» Ne te fatigue point : sous cette froide pierre,
» Et vertus et défauts reposent confondus
» Dans l'espoir du pardon de notre divin Père ! »

Je ne connaissais pas ces vers; je ne connaissais même rien d'analogue en poésie. Il est vrai que c'était la première fois que j'entendais dire des vers par Jeannie.

Parfois, en cherchant le mot qui commençait la strophe, mot qui fuyait momentanément de sa mémoire, elle levait les yeux au ciel, comme si c'était au ciel, patrie de la poésie, qu'elle demandât ses souvenirs, et, alors, mon cher Petrus, Jeannie n'était point la femme disant des vers de Gray, c'était la Muse elle-même, cherchant l'inspiration pour son compte, et empruntant pour ses yeux et son front un rayon aux rayons éternels.

Lorsque l'enfant revint avec la clef, la pièce était finie, et mon visage, c'était une grande faiblesse, je le sais bien, et mon visage tout couvert de larmes.

J'ouvris la porte, et nous entrâmes.

Seulement, au lieu de marcher appuyés au bras l'un de l'autre, nous marchâmes religieusement et respectueusement côte à côte.

On dirait que la simple présence de la mort suffit pour séparer les cœurs les mieux soudés ensemble.

Il est vrai que si elle sépare les cœurs elle réunit les âmes.

Jeannie reconnut, à la première vue, et d'après la description que je lui en avais faite, la tombe de l'ancien pasteur, de la veuve et de ses trois filles.

Elle s'approcha de ce petit coin de terre qui renfermait toute une famille disparue sans laisser d'autre trace que celle qui demeurait dans le cœur d'un étranger, et, prenant le bouquet qu'elle avait cueilli en traversant le jardin, et auquel elle avait joint des branches des trois saules, elle l'éparpilla sur les quatre tombes.

Puis elle s'agenouilla et se mit à prier.

Et moi, je demeurai debout, appuyé contre un arbre, priant à mon tour pour celle qui priait.

XXIV

OU JE FAIS DE PLUS EN PLUS CONNAISSANCE AVEC JEANNIE.

Pendant les huit jours qui suivirent celui de mon installation, j'eus à m'occuper des devoirs de mon état, un peu négligés à cause de l'événement important qui venait de s'accomplir dans ma vie; mais mes bons paroissiens me virent si heureux, qu'ils me pardonnèrent facilement.

Jeannie fit plusieurs voyages à Wircksworth, pour déménager, selon nos conventions, ceux des commensaux de la maison paternelle qui devaient la suivre dans la maison conjugale.

En accomplissant un de ces voyages, elle rencontra sur la route monsieur l'intendant Stiff, qui donnait ses ordres à des ouvriers; monsieur l'intendant eut la bonté de la reconnaître, et lui fit la grâce de l'accompagner une partie de la route.

Il nous avait fort invités, me rapporta Jeannie, à faire une seconde visite au château, mais, cette fois, pour y rester toute la journée.

Madame Stiff, à ce qu'il prétendait, ne cessait de parler de sa bonne amie mademoiselle Smith, qu'elle trouvait jolie et gracieuse au possible sous sa petite robe.

Il avait aussi le plus grand désir de faire plus ample connaissance avec un homme aussi distingué que moi.

D'ou il résultait que, si nous n'allions pas le voir au château, il nous demandait, pour sa femme et pour lui, la permission de venir nous voir au presbytère.

Jeannie, qui n'aimait pas plus que je ne faisais moi-même monsieur Stiff et sa femme, avait répondu poliment, car elle comprenait bien de quelle importance il était pour nous de ne pas nous brouiller avec de si puissans voisins.

Jeannie avait répondu que les devoirs de ma charge, négligés depuis un mois, me prenaient beaucoup de temps, ce qui l'empêchait de s'engager en mon nom à faire cette seconde visite; que, quant à l'intention qu'avait monsieur Stiff d'en faire une avec sa femme au presbytère, cette visite serait reçue avec toute la reconnaissance que méritait une si grande faveur.

Puis, on avait parlé de la pluie et du beau temps, de la récolte, qui serait belle cette année, de l'immense fortune du comte, et de la grande influence que monsieur Smith avait sur cet illustre seigneur.

Et, tout en causant ainsi, on était arrivé à la porte de monsieur Smith, où l'intendant avait pris congé.

Le neuvième jour après celui de notre installation au presbytère d'Ashbourn, était le jour anniversaire de ma naissance.

Ce jour-là, 19 juillet, j'entrais dans ma vingt-sixième année.

Hélas! depuis la mort de mes pauvres parens, personne ne s'était plus guère souvenu de cet anniversaire!

Moi-même, je l'avais presque oublié.

Quant à Jeannie, elle devait l'ignorer; mon âge avait été dit une seule fois devant elle, le jour où j'étais devenu

son époux ; et c'eût été un miracle qu'elle s'en fût souvenue.

Cependant, la veille, elle m'avait souri plusieurs fois d'une façon singulière, quand je l'avais interrogée sur les provisions qu'elle faisait; cependant, le matin, elle m'avait embrassé plus tendrement que de coutume ; cependant, au moment où j'étais descendu dans l'ancienne chambre à coucher de madame Snart, devenue mon cabinet de travail et de méditation, il m'avait semblé qu'elle me suivait.

En entrant dans ce cabinet, je n'y vis d'abord rien de nouveau ni d'extraordinaire ; mais, une fois assis à mon bureau, je levai la tête et jetai un cri de surprise.

J'étais en face d'une charmante gouache représentant la petite maison verte, rouge et blanche; la fenêtre de cette maison était ouverte, et à cette fenêtre était Jeannie, avec son chardonneret sur l'épaule.

Je me levai, je me penchai vers la gouache, j'en examinai tout l'ensemble, avec mon cœur d'abord, puis tous les détails avec mon esprit, et mon esprit, après examen, se trouva aussi satisfait que mon cœur.

C'était composé et je dirai presque exécuté comme un Miéris.

La petite figure, à la ressemblance de Jeannie, moitié dans l'ombre de son grand chapeau de paille, moitié dans la lumière d'un beau soleil, était adorable de finesse.

La muraille de la maison, et tout son accompagnement de lierres, de lilas et de peupliers, était d'une solidité de ton qui indiquait un pinceau exercé.

Ma surprise était si grande, que je ne pus m'empêcher de l'exprimer tout haut.

— Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, qui donc a fait ce charmant dessin ?

En ce moment je sentis deux bras qui enlaçaient mon cou, et une tiède haleine qui me caressait le visage.

Puis, j'entendis la voix caressante de Jeannie murmurer à mon oreille :

— N'as-tu pas, mon bien aimé Williams, exprimé devant moi le désir d'avoir une vue de la pauvre petite maison à

la fenêtre de laquelle tu m'avais aperçue pour la première fois ?

— Oui, sans doute, répondis-je.

— Eh bien ! n'êtes-vous pas mon maître ? Ne vous ai-je pas juré obéissance ?... Vos ordres sont exécutés par votre humble servante, monseigneur !

Et Jeannie fit une charmante révérence pleine de grâce et de coquetterie à la fois.

— Oui, dis-je ; mais le peintre ? le peintre ?...

— Oh ! le peintre n'a pas été bien difficile à trouver, me dit Jeannie avec un sourire, car c'est à lui-même que vous aviez bien voulu manifester votre désir.

— Comment ! m'écriai-je, le peintre... l'auteur de cette délicieuse gouache... c'est toi ?

Jeannie me fit, souriant toujours, une seconde révérence calquée sur la première.

— Ainsi, cet admirable talent dont tu ne m'avais jamais dit un mot...

— Oublieux ! je t'en ai parlé le jour même de notre entrée ici !

— Oui, mais comme en parle une pensionnaire qui dessine d'après la bosse, et non comme en parle un artiste qui compose et qui exécute de première force.

Tout à coup, je me rappelai l'offre que je lui avais faite de diriger ses études.

— Et moi !... m'écriai-je. Oh ! ma Jeannie, je comprends maintenant le sourire avec lequel tu as accueilli ma proposition.

— Williams !

— Et ces fresques, que j'ai peintes avec tant d'orgueil dans la chambre de mon épouse... Un pinceau, une brosse, que j'efface tout cela !

Jeannie m'arrêta, comme je m'élançais vers la porte.

— Non, mon ami, me dit-elle, non, tu n'effaceras rien... Ces fresques, c'est le monument de ton affection pour moi, et, avant de descendre, je me suis agenouillée devant l'autel, remerciant Dieu d'être aimée ainsi, et baisant les deux blanches colombes, symbole de notre amour.

Je poussai un soupir moitié triste, moitié joyeux.

Le côté triste s'adressait à mon orgueil, mon cher Pe-

trus ; je commence à croire que l'orgueil est le démon qui a reçu de son maître Satan la mission de me perdre.

Je m'imaginais savoir tout, et voilà que Jeannie sait qu'il existe un poëte qui se nomme Thomas Gray, et que ce poëte a fait une charmante élégie.

Je m'imaginais savoir peindre, et voilà qu'une petite villageoise modeste et retenue me donne tout simplement, tout naturellement, une leçon de peinture et d'humilité.

O orgueil ! orgueil ! quand donc ferai-je divorce avec toi ?...

Par bonheur, je n'eus pas le loisir de me plonger bien profondément dans ces réflexions, qui n'eussent point laissé que d'être inquiétantes pour mon salut.

On frappa à la porte.

Jeannie s'élança, et, avant que j'eusse fait trois pas, elle ouvrit à son père et à sa mère.

Le bon pasteur Smith venait, avec sa femme, fêter mon anniversaire.

C'était là la visite que Jeannie attendait ; ces provisions faites la veille, c'était pour cette journée passée en famille.

O mon cher Petrus ! il y eut un moment de cette journée où je me rappelai la belle histoire que raconte Hérodote sur le tyran Polycrate, lequel, effrayé de son bonheur, jeta son anneau à la mer.

Que puis-je jeter aussi à la mer pour conjurer le malheur à venir, et pour que la fatalité me pardonne pour mon présent ?...

Un poisson rapporta à Polycrate son anneau, et, quelques mois plus tard, pour que son infortune égalât sa félicité, il fut pris en trahison par Orétès, satrape de Cambyse, qui le fit clouer sur une croix.

Mon Dieu ! tout homme a son Orétès et sa croix !

Quel est mon Orétès encore inconnu, et sur quelle croix douloureuse comptez-vous m'étendre pour me faire expier mon bonheur ?

Trois mois après mon anniversaire arrivait celui de ma Jeannie ; elle allait entrer dans sa vingtième année, et, pendant ces trois mois, je cherchai quel cadeau je pouvais lui faire ce jour-là ; mais mon imagination, si fé-

conde d'habitude, resta à court dans cette grande circonstance.

En effet, ma pauvre Jeannie se prétendait si heureuse, qu'elle n'exprimait pas un désir.

Or, Jeannie n'exprimant pas un désir, je me trouvais dans l'impossibilité de deviner quelle chose lui serait agréable.

Après avoir bien réfléchi, je pensai que ce qui ferait le plus de plaisir à Jeannie, ce serait un bel épithalame dans lequel je célébrerais notre bonheur commun.

J'eus d'abord l'idée de le composer en latin, afin qu'il eût le mérite de la difficulté vaincue; mais je réfléchis que je serais forcé de le traduire en anglais, et qu'il perdrait naturellement beaucoup à la traduction.

Je me décidai donc à employer tout simplement la langue vulgaire, la langue de Shakespeare, de Milton et de Pope.

Cela devenait alors d'une telle facilité, surtout pour un homme qui, comme moi, avait rêvé cinq ans un poëme épique, et trois ans une tragédie, que je pensai qu'il serait toujours temps de me mettre à l'ouvrage.

En conséquence, trois jours seulement avant le grand jour, je m'occupai sérieusement de mon épithalame.

Je voulus d'abord passer en revue toutes les noces célèbres de l'antiquité, à commencer par celles de Thétis et de Pélée; mais, en vérité, il était impossible de comparer nos modestes noces à ces noces divines qui avaient amené la guerre de Troie et tous les événemens qui avaient découlé de cette guerre, comme le meurtre d'Agamemnon, les voyages d'Ulysse, la fondation de Rome, etc.

J'abandonnai donc les noces de Thétis et de Pélée pour arriver à celles de Pirithoüs et d'Hippodamie; mais celles-là encore avaient été la cause d'une catastrophe si terrible, que, ne fût-ce qu'à cause du mauvais présage, je résolus de chercher quelque autre texte. En effet, nul centaure n'avait tenté de m'enlever mon Hippodamie, à moi; les plats de la table avaient repris, bien intacts, leur place habituelle sur le buhut de madame Smith, et non-seulement aucun tison ne s'était éteint en brûlant dans la gorge

d'un ravisseur quelconque, mais encore, vu la chaleur de la saison, à peine le feu avait-il été allumé.

Force me fut de laisser de côté les noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, comme j'avais laissé celles de Thétis et de Pélée.

Il y avait encore les noces de Périclès et d'Aspasie, qui, au dire de Plutarque, mirent pendant trois jours toute la ville d'Athènes en rumeur, tant les Athéniens, ce peuple spirituel et inconstant, étaient curieux de voir le vainqueur de Cimon devenir l'époux de la courtisane de Milet; mais, quoique, sous le rapport des connaissances, de l'atticisme et du goût, je pusse, à la rigueur, me comparer à l'oncle d'Alcibiade; quoique, l'occasion s'en présentant, ou la situation donnée, j'eusse, tout aussi bien que lui, bâti le Parthénon et légué mon nom à mon siècle, je ne pouvais sous aucun rapport, excepté sous celui de la beauté, comparer ma femme à Aspasie.

Il y avait une trop grande différence, différence tout à l'avantage de Jeannie, grâce à Dieu! dans la manière dont elle avait été élevée, avec celle dont Aspasie avait vécu.

Il fallait donc renoncer aux noces de Périclès et d'Aspasie, comme j'avais renoncé à celles de Pirithoüs et d'Hippodamie, et de Thétis et de Pélée.

Mais le travail qu'avaient fait, pour passer en revue toutes ces noces célèbres, mon esprit, ma mémoire et mon érudition, m'avait pris deux grands jours; ce ne fut donc qu'au commencement du troisième, et quand je n'avais plus que vingt-quatre heures devant moi, que je me décidai à faire quelque chose de moins compliqué, un simple chant du cœur, un naïf remercîment pour cette inaltérable tendresse dont, pendant trois mois, ma chère Jeannie m'avait donné la preuve.

Par malheur, au moment où, après avoir bien arrêté le plan de cette petite pièce de vers, dont, à cause de son exiguité même, je comptais faire un chef-d'œuvre; comme, inspiré d'abord par le sujet, et ensuite par deux heures de méditation, je venais de prendre enfin la plume et d'écrire au haut d'une belle feuille de papier blanc : « A Jeannie! » le magister, introduit près de moi, me rappela que j'avais un mariage à célébrer.

Je savais trop par moi-même quelle était l'impatience d'un fiancé, pour faire attendre celui-là.

Je me levai donc vivement, et courus à l'église, me promettant de me mettre à mon épithalame aussitôt mon retour.

En effet, j'expédiai le plus vite possible, et à leur grande satisfaction, sans doute, mes deux fiancés, et, tandis que, selon la coutume protestante, les jeunes gens et les jeunes filles du village les attendaient à la porte pour semer des fleurs sur leur route, je m'apprêtai, moi, à revenir à la maison, tourmenté que j'étais par le démon de la poésie, qui murmurait son premier vers à mon oreille.

Mais, comme j'allais sortir, le magister m'arrêta.

— Monsieur Bemrode, me dit le brave homme, il me paraît que vous oubliez une chose...

— Laquelle, mon ami ? lui demandai-je.

— C'est que le vieux Blum est mort, et que son enterrement est fixé à midi.

— Ah ! c'est, ma foi ! vrai, m'écriai-je ; j'ai été prévenu hier, et c'est moi-même qui ai fixé cette heure.

— Or, continua le magister, comme il est onze heures et demie, je ne crois pas que ce soit beaucoup la peine de rentrer chez vous... Dans une demi-heure, le corps sera à l'église.

— Vous avez raison, mon ami, lui dis-je ; allez avertir madame Bemrode de ce qui arrive, et dites-lui que je mangerai à mon retour du cimetière.

— Au fait, dit le magister, qui paraissait suivre un calcul dans son esprit, l'enterrement sera certainement fini à une heure, et, d'une heure à deux, vous aurez tout le temps de dîner... Je vais prévenir madame Bemrode.

Et le brave homme sortit de l'église.

— Certainement que j'aurai le temps de dîner d'une heure à deux, dis-je en le regardant s'éloigner ; puis, à deux heures, je me mettrai à mon épithalame, et c'est chose si facile, pour moi surtout, que ce soir ce sera fait... D'ailleurs, qui m'empêche en attendant de travailler ? J'ai une demi-heure, et, Dieu merci ! je me sens inspiré.

Effectivement, j'en étais arrivé, à force de fixer mon esprit sur le même sujet, à cet état de fièvre que, nous au-

tres poëtes, nous décorons du titre d'inspiration, lorsque le magister rentra tout essoufflé.

— Oh ! monsieur le pasteur, dit-il, madame Bemrode vous prie de venir le plus promptement possible... Il y a une belle voiture à la porte du presbytère, et deux laquais en livrée sur le siége de la voiture.

— Mais, demandai-je, les personnes que cette voiture a amenées, quelles sont-elles ?

— Je ne saurais vous dire, monsienr Bemrode ; mais vous allez l'apprendre en vous rendant à l'invitation de madame Bemrode, car les personnes que la voiture à amenées sont chez vous, et vous attendent à ce qu'il paraît.

Je m'empressai de sortir de l'église, et j'aperçus, en effet, une voiture à la porte du presbytère.

Du premier coup d'œil, je reconnus la voiture et la livrée.

La livrée était celle du comte d'Alton, et la voiture, celle dans laquelle nous avions rencontré monsieur et madame Stiff.

J'avoue que mon peu de sympathie pour monsieur l'intendant et madame l'intendante me donna d'abord l'idée de retourner vers l'église et d'y attendre l'enterrement, prétexte suffisant à mon absence ; mais cette insistance avec laquelle m'avait fait demander Jeannie m'inquiétait, et, après avoir réfléchi un instant au danger de blesser mes deux illustres visiteurs, je continuai mon chemin vers la maison.

XXV

COMMENT L'ÉPITHALAME FUT INTERROMPU.

C'étaient, en effet, monsieur et madame Stiff, qui, voyant que nous n'allions pas à eux, s'étaient décidés à n'être pas plus fiers que Mahomet à l'endroit de la montagne, et qui venaient à nous.

Lequel des deux époux avait eu l'idée de cette visite ? Je n'en sais rien.

Mais ce que je sais, c'est que l'un et l'autre semblaient

avoir pris à tâche de nous la rendre le plus désagréable possible.

D'abord, au moment où j'entrai, monsieur et madame Stiff, qui examinaient à leur tour notre maison, en étaient justement à la chambre à coucher.

— Oh! mon Dieu! ma chère, disait madame Stiff à Jeannie, quelle idée avez-vous eue de décorer votre chambre ainsi, au lieu d'en couvrir les murailles avec une étoffe quelconque, ou tout simplement avec du papier! C'est par un vitrier du village que vous avez fait peindre ces fresques?

Je m'avançai, et, comme le compliment ne m'avait pas été fort agréable :

— Non, madame, lui dis-je, nous n'avons pas même été chercher un vitrier pour cela : c'est moi-même qui les ai peintes.

— Ah! en effet, dit madame Stiff sans se déconcerter, c'était encore plus économique.

Jeannie était venue précipitamment à moi, et avait saisi ma main, qu'elle serrait tendrement, tandis que ses yeux essayaient de me dire tout ce qu'elle souffrait.

Quant à monsieur Stiff, il chantonnait un petit air, en levant, du bout de sa baguette, les housses des meubles.

Mon arrivée ne parut pas faire autrement impression sur lui.

— Eh! eh! fit-il, bonjour, mon cher pasteur... Dites-moi, c'est pour pour vous mortifier que vous avez des chaises de jonc et des canapés de roseaux?... Peste! comme on doit être mal là-dessus!... Dites donc, madame Stiff, vous qui vous plaignez que vos meubles sont durs, ah! bon! je vous enverrai vivre pendant huit jours à l'école de mademoiselle Smith!

Cette affectation d'appeler toujours ma femme mademoiselle Smith m'avait déjà frappé; cette fois, je résolus de ne point laisser passer l'impertinence sans la relever.

— Oserai-je faire observer à monsieur l'intendant, répondis-je, que, depuis plus de trois mois, mademoiselle Smith est devenue madame Bemrode?...

— Madame Bemrode... Ah! madame Bemrode!... Vous

vous appelez donc monsieur Bemrode, vous, mon cher pasteur ?... Quel singulier nom vous avez choisi là !

J'allais lui répliquer ; sa femme me coupa la parole.

— Mais, ma chère petite, dit-elle, où mettez-vous donc vos domestiques ? Je n'en ai pas encore rencontré un seul depuis que je suis chez vous, et j'ai même cru remarquer que vous êtes venue m'ouvrir la porte vous-même...

— Madame, dit Jeannie avec une merveilleuse dignité, nous sommes des gens simples. Je suis fille de pasteur ; mon mari est pasteur ; il est probable que le revenu des deux cures réunies, de mon mari et de mon père, ne donnerait pas de quoi payer les deux domestiques assis sur le siége de votre voiture.

— Ah ! ça, c'est vrai, c'est vrai, dit monsieur Stiff ; ma chère amie, songez donc que le cocher a cinquante livres sterling de gages, et est nourri et habillé, et que cet autre drôle, qui est assis près de lui, en a trente-cinq, pour ne rien faire absolument... Vous voyez bien, qu'en effet, ce que dit mademoiselle Smith est plein de justesse, et qu'en réunissant les cinquante livres de l'un aux trente-cinq livres de l'autre, en ajoutant à cela leur nourriture et leur habillement, le produit des deux cures n'y suffirait pas.... Ce fainéant de cocher, qui ne met jamais le pied à terre, use et salit, à lui tout seul, pour plus de quinze livres sterling de bas de soie par an !

— Vous voyez bien, monsieur, dit en souriant Jeannie, que j'ai raison de ne pas avoir de domestique.

— Ainsi, ma pauvre enfant, dit madame Stiff, vous faites tout vous-même !

— Une jeune fille du village vient m'aider, madame, une charmante enfant pleine de bonne volonté et de complaisance... la fille du magister.

— Ah ! oui... Et elle fait la cuisine ? dit madame Stiff en commençant à descendre l'escalier.

— Non, madame, reprit Jeannie ; ce soin me regarde. J'ai étudié les goûts de mon mari ; je sais les plats qu'il aime ; je suis heureuse de me dire en les préparant : « Mon Williams mangera avec plaisir. » Le reste du ménage regarde Betzy.

— Et cela ne vous détruit pas les mains ?

— Mais non, madame, répondit Jeannie.

Jeannie avait des mains magnifiques; je saisis l'occasion de faire valoir cette beauté; j'avais remarqué, d'ailleurs, que les mains de madame Stiff étaient grosses et un peu communes.

— Ma chère Jeannie, comme madame l'*intendante*, j'appuyai sur le mot, et je m'aperçus, en effet, que le mot faisait rougir mademoiselle Rogers, comme madame l'intendante paraît douter de ce que tu avances, montre-lui donc tes mains.

— Pourquoi cela? demanda madame Stiff.

— Mais pour vous prouver, madame, répondis-je gracieusement, qu'on peut faire la cuisine sans avoir les mains détruites... Montre tes mains, Jeannie; montre-les, tu me feras plaisir.

— Allons, puisque tu le veux, dit-elle.

Et elle étendit deux mains blanches, potelées, fines, effilées, aux ongles de nacre et de rose.

— C'est, parbleu, vrai! s'écria l'intendant; des mains de duchesse!... Mademoiselle Smith, je vous fais mon compliment.

— Mais vous mettez donc des gants pour cuisiner, ma chère petite? demanda l'intendante.

Puis, passant à autre chose:

— Ah! ah! dit-elle, c'est ici la salle à manger?... Elle est bien mal éclairée... En vérité, je ne sais rien de triste au monde comme de manger dans une salle à manger sombre! Il est vrai que l'on peut fermer les fenêtres et allumer des bougies. Mais je ne vous vois pas de salon...

— Il nous serait tout à fait inutile, madame, dit Jeannie avec son angélique douceur; depuis trois mois passés que nous demeurons ici, votre visite, dont nous vous sommes bien reconnaissans, madame, est la seule que nous ayons eu l'honneur de recevoir... et nous serons peut-être de nouveau trois mois sans en recevoir une autre.

— Oh! non pas, non pas, s'écria monsieur Stiff, ne comptez point là-dessus! J'éprouve beaucoup trop de plaisir dans votre société, et dans celle de monsieur... Bon! voilà que j'ai oublié le nom de votre mari... Bé... Bé... Bi...

— Bemrode, monsieur l'intendant, dis-je.

— Ah! oui, Bemrode... Je ne m'en dédis pas, le nom est singulier.

— Mais, dit madame Stiff, monsieur Bemrode a bien un endroit, un cabinet, un coin où il prépare et compose ces beaux sermons qui font l'admiration de tous nos bons paysans?

— Oui, madame, répondis-je, j'ai un endroit... et, si vous désirez le voir comme vous avez vu le reste de la maison...

— Bien certainement, pourvu qu'il ne soit pas trop haut... Votre escalier est si dur, avec ses affreuses marches sans tapis!

— Rassurez-vous, madame, lui dis-je, le voyage qui vous reste à faire ne vous fatiguera point.

J'ouvris la porte de l'ancienne chambre à coucher de la veuve.

— Tenez, dis-je à l'intendante.

Elle entra la première, puis Jeannie, puis monsieur Stiff.

Pendant ce mouvement, et comme je m'étonnais que monsieur Stiff eût fait entrer ma femme avant lui, mes yeux se tournèrent du côté de la porte, et il me sembla que monsieur Stiff disait bas à Jeannie quelques mots qui la firent rougir.

Mais, à l'instant même, mon attention fut distraite par madame Stiff, qui, s'approchant de mon bureau, jeta les yeux sur la feuille de papier préparée pour l'épithalame.

— « A Jeannie! » lut-elle; car, vous vous le rappelez, mon cher Petrus, le titre était écrit; à Jeannie!... qu'est-ce que cela?

— Rien, madame, rien, m'écriai-je en saisissant vivement la feuille de papier, en la froisssant entre mes doigts et en la fourrant dans ma poche.

Après avoir suivi du regard mon mouvement, madame Stiff leva la tête, et ses yeux se portèrent sur la gouache de Jeannie.

— Ah! ah! dit-elle, voilà un joli dessin.

— C'est bien heureux, dis-je à part moi, qu'il se trouve ci quelque chose qui soit digne de votre attention.

— Ce dessin vous plaît, madame? répondis-je tout haut.

— Oui, fit-elle. Venez donc voir, monsieur Stiff.

— Avec plaisir, madame, dit l'intendant; mais vous savez que je ne me connais pas à toutes ces niaiseries... Cela représente, il me semble, une maison avec une jeune femme à la fenêtre?

Madame Stiff haussa les épaules, sans s'inquiéter si son mari voyait ou ne voyait pas le mouvement de dédain qui lui échappait.

— Et de qui est ce dessin? demanda-t-elle.

—De ma femme, madame. Il représente la maison de son père, et la fenêtre où je l'ai vue pour la première fois.

— Eh! dit madame l'intendante, comment se fait-il, chère petite, qu'ayant un pareil talent, vous n'en tiriez point parti pour vous aider dans votre ménage?

— Madame, répondit Jeannie, mon père m'a appris ce que je sais de peinture comme une distraction et non comme une ressource. Cependant, si le malheur nous atteignait, je verrais si, ce dont je doute, il n'y aurait pas moyen de tirer parti de mon faible talent.

J'étais furieux.

Cet homme et cette femme, depuis mon arrivée, n'avaient ouvert la bouche que pour nous dire, à Jeannie et à moi, des choses désagréables.

Juste en ce moment on vint m'annoncer que le corps de mon trépassé était arrivé à l'église.

En même temps la cloche, par ses vibrations sourdes et lentes, me rappela qu'en effet j'étais attendu.

Mais il m'en coûtait de quitter la maison et de laisser ma femme en proie à ces deux mauvais esprits.

De sorte que je me dis à part moi :

— Ma foi, tant pis! que le père Blum attende!

Et je restai là comme ces voyageurs altérés qui mordent dans un fruit âcre, mais qui, agaçant par son âcreté même, les pousse à aller jusqu'au bout.

Madame Stiff écouta le son de la cloche.

— Ah! ah! dit-elle, quelqu'un est mort dans votre paroisse?

— Oui, madame, répondis-je.

— Et c'est vous qui faites l'enterrement?

— Oui, madame.

— Allons! monsieur Stiff, il ne faut pas empêcher monsieur Bemrode d'aller à ses affaires.

— Vous avez raison, madame, répondis-je, d'autant plus que mes affaires, à moi, sont les affaires de Dieu.

— Ah! pardon, pardon, dit monsieur Stiff, qui paraissait avoir accueilli avec joie la nouvelle de mon éloignement, il me reste le jardin à voir, et je n'en fais pas grâce à mademoiselle Smith.

— Eh bien! faites-vous montrer le jardin, mon cher monsieur, dit madame Stiff; moi, je suis fatiguée, et comme je vois ici un assez bon fauteuil, je m'y repose.

Et, à ces mots, elle s'étendit en effet dans une bergère.

— Allez, continua-t-elle, allez, et si vous trouvez quelques belles fleurs, faites-m'en un bouquet; j'en suis sevrée depuis que nous avons quitté Chesterfield.

— Le fait est, dit monsieur Stiff, que nous avons au château un jardinier que nous payons cinquante livres par an, et que le drôle, uniquement occupé de ses carottes et ses navets, n'aurait j'amais l'idée de vous apporter une rose... Mais vous m'y faites penser, madame, tous les matins, à votre lever, vous trouverez un bouquet dans votre boudoir, et la première fois que le drôle manquera d'y en déposer un, je le chasse! Allons, allons, continua monsieur Stiff en offrant galamment le bras à ma femme, venez me faire voir votre véritable domaine.

Jeannie jeta sur moi un regard d'interrogation.

— Chère amie, lui dis-je, donnez votre bras à monsieur Stiff, et, comme il me reste quelques instans, je vais avoir l'honneur de vous accompagner dans votre excursion.

— Ah! monsieur Bemrode, dit madame Stiff, voilà qui n'est point galant! vous voyez que je reste seule, et vous m'abandonnez...

En ce moment, et comme pour m'épargner une réponse qui, bien certainement, dans la situation d'esprit où j'étais, se fût trouvée être peu gracieuse pour madame Stiff,

la porte s'ouvrit, et un petit paysan qui m'aidait à servir l'office entra en me disant :

— Monsieur le pasteur, je viens vous prévenir, de la part de monsieur le magister, que le père Blum s'ennuie.

— Qu'est-ce que le père Blum? demanda l'intendante.

— C'est le mort, madame, répondit le paysan.

Madame Stiff éclata de rire.

— Vous voyez bien, madame, lui dis-je, qu'avec la meilleure volonté du monde, je suis forcé de vous quitter. Il faut, comme vous le disiez, que j'aille à mes affaires.

— Allez, mon cher monsieur, allez! dit madame Stiff.

Puis, appelant à elle le paysan.

— Tiens, mon ami, reprit-elle, voici une demi-couronne pour le joli mot que tu as dit... Ne fût-ce que pour ce mot-là, je ne regretterais point d'être venue.

Et elle donna une petite pièce d'or à l'enfant émerveillé.

Je pris congé da monsieur et madame Stiff, la rage dans le cœur, laissant madame Stiff couchée dans la bergère, monsieur Stiff tirant par le bras ma femme du côté du jardin!

— Ah! sur mon âme! m'écriai-je en rejoignant l'église, suivi de mon petit paysan, qui sautait de joie en baisant sa demi-couronne, voilà de sottes et méchantes gens!

XXVI

COMMENT, MALGRÉ MA BONNE VOLONTÉ, L'ÉPITHALAME NE PUT ÊTRE FAIT POUR LE LENDEMAIN.

En effet, j'étais impatiemment attendu à l'église, non point par le mort, mais par toute sa famille.

Suivant la simplicité ordinaire de notre rite protestant, je dis les prières des morts sur le cercueil; la cloche sonna le dernier glas, et nous sortîmes du temple pour accompagner le trépassé jusqu'au champ du repos.

En passant devant la porte du presbytère, je vis avec

satisfaction que monsieur et madame Stiff, prêts à monter en voiture, prenaient congé de ma femme.

Madame l'intendante me fit, de son éventail, un signe d'adieu, qu'elle accompagna d'un singulier sourire.

Quant à monsieur Stiff, il ne salua personne, pas même cette majesté de la mort qui passait devant lui, et qui découvre le front et courbe les genoux des vivans, si grands qu'ils soient.

Au coin de la place, je détournai la tête et vis la voiture qui se mettait en mouvement, prenant le chemin du château.

Mon cœur se desserra, et, tout en conduisant le deuil, je revins en pensée à ma pauvre Jeannie.

Quel ange de douceur et de résignation. Avec quelle force et quelle patience elle supportait toutes les humiliations de ces parvenus!

Monsieur Stiff! mais qu'avait donc été monsieur Stiff? Un misérable laquais élevé, par la faveur de son maître, auquel il avait rendu de honteux services, à la charge d'intendant.

Mademoiselle Rogers! mais qu'était-elle donc avant de devenir madame Stiff, ce qui à mon avis, n'était pas grand'chose? La fille d un marchand qui était allé mourir à l'étranger, faute d'avoir fait honneur à ses affaires dans son pays, laquelle fille, gâtée par sa mère, avait, disait-on, abusé plus d'une fois de la liberté que lui laissait la bonne femme.

Et voilà les gens qui méprisaient Jeannie et moi, qui, pouvant rester dans leur château comme nous restions dans notre presbytère, se mêlaient à notre vie pour la troubler et l'assombrir, à notre vie si calme, si heureuse, si limpide loin d'eux!

Telles étaient les idées peu chrétiennes qui bouleversaient mon esprit, lorsque le magister m'avertit que mes gestes étaient ceux, non pas d'un pasteur qui conduit un mort à sa dernière demeure, mais d'un chef d'émeute qui marche à la tête d'un rassemblement de rebelles.

Il paraît, mon cher Petrus, que mon agitation se trahissait à l'extérieur par des mouvemens do bras et des rou-

lemens d'yeux si exorbitans, qu'ils m'avaient valu ce bon avis du magister.

L'avis porta son fruit : je me calmai.

D'ailleurs, ces gens étaient partis, et j'espérais ne les revoir jamais.

J'allais donc retrouver ma belle, ma bonne, ma chère Jeannie, dont, je devais, le lendemain, fêter l'anniversaire.

Cela me rappela l'épithalame que je voulais faire en son honneur; mais, au retour du cimetière, j'aurais le temps, Dieu merci!

Je sentais dans ma poche cette feuille de papier froissée sur laquelle madame Stiff avait lu ces mots : « A Jeannie! » et ce petit cri du papier sous mes doigts, me remettant en mémoire la visite de nos odieux voisins, m'agaçait horriblement les nerfs.

O mon cher Petrus, heureusement que Dieu, qui voit l'intention, ne tient pas compte du fait matériel!

Mais, je dois vous le dire, jamais homme ne fut plus mal enterré que le pauvre Blum.

J'espère que son âme m'aura pardonné en voyant les tortures de mon cœur.

Enfin, les prières achevées, la tombe recouverte, je me hâtais de revenir vers la maison, possédé d'un immense besoin de revoir Jeannie et de la serrer contre mon cœur, lorsque le magister, voyant mon empressement à me retirer, courut après moi.

Au bruit de ses pas, je me retournai.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore, maître? lui demandai-je.

— Il y a, reprit-il, un peu étourdi de l'accent de ma voix, que monsieur le pasteur me paraît si distrait aujourd'hui, que je lui rappellerai le baptême du petit Peters.

Je me frappai le front.

C'était vrai!

J'avais, pour la même journée, un mariage, un enterrement et un baptême.

— Ah! par exemple, m'écriai-je, pour le petit Peters, le drôle peut attendre un instant. Il a déjeuné, j'en suis sûr, et plutôt deux fois qu'une, tandis que moi (je passais de-

vant le clocher et j'y jetai un coup d'œil), tandis que moi, il est deux heures un quart et je suis encore à jeun!

La raison parut tellement concluante au magister, qu'il inclina la tête en signe d'assentiment, et qu'il répéta après moi :

— Le fait est que le petit drôle peut attendre.

Sur cette assurance, je m'acheminai plus tranquille vers le presbytère.

J'y trouvai Jeannie.

A la première vue, je crus remarquer qu'un nuage de tristesse voilait son joli visage : mais lorsqu'elle m'aperçut, ce nuage se dissipa, et elle vint à moi les bras ouverts.

Je la serrai contre mon cœur.

Il me semblait que je venais de passer, sans le voir, près d'un malheur.

Lequel? Je n'en savais rien; mais l'atmosphère était imprégnée de ce fluide qui fait les sombres pressentimens.

Je regardai autour de moi, comme si j'allais voir tout à coup la douleur en habits de deuil assise dans un coin.

Heureusement, à part Jeannie, la maison était vide, bientôt même, je dois l'avouer, son sourire, quoique un peu pénible d'abord, la repeupla; sa voix parut réveiller le cortége endormi de nos doux rêves et de nos tendres souvenirs. Je respirai et je souris à mon tour.

Nous nous mîmes à table.

Oh! comme ce repas, préparé par les belles mains de Jeannie, ces mains qui avaient fait rougir celles de madame Stiff, me sembla bon!

Comme cet étain, que madame l'intendante avait regardé, en passant, d'un œil dédaigneux, me sembla préférable à toute cette argenterie entassée sur les dressoirs de la salle à manger du château!

J'avais oublié le baptême ainsi que j'avais oublié l'enterrement, lorsque le magister vint me dire que le petit Peters criait de telle façon qu'il était urgent d'en finir avec lui.

Il était évident que plus tôt je partirais plus tôt je serais de retour. Je ne fis donc aucune difficulté. J'embras-

sai Jeannie ; je lui promis d'être à elle dans quelques minutes, et je courus au temple.

Une réception assez froide m'y attendait.

C'était la seconde fois, dans la même journée, que j'étais en retard : ceux auxquels Dieu a mesuré le temps d'une main avare n'aiment pas qu'on le leur fasse perdre.

Mis au courant de mes tribulations, mes paroissiens m'eussent certainement pardonné, si toutefois ils eussent pu les comprendre.

La cérémonie du baptême s'accomplit.

Je n'étais point sans préoccupation, c'est vrai; mais cette préoccupation tournait insensiblement à un autre objet.

Cette mère joyeuse, ce père rayonnant, ces deux témoins m'apportant un chrétien à faire, remenaient naturellement ma pensée vers des images plus douces et des sujets plus rians.

Je me disais qu'une heure viendrait probablement où nous irions, Jeannie et moi, notre enfant dans les bras, trouver le bon monsieur Smith, et le prier de faire pour son petit-fils ce que je venais de faire pour le jeune Peters.

Cet enfant, dont, au reste, il n'était pas question, serait un garçon ou une fille.

Dans tous les cas, il serait le bien venu, et surtout le bien aimé.

Toutes ces pensées firent que je dis les prières du baptême avec une onction qui toucha toute l'assistance.

Au moment où je fis la croix sur le front de l'enfant, que je recommandais au Seigneur, je levai les yeux vers le ciel, et je sentis deux larmes perler à mes paupières.

— O Seigneur! Seigneur! murmurai-je, quand sera-ce mon tour de te remercier pour cette nouvelle grâce que je te demande du fond du cœur, de m'accorder un enfant qui, ainsi que moi et après moi, bénisse ton saint nom?...

Et, comme s'ils eussent compris ma pensée, les assistans répondirent : *Amen!*

La cérémonie était terminée.

J'étais libre enfin!

Je rentrai au presbytère au moment où quatre heures de l'après-midi sonnaient.

J'y retrouvai Jeannie, et, sur son visage, ce même voile de tristesse que j'y avais déjà remarqué deux heures auparavant.

Par bonheur, comme la première fois, à ma vue, ce voile se dissipa.

Cependant, j'étais assez inquiet pour l'interroger; mais, aux premiers mots que je lui dis, elle sourit, jeta ses bras à mon cou, me dit que j'étais un visionnaire, et qu'elle ne savait de quelle tristesse je voulais lui parler.

Toutefois, la conviction qu'il se passait quelque chose d'étrange dans l'esprit ou dans le cœur de Jeannie ramena ma pensée sur les Stiff et sur leur visite, de sorte que, lorsque j'entrai dans mon cabinet d'étude pour me remettre à mon épithalame, c'était de ces malencontreux personnages que j'étais préoccupé, et non du travail important qu'il me restait à accomplir.

La vue de la localité contribua d'autant plus à tourner mes idées vers ce seul point, que j'avais près de moi cette bergère sur laquelle madame Stiff s'était étendue; à ma droite, la porte du jardin, par laquelle Jeannie et monsieur Stiff étaient sortis, et, à ma gauche, la porte de la salle à manger par laquelle j'étais sorti moi-même, furieux de les laisser ensemble; fureur que semblait motiver cette incompréhensible tristesse dans laquelle je retrouvais Jeannie.

Il est vrai qu'en levant la tête, j'avais devant les yeux le charmant dessin représentant la petite maison bénie, et, à la fenêtre de cette maison, ma femme bien-aimée; mais ce dessin, tout en attirant un compliment à Jeannie, n'avait-il pas été, en même temps, le motif d'une apostrophe désagréable?

En moi et autour de moi, tout parlait donc de haine, jusqu'aux choses qui parlaient d'amour.

Comme j'avais, au bout du compte, cette persistante volonté que vous me connaissez, mon cher Petrus, je résolus de vaincre toutes mes préoccupations, et de me mettre sérieusement à mon épithalame.

Il était près de six heures du soir; dans une heure,

Jeannie allait m'appeler pour souper, j'avais toujours remarqué que j'avais le travail lourd et difficile à la suite de mes repas.

Je me dis que ce n'était point assez de regarder le ciel pour y trouver l'inspiration, et de presser mon front avec ma main gauche, tandis que la droite cherchait à saisir le rhythme fugitif; je repris la plume; je récrivis sur une belle feuille blanche : « *A Jeannie !* » et je commençai une véritable lutte avec la muse.

Mais, cette fois-là, comme toujours, la muse, qui est femme, et que son essence supérieure rend plus capricieuse encore peut-être que les autres femmes, la muse sembla se rire de tous mes efforts.

Au lieu de m'apparaître souriante, l'amour dans les yeux, une couronne de roses sur le front, telle qu'il convient à l'inspiratrice des chants doux, tendres et harmonieux, telle enfin qu'elle apparaissait à Horace chantant Lydie, à Tibulle chantant Délie, et à Properce chantant Cinthie, elle m'apparaissait drapée de rouge, le front sévère, avec un fouet à la main, telle qu'elle apparaissait à Perse et à Juvénal.

J'avais beau lui dire, dans le plus poétique langage que je pusse trouver : » Ce n'est pas toi, muse Euménide, que je demande, c'est ta sœur, la blonde Erato.

« J'ai à chanter les vertus d'une jeune fille, d'une jeune épouse qui sera bientôt une jeune mère, à ce que j'espère du moins; c'est la plume blanche du cygne qu'il me faut, et non le stylet d'airain que tu me présentes! »

La muse n'en démordait point; elle rembrunissait son front de plus en plus; sa draperie passait du pourpre au noir, et son fouet, violemment agité dans sa main, sifflait comme celui d'Erynnis!

Oh! si j'eusse voulu changer de sujet, si, au lieu de faire une douce et tendre élégie, j'eusse voulu me laisser mener par le bras qui me poussait, et me jeter dans le champ de la satire; cueillir des ronces, des chardons et des orties, au lieu de tresser des bluets, des pervenches et des lis; si j'eusse voulu, au lieu de chanter les vertus de Jeannie, poursuivre de sarcasmes plus mordans que ceux de Regnier, de Boileau et de Pope, ce vil laquais devenu

intendant, cette jeune fille légère devenue épouse hautaine et amie dédaigneuse, oh! il me semble qu'alors les mots, les hémistiches, les rimes même se fussent présentés avec une telle abondance, que je n'eusse eu qu'à choisir,

Pour de simples vers blancs que je demandais à la douce muse, c'étaient des vers rimés, à rimes redoublées, que m'offrait la muse terrible.

Un instant, je fus sur le point de me laisser aller au souffle qui me poussait; un instant, je commençai à croire que je m'étais trompé jusque-là sur mon génie, et que ma véritable vocation, c'était celle du poëte satirique.

Ce fouet qui était dans la main de mon inspiratrice semblait passer tout naturellement dans la mienne; ses lanières se changeaient en couleuvres envenimées; il sifflait dans mes mains, et j'entendais, joyeux et triomphant, les cris de douleur de l'intendant et de sa femme.

« Ah! ah! m'écriais-je, tu me demandes grâce? Non? ce n'est point assez! Encore! encore! encore! »

Et je faisais le geste d'un homme qui frappe, et ma voix montait à un diapason si haut, que Jeannie, effrayée, entra sans que je la visse, s'approcha de moi sans que je l'eusse entendue, et arrêta mon bras levé, menaçant, vainqueur, et frappant pour la dixième fois.

— Qu'as-tu donc, mon ami, me demanda-t-elle, et sur qui frappes-tu ainsi?

Et son œil cherchait inutilement l'objet invisible de ma colère.

Il ne fallait rien de moins que sa douce apparition pour chasser cette fille de la Nuit et de l'Achéron qui me poursuivait.

Aussi, au toucher de Jeannie, à sa vue, à sa douce voix, l'Euménide s'évanouit-elle comme une ombre.

D'abord, je pensai que, si Dieu m'avait donné le génie satirique, ce qui, du reste, ne faisait plus aucun doute pour moi, ce n'était pas le fait d'un pasteur chrétien, c'est-à-dire d'un homme chargé de prêcher la paix et la concorde, de se livrer à de pareilles inspirations.

Ensuite, je réfléchis que, me laissais-je aller pour une fois, par hasard, et dans des conditions pardonnables peut-

être, à cette inspiration, ce serait une satire que je ferais, et non un épithalame.

Or, il me fallait, dans la circonstance où je me trouvais, un épithalame et non une satire.

Enfin, je me souvins de ces deux mots écrits en haut de la feuille de papier étendue sur mon bureau : « *A Jeannie!* » et je compris que, si Jeannie les lisait, il ne lui faudrait pas un grand effort d'esprit pour deviner que je m'occupais de célébrer l'anniversaire de sa naissance.

Or, du moment où elle aurait compris cela, il n'y aurait plus de surprise.

Je m'approchai donc adroitement de mon bureau, et, tandis que je tenais Jeannie embrassée et serrée contre ma poitrine avec le bras droit, de la main gauche, je m'emparai de la feuille blanche, que je roulai peu à peu, que je parvins à enfermer dans ma main, et que je fourrai dans ma poche comme la première.

L'heure du souper était arrivée; la table était mise ; Jeannie me venait chercher.

Je la suivis, remettant mon épithalame à la nuit : les heures nocturnes sont celles de l'inspiration.

Mais convenez, mon cher Petrus, qu'il était bien malheureux que le génie si longtemps inconnu qui m'avait tourmenté de son souffle fût le génie satirique, celui-là justement que devait repousser loin de lui, comme le lion de l'Écriture, l'homme simple que Dieu avait choisi pour en faire son ministre de paix, de concorde et d'amour !

XXVII

COMMENT CE FUT MONSIEUR SMITH, ET NON PAS MOI, QUI FIT L'ÉPITHALAME.

Vous comprenez, mon cher Petrus, que si, malgré les dénégations de Jeannie, je persistai à croire qu'il lui était arrivé quelque triste événement dont elle n'avait pas voulu me parler, elle, de son côté, persista à croire, mal-

gré mes dénégations, qu'une préoccupation quelconque agitait mon esprit.

La chose était d'autant plus simple de sa part, qu'à ma vue, sa tristesse s'était dissipée, tandis que, au contraire, à sa vue, à elle, ma préoccupation augmentait.

— Comment ! me disais-je en la regardant et en l'écoutant, comment, malheureux Williams ! ces yeux, cette bouche, ce sourire, cette voix, ce doux accent, ces tendres paroles, tout cela ne t'inspire pas un chant tendre, doux et gracieux comme cette adorable créature choisie par le Seigneur pour faire ta joie ! Avec cet assemblage de perfections sous les yeux, poëte des chastes amours, tu restes muet et impuissant !... Malheureux Williams, il faut que la muse qui est en toi soit, non-seulement le génie, mais encore le démon de la satire ! Ah ! si tu pouvais t'abandonner à ce démon-là, comme tu laisserais loin derrière toi Archiloque et ses iambes, Aristophane et ses comédies, Juvénal et ses satires ! Comme il est heureux pour tous ces gens-là qu'au lieu d'être de condition libre et indépendante, tu sois pasteur du village d'Ashbourn, comme cela est heureux surtout pour monsieur et madame Stiff, que tu eusses bien certainement poussés à se pendre, ainsi que se pendirent, pour fuir jusqu'en enfer les vers du poëte Paros, l'infortuné Lycambe et la malheureuse Néobulé !

Il est aisé de croire que de pareilles pensées, roulant de mon esprit à mon cœur telles que les vagues d'une mer agitée, ne donnaient pas une grande placidité à mon visage et une grande rectitude à mes gestes.

De temps en temps, au contraire, ma physionomie se bouleversait, et, tandis que ma main gauche se crispait, ma main droite agitait la cuillère ou la fourchette, comme elle eût fait à la fois d'une plume ou d'un poignard.

A la fin du souper, Jeannie dut être vraiment inquiète.

Pendant tout le repas, je n'avais point prononcé une seule parole ; mais tantôt j'avais grondé sourdement, et tantôt éclaté en cris inarticulés.

Au sortir de table, Jeannie voulait, comme d'habitude, prendre mon bras et faire avec moi, dans les rues et autour des haies du village, notre promenade accoutumée ;

mais je sentais le temps me glisser entre les doigts; je n'avais plus devant moi que quelques heures, et chaque minute de ces heures était précieuse.

Je dis donc à Jeannie, en faisant un effort pour sourire, qu'elle ne s'inquiétât point de ma préoccupation, que j'avais à travailler, et je rentrai dans mon cabinet.

Mais je vous ai parlé, mon cher Petrus, de cette difficulté de ravail que j'éprouvais après mes repas; comme, par distraction, j'avais beaucoup mangé, cette difficulté fut encore plus grande que d'habitude.

Je n'eus que la force d'écrire en tête d'une troisième feuille de papier : « A JEANNIE! *Épithalame à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance;* » et, passant par un phénomène physique qui n'est pas rare, de l'extrême agitation à la prostration la plus complète, bien justifiée d'ailleurs par les fatigues et les émotions de la journée, je laissai tomber ma tête sur mon bureau et je m'endormis!

Mon sommeil fut d'abord lourd comme celui d'un homme ivre : car, je l'ai dit, ce repos, si nécessaire à mon corps fatigué, ce n'était pas du sommeil, c'était de la prostration.

Combien de temps dura cette obscurité de mes sens, cette nuit de mon âme, je ne saurais le dire; mais enfin une lueur pénétra dans ces ténèbres : je me sentis renaître dans la vie fantastique du rêve : l'idée qui avait préoccupé ma pensée toute la journée, rattachée à mon sommeil par les fils mystérieux du cerveau, sembla me retrouver après m'avoir perdu, car on appartient bien plus à l'idée que l'idée ne vous appartient.

Elle apparut à l'horizon comme un point lumineux et grandissant; à la main elle tenait un flambeau qui éclairait un immense cercle autour d'elle.

Son costume était celui de la muse que j'avais invoquée toute la journée, qui toute la journée m'avait fui, et qui, pareille à une maîtresse capricieuse, après s'être éloignée de son amant, revient à l'heure où celui-ci s'y attend le moins; et, à mesure qu'elle s'approchait de moi, à mesure que son visage, éclairé par le flambeau qu'elle portait, devenait plus visible, je reconnaissais avec étonne-

ment que cette muse ressemblait à Jeannie comme une sœur.

Elle s'avançait souriante ; je la reçus avec un sourire ; elle posa sa main droite sur mon épaule, et éclairant de son flambeau la feuille de papier blanc :

— Poëte, me dit-elle, je suis la muse que tu as invoquée inutilement toute la journée ; j'ai eu pitié de ta peine, et je suis venue à toi. Écris, je vais dicter.

Et, cette ressemblance qui existait entre les traits de la muse et ceux de Jeannie, je vis qu'elle existait aussi dans sa voix.

Et, en effet, de cette voix douce et pénétrante qui était une musique à mon oreille chaque fois que Jeannie parlait, elle commença de me dicter des strophes que j'écrivais en applaudissant à l'élévation de leur pensée et à la pureté de leur forme.

Au dernier mot de la dernière strophe, mon enthousiasme fut tel, que je tendis mes deux bras à la muse, laquelle, au lieu de s'effaroucher de cette caresse, approcha son visage du mien, et posa ses lèvres sur mon front.

Ce baiser portait avec lui une telle sensation de réalité qu'il me réveilla.

J'ouvris les yeux.

La muse, c'était Jeannie elle-même, qui, inquiète de ne plus m'entendre parler, remuer, vivre enfin, avait ouvert la porte, m'avait vu endormi, et, sa lampe à la main, s'était approchée de moi.

Maintenant, mon cher Petrus, vous qui êtes un si grand maître en philosophie, dites-moi quelle mystérieuse union des choses les plus opposées, la veille et la sommeil, l'illusion et la réalité, avait noué cette intime alliance qui venait de faire de mon rêve un poëme vivant, dont le dénoûment confondait en une seule personne la muse et Jeannie, la déesse et la femme.

— Oh ! c'est toi, c'est toi, ma Jeannie, m'écriai-je ; sois la bienvenue dans le sommeil comme dans la veille, dans le songe comme dans la réalité !

Tout à coup, je me souvins de ce papier en tête duquel j'avais écrit : « A JEANNIE ! *Épithalame à l'occasion du*

jour anniversaire de sa naissance; » puis, au-dessous de ces mots, les vers que ma muse m'avait dictés.

Le papier avait disparu.

Tout était tellement trouble et confusion dans mon esprit, que, ne voyant pas ce papier à la place où il devait être, je me demandai s'il avait jamais existé.

En forçant un instant ma pensée sur ce sujet, je fus d'abord obligé de m'avouer que ces vers, que je croyais avoir écrits, faisaient partie du rêve, puisque la réalité, c'était Jeannie, et non la muse.

Or, il n'y avait aucune probabilité que Jeannie m'eût dicté elle-même les vers destinés à lui faire une surprise.

Du moment où ces vers n'avaient point existé, la croyance que le papier sur lequel je m'étais figuré les écrire existât était fort diminuée; je pouvais avoir rêvé le papier et son titre comme j'avais rêvé le reste.

Les deux premières feuilles de papier successivement disposées pour que j'y écrivisse les vers que je comptais faire existaient, elles, puisque j'en avais une dans ma poche droite, et l'autre dans ma poche gauche; mais, si je ne retrouvais pas la troisième, c'est qu'elle n'avait jamais existé.

Et c'était bien heureux qu'elle n'eût jamais existé, attendu qu'autrement Jeannie, entrée pendant mon sommeil, eût vu cette feuille de papier, eût vu l'inscription qu'elle portait, et que, dès-lors, il n'y eût plus eu de surprise pour elle; car je comptais toujours lui faire cette surprise le lendemain.

Les vers que j'avais faits pendant mon sommeil étaient tellement présens à mon esprit, que, le lendemain, il me faudrait une demi-heure à peine pour les jeter sur le papier.

Or, je me lèverais de grand matin, et, à son réveil, Jeannie aurait son épithalame.

Je la suivis donc, convaincu que la feuille de papier que je croyais avoir préparée n'avait jamais existé que dans mon imagination.

Chère Jeannie! elle ne se doutait de rien, à ce qu'il me sembla du moins, car elle ne me dit pas un mot de mes

préoccupations de la journée, ni des craintes qu'elle avait eues un instant que je ne devinsse fou.

Le lendemain, je me levai de grand matin ; mais, quelque précaution que je prisse, je réveillai Jeannie.

J'embrassai ma chère bien-aimée, sans lui dire que le baiser que je lui donnais était non-seulement un baiser de tous les jours, mais encore un baiser d'anniversaire ; je passai ma robe de chambre, et je descendis.

A ce moment il me sembla que j'entendais du bruit dans la salle à manger.

Qui pouvait faire ce bruit? La fille du magister seule avait la clef du presbytère; mais il faisait à peine jour, et jamais elle ne venait de si bon matin. Je descendis donc sur la pointe du pied, ne sachant trop à qui j'allais avoir affaire, et de plus en plus convaincu, à mesure que j'avançais, qu'il y avait des étrangers dans la maison.

Arrivé à la dernière marche, je ne conservais aucun doute, le bruit était tout à fait distinct ; je me glissai derrière la porte vitrée qui donnait de l'escalier à la salle à manger, et j'aperçus le magister et sa fille occupés à dresser un clavecin entre les deux fenêtres.

C'était une surprise que l'on faisait à Jeannie.

Mais qui lui faisait cette surprise?

Je ne sais quelle étrange idée me passa par la tête que c'était un cadeau de l'intendant.

Cette pensée absurde fit que j'entrai vivement et sans prendre aucune précaution. Interrompus dans leur travail, le magister et sa fille se retournèrent vivement.

—Ah ! ah ! c'est vous ? leur dis-je d'un air assez sévère.

— Chut ! monsieur Bemrode, fit le maître d'école, en mettant son doigt sur sa bouche ; chut donc !

— Qu'est-ce que cela ? dis-je en montrant le meuble qu'ils étaient occupés à dresser.

— Vous le voyez bien, c'est un forte-piano.

— Sans doute, je vois bien que c'est un forte-piano ; mais que signifie ce forte-piano ?

— Une surprise.... chut ! et le magister remit mystérieusement son doigt sur sa bouche, tandis que sa fille souriait.

— Mais pour qui cette surprise ?

— Pour madame Bemrode, donc.

— Pour madame Bemrode soit; mais qui la lui fait, cette surprise?

— Vous ne devinez pas?

— Non, et vous me ferez même plaisir en ne me laissant pas chercher plus longtemps qui offre ce cadeau à ma femme.

— Mais qui donc voulez-vous que ce soit, monsieur Bemrode, sinon son père?

— Comment, m'écriai-je, monsieur Smith!... c'est monsieur Smith qui donne le clavecin à sa fille?

— Hier au soir, l'instrument est arrivé de la ville. Monsieur Smith me l'a envoyé directement chez moi, avec recommandation de le placer ici tandis que vous dormiriez encore, afin qu'à son réveil madame Bemrode le trouvât tout placé, tout ouvert, cette musique-là sur son pupitre... attendu que c'est aujourd'hui le jour anniversaire de la naissance de madame Bemrode...! chut !...

— Je le sais bien, fis-je; mais qu'est-ce que cette musique?

— C'est la musique d'une romance que monsieur Smith a faite pour sa fille.

— Comment, pour sa fille! m'écriai-je un peu vexé; il est donc poëte, monsieur Smith?

— Poëte et musicien, s'il vous plaît, monsieur Bemrode.... Paroles et musique sont de lui.

— O bon père! s'écria une voix derrière moi.

Je me retournai. C'était Jeannie, qui était descendue à son tour, et qui, arrivée sur la porte, venait d'entendre les dernières paroles que nous avions dites.

— Ah! fis-je, c'est toi, Jeannie...,

Puis, avec un mouvement, où j'avouerai, mon cher Petrus, que perçait un peu de mauvaise humeur:

— Tiens, lui dis-je, voici ce que ton père t'envoie, un clavecin et une romance. Le magister ajoute que les paroles et la musique sont de lui.

— Et à quelle occasion mon père m'envoie-t-il cela? dit Jeannie souriante et me présentant son front à baiser.

— A l'occasion de ton anniversaire, ma chère Jeannie,

répondis-je souriant à mon tour et oubliant toute mauvaise pensée; car c'est aujourd'hui ton anniversaire, je le savais, quoique je ne te donne, moi, ni clavecin, ni musique, ni romance....

— Toi, mon cher Williams, dit Jeannie avec un adorable accent de tendresse, toi, tu me donnes ton amour : toi, tu me donnes le bonheur.... Que veux-tu me donner de plus, mon Dieu ! et qu'ai-je à demander de plus au Seigneur, sinon qu'il daigne me conserver tous ces biens dont il me comble, et que je ne mérite pas ?

Et elle leva au ciel ses deux beaux yeux azurés et ses deux beaux bras blancs et roses, que je baisai avec ardeur, tandis qu'à voix basse elle faisait une prière.

Puis, comme une enfant curieuse de jouir de ce qu'on vient de lui donner :

— Oh ! le joli forte-piano ! s'écria-t-elle en sautant de joie, et que mon père est excellent !... Voyons si le clavecin est aussi bon que beau,

Et, à l'instant même, avec la sûreté, la légèreté et l'habileté d'un artiste, ses doigts coururent sur les touches de l'instrument, et en tirèrent un brillant et harmonieux accord.

Je demeurai stupéfait. A peine avais-je entendu parler à monsieur et madame Smith du talent de Jeannie comme musicienne, et voilà qu'aux premières notes je reconnaissais une pianiste consommée.

— Mais, lui dis-je, chère Jeannie, que c'est une étrange chose !...

— Quoi donc ? demanda-t-elle en se retournant de mon côté.

— Sans doute. En me disant les vers de Gray, tu m'as prouvé que tu étais poëte; en me donnant cette charmante vue de la petite maison, tu m'as prouvé que tu étais peintre; et, aujourd'hui, voici que, par un seul accord, tu me prouves que tu es musicienne! Ah ça! dis-moi, comment étais-tu tout cela, et comment n'en savais-je rien ? Etait-ce aussi des surprises que tu voulais me faire ?

— Ecoute, me dit Jeannie: tu te rappelles cette fameuse journée où ma mère avait fait de moi une dame de la

ville, au lieu de me laisser ce que j'étais, c'est-à-dire une bonne campagnarde?

— Oui.... heureuse journée même, puisque d'elle date mon bonheur.

— Eh bien! poésie, peinture et musique étaient des batteries masquées qui devaient éclater chacune à son tour pour forcer monsieur Williams Bemrode à se rendre et à se livrer pieds et poings liés à son vainqueur, mademoiselle Jeannie Smith. Mais, au commencement de la lutte, monsieur Williams Bemrode, par une ruse inattendue, a déjoué tout le plan de bataille, et, avant la fin de la journée, j'en ai bien peur, c'était lui qui était victorieux, et mademoiselle Jeannie Smith qui était vaincue; défaite bienheureuse et dont je suis plus fière que d'une victoire, puisque c'est à mon humilité, à ma faiblesse que j'ai dû ton amour! Or, cher Williams, du moment où tu m'aimais telle que j'étais, à quoi bon chercher à être autrement? Je ne suis et ne serai jamais que ce que tu voudras que je sois. Un cimetière où tu m'as conduite m'a rappelé les vers de Gray, et j'ai dit ces vers; un désir que tu m'as exprimé m'a remis le pinceau à la main, et je t'ai donné le paysage que tu désirais; un cadeau inattendu de mon père a glissé sous mes doigts les touches d'un forte-piano, mes doigts sont retombés naturellement sur les touches, et ont tiré l'accord que tu viens d'entendre.... Maintenant te plaît-il, mon cher Williams, que je sois une bonne femme de ménage, bien simple, bien ignorante? J'oublie les vers, je rentre la boîte aux couleurs dans son armoire, je ferme le forte-piano, et il n'est plus question de poésie, de peinture ni de musique. Veux-tu cela? dis, et ce sera exécuté à l'instant même.

Je pressai Jeannie contre ma poitrine.

— Oh! non, non, lui dis-je, reste telle que la nature et l'éducation t'ont faite, chère Jeannie! Arbre de ma joie, je perdrais trop si le vent t'enlevait une feuille ou si le soleil te fanait une fleur?... Et, maintenant, voyons cette musique et ces vers de monsieur Smith.

Je disais ces mots, je vous l'avoue, mon cher Petrus, avec une certaine ironie.

J'étais curieux d'entendre de la musique et des vers de

pasteur de village, comme si, moi-même, j'eusse été autre chose qu'un simple et humble pasteur.

Mais, je vous l'ai dit, chacun a son péché favori, et j'ai grand peur que le mien ne soit l'orgueil.

XXVIII

LE JOUR ANNIVERSAIRE.

L'air était précédé d'une ritournelle.

Jeannie attaqua et mena à bout cette ritournelle avec une précision parfaite ; décidément, c'était une excellente instrumentiste.

Puis, vinrent les couplets ; et sa bouche s'ouvrit pour laisser filer des sons doux, harmonieux et clairs.

Avec Jeannie, le poëte trouvait les mêmes avantages que le musicien ; de même que pas une note n'était escamotée, pas une parole n'était perdue.

A mon grand étonnement, la musique, quoique simple, était savante, un peu dans le genre de la vieille musique allemande.

Quant aux paroles, je dois l'avouer, mon cher Petrus, elles étaient charmantes.

C'était une espèce de fable intitulée : *l'Arbre et la Fleur*.

Un vieux chêne aux feuilles envolées donnait des conseils à une jeune rose, née sous son ombre et sous son feuillage, que ce feuillage et cette ombre avaient jusque-là garantie de la tempête et du soleil, et qui, sentant qu'il allait bientôt tomber sous la hache de ce terrible bûcheron qu'on appelle la mort, indiquait à la pauvre fleur orpheline comment il lui faudrait vivre lorsqu'il ne serait plus là.

A mesure que je passais du premier couplet au second, et du second au troisième, je courbais la tête, car je comprenais que là était la nature.

Ces trois couplets avaient dû donner à peine une heure de travail au bon monsieur Smith, tandis que moi, qui avais voulu faire de l'art, mêler l'antique au moderne, le

lyrisme à l'élégie, j'avais travaillé trois jours et n'étais venu à bout de rien.

Aussi, quand Jeannie eut terminé, quand la dernière syllabe de la chanson se fut éteinte, quand la dernière note de la ritournelle se fut envolée, Jeannie, ne comprenant sans doute rien à mon silence, se retourna pour voir ce que j'étais devenu.

J'étais devenu fort préoccupé ; j'avais les bras croisés et la tête basse.

— Eh bien ! mon ami, me demanda-t-elle avec inquiétude, qu'as-tu donc ?

Je secouai la tête comme un homme que l'on tire d'un rêve.

— J'ai, ma chère Jeannie, répondis-je, j'ai que je crois que je suis un sot.

Jeannie sourit.

— Toi, mon Williams, dit-elle, toi que mon père dit si savant ?

— Eh bien ! soit ; mais, avec toute ma science, Jeannie, je ne fais que des bêtises... Ton père t'a donné un clavecin ; moi, Jeannie, j'eusse voulu t'en donner un que cela m'eût été impossible...

— Cher bien-aimé, s'écria Jeannie, que me dis-tu donc là ?

— Laisse-moi achever... Mais ton père t'a fait une romance... musique et paroles. Je ne suis pas musicien : je ne pouvais donc pas encore faire la musique qu'il a composée. Mais enfin je suis poëte, poëte satirique malheureusement, à ce qu'il paraît, je pouvais donc te faire des vers. Eh bien ! j'ai appelé à moi tout mon courage ; eh bien ! j'ai essayé.

— Oh ! je le sais ! dit Jeannie.

— Comment, tu le sais ? m'écriai-je.

— Sans doute... Hier au soir, ou plutôt cette nuit, quand je suis entrée dans ta chambre, et que je t'ai trouvé endormi de fatigue, tu avais devant toi, sur ton bureau, une feuille de papier où étaient écrits ces mots : « A JEANNIE ! *Épithalame à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance...* »

Je poussai un soupir.

— Je ne m'étais donc pas trompé, murmurai-je, et cette feuille de papier existait bien véritablement !...

— Oui, bien véritablement et bien heureusement, mon cher Williams, car cette feuille m'indiquait que la préoccupation à laquelle tu avais été en proie, c'était moi qui en étais la cause.

— Oh ! oui, oui, m'écriai-je, toi, ma Jeannie ; et un peu aussi ce misérable Stiff... Oh ! si la nature avait fait de moi un poëte élégiaque, au lieu d'en faire un poëte satirique, oh ! Jeannie, quel épithalame tu eusses trouvé ce matin, à ton réveil !

— Ne l'ai-je pas trouvé, en effet, mon bien-aimé Williams, dit Jeannie, crois-tu que je ne lise pas sur cette feuille blanche tout cet amour que ton cœur voulait y répandre, toutes ces fleurs que ton esprit voulait y semer ?

Elle tira de sa poitrine cette feuille de papier, qui m'avait tant préoccupé la veille.

— Tiens, dit-elle, tu vois cette feuille...

Je la voyais et je la reconnaissais, en effet.

— Pour tout le monde, continua-t-elle, cette feuille est blanche et ne dit rien ; mais, pour moi, elle est toute éloquente, pleine de promesses, couverte de tendres protestations et de doux remerciemens... Cette feuille, vois-tu, c'est le contrat de notre bonheur signé en blanc ; c'est plus que ta plume ne pouvait me donner, en supposant que ta plume eût écrit tout ce que ton cœur dictait à ton imagination.

— Ah ! Jeannie ! Jeannie ! m'écriai-je, tout honteux de sentir que je valais si peu près d'elle, de nous deux, tu es le vrai poëte, et, si tu voulais, j'en suis sûr, les mots ne manqueraient pas plus à ta plume qu'ils ne manquent à tes lèvres et à ton cœur.

Et je la pris dans mes bras, et je levai les yeux au ciel, pour le remercier du don qu'il m'avait fait.

— Ah ! bravo ! bravo ! Bemrode, dit une voix venant de la porte ; voilà comme j'aime qu'on fête un anniversaire !

Je me retournai vivement.

C'était monsieur Smith, qui s'était mis en route au point du jour, et qui venait, accompagné de sa femme, fêter avec nous cette bonne journée.

Jeannie sourit sans se retourner; elle avait reconnu la voix de son père.

Mais, dès que j'eus desserré le nœud que mes bras formaient autour de sa taille, elle s'élança vers lui et vers sa mère.

Ce fut celle-ci qu'elle embrassa la première.

— Chère maman, dit-elle, remercie papa, en mon nom, du beau cadeau qu'il vient de me faire, et que j'ai trouvé à mon réveil.

La bonne madame Smith, qui sentait tout ce qu'il y avait de délicatesse de la part de sa fille à la faire l'interprète de sa reconnaissance près de son mari, balbutia à ce dernier quelques mots avec des larmes plein les yeux.

— Cher père, dit à son tour Jeannie en jetant, comme une enfant, ses deux bras au cou du vieillard, quels beaux vers, quelle charmante musique vous m'avez envoyés! et que j'ai bien chanté tout cela, si vous saviez, à ce magnifique clavecin! Venez ici, et vous allez voir.

Et elle le tira par la main vers le piano.

Puis elle s'assit, et, cette fois, avec plus de certitude encore qu'elle ne venait de le faire un instant auparavant, elle attaqua, de sa voix fraîche et veloutée comme celle d'un oiseau, notes et paroles.

Mais elle ne put achever: au troisième couplet, les larmes qui roulaient dans ses yeux tombèrent dans sa gorge; elle finit de jouer l'air, mais de mémoire et la tête renversée en arrière, en murmurant, au milieu des pleurs les plus charmans qu'elle eût versés peut-être de sa vie:

— Mon père! mon bon père!

— Oui, oui, petite fille, dit celui-ci, tu as cru attraper ton vieux père en feignant de dédaigner la musique; mais lui qui connaît son enfant, il devine tout, et surtout le cœur de sa fille... Il sait que tu aimes la musique avec passion; que tu ne m'as pas demandé ton vieux clavecin, parce que c'est un ancien ami à moi, et qu'il n'y a guère que moi et lui qui puissions nous entendre. Tu t'es dit: « Un clavecin est bien cher; mes pauvres parens ont fait tout ce qu'ils pouvaient en me mariant; mon cher Bemrode, à qui son génie fera sans doute un jour une fortune, est encore un génie inconnu: je veux donc, auprès de

Bemrode, paraître ignorer la musique; je veux donc, auprès de mon bon vieux père, paraître ne pas m'en soucier. » Et quand ce bon père disait à sa fille : « Comment fais-tu, Jeannie, pour te passer de musique? » tu répondais : « Cher papa, maman dit bien, lorsqu'elle dit que poésie, peinture et musique, tout cela n'est point le fait d'une femme mariée. » Oui, oui, voilà qui est bel et bon ; mais, moi, à la fin, je m'ennuyais de ne plus entendre mon écolière... Allons ! je l'ai entendue, et je vois qu'elle n'a rien oublié... Embrassez-moi, madame; désormais nous aurons de la musique chez le père et chez le mari.

Jeannie se laissa glisser de sa chaise aux pieds de son père, et embrassa les genoux du vieillard, qui la releva vivement et la pressa contre son cœur.

O mon cher Petrus ! notre amour terrestre et matériel de mari à femme est sans doute une bien douce chose, et, à l'endroit de la nature, un sentiment bien selon le cœur de Dieu ; mais l'amour filial, mais l'amour paternel, ah ! voilà deux véritables amours d'anges ! et ils laissent l'autre aussi loin derrière eux que ces belles étoiles fixes qui brillent au ciel, stables et alimentées de leur propre lumière, laissent derrière elles notre pauvre petite planète, qui tourne et s'agite dans un coin en recevant piteusement la lumière du soleil.

Mais j'oublie que je vous parle là de deux amours dont vous ne pouvez avoir aucune idée, puisque vous êtes garçon, et que vous n'avez jamais eu d'autre femme que la philosophie et d'autre fille que la science.

Madame Smith emmena Jeannie.

Il y a un moment où il faut arrêter les émotions les plus douces ; en se creusant davantage, elles arriveraient à la douleur.

Mon cher Petrus, c'est que la joie et la félicité ne sont que comme un vernis étendu à la surface de notre cœur.

Creusez, et vous trouverez chez tout homme ce puits de douleur au fond duquel sourdent incessamment les larmes !

Puis une mère a toujours tant de choses à dire à sa fille, quand sa fille est mariée depuis trois mois !

Malheureusement, mon cher Petrus, Jeannie ne put encore

lui apprendre cette grande nouvelle que les jeunes mariées annoncent avec tant de joie à leur mère ; et je commence, en vérité, à craindre qu'il n'en soit d'un rejeton de ma race comme de tous ces grands ouvrages dont j'ai écrit le titre dans un moment d'enthousiasme, mais qui, à part ce titre, témoignage de ma bonne intention, sont tous restés en blanc.

Il en sera ce qu'il plaira à Dieu ; en attendant, le titre de celui-là est écrit comme celui des autres.

Si c'est une fille, elle s'appellera Jeannie-Wilhelmine ; si c'est un garçon, il s'appellera John-Williams. Ainsi, quel que soit le sexe de l'enfant, nos deux noms le protégeront tracés en croix sur sa tête.

Après cela, peut-être ai-je eu tort de chercher d'avance des noms pour nos pauvres enfans ; peut-être est-ce là ce qui leur porte malheur...

Nous causions bien tranquillement avec monsieur Smith, lorsque, tout à coup, Jeannie rentra pâle, émue, agitée.

— O mon bon, mon excellent père ! s'écriait-elle.

Et elle l'embrassait en pleurant, sans pouvoir en dire davantage.

Madame Smith suivait Jeannie, essuyant, de son côté, une larme au coin de sa paupière.

Je crus d'abord à un malheur réel.

Je me levai.

— Mon Dieu ! demandai-je, qu'y a-t-il, et qu'est-il arrivé ?

— Rien, mon cher Bemrode, absolument rien, dit le pasteur en haussant à moitié les épaules, et en regardant sa femme d'un air de reproche, tandis que Jeannie continuait de murmurer : « Bon père ! cher père ! »

— Mais, cependant... insistai-je.

— Tranquillisez-vous, voici ce qu'il y a : Madame Smith n'a pas su tenir sa langue, madame Smith a parlé, et Jeannie pleure... Fi, bavarde ! fi !

— Mais, enfin, demandai-je, pourquoi Jeannie pleure-t-elle ? C'est bien le moins que je sache...

Madame Smith s'approcha.

— Eh bien ! répondit-elle, Jeannie pleure parce que j'ai tout dit à Jeannie ; voilà !

— Mais, encore une fois, que lui avez-vous dit?

— Des niaiseries qu'elle eût mieux fait de garder pour elle, murmura monsieur Smith.

— Des niaiseries?... O bon père! s'écria Jeannie. Dis à Williams, dis, ma mère, ce que papa a fait pour moi.

— Oh! par ma foi! je vais vous le dire, mon gendre; car ce récit, dans la bouche de madame Smith, serait aussi long que celui de Francesca de Rimini à Dante, et, pendant que madame Smith parlerait, je serais forcé, moi, de pleurer pour ne pas manquer à la tradition; or, je vous déclare que je n'ai pas aujourd'hui la moindre mélancolie au service de qui que ce soit, Voici donc, purement et simplement, ce qui s'est passé. Depuis trois mois, pour ne pas m'enlever mon vieux clavecin, Jeannie me dit qu'elle ne se soucie plus de musique, et moi, depuis trois mois, je dis à ma femme que le vin me fait mal, de sorte que, au lieu de quatre verres que j'en buvais par jour, je n'en bois plus qu'un seul. Grâce à cette petite économie, j'ai pu mettre de côté une centaine de schellings que j'ai donnés comme à-compte sur le prix du clavecin, en m'engageant de payer le reste à raison de trente schellings par mois.

— Eh bien! Williams, dit Jeannie, trouves-tu qu'il n'y ait point là de quoi verser quelques larmes de reconnaissance?

— Certainement, dit le père; ta mère l'a raconté cela ici, et tu pleures, et ta mère pleure, et, pour peu que tu insistes, Williams va pleurer aussi... Raconte cela à la porte, et la paroisse tout entière pleurera, et, en gagnant de proche en proche, l'Angleterre pleurera, l'Ecosse pleurera, l'Irlande pleurera, les trois royaumes pleureront, et l'Europe, et la terre, et les anges!... En vérité, la belle histoire que tout cela! Allons! ma fille, assez de musique, de poésie et de larmes... et, puisque tu es une femme de ménage, fais-nous à déjeuner.

Jeannie essuya ses larmes et embrassa son père.

Madame Smith se frotta les yeux et embrassa sa fille.

Puis, toutes deux descendirent à la cuisine pour s'occuper du déjeuner.

Et nous, prenant nos cannes, nous sortîmes pour re-

mercier, en face de la création, le Créateur, si bon et si grand, qui nous faisait de pareilles joies de famille.

Ah ! mon cher Petrus, quand je pense que nos pauvres frères, les prêtres catholiques, n'ont ni femme ni enfans ; que, pour le bonheur comme pour l'infortune, ils sont isolés et seuls sur la terre, je me dis que, s'il peuvent souffrir autant que nous, il est impossible qu'ils soient jamais aussi heureux !

Et puis, ce n'est pas le tout. Comment peuvent-il consoler la veuve en deuil, la fille en larmes ? N'ayant jamais éprouvé les mêmes douleurs que les autres hommes, comment peuvent-ils trouver de ces paroles qui, sorties du cœur, vont au cœur ? C'est avec les blessures fermées, mon cher Petrus, que l'on ferme les blessures ouvertes !

XXIX

L'HORIZON SE REMBRUNIT.

Le lendemain de ce jour, qu'un Romain eût marqué avec de la craie comme un de ses jours heureux, j'avais résolu d'aller à la ville pour toucher le traitement de mon premier trimestre.

Je n'étais pas sans inquiétude.

Deux ou trois jours après l'échéance de ce trimestre, j'avais envoyé à mon hôte le chaudronnier une procuration pour toucher en mon nom, le priant, lorsqu'il aurait touché, de retenir huit livres sterling sur les seize que je lui devais, et qu'il m'avait prêtées pour subvenir à mes frais de noces, puis de m'envoyer le reste.

Mais le brave homme m'avait répondu que, s'étant présenté chez monsieur le recteur afin d'obtenir l'autorisation de toucher, celui-ci lui avait fait répondre qu'il désirait me parler, et qu'en conséquence il m'invitait à venir toucher mon traitement en personne.

J'avais remis le voyage tant que j'avais pu, n'espérant rien de bon de cette entrevue ; enfin, voyant au fond de notre bourse luire le dernier schelling, je m'étais décidé à me mettre en route.

Cependant, cette crainte que m'inspirait le recteur était, vous en conviendrez, mon cher Petrus, plus instinctive que raisonnée.

Le recteur avait été si bon et si impartial pour moi, qu'il ne me paraissait pas, en y réfléchissant, qu'il pût, de ce côté, rien m'advenir de mal.

Seulement, il m'avait prévenu que ma cure était susceptible de réduction, et pouvait être abaissée de quatre-vingt-dix livres sterling à soixante.

C'était cet avis qui me courait par l'esprit et qui y jetait du trouble.

— Trente livres de réduction! Comprenez-vous, mon cher Petrus? le tiers de mon traitement! c'était énorme. Aussi, ne voulant pas subir cette réduction sans la discuter, je m'étais préparé, au cas où il en serait question dans notre entrevue, à lui répondre, et à lui donner de si bonnes raisons pour la continuation de mes quatre-vingt-dix livres, qu'à moins d'avoir quelque motif d'animosité personnelle contre moi, ce que je ne pouvais raisonnablement supposer, après la protection directe dont il m'avait honoré, le recteur devait nécessairement se rendre à mes raisons.

Une de celles sur lesquelles je comptais le plus, c'était mon mariage.

Je savais l'intérêt qu'inspire toujours à un bon cœur le spectacle d'un jeune ménage.

Je comptais montrer, par une gradation toute naturelle, ma jeune femme devenant mère; l'augmentation de notre famille n'était pas encore un fait, mais c'était une probabilité.

Je me préparais à prouver au recteur qu'autant un pasteur de village doit être loin de donner l'exemple du luxe à ses paroissiens, autant il est mal séant qu'il leur offre la vue de sa misère.

Dans le premier cas, c'est un scandale qui révolte; dans le second, c'est un spectacle qui attriste.

J'avais, pour cette occasion solennelle, à laquelle je me préparais depuis plus de quinze jours, puisé, dans les auteurs anciens et modernes, une série d'axiomes tendant à établir qu'une *médiocrité dorée*, comme dit Horace, ou une

honnête aisance, comme dit Fénélon, est la situation la plus favorable pour maintenir dans la voie du salut un cœur nourri de bons principes; de plus, j'avais colligé une multitude de faits qui devaient lui démontrer péremptoirement qu'il y avait les mêmes dangers pour la perte d'une âme dans l'absence du nécessaire que dans la présence du superflu.

Tout cela, mûrement réfléchi, sagement pensé, devait être éloquemment dit.

J'avais même, devant la glace de la chambre de Jeannie, la seule de la maison, étudié mon discours en l'accompagnant de la pose la plus convenable et des gestes les mieux appropriés à la situation.

Tout le long de la route, que j'avais faite dans la carriole du fermier du château, j'avais répété à demi-voix ma harangue, ce qui avait d'abord un peu préoccupé le bonhomme; mais lui-même, après un instant de réflexion, il avait dit tout haut, et comme répondant à sa propre pensée :

— Ah! bon; c'est son sermon de dimanche qu'il étudie.

Puis il s'était remis à fouetter son cheval sans s'inquiéter davantage de moi; de sorte que, lorsque j'arrivai à Nottingham, j'étais, comme le lutteur antique, frotté d'huile et de sable, et prêt à descendre dans l'arène.

Malheureusement, mon cher Petrus, j'ai toujours remarqué, et vous avez dû le remarquer comme moi, que les discours ou les sermons préparés me réussissent médiocrement.

D'abord, au lieu de me faire introduire à l'instant même, comme la dernière fois que je m'étais présenté chez lui, le recteur me fit attendre une heure dans son antichambre; après quoi je fus conduit à son cabinet.

Il était assis dans le même fauteuil, devant le même bureau, avec la même pose magistrale.

Mon argent était tout compté sur le coin de sa table; une lettre interrompue attendait sa fin.

Fort maussade du manque d'égards dont je croyais avoir à me plaindre, j'avais pris un air digne, et je comptais lui faire comprendre, par quelques paroles sérieuses et tristes, à quel point j'étais blessé de sa réception; mais il

n'attendit pas que j'ouvrisse la bouche, et, m'attaquant le premier :

— Monsieur Bemrode, me dit-il, je vous ai prévenu que votre cure était susceptib'e de réduction ; mais vous vous êtes entêté à vouloir celle-là, sans doute parce que vous aviez des amourettes dans le voisinage... La prédiction que je vous avais faite s'est accomplie : votre cure est tombée de quatre-vingt-dix livres sterling à soixante. Voici quinze livres, c'est-à-dire le premier trimestre de vos appointemens... Allez.

Et, à ces mots, m'indiquant du doigt l'argent qui m'était destiné, il reprit sa plume, et se remit à sa correspondance,

Je ne saurais vous dire, mon cher Petrus, combien fut pénible l'émotion que j'éprouvai en entendant ces paroles et en subissant ce geste.

J'étais suffoqué par cette terrible timidité qui me terrasse dans les situations où j'aurais besoin, au contraire, de tout mon courage.

Deux fois j'essayai de prendre la parole ; deux fois la parole expira dans ma gorge!

Une sueur froide ruisselait sur mon front.

L'espèce de râle qui s'échappait de mon gosier fit lever la tête au recteur.

— Eh bien ! dit-il, vous êtes encore là ? Ne m'avez-vous pas entendu ?

— Si fait, monsieur le recteur, balbutiai-je.

— Alors, qu'attendez-vous?... Prenez votre argent, et partez.

Je rappelai à moi tout mon courage.

— Pardon! monsieur le recteur, lui dis-je, mais je voulais vous faire observer...

— Hein ?

Je m'arrêtai un instant.

— Mais parlez donc! s'écria-t-il avec impatience; j'ai peu de temps, je vous en préviens, à donner à vos observations.

— Je voulais vous faire observer, repris-je plus étourdi que jamais du ton dont me parlait cet homme, que soixante livres sterling, c'est un traitement bien modique...

Il m'interrompit.

— Comment! bien modique? dit-il; mais vous êtes fou, mon cher monsieur Bemrode; je trouverai des vicaires tant que j'en voudrai à vingt-cinq livres par an.

— Mais, monsieur le recteur, j'ai pris femme...

— Est-ce que cela me regarde?... Il ne fallait pas vous marier, mon cher!

— Cependant, monsieur... insistai-je.

— Oh! fit alors le recteur en s'élevant et en s'appuyant sur la table à l'aide de ses deux poings, allez-vous m'ennuyer longtemps de vos doléances, monsieur Bemrode?

J'étais de plus en plus désorienté.

— J'avais espéré, monsieur le recteur... j'avais même compté...

— Mon cher monsieur Bemrode, c'est à prendre ou à laisser, dit le recteur; si vous ne voulez pas de votre cure à soixante livres sterling d'appointemens, dites-le, et vous n'en serez pas embarrassé longtemps, ni moi non plus.

Je sentis que mes affaires prenaient une mauvaise allure.

— Monsieur le recteur, lui dis-je, il faut que l'on m'ait desservi près de vous...

— Près de moi? interrompit-il; on vous a desservi?... Mais qui diable, je vous le demande, a du temps à perdre au point de s'occuper de monsieur Bemrode et de le desservir près de moi? Ah! mon cher monsieur, vous vous faites, je vous assure, illusion sur votre importance.

Je poussai un soupir et levai les yeux au ciel.

— Allons! allons! retournez à Ahsbourn, dit-il, et, dans trois mois, revenez guéri de toutes ces vanités. Alors, nous verrons si votre cure doit être conservée ou supprimée.

— Conservée ou supprimée, monsieur le recteur! Il serait question de supprimer la cure d'Ashbourn?

— Pourquoi pas, si elle était inutile? En attendant, je vous invite, pour la seconde fois, monsieur Bemrode, à prendre votre argent et à me laisser achever ma lettre.

Le ton dont ces paroles furent prononcées n'admettait pas de réplique.

Je balbutiai quelques paroles pour me recommander à sa bienveillance; je pris mes quinze livres sterling, et je sortis attéré.

En mettant le pied dans la rue, je tournai plusieurs fois sur moi-même, comme un homme qui vient de recevoir un coup de massue sur la tête ; puis, pensant que, en une si terrible conjoncture, il n'y avait que mon ancien hôte le chaudronnier qui pût me donner un bon conseil, j'enfilai le chemin de sa maison.

Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'il fût en course aux environs de la ville, comme cela lui arrivait parfois, pour les affaires de son état ; mais, en débouchant à l'angle de sa rue, je fus rassuré, car je l'aperçus sur le seuil de sa porte, regardant, les bras croisés, si sa bonne fortune lui amenait quelque chaland.

Je dois dire que, quoique trompé dans son attente à l'endroit de sa marchandise, il me reçut mieux qu'il n'eût certes fait d'un homme qui fût venu lui acheter la moitié de son magasin.

Je n'eus pas besoin de lui expliquer l'état dans lequel se trouvait mon esprit ; il le vit bien au bouleversement de mon visage.

— Eh bien ! me demanda-t-il, qu'y a-t-il encore, cher monsieur Bemrode? Je vous croyais heureux, bien installé là-bas, dans votre cure d'Ashbourn, et à l'abri, par conséquent, de toute nouvelle catastrophe.

— Ah ! mon cher hôte, lui dis-je, l'homme est-il jamais à l'abri des coups de la fortune? Il m'arrive ce qui est arrivé à Polycarpe, tyran de Samos : il était trop heureux ; les dieux n'ont pu supporter son bonheur, qui l'égalait à eux ; il fut pris par trahison, et mis en croix par son ennemi Orétès, satrape de Cambyse. Dans une fortune plus humble que la sienne, mais après un bonheur non moins grand, j'ai trouvé mon Orétès, qui, lui aussi, veut me mettre en croix.

— Oh ! fit le chaudronnier, permettez-moi de vous dire, cher monsieur Bemrode, qu'il ne me paraît pas possible que l'on pousse, vis-à-vis de vous, la cruauté au point de rétablir à votre intention un supplice que je croyais aboli depuis longtemps.

— Mon cher hôte, ce que je viens de vous dire ne doit pas être pris au pied de la lettre. J'ai procédé dans mon récit par la métaphore, qui est une des formes de la rhé-

torique.... Quand je dis que l'on veut me mettre en croix, c'est au moral, et mon Orétès, à moi, n'est autre que monsieur le recteur, qui me diminue d'un seul coup le tiers de mon traitement, et qui parle même de supprimer ma cure.

— Ah! je comprends, dit mon hôte.

— Vous comprenez? dis-je.

— Parbleu!

— Vous êtes bien heureux, mon cher hôte; moi je ne comprends pas.

— Comment! vous ne comprenez pas que monsieur le recteur est furieux contre vous, et que tout le mal qu'il pourra vous faire, il vous le fera?

— A quel propos?

— Mais à propos de ce que vous l'avez trompé, donc.

— Moi? m'écriai-je. Apprenez, mon cher hôte, que Williams Bemrode, sciemment du moins, n'a jamais trompé personne.

— Prrrr!... voilà que vous montez sur vos grands chevaux, et que vous partez à fond de train, sans attendre votre reste!... Vous l'avez trompé en ce qu'il vous a cru un imbécile, et que vous êtes un homme d'esprit; en ce qu'il vous a regardé comme une bête, et que vous lui avez montré que vous êtes un savant.

— Moi, un imbécile? moi, une bête? fis-je, fort blessé de cette franchise un peu rude. Excusez-moi, mon cher hôte, mais il me semble que vous abusez...

— Je ne vous dis pas que *vous êtes*, je vous dis qu'*on vous a cru!*... Quel homme, mon Dieu! Voyons, faut-il vous mettre les points sur les I?

— Je vous avoue que cela me ferait plaisir.

— Eh bien? vous rappelez-vous ce malheureux sermon que vous avez débité au village d'Ashbourn?... le premier?...

La rougeur me monta au visage.

— Oui, certainement, lui dis-je, oui, je me le rappelle... mais pourquoi faire revivre ce souvenir? Je vous dirai comme Énée à Didon :

Infandum, regina, jubes, renovare dolorem!

— Monsieur Bemrode, je ne sais pas ce que c'est qu'Énée; je ne sais pas ce que c'est que Didon... Énée avait-il fait un mauvais sermon, et Didon lui rappelait-elle ce sermon? Dans ce cas, la situation est identique, car je vous rappelle un sermon que vous avez fait, et qui, vous l'avez avoué vous-même, n'était pas un chef-d'œuvre d'éloquence...

— Oui; mais, depuis, mon cher hôte, repris-je avec fierté, depuis, je croyais avoir enseveli cette défaite sous des victoires, et avoir recouvert le cyprès de lauriers.

— Voilà justement!... ce sont ces victoires, ce sont ces lauriers que ne peut vous pardonner le recteur, qui avait compté sur la défaite et les cyprès!

— Vous m'aviez déjà dit un mot de cela, mon cher hôte; mais, en me signalant cette haine, vous avez négligé de m'en faire connaître la cause.

— Si fait; mais vous l'avez oubliée. Monsieur le recteur a un neveu; ce neveu a épousé une jeune fille à laquelle monsieur le recteur porte un grand intérêt... un intérêt de père, comprenez-vous?... Monsieur le recteur est un hypocrite? qui veut garder les dehors d'un homme austère en jouissant des bénéfices de l'homme corrompu. Or, voici le calcul qu'il s'est fait: « Monsieur Bemrode est le fils d'un pasteur honorablement connu dans le clergé protestant; il a des droits à une cure; mais comme il n'a aucun talent... »

— Mon hôte!...

— Il pouvait le croire d'après votre sermon, il le croyait même... Par bonheur, il se trompait! Il se disait donc: « Comme il n'a aucun talent, je vais mettre la chaire au concours; mon neveu sera son seul concurrent; or, comme il n'est pas douteux que le sermon de mon neveu sera meilleur que le sien, les paroissiens demanderont mon neveu, que je leur accorderai sur leur demande, et ainsi l'on dira : Quel homme impartial que monsieur le recteur! Près de lui, pas de protection; pour lui, pas de famille; il peut disposer à son gré des bénéfices; mais c'est au talent seul qu'il les accorde. Son neveu avait plus de talent que monsieur Bemrode, et la cure d'Ashbourn lui a été accordée; s'il en eût eu moins, la cure d'Ashbourn était

à monsieur Bemrode. » Malheureusement pour lui, et malheureusement peut-être pour vous, tout a tourné au rebours de ses prévisions; c'est vous qui avez fait le beau sermon... si beau, que le neveu n'est pas même entré en concurrence avec vous!

Je souris de satisfaction, et je m'inclinai.

Mon hôte continua.

— C'est vous que les paroissiens ont demandé; c'est vous qui avez obtenu la cure; de sorte que monsieur le recteur, qui croyait son neveu et sa *pupille* placés, a vu pupille et neveu lui retomber sur les bras. De là sa colère!

— *Indè iræ!* Oui, je comprends... Mais alors, mon cher hôte, c'est plus grave encore que je ne croyais.

— Si grave, monsieur Bemrode, que je vous invite à songer sérieusement à votre position.

— Comment cela, songer à ma position?

— Oui... S'est-il borné à vous signifier une retenue?

— Il a été jusqu'à me dire, mon cher hôte, que ma cure pouvait être supprimée.

— Vous voyez bien... je ne dis donc rien de trop en vous disant de songer à votre position.

— Mais de quelle façon faut-il que j'y songe?

— Dame! si vous avez des connaissances, des protections, mettez-les en campagne.

— Pour qu'ils sollicitent près de monsieur le recteur le maintien de ma cure, n'est-ce pas?

— Pour qu'ils tâchent de vous en procurer une autre.

— Une autre?

— A partir de ce moment, mon cher monsieur Bemrode, regardez votre cure comme supprimée.

— Mais alors je suis un homme perdu, ruiné; je ne connais personne.

— Personne?

— Mon Dieu, non!

— Vous n'avez pas un ami?

— Hélas! j'ai vous, mon cher hôte, vous que je méconnais parfois, mais à qui je reviens toujours.

— Oui; mais, moi, je suis un pauvre ouvrier sans influence, sans crédit... Si seulement j'étais chaudronnier de l'évêque!....

— Vous ne l'êtes point, par malheur!...

— Voyons, cherchez bien, dans vos camarades d'enfance... Ce sont les bons.

— J'ai bien un ami, un ami de quelques années plus vieux que moi; mais...

— Mais quoi?

— C'est un simple professeur de philosophie à l'Université de Cambridge, Petrus Barlow...

Vous voyez, je pensais à vous, mon ami!

— Eh bien?

— Eh bien! il ferait pour moi tout ce qu'il pourrait, j'en suis sûr...

— C'est déjà beaucoup que la bonne volonté.

— Mais, par lui-même, je doute qu'il puisse quelque chose; enfoncé qu'il est dans la science, il a négligé toutes les relations du monde. Oh! si j'avais besoin d'une recommandation pour Aristote, pour Platon, pour Socrate, il me la donnerait!

— Demandez-la lui toujours.

— Il y a deux mille cinq cents ans que ces gens-là sont trépassés, mon ami.

— Alors, c'est autre chose... Ce sont des vivans qu'il vous faut.

— Petrus Barlow ne vit qu'avec les morts.

— Mais, enfin, il a une famille?

— Il a un frère négociant, un des banquiers les plus riches et les plus considérables de Liverpool.

— Voilà votre affaire. Un grand seigneur, soit de noblesse, soit d'église, semble parfois faire fi de la recommandation d'un banquier; il la jette de côté, en haussant les épaules devant le monde. Mais quand il est seul, il la ramasse, l'annote avec soin, et la remet à son secrétaire ou à son intendant, en disant: « Tenez, un tel, rappelez-moi cette apostille à l'occasion; c'est celle d'un pauvre diable de millionnaire pour lequel je voudrais faire quelque chose. »

— Savez-vous, mon cher hôte, lui dis-je en le regardant, savez-vous que vous êtes un homme très profond?

— Moi?

Il sourit.

— Je suis tout bonnement un pauvre diable de chaudronnier, qui a quelquefois réfléchi en battant son cuivre et en étamant ses marmites, et ce que je vous dis là est le résultat de mes réflexions.

— Donnez-moi une plume, de l'encre et du papier.

— Passez au bureau, vous trouverez tout cela.

— A l'instant même, je veux suivre votre conseil...

— Vous êtes bien bon !

— Et écrire à mon ami Petrus Barlow.

— Vous avez raison ; si cela ne fait pas de bien à votre position, cela n'y fera point de mal ; seulement...

— Seulement ?

— Plus la cure qu'il pourra vous procurer sera éloignée de celle d'Ashbourn, mieux cela vaudra. Vous avez affaire à un méchant renard; mettez-vous hors de la portée de sa griffe.

Je fis signe de la tête que je comprenais toute l'importance de la recommandation, et je passai dans le cabinet de mon hôte le chaudronnier.

C'est de là, mon cher Petrus, que je vous écrivis cette lettre qui renoua nos relations interrompues, mais non brisées, et à laquelle vous répondîtes en m'assurant de votre amitié, en me disant que vous aviez transmis ma demande à votre frère, et en me priant de vous raconter, dans toute sa sincérité, ma vie, mes émotions, mes espérances et mes douleurs, vous occupant de faire l'autopsie des vivans, comme les médecins font l'autopsie des morts.

Vous êtes heureux, vous, mon ami; votre grand travail est en train ; mon histoire n'en sera qu'un épisode bien humble, bien ignoré, bien inconnu, tandis que moi j'en suis encore à chercher mon sujet.

Hélas! ce livre, si long et si ardu qu'il soit, si j'en trouve le plan, j'ai bien peur que la mauvaise fortune, qui commence à se déchaîner contre moi, ne me donne tout loisir de l'exécuter ?

Car, mon cher Petrus, en vous racontant ma scène avec le recteur, je ne vous ai raconté qu'une partie de mes in-

fortunes; l'autre, la plus terrible peut-être, m'attendait au retour.

Polycrate n'avait qu'un Orétès, et, moi, j'en ai deux!

Jugez, puisqu'un seul a suffi pour mettre en croix un roi de Samos, de quel destin funeste je suis menacé, moi, simple pasteur de village!

Je vous supplie donc, mon cher ami, lorsque vous écrirez à l'honorable monsieur Samuel Barlow, votre frère, de lui présenter mes bien respectueux hommages, et de lui dire que je me rappelle à son bon souvenir.

XXX

MONSIEUR L'INTENDANT.

Il était cinq heures du soir.

Mon hôte le chaudronnier voulait me garder à souper; mais je lui fis observer qu'il n'y avait pas moins de douze milles de Nottingham à Ashbourn; que, n'ayant point d'occasion, je devais m'en retourner à pied; que, quant à rester jusqu'au lendemain, pour donner à Jeannie cette inquiétude d'une nuit passée loin d'elle, rien au monde ne m'y déterminerait.

En conséquence, je lui remis huit livres, qui étaient la moitié de la somme qu'il m'avait si obligeamment prêtée lors de mon mariage, et je partis, bénissant le brave homme qui m'avait ouvert les yeux, et maudissant mon mauvais sort qui me laissait entrevoir, du fond de mon firmament azuré, un ciel si orageux pour l'avenir.

Mon voyage fut triste.

Il est incroyable comme la nature nous apparaît, soit à travers le nuage d'or de notre imagination, soit à travers le voile de deuil de notre cœur.

Il est vrai que toute la journée avait été sombre.

Dans notre Angleterre, dont le ciel roule sur nos têtes autant de vagues que l'Océan en roule autour de nous, il y a des jours d'été qui semblent des messagers d'hiver ou d'automne traversant les airs.

Cependant, vers sept heures, le firmament s'était éclair-

ci, et l'horizon du couchant était resté seul chargé de nuages amoncelés comme les montagnes du Tyrol, et au milieu de ces montagnes, dont il frangeait les cimes bleues d'un liseré de pourpre et d'or, le soleil s'était couché, non pas comme un conquérant qui va se reposer pour reparaître plus brillant le lendemain, mais comme un vaincu qui tombe et qui va s'endormir de l'éternel sommeil.

A l'orient, au contraire, de temps en temps le ciel se fendait pour laisser passer un éclair nocturne et silencieux ; et, à chaque fois, on eût dit l'œil d'un géant endormi qui, en se rouvrant, jetait un regard et une lueur rapide sur le monde.

Comme dans cette belle pièce de poésie de Thomas Gray que Jeannie m'avait dite, le crépuscule était attristé par le bruit de la clochette des troupeaux que le pâtre guide vers l'étable, et par le bruit plus mélancolique encore de la cloche des églises, bercails de ce vaste troupeau humain que la prière conduit vers Dieu.

Toute cette nature que j'avais vue, dans mes précédens voyages, si vivante et si joyeuse, me semblait attristée et languissante.

Et pourquoi cela ?

Mon cher Petrus, admirez l'influence que peut avoir, sur la vie physique et morale, l'absence ou la présence de quelques morceaux ronds d'un métal jaune et luisant.

J'avais cru rapporter de mon voyage à Nottingham plus de quatorze guinées ; je n'en rapportais que sept !

L'absence d'une si misérable somme faisait ce ciel sombre et ces mélancoliques horizons.

Cependant, je me trompe.

Non, ce n'était pas tout à fait cela qui faisait le ciel du présent sombre, et l'horizon visible mélancolique ; c'était l'ombre de l'horizon invisible, c'était le spectre de l'avenir inconnu.

Spectre menaçant ! horizon plein de tempêtes !

J'arrivai enfin aux premières maisons d'Ashbourn : il était près de six heures du soir.

La lune, qui depuis une heure montait lentement au

ciel, rendait la nuit transparente, et, au milieu de cette nuit, faisait grandir sous sa pâle lumière les murs blancs de ces premières maisons.

On eût dit une armée de fantômes venant au-devant de moi.

Je ne sais s'il y a des pressentimens, mon cher Petrus; mais ce que je sais, c'est que je fis toute cette route, en proie non-seulement à une mélancolie dont je vous ai dit la cause, mais encore à une terreur vague dont j'ignorais complétement le sujet.

Il me semblait que, rapportant une mauvaise nouvelle, j'allais, en arrivant à la maison, en apprendre une plus fâcheuse encore.

Enfin j'aperçus le presbytère.

Depuis que j'étais entré dans le village, je m'étais bercé de cette idée, que, de loin, je verrais Jeannie m'attendant, demi-inquiète, demi-souriante, sur le seuil.

Je me disais :

« Si Jeannie m'attend, si je vois Jeannie de loin, tous les mauvais présages seront conjurés, et ce sera la preuve que mes craintes sont des folies, et les prévisions de mon hôte des visions. »

Vous, philosophe; vous, esprit fort, jamais de pareilles absurdités ne vous sont passées par la tête, n'est-ce pas?

Eh bien! vous n'imaginez pas, mon cher Petrus, combien, dans certaines dispositions d'esprit, de telles idées ont d'influence sur une imagination comme la mienne.

J'avais, jusqu'au tournant de la place, espéré voir Jeannie sur le seuil; je l'avais vue avec les yeux de l'âme; je lui avais souri d'avance; j'avais murmuré tout bas, de ma voix la plus douce, les mots que je comptais lui dire...

Le seuil était désert; mon cœur se serra.

Je m'approchai tout frissonnant.

Ne sachant point à quelle heure je rentrerais, j'avais pris la clef, afin de ne point trop déranger Jeannie, si j'arrivais à une heure avancée de la nuit.

Je fouillai dans ma poche, et j'y trouvai ma clef. Mon irritation nerveuse était si grande, que je la serrai avec la même force que j'eusse fait du manche d'un couteau ou d'un poignard.

J'eus peine à trouver la serrure; ma main tremblait.

La clef grinça; la porte s'ouvrit.

J'avais une telle hâte d'arriver jusqu'à Jeannie, que je ne la refermai même pas derrière moi.

Je m'avançai à tâtons dans le corridor; il me sembla entendre parler à haute voix dans mon cabinet, l'ancienne chambre à coucher de la veuve.

Je trouvai la porte de la salle à manger; je la poussai; elle céda.

Alors, le bruit qu'il m'avait paru entendre devint plus sensible.

Je traversai la salle à manger, heurtant tables et chaises, sans que ce heurt interrompît ceux qui parlaient dans la chambre voisine.

J'arrivai à la porte; elle était légèrement entr'ouverte; à travers cette ouverture passait un rayon de lumière et se répandait le bruit.

Je regardai et j'écoutai.

Jeannie était debout, les bras croisés, les sourcils froncés, la lèvre dédaigneuse; elle avait une expression de mépris et de colère que non-seulement je n'avais jamais vue sur son beau visage, mais dont je ne l'eusse même pas crue susceptible.

C'était beau et grand comme la statue de l'Indignation.

A genoux devant elle, un peu renversé en arrière, se tenait l'intendant, monsieur Stiff; il était dans l'attitude d'un homme qui craint; il avait la physionomie d'un homme qui espère.

Au moment où mon œil s'appliquait à l'ouverture, Jeannie décroisait un de ses bras, et, l'étendant vers la porte avec un geste de reine, elle disait :

— Relevez-vous, monsieur, et sortez!

— Mais, cependant, belle Jeannie!... balbutiait l'intendant.

— Je vous dis de sortir! répéta Jeannie.

Monsieur Stiff parut prendre une grande résolution.

— Vous me dites de sortir? Bien... Vous le dites fort dignement, je n'en disconviens pas; mais nous avons vu de ces dignités-là au théâtre, et, comme Votre Majesté n'a

pas de gardes pour me mettre à la porte, je sortirai quand il me plaira.

— Monsieur, dit Jeannie, vous ne vous conduisez pas comme un homme... Vous avez porté la livrée, monsieur: vous vous conduisez comme un laquais!

Monsieur Stiff poussa un rugissement de colère et étendit ses deux bras pour saisir Jeannie.

Mais elle fit un pas en arrière, et les deux bras de monsieur Stiff ne saisirent que le vide.

Alors, il se releva et fit un pas vers elle, en répétant entre ses dents serrées :

— Un laquais!... ah! un laquais!... Si vous n'effacez pas ce mot-là avec vos plus tendres caresses, madame, il coûtera cher à vous et à votre mari!

A une ridicule expression d'amour avait succédé, dans le regard, sur le visage, dans tout l'ensemble de la physionomie de l'intendant, une telle expression de haine, que Jeannie voulut s'élancer vers la porte.

Mais il l'arrêta au passage, et, la tenant, en quelque sorte, à sa disposition :

— Madame, lui dit-il, il est dix heures du soir; votre maison est isolée, monsieur Bemrode couche à Nottingham; vous auriez beau appeler à l'aide, personne ne vous entendrait, personne ne viendrait. Mieux vaut donc racheter par votre soumission l'injure que vous m'avez faite... Madame, encore une fois, je demande, je prie... Un refus nouveau, et je prends!

Jeannie regarda autour d'elle, comme pour chercher un moyen de fuite ou de défense; lui la suivit de l'œil, et, avec son rire de démon :

— Oh! dit-il, cherchez... il n'y a personne; il n'y a rien.

— Il y a Dieu, monsieur! dit Jeannie arrivant elle-même au plus haut degré d'exaltation, et montrant le ciel avec un geste de prophétesse. Non, c'est vrai, il n'y a rien autour de moi pour me défendre; il n'y a personne ici pour me secourir... on ne peut pas m'entendre si j'appelle, on ne peut pas venir si vous m'attaquez... Et, cependant, je vous le dis, misérable! je vous le dis avec mon mépris pour vous et ma confiance dans le Seigneur,

je suis là, faible, sans armes et sans soutien; je vous attends... et, si vous faites un pas, si vous portez la main sur moi, un secours me viendra... lequel? je n'en sais rien; d'où? je l'ignore; mais il viendra, je vous le répète! Essayez!...

L'intendant demeura un instant debout, étourdi, hésitant; puis, comme honteux de reculer devant la menace d'une femme, il s'élança vers Jeannie.

Mais, en même temps, je poussai la porte, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Prenez garde, monsieur Stiff, lui dis-je, je suis là!

Jeannie poussa un cri de joie.

— Oh! je te le disais bien, misérable! que Dieu avait l'œil sur toi!

— Ah! ah! fit monsieur Stiff en grinçant des dents, c'est vous, monsieur Bemrode?

— Oui, monsieur, c'est moi, lui dis-je, et, quoique d'un caractère doux, quoique ministre d'un Dieu de paix, je vous déclare que l'homme qui, après avoir fait une pareille injure à ma femme, resterait cinq minutes de plus sous mon toit, courrait risque de la vie!

J'étais très pâle; je menaçais d'une voix stridente; mes doigts, que j'avais posés sur son épaule, se crispaient et lui entraient dans les chairs comme une griffe de vautour.

Il comprit qu'un mot de plus, si ce mot était une bravade ou une insulte, il était perdu!

Cependant, il avait une telle honte de se retirer ainsi, qu'au risque de ce qui pouvait en advenir, il essaya de mordre en se retirant :

— Bon! dit-il, j'aurais dû m'en douter : la femme faisait semblant d'être seule, le mari caché... un guet-apens dans les règles! Combien est-ce, monsieur Bemrode? Si la somme ne dépasse pas nos moyens, la chose peut s'arranger.

Je n'entendis même pas le reste de la phrase, qui s'acheva en sons étranglés.

De mes deux mains je l'avais saisi à la gorge, et je l'étouffais.

— Mon ami! mon ami! s'écria Jeannie en s'élançant vers moi, que fais-tu?... Toi, un pasteur!...

— C'est vrai, répondis-je; mais, tu en conviendras, ce qui vient de se passer ici est *à faire pleurer les anges*, comme dit Shakspeare. Non, monsieur Stiff, repris-je en le lâchant, non, ma femme n'a pas fait semblant d'être seule : non, je n'étais pas caché; non, ce n'est point un guet-apens; non, vous n'avez pas une somme à donner pour cela, attendu qu'il n'y a pas de somme qui puisse racheter l'injure que vous venez de nous faire... Ces injures-là ne se rachètent pas, monsieur; elles se pardonnent. Allez, et repentez-vous; peut-être, alors, vous pardonnera-t-on...

Et je ramassai son chapeau, qui était à terre, et je le lui présentai.

— Allez, lui dis-je, et prenez garde à la façon dont vous parlerez de cette aventure; quant à moi, je vous promets de me taire; ce qu'on en saura, en supposant qu'on en sache quelque chose, viendra donc de vous... Allez, monsieur Stiff, allez!

Il hésita un instant, comme un homme qui eût cherché le moyen de nous anéantir tous deux; mais, voyant Jeannie digne et calme, et moi ferme et menaçant :

— Oh! dit-il, nous verrons, d'ici à peu, comment tout cela finira!

Puis, arrachant son chapeau de ma main, il s'élança dans la salle à manger, se heurta aux chaises et à la table, et gagna la porte de la rue, qu'il referma avec un bruit et une violence qui attestaient de sa colère.

— O mon ami! s'écria Jeannie en se jetant dans mes bras, quel homme infâme! et comme il est heureux que tu sois arrivé!

XXXI

ORÉTÈS Ier.

Ce que j'avais vu et entendu dispensait Jeannie de toute explication; cependant, après une scène semblable, vous

comprenez bien, mon cher Petrus, que les *comment* et les *pourquoi* se succédaient avec plus de rapidité que d'ordre.

Il y avait déjà longtemps que monsieur l'intendant avait jeté son dévolu sur ma femme. Le jour même où il nous avait rencontrés et nous avait conduits presque de force au château, il lui avait, au milieu des mille impertinences qu'il avait débitées, fait quelques complimens sur sa beauté ; elle avait pris ces complimens pour des banalités de conversation, et n'y avait pas attaché plus d'importance que n'en méritent d'ordinaire de semblables niaiseries.

Mais, chaque fois que l'intendant avait revu Jeannie, il avait essayé de faire un pas en avant. Le jour où il était venu nous rendre visite avec sa femme, il avait profité du moment où Jeannie, suivant madame Stiff, entrait avant lui dans mon cabinet, pour lui presser le bras, et lui dire qu'il l'aimait.

De là le mouvement que Jeannie avait fait, que j'avais remarqué, mais dont je ne m'étais préoccupé davantage.

Enfin, ayant appris par le fermier du château que j'allais à Nottingham avec lui, et l'ayant vu revenir sans moi, il en avait auguré que mes affaires me retiendraient probablement à la ville jusqu'au lendemain matin, et il avait résolu de profiter de mon absence pour faire une grande tentative.

Vous devinez le commencement de la scène par ce que vous savez de la fin ; il avait d'abord offert son amour, puis ensuite de l'argent, puis il avait voulu essayer de la violence,

J'étais arrivé juste au moment où ma vaillante Jeannie repoussait cette injure par l'insulte et par le dédain.

Tout cela était triste et menaçant. Il était sorti comme le Tartufe de la pièce française, en annonçant qu'on entendrait reparler de lui. Malheureusement, pour rassurer Jeannie sur ce qui venait de se passer à Ashbourn, je ne rapportais pas de bien bonnes nouvelles de Nottingham.

Comme elle m'avait tout dit, je lui dis tout.

Jeannie écouta mon récit avec une merveilleuse résignation.

— Mon ami, dit-elle, en nous liant l'un à l'autre, Dieu nous a liés pour la bonne comme pour la mauvaise for-

tune ; nous avons joui de l'une ensemble ; ensemble nous supporterons l'autre. Et puis, vois-tu, ainsi qu'au moment suprême tu es venu à mon secours, au moment suprême Dieu nous enverra un soutien. Ayons la foi ; le Seigneur fera le reste.

Comme je n'avais aucun moyen de lutter contre un seul de mes ennemis, et à bien plus forte raison contre les deux, je fus naturellement obligé de me rendre au conseil de Jeannie ; mais, je l'avoue, ce fut avec moins de confiance et de résignation qu'elle, que j'attendis le coup dont j'étais menacé.

Nous résolûmes de ne rien dire au père et à la mère ; eux ne se doutaient de rien, eux ignoraient la haine du recteur pour moi, l'amour de l'intendant pour Jeannie ; à quoi bon les tourmenter ?

Quant à nous aider pécuniairement, si besoin était, nous savions que la chose était impossible. Si le bon et cher monsieur Smith avait eu de l'argent comptant, il avait trop l'horreur des dettes pour s'être engagé à l'endroit du forte-piano de Jeannie.

Nous étalâmes sur une table nos sept livres sterling.

A la rigueur, on pouvait vivre trois mois avec cela ; mais, pour arriver à ce miracle d'économie, il ne fallait pas distraire un schelling de cette pauvre somme.

Et, cependant, une chose me revenait à l'esprit de temps en temps, que je n'avais dite ni à monsieur Smith, ni à sa femme, ni à Jeannie : c'était ma dette, ou plutôt cette dette de mon père dont j'avais fait la mienne, et que je m'étais engagé à payer moyennant une guinée par trimestre.

C'était surtout cette obligation que j'avais signée, et par suite de laquelle, faute de deux termes payés exactement, le tout devenait à l'instant même exigible.

Comment extraire la guinée dont j'étais en retard, des sept guinées qui nous restaient ?

Comment avouer surtout à Jeannie que, déjà d'une guinée en retard avec mon créancier, si, dans sept semaines, je ne payais pas une seconde guinée, une somme tout entière de cinquante livres sterling devenait exigible ?

Mais, de ce côté, j'avais un espoir, c'est que, ayant tou-

jours été bien payé par mon père et par moi, monsieur Rham, c'était le nom du négociant de Nottingham, nous accorderait du temps.

Du temps ! c'était tout ce qu'il me fallait.

Ma cure me laissait beaucoup de loisir ; l'amour de Jeannie me faisait de ce loisir le plus doux des repos ; je pouvais me mettre à ce grand ouvrage que tant de circonstances m'avaient jusque-là empêché de commencer.

Comme c'était, à tout prendre, la chose la plus raisonnable, je résolus de m'y mettre aussitôt que possible.

Seulement, je ne voulais point revenir sur mes pas : ce que j'avais abandonné devait rester abandonné.

D'ailleurs, bien des changemens s'étaient faits dans mon esprit, bien des horizons nouveaux s'étaient ouverts devant mon imagination ; à ma première science de l'homme s'était jointe la science du monde, que j'avais puisée dans quatre mois de vie réelle.

Je savais maintenant quelle était l'œuvre qui pouvait plaire à mes contemporains ; ce n'était ni un poëme épique que je mettrais dix ans à écrire, ni une tragédie que je ne saurais où faire jouer, ni un traité de philosophie comparée que je serais obligé de publier à mes frais.

Non : c'était un roman moral, comme ceux de Lesage, de Richardson ou de l'abbé Prévost ; un *Gil Blas*, une *Paméla*, un *Cléveland*, voilà ce qui remuait la société, voilà ce que, avec ma connaissance de l'homme, j'accomplirais aux grands applaudissemens de mes contemporains.

Qui m'empêcherait, d'ailleurs, de répandre dans ce livre un peu de cet esprit satirique si puissant en moi qu'il ne demandait qu'à déborder ? Qui m'empêcherait de créer et de peindre un hypocrite comme le recteur, un plat et lâche parvenu comme l'intendant ? C'était, certes, une belle mission devant Dieu et devant les hommes que de souffleter en même temps, à la face de la société, la luxure et l'hypocrisie.

Dieu m'avait donné sans doute une chaire pour tonner contre les vices, mais quel était l'horizon dans lequel gronderait mon tonnerre ? quel était le cercle dans lequel pouvait frapper ma foudre ? Le cercle et l'horizon d'un petit village !

Or, avec mon roman, ce n'était plus cela; je faisais éclater le cercle dans lequel j'étais enfermé; je déchirais l'horizon qui me bornait : un roman parlait à Londres, à l'Angleterre, à l'Écosse, à l'Irlande, aux trois royaumes; l'abbé Prévost le traduisait, ainsi qu'il venait de faire de *Clarisse Harlowe* et de *Grandisson*.

Alors, ma renommée, comme elle avait passé la Tweed, comme elle avait passé le canal Saint-Georges, ma renommée passerait le détroit de la Manche.

Une fois connu en France, j'étais connu du monde entier : la France, c'est le foyer de lumière qui répand ses clartés sur toute l'Europe; alors, la considération et la fortune m'arrivaient de tous côtés; alors, je bravais tous les recteurs et tous les intendans du monde; alors, j'élevais Jeannie sur le pavois doré de ma richesse et de ma gloire.

Je faisais de Jeannie la reine du monde !...

Ah ! mon cher Petrus, qu'il y a, dans ce grand philosophe qu'on nomme La Fontaine, une belle fable intitulée : *Perrette ou le Pot au Lait*.

Mon ami, le sujet de mon roman était arrêté, le plan en était fait, le titre en était écrit; je tenais la plume pour en tracer les premières lignes; l'Inspiration était là, debout près de moi, les bras et les yeux levés au ciel, quand tout à coup Jeannie rentre; elle venait de faire notre pauvre marché, qu'elle faisait toujours elle-même; je me retourne en l'entendant ouvrir la porte de mon cabinet; je la vois pâle et les larmes aux yeux...

Je pose ma plume, car Jeannie avant tout !

Je m'inquiète, je m'informe, et j'apprends que le bruit court à Ashbourn que ma cure est transformée en un simple vicariat, et qu'un vicaire va être envoyé pour me remplacer !

C'était là le coup prédit par mon hôte le chaudronnier.

Jamais, mon cher Petrus, jamais homme ne descendit de plus sublimes hauteurs dans un plus profond abîme !

Si ce bruit avait quelque réalité, si j'étais remplacé, si ce vicaire arrivait, j'étais perdu !

Aller demander l'hospitalité pour moi et pour Jeannie à monsieur et madame Smith, aller faire chez eux une

misère générale de notre misère, être à charge, moi, ma femme, l'enfant que Dieu nous accorderait peut-être, à nos bons et chers parens....

Jamais ! j'aimerais mieux mourir.

Vous comprenez, mon cher Petrus, qu'avec un pareil trouble dans la tête, après un pareil coup au cœur, il ne fut plus question de me mettre à mon roman.

Les événemens de ma propre vie prenaient un intérêt trop douloureux pour laisser ma verve et mon imagination se répandre sur des intérêts étrangers et fictifs.

Le plus pressé, vous en conviendrez vous-même, n'est-ce pas? c'était d'écrire à monsieur le recteur; c'était de savoir à quoi s'en tenir sur un pareil événement; c'était de ne pas vivre avec une telle épée de Damoclès suspendue sur ma tête.

Et, encore, cette épée de Damoclès, qui menaçait le flatteur de Denis le Tyran, ne menaçait que lui seul, et ne le menaçait que pendant la durée du repas.

Mais cette épée suspendue au-dessus de ma tête, à moi, menaçait en même temps Jeannie; cette épée, ce qu'elle menaçait, c'était, non-seulement le présent, mais encore l'avenir.

J'écrivis donc immédiatement cette lettre à monsieur le recteur :

« Monsieur,

» Je vous écris cette lettre dans toute l'angoisse de mon âme, à l'occasion d'un bruit qui, depuis deux ou trois jours, à ce qu'il paraît, se répand dans le village.

» Je ne sais si ce bruit a quelque fondement, ou s'il repose seulement sur la conversation que j'ai eue avec Votre Honneur pendant notre dernière entrevue, conversation qui, je vous l'avoue, a fait naître en moi de grandes craintes pour mon avenir.

» On dit que la cure d'Ashbourn va être tansformée en un simple vicariat.

» Une pareille détermination à mon égard serait bien certainement, de la part de Votre Honneur, fondée sur quelque rapport malveillant qui lui aurait été fait contre

moi : mais ce rapport, je suis prêt, sur quelque point de ma vie qu'il porte, à le combattre au grand jour.

» Engager une lutte entre moi et la calomnie, monsieur le recteur, c'est m'assurer une victoire.

» J'ai, depuis quatre mois et demi (hélas ! ma mauvaise fortune ne m'a pas fait la carrière bien longue !), j'ai, depuis quatre mois et demi, rempli avec zèle et fidélité la charge que je tenais de votre haute protection ; j'ai enseigné purement et évangéliquement la parole de Dieu ; j'ai essayé de consoler les affligés ; j'ai partagé ma bourse avec les pauvres ; quand ma bourse était vide, j'ai partagé mon pain ; quand le pain m'a manqué, et cela m'est arrivé plus d'une fois, ma parole.

» Nulle plainte ne s'est élevée contre moi, j'en réponds, car la première plainte serait partie de ma conscience, et j'ai beau interroger ma conscience, elle ne m'accuse pas.

» Votre Honneur a diminué mon traitement d'un tiers, de trente livres sterling, d'une somme énorme pour moi ; j'ai prié mais je n'ai pas murmuré ; j'ai soumis votre propre décision à votre cœur généreux, et je me suis retiré plein de confiance dans l'impartialité, et, s'il le fallait, dans la miséricorde de Votre Honneur.

» Pour la seconde fois, plein de confiance, comme la première, je remets entre les mains de Votre Honneur, avec ma juste et loyale prière, ma vie, celle de ma femme et *peut-être* celle de mon enfant.

» J'ai l'honneur, etc. »

Quant à la dernière partie, ou plutôt quant à la fin de la dernière phrase de ma lettre, elle était tout à fait hypothétique, rien ne m'annonçant avec certitude que Jeannie dût être mère.

Aussi vous remarquez, mon cher Petrus, que ne voulant, pas même pour notre salut commun à Jeannie et à moi, risquer un mensonge, j'avais mis : *peut-être*.

Cette lettre écrite et mise à la poste, j'attendis la réponse avec anxiété.

C'était un samedi qu'avait été expédiée ma lettre.

Je n'avais pas de sermon pour le lendemain ; les événe-

mens qui me frappaient me fournirent un texte : je prêchai sur les joies de la pauvreté.

Un sermon a ceci de bon, mon cher Petrus, lorsqu'il est fait dans la sincérité du cœur, que, s'il n'opère pas sur l'auditoire, il opère au moins sur le prédicateur.

Je ne saurais vous dire si, en sortant de l'église, un seul de mes paroissiens était convaincu que mieux valait être pauvre que riche ; mais moi, en descendant de la chaire, j'étais résigné à recevoir la mauvaise fortune me venant de la main de mon ennemi, avec la même patience et la même humilité que si elle me frappait au nom du Seigneur.

Et cette patience et cette humilité ne me furent pas inutiles ; car, le lundi, je reçus une lettre de monsieur le recteur, dans laquelle il me disait qu'en effet ma cure était changée en un vicariat ; qu'en conséquence, je ne garderais ma place que jusqu'à la fin du second trimestre, c'est-à-dire jusqu'au 15 octobre.

En outre, et pour conserver encore ses apparences bienveillantes, il m'annonçait l'envoi, par avance, des quinze livres sterling de mon second trimestre ; mais il me prévenait que, moyennant ces quinze livres sterling, tous nos comptes étaient réglés, afin que je n'eusse point à espérer autre chose de lui.

Le vicaire qui devait me remplacer arriverait à Ashbourn dans le courant de ce second trimestre, et les quinze livres sterling m'étaient envoyées, non-seulement pour m'aider à attendre, mais encore pour que je pusse lui livrer ma cure aussitôt son arrivée.

Le recteur m'invitait à chercher hors de sa juridiction un autre emploi, que mes succès et mes talens, disait-il, lui donnaient l'assurance que je n'attendrais pas longtemps.

Le lendemain je reçus les quinze livres sterling.

J'étais abîmé dans la pensée de notre infortune, lorsque Jeannie entra.

Pour la première fois, au bruit de son pas, au frôlement de sa robe, je ne levai pas la tête.

Seulement, sachant que c'était elle qui était près de moi,

je lui montrai les quinze livres dans ma main ouverte, et les déposai dans la sienne.

Jeannie attendit encore quelques secondes pour savoir si je la regarderais ou lui parlerais ; mais, voyant que je restais immobile et muet, elle alla chercher une Bible qu'elle m'apporta comme la source de toute consolation.

Je la compris ; je levai les yeux : je la vis debout devant moi, calme et résignée, me donnant l'exemple du courage.

J'étendis les deux bras et la pressai contre mon cœur, en murmurant :

— Jeannie ! chère Jeannie !

Puis, j'ouvris la Bible au hasard.

Mes yeux se portèrent sur le commencement de la page; c'était le verset premier du chapitre XLIII d'Isaïe.

Je lus :

« Ne crains rien, car je t'ai délivré ; je t'ai appelé par ton nom, et tu es mien. »

Alors je levai les deux bras au ciel et m'écriai :

— Si je suis tien, ô Seigneur ! je n'ai plus rien à craindre alors, ni pour moi, ni pour elle !

XXXII

LE TRANSPORT EN BLANC.

Je ne sais, mon cher Petrus, si c'est qu'en réalité il me vint un secours d'en haut, ou si l'effet naturel d'un coup, si violent qu'il soit, est de s'amortir graduellement; mais ce que je sais, c'est qu'après une nuit assez tranquille nous nous réveillâmes presque résignés à notre sort.

Dès la veille, mon ami, je vous avais écrit de redoubler d'instance auprès de votre frère Samuel.

— J'avais même ajouté dans cette lettre, vous vous le rappelez, que, pour assurer une existence à ma Jeannie, et ne point peser sur les vieux jours de nos parens, j'étais prêt à m'exiler avec ma femme, à partir pour New-York ou Boston, ou même à pénétrer dans l'intérieur des terres américaines.

Cette idée m'avait été suggérée par les nombreuses relations que son commerce ouvre à votre cher frère sur tous les points du monde.

Eh bien! le lendemain, comme cette idée de l'exil était la plus pénible pour nous, c'était à celle-là que nous nous étions attachés, et nous nous y étions déjà faits le deuxième ou le troisième jour.

Maintenant que j'étais sûr de mon malheur, une seule inquiétude me restait, mon malheur à part, bien entendu, c'était celle de la dette que m'avait léguée mon père, et dont j'avais si imprudemment changé le mode de payement. L'époque du second terme approchait, et, comme je vous l'ai dit, j'avais remis à Jeannie les quinze livres sterling.

Ces quinze livres sterling et cinq qui nous restaient du premier trimestre, c'était toute notre fortune. Vingt livres sterling! avec cela, il nous fallait attendre les événemens soit heureux, soit malheureux, et vivre, en les attendant, jusqu'à l'heure où notre infortune s'aggraverait encore ou se changerait en un sort plus prospère.

Dans cette situation, ne convenait-il pas d'aller à la ville, et, avant le second payement arrivé, de demander à mon créancier un nouveau délai?

Mais, en lui demandant ce nouveau délai, quelle sécurité lui donner pour son payement? Il devait bien certainement connaître ma révocation; et l'espoir d'être placé, soit dans une autre partie de l'Angleterre, soit même en Amérique, suffisant pour nous empêcher de tomber dans le découragement, était insuffisant pour créer une conviction dans l'esprit d'un étranger.

N'importe! je n'en résolus pas moins de tenter ce moyen de sortir d'embarras, momentanément du moins; mais gagner du temps, sûrs, comme nous l'étions, de la protection de votre excellent frère, c'était gagner beaucoup.

Je prétextai donc le désir de faire une nouvelle tentative près du recteur, et je partis un matin pour Nottingham. Cette fois, ce n'était point dans la carriole du fermier; car, depuis ma brouille avec l'intendant, je n'eusse pas osé demander, à un homme qui dépendait de lui, un pareil service.

Je partis à pied; mais comme c'était justement jour de marché, j'espérai que quelqu'un de mes paroissiens, revenant en voiture, me ramènerait avec lui.

En quittant Ashbourn, j'étais bien résolu; mais, au fur et à mesure que j'avançais vers la ville, ma résolution fléchissait; en arrivant aux premières maisons de Nottingham, mon courage était complétement évanoui.

Si bien évanoui, qu'au lieu de me diriger vers la maison du négociant, je me dirigeai vers celle de mon hôte le chaudronnier.

Ce brave homme était ma grande, ma dernière ressource, mon cher Petrus; *spes ultima*, comme dit Virgile; malheureusement, il n'était pas chez lui : ses affaires l'avaient appelé dans les environs depuis deux jours, et il ne devait revenir de sa tournée que le lendemain.

Rester jusqu'au lendemain, c'était, dans la situation où nous nous trouvions, donner les plus graves inquiétudes à Jeannie; d'ailleurs, ce n'était pas mon hôte le chaudronnier que j'étais venu voir à Nottingham; c'était le négociant dont je me trouvais si fatalement le débiteur.

Après avoir fait une halte d'un instant chez le premier, et avoir accepté un verre de bière que m'offrait sa femme, je me décidai à m'acheminer vers la demeure du second.

Tout en m'approchant de son comptoir, je ne pouvais empêcher une espérance de naître dans mon esprit : c'est que, non plus que mon hôte, le négociant, monsieur Rham, ne serait pas chez lui; alors, je n'aurais pas la honte de lui parler, de lui demander une grâce. Je lui écrirais, et, comme, une fois la plume à la main, tout devenait une question de style, j'étais assez sûr du mien pour croire que ma lettre dirait tout ce que ma timidité n'oserait jamais dire.

Cette fois, mon attente fut encore trompée : la première personne que j'aperçus en entrant dans le comptoir fut le négociant lui-même.

— Ah! pardieu! dit-il en me voyant, c'est vous, monsieur Bemrode; je suis, ma foi! fâché d'avoir refusé hier un pari que monsieur le recteur me proposait à votre endroit.

— Un pari, avec monsieur le recteur? Et à quel propos? demandai-je.

— Mais à propos de notre petit compte... Je lui disais que vous aviez répondu, après la mort de votre père, d'une somme assez considérable dont votre père avait répondu lui-même; que vous me payiez une guinée par trimestre; que jusqu'ici vous m'aviez payé fort exactement et même d'avance.

Ce à quoi il me répondait que non-seulement vous ne me paieriez plus d'avance, mais que probablement même vous ne me paieriez plus du tout.

Le rouge me monta au visage.

— Monsieur, répondis-je, je ne sais pourquoi monsieur le recteur vous a dit cela; si c'est parce qu'il m'a retiré ma cure, il se trompe: on a des ressources, Dieu merci! et je venais justement vous dire que vous pouviez être parfaitement tranquille.

Vous le voyez, cher Petrus, mon maudit orgueil me jouait encore un mauvais tour.

J'étais venu chez monsieur Rham pour lui demander humblement du temps, et voilà que, de mon air le plus rogue, je m'engageais positivement à payer à échéance.

Vous comprenez qu'après un tel engagement, il n'y avait plus qu'à prendre mon chapeau et à tirer ma révérence.

C'est ce que je fis.

Le négociant me conduisit jusqu'à la porte, avec toutes sortes de marques de considération, et en répétant à demi-voix:

— Oh! je le savais bien, moi! je le savais bien!

Tant que j'avais été dans la maison et en la présence de cet homme, mon orgueil m'avait soutenu; mais une fois dehors, une fois seul, j'appuyai mes deux mains sur mon front, en maudissant ce fatal orgueil qui, bien certainement, serait la source de ma perte.

Ainsi, c'était la seconde fois que j'entrais chez cet homme avec l'intention de faire une chose, et que je faisais, au contraire, la chose diamétralement opposée à celle que j'avais résolue.

Je ne cherchai point une occasion pour retourner à Ash-

bourn comme je me l'étais promis en partant; il s'en serait offert une que je l'eusse refusée.

L'abattement de mon esprit nécessitait une vigoureuse réaction de la part de mon corps.

Je n'éprouvais nulle fatigue physique; au contraire, j'avais un agacement nerveux qui m'eût fait croire que, comme le Juif Errant, j'étais capable de faire le tour du monde.

Je ne mis pas plus de deux heures et demie à revenir de Nottingham à Ashbourn; seulement, j'arriva iles habits couverts de poussière et le front ruisselant de sueur.

En m'apercevant, Jeannie fut effrayée.

— Oh! mon Dieu! me dit-elle, qu'est-il arrivé?

J'eus grande envie de tout lui raconter; j'eusse bien fait en cédant à cette première inspiration; mais je n'osai.

— Il est arrivé que je n'ai rien obtenu, lui dis-je.

C'était la vérité; mais aussi je n'avais rien demandé, et, par une espèce de duplicité que je me reprochais tout en la commettant, je répondais négociant quand on me parlait recteur.

— Est-ce là tout? me demanda Jeannie avec son doux sourire.

— Certes! lui répondis-je; n'est-ce donc point assez?

— Oh! fit-elle, c'est que, du côté de monsieur le recteur, je n'ai jamais partagé ton espoir, mon cher Williams. Je t'ai laissé aller à Nottingham parce que je me fusse reproché toute ma vie de t'avoir empêché de faire une démarche qui, à tout prendre, pouvait réussir; mais j'étais d'avance bien sûre que tu échouerais. Donc, si c'était pour moi que tu craignais un désappointement, console-toi: le désappointement n'existe que là où il y a un espoir, et je n'ai jamais espéré qu'en Dieu.

Je la pris dans mes bras.

— Et Dieu me protége visiblement dans mon malheur, lui dis-je, en me donnant une femme aussi courageuse! Dans l'antiquité romaine, tu eusses été une Lucrèce ou une Cornélie; dans l'antiquité juive, une Judith ou une Jahel!

Jeannie sourit de mon enthousiasme.

— Hélas! me dit-elle, tu exagères toujours, mon ami, et surtout lorsqu'il est question de mes qualités. Je ne

suis ici ni une Lucrèce, ni une Judith, ni une Cornélie, ni une Jahel : je suis une bonne femme, bien aimante et bien dévouée, voilà tout.... Et, maintenant, ajouta-t-elle, viens; tu dois avoir besoin de nourriture et de sommeil... viens, ton souper t'attend.

Et elle me précéda dans la salle à manger.

Il était facile de voir que son dîner à elle, pauvre femme! n'avait pas fait tort au souper.

Vingt fois, pendant le souper, et lorsque nous nous retirâmes dans notre petite chambre peinte avec tant d'ardeur par moi, et que j'allais être forcé d'abandonner, vingt fois je fus près de lui tout avouer.

Mon mauvais génie m'en empêcha toujours.

Les journées s'écoulèrent.

Hors la certitude de notre malheur, rien n'était changé dans notre vie.

Enfin, nous approchâmes tellement du temps où je devais payer les deux guinées à mon négociant, que, ne pouvant me décider à tout dire à Jeannie, je résolus d'écrire à mon créancier pour lui avouer que j'avais pris vis-à-vis de lui un engagement qu'il m'était impossible de tenir, et pour lui demander du répit.

Nous n'avions plus que six jours avant d'arriver au terme fatal.

Je lui écrivis une longue lettre, bien détaillée, bien touchante, bien loyale.

Il me semble que, si j'eusse reçu une pareille lettre, j'eusse fait tout ce qu'on m'eût demandé.

Mais, moi, mon cher Petrus, je ne suis pas un négociant, un faiseur d'affaires, un prêteur d'argent.

Je suis tout simplement un homme avec bien des défauts ; mais, si j'ai celui de l'orgueil, je n'ai du moins pas celui de l'avarice.

Hélas! mon négociant me répondit qu'il avait, pour le 15 septembre, un paiement à faire, et que tous ses fonds lui étaient nécessaires à cette époque ; il avait donc, vis-à-vis de moi comme vis-à-vis des autres, adopté une mesure générale, qui était de faire rentrer pour ce jour-là tout l'argent qui lui était dû.

Jeannie était présente quand je reçus la lettre, et je ne

pus me maîtriser assez pour dissimuler l'effet qu'elle me produisait...

Une sueur froide perla sur mon front ; Jeannie me vit tout pâlissant essuyer cette sueur avec mon mouchoir.

Elle se douta que ce qui me causait cette émotion, c'était cette malheureuse lettre ; elle étendit simplement la main avec son sourire si doux et si mélancolique.

Il n'y avait plus à attendre, il n'y avait plus à lui rien cacher : je lui donnai la lettre. Elle la lut.

— Eh bien ! mon ami, dit-elle, il faut aller demain à Nottingham, et porter à cet homme ses deux guinées; c'est après-demain l'échéance, et, grâce à ces deux guinées, nous gagnons six mois, et nous nous épargnons peut-être un grand malheur.

— Mais deux guinées de moins dans notre situation, chère Jeannie...

— Mais une somme de cinquante guinées rendue exigible pour un retard d'un jour, cher Williams...

— Tu as raison, Jeannie ; j'irai demain à Nottingham.

Je dois vous dire une chose, mon cher Petrus, c'est qu'à partir de ce moment je fus plus tranquille ; la nuit qui suivit le jour où cette détermination avait été prise, fut la seule peut-être où je ne rêvai pas que j'étais arrêté et conduit en prison pour dettes.

Le lendemain, dès le matin, je partis.

C'était le dernier jour, mais l'acte était positif ; en payant, fût-ce le dernier jour, on ne pouvait exiger de moi le remboursement de la totalité de la somme.

Aussi, comme je m'avançais vers Nottingham la tête haute et le regard satisfait !

Il me semblait qu'avec les cinq ou six guinées qui nous restaient, j'irais jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

J'arrivai à Nottingham : cette fois, je n'eus pas même l'idée d'aller chez mon hôte le chaudronnier.

Hélas ! mon cher Petrus, je dois avouer une chose à ma honte, c'est que je ne songeais guère à ce brave homme que quand j'avais besoin de lui.

Non ; je piquai droit chez mon négociant.

J'entrai dans le comptoir du pas ferme d'un homme

qui sait qu'il a le droit d'être bien reçu, apportant de l'argent.

— Monsieur Rham ? demandai-je, quoique je le visse parfaitement bien, assis qu'il était à son bureau.

— Le voici, me dit un vieux commis, en me regardant par-dessus ses lunettes.

— Ah ! très bien ! répondis-je.

Et je m'approchai de lui.

— Monsieur, lui dis-je, je vous avais prié, vu la situation malheureuse où je me trouve, de m'accorder un peu de temps pour les deux guinées que je vous dois.

— Oui, mon cher monsieur Bemrode, fit le négociant, oui, vous m'avez écrit ; je vous ai même répondu qu'il m'était impossible d'accéder à votre demande, ayant demain à faire un paiement considérable, pour lequel j'ai besoin de tous mes fonds. Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ?

— Si fait, monsieur, et je vous apporte vos deux livres.

Et je tirai majestueusement les deux pièces d'or de ma poche.

— Ayez, en conséquence, continuai-je, l'obligeance de me donner acte de ce versement.

— Ce serait avec grand plaisir, mon cher monsieur Bemrode, *si* la créance était encore à moi.

— Comment, si elle était encore à vous! Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que la créance a changé de main.

— Elle a changé de main ? répétai-je.

— Oui, et je ne suis plus votre créancier.

— Mais, à qui dois-je donc, alors ?

— Ma foi ! vous m'en croirez si vous voulez, mon cher monsieur Bemrode, mais Dieu me damne si je le sais !

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— C'est pourtant limpide ce que je vous dis.

— Et vous me dites ?

— Je vous dis qu'hier un inconnu s'est présenté chez moi, et m'a demandé si je n'étais pas porteur d'une créance sur vous.

— Un inconnu ?

— Vous concevez : je n'avais aucun motif de cacher à

qui que ce fût au monde que j'étais votre créancier. « Une créance sur monsieur Bemrode ? ma foi ! oui, répondis-je, et, d'après les nouvelles que j'en apprends, celui qui viendrait m'offrir la moitié de cette créance serait le bienvenu. — La créance n'est-elle pas de cinquante livres ? demanda l'inconnu. — Justement ! monsieur, répondis-je. — Et vous la donneriez pour vingt-cinq livres, avez-vous dit ? — Ma foi ! oui, je l'ai dit et je ne m'en dédis pas; donnez-moi vingt-cinq livres, et elle est à vous; mais je vous préviens que je crois que vous serez volé. — N'importe, monsieur, je la prends. Voici les vingt-cinq livres; maintenant, faites-moi votre transport. — A quel nom? — C'est parfaitement inutile : laissez le nom en blanc; ce qui importe, c'est que vous soyez payé, et vous l'êtes. » Alors, comme effectivement il n'y avait rien à dire, je n'ai rien dit, si ce n'est que j'ai touché l'argent et donné les papiers.

— Vous avez fait cela? m'écriai-je en joignant les mains et en poussant un soupir.

— Ma foi! écoutez donc, mon cher monsieur Bemrode, le recteur me prévient que vous n'avez plus d'emploi, vous me promettez de me payer, malgré votre destitution, mais les jours se passent sans que je voie venir votre argent. Enfin, je reçois une lettre, je reconnais votre écriture, je l'ouvre : cette lettre m'avoue votre situation gênée et me demande un délai. Ce délai, le besoin que j'ai d'argent fait que je n'eusse pas pu vous l'accorder. Je vous savais un brave homme, j'hésitais à vous faire de la peine ; tout à coup, on m'offre vingt-cinq livres d'une créance que je croyais perdue, ou, dans le cas contraire, sur laquelle je n'avais que deux livres à toucher. « Ah! ma foi ! me suis-je dit, j'aime mieux qu'un autre poursuive monsieur Bemrode; moi, je fais comme Pilate, je m'en lave les mains ! »

— Croyez-vous donc, demandai-je en tremblant, que celui qui a acheté cette créance veuille me poursuivre?

— Ma foi! je ne vous cacherai pas qu'il ne m'a point paru avoir de bonnes intentions à votre égard.

— Mais, au moins, monsieur, m'écriai-je, fallait-il prendre son nom et son adresse, afin qu'avant le terme

fatal je versasse, s'il était possible, les deux guinées entre ses mains.

— C'est bien aussi ce que j'ai voulu faire ; mais, nom et adresse, il n'a rien voulu me donner de tout cela, disant que son *incognito* était la première condition de l'affaire ; or, comme l'affaire était bonne pour moi, je n'ai point insisté sur un détail qui pouvait l'empêcher de se conclure.

Interroger plus longtemps monsieur Rham pour savoir une chose qu'il ignorait lui-même, c'était tout à fait inutile ; récriminer contre sa conduite, qui était celle qu'au bout du compte eût à sa place tenue tout négociant, cela n'amenait aucun résultat. Je pris donc congé de lui, en priant le Seigneur de lui pardonner le mal qu'il venait de me faire.

Puis, en toute hâte, je courus chez mon hôte le chaudronnier, espérant qu'un homme dans lequel j'avais toujours reconnu un si grand sens aurait quelque bon conseil à me donner dans une si terrible occurrence.

Cette fois, j'eus le bonheur de le trouver, et de le trouver seul. Il écouta mon récit en secouant de temps en temps la tête.

— Diable ! diable ! diable ! dit-il quand j'eus fini, voilà une mauvaise affaire, monsieur Bemrode !

— Vous croyez.

— J'en suis sûr. Qui peut avoir intérêt à posséder une créance contre vous, si ce n'est un ennemi ? et pourquoi un ennemi aurait-il acheté cette créance, si ce n'était pour vous faire du mal ?

— En effet, mon cher hôte, ce que vous me dites là, c'est ce que j'ai pensé.

— Vous voyez bien.

— Mais qu'y faire ?

— Avez-vous les cinquante livres qu'on viendra certainement vous réclamer après-demain matin ?

— Hélas ! non ; comment voulez-vous que j'aie cinquante livres, moi qui viens d'être destitué ?

— Votre beau-père les a-t-il ?

— Pas plus que moi.

— Connaissez-vous un ami à qui vous puissiez les emprunter?

— Je n'ai qu'un ami! m'écriai-je.

Le brave homme me regarda les yeux grands ouverts et le sourire sur la bouche, et attendit.

— C'est monsieur Petrus Barlow, un homme très savant, professeur de philosophie à l'Université de Cambridge... Je vous ai déjà parlé de lui.

— En effet, je m'en souviens... Et vous pouvez compter sur ce monsieur Barlow? me demanda mon hôte en pinçant légèrement les lèvres.

— Oh! certainement! Seulement...

— Seulement?

— Petrus est probablement aussi pauvre que moi.

— Mauvaise affaire, alors! mauvaise affaire, monsieur Bemrode! murmura mon hôte en continuant de secouer la tête.

— C'est donc toujours votre avis?

— Plus que jamais.

— Eh bien! donnez-moi un conseil.

— Je vous donne le conseil d'attendre.

— Mais si le malheur arrive, et le malheur arrivera...

— Alors, cher monsieur Bemrode, vous l'étudierez en philosophe, et le combattrez en homme.

— Ainsi, voilà toute la consolation que vous me donnez?

— Il y a des accidens de la vie contre lesquels il n'y a pas de consolations préparatoires. Il faut les attendre de pied ferme, puisqu'on ne peut les éviter, lutter contre eux, et les vaincre à force de persistance, de volonté et de résignation; l'homme, lorsqu'il le veut bien, est le plus puissant des lutteurs. Dieu lui a donné la force de tout abattre, excepté la mort.

— Mais, enfin, dans le malheur, à votre avis, que faudra-t-il que je fasse?

— Examiner froidement la position, et en tirer le meilleur parti possible; il est bien rare qu'une situation, si désespérée qu'elle soit, n'ait pas, pour un œil perçant, une voie ouverte sur le salut.

— Mais, si la mienne n'en a pas? si, de quelque côté que je regarde sur la terre, toute voie m'est fermée ?

— Alors, monsieur Bemrode, vous regarderez au ciel ; et, si Dieu voit dans les yeux que vous lèverez vers lui la dignité de l'homme et la foi du chrétien, croyez-moi, et ce ne devrait pas être à moi de vous le dire, croyez-moi, Dieu ne vous abandonnera pas !

Je poussai un soupir qui signifiait : « Mais si, ne voyant pas cette foi et cette dignité dans mes yeux, Dieu m'abandonne ? »

Mon hôte me comprit :

— Alors, me dit-il, cherchez si vous n'avez pas au monde d'autre ami que monsieur Petrus, et adressez-vous à cet ami.

— Je n'en ai pas, répondis-je.

Le brave homme poussa un soupir.

— Tant pis, monsieur Bemrode, tant pis !

— Allons ! dis-je, je vois bien que je ne dois compter que sur moi seul !....Adieu, mon cher hôte.

— En tout cas, monsieur Bemrode, me dit le brave homme, promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est de me tenir au courant des événemens.

— A quoi cela me servira-t-il, puisque vous ne pouvez pas même me donner un conseil?

— Un service est parfois plus facile à rendre qu'un conseil à donner... Mais, pardon, mon cher monsieur Bemrode, je suis seul au magasin, comme vous voyez, et voici un chaland qui m'arrive. C'est promis, n'est-ce pas?

— Quoi?

— Que vous m'écrirez.

— Eh ! mon Dieu ! oui, lui répondis-je, quoique je ne voie pas bien de quelle utilité peut m'être d'écrire à un homme qui me quitte dans la situation où je me trouve, afin de servir un chaland qui vient peut-être acheter pour un demi-schelling.

J'étais profondément blessé; mon hôte, parce qu'il était impuissant à me consoler, me semblait indifférent à mon malheur.

Sans doute c'était une injustice, et cette injustice le blessa.

Il vint à moi, et je crus voir qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Monsieur Bemrode, me dit-il, sur ce demi-schelling de marchandise que je vais vendre à ce chaland que je fais attendre pour vous, j'ai peut-être un demi-penny de bénéfice ; eh bien ! c'est en mettant l'un sur l'autre demi-penny sur demi-penny que je suis arrivé à me faire une petite fortune de quinze cents ou deux mille livres sterling; petite fortune qui, dans l'occasion, me permettrait de rendre service à un ami, si cet ami était embarrassé... Heureusement ou malheureusement, comme vous voudrez, cher monsieur Bemrode, je n'ai pas d'ami, sans doute parce que je suis un pauvre ouvrier, et non un savant professeur... Mais excusez-moi, je vois mon chaland qui s'impatiente, il pourrait s'en aller en voyant que je ne m'occupe pas de lui, et je manquerais à gagner un demi-penny, ce dont je ne me consolerais jamais... Adieu, cher monsieur Bemrode, écrivez-moi.

Et il me quitta pour aller vendre une chaufferette à son client.

Pour moi, je me retirai profondément attristé de l'indifférence de cet homme, à qui j'avais cru un bon cœur, et je repris le chemin d'Ashbourn en murmurant :

— Tous ces négocians sont les mêmes, grands ou petits: âmes vénales !

Cette fois, tout au contraire de l'autre, j'étais complétement abattu; par bonheur, je rencontrai sur la route un paysan qui revenait avec une charrette vide et couverte.

Il m'offrit une place que j'acceptai, quoique ce moyen de transport dût évidemment me retarder d'une heure.

En tous cas, j'arriverais toujours assez tôt pour la nouvelle que j'apportais.

J'arrivai à la nuit tombante.

Jeannie m'attendait à la porte; elle avait le visage calme et légèrement souriant.

Quel autre malheur, en effet, pouvait-elle prévoir que cette obligation où j'avais été de donner les deux guinées qui diminuaient d'autant notre petite fortune?

Et, moi, voyant cette douce et confiante physionomie, je me disais :

— Malheureux est celui qui va changer ce calme en agitation, ce sourire en larmes !

Hélas ! celui qui devait opérer la triste métamorphose, c'était moi !

Elle ne m'attendait point par cette charrette, qui marchait si lentement!

Cependant, la voiture s'arrêta à la porte du presbytère, et Jeannie m'aperçut au plus obscur de sa profondeur.

Elle jeta un petit cri de joie.

— C'est toi ! dit-elle, mon cher Williams !

Puis, remarquant la lenteur de mes mouvemens :

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, serais-tu malade ou blessé?

— Plût au ciel, lui répondis-je, que j'eusse la fièvre quartaine, ou que je me fusse rompu une jambe, et qu'il n'y eût que cela !

Alors, elle comprit que j'apportais la nouvelle de quelque grand malheur.

— Dieu te renvoie à moi sain et sauf, bien-aimé de mon cœur, dit-elle; le reste n'est rien.

Puis, elle m'aida à descendre, remercia le paysan de cette douce voix qui est un salaire, et le paysan s'éloigna en me disant tout bas :

— Oh ! monsieur Bemrode, quelle bénédiction du ciel qu'une pareille femme !

Nous rentrâmes.

Je marchais le premier; j'arrivai jusque dans mon cabinet sans prononcer une parole.

Là, je m'assis, et, attirant Jeannie sur mes genoux :

— Chère enfant, lui dis-je, attends-toi à un des plus grands malheurs qui puissent nous atteindre.

Jeannie pâlit.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, mon père ou ma mère serait-il mort ?

— Non.

— Eh bien ! dit-elle en respirant plus à l'aise, te voilà sain et sauf, mon père et ma mère sont vivans, que Dieu soit béni ! J'attends le malheur que tu m'apportes, Williams, et je l'attends, je dirai non pas même avec résigna-

tion, mais avec joie; car il me vient du Seigneur et m'arrive par toi.

Je lui racontai tout ce qui s'était passé chez le négociant; seulement, comme je croyais avoir à me plaindre de mon hôte le chaudronnier, je ne parlai pas même de la visite que je lui avais faite.

Pendant que je racontais, je sentis deux ou trois frissonnemens qui parcouraient le corps de Jeannie.

Ces frissonnemens me prouvèrent qu'elle n'était pas aussi insensible à ce qui nous arrivait qu'elle eût voulu me le faire croire.

— Oui, dit-elle sérieusement lorsque j'eus fini, tu as raison, mon ami, c'est grave.

— Que penses-tu, lui demandai-je, de l'inconnu qui a acheté cette malheureuse créance ?

— Je pense que c'est un ennemi.

Mon hôte le chaudronnier m'avait dit la même chose; il fallait donc que cela fût. Deux sens aussi droits et aussi honnêtes que celui de cet homme et celui de Jeannie ne pouvaient pas se tromper à la fois.

— Je pense comme toi, ma Jeannie; mais cet ennemi, quel peut-il être?

— Quel est l'ennemi que tu peux avoir, Williams? Songes-y bien.

— Mais, à part le recteur, qui veut mettre son neveu à ma place, je ne me connais aucun ennemi.

— Cœur d'or! murmura Jeannie. Voyons, cherche bien.

— J'ai beau chercher... Loin ou près de moi?

— Ne cherche pas loin, mon pauvre Williams.

— Près, alors?

— Oui.

Je passai en revue tous ceux dont mon mérite avait pu me faire des ennemis dans le monde, puis ceux dont j'avais pu blesser les intérêts dans le village, puis ceux que j'avais peut-être, sciemment ou par ignorance, frappés dans leur orgueil.

Tout à coup, il me vint une idée terrible.

Je pâlis.

Jeannie vit ma pâleur, et fit de la tête un mouvement affirmatif.

— Tu crois? lui demandai-je.

— Mon ami, j'en suis sûre.

— Comment! ce laquais, ce misérable, cet infâme, ce Stiff!

— C'est notre créancier.

— Alors, attendons-nous à toute la rigueur de la justice, excitée par toutes les ressources de la haine.

— Mon ami, dit Jeannie avec une foi sublime, après la justice de la terre, il y a la justice du ciel; derrière la haine des hommes, il y a l'amour du Seigneur.

— Eh bien! attendons, lui dis-je presque résigné; d'ailleurs, nous n'aurons pas longtemps à attendre, et demain nous saurons à quoi nous en tenir!.... En tous cas, ajoutai-je à demi-voix, et comme pour donner une dernière consolation à mon orgueil, je succomberai avec plus de gloire encore que Polycrate: il n'avait qu'un Orétès, et, moi, j'en ai deux!

XXXIII

DE CHARYBDE EN SCYLLA.

Comme nous l'avions prévu, nous n'attendîmes pas longtemps.

Dès le lendemain un inconnu se présenta, mon obligation à la main, et réclama le paiement d'une somme de cinquante livres sterling.

De monsieur Stiff, il n'était nullement question; mais nous ne doutâmes pas un instant que le coup ne vînt de lui.

D'ailleurs, je fus promptement confirmé dans cette croyance.

Sur ma réponse que je n'avais point cette somme à ma disposition, mais que je pouvais donner seulement les deux guinées que j'avais portées la veille à monsieur Rham et que celui-ci avait refusées, l'inconnu se retira en nous prévenant de ne point être étonnés si, le lendemain, les

poursuites allaient commencer et étaient poussées avec la plus grande ardeur.

Je lui répondis que mon créancier, quel qu'il fût, était le maître d'agir comme bon lui semblerait; mais qu'il me paraissait, à moi, qu'en agissant ainsi, il n'agissait pas comme un chrétien.

Puis, au moment où il se retirait, je pris ma lunette d'approche et montai au grenier.

Le presbytère était la plus haute maison du village; la fenêtre du grenier dominait tous les environs; de cette fenêtre je pouvais suivre des yeux l'homme inconnu, et, par la direction qu'il allait prendre, juger d'où me venait le coup.

Comme je m'en doutais, je vis mon inconnu se diriger du côté du château; à un demi-mille à peu près du village d'Ashbourn, il fut accosté par un homme à cheval qui l'attendait à l'entrée d'un petit bois, de ce même petit bois que j'avais traversé en revenant du château, et où Jeannie s'était écriée en parlant de l'intendant et de sa femme: « Oh! n'est-ce pas, mon ami, que tu ne m'appelleras jamais madame? »

Je dirigeai ma longue-vue vers ce cavalier qui venait au-devant de mon inconnu.

Ce cavalier, c'était monsieur Stiff.

Les deux hommes s'arrêtèrent à l'endroit où ils se joignirent, causèrent ensemble, examinèrent les papiers dont l'inconnu était porteur; puis ce dernier, ayant conservé les papiers et reçu sans doute ses instructions, fit, pendant que monsieur Stiff retournait au château, le tour du village, et alla rejoindre sur la grand'route de Nottingham une petite voiture qui l'attendait, et qui, aussitôt qu'il y fut monté, reprit rapidement le chemin de la ville.

Le lendemain, je reçus par huissier une sommation d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures la somme de cinquante livres sterling, intérêts et capital.

Nous avions débattu, Jeannie et moi, la question de savoir si l'on soutiendrait le procès, si l'on tenterait d'éluder la dette, si, enfin, on opposerait la chicane à la haine.

Jeannie avait été d'avis de laisser l'affaire se poursuivre sans que nous fissions opposition à rien; un procès c'était

un scandale, et, dussé-je gagner ce procès, je n'avais bien certainement qu'à perdre en considération à le soutenir.

Nous ne répondîmes donc rien à cette première sommation.

Trois jours après, je reçus assignation de paraître devant le juge, afin de nier ou d'avouer la dette.

Mon avis, à moi, était de laisser prendre défaut, ce qui nous donnait la faculté de revenir contre le jugement; mais ce ne fut point l'avis de Jeannie.

— Va chez le juge, dit-elle, et raconte les faits comme ils se sont passés; tu peux les raconter hautement, mon cher Williams, car ces faits sont tout à ton honneur.

J'avais résolu, dans cette affaire, de me laisser entièrement guider par Jeannie, dont je connaissais l'esprit droit et le cœur honnête.

Au jour et à l'heure marqués dans l'assignation, je me présentai donc devant le juge.

Je croyais trouver là mon adversaire.

Je me trompais.

Le juge me fit entrer dans son cabinet; on referma la porte derrière moi, et nous nous trouvâmes seuls.

Ce juge était un excellent homme, que je connaissais de réputation, et qui s'appelait monsieur Jenkins.

Il me salua avec courtoisie et me fit asseoir.

— Monsieur Bemrode, me dit-il, la justice est la même pour tous dans son application; mais je pense, moi, qu'elle doit varier dans sa forme; j'ai entendu parler de vous, je sais que vous êtes un homme honorable, je sais qu'en ce moment le malheur s'acharne sur vous, je sais enfin que vous avez des ennemis: voilà pourquoi je vous reçois seul, voilà pourquoi je veux causer avec vous en particulier, voilà pourquoi je vais être homme avant d'être juge.

— Croyez à toute ma reconnaissance, monsieur, lui dis-je; mais votre bonne volonté ne me sauvera point, et je suis condamné d'avance.

— Vous devez donc la somme qu'on vous réclame?

— Je la dois, puisque mon père a répondu pour celui qui la devait, et que j'ai répondu pour mon père.

— Connaissez-vous quelque moyen d'attaquer cette obligation, monsieur Bemrode?

— Non, monsieur, je n'en connais point, et j'en connaîtrais que je n'en userais pas; j'ai répondu, je dois payer.

— Mais, s'il vous est impossible de payer?

— Je dois supporter les conséquences de ma dette.

— Mais ces conséquences sont terribles, savez-vous?

— Oui, je le sais.

— Je serai obligé d'ordonner la vente de vos meubles.

— Mes meubles ne sont point à moi, monsieur: mes meubles sont à mes paroissiens; les braves gens me les avaient donnés croyant que je resterais éternellement avec eux. Je les quitte à mon grand regret, car je les aime et ils m'aiment. Les meubles, dès-lors, ne sont plus qu'un prêt, et j'attends de votre équité que ces meubles soient insaisissables, afin que je puisse les rendre à ceux qui me les ont donnés.

— Dès à présent, vous êtes autorisé à faire cette restitution, monsieur Bemrode. Mais, prenez-y garde, cette restitution sera faite peut-être aux dépens de votre liberté.

— Comment cela?

— Le prix de la vente de vos meubles eût peut-être désintéressé votre créancier.

— Je ne puis laisser vendre des meubles qui m'ont été donnés.

— Vous savez, monsieur Bemrode, qu'à défaut de paiement, les lois anglaises autorisent la prise de corps.

— Je le sais.

— Et vous êtes résigné?

— A tout.

— Même à aller en prison?

Je souris, quoique je n'entendisse pas ce mot de *prison* sans un certain frissonnement.

— Dieu est dans la prison aussi bien qu'ailleurs, répondis-je.

— Mais votre femme?

Je sentis les larmes qui me venaient aux yeux.

— Ma femme a conservé sa place à la table et au foyer de sa mère.

— Ainsi, monsieur, vous récusez toute défense?

— Toute défense serait la négation de la dette, et je dois puisque j'ai répondu.

Je me levai en disant ces mots, et en indiquant par ce mouvement que ma résolution était prise, et que rien ne la ferait changer.

Le juge se leva à son tour et me tendit la main.

— Monsieur Bemrode, fit-il, on m'avait dit que vous étiez un honnête homme, et je vois que l'on m'avait dit la vérité; je vous condamnerai, monsieur, car la loi est positive, mais en vous plaignant et en vous estimant.

— Plaindrez-vous et estimerez-vous de même celui qui m'aura fait condamner, monsieur, demandai-je au juge.

— Je le plaindrai, monsieur, mais je ne l'estimerai pas. Allez, monsieur Bemrode, et pardonnez-moi si, après avoir fait mon devoir d'honnête homme vis-à-vis de vous, je vais faire maintenant mon devoir de juge.

Monsieur Jenkins me salua, et je sortis.

Expliquez-moi cette bizarrerie de notre pauvre organisation humaine: cette fois tout était décidé; l'avenir de ma ruine et de ma prison était ouvert devant moi: je pouvais en sonder jusqu'aux plus terribles profondeurs.

Eh bien! je sortais, de chez ce juge qui allait me condamner, le cœur léger et le regard fier.

J'étais près d'arrêter tout le monde sur ma route, et de dire même aux inconnus: « Tel que vous me voyez, je vais aller en prison, non pas comme un criminel, mais comme un martyr. J'ai poussé la probité jusqu'à l'exagération, et je vais payer de ma liberté l'honneur d'être le plus honnête homme que je connaisse. »

Hélas! mon cher Petrus, ne vous semble-t-il pas que mon diable d'orgueil se fourre partout, même dans mon malheur?

Je rentrai à Ashbourn vers sept heures du soir.

Jeannie m'attendait pour m'annoncer une nouvelle qui faisait le pendant de celle que je venais lui annoncer moi-même; mon successeur était arrivé.

C'était, comme nous nous en doutions, ce neveu du recteur qui avait épousé sa *pupille*.

Seulement, il n'avait que le titre de vicaire avec soixante livres d'appointemens.

Mais, de même que la cure était devenue vicariat pour moi, elle pouvait, le jour où cela conviendrait au recteur, redevenir cure pour son neveu.

J'acceptai ce nouveau malheur, malheur attendu du reste, avec la même force d'âme que les autres.

Le lendemain était un dimanche.

Je fis mon sermon d'adieu à mes paroissiens; je pris congé d'eux en homme qui regrette et qui est sûr d'être regretté.

J'avais des larmes dans la voix; tout mon auditoire en avait dans les yeux.

Mais, quand j'annonçai que, le lendemain, le presbytère serait ouvert afin que chacun pût venir y reprendre ce qu'il m'avait apporté; quand je dis que désormais, jusqu'à ce que le Seigneur disposât de moi pour une infortune plus grande encore que celle qui m'attendait en ce moment, une petite chambre dans un grenier me suffirait, à moi et à ma femme, tout le monde éclata en sanglots, et il n'y eut pas un de ces bons paysans qui ne s'écriât:

— Chez moi, monsieur le pasteur! venez chez moi!

Alors un sentiment peu chrétien s'empara de mon âme; je désirai que mon successeur assistât à mon sermon; c'eut été une belle vengeance, une vengeance bien légitime surtout.

Mais, vous le savez, mon ami, la vengeance, si belle et si légitime qu'elle soit, n'est point une vertu chrétienne.

Quand je sortis de l'église, tout le village m'attendait sur la place.

A peine m'aperçut-on que les cris de: « Vive monsieur » Bemrode! vive notre bon pasteur! » éclatèrent de tous côtés.

Et chacun, alors, de se précipiter vers moi, les uns baisant mes mains, les autres mes habits, et disant:

— Il n'y a que les justes que la persécution atteigne; consolez-vous, monsieur Bemrode, vous êtes un juste!

Et ils me conduisirent ainsi jusqu'au seuil de la maison que j'allais quitter, et, quand ils virent sur le seuil Jeannie, ma belle, ma bonne Jeannie, m'attendant les bras ou-

verts avec des larmes dans les yeux, mais avec le visage doux, souriant et résigné, les pleurs, les sanglots et les cris d'enthousiasme redoublèrent, et je me sentis, je l'avoue, près de défaillir.

La pitié amollit le cœur, la reconnaissance le fait fondre.

Nous passâmes toute la journée, Jeannie et moi, dans une incroyable quiétude d'esprit.

Peut-être est-ce bien ambitieux que de comparer notre situation à celle des premiers chrétiens condamnés aux bêtes et devant combattre, le lendemain, dans le cirque; mais ces dignes martyrs éprouvaient, sans aucun doute, quelque chose de pareil à la satisfaction mélancolique qui s'était emparée de nous.

Aussitôt que, Jeannie ou moi, nous paraissions sur la porte, toutes les conversations de la place, c'était le dimanche, vous vous le rappelez, toutes les conversations de la place cessaient; les mains se portaient d'elles-mêmes aux chapeaux, et les têtes se découvraient.

A huit heures, nous fîmes le dernier repas que nous devions faire dans notre pauvre petite maison, où nous avions cru passer toute une vie si heureuse et si ignorée.

La persécution y était venue chercher notre humble existence, comme si c'eût été une haute fortune : la persécution était la bien venue.

J'appelai ce dernier repas : *Le repas libre.*

Puis, nous nous retirâmes dans cette chambre à coucher que j'avais peinte à fresque pour Jeannie; la vue de ces peintures, qui faisaient allusion à notre bonheur, me donna un instant de colère : j'eus l'envie de prendre une brosse et de les effacer; mais Jeannie m'arrêta, et, se mettant à genoux devant son prie-dieu :

— Seigneur, dit-elle, faites que ceux qui nous succéderont dans cette chambre y soient aussi heureux que nous l'avons été nous-mêmes!

XXXIV

LA PRISON.

Le lendemain matin, à sept heures, comme j'en avais prévenu mes paroissiens, la porte était ouverte, et chacun pouvait venir au presbytère reprendre les meubles qu'il y avait apportés.

Mais, malgré l'invitation publique que j'en avais faite la veille au sermon, personne ne se présenta.

Alors je chargeai le magister d'aller de maison en maison, et d'inviter une seconde fois les propriétaires à venir réintégrer leur propriété, à moins qu'ils n'eussent l'intention de faire cadeau des meubles à mon successeur.

Cette parole fut magique : le successeur — Dieu change cette mauvaise disposition de l'esprit de ses paroissiens à son égard! — était détesté d'avance.

Je vis accourir hommes, femmes et enfans.

Il fallut que de nouveau j'expliquasse à cette toute bonne population que j'allais quitter la maison dans la journée, pour qu'elle se décidât à reprendre ce qu'elle m'avait si généreusement donné.

L'opération fut lente, chacun emportait son bien à regret; vers quatre heures de l'après-midi, tout fut déménagé, jusqu'au clavecin, que l'on déposa chez le maître d'école.

Nous sortîmes les derniers, laissant les portes ouvertes, afin que le nouvel habitant pût y entrer quand il voudrait.

Puis nous allâmes, pour le peu de temps que nous devions encore rester à Ashbourn, prendre notre logement chez le magister.

C'était une distinction que nous croyions devoir à ce brave homme, en raison de l'intérêt qu'il nous avait témoigné.

Le lendemain, nous eûmes la visite de nos chers parens. Ils ignoraient non pas entièrement, mais en partie, la grandeur du coup qui nous frappait.

D'abord, Jeannie avait voulu tout leur dire; mais je lui

avais fait comprendre que c'eût été bon s'ils eussent pu nous aider, tandis que, convaincu comme je l'étais de leur impuissance, il me semblait cruel de les mettre aux prises avec notre malheur sans autre auxiliaire que cette impuissance, si bien constatée à nos yeux par le sacrifice que monsieur Smith avait été forcé de faire pour donner un clavecin à sa fille.

J'avais donc déterminé Jeannie à mentir, en disant à ses parens que notre cure, réduite en vicariat, était donnée, mais qu'une autre cure m'était promise.

Le malheur était déjà assez grand comme cela, puisque cette autre cure, qui pouvait être au bout opposé de l'Angleterre, c'était la séparation.

La cause du mensonge rendait, à mon avis, le mensonge excusable.

Aux médecins aussi il est permis de mentir : pour eux, même, le mensonge est un devoir.

Or, qu'étions-nous, Jeannie et moi, dans cette occasion? Des médecins qui ne voulaient pas avouer l'état désespéré de leurs malades.

Mais quand ils apprirent notre déménagement du presbytère, notre installation chez le maître d'école, ils partirent à l'instant même de Wircksworth, et vinrent nous offrir l'hospitalité chez eux.

Oui, sans doute, cette hospitalité eût été une douce chose, un grand allégement à notre malheur, si nous n'eussions pas été menacés d'un malheur à venir plus grand encore que notre malheur présent.

Ils avaient passé par le presbytère, pensant que nous y étions peut-être encore retenus par quelque détail du déménagement.

Mais ils avaient trouvé le presbytère vide et toutes les portes ouvertes et battant au vent. On eût dit une ruine inhabitée depuis dix ans, et qui devait rester éternellement inhabitée.

Le nouveau vicaire n'avait osé encore s'y installer et reprendre la maison, pour ainsi dire toute chaude de notre présence.

Ils nous trouvèrent dans une petite chambre et entourés du pauvre ameublement qu'avait pu nous prêter le magis-

ter, et qui se composait de tout ce qu'il y avait de mieux dans la maison.

A cette vue, le cœur de la bonne madame Smith se serra, et la sérénité du visage patriarcal de monsieur Smith fut altérée.

Le digne homme nous fit alors des reproches de ne pas nous être retirés chez lui; mais moi, je lui expliquai combien il était inutile de lui causer ce dérangement de quelques jours, lui affirmant — hélas! avec trop de certitude — que, d'ici à très peu de temps, j'aurais la place et le logement qui m'étaient promis.

J'en étais là, quand le magister entra, tenant une lettre.

Cette lettre portait le timbre de Nottingham.

Un instant je crus, mon cher Petrus, que cette lettre était de vous, et que votre frère, l'honorable M. Samuel Barlow, s'étant occupé de moi, vous m'en envoyiez quelque bonne nouvelle.

Mais alors la lettre eût porté le timbre de Cambridge et non celui de Nottingham.

Je l'ouvris.

Elle était du juge.

Monsieur Jenkins, toujours impartial comme homme, m'annonçait que le jugement qui me devait condamner à la prison serait rendu le jeudi suivant;

Qu'il serait exécutoire le samedi;

Qu'en conséquence, si je voulais m'épargner le scandale d'une arrestation, je n'avais qu'à lui écrire un mot, et à m'engager de me rendre moi-même à la prison.

Ma parole suffirait, et alors les attorneys ne se dérangeraient pas.

Les ordres seraient donnés à la prison pour dettes, afin que l'on m'y écrouât et que l'on me donnât la meilleure de toutes les chambres disponibles.

Cette bonté de monsieur Jenkins me fut infiniment sensible; dans mon malheur, j'avais touché à la fois, pour ainsi dire, aux deux pôles de la société, à ce qu'il y avait de pire et à ce qu'il y avait de meilleur.

Les larmes me vinrent aux yeux et le sourire aux lèvres, en lisant cette lettre.

Aussi, madame Smith, voyant l'expression de ma physionomie :

— Une bonne nouvelle, n'est-ce pas, mon gendre, dit-elle.

— Oui, ma mère, excellente : cette lettre m'annonce, en effet, que je serai placé samedi, et qu'à partir de ce moment je n'aurai plus à m'inquiéter de rien.

Et je passai la lettre à Jeannie, qui la lut et qui sourit comme moi.

Nos pauvres parens nous quittèrent donc parfaitement tranquilles.

Eux partis, je ne perdis point un seul instant pour répondre à monsieur Jenkins.

En revenant de conduire son père et sa mère, Jeannie me vit occupé à écrire; elle pensa avec raison que, ce que j'écrivais, c'était la réponse à la lettre du juge.

Elle se pencha donc sur le dossier de ma chaise, et lut par-dessus mon épaule.

J'écrivais à monsieur Jenkins que, le samedi suivant, à midi, je frapperais à la porte de la prison pour dettes, et je le priais de recevoir mes remercîmens pour le bon avis qu'il venait de me donner.

La lettre signée, je m'apprêtais à la cacheter, lorsque Jeannie, me présentant la plume que je venais de déposer :

— Mon bien-aimé Williams, dit-elle, tu oublies une chose.

— Laquelle?

— C'est de demander si je puis être admise dans la prison avec toi.

Je me retournai; de grosses larmes me vinrent aux yeux; je saisis les deux mains de Jeannie et les baisai avec transport.

— Toi en prison, ma Jeannie! m'écriai-je; toi enfermée! toi sans air, sans fleurs, sans soleil! Impossible!

— Ne suis-je pas ta femme, mon bien-aimé, et ma place n'est-elle pas où tu es?

— Jeannie, je te le répète, tu n'y résisterais pas.

— Et crois-tu que je résisterais à notre séparation? Crois-tu que ta personne, mon cher Williams, ne me soit pas plus nécessaire que l'air, que les fleurs, que le soleil?

Ecris, mon ami, écris et demande à ce bon monsieur Jenkins une petite place pour moi dans un coin de ta prison.

Je pris la plume des mains de Jeannie, et demandai ce qu'elle désirait.

O Petrus, Petrus, grand philosophe ! si philosophe que vous êtes resté garçon, pour ne pas être infidèle à la philosophie ! croyez-vous que votre docte et prude maîtresse vous eût, dans une occasion comme celle où je me trouvais, donné une consolation égale à celle que me donnait Jeannie ?

Non, je le déclare, il n'y a pas de malheur réel lorsque le Seigneur permet qu'on soit deux à le supporter ?

Les jours s'écoulèrent sans rien changer à notre situation ; je vous avais écrit, mon cher Petrus, en même temps qu'au juge de monsieur Jenkins ; mais que pouvais-je désormais espérer de vous et de votre frère ?

Une cure, c'était ce que j'avais sollicité. A quoi me servirait-elle, maintenant, cette cure ?

Pourrais-je la desservir de ma prison ?

Ce qui convient au prisonnier, c'est la philosophie ou la résignation.

Prêtre, j'espérais m'être élevé plus haut que la science, j'espérais m'être élevé jusqu'à la vertu.

Le vendredi, nous allâmes faire nos adieux à monsieur et madame Smith ; ils ignoraient complétement ce que nous allions chercher à Nottingham.

Pauvres bons parens ! s'ils eussent pu deviner que c'était une prison !

Ils nous embrassèrent en pleurant, lorsque nous les quittâmes. En quels sanglots ces pleurs se fussent-ils changés si la moindre indiscrétion nous eût échappé !

Monsieur Smith avait, disait-il, depuis longtemps besoin à Nottingham ; il voulait absolument nous y accompagner

A grand'peine je le dissuadai de faire ce voyage avec nous.

C'est là que j'admirai Jeannie, mon cher Petrus ; pas une minute le courage ne lui manqua.

Nous revînmes à Ashbourn ; jusqu'à moitié chemin nos parens nous accompagnèrent.

Comme nous nous disions adieu et nous embrassions au milieu du chemin, la voiture de l'intendant passa.

Monsieur Stiff était dans sa voiture ; il avança par la portière sa tête de renard : il nous vit calmes, résignés, presque sourians, et m'envoya un geste de menace.

Je vis ce geste et secouai la tête ; aucun mauvais sentiment, je dois le dire, ne lui répondit du fond de mon cœur.

J'étendis les deux mains de son côté, et murmurai à demi-voix.

— Dieu m'est témoin, méchant homme, que je te pardonne et te bénis !

Sans doute il se trompa sur mon intention, et, s'il vit mon geste, il crut que, comme lui, je haïssais et maudissais.

Nous rentrâmes chez le magister.

Le magister, sans qu'il connnût le but de notre voyage, savait que, le lendemain, je devais aller à Nottingham avec Jeannie ; il s'était informé si quelqu'un de mes paroissiens n'allait pas à la ville avec une voiture, et il nous avait trouvé une occasion.

Le lendemain, nous nous éveillâmes de bon matin ; nous fîmes notre prière au Seigneur, et nous ouvrîmes la fenêtre pour voir quel temps il faisait.

Ce n'était pas une voiture, c'étaient quatre voitures qui nous attendaient à la porte.

Tous ceux qui possédaient une carriole et un cheval dans le village les avaient mis à notre disposition.

Un pauvre paysan qui n'avait qu'une charrette et un âne était venu comme les autres, espérant que nous ne mépriserions pas son humilité.

Il avait raison : ce fut lui que nous choisîmes.

Un âne n'est-il pas la monture que prit Notre-Seigneur le jour où il entra triomphant à Jérusalem.

La joie du bonhomme fut grande, et, comme les autres comprenaient la cause de notre préférence, ils prirent congé de nous en nous louant et en nous glorifiant.

Nous mîmes quatre heures à faire le chemin.

Nous étions assis, Jeannie et moi, sur la même banquette; pas un instant, pendant tout le trajet, nos poitrines ne se

séparèrent, pas une minute nos cœurs ne cessèrent de battre l'un contre l'autre.

A midi sonnant, c'est-à-dire à l'heure précise, nous étions à la porte de la prison.

Là, nous descendîmes, au grand étonnement de notre conducteur, qui ne savait pas où nous allions, et qui nous déclara que, s'il eût connu le but de notre course, il ne nous eût pas amenés.

Je remerçiai le brave homme, et, comme il me demandait la permission de me serrer la main, je l'embrassai.

Puis, sans hésitation, sans crainte, je dirai presque sans regret, nous frappâmes à la porte de la prison, qui s'ouvrit devant nous et se referma sur nous.

Hélas ! mon cher Petrus, cette porte de chêne, épaisse de quatre doigts tout au plus, mettait une barrière infranchissable entre le monde et moi !

XXXV

A LA GRACE DE DIEU.

Dans l'intérieur du bâtiment, nous trouvâmes monsieur Jenkins, qui nous attendait.

Le brave homme avait l'air si triste, que je jugeai facilement qu'il avait une mauvaise nouvelle à nous annoncer.

Je me doutai tout de suite quelle était cette nouvelle : c'était le seul malheur qui pût encore m'arriver.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je, vous ne pouvez pas permettre que Jeannie demeure avec moi, n'est-ce pas monsieur Jenkins ?

— Hélas ! me dit le juge, les larmes aux yeux, je suis au désespoir, monsieur Bemrode, de vous refuser cette demande, mais elle est contre toutes les règles de la prison.

— Ainsi, nous allons être séparés ! s'écria Jeannie ; ah ! monsieur, savez-vous ce que c'est qu'une séparation ?

Oui, madame, j'y ai songé, dit le juge ; aussi je vous accorde tout ce que je puis vous accorder : la permission

de voir tous les jours votre mari, depuis l'heure où la prison est ouverte jusqu'à l'heure où elle se ferme, c'est-à-dire en hiver depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, et en été depuis huit heures jusqu'à six.

— Oh ! mon Dieu ! que ferai-je donc de tout le temps où je ne la verrai pas ? m'écriai-je.

Jeannie alla au juge et lui prit les deux mains.

— Monsieur, dit-elle, vous me jurez, n'est-ce pas, qu'il est impossible de faire, pour deux malheureux dans notre situation, plus que vous ne faites pour nous ?

— Je vous le jure, madame ! Si je pouvais faire davantage, je le ferais, et cela sans que vous ayez besoin de m'en prier.

— Merci ! monsieur. Il serait donc injuste à nous de demander davantage.

Alors, revenant à moi avec cette résignation dont elle avait fait une de ses vertus depuis le commencement de mes malheurs :

— Mon ami, dit-elle, tu vois que, malgré la bonté de monsieur pour nous, nous allons être séparés pendant de longues heures.

— Hélas ! murmurai-je.

— Écoute : tirons de cette nouvelle douleur le meilleur parti possible. Ces heures d'absence, nous les remplirons par le travail. Près de moi, tu es constamment distrait par moi-même; j'entre, je sors, et, même absente, tu me sens là. Eh bien ! moi absente, tu auras pour travailler tes soirées et tes nuits : alors tu accompliras ce chef-d'œuvre que tu nous promets sans cesse, et pour la réalisation duquel le temps seul t'a manqué. De mon côté, je travaillerai; et peut-être ainsi, toi avec ton livre, moi avec ma peinture et des leçons de musique que je donnerai, arriverons-nous à payer cette malheureuse dette de cinquante livres qui t'a conduit ici...

— Rêves, rêves que tout cela, ma pauvre Jeannie ! m'écriai-je. Cinquante livres ! jamais nous ne réaliserons cette somme par notre travail; et, je le sens, s'il faut que je passe la moitié de ma vie loin de toi, hélas ! je n'aurai vécu que la moitié de ma vie !

Et je me laissai tomber tout accablé sur une chaise.

Monsieur Jenkins s'approcha de nous, car Jeannie, me voyant m'affaiblir, l'appelait à son aide par un regard.

— Voyons, monsieur Bemrode, me dit-il, du courage! Avez-vous si bien supporté l'adversité jusqu'ici pour succomber juste au moment où vous avez besoin de toute votre force? et faut-il que ce soit votre femme qui vous donne l'exemple de la résignation?... Madame Bemrode a raison, il n'y a que le travail qui vous soit à tous deux une ressource réelle, sinon pour vous tirer complétement d'embarras, au moins pour vous faire supporter votre situation. Madame Bemrode prendra, aux environs d'ici, le plus près possible, dans une bonne et honnête maison, une petite chambre dont elle me donnera l'adresse, et, moi, je tâcherai de lui procurer des leçons et de lui faire vendre ses gouaches.

— Merci de tout mon cœur, monsieur! dis-je au juge, merci!

Mais comme, malgré cette bonne promesse de monsieur Jenkins, je restais toujours dans le même abattement, Jeannie vint à moi, et, appuyant ma tête contre sa poitrine :

— Mon ami, dit-elle, souviens-toi de ceci : c'est lorsque tout paraît perdu qu'il faut surtout espérer, car c'est surtout lorsque le mal est arrivé à son comble que nous touchons de nouveau au bonheur... Mon ami! n'es-tu plus homme? n'es-tu plus chrétien?

La voix de Jeannie avait toujours sur moi une suprême puissance. J'eus honte de ma faiblesse devant le courage de ma femme; je secouai la tête et je me relevai.

— Oui, tu as raison, Jeannie, lui dis-je, espérons... non pas que nous touchions au bonheur... pour nous faire franchir l'intervalle qui nous en sépare maintenant, il faudrait un miracle, et les miracles sont rares!

Je poussai un soupir.

— Homme de peu de foi! dit en souriant Jeannie.

Puis, s'adressant au juge :

— Monsieur Jenkins, dit-elle, j'accepte votre bienveillante protection... Oui, je vais prendre, comme vous le disiez tout à l'heure, une chambre aux environs de la prison, et cela le plus tôt possible : car je ne saurais où

aller ce soir, et je ne veux pas coucher dans une auberge. Williams, voyons, toi qui as habité Nottingham, toi qui connais la ville, dis-moi à qui je dois m'adresser; guide-moi.

— Oh! mon Dieu! lui dis-je, à cent pas d'ici à peine est la maison de mon ancien hôte le chaudronnier; cet homme a toujours été bon pour moi, et je crois que, moi, au contraire, j'ai été injuste à son égard dans la dernière visite que je lui ai faite. Si la petite chambre que j'occupais chez lui est toujours libre, prends-la, Jeannie. Elle m'a porté bonheur, à moi, puisque c'est de cette chambre que je suis sorti pour te voir... Peut-être aura-t-elle gardé son heureuse influence, et contribuera-t-elle à ce miracle inespéré, mais possible, dont tu parlais tout à l'heure... Va, mon enfant, va, et dis au brave homme bien des choses de ma part. Moi, pendant ce temps, on va me conduire à ma chambre; je vais m'y installer, et comme il n'est que la demi-heure après midi, tu pourras être de retour ici dans une heure, et nous aurons encore une bonne partie de la journée à passer ensemble. Monsieur Jenkins, je vous recommande ma femme.

Je fis un pas pour m'acheminer vers l'intérieur de la prison; mais une même idée nous vint, à Jeannie et à moi, et nous nous arrêtâmes tous deux.

— Voyons, qu'y a-t-il encore? demanda le juge.

— Oh! dit Jeannie, je suis sûre, monsieur Jenkins, que Williams a la même crainte que moi... Une fois dehors, je ne pourrai peut-être plus rentrer!

— Oui, oui, m'écriai-je, c'est cela! c'est cela!

— Monsieur Bemrode, dit le juge, vous avez ma parole, et je ne quitterai madame Bemrode que lorsqu'elle sera de retour ici.

— Merci!... maintenant, allez.

Cependant, malgré cette promesse, nous nous embrassâmes, Jeannie et moi, avec cette terreur vague, avec ces frémissemens mortels qui tiennent toujours les prisonniers.

Il semble que la prison soit le passage de ce monde à l'autre, l'antichambre du tombeau, le vestibule de la mort.

Tout ce qui en sort par la porte du jour rentre dans la vie, c'est-à-dire s'éloigne du prisonnier.

Une fois Jeannie sortie avec monsieur Jenkins, une fois le bruit de la porte éteint, et son retentissement lugubre calmé dans mes entrailles, une fois seul, enfin, je demandai qu'on me conduisît à ma chambre. Je commençais ma vraie vie de prisonnier.

Le guichetier me fit monter au lieu de me faire descendre; c'était déjà quelque chose; puis il m'ouvrit la porte d'une cellule grillée.

Les chambres d'une prison se ressemblent toutes; transportez une chambre de prison au milieu du plus riche château, au milieu du plus riche paysage, vous direz toujours, au premier coup d'œil, les barreaux fussent-ils absens des fenêtres : « Voilà une chambre de prison! »

Cependant il était visible que le juge avait tenu sa parole, et que, parmi toutes les chambres vacantes, il avait choisi la meilleure.

Elle était garnie de tous les objets indispensables; mais cette attention même, en indiquant la probabilité d'un long séjour, contribua fort à attrister mon installation.

Il y avait un lit aussi bon qu'aurait pu l'être un lit ordinaire; quatre chaises et une table avec papier, encre et plumes.

Deux pots de fleurs étaient placés dans le rayon du jour et semblaient élever leurs feuilles vers la lumière.

Prisonnières comme moi, comme moi elles aspiraient au jour et à la liberté.

Je jetai un coup d'œil rapide sur tout cela, et l'inventaire de ma nouvelle demeure fut fait.

Le geôlier me demanda si j'avais besoin de quelque chose, et, sur ma réponse négative, il me laissa seul.

Je m'assis.

Une araignée faisait sa toile dans un coin de ma cellule; le bruit de son tissage m'impatienta; je me levai pour me débarrasser d'elle; mais je me rappelai ce prisonnier français qui, au secret à la Bastille, s'était fait une compagne d'une araignée, et qui fut si désespéré lorsque le geôlier la lui tua.

Je pensai que, si ma captivité se prolongeait, cette arai-

gnée pouvait, pour moi aussi, devenir une compagne, et que, dans cette prévision, il fallait me la conserver.

Quoiqu'elle fût à portée de mes coups, je lui fis donc grâce, tout en lui disant :

— Compagne de ma captivité, sois la bienvenue dans ma prison!

En ce moment j'entendis un bruit dans l'escalier, et je reconnus le pas de Jeannie.

La porte s'ouvrit; elle entra.

J'allai à elle, je l'embrassai, je lui fis faire le tour de ma chambre, et je lui demandai :

— Que dis-tu de cela, Jeannie?

— Que, si l'on me permettait de l'habiter avec toi, mon bien-aimé Williams, cette chambre serait un paradis!

— Hélas! répondis-je, chère amie, il n'y a point de paradis sur la terre, et voilà pourquoi tu es séparée de moi!

— Ne parlons point de séparation, puisque nous avons trois heures devant nous.

— Eh bien! lui demandai-je, mon hôte le chaudronnier?

— Est un excellent homme. Sachant le malheur qui venait de t'arriver, il a paru y compatir de tout son cœur; puis, priant le juge de rester un instant avec lui, il me fit conduire par sa femme à ton ancienne chambre...

— Pauvre chambre!

— Palais de mon cœur, cher Williams! elle est encore telle qu'elle était de ton temps; pas un meuble n'a été changé, et j'ai même trouvé sur une table un cahier de papier avec le titre d'une tragédie... Cette chambre, c'est par la bénédiction du Seigneur que je l'ai retrouvée pleine de tes souvenirs. J'y serai autant avec toi qu'il me sera permis d'y être sans toi!

— Et monsieur Jenkins, Jeannie?

— Je l'ai retrouvé causant chaudement avec ton hôte, mais, en m'apercevant, ils ont échangé un signe et se sont tus.

— Ils se sont tus? Cet homme aurait-il donné sur moi de mauvais renseignemens à monsieur Jenkins?

— Oh! tout au contraire, mon bon ami, car, en me re-

conduisant jusqu'ici, monsieur Jenkins n'a cessé de me dire de me tranquilliser, me répétant qu'il y avait encore de braves gens sur la terre, et que toutes les bonnes âmes n'étaient point encore remontées au ciel.

— Que voulait-il dire?

— Je n'en sais rien, mais ses paroles étaient bonnes, douces, affectueuses; ce qui ne fût certainement pas arrivé, si ton hôte lui eût dit du mal de toi.

— Et les ordres sont donnés, ma bonne Jeannie, pour que tu puisses entrer et sortir librement?

— Les ordres avaient été donnés ce matin et ont été répétés devant moi.

— Bien !... Alors, commençons notre nouvelle vie, notre vie de captivité, notre période de prison; commençons-la par la prière, afin que, si Dieu oubliait d'être avec nous, nous lui rappelions, nous, que nous sommes avec lui.

Les trois heures que pouvait me donner Jeannie s'écoulèrent comme une seconde.

Quatre heures sonnèrent; le geôlier monta et prévint Jeannie qu'il était temps de sortir.

Depuis six mois que nous étions mariés, cette séparation d'une nuit était la première.

Chacun de nous essaya de cacher ses larmes à l'autre; mais, dehors, Jeannie pleura; mais, Jeannie sortie, je pleurai.

C'était à ce moment que ma vraie captivité commençait : ce qui fait la dure prison, c'est la solitude.

Une ressource me restait .pour combattre ma sombre préoccupation, c'était de vous écrire, cher Petrus.

J'avais à vous raconter mes quinze derniers jours, c'est-à-dire la partie la plus agitée de ma vie.

Je profitai d'un reste de jour pour me mettre à ce travail.

J'avais tant à vous parler de Jeannie, que ce travail devait m'être une grande consolation.

Ainsi, toute la première période de mon histoire, celle de la liberté, de l'air, du soleil, allait avoir passé sous vos yeux, et, pour vous, allait commencer le côté sombre, la vie captive, l'existence du prisonnier...

A cinq heures du soir, comme le jour baissait, on m'a

apporté une lampe sans que je l'eusse demandée, et j'ai reconnu là une attention de notre bon juge.

A huit heures, on est venu me demander mes ordres pour le souper. Le déjeuner et le dîner, c'est-à-dire la nécessité absolue de la vie, est à la charge du créancier ; tout ce qui est pris en dehors de ces deux repas est aux frais du débiteur.

Comme je me doutais que je veillerais assez avant dans la nuit, j'ai demandé du pain, quelques fruits et de l'eau ; j'en ai eu pour un schelling, ce qui m'a paru horriblement cher.

Je tâcherai de m'habituer à travailler sans rien prendre, ou bien j'économiserai sur mon dîner un morceau de pain que je mangerai dans ma nuit.

L'huile aussi est payée à part. J'en ai brûlé pour deux schellings.

. . . . . .

Le récit de ce qui me restait à vous dire, cher Petrus, m'a conduit depuis quatre heures de l'après midi jusqu'à deux heures du matin.

A deux heures donc, je prends congé de vous, j'éteins ma lampe et je me couche.

Je suis au courant avec les événemens; le reste de notre correspondance sera un journal.

Demain, à mon réveil, je le commencerai; il durera, mon cher Petrus, tant que durera ma captivité.

Dieu seul sait s'il sera long ou court, s'il fera des feuilles ou un volume.

En tous cas, à la grâce de Dieu !

XXXVI

DIEU EST PARTOUT.

Le Seigneur, dans sa miséricorde, mon cher Petrus, a décidé que le journal du prisonnier serait court, et qu'il se composerait d'un seul feuillet.

Le miracle que je croyais impossible est accompli.

Ce matin, à huit heures moins dix minutes, j'ai enten-

du du bruit dans mon escalier. Il me semblait bien reconnaître les pas de Jeannie; mais, comme je savais qu'il ne lui était permis d'entrer dans la prison qu'à dix heures, je n'osais espérer que ce fût elle.

Cependant, je prêtai l'oreille, et il me parut que mon nom était prononcé par la personne qui montait vers moi; ce nom retentissait plus rapproché à chaque instant, et, de même que j'avais reconnu le pas de Jeannie, je reconnaissais sa voix.

Tout à coup, la porte s'ouvrit : c'était bien elle.

Elle s'arrêta sur le seuil, me chercha des yeux, et, m'apercevant dans mon lit, elle se précipita dans mes bras en criant :

— Libre! mon bien-aimé Williams! libre!...

Et, en même temps, elle agitait de sa main quelques papiers tout ouverts.

Je n'y comprenais rien; je croyais avoir mal entendu; je ne répondais pas; seulement, mes yeux exprimaient le doute, plus que le doute, l'impossibilité où j'étais de croire à un tel bonheur.

— Libre! répéta Jeannie; puisque je te dis que tu es libre!... Est-ce que je t'annoncerais une pareille chose si ce n'était pas la vérité?

— Impossible! m'écriai-je.

— Oui, impossible, reprit Jeannie, je le croyais comme toi. Impossible! ai-je dit; impossible! ai-je répété; mais voilà les papiers, voilà l'obligation, voilà le transport, voilà tout, jusqu'à l'ordre, pour le geôlier, de te laisser sortir! Il est au bas de la quittance de l'huissier.

— Mais enfin, demandai-je, doutant encore, malgré toutes ces preuves étalées sur mon lit, qu'est-il donc arrivé, et comment cela s'est-il fait?

— Je vais te dire ce que j'en sais, mon bien-aimé; le juge nous dira le reste.

— Tu l'as donc vu?

— C'est lui qui m'a remis ces papiers, ce transport, cette quittance et cet ordre de te mettre en liberté...

— J'écoute; raconte... Mon Dieu! mon Dieu! je ne me trompais donc pas quand je disais que vous étiez partout, même dans la prison! Mon Dieu! n'aurais-je pas dû dire

que vous étiez là plutôt que partout ailleurs, puisque là surtout étaient les malheureux!

Et, quelque désir que j'eusse d'entendre Jeannie me raconter ma mise en liberté, je lui fis signe de la main de me laisser remercier Dieu par une courte, mais fervente prière.

Ma prière finie :

— Continue, lui dis-je, ma bien-aimée Jeannie; je t'écoute.

— Eh bien! mon ami, me dit-elle, ce matin, comme je descendais pour acheter des pinceaux et des couleurs, afin de me mettre aujourd'hui même au travail, j'ai rencontré à moitié des degrés notre hôte le chaudronnier. Il montait évidemment chez moi. « Où allez-vous, ma chère madame Bemrode? » me demanda-t-il. Je lui dis que j'allais acheter des pinceaux et des couleurs. Il secoua la tête. « C'est bien, c'est bien, dit-il, et d'une bonne femme; mais vous avez en ce moment quelque chose de plus pressé à faire que d'acheter des pinceaux et des couleurs... Vous avez à aller chez monsieur Jenkins le juge, qui a des choses fort importantes à vous communiquer. — Le juge..... monsieur Jenkins? — Oui. — Mais je l'ai quitté hier, à deux heures, et il ne m'a rien dit. — Les choses dont il a à vous entretenir peuvent s'être passées depuis hier deux heures. — Mon Dieu! lui dis-je, je ne sais pourquoi, mais je suis toute tremblante... Ne pouvez-vous venir avec moi, mon cher hôte? — Impossible, madame Bemrode! vous voyez, je suis seul au magasin, et voici quelqu'un qui entre pour acheter. J'ai pour principe qu'il ne faut jamais mépriser l'acheteur, si petit qu'il soit, le bénéfice que je dois faire sur lui ne fût-il que d'un demi-penny... »

— Oui, dis-je, je sais que c'est son principe.

— Je suis donc allée seule chez le juge, et alors le juge m'a tout dit... Il m'a dit qu'hier, après ma rentrée à la prison, le chaudronnier était venu chez lui, avait envoyé chercher l'huissier porteur des pièces, et avait donné caution pour toi, à la condition que toutes les pièces, dont l'huissier prétendait ne pas être porteur, seraient remises entre les mains du juge...

— Comment! il a fait cela? m'écriai-je.

— Il a fait cela !

— Cet homme que j'accusais d'avarice ?

— Parce qu'il ne voulait pas perdre un demi-penny sur sa vente... Oui, mon cher Williams, et c'est à lui que nous devons notre bonheur.

— Tu dis que je puis sortir, ma chère Jeannie ?

— Quand tu voudras.

— Eh bien ! sortons, courons chez lui ; remercions-le !... Ah ! continuai-je en secouant la tête, je croyais connaître ses hommes : je vois bien que je ne les connais pas.

Je sautai à bas de mon lit et m'habillai en quelques secondes, tandis que Jeannie faisait venir le directeur de la prison.

Je l'avouerai, mon cher Petrus, tant que je n'eus pas vu cet homme, tant que je n'eus pas entendu sa voix me confirmer ce que m'avait annoncé Jeannie, je doutai.

Et cependant, c'était la vérité pure : l'ordre de ma mise en liberté lui était déjà communiqué ; les portes me seraient ouvertes quand bon me semblerait.

Ce n'était point mon bagage qui pouvait retarder ma sortie : à part la lunette d'approche de mon grand-père le contre-maître, que j'avais emportée avec moi, non pas dans l'espérance d'en faire usage, mais comme un talisman de famille, ce bagage, qui se composait de quelques chemises et de quelques paires de bas, était tout entier dans une serviette que je n'avais pas encore eu le temps de dénouer.

Je pris ma lunette à la main, mon bagage sous mon bras, et, après avoir jeté un regard d'adieu sur tous les objets qui m'entouraient, comme pour les graver dans ma mémoire ; après avoir serré la main du directeur de la prison, qui, pendant cette courte période de temps où j'avais été son locataire, m'avait témoigné tous les égards possibles, je franchis cette porte sur laquelle j'avais cru lire, la veille, comme sur celle qui conduit chez la nation damnée, cette terrible sentence du poëte florentin :

« Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ! »

Notre première visite, ainsi que nous nous l'étions promis, fut pour notre hôte le chaudronnier.

J'avais si grande hâte de réparer mes torts envers lui

par un aveu complet, que je ne m'apercevais pas qu'en me dirigeant vers sa maison, je faisais courir au delà de ses forces la pauvre Jeannie, suspendue à mon bras, laquelle, de son côté, ne me faisait pas même remarquer la rapidité de ma course, tant son empressement à revoir le digne homme était égal au mien.

Et, cependant, toute cette hâte fut inutile.

Notre hôte le chaudronnier n'était plus chez lui ; il venait de partir pour une de ses tournées habituelles aux environs de Nottingham, ou plutôt il venait de quitter la ville pour soustraire sa modestie à l'expression de notre reconnaissance.

Dans le beau travail que vous faites sur les hommes, mon cher Petrus, malgré son peu d'instruction et la place infime qu'il tient dans la société, je vous recommanderai de ne point oublier cet homme-là.

Restait le juge, monsieur Jenkins.

Lui nous attendait.

Il compléta sur ma mise en liberté des détails qui nous manquaient encore, mais qui ne changeaient rien à l'ensemble de ce que j'avais déjà appris par la bouche de ma bien-aimée Jeannie.

Dès la veille, tout avait été arrêté entre lui et notre hôte.

Du moment où le digne homme avait su le malheur qui venait de m'arriver, sans hésiter il avait déclaré au juge qu'il voulait ma mise en liberté, à quelque prix que ce fût ; et si, dès la veille, je n'étais pas sorti de la prison, c'est qu'il existait des formalités qu'il fallait absolument remplir, et pour lesquelles certains délais étaient nécessaires.

Mais, à partir de cet instant même, il s'était porté caution, et avait prié monsieur Jenkins de faire toute la diligence possible pour que je fusse mis en liberté le lendemain.

Le bon monsieur Jenkins n'avait pas besoin d'être excité à cet endroit-là ; il promit à mon hôte de tout terminer dans la soirée.

A neuf heures, mon hôte était chez lui avec l'argent.

A sept heures du matin, l'huissier devait être chez monsieur Jenkins avec les pièces.

Tout au contraire des créanciers ordinaires, le mien ne paraissait pas se soucier le moins du monde d'être payé : aussi l'huissier avait-il fait toutes sortes de difficultés ; mais monsieur Jenkins avait parlé si haut et si ferme, que l'officier public, craignant pour sa charge, s'était enfin engagé à remettre tous les papiers à monsieur Jenkins le lendemain matin.

En effet, selon l'engagement pris, le lendemain matin, contre la somme de cinquante livres sterling, la remise des pièces avait été faite.

Mon hôte était donc devenu mon seul et unique créancier, ou plutôt je n'avais même plus de créancier, puisque toutes les pièces avaient été déposées entre mes mains, comme si les cinquante livres sterling eussent été payées par moi-même.

Mais vous comprenez bien, mon cher Petrus, qu'il n'y avait point de crainte que mon cœur reniât une pareille dette.

Aussi, j'exigeai de monsieur Jenkins, — hélas ! nous sommes tous mortels ! — qu'il conservât par devers lui la reconnaissance de cette dette sacrée, afin qu'un jour mes enfans, si j'en ai jamais, sussent quelles obligations impérieuses leur aura léguées leur père, legs bien plus respectable pour eux encore que ne l'était celui que j'ai reçu du mien.

Après quoi, pressés de tranquilliser monsieur et madame Smith, qui devaient maintenant connaître notre malheur sans savoir son heureux dénoûment, nous prîmes congé du digne monsieur Jenkins, afin de chercher quelque voiturier qui nous conduisît à Ashbourn.

Ce n'était point chose difficile à trouver ; je pensai au brave homme qui m'y avait déjà conduit, lors de mon dernier sermon, et, moyennant le même prix que la première fois, il mit à mon service le même cheval et la même carriole.

Étrange chose que cette succession de jours pareils amenant des événemens si divers ! Avec combien d'émotions différentes j'avais déjà fait cette route de Nottingham

à Ashbourn et d'Ashbourn à Nottingham !... Seulement, mon cher Petrus, des sentimens de la veille à ceux d'aujourd'hui, quel changement !

J'étais parti, la veille, par la voie de la douleur; je revenais, le lendemain, par le chemin de la joie.

Aux deux tiers de cette route, nous aperçûmes une carriole qui venait de notre côté, et qui, avant dix minutes, devait nous croiser.

Je remarquai qu'en même temps que mes regards se fixaient sur cette carriole, ceux de Jeannie ne pouvaient point s'en détacher.

Elle vit la remarque que je venais de faire.

— N'est-ce pas, me dit-elle, qu'il te semble, comme à moi, qu'il y a dans cette voiture quelqu'un de notre connaissance ?

— C'est vrai, lui répondis-je; mais attends, nous allons bien voir.

Je fis arrêter notre carriole; je pris la longue-vue de mon grand-père, que je n'avais eu garde d'oublier, et je la braquai sur la voiture qui venait à nous.

Sous une espèce de capote formant cabriolet, je reconnus monsieur et madame Smith.

Je passai en souriant la longue-vue à Jeannie.

— Mon père!... ma mère! s'écria-t-elle. O mon bien-aimé! c'est Dieu et leur amour qui les conduisent sur notre chemin !

Je repoussai de la paume de la main les tubes de la lunette les uns dans les autres, et j'ordonnai à notre conducteur de se remettre en route au pas le plus rapide de son cheval, injonction à laquelle il obéit sans répliquer.

En même temps, nous faisions, avec nos mouchoirs, des signes qui attirèrent bientôt l'attention de ceux qui venaient vers nous.

Nos jeunes yeux commençatent à distinguer les traits de monsieur et de madame Smith; mais ces bons parens ne nous reconnaissaient pas encore.

Il est vrai que nous-mêmes nous ne les eussions pas reconnus, si nous n'eussions été renseignés par notre lunette.

Puis, ils étaient si loin de se douter que ceux qu'ils al-

laient chercher prisonniers à Nottingham revenaient libres par la route d'Ashbourn!

Enfin, les deux voitures se rapprochèrent au point que, même de leur côté, il n'y eut plus de doute.

En nous reconnaissant, ils firent arrêter leur voiture pour descendre et accourir à nous, se fiant plutôt, malgré leur âge, à la force de leur amour qu'à la vitesse de leur cheval.

Nous les imitâmes, et les cinquante pas qui nous séparaient encore les uns des autres furent franchis en une minute.

Jeannie se jeta dans les bras de sa mère, et moi dans ceux de monsieur Smith.

Nos premiers mots, incohérens, sans suite, entrecoupés, furent plutôt des cris de joie que des paroles raisonnables.

Enfin, cette espèce de fièvre de bonheur se calma; chacun de nous donna l'explication attendue avec tant d'impatience par les autres.

La mienne fut courte, et, comme elle était évidemment la plus attendue, elle fut donnée la première.

Elle commença dans les larmes et s'acheva dans les bénédictions.

Puis vint le récit de monsieur Smith. Il avait su, par l'homme qui nous avait amenés la veille à Nottingham, où ils nous avait conduits : — A la prison!

A l'instant même, monsieur Smith s'était informé, et, ignorant pour quelle somme j'étais écroué, il avait réuni, tant de ses propres ressources que de celles de ses amis, une somme de vingt-cinq livres sterling avec laquelle, à tout hasard, il s'était décidé à partir le lendemain et à venir me rejoindre à Nottingham.

Madame Smith avait demandé à accompagner son mari, ce qui, comme on le comprend bien, lui avait été facilement accordé.

Le matin, au moment du départ, le facteur avait remis une lettre à monsieur Smith.

Cette lettre m'était adressée à Ashbourn; mais, comme à Ashbourn on ne m'avait pas trouvé, et qu'on ignorait ce

que j'étais devenu, la lettre avait été portée à monsieur Smith pour qu'il me la fît parvenir.

A peine eus-je jeté les yeux sur l'adresse, mon cher Petrus, que je reconnus votre écriture et le timbre de Cambridge.

C'était évidemment la réponse aux différentes lettres que je vous avais adressées, et dont votre préoccupation philosophique vous avait fait oublier de m'accuser réception.

Comme j'avais grande hâte de connaître cette réponse tant attendue, je laissai ma femme achever de donner, à l'écart, sur le revers de la route, des explications à son père et sa mère, tandis que nos deux conducteurs de carriole, arrêtés au milieu du chemin, chacun à la tête de son cheval, causaient amicalement de leurs affaires, nous laissant, insoucieux, causer tranquillement des nôtres.

Sans doute vous avez déjà oublié ce que contenait cette lettre, mon cher Petrus, car je connais votre distraction habituelle; tout ce qui n'est pas science ou philosophie glisse inaperçu devant vos yeux, ou, si un léger reflet les préoccupe un instant, cette préoccupation n'est pas plus durable que la trace que laisse sur le lac l'hirondelle qui, en passant, effleure du bout de son aile la calme surface de l'eau.

Au reste, dans le cas où vous auriez oublié les quelques mots que contenait cette lettre, je vais les consigner ici; il n'y a pas de mal à ce que vous apportiez vous-même votre propre pierre à ce grand monument que vous bâtissez à l'humanité, et au frontispice duquel je vous invite à mettre ce vers de Térence, un des plus beaux, à mon avis, qui aient été faits :

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto !

XXXVII

LA CURE DE WASTON.

Cette lettre, mon cher Petrus, qui en renfermait une autre de votre frère, contenait ces simples mots, écrits de votre main :

« Mon cher Bemrode, je trouve par hasard, sur mon bureau, une lettre que je crois de mon frère, et qui me semble porter votre adresse.

» Vous dire depuis combien de temps elle est là m'est tout à fait impossible, mais j'estime qu'elle doit bien y être depuis un grand mois, attendu que je la retrouve sous un calcul astronomique qui porte la date du 12 août dernier.

» N'aviez-vous pas écrit, en effet, à Samuel, ou ne m'aviez-vous pas écrit à moi-même deux ou trois lettres sur une affaire de la plus haute importance dont j'ai oublié le sujet ?

» En tout cas, mon bien cher Bemrode, je crois avoir fait passer, dans le temps, vos lettres à mon frère avec la même exactitude que je vous fais passer la sienne.

» J'espère bien que si vous avez quelque nouvelle affaire d'importance à traiter, vous ne vous adresserez pas à d'autre qu'à votre ami.

» Le docteur PETRUS BARLOW.

» *Vale et me ama!*

» *P. S.* — A propos, je viens de relever un point chronologique du plus haut intérêt.

» C'est à Stagyre, et non à Ithome, ainsi que beaucoup d'historiens l'ont soutenu jusque aujourd'hui, qu'est né Aristote ; de plus, c'est en l'an 384, et non en l'an 382 avant Jésus-Christ, qu'il y est né ; en outre, c'est toujours 368 ans, et non 365 ans avant l'ère nouvelle qu'il vint s'établir à Athènes, où il entra à l'Académie, non dans le mois ELAREBOLION, mais dans le mois EKATOMBAION ; enfin, ce fut pendant vingt ans trois mois et dix-sept jours, et non

pendant dix-neuf ans cinq mois et huit jours qu'il suivit les leçons du grand philosophe qui porta d'abord le nom d'Aristoclès, et qui dut, comme vous savez, à la largeur de ses épaules le surnom de Platon.

» Lorsque vous saurez, mon cher Bemrode, que mon peu d'exactitude à suivre votre affaire vient de la préoccupation où me tenait la solution de ce grand problème, vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous avoir négligé pour accorder toute mon attention à une question de cette importance. »

Sous le même pli, se trouvait cette lettre de votre frère :

« Samuel Barlow et compagnie, négocians, à Liverpool, rue de la Taverne-Bleue.

» A monsieur Williams Bemrode, de présent pasteur de la cure d'Ashbourn.

» Monsieur et cher ami,

» J'ai reçu votre honorée du 2 août dernier, dans laquelle, en m'annonçant que vous avez des inquiétudes à l'endroit de votre cure d'Ashbourn, que vous craignez de voir supprimer, vous me priez d'user de mon influence près de mes correspondans pour vous obtenir une autre cure, soit en Angleterre, soit en Écosse, soit en Irlande, soit même en Amérique.

» Comme mes correspondans s'occupent tous exclusivement du commerce, les uns en gros et les autres en détail, et qu'aucun d'eux n'a jamais reçu probablement de commande pareille à celle que vous me faites, j'ai dû, pour remplir le but de votre honorée, avoir recours à mes connaissances.

» Au nombre de celles-ci est justement le recteur de Pembroke, lequel a la nomination de plusieurs cures, et que le mariage d'un de ses parens devait amener sous peu de jours à Liverpool.

» J'ai prié ce parent de me prévenir aussitôt que le recteur serait arrivé.

» Une heure après le débarquement du susdit recteur, avis de ce débarquement m'a été donné.

» Je me suis immédiatement rendu au lieu où il se trouvait, et je lui ai exposé votre demande avec le désir qu'il y fît droit. « Ma foi ! cela tombe bien, mon cher Samuel, » me répondit le recteur; « vous avez, dites-vous, un pasteur » de vos amis qui demande une cure ? »

» Je tirai de ma poche votre honorée du 2 août dernier, et la lui mis sous les yeux.

» Il la lut. — Oui, c'est cela, dit-il. Eh bien ! moi, j'ai » justement une cure qui attend un pasteur. — Bon ! dis- » je, voilà un retour qui ne se sera point fait attendre. » — Mais, ajouta le recteur, reste à savoir, mon cher Sa- » muel, si cette cure conviendra à votre ami. — Pourquoi » ne lui conviendrait-elle pas, cher recteur? Vous voyez » bien que la demande est faite sans désignation de lieu, » ni sans spécification d'espèce. — C'est, répondit le rec- » teur, qu'un grand inconvénient est attaché à cette cure. » — Ah ! je comprends, répondis-je, son traitement est » faible et donne à peine de quoi vivre. — Son traitement, » au contraire, est un des plus avantageux de toute la » comté de Galles, et s'élève à deux cents livres sterling. » — Alors sa situation dans les montagnes la rend déса- » gréable à habiter? — Elle est située presque en face de » Pembroke, de l'autre côté du golfe, à une lieue de la » ville de Milfort, et dans la situation la plus riante du » monde. — Mais alors, mon cher recteur, je ne vois pas » trop ce que mon commettant pourrait désirer de plus » que ce que vous lui offrez. — Attendez. A cette cure, » non-seulement sont attachées les deux cents livres ster- » ling en question, mais ces deux cents livres sterling n'y » sont même attachées qu'en raison d'une tradition qui » fait qu'aucun pasteur ne veut l'accepter. Or, pour trou- » ver un pasteur, on a dû doubler le traitement, et encore, » depuis le dernier malheur arrivé dans cette cure, il y a » de cela cinq ans, la cure est-elle restée vacante. — Mais » enfin, demandai-je, quelle est cette tradition ? — On a » remarqué que, depuis trois cents ans à peu près, toutes » les fois que deux fils jumeaux sont nés dans cette cure, » l'un des deux, soit de sa volonté, soit par accident, a tué » l'autre. — Est-ce un fait, mon cher recteur, ou est-ce » tout simplement une tradition ?

» Le recteur hésita un instant, puis répondit : L'honneur » me force d'avouer, mon cher Samuel, que c'est un » fait... Maintenant, soumettez le cas à votre ami mon- » sieur Williams Bemrode, et dites-lui que, s'il n'est » point arrêté par cette circonstance, la cure de Waston » est à lui. »

« Je vous transmets donc, cher et honoré monsieur Bemrode, l'offre de la cure de Waston, telle qu'elle m'a été faite par mon ami le recteur de Pembroke, vous disant d'avance tout ce qu'il y a pour et contre ladite cure, vous invitant à bien peser ses avantages et ses inconvéniens avant de prendre une décision, et vous déclarant qu'en tout cas, je ne garantis ni ne cautionne aucunement la livraison qui vous en sera faite sur une simple lettre d'avis que voudrez bien m'adresser.

» Sur quoi, cher monsieur Bemrode, croyant avoir entièrement rempli vos intentions, et cela du mieux qu'il m'a été possible, j'ai l'honneur de me dire votre très humble et très obéissant serviteur.

» SAMUEL BARLOW et Comp.

» Liverpool, ce 12 août 1755. »

En lisant cette date, je ne pus m'empêcher de penser, mon cher Petrus, qu'il y avait six semaines que la lettre était écrite, et qu'en supposant qu'elle eût mis quarante-huit heures pour venir de Liverpool à Cambridge, elle était restée quelque chose comme quarante ou quarante-deux jours sur votre bureau.

Il est vrai que, pendant ce temps, vous releviez sur Aristote des erreurs tellement importantes, que, fût-il résulté pour moi de ce retard des événemens encore plus graves que ceux qu'il a amenés, je vous les pardonnerais de bon cœur en faveur de la grande clarté que vous venez de jeter sur le lieu de sa naissance, sur l'année où il vit le jour, et sur le temps précis qu'étudia sous Platon l'illustre précepteur d'Alexandre.

Mais convenez, mon cher Petrus, qu'il est bien heureux pour moi que mon hôte le chaudronnier, au lieu d'être un

savant comme vous, ait été un simple ouvrier battant ou étamant le cuivre; car si, au lieu d'étamer ou de battre son cuivre, il eût eu par exemple à poursuivre ce simple problème de savoir laquelle des villes de Smyrne, de Chios, de Colophon, de Salamine, de Rhodes, d'Argos ou d'Athènes, a donné naissance à Homère, quoiqu'il se fût posé une seule question à la place des trois que vous avez si heureusement résolues, j'aurais couru grand risque de passer en prison les plus belles années de ma vie!

Et maintenant ne vaudrait-il pas mieux, pour le progrès de l'esprit humain, que cette grande question, qui depuis trois mille ans divise les principales villes de la Grèce et les principaux savans de l'Europe, fût résolue, et qu'un pauvre atome comme moi, au lieu de dater la lettre qu'il vous écrit de la cure de Wirckswortli, la datât, elle et les suivantes, de la prison pour dettes de Nottingham?

Mais, n'importe, mon cher Petrus, je ne me tiens pas moins pour votre obligé; car vous pouviez non-seulement m'envoyer cette lettre un peu tard, comme vous l'avez fait, mais encore ne pas me l'envoyer du tout.

La lettre lue, je me rapprochai de monsieur et madame Smith, et je répondis à Jeannie, qui m'interrogeait de l'œil.

— C'est une lettre de monsieur Samuel Barlow concernant une affaire pour laquelle j'aurai besoin de ton avis.

Après quoi, jugeant inutile de rester plus longtemps sur le grand chemin et de garder deux voitures, je payai le conducteur de la mienne; je tirai de sa carriole mon paquet et ma lunette que je transportai dans la carriole de monsieur Smith, et le renvoyai à Nottingham.

Trois quarts d'heure après, nous traversions Ashbourn.

Peut-être eût-il été plus chrétien à moi de le traverser humblement, caché au fond de la carriole de mon beau-père, sans me montrer à ces bons villageois; mais, vous le savez, mon cher Petrus, le démon de l'orgueil est en moi! Le hasard fit que le premier de mes paroissiens que je rencontrai fût justement le voiturier qui m'avait conduit, la veille, à la prison pour dettes; le brave homme, à son retour à Ashbourn, avait témoigné, d'après le dire de monsieur Smith, un tel intérêt pour mon malheur, que

je ne pus résister au désir de lui faire connaître ma mise en liberté; je l'appelai pour lui serrer la main; mais lui, me reconnaissant, au lieu de venir à moi, se mit à joindre les mains et à crier en les levant au ciel :

— Jésus Dieu! mes enfans, c'est notre bon pasteur, monsieur Williams Bemrode, que le Seigneur nous renvoie!

A ce cri, une porte s'ouvrit, puis deux portes, puis toutes les portes. Chacun accourut, se précipita, hommes, femmes, enfans, et la voiture fut à l'instant même entourée, arrêtée, assaillie, comme l'est, par les vagues qui se pressent, un vaisseau au milieu de la mer.

Il n'y avait pas moyen d'avancer, mon cher Petrus; il fallut faire halte et descendre.

Alors, tous les bras s'étendirent vers moi, et chaque bouche se mit à crier :

— Ah! cher monsieur Bemrode! ah! digne monsieur Bemrode! c'est donc vous! vous voilà donc! ce n'est donc pas vrai, que vous étiez en prison?

Et mille autres choses encore, et, cela, sur tant de tons différens, que la pauvre Jeannie, qui, comme vous savez, est musicienne de première force, se mit à pleurer beaucoup de joie, disait-elle, mais un peu aussi, je le suppose, du défaut d'harmonie de ce concert universel.

Au bout de dix minutes, le bruit de mon retour s'était répandu dans tout le village, et il ne restait dans les maisons que les impotens et les paralytiques.

Je m'avançais au milieu de cortége de braves cœurs, pleurant un peu, moi aussi, quelques efforts que je fisse pour retenir mes larmes, lorsque, arrivant à la hauteur de l'église, j'aperçus mon successeur et sa femme debout sur la porte du presbytère. Sans doute ils ignoraient la cause de tout ce remue-ménage, et venaient à la rue pour s'en informer; mais, en me reconnaissant, ils rentrèrent avec précipitation, et l'un des deux referma même la porte avec bruit. Dieu veuille que ce ne soit point par un mouvement d'envie et de colère! Qui sait si, grâce aux soins de ce bon monsieur Samuel Barlow, ce n'est pas pour un bien que ce que j'ai d'abord regardé comme un malheur s'est accompli, et si la cure de Waston ne nous promet pas

des jours aussi beaux et aussi calmes que ceux que nous avons passés à Ashbourn ?...

Quand je fus arrivé à la place, chacun, voyant que nous allions retourner à Wirksworth, où nous n'étions évidemment pas attendus, puisque monsieur Smith et sa femme en étaient partis pour venir nous rejoindre à Nottingham, chacun, dis-je, nous offrit de partager son modeste repas.

Nous hésitions à accepter parce que, en acceptant le repas de l'un, nous faisions cinquante jaloux; mais, tout à coup, une voix s'écria :

— C'est l'heure du souper; il fait un temps superbe; réunissons tous les repas en un seul, et soupons tous ensemble sur la place; chacun apportera ce qu'il aura préparé pour lui, et, ainsi, de peu l'on fera beaucoup.

La proposition fut reçue par des hourras universels.

En un instant, une dizaine de tables sortirent de la taverne du marchand de bière, et s'alignèrent sur la place; une vingtaine d'autres se joignirent à ce premier noyau.

Chacun apporta son pain, son plat, sa bière, son siége, sa lampe ou sa chandelle; et trois cents personnes étaient, au bout de dix minutes, attablées à ce banquet improvisé, qui me rappelait, avec l'avantage de la variété dans les mets, ces fameux banquets au brouet noir, institués, je crois, par Lycurgue.

Je dis : *Je crois*, car je n'ose plus rien affirmer, cher Petrus, depuis les graves erreurs que vous avez si savamment et si patiemment relevées dans la vie d'Aristote, et où étaient tombés les hommes les plus érudits de l'antiquité et des temps modernes.

Quoique bien simple en raison du beau ciel qui étincelait sur nos têtes, et de la franche gaîté qui régnait parmi nous, le repas se prolongea assez avant dans la nuit.

Enfin, à onze heures, on se leva de table.

Nous croyions avoir à faire deux milles à pied, et j'avoue que, après les émotions et les fatigues éprouvées par ma pauvre Jeannie, ce n'était point une petite inquiétude pour moi que cette nouvelle fatigue; mais notre conducteur nous attendait avec sa voiture, et son cheval, qui avait dîné et s'était reposé tandis que nous dînions et

nous reposions, était prêt à nous mener à Wircksworth, et nous annonçait, par ses hennissemens pleins d'ardeur, que ce n'était pas le moins du monde à contre-cœur qu'il nous rendait ce service.

Jusqu'au bout du village, force nous fut de marcher au pas, tous nos convives nous accompagnant; mais, à cent pas de la dernière maison, ils se résolurent enfin à prendre congé, et, malgré le roulement de la voiture, nous entendîmes longtemps les adieux pleins d'heureux souhaits dont ils saluaient notre départ.

C'était avec une grande joie, je l'avoue, qu'après les événemens qui venaient de se passer, je me revoyais dans la petite maison de la bonne madame Smith; puis, j'avais hâte de me trouver seul avec Jeannie, pour lui communiquer la lettre de votre cher frère, mon si digne et si gracieux protecteur.

Aussi, à peine fûmes-nous dans cette petite chambre blanche, qui, malgré le changement survenu dans l'existence de son ancienne et gracieuse habitante, avait gardé son caractère virginal, que, sans rien dire à Jeannie qui pût la pousser à une détermination plutôt qu'à une autre, je lui remis la lettre de monsieur Samuel Barlow en l'invitant simplement à la lire.

Jeannie la lut, puis la relut.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! dit-elle, entre la certitude d'une misère réelle et la crainte d'un danger imaginaire, je ne pense point qu'il y ait à hésiter.

Mais quoique, par cette adhésion, Jeannie répondît à mon secret désir :

— Chère bien-aimée, lui dis-je, as-tu bien réfléchi et ne veux-tu point prendre jusqu'à demain pour adopter une résolution définitive?

— A quoi bon? répondit Jeannie; la nuit n'apportera aucun changement dans les termes de la lettre du bon monsieur Samuel Barlow; d'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, la tradition est moins dangereuse pour nous que pour tous autres.

Je compris ce que voulait dire Jeannie; elle pensait qu'ayant été six mois sans avoir d'enfans, il serait bien

malheureux d'avoir tout à coup deux jumeaux, justement là où deux jumeaux devaient renouveler la fratricide histoire d'Étéocle et de Polynice.

Il est vrai que ce n'était pas le moins du monde une raison pour moi; c'était exactement comme si l'on eût prétendu que, parce que je n'avais pas encore fait mon grand ouvrage, je ne le ferais jamais.

Je soumis donc, pour l'acquit de ma conscience, deux ou trois observations à Jeannie; mais elle les réfuta d'un cœur si ferme et avec un esprit si droit, que je ne pus m'empêcher d'être complétement de son avis.

Du reste, je le répète, il n'était pas bien difficile de m'amener là.

Ce ne fut pas le tout.

Jeannie exigea qu'avant de me coucher j'écrivisse à votre excellent frère, pour le remercier de sa complaisance et le prier de prévenir le recteur de Pembroke que nous acceptions la cure de Waston, quelle que fût la terrible tradition qui y était attachée.

Nous n'attendons, en conséquence, mon cher Petrus, que la réponse de votre frère pour nous mettre en route ; et il est probable que la première lettre que vous recevrez de moi sera datée du pays de Galles.

Il va sans dire que, tout en annonçant, le lendemain matin, à monsieur et madame Smith la bonne fortune qui nous arrivait, nous leur cachâmes la fatale tradition des jumeaux fratricides.

Dans tous les cas, mon cher Petrus, il en sera sur ce point comme il plaira au Seigneur : il a été trop bon et trop miséricordieux à mon égard dans le passé pour que je ne remette pas, avec une suprême confiance et une foi complète, mon avenir entre ses mains.

Dieu, qui a été pour moi dans le presbytère d'Ashbourn; Dieu, qui a été pour moi dans la prison de Nottingham, Dieu sera bien pour moi encore dans la cure de Waston !

XXXVIII

LE DÉPART.

Ce soir, jeudi 12 octobre, nous recevons, mon cher Petrus, la lettre de votre frère, qui nous dit que la cure est toujours vacante et nous attend.

Demain, 13, nous partons.

La seule chose qui m'inquiète en partant, ce n'est point cette folle tradition, que décidément je tiens pour une fable, mais c'est de savoir si, là-bas, au bout de l'Angleterre, dans ce malheureux coin du pays de Galles, je trouverai les livres dont j'ai besoin pour l'exécution de mon grand ouvrage.

Adieu, mon cher Petrus; je vais si loin, et tourne tellement le dos à Cambridge, que je n'ose vous dire au revoir.

Votre bien tendre et bien dévoué,

WILLIAMS BEMRODE,
Pasteur de la cure de Waston.

FIN DU PREMIER VOLUME DU PASTEUR D'ASHBOURN.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

		PAG.
I.	— Le grand Pope	1
II.	— De quelle façon je deviendrai grand homme...	11
III.	— Premier conseil de mon hôte le chaudronnier..	20
IV.	— Deuxième conseil de mon hôte le chaudronnier.	29
V.	— Troisième conseil de mon hôte le chaudronnier.	40
VI.	— Mon début oratoire	51
VII.	— La générosité de Monsieur le Recteur	56
VIII.	— Hoc	63
IX.	— La veuve	71
X.	— L'homme est un étranger sur la terre	78
XI.	— Dieu dispose	86
XII.	— De quelle manière se meubla la maison vide...	95
XIII.	— Ce que je vis par la fenêtre, grâce à la lunette de mon grand-père le contre-maître	103
XIV.	— Quelle influence peut avoir, sur la vie d'un pauvre pasteur de village, une fenêtre ouverte ou fermée	112
XV.	— Qui n'est que la suite du précédent	121
XVI.	— La femme et la fille du pasteur Smith	130
XVII.	— Où je retrouve mon inconnue avec ses cheveux blonds, son chapeau de paille, ses joues roses et sa robe blanche nouée d'un ruban bleu...	138
XVIII.	— La promenade	149
XIX.	— Où nous parlons peu de mon sermon, beaucoup de la femme que j'aimais	156
XX.	— L'épreuve	165
XXI.	— La fin de mon roman	172

PAG.

XXII. — Le commencement de mon histoire..... 178
XXIII. — Où je commence à faire véritablement connaissance avec Jeannie..... 192
XXIV. — Où je fais de plus en plus connaissance avec Jeannie..... 201
XXV. — Comment l'épithalame fut interrompue..... 209
XXVI. — Comment, malgré ma bonne volonté, l'épithalame ne put être fait pour le lendemain.... 216
XXVII. — Comment ce fut monsieur Smith, et non pas moi, qui fit l'Épithalame..... 224
XXVIII. — Le jour anniversaire..... 233
XXIX. — L'horizon se rembrunit..... 240
XXX. — Monsieur l'intendant..... 251
XXXI. — Orétès Ier..... 257
XXXII. — Le transport en blanc..... 265
XXXIII. — De Charybde en Scylla..... 280
XXXIV. — La prison..... 287
XXXV. — A la grâce de Dieu..... 293
XXXVI. — Dieu est partout..... 300
XXXVII. — La cure de Waston..... 309
XXXVIII. — Le départ..... 318

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARDIEU.

LE PASTEUR D'ASHBOURN

ALEXANDRE DUMAS

II

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés

Fo 843.8
Dum/Pas
100829

LE PASTEUR D'ASHBOURN

I

LE PAYS DE GALLES.

De la cure de Waston, dans le pays de Galles,
5 novembre 1754.

Mon cher Petrus,

Quoique vous n'ayez fait aucune réponse aux lettres que, sur votre demande, je vous ai écrites, plongé que vous êtes sans doute dans l'éclaircissement de quelque nouveau fait historique, je n'en continuerai pas moins d'écrire cette narration destinée à vous être adressée un jour.

L'homme propose et Dieu dispose! Qui sait si jamais j'écrirai ce grand ouvrage, objet de mes jeunes illusions? Or, si je ne l'écris pas, j'aurai du moins écrit les modestes événemens de ma vie, j'aurai laissé le tableau calme et doux d'un intérieur de famille, j'aurai raconté l'histoire de deux cœurs simples et selon l'esprit de Dieu, et ainsi,

grâce sans doute à la place que vous donnerez à ce récit naïf dans votre graud ouvrage sur l'homme, toute trace de ma vie et de celle de mon excellente femme ne sera point effacée de la terre, quand nous aurons disparu nous-mêmes pour nous reposer côte à côte dans le cimetière plein d'herbes, de croix brisées et de pierres moussues, que j'aperçois par la fenêtre de mon cabinet, du bureau où je vous écris.

Nous sommes arrivés depuis douze jours à Waston, et installés depuis huit dans la cure.

O mon cher Petrus ! voilà donc ce que le recteur de Pembroke appelle une riante résidence, un séjour agréable ! Puisse-t-il s'être trompé sur la tradition fatale attachée à cette cure, comme il s'est trompé sur la cure elle-même !

Quelle différence du village de Waston avec mon charmant village d'Ashbourn ! quelle opposition entre ce gai presbytère que j'ai habité six mois, et cette sombre maison que je suis probablement condamné à habiter toute ma vie !

Il faut d'abord que je vous dise où je suis; que je vous dessine le paysage qui m'entoure, comme le ferait un peintre; que je mette en scène mes personnages, comme le ferait un auteur dramatique.

Je ne sais pourquoi, depuis mon arrivée ici, j'ai le pressentiment que je n'aurai pas besoin de grands frais d'imagination pour écrire le fameux roman que j'avais projeté à Ashbourn, et qui doit faire de moi le rival des Lesage, des Richardson et des Prévost.

Le pays que j'habite est si étrange, la vie qu'on y mène y revêt une forme si nouvelle, les événemens qui doivent agiter cette vie me paraissent si différens de ceux qui s'y produisent dans d'autres lieux et sous un autre climat, que le simple récit de mon histoire présente pourra bien prendre à l'avenir les proportions imaginaires du roman.

Ce n'est point à vous, mon cher Petrus, que j'ai besoin de dire ce que c'est que la principauté de Galles, la *Cambria* des anciens; mais, en mettant aujourd'hui la main à la plume, il me semble que les lignes que je trace ont une haute destinée, et que j'écris, non plus pour vous

seul, mais pour mes contemporains, mais pour la postérité !

Or, mes contemporains ne sont pas tous aussi savans que vous, mon cher Petrus, et il faut bien, dans l'espérance où je suis que ce récit sera imprimé un jour, il faut bien que je fasse connaître à mes futurs lecteurs ce petit coin de terre où je suis relégué.

Ce que je vais écrire sera donc un jour, peut-être, non seulement un renseignement, mais encore un enseignement.

D'abord, rien ne ressemble moins à la douce et fertile contrée que je quitte que l'âpre et sombre pays pour lequel je l'ai quittée.

En effet, voyagez dans les douze comtés qui composent la principauté de Galles ; passez en revue ses sept cent mille habitans, et vous parcourrez un paysage, vous relèverez des mœurs, vous entendrez une langue qui ne se trouvent, assure-t-on, que de l'autre côté du détroit, à l'extrémité occidentale de la France, chez les vieux Bretons, descendans de ces fameux Gallo-Kymris qui ont donné à la seconde Bretagne son nom antique de Kambria et son nom moderne de *Wales*.

De même que les Alains, les Avares, les Huns, dans cette migration providentielle qui les poussait d'Orient en Occident, traversaient les rivières, les fleuves, les bras de mer, sur leurs larges boucliers, on dirait que les Gallo-Kymris, leurs frères en barbarie, tranchèrent un jour à coups de hache une portion du continent européen, mirent des voiles à leurs sombres sapins et à leurs grands chênes, et vinrent, vent arrière, jeter, hardis pilotes, leurs grapins de fer au sol qui forme aujourd'hui les comtés de Mohamouth, d'Herefort, de Shrop et de Chester.

Peut-être, au reste, Dieu, qui est éternel, le sait seul ! peut-être ce que je donne aujourd'hui comme une fiction poétique n'est-il rien autre chose qu'une si antique réalité qu'elle se perd dans les ténébreux lointains de l'histoire. Platon ne parle-t-il pas d'une terre disparue qu'il nomme l'Atlantide, et s'étendait de l'Afrique occidentale à l'Amérique du Sud, jetant sur l'Atlantique un pont gigantesque, à l'aide duquel des peuplades primitives au-

raient traversé l'Océan et peuplé ce monde que, modernes orgueilleux, nous croyons avoir découvert.

Un jour, dans un grand cataclysme dont la tradition verbale existait encore quatre siècles avant Jésus-Christ, cette chaîne de montagnes qui, continuation de l'Atlas, semblait comme lui soutenir le ciel, s'abîma et disparut.

Or, qui viendra dire aujourd'hui que le pays de Galles et l'Ecosse n'étaient pas deux Délos flottantes, fragmens d'un monde englouti, qui vinrent, l'un à l'orient, l'autre à l'ouest, presser l'Angleterre de ce terrible embrassement dans lequel deux fois elle pensa mourir ?

Quoique, grâce à la science, mon cher Petrus, vous puissiez tout voir par les yeux de l'esprit, vous ne sauriez, j'en suis sûr, vous faire une idée de l'aspect du village de Waston, enfoncé entre deux montagnes aux cimes rocheuses, bâti sur les bords d'une petite rivière sans nom, avec sa population de mineurs aux visages sombres et aux mains noires, à la démarche voûtée et aux yeux clignotans. On dirait, ici, qu'au lieu de passer à la surface de la terre et à la lumière du soleil, l'homme, ce voyageur d'un instant, s'est creusé pour une vie nocturne des chemins ténébreux et souterrains qui aboutissent au centre de la terre.

A chaque instant, par des ouvertures béantes et inattendues, la mère commune semble dévorer et revomir ses enfans. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que ces malheureux qui, constamment à la poursuite de la houille, du fer, de l'argent et du plomb, paraissent avoir fait un pacte avec les démons de la terre et de la nuit, gardent, même lorsqu'ils viennent, par hasard, s'asseoir au foyer de la famille, les traditions sinistres qu'ils ont recueillies dans les ténèbres où ils passent les trois quarts de leur vie.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un pareil peuple, quoiqu'il ait été parfois vaincu, soit toujours resté insoumis. Les Romains, les premiers, essayèrent de les subjuguer, et le nom de Caractacus, encore populaire aujourd'hui, illustré par neuf ans de résistance, ne peut être terni par une défaite qui fit du héros silurien le principal ornement du triomphe de son vainqueur, dont tout le monde, ex-

cepté peut-être vous et moi, mon cher Petrus, a oublié le nom.

A tous les conquérans de la Grande-Bretagne ils opposèrent la même résistance; les Danois, les Saxons, les Normands les trouvèrent tour à tour debout au fond de leurs défilés et sur la crête de leurs montagnes.

Parfois, pendant l'été, leurs ennemis faisaient quelques pas sur leurs terres, envahissaient quelques points de leur pays; mais bientôt arrivait la saison humide et pluvieuse: alors les Cambriens redevenaient invincibles; ils cachaient leurs femmes au fond de leurs vallées, renvoyaient leurs troupeaux dans la montagne, coupaient les ponts, ouvraient des tranchées, et voyaient s'engloutir, dans la fange tremblante de leurs marais, la brillante chevalerie de leurs adversaires. C'était en vain que, pendant les jours de victoire, l'ennemi avait désarmé les habitans, les avait forcés de prêter serment, et, pour garantie de ce serment, avait pris des otages; à la première occasion, le serment était violé, sans que ceux qui le violaient s'inquiétassent des otages, fussent-ils leurs fils. Un jour, Jean, fils de Henri II, fit pendre, avant de se mettre à table, vingt-huit enfans dont l'aîné n'avait pas douze ans!

Edouard, fils d'Alfred le Grand, s'empara le premier de ces hautes montagnes de la Cambrie septentrionale, qu'aucun roi d'Angleterre n'avait franchies avant lui. Les Cambriens consternés virent, un matin, flotter son étendard sur le pic neigeux du Craig-Eiri, la plus haute de leurs montagnes, ce Pinde de l'Occident où quiconque s'était endormi se réveillait poëte.

Cette fois, grâce aux Basques, dont en grande partie était composée son armée, et qui se croyaient encore dans leurs Pyrénées, Edouard remporta une victoire décisive; il assembla les principaux des vaincus et leur dit que, par égard pour leur nationalité, qu'ils avaient si bien défendue, il leur allait donner un chef né dans leur pays, et qui n'avait jamais prononcé un seul mot ni de français ni d'anglais.

La joie fut grande et les acclamations bruyantes chez les malheureux Cambriens, qui avaient pris à la lettre les paroles du vainqueur; mais la joie se changea en tristesse,

les acclamations en blasphèmes, lorsque Edouard Ier ajouta :

— Je vous donne pour chef et pour prince mon fils Édouard, âgé de huit jours, qui vient de naître à Caernarvon, et qui, à partir d'aujourd'hui, s'appelle Édouard de Caernarvon.

Ce fut ainsi qu'en commémoration de cette victoire d'Édouard Ier, les fils aînés des rois d'Angleterre reçurent en 1282, et conservèrent jusqu'à nos jours, le titre de prince de Galles.

Grâce aux châteaux forts qu'Édouard avait fait bâtir sur les côtes de la Cambrie, et qui lui permettaient d'y envoyer des troupes par mer; grâce aux forêts coupées à ras du sol, et qui n'offraient plus de refuges aux outlaws; grâce au massacre des bardes gallois, qui éteignit dans le sang la voix de la nation; grâce à l'ordonnance qui portait qu'aucun Gallois d'origine ne pouvait occuper le plus petit emploi public dans le pays, les rois d'Angleterre croyaient tenir sous le joug ces redoutables vaincus.

Ils se trompaient.

D'abord, les Gallois, qu'on forçait de servir comme corps d'infanterie légère dans l'armée anglaise, ou vivaient en inimitié éternelle avec les Anglais, qu'ils regardaient comme leurs ennemis, ou passaient avec armes et bagages aux Français, qu'ils regardaient comme leurs amis.

En cette qualité d'amis, les Français étaient éternellement attendus sur la côte de la Cambrie. Les yeux de trois générations s'usèrent à regarder si le drapeau blanc aux trois fleurs de lis de France n'apparaissait pas dans les lointains brumeux de l'océan du Nord. Presque toutes les proclamations rendues par Édouard III et Richard II commencent par ces mots : « Attendu que nos ennemis de France se proposent de débarquer dans notre principauté de Galles... » Enfin, comme ces alliés tant attendus n'arrivaient pas, les Gallois résolurent de tenter encore une fois la fortune, réduits à leurs propres forces. Vers la fin de l'année 1400, un noble Gallois, qui était allé à la cour du roi Henri IV dans le désir d'y briller, commit contre le roi une offense, l'histoire ne dit pas laquelle, qui le força de s'enfuir de Londres; poursuivi en raison de cette offense,

il résolut de faire tourner cet accident au profit de la nation ; il se réfugia au milieu de ses compatriotes, se donna comme un banni politique, appela toute la population aux armes, et se mit enfin à la tête de ce mouvement que tout le monde désirait, mais dont personne n'osait se proclamer chef.

Il se nommait Owen Glendowr, nom qu'on avait, à la cour d'Angleterre, afin de lui donner une tournure normande, changé en celui d'Owen de Glendorly, et qui fut accompagné, à partir du jour de la révolte, du titre de prince de Galles.

Les premiers combats furent heureux pour les insurgés; ils défirent les milices anglaises de la province d'Herefort; ils battirent les Flamands de Ross et de Pembroke; ils s'avancèrent jusqu'aux frontières d'Angleterre; mais là, ils trouvèrent le roi Henri en personne, qui, de son côté, avait marché contre eux avec des forces considérables.

Devant ces forces, les Gallois reculèrent, et une portion de leur territoire se trouva de nouveau envahie.

Par bonheur, cela se passait en automne. A défaut de ces alliés qui devaient venir des côtes de Normandie, les pluies d'automne arrivèrent détrempant les routes, enflant les torrens, faisant déborder les rivières. Force fut au roi Henri de s'arrêter; mais là où l'obstacle lui coupa le chemin, il établit son camp, jurant qu'il attendrait ainsi, sous la tente et tout armé, que l'hiver fût passé et le beau temps revenu.

Le roi Henri avait compté sans la maladie et la disette, ces deux spectres hâves et grelotans qui suivent les armées attardées; elles firent leur apparition dans le camp des Anglais, et, à leur suite, se répandirent tous ces vieux contes populaires qui attribuaient aux magiciens gallois le pouvoir de disposer du vent et de la pluie.

Owen Glendowr, dans l'esprit des Anglais, avait fait un pacte avec la reine des tempêtes.

Ce n'était point le seul pacte qu'eût fait Owen Glendowr, car il venait de signer celui-ci :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de France, et Owen, par la même grâce, prince de Galles, déclarent être unis, confédérés et liés entre eux par les liens de vraie alliance,

vraie amitié, et bonne et solide union, spécialement contre Henri de Lancaster, ennemi desdits seigeurs, roi et prince, et contre ses fauteurs ou adhérens. »

Ce Charles de France était le sixième du nom, celui qui, dix ans plus tard, devait devenir fou, et, par sa folie, nous livrer la France.

Cette fois, le secours promis arriva. C'était une assez grande flotte partie de Brest; elle portait six cents hommes d'armes et dix-huit cents fantassins commandés par Jean de Rieux, maréchal de France, et Renaud de Hengest, grand-maître des arbalétriers.

Elle aborda à moins de trois milles du village que j'habite, mon cher Petrus, c'est-à-dire à Milfort. Si j'eusse vécu alors, du haut de la montagne qui domine le presbytère, j'eusse pu voir, grâce à ma lunette, jusqu'au dernier homme de cette petite armée, qui se réunit aux Gallois insurgés, marcha avec eux sur Cœmarthen, traversa Llandovery et prit la route de la ville de Worcester, à quelques lieues de laquelle insurgés et Français rencontrèrent une forte armée anglaise qui, au lieu de leur offrir le combat, se retira sur des collines où elle attendit leur attaque; mais, au lieu d'attaquer leurs ennemis, Français et Gallois se retranchèrent de leur côté, et, de leur côté, attendirent.

On resta ainsi huit jours en présence, escarmouchant, mais n'engageant rien. Pendant ces huit jours, une centaine d'hommes furent tués, et trois fois autant moururent de fatigue, de faim et de maladie. Ce fut surtout chez les Français, mal habitués au climat, que la mortalité se fit sentir : aussi déterminèrent-ils l'armée galloise à tenter une surprise. Une nuit, on sortit sans bruit des retranchemens, et l'on se jeta, non pas sur l'armée anglaise, mais sur ses bagages et sur ses cuisines, que l'on pilla.

L'alarme se mit alors parmi les troupes de Henri, qui se dispersèrent et rentrèrent sur le territoire anglais.

C'était le moment, pour les insurgés, de les poursuivre et de compléter leur victoire; mais ce que les Français avaient vu du pays de Galles leur suffisait : comprenant que, dans une expédition pareille, ils avaient beaucoup de dangers à essuyer, peu de renom à acquérir, ils laissèrent

les Cambriens se débattre comme ils l'entendraient contre la nouvelle armée que ramenait le prince de Galles, fils du roi Henri IV, et s'en allèrent débarquer à Saint-Pol-de-Léon, racontant, avec leur vanterie ordinaire, qu'ils venaient de faire une campagne que jamais, avant eux, Français n'avaient osé entreprendre, et dans laquelle ils avaient, disaient-ils, ravagé plus de soixante lieues de pays dans les domaines du roi d'Angleterre.

Ainsi, ce qu'ils paraissaient être venus faire dans le pays de Galles, ce n'était pas soutenir les Gallois, c'était se venger du roi Henri IV.

Privés de leurs alliés, les Gallois furent battus une première fois en 1407, sur les bords de la rivière d'Usk, ainsi que le prouve cette lettre écrite à son père par le prince de Galles :

« Mon très redouté et très souverain seigneur et père, le onzième jour de cest présent moys de mars, vos rebels des parties de Glamorgan, Usk, Netherwent et Overwent, furent assemblés à la nombre de oyt mille gentz; mais à eux assemblèrent vos foyals et uaillans chivalers, et vos gentz eurent bataille gagnée. »

De cette bataille data la chute réelle de la nationalité galloise, et, chose étrange! presque en même temps que la Bretagne, cette aïeule de la Cambrie se réunissait à la France par le mariage de Louis XII et de la duchesse Anne, veuve de Charles VIII.

Les Cambriens, adoptant le parti de Henry Tudor, qui prétendait au trône d'Angleterre du chef de sa mère, issue d'Édouard III, se réunissant autour du drapeau rouge qu'ils avaient arboré, pénétrèrent avec lui jusqu'à Rosworth, dans la province de Leicester, et livrèrent sous ses ordres la bataille où, par la mort de Richard III, qui offrit vainement, dit le grand Shakespeare, sa couronne pour un cheval, se termina la guerre des deux Roses.

Dès-lors, la principauté de Galles fut bien véritablement réunie à l'Angleterre; mais tout ce que les Gallois gagnèrent à cette réunion fut que le nouveau roi Henri VII plaça dans ses armoiries le dragon cambrien près des trois léopards d'Angleterre, et créa un nouvel office de poursuivant d'armes, sous le nom de *rouge dragon*.

Depuis ce jour, comme pour l'exécution fidèle d'un pacte arrêté entre eux, les souverains d'Angleterre, tout en changeant de race, n'ont pas changé de politique à l'endroit des pauvres Gallois; successivement ils s'employèrent à détruire les anciennes coutumes des Cambriens, les restes de leur état social, et jusqu'à leur langage, dernier monument de nationalité qui subsiste encore parmi eux, et qui va disparaissant tous les jours.

Et cependant, mon cher Petrus, vous ne pouvez vous faire une idée de la différence qui existe entre les Gallois et nos Anglais des plaines.

Quant à moi, je vous l'avoue, je ne puis m'y faire, et, quoique depuis quinze jours au milieu d'eux, je ne puis m'empêcher de tressaillir lorsque, au détour d'un chemin, je rencontre un descendant de ces anciens Kymris vêtu de son costume pittoresque, et qui me dit avec son accent guttural et dans la vieille langue gaëlique :

— Salut à toi et à ta compagnie, homme de la plaine !

Maintenant, comme ce salut m'est aussi bien adressé quand je suis seul que quand je suis véritablement accompagné, j'ai pris des informations auprès d'un vieux barde, reste des jours passés, sur ce que signifiaient ces mots, qui me paraissaient assez vides de sens lorsque j'étais seul, et assez impertinens lorsque je me promenais avec Fidèle, quoique Fidèle soit un bon chien; je me suis, dis-je, informé près d'un vieux barde de ce que signifiaient ces mots :

— Salut à toi *et à ta compagnie !*

Alors il m'a répondu :

— L'homme n'est jamais seul; Dieu, au jour de sa naissance, lui donne un ange gardien qui ne le quitte qu'à l'heure de sa mort.

Ainsi, lorsque nous te disons : « Salut à toi et à ta com» pagnie, homme de la plaine ! » cela veut dire : « Salut » à toi et à l'ange gardien que le Seigneur t'a donné ! »

Voilà, mon cher Petrus, un résumé de l'histoire et un aperçu de la physionomie du peuple au milieu duquel je me trouve.

Peut-être me suis-un peu trop étendu sur l'un et sur l'autre sujet; mais c'est qu'il me semble en ce moment

que ma véritable vocation n'est ni le poëme épique, ni la tragédie, ni le drame, ni la philosophie, ni même le roman de mœurs; il me semble que c'est l'histoire, et que le grand ouvrage qui doit faire ma réputation et ma fortune sera une chronique, soit à la manière de Monstrelet et de Froissard, soit un récit dans le genre de celui que Hume a publié, cette année, sur l'Angleterre, ou que Robertson doit publier incessamment sur l'Écosse.

En tout cas, mon sujet est arrêté; c'est l'histoire des Gallo-Kymris, depuis le moment de leur départ de la Bretagne jusqu'à nos jours.

II

LA DAME GRISE.

C'est à l'extrémité septentrionale de cet étrange pays, dans la baie de Saint-Brides, à trois milles au plus de Milfort, et à cinq milles de Pembroke, que s'élève, au fond d'une sombre vallée, le petit village de Waston.

Au centre du village est bâti le presbytère, appuyé à l'église comme un nid d'hirondelle, ayant à sa gauche la rue, l'unique rue du village, à sa droite le cimetière; vrai cimetière d'Hamlet, avec de grands arbres toujours verts, des pierres sépulcrales brisées, des croix enfouies sous l'herbe.

Pendant les jours brumeux, quand arrive cette saison morte qui était la terreur des conquérans, quand les nuages enveloppent la cime des monts Chelians, et font pour la vallée un ciel factice qu'on semble pouvoir toucher avec la main, tout cela prend un aspect farouche et désespéré, auquel donne, la nuit, un plus sombre caractère encore le vaste murmure des vagues, qui arrive sur l'aile du vent d'ouest, pareil aux plaintes du génie de la mer.

L'église est du douzième siècle, toute romane, surmontée d'une tour carrée qui, autrefois, a dû servir de forteresse; des corneilles l'entourent presque continuellement de leur vol circulaire, et fatiguent le voisinage de leurs cris plaintifs.

De temps en temps, quelqu'une, plus apprivoisée, s'abat sur la cheminée du presbytère, et invite inutilement ses compagnes à l'y venir joindre.

Ce presbytère est grand, plus grand du double que celui que nous venons de quitter.

Le toit est couvert de mousse, et le bâtiment tout entier est noirci par la fumée de la houille.

Comme il était primitivement construit en bois et en terre, et que, çà et là, au fur et à mesure qu'il tombait en ruines, il a été rapiécé avec des briques dont la couleur est plus ou moins vive selon que le rapiéçage est plus ou moins ancien, son aspect, non-seulement n'a rien de flatteur à la première vue, mais encore présente un ensemble auquel on a peine à s'habituer.

Sans doute à cause de ce peu d'attraits qu'il offre aux regards, et vu la faculté laissée à la fabrique par la commune de disposer des terrains y attenant, on a eu vingt fois l'intention de bâtir un autre presbytère ; mais, comme si c'eût été un sacrilége d'abattre ou de laisser tomber celui-là, toujours les projets de construction ont été abandonnés, et le pasteur en exercice s'est contenté, le maçon du lieu aidant, de réparer, avec des briques nouvelles et des supports nouveaux, les outrages que l'aile du temps imprimait, en passant, à ce frêle édifice, qui semble toujours près de crouler, et qui cependant, depuis près de quatre siècles, voit se succéder et s'éteindre les générations.

Aux deux côtés de la porte de la rue s'élèvent deux immenses tilleuls qui, même pendant l'été, jetant une ombre impénétrable sur le seuil, semblent couvrir d'une nuit éternelle la mystérieuse entrée de quelque nouvel antre de Trophonius.

Mais ce qui surtout donne à la maison un caractère sombre et une couleur fantastique, c'est, comme pour faire pendant à ces deux tilleuls placés à la porte de la rue, un vieil ébénier, monstrueux de tronc, énorme de feuillage, dont les branches, pareilles à autant de serpens sortant d'un nid commun, se tordent, s'élancent, retombent, chargées de feuilles d'un vert sinistre, à l'extrémité d'un jar-

din long, étroit, planté seulement de légumes et de fleurs.

Cet arbre, dont nul ne sait l'âge, paraît être contemporain du rocher contre lequel il s'appuie; rocher rugueux, abrupt, aux formes bizarres, des gerçures duquel sourdent incessamment des gouttelettes d'eau glacée, que jamais, depuis que cet ébénier existe du moins, un rayon de soleil n'a séchées.

Adossé au roc, perdu sous l'ombre de l'arbre magique, à peine se peut distinguer un banc de granit entièrement recouvert de mousse, tout enlacé d'un réseau de lierre, et à moitié enterré dans le sol.

Cette mousse et ce lierre, qui l'enveloppent en toute liberté, indiquent que rarement une créature humaine vient s'asseoir sur ce banc; solitude qui, du reste, est suffisamment expliquée, non-seulement par cette idée qu'ont les habitans du pays que l'ébénier est consacré aux puissances mystérieuses, mais encore par la fraîcheur, la tristesse et l'humidité de l'endroit que cet ébénier protége ou plutôt menace de son ombre.

Aussi ce coin du presbytère est-il le principal théâtre de la tradition qui, malgré les avantages pécuniaires faits aux pasteurs, éloigne ceux-ci de la cure de Waston.

Cette tradition, je l'avais à peu près oubliée pendant les huit ou dix jours que dura notre voyage, grâce à la variété des lieux et des événemens qu'un voyage emporte toujours avec lui; mais, en arrivant à Waston, en entrant dans ce sombre presbytère, en visitant ce mystérieux jardin, je l'avoue, la tradition s'est peu à peu ranimée, et est rentrée vivante dans mon imagination par le chemin des yeux.

Mon cher Petrus, je suis un homme; je crois n'avoir pas plus de faiblesse qu'un autre dans le cœur et dans l'esprit; mais écoutez bien ceci : le jardin de la veuve avec son petit bassin, ses trois saules d'inégale grandeur baignant leurs branches dans l'eau immobile, son rossignol chantant sur la plus haute branche du plus haut des trois saules, c'était la mélancolie!

Le presbytère de Waston, avec sa triste et morne apparence, ses murs rapiécés de rouge et de noir, son long et

étroit jardin aux fleurs maladives et aux rares légumes, terminé par ce monstrueux ébénier au feuillage sinistre; ce rocher pleurant sans cesse; ce banc moussu, perdu, même au milieu du jour, dans l'obscurité, et la funèbre tradition planant par-dessus tout cela, c'est la terreur!

Maintenant, cette tradition devant laquelle je recule depuis si longtemps, je l'aborde enfin.

Elle est attribuée à une malédiction qui pèse sur les pasteurs habitant le presbytère, et cela, de génération en génération.

Seulement, sur la cause de cette malédiction et sur la personne qui l'a portée, les récits sont tellement contradictoires, que, moi, si intéressé à savoir la vérité, puisque cette malédiction doit, dans un cas donné, peser sur moi, je suis, malgré mes questions, mes recherches et mes investigations, tout comme les autres, c'est-à-dire encore dans le doute.

Mais, si différentes que soient ces versions, elles convergent toutes vers l'ébénier dont je vous ai parlé, et dont j'ai essayé de vous montrer l'aspect et la situation.

En somme, voici ce qu'on dit :

C'est que, lorsqu'il doit arriver un malheur aux habitans de la maison, le 28 septembre, à minuit, au moment où le temps franchit un degré et passe du jour de Sainte-Gertrude au jour de Saint-Michel, la porte d'une chambre du presbytère fermée depuis trois cents ans s'ouvre d'elle-même; une femme vêtue de gris, portant des habits taillés à la mode du règne d'Élisabeth, en sort, descend l'escalier sans bruit, traverse la maison, gagne le jardin, et, plutôt glissant que marchant, gagne, à la lueur de la lune, l'ombre de l'ébénier rendu plus terrible et plus sombre encore par la nuit, s'assied un instant sur le banc de granit, puis, peu à peu, se décompose, se vaporise et s'évanouit comme un brouillard.

Ces apparitions ont lieu, dit-on, dans deux circonstances.

La première, quand la femme du pasteur habitant la cure a conçu et doit accoucher de deux jumeaux.

La seconde, quand on vient d'atteindre l'année où, se-

lon la malédiction jetée sur les pères et sur les enfans, un de ces deux jumeaux doit tuer l'autre.

Or, vous connaissez la vieille tradition anglo-normande, mon cher Petrus, sur la migration de nos âmes. Cette tradition prétend qu'avant d'arriver à sa destination, que cette destination soit le ciel, l'enfer ou le purgatoire, l'âme passe la première nuit de son voyage près de Sainte-Gertrude et la seconde près de Saint-Michel.

C'est pendant cette seconde nuit que le Seigneur ayant pesé le bien et le mal que cette âme a fait sur la terre, décide de son sort et transmet sa décision à Saint-Michel, qui la conduit au lieu de sa joie ou de son supplice.

Cela, je le sais bien, n'a aucun rapport avec la *dame grise du presbytère*, c'est ainsi qu'on appelle l'apparition, mais, cependant, comme toute chose se touche en ce monde, j'ai pensé qu'il y avait peut-être, entre cette âme en peine et ses deux gardiens, quelque chose qui rapprochait une tradition de l'autre.

Il reste encore dans le village deux personnes qui ont vu l'apparition.

Une femme et un homme.

Cet homme et cette femme l'ont vue à des époques différentes.

Chaque fois, le malheur prédit par elle est arrivé.

La première fois, elle annonçait la conception des deux jumeaux; la seconde fois, elle annonçait la mort de l'un d'eux causée par l'autre.

J'ai été trouver cet homme et cette femme.

La femme ne pouvait pas donner grands renseignemens.

Le jardin du presbytère est borné, à gauche, par un jardin contigu; à droite, par un sentier qui, après l'avoir côtoyé dans toute sa longueur, aboutit à une ouverture de mine creusée dans la montagne.

Pendant la nuit où l'apparition eut lieu, la femme était dans son jardin.

Elle s'était rappelé avoir étendu du linge sur l'herbe, et avoir oublié de le rentrer.

Vers minuit, sous l'empire de cette préoccupation, elle s'était levée, et avait été recueillir son linge.

Elle achevait de le ramasser, quand, par-dessus la petite haie qui palissade le jardin du presbytère, elle avait cru apercevoir (le ciel, cette nuit-là, était assez sombre) elle avait cru apercevoir une forme humaine sortant de la maison, et s'avançant lentement et la tête basse vers l'ébénier.

Alors, elle avait pensé que c'était la femme du pasteur, que quelque motif pareil à celui qui l'avait fait sortir elle-même attirait vers le jardin.

— Bonne nuit, voisine, avait-elle crié.

Mais la dame grise s'était, à cet appel, contentée de relever la tête sans répondre, et avait continué son chemin vers l'ébénier, dans l'ombre duquel elle avait disparu.

La peur s'était, à ce moment, emparée de la voisine, qui était rentrée, laissant là son linge, et, toute tremblante d'effroi, avait réveillé son mari.

Son mari, qui était un vigoureux charron, s'était levé, avait pris une jante de charrette, comme eût fait Hercule de sa massue, et, malgré les prières de sa femme, qui craignait qu'il ne lui arrivât malheur pour s'être frotté à la dame grise, il était descendu et avait marché résolûment vers l'ébénier.

Mais l'ombre était déserte, le banc était solitaire, et le charron avait regagné son lit en traitant sa femme de folle, ce qui n'avait pas empêché celle-ci de dire à ses amies, chose que, d'ailleurs, elle m'a répétée à moi-même, qu'elle avait vu, de ses yeux vu, comme dit Orgon, la dame grise.

Et cette assurance avait pris d'autant plus de crédit dans le village que, huit jours après, la femme du pasteur, qui était enceinte, avait mis au monde deux jumeaux.

Voilà pour le récit de la femme; je vous dis tout ce que, en multipliant les questions, j'en ai pu tirer, pendant deux heures de conversation avec elle.

Elle avoue, au reste, avoir eu si grand'peur, que, tout ce qu'elle peut affirmer, c'est la réalité de l'apparition; mais que, quant aux détails, elle était trop effrayée pour en pouvoir donner de positifs.

Maintenant, passons au récit de l'homme.

L'homme est un ancien mineur; il était, à cette époque,

dans la force de l'âge, c'est-à-dire qu'il venait d'atteindre sa quarantième année; la moitié de sa vie, plus de la moitié même, s'était passée sous terre et dans l'obscurité; il en résultait que ses yeux, clignotans au jour comme ceux de la chouette et du hibou, acquéraient, la nuit, une fixité et une sûreté suprêmes.

Il était venu passer la journée du dimanche avec ses enfans, et s'en retournait, vers minuit, pour reprendre, à trois heures, son travail de mineur houiller au centre de la montagne.

Il portait sur son épaule une pioche, arme terrible dans la main de ces hommes, en ce qu'elle coupe d'un côté comme un rasoir, et que de l'autre elle est aiguë comme un poignard.

Il n'avait rien bu qu'un verre de gin en quittant sa femme et ses enfans.

C'était juste treize ans après la première apparition constatée par la voisine, et à la suite de laquelle la femme du pasteur était accouchée de deux jumeaux.

Ces deux jumeaux étaient deux garçons fort bien unis, s'aimant beaucoup, et qui, par cette amitié, étaient parvenus à rassurer leurs parens sur toute catastrophe du genre de celle dont la malédiction les menaçait.

Tous deux étaient venus, dans la soirée, jouer avec les enfans du mineur, qui leur avait promis de leur faire faire un jour avec lui un voyage dans le royaume des gnomes, situé au centre de la terre.

A neuf heures du soir, les deux jumeaux, appuyés l'un sur l'autre, comme le Castor et le Pollux antiques, étaient rentrés chez leurs parens, et, vingt minutes après, on avait vu s'éteindre toutes les lumières du presbytère; ce qui indiquait que le pasteur, sa femme et les deux enfans étaient couchés et reposaient tranquillement.

Vers minuit donc, le mineur, regagnant sa montagne, suivait, par un beau clair de lune, le sentier longeant le jardin, quand, l'heure venant à sonner, il lui sembla voir apparaître la dame grise sur le seuil du presbytère.

Inutile de dire que c'était le 28 septembre, pendant la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel.

Il avait entendu raconter la vision de la voisine; cette vi-

sion avait eu lieu, je le répète, treize ans auparavant, et cependant le récit dans tous ses détails lui revint à l'esprit.

Il s'arrêta et attendit en silence.

Il était au tiers du jardin à peu près : donc, la dame grise venait d'apparaître derrière lui, et, s'il demeurait à la même place et qu'elle continuât d'avancer, elle devait passer à environ vingt pas de lui, et, à cent ou cent vingt pas en avant, aller s'asseoir sous l'ébénier.

C'est ainsi que la chose eut lieu, en effet.

La dame grise s'avança de son pas morne et pensif, paraissant, comme l'avait dit la femme qui avait rendu compte de la première vision, plutôt glisser que marcher.

Lui ne la perdit pas une seconde du regard, et, comme son regard était, on le sait, plus perçant la nuit que le jour, voici ce qu'il affirme avoir vu :

La dame grise était très pâle; ses yeux, vivans à peine, ne furent, pendant les dix minutes qu'il put l'examiner, pas un seul instant clos par leurs paupières; ils demeurèrent fixes et comme endormis.

Elle était vêtue d'une robe grise, d'étoffe commune, pareille à celles que portent nos veuves un an ou deux après la mort de leur mari.

La coupe de ses habits, d'après la description que m'en fit le mineur, était, comme je l'ai dit, celle que la mode avait adoptée sous le règne d'Elisabeth.

Le vieillard, il a soixante ans maintenant, avoue qu'à cette vue il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et une goutte de sueur perler à la racine de chacun de ses cheveux.

Cependant, comme c'était un homme de courage, ayant foi dans la miséricorde du Seigneur, et convaincu que les morts n'ont aucune puissance sur les vivans, au moment où la dame grise passait devant lui :

— Qui es-tu? lui demanda-t-il; que veux-tu? où vas-tu?

La dame grise parut tressaillir à ces trois questions, comme si, depuis le temps qu'elle était dans la tombe, elle eût oublié le son de la voix humaine.

Puis, comme d'un accent plus ferme le mineur renouvelait ses questions, elle leva doucement le bras, lui

faisant signe de demeurer où il était, et continua son chemin.

Mais celui à qui elle venait de donner cet ordre tacite n'était pas homme à lui obéir ainsi sans lutte; il la laissa s'éloigner d'une cinquantaine de pas, et, faisant le signe de la croix d'une main, tandis que de l'autre il serrait le manche de sa pioche à l'écraser entre ses doigts, il enjamba la haie et se mit à sa poursuite.

Elle, arrivée à dix pas de l'ébénier, s'arrêta.

Elle fit de la main un geste qui semblait séparer du reste du jardin la partie de ce jardin dans lequel elle se trouvait.

Puis elle continua de s'avancer vers l'ébénier.

Comme elle se glissait sous son ombre, le mineur, de son côté, atteignait l'endroit où elle avait fait un geste de partagement.

Là, il lui fut impossible d'aller plus loin.

Le sol, sans doute c'était un vertige, le sol lui semblait fendu par une profonde gerçure; cette gerçure pénétrait jusqu'aux entrailles de la terre, et dans ces entrailles bouillait, avec un bruit pareil à celui de l'Océan pendant une tempête, ce feu central où les volcans puisent, dit-on, leurs flammes, leur lave et leur fumée.

La gerçure était trop large pour qu'il pût la franchir, et, d'ailleurs, eût-elle été plus étroite, il avoue qu'il n'eût point osé s'y risquer.

Il demeura donc sur le bord de l'abîme.

Pendant ce temps, la dame grise s'enfonça sous l'ombre la plus épaisse de l'ébénier, et s'assit sur le banc couvert de mousse.

Le mineur, de son côté, la regardait, ne pouvant la joindre, et, grâce à cette faculté acquise par lui de voir au milieu des ténèbres plus facilement qu'en plein jour, il ne perdit pas un détail de ce qui se passa.

Tout en regardant, il commença de dire, les uns après les autres, cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Durant la première partie de la prière, la dame grise resta ce qu'il l'avait vue, c'est-à-dire une ombre ayant toutes les apparences d'un corps; ses traits, sa forme, ses contours étaient parfaitement visibles.

Durant la seconde partie de la prière, il sembla au brave homme que les traits se brouillaient, que la forme allait s'effaçant, que les contours devenaient incertains.

Enfin, durant la troisième partie, la décomposition s'acheva; la dame grise se changea en un nuage qui lui-même se volatilisa au point de ne laisser ni apparence ni trace.

Et, à mesure que la vision s'évanouissait, le bruit souterrain se calmait, le feu s'éteignait, la gerçure se refermait.

Au moment où le nuage lui-même ne fut plus qu'une vapeur, et où la vapeur disparut, l'obstacle qui séparait le mineur de l'ébénier, du rocher et du banc, avait disparu tout à fait.

Alors il continua sa route, le courageux investigateur; mais l'ombre était solitaire, mais le banc était vide; seulement, un hibou faisait grelotter son chant lugubre dans les branches de l'ébénier.

Mais, ne se fiant pas même à ses yeux, et complétant un sens par l'autre, il voulut que sa main lui rendît le même témoignage que son regard, le toucher que la vue.

Il toucha tout :

Le tronc noueux de l'ébénier, le rocher humide et suant, le banc moussu et couvert de lierre.

Il n'y avait personne.

Il ramassa une pierre et la jeta au hibou.

Le hibou poussa un dernier cri, s'enleva de son vol silencieux, et s'alla poser sur un des ifs du cimetière, dont on voyait la tête sombre s'élever au-dessus de la maison.

Alors, le mineur, pour s'affirmer en quelque sorte à lui-même qu'il était bien éveillé, et que tout ce qui venait de se passer sous ses yeux n'était point l'effet d'un rêve, le mineur essaya de chanter la ballade populaire :

Le seigneur Nann et son épouse
Bien jeunes furent fiancés ;
Mais, bien jeunes, la mort jalouse
Désunit leurs jours enlacés !...

Ce fut vainement; il avoue que sa voix ne put trouver

un son, quoique sa mémoire se rappelât parfaitement les paroles.

Il s'éloigna donc, silencieux comme le hibou qui avait pris son vol vers le cimetière.

Seulement, il s'éloigna dans la direction opposée.

Dix minutes après, il entrait sous la voûte sombre de la montagne; un quart d'heure après, il avait rejoint ses camarades.

— Oh ! oh ! lui dirent ceux-ci en le regardant et en approchant leurs torches de son visage, que t'est-il donc arrivé depuis hier ? la moitié de tes cheveux a blanchi !...

« Et, en effet, monsieur, me dit le vieillard en achevant son récit, ce que j'ai de cheveux blancs me vient de cette nuit-là ! »

III

LA CHAMBRE MURÉE.

Comme l'avait fait la voisine, treize ans auparavant, le mineur raconta ce qu'il avait vu.

La dame grise ne lui avait point parlé ; nul secret ne lui était imposé par une puissance humaine ou surhumaine : il n'avait donc aucun motif de ne point dire ce qui venait de lui arriver.

Seulement, de même que l'on avait justement conjecturé que la première apparition avait présagé la naissance des deux jumeaux, on conjectura que la seconde apparition annonçait la mort de l'un ou de l'autre.

En effet, vers la fin du mois de septembre pendant lequel cette apparition avait eu lieu, on vit, un soir, un des deux enfans rentrer tout effaré, tout pâle et tout en larmes.

Un instant après, on entendit dans le presbytère de grands cris de douleur.

Puis, la porte s'ouvrit ; le pasteur et sa femme parurent, criant : « Au secours ! » et courant, comme des insensés, vers cette petite rivière dont je vous ai déjà parlé.

Voici ce qui était arrivé : l'aîné des deux jumeaux était

sorti seul, son devoir étant achevé avant celui de son frère.

Son frère avait promis de le rejoindre aussitôt qu'il aurait, à son tour, fini son devoir.

Les deux enfans s'aimaient tant, qu'il était rare qu'ils ne prissent point ensemble leurs récréations.

Le théâtre de ces récréations était presque toujours, soit les rives de la petite rivière, soit la montagne qui la domine, et du haut de laquelle on aperçoit une douzaine de lieues de côtes, et l'Océan sombre, immense, infini, tout sillonné, à certaines époques, de voiles blanches qui semblent, à cause de la distance, des mouettes et des goëlands se jouant à la surface de l'eau.

Le premier arrivé avait gravi au tiers à peu près de la montagne.

Là, il s'amusait à faire rouler des pierres sur la rapide déclivité de l'abîme.

Les pierres, après avoir roulé et bondi un instant, selon les aspérités du terrain, arrivaient enfin à un endroit où la montagne était coupée à pic comme si un génie de l'air eût fendu le rocher avec une hache gigantesque.

La portion du rocher qui manquait à la montagne se retrouvait dans la rivière, brisée en blocs monstrueux qui faisaient écumer l'eau sur leur barrage.

Le second fils du pasteur, son devoir fini, s'élança hors de la maison pour aller rejoindre son frère.

Mais le sentier tortueux de la montagne était trop lent pour son impatience ; il essaya, ce qu'il avait fait vingt fois du reste, de la gravir diagonalement.

L'aîné déracinait un rocher qu'il voulait précipiter dans l'abîme, comme il y avait précipité jusque-là des pierres ordinaires.

Le rocher avait résisté longtemps ; cependant, après une lutte d'un quart d'heure, il remuait, dans le vide creusé autour de lui par son ébranlement, comme une dent à moitié déchaussée tremble dans son alvéole ; enfin, sous les efforts du jeune titan, il céda, et, entièrement déraciné, roula vers le précipice.

Un cri de joie, poussé par le vainqueur, accompagna cette chute.

Mais, au moment où le rocher venait de disparaître sur la pente plus rapide, un cri terrible, cri mêlé d'effroi, de détresse et de douleur, lui répondit.

L'aîné des deux enfans reconnut la voix de son frère et resta immobile, épouvanté, silencieux, les mains enfoncées dans ses cheveux hérissés de terreur.

Un second cri suivit le premier.

Celui-là était un cri de mort : il partait du fond de l'abîme.

Alors, le bruit de deux corps pesans, tombant à l'eau à une seconde l'un de l'autre, monta sinistre et douloureux jusqu'à la plate-forme où se tenait debout le fratricide involontaire, l'innocent Caïn.

Le rocher déraciné par lui avait dans sa course rencontré son frère et l'avait entraîné vers l'abîme.

Puis, le rocher, étant le plus lourd, s'était englouti le premier dans la rivière ; le corps de l'enfant l'y avait suivi.

De là ces deux bruits rapprochés ; de là le second cri.

Tout cela était clair, visible, certain pour le malheureux enfant ; et cependant, comme de tout malheur inattendu, terrible, inouï, il doutait encore.

Il descendit rapidement, au risque de se précipiter lui-même, jusqu'à l'endroit où le rocher était coupé à pic, s'accrocha à une touffe de genévrier, et se pencha sur l'abîme.

Il vit le corps de son malheureux frère, qui, après avoir flotté un instant suivant le cours tortueux de la rivière, s'était arrêté à ce barrage de rochers qui coupait son lit en deux.

Ce fut alors que, ne doutant plus, il prit sa course vers le presbytère, et annonça la terrible nouvelle à ses parens.

Ceux-ci, on l'a vu, s'élancèrent tout éplorés hors de la maison et coururent vers le barrage, où ils retrouvèrent le cadavre de leur enfant battant les rochers.

Une partie des gens du village les avait suivis ; car le pasteur et sa femme étaient d'excellentes gens dont toute

la paroisse a gardé bonne mémoire, miséricordieux et consolateurs pour les autres.

La mère s'agenouilla au bord de la rivière; le père, avec cinq ou six paysans, se hasarda sur ce pont brisé, humide, glissant, dont la base était incessamment battue par le torrent furieux de l'obstacle qui lui était opposé, et qu'on voyait tournoyer en rugissant et lançant son écume par-dessus la digue de granit.

A l'aide de branches d'arbres et de cordages, on parvint à tirer le cadavre de l'eau, et les paysans, l'ayant chargé sur leurs épaules, le portèrent ainsi jusqu'au rivage et le déposèrent aux pieds de la mère éplorée.

Le second fils, comprenant qu'en ce moment sa vue serait une douleur, s'était retiré derrière un rocher où il pleurait, la face contre terre, en s'arrachant les cheveux.

Tant qu'elle eut des larmes, et les mères en ont beaucoup, la pauvre femme épuisa sa douleur sur le corps de son enfant.

Puis, lorsque ses yeux devinrent secs et brûlans, sentant qu'elle avait besoin de pleurer encore, elle regarda autour d'elle et chercha son second fils.

Il fallut l'appeler longtemps pour qu'il se montrât; le malheureux enfant ne se doutait pas que, source de douleur, il allait être en même temps une source de joie; que l'amour d'une mère ne saurait être perdu, et que tout cet amour que la pauvre Niobé éprouvait pour le fils mort allait se reporter sur le fils vivant.

La mère retrouva donc de nouvelles larmes en retrouvant son autre fils.

Elle le prit dans ses bras et le tint serré contre sa poitrine, les yeux fermés pour ne plus voir que par le cœur.

On profita de ce moment pour éloigner d'elle le cadavre. Ce fut le père qui le transporta lui-même jusqu'au presbytère, ainsi qu'il faisait lorsque, autrefois, il le transportait vivant et endormi, et que la mère le suivait portant l'autre.

On lava le corps du pauvre petit, on pansa ses blessures, comme s'il n'eût point été mort, et on le coucha sur son lit, comme si cette sombre mort n'eût été qu'un doux sommeil.

Le surlendemain, son père avait dit sur lui les prières des morts, et, en présence de tout le village, son cercueil avait été déposé dans une fosse au-dessus de laquelle on voit encore aujourd'hui une petite pierre brisée à l'angle, avec cette inscription :

« Ci-gît
» JOHN BENTERS,
» Second fils du pasteur Edgar Benters
» et d'Elisabeth Egburn;
» Il mourut par accident, le 22 juin 1737.
« Passans, priez pour son âme innocente.
» Le corps n'était âgé que de 13 ans.
» *La dame grise prédit sa naissance*
» *et sa mort.* »

Dans les trois ans qui suivirent cette catastrophe, le pasteur et sa femme moururent.

La femme, frappée plus profondément parce qu'elle était mère, mourut d'abord ; le pasteur ensuite.

Le jeune Clarentz Benters disparut, et jamais, depuis cette disparition, on n'entendit reparler de lui dans le village de Waston.

Or, comme les paysans attribuaient tous ces malheurs, car je vous ai raconté le dernier seulement, à l'influence de la dame grise, un maçon s'offrit pour murer la porte par laquelle elle sortait de cette chambre qu'on savait solitaire, et qui restait constamment fermée, ne s'ouvrant que pour les apparitions.

De cette chambre, au reste, aucun pasteur n'avait jamais eu la clef, et, de mémoire d'homme, personne ne s'était hasardé à l'ouvrir ou à la faire ouvrir.

L'offre du maçon fut acceptée. On fit venir le pasteur du village voisin, afin de donner un certain caractère religieux à la cérémonie, et, au milieu des prières enseignées par le rituel pour l'exorcisme, la porte fut murée.

Cette opération s'accomplissait en 1741, quatorze ans avant l'époque où nous sommes arrivés.

Pendant ces quatorze ans, un seul pasteur habita le

presbytère ; il était veuf, sexagénaire, et n'avait eu qu'un fils, lequel avait été tué à la bataille de Fontenoy.

Il y avait passé cinq ans ; puis il était mort, laissant un bon souvenir dans l'esprit de ses paroissiens.

Mais, depuis quatre ans qu'il était mort à son tour, la cure était restée vacante, et personne n'avait osé l'occuper.

Aussi, sur la plainte des habitans, qui, par la solitude du presbytère, se trouvaient privés de la parole divine, les émolumens de la charge avaient été doublés.

Malgré cette augmentation, qui faisait de la cure d'un pauvre petit village une cure de premier ordre, nul n'avait sollicité cette cure, jusqu'au moment où votre digne frère, mon cher Petrus, m'en fit offre, offre que j'acceptai avec reconnaissance dans la détresse où je me trouvais.

Au surplus, vous voyez que, depuis mon arrivée, je n'ai point perdu mon temps, et que toutes les informations que j'ai pu prendre ont été prises.

Maintenant, aux détails matériels, voici ceux qu'ajoute l'imagination des paysans.

Je dis l'imagination, car, malgré toutes les recherches faites par moi, je n'ai pu tirer des anciens de la paroisse aucun détail positif en dehors de ceux que je vais vous transmettre.

Sur l'apparition de la dame grise, sur les occasions où cette apparition se manifeste, sur les résultats de cette apparition, il n'y a aucun doute à avoir, et, là-dessus, tout est passé à l'état de certitude dans l'esprit des paysans.

Ils disent, mais vous comprenez bien, mon cher Petrus, que ces suppositions restent à l'état vaporeux de légende, ils disent que la dame grise est la veuve d'un ancien pasteur du commencement de la réforme, qui, en raison de persécutions intérieures provenant du successeur de son mari, fut conduite à se suicider.

En se suicidant, la malheureuse jeta une malédiction terrible sur la cure.

Cette malédiction, que son âme en peine poursuit et applique, vous en avez vu les effets.

Enfin, à l'appui de cette opinion, on montre dans le coin le plus sombre, le plus humide, le plus désert du ci-

metière, une petite croix de pierre avec quelques lettres effacées qui m'ont paru, en les reconstruisant, donner le prénom d'Anne et le nom de Goldsmith.

Le fossoyeur, du reste, soutient, et il dit tenir cela de son prédécesseur, qui le tenait du sien, que cette tombe perdue, solitaire, oubliée, mais terrible au milieu de son oubli, est bien celle de la malheureuse suicidée.

Quant au maçon qui a muré la porte de la chambre, il existe encore, et est venu lui-même donner tous les renseignemens sur cette opération. Cette porte est située au second, entre un grenier et une lingerie.

Il est encore facile de voir sur la muraille le point de suture du vieux et du nouveau plâtre, et, grâce à ce point de suture, on peut distinguer la forme d'une porte.

Sur la façade extérieure, deux volets fermés et tombant en ruines indiquent les deux fenêtres de la chambre maudite.

Je dois vous avouer, mon cher Petrus, que tous ces récits, si fantastiques et si incroyables qu'ils soient, ne nous ont pas laissés indifférens, Jeannie et moi.

Nous en sommes arrivés, chose que nous n'eussions jamais crue, à remercier Dieu de ce que, sans avoir son âge, Jeannie paraissait condamnée à la stérilité de Sarah!

IV

L'ÉTAT DES LIEUX.

Vous vous étonnerez, mon cher Petrus, que je ne vous aie encore rien dit de notre installation au presbytère, et que le côté fantastique de notre habitation nous ait à ce point fait perdre de vue son côté matériel.

Hélas! de ce côté matériel je vous ai dit deux mots, et vous l'ai montré triste et sombre, mais bien certainement encore moins triste et moins sombre qu'il ne l'est en réalité.

Le presbytère a le privilége des maisons maudites: sans doute les pasteurs qui y ont vécu et qui y sont morts n'é-

taient pas tous des êtres abandonnés; ils avaient des parens, et, par conséquent, des héritiers; eh bien! quelle que soit l'avidité de ces héritiers ou de ces parens, pas un seul ne s'est jamais présenté pour réclamer une seule pièce du mobilier de ceux qui sont morts!

Les seuls héritiers des pasteurs de Waston sont donc les pasteurs qui succèdent à ceux qui ne sont plus.

Cela vous donnera, mon cher Petrus, une idée de la terreur qu'inspire cette triste maison.

Le mobilier se trouve être ainsi un singulier mélange de meubles de toutes les époques et d'ustensiles de toute espèce; la plupart de ces meubles, estropiés, hors de service, me parurent avoir été gardés simplement par un motif de superstition.

Comme un pareil motif ne pouvait me déterminer à laisser la maison encombrée de toutes ces vieilleries, je chargeai le magister de s'informer dans le village si quelqu'un avait une réclamation à exercer à l'endroit des meubles, ou bien si quelque pauvre paysan désirait utiliser à son usage les objets qui me paraissaient superflus pour mon service; dans ce cas, je me ferais un véritable plaisir de laisser prendre les meilleurs parmi ces meubles condamnés par moi à la destruction.

Personne ne réclama; nul n'accepta mon offre.

En conséquence, comme, depuis la destruction des forêts par les rois d'Angleterre qui craignaient que ces forêts ne servissent de refuge aux proscrits, le bois est assez rare dans la contrée, je traînai moi-même bahuts disloqués, tables boiteuses, chaises vermoulues, au milieu de la cour; je fis ce que le temps allait faire, j'achevai de les briser, et je rangeai, provision de bois pour mon hiver, tous leurs débris dans un immense bûcher occupant tout le côté du mur de la cour mitoyen avec le cimetière.

Cette exécution faite, la maison démeublée en partie, restait à faire un choix parmi toutes les pièces de cette maison, pour savoir celle que nous habiterions.

Quinze personnes eussent logé à l'aise dans ce presbytère, et nous n'étions que Jeannie et moi.

J'avais voulu prendre une servante, mais Jeannie s'y

était opposée. A son avis, nous ne pouvions être trop économes, ni rendre trop promptement à notre hôte le chaudronnier les cinquante livres sterling qu'il nous avait si délicatement prêtées.

En outre, pensant avec raison que nous aurions, en nous installant, quelques dépenses d'absolue nécessité à faire, nous avions accepté les douze livres sterling que monsieur et madame Smith nous avaient offerts sur l'argent qu'ils avaient emprunté à notre intention, et qu'ils nous apportaient à Nottingham quand nous les avions rencontrés sur la route.

Il fut donc décidé que nous nous passerions d'une servante à demeure, et que nous nous contenterions d'une femme de ménage, qui, moyennant deux pences par jour, viendrait faire à la maison toute la grosse besogne que Jeannie ne pouvait pas faire.

C'était une raison de plus pour restreindre notre habitation.

Nous nous bornâmes donc, pour le bas, à une petite antichambre formée tout naturellement par une espèce de grand corridor qui aboutissait à un escalier de bois montant jusqu'au haut de la maison, et conduisant, après quinze marches tournantes, au palier du premier, puis s'élançant, raide et droit comme une échelle, du premier au second, où il rencontrait un nouveau palier percé autrefois de trois portes, et maintenant de deux.

La porte de gauche était la porte du grenier; la porte de droite était celle de la lingerie; la porte de face, qui avait été bouchée par le maçon, était la porte de la chambre maudite.

C'était ainsi qu'on appelait cette chambre avant nous; ce fut ainsi que nous continuâmes de l'appeler.

Du second étage, nous n'avions aucun besoin. D'ailleurs, l'escalier, en assez mauvais état déjà du rez-de-chaussée au premier, craquant sous les pieds à chaque marche, paraissait encore plus détérioré du premier au second.

Il était donc à la fois inutile de s'en servir et prudent de l'abandonner.

Je me contentai de faire visiter les toits par le couvreur, qui remit des tuiles partout où il en manquait, et qui ainsi

tarit deux ou trois sources, lesquelles, par les jours de pluie ou de dégel, établissaient leur cours dans le grenier, et, tout le long de ce cours, filtraient à travers le plancher en gouttelettes pareilles à celles qui tombaient du rocher de l'ébénier sur le banc de mousse du jardin.

Le premier étage se trouva donc à peu près préservé, non pas de l'humidité, mais de la pluie.

Dans ce premier étage, nous choisîmes une chambre destinée à être celle de Jeannie et la mienne par conséquent. A cette chambre fut adjoint un grand cabinet de toilette; puis, comme c'était tout ce dont nous avions besoin en fait de logement, on ferma et calfeutra les portes de la chambre à coucher et du cabinet de toilette donnant sur les autres chambres.

Le corridor d'en bas, nous allons, comme vous voyez, en descendant, mon cher Petrus, le corridor d'en bas, que j'ai déjà désigné comme conduisant à l'escalier, était percé de deux portes.

L'une donnant sur une salle à manger, un grand salon et une cuisine.

L'autre, en face, sur une pièce de moyenne grandeur, qui me fut attribuée comme cabinet de travail, et que je choisis pour remplacer la chambre à coucher de la veuve.

De tout l'ameublement du reste de la maison nous garnîmes la salle à manger, le salon et le cabinet de travail; mais, comme avant toute chose je voulais que Jeannie fût bien, que sa chambre fût saine et propre, nous employâmes, ou plutôt j'employai sans que Jeannie le sût, douze livres sterling à faire tapisser sa chambre et à la garnir de meubles neufs, ou à peu près neufs, achetés à Milfort.

Ces meubles étaient un lit complet, quatre fauteuils et un canapé couverts de toile des Indes; une table, deux chaises et trois ou quatre coussins ou tabourets.

Moyennant cette dépense, la chambre de Jeannie respira un certain luxe, et le reste de la maison, par là j'entends la partie habitée, et le reste de la maison fut assez convenablement meublé.

Une seule chose me faisait grande peine : c'était d'avoir

été forcé d'abandonner à Ashbourn le forte-piano de Jeannie; il y avait d'abord une privation énorme pour elle à ne point faire de musique, puis, ce piano lui venait de son père, et, à ce titre, lui était doublement précieux.

Mais le transport d'un pareil meuble à travers une partie de l'Angleterre nous eût coûté une somme folle, sans compter qu'en passant par les chemins que nous avions suivis, il eût bien pu arriver parfaitement démantibulé.

Nous avions causé de cette difficulté avec monsieur Smith, qui, dans son double amour de père pour sa fille et de professeur pour son élève, avait paru plus désespéré encore que moi, à l'idée que Jeannie, non-seulement n'aurait plus cette adorable distraction des âmes tendres, la musique, mais encore allait oublier ce qu'elle savait.

Puis, monsieur Smith supposait toujours le cas où nous aurions des enfans, et, ne devant pas être là pour donner des leçons à ses petits-fils ou à ses petites-filles, comme il en avait donné à Jeannie, il eût voulu, au moins, que celle-ci pût le remplacer près de sa progéniture mâle ou femelle.

En conséquence, il s'était engagé à vendre le forte-piano et à nous en envoyer l'argent, de manière à ce que je pusse en acheter un autre, soit à Milfort, soit à Pembroke.

Mais je n'avais eu besoin que de traverser ces deux villes pour juger que ce n'était point dans de pareils trous qu'on trouvait des clavecins dignes du talent de Jeannie.

J'avais donc écrit à monsieur Smith d'aviser à quelque autre moyen.

Monsieur Smith avait avisé.

Un matin, nous fûmes prévenus qu'un ballot expédié par la maison Samuel Barlow et compagnie, de Liverpool, était arrivé à Milfort, à l'adresse de la maison Baring, avec recommandation de toutes sortes de soins du susdit ballot, consigné comme chose très fragile, et de me donner avis de son arrivée.

L'avis m'avait été immédiatement donné, comme je viens de le dire.

Immédiatement aussi, je me rendis à Milfort, et me présentai au comptoir de monsieur Baring.

On me fit voir le ballot.

C'était une immense caisse, dont tout l'extérieur était rembourré de paille. On eût dit quelque éléphant, quelque mastodonte, quelque animal antédiluvien, expédié du musée zoologique de la capitale à un musée de province.

Je n'eus besoin que de jeter un coup d'œil sur l'immense colis pour reconnaître ce dont il s'agissait.

C'était évidemment le piano de Jeannie qui nous arrivait par voie de mer, à la garde de Dieu, comme disent les lettres d'expédition, et sous la garantie des maisons Samuel Barlow et Baring.

Je me réjouis d'avance à l'idée du plaisir que cette surprise allait causer à Jeannie, et, avec l'aide des commis de monsieur Baring, je parvins à faire charger la caisse sur une voiture de transport, assez doucement suspendue pour que je pusse espérer la conduire à bon port jusqu'à Waston.

Deux heures après, la voiture s'arrêtait à la porte du presbytère.

Aussi promptement que moi, Jeannie reconnut la forme du colis, et, comme moi, accueillit cet ancien ami, qui venait nous visiter dans notre solitude, avec un cri de joie.

Restait à savoir si tout était en bon état.

C'est ce dont nous nous assurâmes à l'instant même en coupant les cordes et en éventrant la toile d'emballage.

Au centre de sa cuirasse matelassée, comme un noyau au milieu d'une pêche, était le précieux instrument, réserve de mélodie pour nos longs jours d'hiver, et sur les touches duquel, selon les espérances du bon monsieur Smith, devaient courir, non-seulement les doigts agiles et exercés de Jeannie, mais encore les petites mains ignorantes de nos enfans; petites mains potelées dont, père ou mère, on aime tant à baiser les fossettes!

En un instant, le forte-piano se trouvait sur ses quatre pieds; Jeannie passa rapidement son doigt sur les touches, depuis la note la plus aiguë jusqu'à la note la plus basse: chacune d'elles rendit un son; aucune avarie grave n'était à craindre.

Seulement le piano était tant soit peu désaccordé,

Mais cela était l'affaire de Jeannie.

Elle ne quitta point l'instrument qu'il ne fût complétement en état, et qu'elle n'eût joué, avec une expression que je devais cependant bien lui connaître, mais qui, au fond de notre exil, me semblait toute nouvelle, cette fable que son père avait faite pour elle, et dont il lui avait, en même temps que son piano, envoyé les paroles et la musique, le jour anniversaire de sa naissance.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher Petrus, de l'opposition que formait, avec cette sombre salle aux meubles dépareillés et vermoulus, aux murs sombres et noircis, cette suave musique s'échappant de l'élégant clavecin, cette voix fraîche et sortant de ces lèvres rosées.

Il me sembla voir frissonner d'étonnement les faïences sur leurs bahuts, les tableaux dans leurs cadres, la flamme dans la cheminée.

La fenêtre était ouverte pour laisser pénétrer un des derniers rayons du soleil d'automne, qui semblait avoir suivi jusqu'à la fin d'octobre l'année fugitive, et, par cette ouverture, l'harmonie s'échappait, se répandant au dehors, ainsi que, à travers les gerçures d'un vase, s'échappe un parfum.

En ce moment passait un paysan, qui resta comme cloué à sa place.

— *Ar Gorrigan!* s'écria-t-il en appelant un de ses compagnons.

Celui-ci accourut.

— La fee! lui avait-il dit.

Puis, derrière ces deux-là, vint un troisième, un quatrième, un cinquième; au bout de dix minutes, la moitié du village était groupée devant le presbytère.

Quand Jeannie eut fini, ils restèrent attendant, sans oser rien demander, mais espérant encore.

Alors, je priai Jeannie de continuer à jouer et à chanter.

Ils comprirent ce que je lui demandais, et tous crièrent d'une seule voix :

— *C'houaz! c'houaz!* (encore! encore!)

Jeannie sourit, et chanta tant qu'ils voulurent.

Mais enfin, comme la nuit venait, elle se leva et les salua; tous alors battirent des mains, et le vieux barde

dont j'ai déjà parlé s'avança gravement, et dit ces deux vers d'une chanson galloise :

Hag ann adar, agan eur c'han
Ker kaer, ma tav ar mor ledan !

Ce qui signifie traduit en langue vulgaire :

L'oiseau chanta un chant si doux,
Que la grande mer elle-même fit silence.

Et tous s'en allèrent en disant :

— La femme du nouveau pasteur a une troupe de rossignols enfermée dans une grande boîte ; elle la fait chanter quand on l'en prie, même quand ceux qui la prient sont pauvres... Dieu préserve la femme du nouveau pasteur de la malédiction de la dame grise !

V

PENDANT LA NUIT.

Ce nom de la dame grise, que j'entendais prononcer à tout moment autour de moi, eût ramené mon esprit à cette étrange tradition, même quand mon esprit s'en fût écarté.

Mais, je dois le dire, elle me préoccupait à tel point, que je n'avais pas besoin qu'on me la rappelât.

Je résolus de faire tout au monde pour connaître le fond de cette mystérieuse histoire.

Je commençai par fouiller dans les archives de la cure.

Tous les soirs, tandis que Jeannie brodait ou dessinait près du feu alimenté par les débris des vieux meubles de nos prédécesseurs, j'apportais une liasse d'actes de naissance et de décès sur la table, et, avec une ardeur sans égale, je lisais toutes ces endormantes écritures sans passer un seul feuillet.

Jeannie me regardait faire ; plus d'une fois elle ouvrit la bouche, pour m'interroger évidemment.

Mais, comme si elle eût deviné quelle étrange pensée

me préoccupait, elle la referma sans prononcer une seule parole.

De mon côté, j'avais vu le mouvement; mais comme si j'eusse craint qu'elle ne m'avouât que sa préoccupation était égale à la mienne, je n'osai lui demander : « Que veux-tu me dire ? »

Malheureusement, les anciens registres étaient tenus avec une grande négligence; des années tout entières manquaient, entre autres l'année 1643, qui est celle où Cromwel prit la citadelle de Pembroke et ruina tous les villages de la comté.

Après trois mois de minutieuses recherches, je n'avais encore rien trouvé.

Pourtant je ne désespérai pas, et je finis par découvrir sur un papier jauni cette petite note, écrite d'un caractère presque imperceptible, et qui, sans me donner aucune certitude, paraissait néanmoins se rattacher à l'objet de mes recherches.

Cette note concernait la petite croix de pierre placée dans l'angle du cimetière, et que la tradition disait protéger la tombe de la femme suicidée.

Voici, mot pour mot, mon cher Petrus, les termes de cette note, qui ne font que redoubler ma curiosité :

« En l'an de l'Incarnation 1650, moi, Albert Martronius, maître en théologie et pasteur de ce village, ai fait relever et restaurer la petite croix de pierre placée à l'angle du cimetière.

» Que le Seigneur accorde le REPOS aux restes mortels de l'infortunée qui est couchée dessous ! »

Le mot *repos* était doublement souligné.

A quoi pouvait se rapporter ce mot REPOS, si ce n'est que le digne docteur Albert Martronius souhaitait le *repos* à l'âme de la personne enterrée sous cette pierre, afin que, goûtant enfin le *repos* qui lui manquait, elle se tînt tranquillement dans sa tombe, ainsi que le fait une âme que rien ne tourmente ?

Il était évident que, comme un chasseur qui foule une enceinte, je venais de découvrir une piste.

Seulement, cette piste, je la perdais aussitôt après l'avoir trouvée.

En effet, quelle conclusion, en supposant même qu'elle se rapportât à la dame grise, pouvais-je tirer de cette note ?

Elle me disait bien que la femme enterrée sous la croix de pierre ne jouissait pas du repos d'une âme chrétienne; mais elle ne me disait pas à quel événement, à quelle aventure, à quelle catastrophe, l'âme de la morte devait la perte de ce repos.

Il est vrai qu'à cet endroit, la tradition répondait : « A un suicide ! »

Mais, ce suicide, qui l'avait causé, et comment le suicide de la femme enterrée à l'angle du cimetière pouvait-il s'étendre, comme une malédiction, sur les pasteurs innocens de tout contact avec cette femme, morte bien avant qu'ils fussent nés, et qui venaient habiter la cure de Waston ?

Comment cette malédiction n'avait-elle pas de prise sur eux, tant qu'ils n'avaient point d'enfans, ou tant qu'ils n'avaient des enfans que dans les conditions ordinaires ?

Pourquoi cette malédiction, suspendue sur la tête des autres enfans, s'appesantissait-elle seulement sur celle des frères jumeaux ?

C'étaient là les questions positives, et par conséquent intéressantes, auxquelles ne répondait nullement la note que j'avais trouvée.

Je continuai de fouiller les archives jusqu'à l'an 1382, époque où les dix propositions de Wiclef furent condamnées, et où le traducteur de la Bible, le précurseur de Jean Huss et de Luther, l'étoile du matin de la Réforme, fut exilé à Oxford.

Je ne trouvai absolument rien.

Jeannie, qui me voyait éternellement préoccupé de recherches, paraissait croire que je faisais ces recherches pour la préparation du grand ouvrage historique dont je vous ai parlé, sur l'origine, l'existence et la décadence des Gallo-Kymris. Elle devait d'autant mieux le croire que la première chose que j'avais faite, au moment où mon bureau avait été suffisamment installé, avait été d'écrire le titre de cet ouvrage sur la première page d'un magnifique cahier de papier.

Mais je pensais bien à autre chose que les Gallo-Kymris: je pensais à la dame grise.

Cependant le temps s'écoulait; depuis trois mois j'étais pasteur de la cure de Waston, et comme, par faveur, on m'avait, en m'installant dans le presbytère, compté d'avance un trimestre, j'avais en réalité, dans les premiers jours de janvier, touché la moitié de mes appointemens d'une année...

Sur ces cent livres sterling, grâce aux économies que nous avions faites, ils nous en restait soixante-seize.

Nous en mîmes vingt-cinq à part pour notre hôte le chaudronnier; c'était un à-compte sur les cinquante qu'il nous avait prêtées; puis quinze que nous devions au bon monsieur Smith, qui les devait lui-même.

C'était trente-six livres sterling qui nous restaient pour atteindre le prochain trimestre, c'est-à-dire le double de ce qu'il fallait à des gens économes et habitués à vivre de peu comme nous étions.

Depuis quelques jours, je m'apercevais d'un léger dérangement dans la santé de Jeannie; une vague inquiétude s'était emparée d'elle à l'endroit de ses parens.

J'étais avisé par la maison Baring qu'un bâtiment conduit par un des fils de cette maison allait mettre à la voile pour Liverpool.

De Liverpool à Wircksworth, il n'y avait qu'une vingtaine de lieues, et par une route des plus faciles.

Je proposai à Jeannie d'aller faire une petite visite à ses parens, et de porter elle-même les quinze livres à monsieur Smith et les vingt-cinq livres à notre hôte.

C'était, au fond, le désir de Jeannie; elle se défendit un instant, et finit par accepter.

Je la chargeai d'exprimer à monsieur et madame Smith tout mon amour filial, et je lui donnai pour mon hôte le chaudronnier une lettre où je l'invitais fort tendrement, s'il passait dans la principauté de Galles, à venir me voir.

Tout fut donc prêt pour le départ de Jeannie; seulement, comme le vent soufflait du nord-ouest, et, par conséquent, était tout à fait contraire, ce départ fut différé de près de trois semaines.

Mais vers la fin de janvier, le vent étant redevenu fa-

vorable, nous reçûmes avis de la maison Baring que le bâtiment était en partance, et je conduisis moi-même Jeannie à Milfort.

Il semblait que l'on n'attendît que notre arrivée pour lever l'ancre. A peine eus-je le temps d'embrasser Jeannie et de lui donner la main pour monter à l'échelle de tribord, que le bâtiment se mit en marche, fendant majestueusement les eaux de la baie de Sainte-Anne, et, au bout d'une heure, disparut derrière le promontoire qui s'étend en avant de l'île de Stockham.

Tant que j'avais pu distinguer Jeannie, et que Jeannie avait pu me voir, nous étions restés, elle à la poupe du bâtiment, et moi sur le rivage, échangeant chacun de notre côté des signes, elle avec son mouchoir, moi avec mon chapeau.

Enfin la distance confondit les objets; mais cependant, aussi longtemps que je pus suivre le navire du regard, je restai immobile à la même place.

Je savais que Jeannie ne pouvait pas plus me voir que je ne la voyais moi-même; mais je savais aussi qu'elle tenait ses yeux fixés sur l'endroit où elle avait cessé de me voir, et j'eusse regardé comme une espèce d'infidélité à notre amour commun de quitter le rivage avant que le bâtiment eût entièrement disparu.

Quand on ne vit plus à l'horizon que le ciel et la mer, je remis mon chapeau sur ma tête, et, poussant un soupir, je repris la route de Waston.

Étrange chose que l'homme, mon cher Petrus! J'adore Jeannie; je ne l'ai jamais quittée d'une heure, excepté la nuit que je passai dans la prison de Nottingham, nuit qui me parut éternelle, et cependant ce soupir, que vous pourriez prendre pour un soupir de tristesse si je ne vous en donnais l'explication, était un soupir d'allégement.

L'absence de Jeannie allait me donner plus de liberté pour faire mes recherches sur la dame grise, et je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, cette dame grise était devenue la grande préoccupation de ma vie, sur laquelle je crains bien, quoique je ne sache encore comment, qu'elle n'ait quelque terrible influence.

De son côté, Jeannie, tout en me quittant avec un véri-

table regret, semblait cacher au fond de son cœur un sentiment analogue au mien. On eût dit qu'elle avait hâte de revoir sa mère pour lui confier quelque secret dont elle me faisait encore mystère.

Je revins tout pensif à Waston.

A cent pas des premières maisons, je rencontrai le maçon qui avait muré la porte de la chambre de la dame grise. Je lui fis, pour la troisième ou quatrième fois, raconter d'un bout à l'autre toute cette opération.

Puis je secouai la tête.

— Si c'est un véritable spectre, lui dis-je, si c'est un vrai fantôme, peu lui importe votre muraille de briques : de même que la dame grise passait par cette porte dont nul n'avait la clef, elle passera à travers votre muraille !

— Non, dit-il, car je lui ai fait un tour auquel elle ne s'attendait pas.

— Quel tour?

— J'ai fait bénir par le pasteur de Nothon l'eau avec laquelle j'ai délayé le plâtre qui a scellé les briques...

Et le maçon s'éloigna en me faisant de la tête un petit signe vainqueur, lequel me prouvait la foi profonde qu'il avait dans son expédient.

Et peut-être, en effet, mon ami, la foi de cet homme a-t-elle, dans son ignorance, scellé aussi sûrement dans sa tombe cette âme en peine que la croix de pierre qu'a placée sur cette tombe le révérend docteur Albert Martronius, maître en théologie.

En tout cas, je me trouvais seul dans le presbytère, ce que je désirais depuis longtemps, quoique je ne m'avouasse point ce désir à moi-même, et j'allais pouvoir me livrer librement à toutes les investigations qui me passeraient par l'esprit.

Cependant, il faut bien le dire, cette solitude ne m'arrivait point sans terreur. La solitude est antipathique à l'homme, et, pour qu'elle lui plaise, il faut que son esprit soit malade ou son cœur attristé.

La solitude est surtout effrayante pour lui, lorsqu'il s'agit de ces questions sombres et mystérieuses dans lesquelles n'ont rien à faire ni la raison, ni la science, ni l'intelligence humaine.

Lui faut-il affronter un de ces dangers inconnus et surhumains qui se reproduisent dans les ténèbres, c'est en ce cas surtout que la solitude double les proportions fantastiques de ce danger.

Alors, tout compagnon est un appui, ce compagnon fût-il une femme, un enfant, un chien; car la force appelle à son secours, comme une puissance bien autrement réelle que la force, la piété de la femme, l'innocence de l'enfant ou l'instinct de l'animal.

Je restais seul et complétement seul; Fidèle lui-même avait suivi sa maîtresse.

Donc, aucune ressource qu'en moi, aucune ressource que mon courage.

Au reste, ce courage dont je vous parle, mon cher Petrus, je n'en suis pas bien sûr moi-même; je n'ai jamais eu l'occasion d'éprouver sérieusement si, dans une circonstance donnée, je suis brave ou poltron. C'est ce que je saurai en face du danger que je cherche, si ce danger ne fuit pas devant moi.

Une seule fois, j'ai eu l'occasion de sentir rugir dans mon cœur toutes les colères du dédain, toutes les haines du mépris; ce fut le jour où monsieur Stiff étendait la main vers Jeannie pour lui faire violence, et où j'entrai au cri que poussa ma femme.

Mais cela était un danger commun, ordinaire, familier pour ainsi dire; un de ces dangers humains qu'on rencontre à chaque pas dans la vie, et devant lesquels il n'est pas permis à un homme de cœur de reculer.

Ce danger, pour me le faire combattre bravement, j'avais en moi et avec moi tous les droits du citoyen, de l'homme et de l'époux.

Le premier venu, appelé à l'aide par une femme en péril, eût fait ce que je fis.

Mais, dans le danger que j'allais chercher, car j'étais bien décidé à le chercher, je n'avais rien de tout cela.

Ce qui me faisait chercher ce danger, ce n'était pas un devoir, c'était une simple curiosité; si je le rencontrais, soit le jour, soit la nuit, c'était à Dieu seul qu'il me fallait demander secours contre lui; car Dieu seul, avec l'armure

céleste de la foi, pouvait m'aider à combattre un fantôme.

Il résulta de toutes ces réflexions que, lorsque je rentrai et que je me trouvai seul dans ce vieux presbytère tombant en ruines, face à face avec une tradition terrible, j'éprouvai un sentiment que la présence de Jeannie, si faible que fût la pauvre créature, avait suffi pour écarter jusque-là.

J'éprouvai un sentiment de persistante curiosité, mais en même temps d'invincible effroi.

Aussi, ce soir-là, résolus-je de ne rien entreprendre, et, sauf la présence de Jeannie, de passer ma soirée, comme j'avais fait la veille et les jours précédens, à lire ou à écrire.

Seulement, comme j'étais fort en retard avec vous, mon cher Petrus, je me décidai pour le second parti, et je résolus de ne me coucher que lorsque j'aurais mis vis-à-vis de vous ma relation au courant.

C'est ce que je fis, et, je dois le dire, comme cette relation embrassait toute la période de mon arrivée ici, et les premières recherches sur la dame grise; comme, dans ces premières recherches, était compris le double récit des deux apparitions, l'une à la voisine, pour annoncer la naissance des deux jumeaux Benters, l'autre au mineur pour annoncer le meurtre de John par son frère Clarentz, j'eus à lutter contre la faiblesse de notre pauvre organisation humaine, et je pus, dès la première nuit, prendre la mesure de mon courage.

Je ne sais si mon courage grandira, mon ami, ce qui est probable cependant, mais je sais que cette nuit-là il fut mis à une terrible épreuve, et que, s'il ne succomba point, c'est que le hasard, ou, disons mieux, c'est que la Providence ne lui donna pas une occasion de lutter.

Tout alla bien jusqu'au premier récit; mais, lorsque, dans cette sombre solitude où je me trouvais perdu, dans cette vaste salle dont ma lampe n'éclairait qu'une bien faible partie, laissant tout le reste dans l'obscurité, il me fallut commencer la fantastique narration, je sentis mon front moitir et ma main trembler.

Le silence lui-même me semblait une menace.

Cependant, je résolus de vaincre cette première atteinte de terreur; je regardai à ma droite et à ma gauche, puis derrière moi.

Les profondeurs de l'immense chambre se perdaient dans une inquiétante obscurité.

Ma raison me disait bien que je n'avais rien à craindre; mais que peut la raison contre des préoccupations du genre de celles qui s'étaient emparées de moi?

J'étais enveloppé d'une atmosphère pleine de torpeur et de frissonnemens.

Néanmoins, je pris le dessus et j'écrivis.

Mais, en écrivant, les gouttes de sueur tombaient de mon front, et mes doigts moites et humides laissaient leur trace sur mon papier.

J'achevai le premier récit, celui de la voisine.

Mais, au moment où j'allais commencer le second, celui du mineur, et où ma main inquiète en avait déjà écrit les premières lignes, ma lampe se mit à pétiller et parut s'en aller mourante.

J'eus beau essayer de la raviver en tirant la mèche avec mon canif, l'huile était épuisée, il n'y avait pas moyen de la faire vivre plus longtemps.

Je ne savais où trouver une autre lumière; d'ailleurs, cette autre lumière, je n'osais me mettre à sa recherche à la lueur décroissante de celle qui s'éteignait.

Je m'étais levé instinctivement; j'avais saisi la lampe; je la tenais serrée dans ma main; le crépitement qui annonçait sa fin devenait de plus en plus vif, au fur et à mesure que sa lumière devenait de plus en plus faible.

Enfin, elle jeta une clarté aussi brillante que rapide; pendant la seconde que dura cette clarté, mon regard embrassa tous les objets renfermés dans la chambre, meubles, ustensiles, tableaux; tous ces objets me paraissaient doués de mouvement et de vie.

Puis, la lampe s'éteignit, et je me trouvai dans la plus complète obscurité.

Oh! je l'avoue, en ce moment, mon cher Petrus, avec la lumière, la vie semblait m'abandonner; il y eut un instant où, à la sueur froide de mon front, au frissonnement

courant entre mes deux épaules, je crus que j'allais m'évanouir.

Justement alors une corde du piano de Jeannie se rompit, avec une si triste vibration qu'elle retentit jusqu'au fond de ma poitrine.

J'eusse poussé un cri de terreur si je n'eusse senti que le son de ma voix augmenterait encore ma terreur.

Surtout, j'eusse certainement laissé tomber ma lampe, si mes doigts crispés ne l'eussent enlacée comme une tenaille de fer.

Pendant plus de dix minutes, je restai debout et immobile.

Enfin, comme rien ne bougeait autour de moi, qu'aucun bruit ne se faisait entendre, que je ne pouvais pas demeurer éternellement ainsi, je résolus de regagner ma chambre.

C'était une grande résolution.

Le même escalier qui conduisait à la chambre de Jeannie, conduisait, vous vous le rappelez, à la chambre de la dame grise.

En me décidant à monter au premier, j'allais donc, pour ainsi dire, au-devant de l'apparition.

La porte murée et la précaution qu'avait prise le maçon de délayer son plâtre avec de l'eau bénite, précaution qui lui paraissait suprême, à lui, me paraissait bien insuffisante, à moi.

A ce moment, il me revint en mémoire qu'un instant j'avais eu la pensée de démolir cette muraille, et de visiter la chambre maudite.

Il est vrai que c'était en plein jour et à la lumière du soleil que cette pensée m'était venue.

Mais, pendant la nuit, mais, dans l'obscurité, mais tenant à la main cette lampe éteinte, à cette seule idée je frissonnais.

C'était, comme je l'ai dit, déjà beaucoup pour moi que de regagner ma chambre.

J'entrepris la périlleuse odyssée.

Sur ma route, et avant d'arriver à la porte de mon cabinet de travail donnant sur l'escalier, je heurtai un ou deux meubles.

A chaque fois, je m'arrêtai, pour donner au bruit causé par moi-même le temps de s'éteindre, et aux soubresauts de mes nerfs celui de se calmer.

Arrivé à la porte, j'hésitai à l'ouvrir.

Il me semblait que, de l'autre côté, la dame grise m'attendait debout.

Enfin, par un effort de ma volonté, je l'ouvris vivement.

Le corridor était vide.

Un rayon de lune passant par une vitre l'éclairait diagonalement.

Je tirai la porte derrière moi, sans me retourner.

Je craignais, en la laissant ouverte, d'être suivi ; par qui ou par quoi ? le savais-je ?... par ma propre terreur !

Je commençais alors de monter l'escalier, chaque marche craquait sous mes pas, et à chaque craquement je m'arrêtais en tressaillant.

A mesure que je m'approchais du premier palier, je montais plus lentement ; car, à mesure que je m'approchais de la chambre que nous habitions, Jeannie et moi, je m'approchais aussi de la chambre de la dame grise.

Sur le premier palier, je retrouvai le même rayon de lune que dans le corridor.

A l'aide de ce rayon, j'eusse pu plonger mon regard jusqu'au second étage, mais je n'osai point.

La porte de la chambre de Jeannie était ouverte : je me rappelai, en effet, l'avoir laissée ainsi.

Je m'élançai dans la chambre, et fermai la porte derrière moi à la clef et au verrou.

Faible rempart pour défendre un homme que ne rassurait pas une porte murée de briques !

Là, je me sentais un peu plus chez moi, cette chambre, que je voyais avec les yeux du souvenir, n'avait rien de cette teinte sombre et fantastique répandue sur le reste de l'habitation.

Je déposai la lampe sur une commode, et j'eus l'idée de battre le briquet et d'allumer une cire.

Je savais où trouver, sur la cheminée, le briquet, l'amadou et les allumettes.

La cire une fois allumée, j'étais à peu près sûr que la terreur à laquelle j'étais en proie s'évanouirait.

Mais pour l'allumer il fallait battre le briquet, et j'avais peur, à la lueur fugitive des étincelles, d'apercevoir quelque monstrueuse vision.

Je posai la main sur la cheminée ; je sentis le froid du briquet, le velouté de l'amadou ; mais j'écartai l'un et l'autre.

En les écartant, je fis tomber la pierre à feu.

Oh ! mon cher Petrus, l'étrange chose que la peur !

Cette pierre à feu fût tombée sur une des fibres les plus sensibles de mon cœur, que son choc n'eût pas vibré plus profondément dans ma poitrine.

Je compris que j'étais tout entier l'esclave de la nuit et de l'effroi, et je n'eus plus d'autre ambition que de gagner le lit, de me déshabiller et de me coucher.

Ce à quoi j'arrivai avec des tressaillemens sans nombre.

Au moment où je me mettais dans mon lit, le premier coup de minuit sonna.

Je tirai les draps et les couvertures par-dessus ma tête, et je comptai les onze autre coups aux battemens de mon cœur.

VI

PENDANT LE JOUR.

Le jour venu, les hallucinations reparurent.

Aussitôt réveillé, je sautai à bas du lit, je courus ouvrir les volets, et fis entrer un gai rayon de soleil dans la chambre.

Cette belle lumière dorée, en faisant danser une foule d'atomes joyeux, acheva de chasser tous les rêves de la nuit.

— O douce lumière du jour ! tiède haleine du Seigneur ! flamme vivante émanée de son regard divin ! jamais tu ne fus si bienvenue par un mortel que tu le fus

par moi dans la matinée qui succéda à cette terrible nuit.

Comment se fait-il donc, dites-moi, mon cher Petrus, mon grand philosophe, que notre âme, cette fille immortelle de Dieu, perçoive ses sensations d'une manière si différente, selon qu'elle les perçoit au milieu des ténèbres ou à la clarté du jour?

Il me sembla que toutes mes émotions de la nuit étaient un rêve sombre, un cauchemar hideux; j'eusse douté que ce que j'avais éprouvé, je l'avais éprouvé dans l'état de veille, si je n'eusse retrouvé à terre la pierre à feu que j'avais poussée hors de la cheminée, et, sur la commode, ma lampe éteinte.

Je sortis de la chambre et levai hardiment les yeux jusqu'au haut de l'escalier.

J'aperçus la ligne indiquant la maçonnerie nouvelle à l'aide de laquelle la porte de la chambre maudite était close.

La veille, j'avais passé là en baissant la tête.

Je haussai les épaules au souvenir de ma propre terreur; j'eusse voulu être devant une glace pour juger, par l'expression de ma physionomie, de la somme de mépris que j'avais pour moi-même.

Je descendis, et souris à ces craquemens de l'escalier qui m'avaient tant épouvanté la veille.

Puis, je rentrai dans mon cabinet.

Là, les traces de mes terreurs étaient encore plus flagrantes que partout ailleurs.

Une des chaises que j'avais heurtées en allant à la porte était renversée; et, ce qui dénotait bien autrement mon émotion, c'était la lettre que je vous écrivais, mon cher Petrus, et qui, interrompue au commencement du second récit, dénotait, par son écriture tremblée et par ses feuillets maculés de sueur, sous l'empire de quel effroi profond les dernières lignes avaient été écrites.

J'eus un instant l'orgueilleuse tentation de déchirer les deux dernières pages, de les recommencer, et de ne pas vous dire un mot de mes sottes terreurs: mais vous m'avez demandé la vérité, mon cher Petrus; je vous l'ai promise, je vous la dois, je vous la donne.

La vérité, quand on l'a promise, est une dette non moins sacrée que les autres dettes.

Seulement, permettez-moi de vous faire une observation.

Dans ce grand ouvrage que vous écrivez sur l'humanité, il est inutile que vous disiez : « Voici ce qu'a fait dans telle occasion, ou éprouvé dans telle circonstance monsieur le pasteur Williams Bemrode ; » contentez-vous de dire, sans me nommer : « Dans telle circonstance, dans telle occasion, voici ce qu'a éprouvé ou fait un homme sur la véracité duquel je puis parfaitement compter. »

Mon nom n'ajouterait rien à l'importance des faits, et pourrait me porter, étant connu, quelque préjudice dans l'esprit des demi-philosophes ou des demi-croyans que je suis à même de rencontrer par le monde.

Je résolus donc de tout laisser dans le *statu quo*.

Mais, pour vous prouver à quel point j'étais revenu de ces sottes craintes et le peu d'influence qu'elles avaient maintenant sur moi, je me remis à mon bureau, et je continuai le récit sur la même feuille, en le reprenant juste au point où je l'avais abandonné.

Vous pouvez voir, à la différence des écritures, la différence des sensations, et j'espère que vous me rendrez la justice de dire que celle qui suit est aussi ferme que celle qui précédait était tremblée.

Après le déjeuner que me prépara ma femme de ménage, lequel fut loin de valoir celui que, d'habitude, me préparait Jeannie, mais que je dévorai néanmoins, tant les émotions de la nuit m'avaient creusé l'estomac, je résolus de visiter en détail le jardin du presbytère, ce que je n'avais point fait encore.

Mais, d'abord, je fis une visite à la voisine, qui, la première, avait vu la dame grise ; puis, sous prétexte de mesurer la largeur de son jardin, à elle, pour le comparer à la largeur du mien, j'entrai dans ce jardin, et je m'avançai jusqu'à la plate-bande au-dessus de laquelle était suspendu le linge que la bonne femme était en train de relever lorsque la dame grise lui apparut.

Arrivé là, je m'arrêtai et je regardai résolûment du côté

de la porte du presbytère par laquelle la dame grise était sortie.

La porte resta fermée.

J'attendis cinq minutes.

Ce fut inutile : la dame grise avait peur, à ce qu'il paraît, de la lumière encore plus que je n'avais eu peur de la nuit.

Je souris de toutes mes frayeurs d'enfant.

Puis, repassant par la maison de la voisine, sans lui rien dire du motif qui m'avait attiré dans son jardin, je rentrai dans le village, fis le tour du presbytère, et pris le sentier qui conduisait à la montagne et que suivait le mineur lors de la seconde apparition du fantôme.

Je m'étais fait montrer dix fois la place où il s'était arrêté.

Je m'y arrêtai à mon tour.

Plus j'avançais dans mon expédition, plus je me sentais raffermi.

Il est vrai qu'un ardent soleil descendait du ciel en cascades de feu; il est vrai que les oiseaux chantaient en sautillant dans les buissons; il est vrai que les cigales grésillaient dans les grandes herbes; il est vrai que toute la nature en fête avait revêtu la robe de vie, et que son cœur battait à la fois dans les élémens, dans les animaux et dans l'homme.

Aussi, comme cette vie m'inondait ! comme mon cœur, atome détaché de ce cœur universel, battait joyeusement dans ma poitrine! Je me sentais aussi fort et aussi intrépide que j'avais été faible et timide la nuit.

Je ne me contentai pas d'attendre la dame grise; je la provoquai des yeux, je l'appelai du geste, je l'évoquai de la voix.

J'espérais que, quoiqu'il fût onze heures du matin, et que ce ne fût pas l'époque de son apparition, elle dérogerait à ses habitudes, et qu'elle allait m'apparaître.

Si elle commettait une pareille imprudence, elle pouvait s'attendre à être bien reçue!

Tandis que j'étais debout, dans la pose d'un exorciste, il me sembla voir s'agiter la porte immobile; je ne me

trompais pas ; la porte tourna lentement sur ses gonds et s'ouvrit.

. La dame grise avait-elle entendu ma voix ? La dame grise m'apparaissait-elle ? Allais-je me trouver face à face avec la dame grise ?

En tout cas, quoique mon cœur battît avec violence, je fis un pas vers la porte.

Une femme parut.... Mais, pardon de la déception, mon cher Petrus, ce n'était point la dame grise venant annoncer au village épouvanté quelque nouveau malheur.

C'était ma femme de ménage, venant cueillir dans le jardin des légumes pour mon dîner.

Je n'en résolus pas moins d'utiliser sa présence.

— Mary ! lui criai-je d'une voix ferme.

Elle reconnut ma voix, leva la tête et me chercha des yeux.

Puis, m'ayant aperçu :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle ; que faites-vous donc là ?

— Ne vous inquiétez pas de ce que je fais, pauvre femme, répondis-je superbement ; ce que je fais, je vous le dirais que vous ne sauriez le comprendre.... Je conjure les puissances mystérieuses de la nuit et de l'enfer. Venez à moi.

Elle me regarda avec étonnement ; je lui parlais d'un ton de commandement qu'elle ne m'avait jamais entendu prendre.

Elle vint à moi ; mais, afin d'obéir plus vite, elle se mit à couper le chemin en diagonale.

— Non, lui dis-je en étendant le bras pour l'arrêter, non, ce n'est pas cela.... Suivez le chemin du milieu, suivez-le gravement, lentement ; ayez l'air de glisser plutôt que de marcher ; passez devant moi en me faisant un signe de la main, et allez vous asseoir sur un banc de pierre, à l'ombre de l'ébénier....

— Oh ! dit la pauvre fille en riant, monsieur se moque de moi, c'est bien sûr !

— Faites ce que je vous dis, Mary ! répondis-je avec un ton de voix des plus impératifs.

— Mais, monsieur, je n'oserai jamais.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que l'ombre de cet ébénier est maudite, parce que c'est sur ce banc de pierre que s'asseoit la dame grise....

Je répondis avec un geste de dédain.

— Ainsi, vous avez peur ? lui demandai-je.

— Oui, sans doute, j'ai peur.

— Peur !... Est-ce que je ne suis pas là? Est-ce que je ne suis pas un homme prêt à vous défendre à la fois par les moyens temporels et spirituels, puisque je suis homme et prêtre à la fois?

— Le fait est que, si monsieur me dit qu'il n'y a rien à craindre...

— Je vous le dis.

— Alors, je suis prête à faire ce qu'ordonnera monsieur.

— C'est bien.... Suivez le chemin du milieu.

Elle suivit le chemin.

— Plus doucement.... On voit trop que vous êtes une créature humaine.... Glissez au lieu de marcher.

— Dame ! ça n'est pas facile de glisser ? si c'était l'hiver, sur la glace, je ne dis pas.

— Alors, plus doucement, plus doucement encore... Faites un geste en passant devant moi.... la!... Par ce geste défendez-moi de vous suivre.... C'est bien. Ah ! tu me défends de te suivre, esprit de l'enfer ! m'écriai-je ; tu vas voir comme je t'obéis!

Et je m'apprêtai à franchir la haie.

— Ah ! monsieur, dit Mary, prenez garde, vous allez déchirer votre culotte !

— Tais-toi, démon! lui répondis-je, et poursuis ton chemin.... Tu vois le cas que je fais de tes menaces :

Et, en effet, au risque de ce qui m'était prédit, j'enjambai la haie, et, comme avait fait le mineur pendant la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, je m'élançai sur la trace de la dame grise.

Je dis la dame grise, parce que j'avais fini par m'identifier avec la situation à ce point que, si Mary avait fait le moindre geste de menace, avait prononcé la moindre pa-

role de destruction, je lui sautais au cou et je l'étranglais !

Mais, par bonheur, elle eut la prudence de ne rien ajouter au rôle que je lui avais tracé ; elle alla tranquillement s'asseoir à l'ombre de l'ébénier, sur le banc de granit.

Et, quand elle y fut :

— Là ! est-ce bien comme cela, monsieur ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est comme cela, être fantastique ! lui répondis-je, c'est comme cela que tu épouvantes les autres ; mais moi, moi, tu ne m'épouvantes pas ! moi, je te brave ! moi, je te provoque ! moi, je t'insulte !... disparais, je te l'ordonne.

— Eh ! monsieur, dit Mary, je ne demande pas mieux ; il fait si humide dans ce méchant endroit, qu'on attraperait une pleurésie à y rester seulement dix minutes.

Et Mary voulut rentrer à la maison par le chemin le plus court ; mais je lui fis de la main un geste tellement majestueux, qu'elle décrivit une courbe dans laquelle je la suivis, pivotant sur moi-même comme la pointe d'un compas, sans la quitter une seconde du regard.

Je restai dans la même pose, avec le même commandement dans le geste et la même menace dans les yeux, jusqu'au moment où Mary, après avoir cueilli ses légumes et m'avoir regardé une dernière fois avec étonnement, eut disparu par la porte de la cour.

— Et maintenant, m'écriai-je, vienne la dame grise, voilà comment je la traiterai !

Puis, j'allai à mon tour m'asseoir à l'ombre de l'ébénier et sur le banc de granit, en disant :

— Pauvre femme ! elle avait peur !

VII

LA FIÈVRE CHAUDE.

Vous comprenez bien, mon cher Petrus, que ce n'était pas sans une certaine exaltation que j'en étais arrivé à ce degré d'héroïsme.

Pendant cette exaltation, je formai un projet.

Ce projet, c'était de faire abattre par le maçon la muraille qu'il avait construite, de faire ouvrir par le serrurier la porte fermée, et de visiter la chambre de la dame grise.

S'il devait exister quelque part un renseignement positif, c'était dans cette chambre.

Si, contre mon attente, je n'y trouvais aucun renseignement, ce fait de renverser la muraille, d'ouvrir la porte et de visiter la chambre, prouverait au moins à la dame grise le peu de cas que je faisais d'elle, puisque je forçais sa porte et visitais son établissement.

Après un pareil défi, voyant à qui elle avait affaire, je doutais qu'elle osât se frotter à moi.

En attendant, je rentrai dans le presbytère : car, ainsi que l'avait dit Mary, la place était fraîche, et je commençais à me refroidir.

Mon intention était, comme disent les Espagnols, d'attaquer le taureau par les cornes.

Aussi, je montai droit au second étage, et, après un moment d'hésitation, je dois l'avouer, je donnai dans la muraille, à l'endroit où cette muraille indiquait un raccord, un coup de poing qui eût pu, dans la circonstance d'un siége, et s'il se fût agi de démanteler une citadelle, remplacer avantageusement le coup de tête du bélier antique.

Le mur résonna sourdement.

Il devait être épais d'une double brique au moins.

Évidemment, pour démolir un pareil mur, il me fallait la pioche de mon ami le mineur.

D'ailleurs, mon intention n'était pas de le démolir moi-même, ni à l'instant même.

En me retrouvant en face de cette porte, j'avais décidé à part moi que c'était un acte qui méritait réflexion.

Il faut vous dire, mon cher Petrus, que, même en plein jour, le palier de la chambre de la dame grise est assez sombre, la lumière ne venant et ne montant jusque-là que par la fenêtre du premier.

Comme une trop longue station sur ce point pouvait apporter un changement fâcheux dans une résolution que je tenais pour bonne, je me hâtai d'ouvrir la porte du grenier et celle de la lingerie.

Par ces deux portes, comme par deux yeux ouverts sur le palier, une double lumière arriva.

J'entrai successivement dans l'une et dans l'autre des deux pièces accotant la chambre de la dame grise.

J'espérais toujours trouver une entrée communiquant avec cette chambre mystérieuse.

Un examen approfondi des murailles me prouva qu'il n'y en avait point.

Pendant cet examen, je me sentis refroidir de plus en plus ; bientôt je ne pus me dissimuler qu'un malaise inaccoutumé venait de s'emparer de moi.

Je descendis, et, quoiqu'on fût au cœur de l'été, je me fis allumer du feu ; mais malgré ce feu, dont je m'étais approché le plus près possible, assis dans un grand fauteuil, enveloppé de ma robe de chambre d'hiver, je ne pus parvenir à me réchauffer.

Le soir, ce malaise augmenta ; soit affaiblissement d'esprit, soit affaiblissement du corps, je vis arriver la nuit avec inquiétude.

Mes terreurs de la nuit passée, mes vaillances du jour, se livraient dans ma tête un étrange combat.

Je sentais venir la fièvre, avec la fièvre le délire, et, avec le délire, les visions fantastiques qui entourent le lit d'un fiévreux.

Heureusement que Mary, voyant la gravité que prenait mon indisposition, me proposa d'elle-même de passer la nuit auprès de moi.

J'eusse regardé comme une trahison envers moi-même,

comme une faiblesse de mon cœur, de lui faire cette demande ; mais, du moment où c'était elle qui s'offrait pour être ma garde de nuit, j'acceptai avec joie.

J'ai quelques notions de médecine : je pouvais donc juger par moi-même que mon état n'était point exempt d'une certaine gravité.

Les symptômes que j'éprouvais étaient ceux de la fièvre cérébrale.

Avant que le mal eût fait de plus grands progrès, j'ordonnai moi-même à Mary les boissons qui m'étaient nécessaires, et qu'elle s'empressa de préparer suivant mes prescriptions.

Puis, comme il y a, dans le traitement de la fièvre cérébrale, des questions qui exigent l'art du chirurgien, telles que la saignée, l'application plus ou moins opportune de la glace sur le front et sur les tempes, les sinapismes aux pieds et aux mollets, je prévins Mary de la nécessité qu'il y aurait, si j'étais atteint du délire pendant la nuit, d'envoyer chercher un médecin à Milfort.

Ce que j'avais prévu arriva, dans les conditions exactes où je l'avais prévu, tant la science est infaillible!

Vers onze heures, la fièvre redoubla.

Alors, toutes les idées incohérentes de la nuit passée se traduisirent pour moi en faits réels.

Quoiqu'il y eût deux bougies et une lampe allumées dans la chambre, je me figurai que j'étais dans l'obscurité la plus complète.

Cette obscurité m'inquiétait fort, à ce qu'il paraît.

Je criais de toutes mes forces :

— Allumez les bougies, allumez la lampe; voici minuit qui va sonner... voici la dame grise qui va venir!...

La pauvre Mary avait beau me répéter :

— Mais, monsieur Bemrode, vous êtes donc fou? mais, monsieur Bemrode, vous êtes donc aveugle? mais, monsieur Bemrode, vous ne voyez donc pas qu'il y a ici illumination complète? Tout ce que nous avons de cires et de lampes est allumé!

Je n'en continuais pas moins de crier à tue-tête :

— Allumez les bougies, allumez la lampe; voici minuit qui va sonner... voici la dame grise qui va venir!...

Aussi Mary attendait-elle avec une grande crainte le moment où l'horloge allait sonner.

Il n'y avait pas moyen de m'empêcher de l'entendre : le timbre vibrait juste au-dessus de ma tête. D'ailleurs, j'écoutais, l'œil ouvert, l'oreille tendue, avec toutes les facultés de mon cœur et de mon esprit.

Dès que le premier des douze coups retentit :

— Chut ! m'écriai-je, voici minuit qui sonne... voici la dame grise qui vient...

Et, à mesure que les douze coups retentissaient, je suivais la dame grise en disant :

— Voici la dame grise qui ouvre la porte d'en haut.. voici la dame grise qui passe à travers la muraille... voici la dame grise qui descend l'escalier... voici la dame grise qui s'arrête... voici la dame grise qui se décide à entrer ici, au lieu d'aller s'asseoir sous l'ébénier... voici la dame grise qui entre... voici la dame grise qui s'avance vers mon lit... voici la dame grise qui veut se coucher près de moi... Attends ! attends ! attends ! tu vas voir !...

Il paraît, mon cher Petrus, qu'il y avait dans tout cela un mélange d'illusion et de réalité.

Ce n'était pas la dame grise qui s'avançait vers moi : c'était Mary; elle ne voulait pas se coucher dans mon lit, elle voulait me faire prendre une potion calmante.

Mais, comme je me trompais à la fois sur son identité et sur son intention, je lui sautai à la gorge, je la terrassai, et j'allais probablement l'étrangler, quand, par bonheur, son mari, qui, d'après l'ordre que j'avais donné moi-même, venait s'informer s'il fallait aller à Milfort, entendit ses cris de détresse, monta les escaliers quatre à quatre, et se précipita dans la chambre au moment où la pauvre femme perdait la respiration et commençait même à croire qu'elle allait perdre la vie.

La lutte fut, à ce qu'il paraît, longue et acharnée entre moi et le nouveau venu.

Dans mon délire, j'étais convaincu que c'était à la dame grise elle-même que j'avais affaire, et, puisque je la tenais, j'étais décidé à en finir avec elle du coup.

Enfin, la fausse dame grise parvint à se tirer de mes mains, et, tandis que je me débattais entre les bras de

son mari, elle se hâta d'aller chercher du secours chez le maçon et le serrurier, qui accoururent.

Il ne fallut rien de moins que les efforts réunis de ces trois hommes pour me vaincre.

Je luttais en désespéré.

Enfin on parvint à me lier les mains et à m'attacher dans mon lit.

Aussitôt l'opération terminée, un de mes gardiens se détacha du groupe et courut jusqu'à Milfort chercher le médecin.

Au jour, le médecin arriva.

Il pratiqua deux saignées abondantes, qui me calmèrent un peu, m'appliqua de la moutarde aux pieds et de la glace sur la tête, prescrivit une ordonnance, et s'en alla, promettant de revenir le lendemain.

Le lendemain et les jours suivans, il revint, en effet, avec beaucoup de complaisance et d'assiduité.

Pendant cinq ou six jours, je demeurai entre la vie e la mort.

Enfin, ma jeunesse, la force de ma constitution, mon excellent tempérament, l'emportèrent, et j'entrai en convalescence.

Dans l'intervalle, une lettre était arrivée de Jeannie.

Jeannie avait fait la traversée de mer et le voyage de terre sans accident aucun; elle était tombée entre son père et sa mère au moment où les braves gens s'y attendaient le moins; elle me laissait à apprécier la somme de joie et de bonheur que sa présence avait répandue dans la maison.

Tout avait semblé la reconnaître et la saluer comme une amie : ses poules, ses oiseaux et même ses fleurs.

Elle avait rendu les quinze guinées à son père, qui ne voulait pas absolument les prendre, et qui n'avait consenti à les recevoir que lorsqu'il avait su que ce remboursement ne nous gênait en aucune façon.

Le lendemain, elle allait à Nottingham avec sa mère pour porter les vingt-cinq guinées à notre hôte le chaudronnier.

Elle terminait sa lettre en me promettant une bonne nouvelle pour son retour,

Vous n'imaginez pas, mon cher Petrus, quel bien me fit cette lettre.

C'était, au milieu de ma fièvre ardente, qui semblait avoir changé tout ce qui m'entourait en un désert de feu, une porte ouverte sur la fraîche oasis du passé ! c'était un retour fait en arrière sur une des haltes de mes jours de bonheur !

Je revoyais ce charmant petit presbytère de Wircksworth, avec son grand mur aux trois couleurs, sa fenêtre joyeuse, ouverte sur la campagne comme une bouche qui sourit ; sa ceinture d'aubépine, de lilas, de sureau ; ses grands peupliers se balançant comme des clochers mobiles ; sa cour animée et vivante ; son jardin plein de parfums, de fleurs et de chants d'oiseaux, et, au bout de ce jardin, près du massif où était le nid de fauvettes, la porte donnant sur la prairie sombre, le chemin longeant les saules, les saules ombrageant le ruisseau ; puis, le pré avec ses meules de foin odoriférantes, et ses touffes de vératrum si fraîches, si transparentes, qu'on eût dit des fleurs de verre prêtes à se casser sous les doigts.

Je fermai les yeux ; je posai cette lettre sur mon front, et je me transportai par la pensée au bord de ce petit ruisseau, le jour où j'avouais à Jeannie que je l'aimais...

O mon Dieu ! pourquoi donc est-ce toujours le passé qui est le temps du bonheur, et le présent le temps du regret ?

VIII

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE.

Si faible que je fusse encore, je m'empressai, dès le lendemain, de répondre à la lettre de Jeannie.

Je lui parlai de mon indisposition, mais sans lui en dire la cause.

Jugez, mon cher Petrus, si la préoccupation où me jette toute cette sotte affaire de la dame grise a cette influence sur moi, qui suis un homme plein de force et de courage, de me rendre malade, quelle influence elle aurait pu avoir

sur Jeannie, qui, n'étant qu'une femme, ne saurait opposer aux événemens une force égale à la mienne, un courage égal au mien.

Il est du devoir de l'homme et de la grandeur du philosophe de faire une part à la faiblesse du corps et à l'infériorité de l'esprit.

Ce fut pour cela que je décidai qu'avant le retour de Jeannie, j'aurais fait une visite dans la chambre de la dame grise.

Aussi, dès que je pus me tenir debout, comme il y avait déjà douze ou quinze jours que Jeannie était partie, et que, d'un moment à l'autre, elle pouvait être de retour, je fis venir le maçon.

Cet homme crut qu'il s'agissait sans doute d'un nouvel accès de fièvre chaude, et il arriva avec un paquet de cordes à la main et son manœuvre à ses côtés, afin d'avoir toute aide et toute facilité pour me ficeler sur mon lit, si besoin était.

Il me trouva assis dans un fauteuil et grelotant au coin du feu.

Cette ouverture de la chambre de la dame grise était chez moi une idée tellement fixe, que, pour la mettre à exécution, je n'attendais pas même que je fusse guéri.

Le maçon entr'ouvrit la porte et entra sur la pointe du pied, prenant toutes sortes de précautions.

Comme j'eus un doute de ce qui se passait dans son esprit, je le rassurai sur ses craintes.

Puis, je lui exposai comme quoi je désirais qu'il défît l'ouvrage qu'il avait fait, c'est-à-dire qu'il démurât la porte.

Mais il secoua la tête en disant :

— Monsieur Bemrode, vous me donneriez une demi-année de votre traitement, et même une année tout entière, que je ne ferais pas cela.

J'insistai, mais inutilement.

Il fit signe à son manœuvre de le suivre, et s'éloigna en répétant encore :

— Oh ! non, bien certainement, pas pour cent livres... pas pour deux cents livres sterling !... Je tiens trop au salut de mon âme !... C'est bon, l'argent, mais cela ne vaut

pas la damnation éternelle... Adieu, monsieur Bemrode!

Puis, arrivé à la porte, il cria une dernière fois.

— Adieu, monsieur Bemrode! et il referma la porte et s'éloigna en regardant derrière lui, comme s'il eût craint d'être suivi par la dame grise.

La timidité de cet homme produisit sur moi l'effet qu'elle devait naturellement produire, c'est-à-dire qu'elle exalta mon courage. Je me regardai comme un homme bien brave, puisque je voulais exécuter un acte auquel un de mes semblables n'osait pas même songer.

Je n'en fus que plus enhardi dans mon projet.

Je pensai alors au mineur qui avait vu la dame grise, qui l'avait poursuivie, qui l'avait adjurée; son courage, à cette époque, avait fait l'admiration du village tout entier, et, je dois le dire, cette nuit qui avait précédé le jour où j'étais tombé malade, en me rappelant ce que cet homme avait fait, moi qui n'osais me retourner, moi qui n'osais battre le briquet, moi qui, à minuit sonnant, avais fourré mon nez sous mes couvertures, en me rappelant, dis-je, ce courage, je l'avais sincèrement admiré.

Il me parut donc que cet homme était digne de devenir mon compagnon dans cette aventureuse entreprise, et je le fis prier à son tour de venir me voir.

Il n'était pas chez lui : il travaillait aux mines.

Mais, par bonheur, comme le lendemain était un dimanche, il devait revenir à son domicile le soir même.

Les six autres jours de la semaine, il couchait dans les mines.

Le soir, il rentra à sept heures.

A huit, il frappait à la porte du presbytère, n'ayant pris que le temps de souper.

J'ai assez étudié les hommes, mon cher Petrus, pour savoir quelle différence il y a, même chez les organisations les plus fortes, entre un estomac vide et un estomac plein. Je me félicitai donc d'avoir affaire à un estomac plein, dans l'espérance que je trouverais pour doublure à cet estomac un plus cœur courageux que ne l'eût été celui d'un estomac vide.

En effet, il entra dans ma chambre le sourire sur les lèvres.

— Allons! confiance, pensai-je, j'ai trouvé mon homme!

Mais, aux premiers mots que je lui dis de mon projet :

— Monsieur Bemrode, me répondit-il en secouant la tête, vous me donneriez une année de vos appointemens, et même deux, que je ne ferais pas ce que vous me demandez... Non, pas pour deux cents livres sterling... pas pour quatre cents!

— Pourquoi cela? lui demandai-je.

— Pourquoi cela? Vous me demandez pourquoi cela? Mais parce que la dame grise pourrait être dans sa chambre, donc!

— Eh bien! après?... N'est-ce pas une vieille connaissance à vous?

— Sans doute.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'une nuit vous l'aviez vue?

— Oui, certes, mais c'est justement parce que je l'ai vue que je ne me soucie pas de la revoir.

— Cependant, pour l'avoir vue, il ne vous est arrivé aucun malheur, il me semble?

— Monsieur Bemrode, je ne la cherchais pas. Si elle m'est apparue, c'est qu'elle avait décidé de m'apparaître; cela lui convenait ainsi, et ma témérité n'était pour rien dans le spectacle auquel j'assistais. Cependant, vous le voyez, de ce que je l'ai aperçue une fois, de ce que je l'ai imprudemment poursuivie, audacieusement adjurée, la moitié de mes cheveux a blanchi!... Monsieur Bemrode, coure après la dame grise qui voudra, ce ne sera point moi, je vous le jure! Il ne faut pas tenter Dieu, monsieur Bemrode!

Et, pivotant sur ses talons, il se retira en répétant :

— C'est-à-dire que pour cinq cents livres sterling, c'est-à-dire que pour mille, je ne ferais pas ce que vous me demandez... Adieu, monsieur Bemrode!

— Ah! pardieu! me dis-je, il paraît que j'ai affaire à de fiers poltrons! Eh bien! je n'en aurai pas le démenti; ce qu'ils n'osent pas faire avec moi, je le ferai tout seul.

Et j'envoyai chercher la pioche du maçon.

Mais il me la refusa, se doutant à quel usage je voulais la faire servir.

Alors, j'envoyai chercher la bisaigüe du mineur; mais il répondit :

— Merci, je sais ce que monsieur Bemrode en veut faire!

Vous comprenez, mon cher Petrus, combien tous ces refus me grandissaient à mes propres yeux.

J'avais cent coudées, et je regardais tous les hommes du haut de mon orgueil!

Je me mis à chercher moi-même dans tous les coins du presbytère, et finis par trouver un ciseau, un marteau et un levier.

C'était tout ce qu'il me fallait pour accomplir l'opération.

Seulement, une fois que j'eus sous la main ces différens objets, je résolus d'attendre encore un jour ou deux, afin que mes forces fussent bien revenues.

J'ai oublié de vous dire que, de peur de nouvelles crises, la nuit, je faisais coucher dans ma chambre le mari de ma femme de ménage.

Le jour venu, je le renvoyais.

Peut-être aussi, je vous l'avouerai, puisque j'ai pris l'engagement de tout avouer, peut-être aussi n'étais-je pas fâché de me donner ce compagnon et cet allié contre la dame grise, juste au moment où je préparais contre elle une si terrible expédition.

Vous savez à quel point je la méprisais pendant le jour!

De ce mépris, il résulta qu'un beau matin je pris mon levier, mon ciseau, mon marteau, et que je montai au second étage, bien résolu à commencer ma brèche.

Ce maudit second étage était sombre en diable, et me produisait une impression singulière chaque fois que je l'abordais.

Ma résolution, bien prise sur le palier du premier étage, chancelait à chaque marche que je montais, et finissait toujours par venir trébucher à la dernière.

J'eus recours à mon reconfort ordinaire ; j'ouvris la porte du grenier et celle de la lingerie, et, moyennant ces deux ouvertures, je vis clair sur le palier.

D'ailleurs, j'entendais Mary aller et venir dans la mai-

son. Je lui criai de ne point quitter le presbytère sans m'en prévenir.

Puis, rassuré par la promesse qu'elle me fit, je me mis à l'œuvre.

D'abord, je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, je frappai mollement, à côté du ciseau aussi souvent que dessus; mais enfin ma main se raffermit, mes coups devinrent plus vigoureux et plus sûrs, les premiers fragmens de la muraille volèrent en éclats. Je m'échauffai au travail, et je finis par y prendre cette ardeur fiévreuse que l'homme met à toute œuvre de destruction. En moins d'un quart d'heure, le mur fut entièrement percé, et, de l'autre côté des briques, je sentis la porte.

Alors, j'eus recours au levier; je l'introduisis dans le trou creusé par le ciseau, et, pesant de l'intérieur à l'extérieur, je parvins à ébranler d'abord, et ensuite à faire sauter quelques briques.

Par cette ouverture, j'aperçus une partie de la porte.

C'était une vieille porte de chêne avec des clous de cuivre; le chêne était vermoulu, les clous étaient oxydés.

On eût dit la porte d'un souterrain, d'un cachot, d'une prison, de quelque endroit terrible enfin.

J'avoue que je frissonnai en voyant cette porte.

— Mary! criai-je, vous êtes toujours là?

— Oui, monsieur, me répondit celle à qui je m'adressais.

— Que faites-vous?

— Le déjeuner de monsieur.

— Ne le quittez pas!

— Je n'aurai garde... Bon! pour que le lait se sauve!

Vous n'avez pas idée, mon cher Petrus, combien en certaines circonstances il suffit de peu de chose pour vous remettre le cœur. Quant à moi, je sais que ce petit dialogue, si court et si insignifiant qu'il fût, me fit très grand bien. A cette certitude que mon lait ne pouvait se sauver, parce que Mary veillait dessus, je me sentis de nouveau plein de courage, et je me remis au travail avec plus d'ardeur que jamais. En un instant, le tiers inférieur de la porte fut dégagé, malgré la résistance du ciment, et cette

résistance fut grande; mon ami le maçon avait fait les choses en conscience.

J'avais commencé par curiosité, je continuai par orgueil.

— Ah! me disais-je à chaque brique que je faisais sauter, ah! un maçon dont c'est l'état de démolir, ah! un mineur dont c'est l'état de creuser, n'osent ni creuser ni démolir! Il ont peur, les lâches! et c'est moi, un homme d'église, qui leur donne l'exemple du courage! en vérité, c'est honteux pour eux! Il est vrai qu'en même temps c'est bien glorieux pour moi! Quel malheur qu'un pareil acte d'intrépidité, connu et apprécié dans un pauvre petit village du pays de Galles, reste ignoré du monde! Supposez des moyens de publicité mis à ma disposition, et, dans quelques jours, la moitié de l'Angleterre ne s'occupe plus que de moi. On dit : « Savez-vous ce qu'a fait le brave, le courageux, l'héroïque Bemrode? le savez-vous? Non. Eh bien! voici ce qu'il a fait... »

Malheureusement, juste en ce moment, j'entendis fermer la porte du presbytère.

— Mary! criai-je, Mary! ou allez-vous? Je vous avais défendu de sortir.

Personne ne me répondit.

Je descendis précipitamment.

Mon déjeuner était prêt, et Mary était purement et simplement sortie pour aller chercher du sucre chez l'épicier.

Je la suivis des yeux dans sa course d'un instant; je la vis entrer dans la boutique du marchand, et revenir au presbytère munie de la denrée coloniale qu'elle avait été chercher.

Cela me conduisit à me demander à moi-même pourquoi, dans les colonies, il n'y avait point de traditions pareilles à celles que j'étais occupé à combattre, et je me répondis avec une justesse qui, je le crois, vous frappera, qu'à la Jamaïque, à Saint-Domingue, à la Havane, à l'île Bourbon et à l'île Maurice, sous ce beau ciel pur, avec ce soleil sans nuages, cette lune sans voile, cette terre sans brouillards, cette création aux contours nettement découpés, cette atmosphère limpide, ces lointains bleus, il n'y avait pas un refuge pour les pauvres ombres.

Que ferait un spectre dans tout ce paysage torride, presque aussi ardent la nuit que le jour, sans la plus petite brume?

Où se réfugier?

Il serait éventé, traqué, surpris, dix minutes après qu'il se serait hasardé à sortir hors de terre!

A tous ces fantômes de notre imagination il faut l'atmosphère épaisse et brumeuse du Nord; il faut les vieilles tours au bord des lacs; il faut le vent de la nuit sifflant dans les roseaux; il faut les émanations d'une terre humide; il faut la grande herbe verte des cimetières; il faut la dalle glissante des cloîtres, la pierre mouvante des tombes, que la pluie descelle, que la mousse ronge, que la superstition soulève.

Voilà pourquoi, comme ces peuplades vaincues qui reculent, disparaissent et s'anéantissent peu à peu devant le vainqueur, voilà pourquoi les revenans, les fantômes, les spectres se sont réfugiés parmi les hommes du Nord, dans les noires forêts de l'Allemagne, dans les vieux châteaux de la Suède, dans les hautes montagnes de l'Écosse, dans les sombres vallées du pays de Galles, et dans ces grandes plaines de l'Irlande qui semblent des lacs de verdure.

Je ne vous cacherai pas que je fus très content de la définition.

Convenez, en effet, mon cher Petrus, que la solution du problème est des plus ingénieuses, et qu'il fallait, pour la donner aussi claire et aussi précise que je vous la donne, cette limpidité d'esprit, cette netteté d'idées que je conserve même au milieu des plus graves préoccupations, même au sein des plus grands dangers.

Cette satisfaction bien naturelle de moi-même m'amena à penser que ce serait un bel ouvrage à faire que celui des traditions superstitieuses des différens peuples, modifiées selon leur climat et leur latitude, depuis les Égyptiens jusqu'à nous.

Ce serait tout simplement l'histoire poétique du monde.

— Pourquoi ne ferais-je pas cette histoire poétique, bien autrement curieuse, bien autrement pittoresque, bien autrement philosophique que l'histoire universelle de Bossuet? Pourquoi ne la ferais-je pas? m'écriai-je, au lieu de

cette aride et sèche chronique des Gallo-Kymris, qui ne sera jamais, à tout prendre, que celle d'un petit peuple étant né, ayant vécu, s'étant éteint dans des conditions inférieures, soit qu'il ait fait partie à des époques reculées, des trois ou quatre cents peuplades de la Gaule, soit qu'il ait été aggloméré aux Pictes de César, aux Saxons d'Harold ou aux Normands de Guillaume.

Et, illuminé d'une idée subite, je m'élançai dans mon cabinet, je déchirai la page sur laquelle étaient inscrits ces mots : « HISTOIRE DES GALLO-KYMRIS, avec de nouvelles recherches sur leur origine, leurs mœurs, leur angue, leurs migrations, leur lutte pendant cinq cents ans contre la Grande-Bretagne, et leur décadence dans le dernier siècle, » et j'écrivis sur la page suivante : « TRADITIONS SUPERSTITIEUSES DU MONDE ENTIER, ou *Histoire des spectres, des fantômes, des larves, des lamies, des ombres, des revenans, des apparitions, des vampires et des goules*, depuis Homère jusqu'au père Griffet. »

IX

STRATÉGIE.

— Ah ! ah ! dit Mary en rentrant, c'est vous, monsieur Bemrode... Bon ! ce n'est point la peine de vous mettre à l'ouvrage ; vous allez déjeuner.

— Pourquoi, lui demandai-je en me levant et d'un air sévère, car il me semblait que je devais maintenir la situation à la hauteur où je l'avais conduite, pourquoi êtes-vous sortie malgré ma défense, femme ?

— Sortie malgré votre défense ? répéta Mary tout étonnée. Est-ce que c'est sortir, cela, traverser la place pour aller chez l'épicier ?

— N'importe ! du moment où vous vous absentiez, il fallait me le dire.

— Ah ! par ma foi ! monsieur Bemrode, je vous ai vu si occupé à votre démolition, que je n'ai pas voulu vous déranger pour cela.

— C'est bien ; je vous le passe cette fois-ci ; mais tout

à l'heure, attendu que madame Bemrode peut arriver d'un moment à l'autre, vous allez ranger la chambre du milieu.

— Tout de suite, monsieur Bemrode, pendant que vous déjeunerez... Quand vous remonterez, ce sera fait.

— Non pas, non pas! m'écriai-je. Pendant mon déjeuner, servez-moi... Vous savez que le médecin a recommandé de me laisser seul le moins possible.

— Ah! quand vous aviez la fièvre chaude; mais, maintenant que vous ne l'avez plus...

— Elle peut revenir... Imprudente!

— Mais, en ce cas, monsieur Bemrode, si vous me gardez toute la journée, il serait juste de doubler mes gages... C'est comme si vous gardiez mon mari toutes les nuits, il faudrait me prévenir.

— Votre mari vous sera rendu au retour de madame Bemrode, ma fille, répondis-je en m'adoucissant, et une suffisante indemnité vous sera comptée pour le dérangement que j'aurai occasionné dans votre vie.

— Ah! si vous êtes juste comme cela, il n'y a plus rien à dire qu'à se mettre à vos ordres, monsieur Bemrode.

— Mes ordres, vous les avez reçus, lui dis-je majestueusement.

Et je déjeunai plus solidement que je n'avais fait encore depuis ma maladie, d'abord parce que la santé revenait ramenant l'appétit, ensuite parce que j'avais besoin, pour l'opération qui me restait à achever, d'ajouter des forces nouvelles aux forces que j'avais déjà.

Un verre de vin pur couronna le repas, et fit, avec une douce chaleur, couler dans mes veines un courage nouveau.

Quant à Mary, elle était si contente, à ce qu'il paraît, de la promesse que je lui avais faite, qu'elle monta en chantant une vieille chanson galloise, sans s'inquiéter de l'œuvre que j'accomplissais au second.

Moi, qui savais ce que j'allais faire, je montai plus grave et plus réfléchi.

Le palier était redevenu sombre: sans doute, en mon absence, le vent avait repoussé les deux portes.

J'eus le courage de les rouvrir.

Il est vrai que j'entendais toujours Mary chantant sa chanson.

Je repri mon levier, et je continuai à faire sauter les briques. Au bout d'une demi-heure la porte était complétement démasquée.

— Mary ! appelai-je.

— Eh ! monsieur ? fit la bonne femme en accourant sur le palier.

— Mary, lui dis-je, connaîtriez-vous, par hasard, dans la maison, quelque vieille clef qui pût ouvrir la porte de la chambre du milieu ?

— Comment, de la chambre du milieu ?

— Oui... de la chambre de la dame grise.

— Jésus Dieu ! s'écria Mary en joignant les mains, vous oseriez ouvrir cette porte, monsieur Bemrode ?

— Pourquoi pas ? répondis-je en me redressant.

— Tiens, au fait, dit Mary, pourquoi pas... puisque la dame grise ne paraît que la nuit, et, encore, la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel ?... Attendez, monsieur Bemrode, je vais en chercher, des clefs, et autant que j'en trouverai, je vous les apporte.

Et elle descendit pour aller chercher tout ce qu'il y avait de clefs dans la maison.

— Mary ! lui criai-je, Mary ! montez, au lieu de descendre.

Mais elle n'écoutait pas quoiqu'elle entendît, répondant avec beaucoup de justesse, tout en s'éloignant :

— Puisque vous demandez des clefs, monsieur Bemrode, il faut bien que je vous en cherche.

J'aurais pu descendre aussi et me livrer à la même recherche qu'elle ; mais je me contentai de descendre quelques marches et de l'attendre. Cinq minutes après, elle monta avec une douzaine de clefs.

— Tenez, dit-elle. Oh ! mon Dieu ! quel ravage vous avez fait !

— Vous voyez, Mary, lui dis-je tout glorieux, j'ai fait ce que n'ont osé faire ici le maçon ni le mineur.

— Oh ! parce que vous êtes un homme instruit, vous, monsieur Bemrode, et que vous ne croyez pas à toutes ces

bêtises-là... C'est bon pour nous autres, pauvres gens du peuple.

Mon orgueil se révolta à cette idée que j'allais perdre, grâce à mon incrédulité supposée, tout le bénéfice de mon courage.

C'était bien la peine de m'être mis tout à fait au-dessus du vulgaire par mon intrépidité, pour n'en pas tirer un autre mérite que celui d'esprit fort.

Ce que j'ambitionnais, ce n'était point la réputation d'esprit fort, c'était celle de *cœur fort*.

— Mary, dis-je gravement, vous parlez avec une grande légèreté, ce me semble, des mystérieux problèmes de la tombe et des sombres secrets de l'éternité.

Au lieu de détruire cette superstitieuse croyance des apparitions, l'histoire profane et l'histoire sainte la consacrent par des exemples.

Oreste, au dire d'Eschyle, était poursuivi par l'ombre de son père, qui lui ordonnait de le venger; Ninus, au dire d'Hérodote, sortit de son tombeau pour venir reprocher sa mort à Sémiramis; la Bible raconte que, sur l'évocation de Samuel, le spectre de la pythonisse d'Endor apparut à Saül; Plutarque affirme qu'à Sardes, le fantôme de César se dressa devant Brutus, et le prévint qu'il le reverrait à Philippes; l'apparition du père d'Hamlet est une tradition nationale consacrée par le divin Shakespeare; on prétend que, pendant la nuit qui précéda la bataille de Bosworth, Richard III revit une partie de ses victimes, dont les ombres sanglantes revinrent pour le maudire et lui annoncer sa mort; enfin, des gens dignes de foi, comme la voisine et le mineur, affirment avoir vu la dame grise.... C'est donc à mon grand courage qu'il faut faire honneur de la résolution que j'ai prise, et non à mon incrédulité.

Mary me regardait avec admiration.

— Est-ce étonnant comme vous dites tout cela, monsieur Bemrode !... vous le dites si bien, que voilà que je n'ai pas plus peur que vous, moi !... Essayez-donc toutes ces clefs-là, monsieur Bemrode. Ah ! je suis un peu curieuse de savoir ce qu'il y a dans la chambre de cette sorcière de dame grise ! Tenez, voilà une clef qui me fait l'effet d'aller à la serrure.

En disant ces mots, elle me présenta une clef.

Je la pris.

— La ! dit-elle, essayez-la bien vite.

Je l'approchai de la serrure.

Mais, je dois le dire, mon cher Petrus, quel que fût mon courage, il ne parvenait pas à tempérer entièrement mon émotion.

Mon esprit supérieur avait beau commander à mon corps, l'âme avait beau vouloir gouverner la matière, la matière tremblait.

Mary s'aperçut de cette agitation involontaire.

— Ah ! c'est drôle, dit-elle, comme vous tremblez !

— Je crois, ma chère Mary, lui dis-je, que je viens d'être repris d'un accès de fièvre.

— En effet, c'est extraordinaire.... sans compter que vous avez l'eau qui vous coule du front.... Essuyez-vous, monsieur Bemrode, et donnez-moi cette clef.... je vais essayer, moi.

Et, comme mon tremblement continuait, et que mes dents commençaient de claquer :

— Oh ! c'est bien la fièvre, dit Mary. Voulez-vous aller vous coucher, monsieur Bemrode ? Je tâcherai d'ouvrir la porte toute seule, et j'irai vous dire ce qu'il y a dans la chambre.

Cette proposition me rappela à moi ; j'avais honte qu'elle me fût faite par une femme.

— C'est vrai que j'ai la fièvre, répondis-je ; c'est vrai que je grelotte ; c'est vrai que je tremble ; c'est vrai que mes dents claquent.... Seulement, qui est-ce qui est agité ainsi ? Le corps que la maladie secoue, mais l'âme immortelle plane au-dessus de toutes ces misères.... Mon âme me donne la force de rester ici.... Essayez vos clefs, Mary, essayez-les, et, si une d'elles va à la porte, ouvrez-la.... si forte que soit la fièvre, je serai plus fort qu'elle !

Mary me regarda avec étonnement ; elle ne comprenait pas cette suprême dignité.

Mais, comme l'ordre que je lui donnais était parfaitement clair, comme il n'y avait point à s'y tromper, elle sesaya d'abord une clef que je lui indiquai, ensuite toutes

les autres, sans qu'une seule pût même tourner dans la serrure.

— Ah ! dit Mary, quand la dernière eut résisté, quel malheur ! j'avais tant envie de voir ce qu'il y a dans cette maudite chambre !

Ce fut à ce mot, mon cher Petrus, que je remarquai la différence qu'amène, dans l'expression et dans la signification d'une phrase, le changement de place d'une épithète.

Moi, à la place de Mary, j'eusse dit : *cette chambre maudite !* et l'expression devenait terrible ! et elle était à la hauteur de la situation !

Comme sans doute la bonne femme n'était point d'une nature assez distinguée pour éprouver à mon unisson, elle dit : *cette maudite chambre !* et, alors, l'expression cessa d'être dramatique, et elle devint presque burlesque.

Je réfléchissais à cela, et, tout en y réfléchissant, je sentais ma fièvre se calmer, lorsque, après avoir regardé autour d'elle avec dépit, Mary s'écria tout à coup :

— Mais vous avez là bien mieux qu'une clef, monsieur Bemrode; vous avez un marteau, un ciseau et un levier... Bon ! puisque vous avez pu trouer une muraille, vous ferez bien sauter une porte !

— Ah ! ah ! lui dis-je, oui, c'est vrai.... J'ai là un marteau, un ciseau et un levier....

— Bon ! attendez.... est-ce que vous ne savez pas comment on fait sauter une porte ?

— Non.... si.... mais....

— Rien de plus simple ; vous passez le bout de votre levier entre la muraille et la serrure, puis vous faites une pesée, et....

— Ah ! je fais une pesée ?...

— Oui.... tenez, monsieur Bemrode, ramassez le levier.

— Bien.... je comprends....

Je ramassai le levier ; mais je ne puis pas vous dire, mon cher Petrus, c'était sans doute un effet de la fièvre, je ne puis pas vous dire combien il me sembla peser.

J'essayai de le glisser à l'endroit indiqué ; j'y parvins

même ; mais cet effort m'avait sans doute épuisé, car je ne pus ébranler la porte.

A la vérité, je n'oserais dire que j'employasse toutes mes forces. En me trouvant acculé à l'exécution de l'acte que j'avais si longtemps rêvé, il me semblait commettre une espèce de sacrilége.

Mary s'aperçut de la faiblesse avec laquelle j'agissais.

— Ah ! monsieur Bemrode, fit-elle, j'avais bien raison de vous dire que vous étiez malade; vrai, vous n'êtes pas plus fort qu'un enfant.... attendez, attendez !

Et, saisissant l'extrémité de la pince, elle fit, comme elle l'avait dit, une pesée, mais si solide, mais si vigoureuse, qu'à la première pression la porte craqua, qu'à la seconde, elle s'ébranla, et qu'à la troisième elle s'ouvrit toute grande.

Un double cri s'échappa de nos deux poitrines, poussé en même temps, de sorte que je ne saurais dire, mon cher Petrus, si ce fut Mary qui poussa le cri de terreur et moi le cri de joie, ou bien si ce fut au contraire Mary qui poussa le cri de joie et moi le cri de terreur.

Au reste, singulier effet du contre-coup causé par l'ouverture subite de cette porte ! Mary resta penchée en avant à croire qu'elle allait choir sur le nez, et moi renversé en arrière à croire que j'allais tomber sur le dos !

X.

CE QU'IL Y AVAIT DANS LA CHAMBRE MURÉE.

Malgré la différence de nos positions, nos regards plongèrent en même temps jusqu'au fond de la chambre.

Les volets étaient fermés, et comme, excepté quelques ouvertures par lesquelles il semblait voir passer l'ongle destructeur du temps, aucune baie ne laissait pénétrer la lumière du dehors, la chambre resta dans l'obscurité.

Néanmoins, grâce au peu de jour qui entrait par la porte enfoncée, l'obscurité n'était point tellement épaisse, qu'on ne pût distinguer dans la pénombre un vieux bahut placé entre les deux fenêtres, un vieux lit placé en face

du bahut, quelques chaises boîteuses et quelques escabeaux vermoulus éparpillés çà et là sur le plancher.

Tout à coup, je m'écriai en étendant la main et en pâlissant :

— La dame grise ! la dame grise !

Mary n'en écouta pas davantage, et, se précipitant par les escaliers, elle descendit cinq ou six marches.

Ces cinq ou six marches descendues, elle se retourna.

Voyant alors qu'au lieu de fuir comme elle je venais de m'asseoir sur le palier, à l'endroit même où je me trouvais, la main toujours étendue vers l'objet que j'avais indiqué, elle reprit courage, et, en me demandant : « Où cela ? où cela ? » elle remonta une à une et lentement les marches descendues, revint près de moi, et, oubliant sans doute, dans sa terreur, la distance qu'il y avait entre nous deux, puisqu'elle était la servante et que j'étais le maître, elle s'appuya familièrement sur mon épaule.

— Eh bien ! mais qu'avez-vous donc vu, monsieur Bemrode ?... mais parlez donc !

Je ne sais pourquoi, mon cher Petrus, je gardais un silence si obstiné ; il n'y avait certes, dans ce silence, ni entêtement, ni dédain. Deux ou trois fois, j'essayai de parler ; mais la voix s'arrêta dans le pharynx, *vox faucibus hæsit*, sans pouvoir aller plus loin.

Seulement, je montrais l'objet que, au premier abord, j'avais pris pour la dame grise, et qui, se dessinant peu à peu à mes regards, de plus en plus habitués aux ténèbres, prenait la forme d'un vêtement de femme suspendu près du lit et surmonté d'un bonnet.

Or, par un carreau cassé, et par une ouverture du volet, le vent passait, et, agitant doucement ces habits, avait donné à un vêtement inerte et vide l'apparence de la vie et du mouvement.

— Eh bien ! quoi ? demanda Mary.

Je continuais de montrer du doigt l'objet qui nous avait effrayés.

— Là, murmura Mary, là ?

Et elle étendit la main dans la même direction que la mienne. Je fis un effort : un mot s'échappa.

Il est vrai que ce mot était un monosyllabe.

— Oui, répondis-je.

— Ah çà! mais vous ne voyez donc pas que c'est une vieille robe pendue au mur, ce que vous me montrez là?

L'étrange chose qu'une hallucination, mon cher Petrus! et comme cela m'explique le fameux mirage qui trompe les voyageurs dans le désert, qui les attire à lui, et qui, lorsqu'ils sont arrivés sur la lisière d'une forêt ou d'un lac imaginaire, disparaît tout à coup!

A cette simple parole de Mary, l'illusion cessa, la dame grise s'évanouit, et les objets que j'avais devant les yeux m'apparurent sous leur véritable aspect.

— Ah! m'écriai-je en riant de moi-même, et puis peut-être un peu aussi de satisfaction de ce qu'au lieu d'avoir affaire à la morte, nous allions avoir affaire à ses habits, ah! la bonne histoire!

Et j'essayai de me relever; mais, vous le savez, mon cher Petrus, le rire produit une telle déperdition de forces, que je ne pus y réussir du premier coup, et que je retombai sur mon derrière.

— Bonne histoire tant que vous voudrez, monsieur Bemrode! s'écria Mary; mais, moi, j'appelle cela une mauvaise farce... Jésus Dieu! parce que vous n'avez pas peur, vous; parce que vous êtes brave comme Judas Machabée, est-ce une raison pour faire mourir de peur une pauvre femme?... Ah! mais, continua-t-elle en entrant dans la chambre, c'est qu'au premier abord j'ai donné dedans... savez-vous que vous êtes un peu farceur, monsieur Bemrode, pour un homme d'église?

Et, tout en disant cela, elle avait pénétré jusqu'au pied du lit.

Arrivée là, elle se retourna vers moi.

— Eh bien! venez donc! dit-elle.

Pendant le mouvement qu'elle avait fait en avant, je m'étais relevé.

— Eh bien! répéta-t-elle, vous ne venez pas?

— Ma chère amie, lui dis-je, depuis trois ans peut-être que ces fenêtres n'ont été ouvertes, la chambre doit horriblement sentir le renfermé, et les mauvaises odeurs me sont insupportables... Ouvrez les fenêtres d'abord, et ensuite j'entrerai.

— Oh ! c'est juste, monsieur Bemrode, dit la bonne Mary ; le fait est que la chambre a besoin d'air... Attendez, je vais lui en donner.

Et elle alla successivement aux deux fenêtres, qu'elle ouvrit et dont elle poussa en dehors les volets tout disloqués.

La lumière fit irruption dans la chambre, et y entra comme entre l'eau dans un bassin par une écluse qu'on lève, c'est-à-dire par flots, par vagues, par torrens.

Je n'ai rien vu au monde de plus triste que cette chambre, où chaque chose semblait un exemple vivant de la maxime de l'Evangile : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Chaque chose, en effet, semblait n'attendre que le contact d'un corps matériel et solide pour s'anéantir.

La tapisserie pendait en lambeaux ; le fond du lit était désanglé, et les matelas tombaient à terre ; les dalles formant le plancher étaient couvertes d'une poussière épaisse d'un demi-pouce, et qui semblait le détritus de trois siècles ; une glace qui continuait d'orner la cheminée paraissait, à force de solitude et d'obscurité, avoir perdu la faculté de reproduire les objets ; enfin, chose qui exerça tout particulièrement mon imagination, plusieurs cordes de longueurs et de grosseurs différentes se tordaient sur le parquet, comme si, le choix fait entre elles, la personne qui avait fait ce choix en eût pris une et laissé là dédaigneusement les autres.

Cet examen général achevé, mes yeux se reportèrent plus spécialement sur certains objets, selon qu'ils me parurent plus ou moins mériter mon attention.

Le premier de ces objets fut ce groupe d'habits se balançant accroché à un clou à la tête du lit, auquel évidemment aucune main n'avait touché depuis qu'on en avait enlevé, selon toute probabilité, le corps mort de la dame grise.

Ce groupe d'habits, que j'avais pris pour la dame grise elle-même, et qui m'avait causé une si grande terreur que les jambes m'en avaient manqué, et cela, je puis vous l'avouer, mon cher Petrus, maintenant que, grâce à la force de volonté qui me caractérise, je suis entré dans

cette chambre et l'ai visitée aussi courageusement que l'eût fait l'homme le plus brave des trois royaumes ; ce groupe d'habits se composait d'un bonnet, d'une guimpe comme en portaient, vers le milieu du seizième siècle, les femmes de moyenne condition ; d'un jupon qui avait été blanc et qui était devenu gris, et d'une robe grise qui était devenue noire.

Nous reconnûmes ces différens objets en les soulevant l'un après l'autre ; car, pour les ôter du clou et les examiner en détail, Mary, avec une timidité que du reste je pardonne à son sexe, s'y refusa absolument, quoique je lui offrisse de lui faire cadeau de ces habits.

Il est vrai de dire que je lui faisais là un médiocre cadeau !

Le tout, à un marchand fripier, n'eût certainement pas été vendu deux pences, tant le tout était détérioré, soit par l'action du temps qui s'était écoulé depuis que les habits étaient accrochés à ce clou, soit par l'usage qu'en avait fait la personne qui les avait portés, avant que cette personne les dévêtit pour entrer dans l'éternité comme elle en était sortie.

Mais ce ne fut point là la raison que fit valoir Mary ; elle répondit purement et simplement que cela portait malheur, non-seulement de mettre, mais encore de toucher les habits d'un mort.

Vous comprenez bien que j'éclatai de rire à l'énoncé d'une pareille superstition, et, pour prouver à la pauvre femme tout le mépris que j'en faisais, j'étendis la main vers ces mêmes habits.

Mais à peine les eus-je touchés, que le clou, rongé sans doute par la rouille, se brisa, et que tout le groupe de vêtement, glissant le long de la muraille avec un frôlement lugubre, tomba à terre en soulevant tout autour de lui cette poussière sinistre qui s'élève du fond des tombes desséchées.

— Oh ! monsieur Bemrode, s'écria Mary, vous avez touché aux habits de la dame grise, cela vous portera malheur !

Si ridicule que fût cette prédiction, je dois dire, mon cher Petrus, que, grâce à l'accent de conviction de Mary, grâce

à l'endroit où ces paroles étaient prononcées, grâce enfin aux conditions dans lesquelles nous nous trouvions, je sentis un frisson me passer dans les veines.

Puis, il me vint à l'esprit une autre idée qui n'était pas propre à diminuer l'impression de la première : c'est que les vêtemens que je venais de toucher, et qui étaient si promptement tombés au contact de ma main, était peut-être ceux que mettait la dame grise pour apparaître.

En ce cas, j'aurais touché, non-seulement les habits d'une morte, mais encore ceux d'un spectre, ce qui était bien p

Je m'éloignai donc avec horreur de ces habits, qui restèrent à l'endroit où ils étaient tombés.

Puis, je me mis à visiter les armoires.

A part celle qui était près de la cheminée, et qui contenait quelques ustensiles de cuisine prouvant que la dame grise faisait sa cuisine elle-même et dans sa pauvre chambre, les autres armoires ne renfermaient que quelques lambeaux de vieux linge, soit de table, soit de corps.

De manuscrits, de papiers qui pussent donner un renseignement quelconque sur cette lugubre histoire, il n'en était pas question.

Nous poussâmes, à cet égard, les recherches jusqu'à la plus complète minutie, ne laissant pas un placard sans l'ouvrir, pas un cadre sans le soulever, et regardant jusque derrière cette glace ternie qui semblait l'œil vitreux et mort de cette triste chambre, pour voir si quelque fragment de parchemin écrit ou de papier imprimé n'y était point caché.

Je vous le répète, mon cher Petrus, nous ne trouvâmes rien.

Un sentiment d'inquiétude, que vous comprendrez d'ailleurs, me faisait presser cette recherche.

Je ne me souciais pas que la porte restât ouverte et la muraille non fermée pendant la nuit ; c'eût été une trop grande facilité à la dame grise de faire sa promenade nocturne.

Je résolus donc, désespérant de rien trouver qui me renseignât sur ce que je voulais savoir, de refermer la porte et de rebâtir la muraille le plus vite possible.

Quant à refermer la porte, après avoir examiné le dégât que j'y avais fait, je jugeai la chose parfaitement inexécutable.

La partie du mur dans laquelle entrait le pêne avait été enlevée.

Il m'eût fallu à la fois le serrurier et le maçon.

Quant à boucher le trou que j'avais fait, c'était chose moins malaisée.

Il ne me fallait, pour cela, qu'un sac de plâtre et quelques briques ajoutées aux débris du mur, et destinées à remplacer celles qui avaient été brisées par le ciseau ou le levier.

J'eus un instant l'idée d'envoyer Mary chercher chez le maçon une augée de plâtre et une truelle, et de garder la maison pendant ce temps-là ; mais je craignis que, dans le trouble où elle devait naturellement se trouver après l'expédition que nous venions de faire, elle ne sût pas demander exactement ce dont j'avais besoin, et je préférai la laisser au logis, et aller moi-même chez le maçon.

En conséquence, je lui fis part de ma résolution, et l'invitai à descendre au rez-de-chaussée ou au premier, si elle avait peur en restant au second ; mais elle me répondit tranquillement :

— Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur Bemrode ; allez chercher votre auge, votre plâtre et votre truelle : moi, pendant ce temps, je continuerai de chercher si je ne trouve pas quelque renseignement sur cette pauvre âme en peine, à qui le Seigneur veuille faire grâce des années de purgatoire qu'elle a encore à faire !

— C'est bien, Mary, répondis-je ; j'avais envie de rester et de vous envoyer chez le maçon ; mais, puisque vous n'avez pas peur...

— Pardon ! monsieur Bemrode, dit Mary, vous plaît-il que ce soit moi qui y aille et que ce soit vous qui restiez? En ce cas...

— Non, non, non, lui dis-je vivement ; puisque c'est convenu ainsi, que la chose reste comme elle est convenue.

Et je descendis l'escalier quatre à quatre, laissant l'intrépide Mary à son investigation.

J'ai dit *l'intrépide*, car, enfin, mon cher Petrus, quoique le courage de cette femme vînt certainement de cette infériorité d'organisation qui, chez les personnes vulgaires, empêche les sensations d'être perçues avec la même acuité et la même finesse que chez les personnes distinguées, je ne puis cependant, tout en faisant la part de cette infériorité d'organisation, m'empêcher de rendre hommage à l'intrépidité de cette femme.

Je suis, avant toute chose, sinon l'homme juste du poëte Horace, du moins l'homme impartial de l'apôtre Paul.

XI

LA GRANDE NOUVELLE.

Un quart d'heure après, j'étais de retour avec les objets que j'étais allé querir.

Seulement, je m'étais bien gardé de dire au maçon dans quel but je lui empruntais son auge et sa truelle et lui achetais son plâtre.

Il n'eût peut être pas voulu me vendre son plâtre; il n'eût peut-être pas voulu me prêter sa truelle et son auge.

Je prétextai une réparation à faire au mur de ma cour.

Une fois la porte du presbytère fermée, qui savait quel mur je réparais ?

Je fermai ma porte, et montai au second avec ma truelle, mon plâtre et mon auge.

Mary avait cherché pendant tout le temps qu'avait duré mon absence, mais elle n'avait rien trouvé.

Il était évident pour moi que, si quelque renseignement survivait à toute cette catastrophe, c'était ailleurs que dans la chambre de la dame grise qu'il le fallait chercher.

Au reste, le grand acte que je venais d'accomplir avait au moins ce résultat, de me rassurer sur un point : la chambre était parfaitement vide.

Aucun fantôme, aucun spectre, aucune apparition ne s'était opposé à l'examen minutieux que nous venions de faire des localités.

En refermant la muraille, je la refermais sur une chambre déserte.

Or, qui désormais pouvait sortir de cette chambre, puisqu'elle ne renfermait pas même ce que j'avais craint pendant un instant d'y rencontrer, un cadavre ?

J'ordonnai donc à Mary d'aller fermer les fenêtres, ce qui était tout simple, attendu que c'était elle qui les avait ouvertes.

Ce que Mary, au reste, fit sans difficulté.

Puis elle sortit.

Elle avait bien quelque velléité de retourner chez elle, pour préparer le dîner de son mari ; mais j'avais besoin d'un manœuvre, et je la retins.

Vous pouvez, mon cher Petrus, en ne me connaissant que sous mon aspect d'homme de science et de philosophie, vous pouvez douter de mon aptitude au travail que j'avais entrepris ; mais, par bonheur, mon père, qui a fait de moi l'homme que vous connaissez, l'a fait encore plus complet que vous ne croyez, en lui apprenant en quelque sorte une espèce de résumé de tous les arts manuels.

Cela tenait à l'idée qu'il avait eue d'abord de faire de moi un navigateur au long cours.

La lecture de *Robinson* avait été, en conséquence, la lecture favorite de ma jeunesse.

Or, mon excellent père avait voulu que, dans le cas où, comme le héros de Daniel Foë, j'aborderais dans une île déserte, comme lui, je pusse trouver en moi-même toutes les ressources que le maître de Vendredi applique si ingénieusement à l'amélioration de son existence solitaire.

J'étais donc un peu peintre : vous en avez vu la preuve dans la décoration de la chambre de Jeannie.

J'étais un peu charpentier, un peu menuisier et, enfin, un peu maçon.

C'était à moi de me rappeler ces travaux de ma jeunesse, qui avaient pour but de bâtir des niches à chien, des poulaillers et des cages à lapins.

Et maintenant que je vous dise, à propos de *Robinson*, une profonde observation que j'ai faite, et que, j'ose le dire, personne n'avait faite avant moi.

C'est que ce qui commence à faire et ce qui fera, dans

l'avenir, du peuple anglais le peuple navigateur par excellence, et de l'Angleterre la reine des océans, c'est sa situation au milieu des mers, me direz-vous ?

Non, mon cher Petrus.

C'est le hasard, ou plutôt c'est la Providence, qui lui a donné le roman de voyage le plus amusant qui ait jamais existé.

Tout enfant de la Grande-Bretagne apprend à lire dans *Robinson Crusoé*, ou le lit dès qu'il sait lire.

Malgré son naufrage, malgré sa solitude, malgré les fatigues qu'il éprouve, malgré les dangers qu'il court, tout enfant ambitionne d'être Robinson Crusoé.

Pour le devenir, tout enfant a le désir d'être marin.

C'est donc vers la mer, c'est donc vers l'Océan, c'est donc vers l'infini que sont fixés les yeux des trois quarts de la génération masculine de douze à dix-huit ans.

Comment voulez-vous que ce peuple, pour qui la marine est, non-seulement un état, mais encore une ambition, ne soit pas un jour le premier peuple navigateur et le premier peuple commerçant du monde ?

Je fais toutes ces réflexions en vous écrivant, mon cher Petrus, et voilà pourquoi je les jette sur le papier ; mais je dois dire que, en construisant ma muraille, je pensais à toute autre chose.

La fermeture des fenêtres, en rendant à la chambre son obscurité première, lui avait de nouveau donné un aspect fantastique.

Plus j'avançais dans la besogne, au reste, plus la journée aussi s'avançait, et, quoique je n'eusse pas pris le temps de dîner, et n'eusse point permis à Mary de le prendre elle-même, la nuit arrivait rapidement.

Par bonheur, mon habileté dans l'état que j'exerçais momentanément allait croissant, au fur et à mesure que je l'exerçais ; à la fin, les briques prenaient place sous ma main, comme elles eussent fait sous la main d'un véritable maçon.

Orphée, avec sa lyre, n'a jamais bâti plus rapidement que je ne bâtissais, moi, avec ma truelle !

Seulement, tandis que le trou se rétrécissait, les objets

renfermés dans la chambre me paraissaient ou s'animer ou revêtir des formes effrayantes.

Un moment, il me sembla voir les cordes serrées sur le plancher s'agiter et se tordre comme des couleuvres; il me sembla que les portes des armoires que nous avions trouvées ouvertes, et que Mary avait soigneusement refermées, se rouvraient en criant; il me sembla enfin que ce groupe d'habits dont j'avais causé la chute, et qui s'était affaissé en soulevant cette sinistre poussière, remontait le long de la muraille à sa première hauteur, et reprenait, avec l'apparence d'une femme debout et prête à s'avancer vers moi, la place qu'il occupait au moment où j'étais entré dans la chambre.

Je faisais toutes ces remarques sans oser les communiquer à Mary; car j'avais peur qu'elle ne me traitât de visionnaire; et peut-être aussi était-ce une vision.

Cependant, mon cher Petrus, j'étais convaincu que j'avais vu les cordes se tordre sur le plancher, les armoires se rouvrir, et les habits remonter debout contre la muraille.

Et j'en étais si convaincu, que peut-être eussé-je, pour m'en assurer, renversé tout le travail que je venais de faire, quoiqu'une truellée de plâtre suffît à l'achever, lorsque j'entendis le roulement d'une voiture, et que plusieurs coups retentirent à la porte du presbytère.

Je lançai mon plâtre contre la muraille; je passai ma truelle dessus pour l'égaliser, et je descendis vivement ouvrir la porte.

En l'ouvrant, je jetai un cri de joie; j'étais en face de Jeannie.

Elle se précipita dans mes bras; puis, avant toute chose:

— Mon ami, dit-elle, sois heureux! Cette nouvelle que je devais t'annoncer, je te l'apporte moi-même; le Seigneur a daigné accomplir ton plus cher désir et le mien; je suis enceinte!

Je poussai un second cri; mais celui-là, comme celui que j'avais poussé lorsque la porte de la dame grise s'était ouverte sous la pesée de ma pince, je ne puis dire si c'était un cri de joie ou de terreur.

Vous comprenez facilement, mon cher Petrus, que cette

nouvelle, qui dans toute autre condition, à tout autre moment, eût comblé mes vœux les plus ardens, m'inspira au contraire, dans les circonstances où nous nous trouvions, les appréhensions les plus vives.

Quelle étrange chose, en effet, vous en conviendrez, mon ami, que cette coïncidence du réel avec le fantastique.

Ma grande tranquillité à l'endroit de la dame grise, le courage que j'avais déployé, dans tous les cas où j'avais eu besoin de courage, venaient surtout de la conviction que j'avais de son impuissance contre nous, la dame grise n'ayant d'action que sur les enfans qui naissaient au presbytère, et particulièrement quand ces enfans étaient jumeaux.

Jeannie part. Je profite de son absence pour accomplir l'acte le plus téméraire que jamais mortel ait accompli peut-être, depuis Hercule délivrant Thésée des enfers, depuis Orphée allant redemander Eurydice à Pluton. Ma témérité, je la puise surtout dans cette idée que Jeannie est stérile; et, au moment même où disparaît sous ma main la trace de mon excursion presque fabuleuse dans cet autre royaume des morts, Jeannie arrive, et son premier mot est : « Sois heureux, mon ami! je suis enceinte! »

Enceinte!... Pauvre Jeannie! te voilà donc soumise, comme les autres mères, aux chances des apparitions de la dame grise!

Aussi, je me jurai bien à moi-même que Jeannie ignorerait tout ce qui s'était passé.

Il n'en est pas moins vrai que, lorsqu'elle m'annonça cette nouvelle, que le cœur d'une femme trouve si douce à répandre au cœur de son mari, elle s'aperçut, au bouleversement de mes traits, que cette nouvelle produisait sur moi un autre effet que celui qu'elle en attendait.

Mais, avec son esprit si perspicace, ou plutôt avec son cœur si intelligent, elle comprit tout de suite ce qui m'épouvantait dans cette bienheureuse nouvelle.

— Bon! dit-elle en riant, voilà mon cher rêveur qui pense à la dame grise, et moi qui, parce que je l'avais oubliée, espérais qu'il n'y pensait plus!

— Ah! lui répondis-je, toi, ma chère Jeannie, tu étais loin d'ici, dans notre charmant pays des Notts, tandis que, moi, j'étais dans ces vilaines montagnes et dans ce sombre presbytère...

— Ce sombre presbytère deviendra gai, riant et joyeux, lorsque notre enfant, notre Williams ou notre Jeannie, l'emplira de ses rires et l'éclairera de sa présence!

— Oui, murmurai-je, si la bonté de Dieu permet que cet enfant nous arrive seul; mais s'il nous venait deux jumeaux?...

Et, avec un gros soupir, j'entrai dans la maison.

XII

PRÉCAUTIONS.

A partir du retour de Jeannie dans la maison, tout reprit son cours ordinaire.

Elle, joyeuse et pleine d'espoir.

Moi, sombre et soucieux, car je ne pensais qu'à la dame grise.

Je m'étais tenu parole à moi-même, et, quelque envie que j'eusse de raconter à Jeannie mon expédition dans la chambre murée, quelque satisfaction que mon orgueil eût éprouvé à un pareil récit, je n'en avais pas dit un mot.

Mais elle avait vu ma préoccupation; Jeannie avait remarqué que le plâtre qui fermait la chambre de la dame grise était nouvellement appliqué; elle interrogea Mary.

Mary, qui mourait probablement d'envie de tout dire, comme Jeannie mourait elle-même d'envie de tout entendre, Mary raconta l'événement dans tous ses détails.

Jeannie accourut à moi. A ses premières paroles, je compris qu'elle savait tout.

Je lui fis répéter le récit de Mary d'un bout à l'autre; je corrigeai quelques points de ce récit par trop naïfs, et qui ne me montraient peut-être pas entièrement sous le jour, je ne dirai pas où je me voyais moi-même, mais où je désirais que Jeannie me vît; car, il est, à mon avis, et

je suis sûr que vous pensez comme moi, mon cher Petrus, il est, dis-je, à mon avis, d'une bonne politique de ne se montrer à la femme qu'avec tous les avantages et toute la supériorité que l'homme doit constamment conserver sur elle.

A mon grand étonnement, toute cette odyssée fantastique ne préoccupa que médiocrement Jeannie; elle ne voyait dans cette chambre que ce que nous-mêmes y avions vu matériellement, c'est-à-dire des volets tombant en ruine, des tapisseries pendant en lambeaux. un lit défoncé, des armoires vides et béantes, quelques bouts de cordes gisant à terre, et un paquet d'habits pendus à un clou.

Quant à la chute de ce paquet d'habits, lorsque je l'avais touché, elle lui paraissait toute naturelle.

— Qu'y a-t-il d'étonnant, me disait-elle avec son regard naïf et son sourire confiant, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un clou rongé de rouille, qui supporte un fardeau depuis trois siècles, se brise au moindre ébranlement imprimé à ce fardeau ?...

Le clou brisé, il était moins étonnant encore que, en vertu de la loi de la pesanteur qui veut que les corps solides, du moment où ils sont privés de point d'appui, tendent à se précipiter, le groupe de vêtemens fût tombé sur le plancher.

Quant à cette poussière qui avait été soulevée par sa chute, elle n'avait rien que de fort ordinaire dans un endroit fermé depuis trois cents ans, et c'eût été l'absence de cette poussière qui eût constitué un miracle.

Il va sans dire qu'avec ce positivisme d'esprit, Jeannie n'admettait pas les armoires se rouvrant d'elles-mêmes, les cordes s'animant et se tordant sur le plancher, et les habits remontant le long de la muraille et reprenant leur place primitive au clou trois fois séculaire.

Elle traitait cet épilogue du poëme comme on traite une création d'esprit, un rêve de l'imagination, c'est-à-dire qu'elle reconnaissait le génie du poëte, mais qu'elle niait la réalité du récit.

Cependant, comme elle ne niait pas qu'il y eût une source à tous ces bruits, et qu'elle me voyait profondément et sérieusement inquiet, elle résolut de m'aider autant

qu'il serait en son pouvoir à remonter à cette source, convaincue qu'elle était, que, au fur et à mesure que nous avancerions vers la réalité, la réalité ferait disparaître tout ce qu'il y avait d'effrayant dans la tradition, et livrerait à notre philosophique appréciation un fait presque insignifiant.

Pour moi, je continuai de fouiller dans les papiers de la sacristie et dans les archives de la commune; mais j'eus beau feuilleter actes et registres page à page, je ne trouvai plus autre chose que la note déjà citée du docteur Albert Martronius, maître en théologie; note relative, comme vous savez, à la restauration de la petite croix de pierre située à l'angle du cimetière.

Quant à la porte murée, elle séchait peu à peu, et aucune gerçure n'indiquait que la dame grise eût fait effort pour la rouvrir.

Cependant, Jeannie avançait dans sa grossesse; elle venait d'atteindre son sixième mois, et nous étions au commencement de juin. Je calculai avec une grande joie que le hasard, ou plutôt la providence avait combiné les époques de telle façon que Jeannie serait accouchée avant cette fameuse nuit du 28 au 29 septembre, nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, pendant laquelle la dame grise avait coutume d'apparaître.

Mais, comme au bout du compte il n'était dit nulle part que la dame grise n'apparaissait que cette nuit-là, je n'étais pas complétement rassuré par cette date, et, comme je croyais nécessaire, pour l'efficacité de son apparition, qu'elle se fît voir, soit au père, soit à la mère des enfans qu'elle menaçait, j'eus soin que ni Jeannie ni moi ne nous trouvassions sur le chemin qu'elle avait à faire pour aller de la chambre murée à l'ébénier, parcours, on s'en souvient, qu'elle avait l'habitude de suivre.

En conséquence, je changeai mes heures de travail. Souvent Jeannie m'avait grondé de ce que je travaillais la nuit au lieu de travailler le jour, et, dans l'intérêt de ma santé, elle s'était inquiétée que je vinsse la rejoindre si tard au lit.

Un soir, je lui déclarai que j'étais complétement de son avis à l'endroit des reproches qu'elle m'avait faits dans le

temps, reproches sur lesquels elle ne revenait plus, les croyant sans doute inutiles, et que dorénavant je voulais qu'à neuf heures tout le monde, même moi, fût couché au presbytère. De cette façon, je pourrais me lever avant le jour, et, sans fatigue, je combinerais ainsi mes travaux littéraires et philosophiques, qui allaient prendre un si immense développement, du moment où j'aurais l'esprit assez libre pour me mettre à mon grand ouvrage, avec les devoirs de ma charge et les obligations de mon état.

Jeannie ne me demanda point la cause de ce changement; elle l'accueillit avec joie; elle avait toujours vu les choses se passer ainsi au presbytère de Wircksworth; c'était purement et simplement des habitudes d'enfance dans lesquelles elle rentrait.

Grâce à cette nouvelle combinaison, je ne risquais plus, comme autrefois, de rencontrer la dame grise en sortant de mon cabinet pour monter à la chambre de ma femme, puisque la dame grise, je me plaisais à croire que ceci était un fait avéré, puisque la dame grise n'apparaissait jamais qu'à minuit.

Vous me direz, mon cher Petrus, qu'elle pouvait tout aussi bien apparaître dans la chambre de Jeannie que dans l'escalier, dans le corridor ou dans le jardin; mais à cela je répondrai que, depuis que l'idée m'est venue de faire un grand ouvrage sur les apparitions, j'ai fort étudié les mœurs des fantômes; qu'en général, ils ont, eux, de leur côté, des habitudes prises, habitudes auxquelles ils ne renoncent pas si facilement que moi, et que l'habitude de la dame grise étant de sortir de sa chambre, de descendre l'escalier, de traverser le jardin, et d'aller s'asseoir sous l'ébénier, j'espérais qu'elle serait assez entêtée pour ne pas déroger à ses habitudes.

D'ailleurs, eût-elle essayé de m'apparaître, une fois couché, je ne sais pas comment elle s'y fût prise; au nombre des nouvelles habitudes que je contractais était celle de dormir la tête sous mes couvertures; j'eus peine à m'y faire d'abord; plus d'une fois, au commencement, je faillis étouffer; mais enfin je pris le dessus, et aujourd'hui j'en suis arrivé, mon cher Petrus, ceci me paraît un fait qui n'est pas sans importance pour la science, et,

si vous le consignez dans un ouvrage quelconque, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous y rattachiez mon nom, j'en suis arrivé à consommer à peu près trois fois moins d'air pendant le sommeil que pendant la veille.

Tous les soirs, à neuf heures, nous étions donc invariablement couchés ; toutes les nuits, à minuit, je dormais donc, ou, si je ne dormais pas, au moins faisais-je semblant de dormir, les yeux fermés avec une bien autre ténacité que par celle du sommeil, puisqu'ils l'étaient par la force de ma volonté.

Alors, je vous en réponds, tant la puissance de volonté est développée chez moi, toutes les dames grises du monde ne fussent point parvenues à me faire rabattre ma couverture ou à me faire ouvrir les yeux.

Jeannie, qui ignorait la cause de cette précaution et qui me vit deux ou trois fois sur le point de suffoquer faute d'air, essaya avec sa douceur accoutumée de me faire quelques observations à ce sujet ; mais je lui citai l'exemple de plusieurs grands hommes qui agissaient ainsi.

Epaminondas avait l'habitude de dormir complétement enveloppé dans son manteau, et le frileux Auguste, qui portait, comme chacun sait, des bas de laine, même dans son lit, ne dormait jamais que sa couverture rejetée pardessus sa tête.

Vous comprenez que, devant de pareils exemples, la modeste Jeannie se tut, et me laissa, de ce côté du moins, me modeler sur ces deux grands hommes.

Cela n'empêchait point qu'au fur et à mesure que le terme de la grossesse de Jeannie approchait, mes angoisses ne redoublassent.

Enfin, nous atteignîmes ainsi les premiers jours d'août, sans aucun changement ni dans l'état de Jeannie, ni dans les coutumes de la maison.

Arrivée là, Jeannie déclara elle-même qu'elle croyait s'être trompée d'une semaine ou deux, et que sa délivrance devait être plus proche qu'elle ne le pensait.

En conséquence, je fis prévenir le médecin de Milfort, qui, lors de ma fièvre chaude, était déjà venu au presbytère de Watson, qu'il eût à se tenir prêt, attendu que,

l'un de ces jours ou l'une de ces nuits, on viendrait le chercher pour un accouchement.

Le médecin, à qui j'avais très bien payé les deux visites qu'il m'avait faites, me répondit qu'il se tenait prêt, et serait au presbytère à la première réquisition.

Quand je lui avais fait dire qu'on réclamait ses soins pour *un de ces jours ou une de ces nuits*, vous comprenez très bien la préférence, qu'en ce cas là, je donnais au jour sur la nuit.

La nuit, la dame grise pouvait profiter de l'obscurité pour apparaître, tandis que, le jour, j'avais lá confiance que, connaissant mon caractère peu maniable, elle n'apparaîtrait pas.

Vous me direz peut-être, mon cher Petrus, qu'il y a deux grands milles pour aller à Milfort, et deux grands milles, par conséquent, pour revenir; qu'ainsi, pendant que mon messager d'abord et le médecin ensuite feraient le chemin, Jeannie, surtout si par hasard le docteur n'était point chez lui, aurait tout le temps de souffrir.

Mais à cela je vous répondrai que ce n'est pas moi qui ai déterminé la situation géographique du village de Waston, et qui l'ai empêché de prendre un accroissement assez grand pour qu'un médecin jugeât à propos de s'y établir.

En outre, à défaut de médecin, le village possède une espèce de sage-femme, qui, dans les cas ordinaires, est très suffisante aux paysannes.

On enverrait donc chercher d'abord cette sage-femme, et, entre ses mains, tant bien que mal, la pauvre Jeannie, arrivée à ce moment critique, attendrait le docteur.

D'ailleurs, admirablement conformée de corps, admirablement forte d'esprit, Jeannie n'avait à craindre que les accidens ordinaires.

Or, à mon avis, mon cher Petrus, la femme est tout particulièrement sortie des mains du Seigneur dans le but de la perpétuation de l'espèce humaine; il ne faut pas, quel que soit l'amour qu'un mari ait pour sa femme, qu'il se livre à une crainte exagérée lorsque cette femme accomplit, sous l'œil de Dieu et entre les mains de la nature, l'œuvre pour laquelle elle a été créée.

J'étais donc bien plus inquiet sur l'heure à laquelle aurait lieu l'événement, que sur la façon dont il se terminerait.

Mais on eût dit que le Soigneur lui-même daignait aller au-devant de mes appréhensions.

Dans la matinée du 15 août, vers sept heures du matin, Jeannie ressentit l'atteinte des premières douleurs.

Je courus d'abord chercher Mary, et lui donnai l'ordre d'aller elle-même chercher la sage-femme.

Cinq minutes après, la sage-femme et Mary étaient près de ma chère malade.

J'étais décidé à faire moi-même le voyage de Milfort, où nul bien certainement n'irait aussi vite que moi ; néanmoins, je ne voulus partir que quand Mary et la sage-femme furent arrivées.

Dans ces momens-là, mon cher Petrus, vous, garçon, vous ne savez point cela, on appelle l'espérance de tous côtés, et, de quelque part qu'elle vienne, elle est la bienvenue.

En voyant entrer la sage-femme je courus donc à elle, et, lui montrant Jeannie, qui me souriait pour me dissimuler ses premières douleurs :

— Voici, lui dis-je, celle que je recommande à vos soins, tandis que je vais réclamer moi-même à Milfort l'aide du docteur. Vous croyez bien, n'est-ce pas, ma bonne femme, qu'elle est de force à mettre au monde un enfant ?

— De force à mettre au monde un enfant ! s'écria la matrone ; ah ! je crois bien, monsieur Bemrode, et même plutôt deux qu'un !

Je vous avoue, mon cher Petrus, que le coup me frappa en plein cœur ; peu s'en fallut que je ne jetasse un cri ; je sentis la sueur de l'angoisse perler à mon front, et, s'il eût fait nuit, je n'eusse point osé sortir.

Mais il faisait grand jour, je pris ma canne et mon chapeau.

J'embrassai Jeannie, qui me serra contre son cœur en murmurant :

— Reviens bien vite, mon ami !

Et je m'élançai hors de la chambre en murmurant de mon côté :

— Plutôt deux qu'un.... plutôt deux qu'un ! Le diable te corde le cou, vieille sorcière !

XIII

LE JUIF ERRANT.

C'était un mauvais souhait, je le sais bien, mon cher Petrus, surtout de la part d'un homme d'Eglise; mais, que voulez-vous? la réponse de cette femme m'avait mis hors de moi.

L'exaspération dans laquelle j'étais avait ceci d'avantageux, qu'en excitant chez moi le système nerveux, elle doublait, sans que je m'en aperçusse, la rapidité de ma course, et m'empêchait de ressentir la moindre fatigue; mes muscles semblaient d'acier, et mes jambes fonctionnaient à la fois avec une agilité et une raideur toutes mécaniques.

Si j'eusse eu une longue barbe et une tunique, au lieu d'avoir le menton rasé et de porter une culotte courte, les gens qui me voyaient passer m'eussent bien certainement pris pour le héros de la vieille chanson française du *Juif Errant*.

Je me fis cette réflexion à moi-même en comptant mes enjambées, qui mesuraient la distance comme un immense compas géométrique.

Et, à propos de cette réflexion que le hasard faisait naître dans mon esprit, appréciez, mon cher Petrus, la richesse de l'imagination humaine en général et la prodigalité de la mienne en particulier.

Je n'eus pas plutôt fixé ma pensée sur cette poétique fiction du Juif Errant, que je la vis se réaliser et grandir à mes yeux, comme aux yeux du Camoëns la vision du géan Adamastor.

Il me semblait que l'écrivain qui s'emparerait de cette fiction du Juif, au point de vue de la légende; qui incarnerait dans l'immortel maudit le progrès de l'esprit hu-

main; qui le ferait passer à travers les âges, tantôt à la cour de Néron, tantôt à celle de Charlemagne, tantôt à celle de Philippe II, tantôt à celle de Louis XIV; qui inventerait des événemens pour l'avenir, et un dénoûment analogue à celui que les Écritures promettent au monde comme pendant du déluge; il me semblait, dis-je, que le poëte qui ferait côtoyer cet homme, image du repentir, par un ange symbole de l'innocence; qui rendrait l'ange amoureux de l'homme, mais amoureux à la manière des anges, c'est-à-dire par la pitié et par la miséricorde, il me semblait que celui-là ferait un beau livre, qui ne serait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni la *Divine comédie*, ni le *Paradis perdu*, ni la *Dunciade*, mais un livre original, curieux, plein de pittoresque et de poésie, qui changerait de style suivant les époques, de couleur suivant les siècles.

Et, tout en allongeant le pas, je me disais :

« Pourquoi ne le ferais-je pas, moi, ce livre? qui m'en empêche? qui s'y oppose? Dieu ne m'a-t-il pas donné la science, l'imagination et la poésie nécessaires? n'ai-je pas étudié l'homme sous toutes ses faces, la création dans tous ses détails? ne suis-je pas au niveau des progrès de l'esprit humain? Sans que j'aie fait encore ni poëme épique, ni tragédie, ni drame, ni traité de philosophie, ni histoire, ne suis-je pas poëte, tragédien, dramaturge, philosophe, historien? Oui, je suis tout cela! Il y a même plus : puisque ce livre est encore à faire, c'est que celui qui devait le faire n'était pas encore venu; celui-là, avec l'aide de Dieu, ce sera moi! et la première chose que je veux faire, aussitôt mon retour à la maison, c'est, afin que personne ne me prenne mon sujet, d'en écrire le titre, et de donner à mon intention toute la publicité possible.

» Ainsi ce titre deviendra ma propriété, et personne, en Angleterre, sachant que le docteur Williams Bemrode doit, un jour ou l'autre, traiter ce sujet, personne n'osera s'en emparer. »

La simple division du sujet en époques m'occupa tellement, que j'arrivai à Milfort sans m'être aperçu du chemin que j'avais fait.

Aux premières maisons, je m'arrêtai, et je portai la main à mon front comme un homme qui revient à lui.

Le sujet merveilleux que je venais de trouver, comme on trouve presque toujours les plus précieux trésors, par un accident du hasard, s'était tellement emparé de mon imagination, qu'il en avait chassé toute autre pensée, et que j'avais totalement oublié ce que je venais faire à Milfort.

Je crus un instant que je serais obligé de retourner à Waston pour y renouer le fil rompu de mes idées; mais, enfin, par un violent effort de ma volonté, je me retrouvai dans la vie réelle, et je me souvins.

J'étais venu parce que ma chère et bonne Jeannie était en mal d'enfant.

Je me hâtai de me rendre chez le médecin.

Il était sorti, et je fus forcé de l'attendre une demi-heure.

Dans mon impatience, j'allais m'adresser à quelque autre, lorsqu'il rentra.

Je lui exposai le but de ma visite; il ordonna aussitôt que l'on sellât son cheval, et voyant, à la poussière qui couvrait mes vêtemens, que j'étais venu à pied, il m'offrit de me ramener en croupe.

Mais, vous le savez, mon cher Petrus, j'ai donné un si grand soin à la culture de mon esprit, que j'ai peu pratiqué les exercices du corps, et un de ceux auxquels je me reconnais le moins apte, c'est l'équitation. Je refusai donc l'offre obligeante du docteur, en donnant pour prétexte que la surcharge que j'imposerais au cheval retarderait le cavalier, et que, des soins de ce savant cavalier, ma chère Jeannie avait le plus urgent besoin.

Et puis, je l'avoue, quoique fort comme Zénon contre la douleur qui m'est personnelle, je suis faible comme un enfant devant la douleur d'autrui, surtout quand autrui est cette part de mon cœur qui vit dans un autre corps. Je désirais donc, dans mon égoïsme, arriver lorsque tout serait fini, rassuré d'ailleurs contre les accidens graves par la conviction de cette malheureuse sage-femme, que Jeannie était faite de manière à avoir plutôt deux enfans qu'un.

Déterminé par les raisons que je lui donnai, et par celle qui arguait de la nécessité d'un prompt voyage, enchanté sans doute aussi de soulager son cheval du second fardeau

qui avait menacé la croupe de la pauvre bête, le docteur ne prit que le temps de boire avec moi un verre de porto à l'heureuse délivrance de Jeannie, et, enfourchant sa monture, il s'élança au grand trot dans la direction de Waston.

Je partis sur ses traces.

Cette idée que j'avais eue de me comparer à Zénon m'était restée dans l'esprit, et mon imagination se reportait aux beaux temps de l'antiquité. Je me demandais pourquoi cette antiquité si admirable, si savante, si pleine d'atticisme et d'élégance chez Alcibiade et Périclès, si pleine d'énergie chez Cratès et chez Diogène, est toute matérialiste, à part Socrate et Platon.

Ainsi, tout, jusqu'au nom de *stoïque* donné à cette école dont Zénon est le chef, représente, dans l'antiquité, l'idée matérielle; car je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, que *stoïque* vient de STOA, qui signifie *portique*, et cela parce que Zénon tenait son école sous le fameux portique d'Athènes nommé le Pécile.

Pourtant, dans ce Zénon, que quelques faux savans ont confondu avec Zénon d'Élée, qui étudia sous Parménide, et qui, ayant voulu délivrer sa patrie, tomba au pouvoir d'un tyran (le nom de ce tyran m'est inconnu; si vos savantes recherches vous l'ont révélé, faites-le moi savoir), tomba, dis-je, au pouvoir d'un tyran, et se coupa la langue avec ses dents pour ne pas trahir ses complices, pourtant, je le répète, dans ce Zénon, né à Cittium, en l'île de Chypre, élève du cynique Cratès, du mégarique Stilpon et des académiciens Xénocrate et Polémon, nous trouvons quelques notions de Dieu et de l'âme, quoiqu'il soutienne que toutes nos idées ont leur première source dans nos sens.

En effet, dans la science de la nature, il distingue, pour le monde comme pour l'homme, deux principes, l'un passif : la matière, le corps; l'autre, actif, vivifiant : Dieu et l'âme humaine.

Selon lui, l'âme est un air ardent, Dieu un principe igné, universellement répandu, qui anime chaque chose, et qui, par sa *providence* (PRONOIA), car il prononce le mot, mon cher Petrus, et qui, par sa providence, dirige tous les êtres selon les lois immuables de l'ordre et de la

raison; et, en cela, il s'éloigne du cynique Cratès, qui, malgré sa difformité, épousa, comme vous savez, la belle et riche Hipparchie, après avoir vendu tous ses biens, et en avoir distribué le prix à ses compatriotes; et de Stilpon, qui niait la réalité des idées abstraites, et faisait consister la sagesse dans l'apathie et dans l'impassibilité, principe faux, mais qui n'en éblouit pas moins les yeux de Démétrius Poliorcète, à ce point qu'en ordonnant la destruction de Mégare, il recommanda à ses soldats de respecter la maison du philosophe, tandis que, au contraire, pour revenir à Zénon, il se rapproche de Socrate et de Platon, ses aînés et ses véritables maîtres.

Mais pourquoi donc parler presque toujours de la douleur physique, et presque jamais de la douleur morale?

C'est que le divin consolateur, celui qui est venu pour dire à l'homme : « Mon royaume (et par conséquent le tien) n'est pas de ce monde, » c'est que celui-là n'était pas encore arrivé.

Celui-là est véritablement le Dieu des affligés, mon cher Petrus, et c'est cet appui qu'il donna à la faiblesse humaine qui fit sa force divine.

Je revenais en me disant toutes ces choses à moi-même, et, comme un ami qui vous parle tout bas du passé, ma mémoire, sous une forme presque visible, marchait côte à côte avec moi, et me disait tout ce que je vous répète, et j'y prêtais une si réelle attention, qu'en arrivant sur la place de Waston, je m'arrêtai pour répondre à ma mémoire, à laquelle ma raison avait quelques objections à faire.

Or ma mémoire et ma raison avaient commencé une discussion à laquelle, dans l'intérêt que j'y prenais, j'assistais immobile, prêt à donner, juge impartial, gain de cause à qui de droit, quand je crus, comme à travers un nuage, apercevoir sur le seuil de ma porte quelqu'un qui me faisait des signes.

Je levai les yeux : c'était Mary; Mary qui m'appelait, non seulement du geste, mais encore de la voix.

— Eh! monsieur Bemrode, me criait-elle, attribuant mon immobilité à l'hésitation et l'hésitation à la crainte, eh! monsieur Bemrode, venez donc... tout est fini!

— Comment! m'écriai-je, tout est fini?

— Oui, oui.

Je me précipitai vers la maison.

— Jeannie est accouchée?

— Et heureusement, Dieu merci! monsieur Bemrode.

— Ah! que Dieu est bon! que Dieu est grand! dis-je en joignant les mains.

Et j'entrai dans la maison.

Au bas de l'escalier, je rencontrai le docteur; il portait un enfant entre ses bras.

— Tenez, heureux père! me dit-il, embrassez votre fils.

— Oh! docteur, m'écriai-je en lui arrachant l'enfant des bras et en le serrant contre ma poitrine, oh! docteur, c'est un fils!... Docteur, en effet, vous le disiez bien, je suis un heureux père!

Et je couvris le nouveau-né de baisers.

En ce moment j'entendis les cris d'un enfant dans la chambre de Jeannie.

— Oh! mon Dieu! demandai-je en pâlissant, qui donc vagit ainsi?

— Mais l'autre, parbleu! dit le docteur.

— Comment, l'autre?

Et je fus près de laisser rouler l'enfant de mes bras.

— Sans doute, l'autre... l'autre que la sage-femme emmaillotte. Madame Bemrode est accouchée de deux jumeaux... Eh bien! que faites-vous donc?

Il retint le pauvre enfant que je n'avais plus la force de porter.

Je jetai un cri et me précipitai dans la chambre, où Jeannie m'attendait les bras ouverts, et, plus mort que vif, j'allai tomber agenouillé devant son lit.

— Oh! deux jumeaux! deux jumeaux! m'écriai-je.

— Eh bien! me répondit Jeannie, crois-tu que Dieu ne soit pas assez puissant pour que sa miséricorde s'étende à ces deux petits innocens?

— Sans doute, Dieu peut tout ce qu'il veut! répliquai-je avec un soupir; mais Dieu voudra-t-il?...

— Chut! dit Jeannie, pour tout le monde, douter n'est que douter; mais, pour vous, mon ami, pour vous, prêtre du Seigneur, douter, c'est blasphémer!

Mais je ne répétai pas moins tout bas en secouant la tête :
— Deux jumeaux ! deux jumeaux !

XIV

LES DEUX JUMEAUX

Mais enfin, puisqu'ils étaient venus, les deux pauvres enfans, il fallait bien les recevoir de notre mieux.

Seulement, rien n'empêchait de prendre les précautions qui pouvaient neutraliser la mauvaise influence de l'astre qui avait présidé à leur naissance.

D'abord je commençai, en les baptisant, par les mettre sous la garde immédiate du Seigneur.

Vous vous rappelez, mon cher Petrus, qu'il avait été convenu, au temps où Jeannie n'était pas même enceinte, que, si elle me donnait jamais une fille, cette fille s'appellerait Jeannie comme sa mère ; que, si elle me donnait un fils, ce fils s'appellerait Williams comme moi.

Jeannie, dans sa prodigalité maternelle, venait de me donner, non pas un fils, non pas une fille, mais deux garçons.

Nous désirions, autant que possible, qu'ils portassent nos deux noms.

En conséquence, nous appelâmes l'un — celui qui, étant venu le premier, était réputé l'aîné — Williams-John, et l'autre — c'est-à-dire celui qui, étant venu le second, passait pour le cadet — John-Williams.

Cette parité dans les noms, qui n'avait d'autre différence que leur interposition, était d'autant plus juste que les deux enfans promettaient de se ressembler d'une manière qui, plus tard, devait mettre notre perspicacité paternelle et maternelle en défaut.

Cette première précaution une fois prise, je résolus de chercher dans l'antiquité toutes les situations qui pouvaient avoir quelque analogie avec celle de ces deux infortunés, et de m'aider, pour conjurer leur méchant destin, de l'expérience de l'histoire, et même de celle de la fable.

Comme vous le savez, mon cher Petrus, des héros et

même des dieux ont été l'objet de prédictions analogues à celles qui poursuivaient mes deux chers jumeaux.

D'abord Jupiter.

Il avait été prédit à Saturne qu'un de ses fils lui enlèverait le trône que son père Uranus lui avait cédé, à la condition qu'après sa mort ce trône reviendrait à son frère Titan.

Pour neutraliser la prédiction qui devait le faire manquer à sa parole, Saturne avalait ses enfans aussitôt leur naissance; il en avait déjà englouti pas mal de cette façon, lorsque Rhée, ayant mis au monde Jupiter, résolut de soustraire cet enfant, pour lequel elle éprouvait une tendresse plus grande que pour les autres, au sort cruel dont il était menacé.

Elle emmaillota une borne, et la présenta à Saturne, qui, préoccupé sans doute en ce moment, l'avala sans y faire autrement attention.

Grâce à cette substitution, Jupiter fut sauvé; la prédiction se réalisa, et Saturne, détrôné par son fils, descendit du ciel sur la terre, et se vengea en dotant notre monde de ce règne merveilleux que l'on appelle l'*âge d'or*.

Malgré la précaution prise, la prédiction fut donc accomplie, ce qui me porte à croire que, comme celle de Jupiter, la nôtre s'accomplira un jour, et cela avec d'autant plus de probabilité que le procédé employé par Saturne me répugne, et que dussé-je être détrôné par un de mes deux fils, je ne pourrai jamais me résoudre à les manger.

Ensuite Achille, ou plutôt Akhill, car je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, que le véritable nom du vainqueur d'Hector s'écrit ACHILLEUS en prose, et ACHILEUS en poésie, Akhill, frère cadet de sept enfants morts dans le sein de sa mère, et à qui avait été prédit un trépas glorieux, mais prématuré.

Aussi, en voyant cet enfant qui, le premier venu à terme, l'avait saluée du nom de mère, Thétis résolut-elle de rendre son fils invulnérable, et soumit-elle l'enfant à une opération tendant à ce résultat.

Seulement, les historiens ou plutôt les mythologues ne sont point d'accord sur cette opération.

Appollonius de Rhodes, livre IV, page 814, dit positivement que Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le trempa dans l'onde du Styx, en prononçant la puissante formule qui intervertissait l'ordre de la nature et conférait l'immortalité.

Par malheur, pour que l'enfant n'allât point au fond, il fallait le tenir par un point quelconque du corps ; Thétis tenait Akhill par le talon; le talon resta sec, et, avec la flèche légère de Paris ou plutôt d'Alexandre, car il est prouvé maintenant qu'ALEXANDROS est le véritable nom du fils de Priam et d'Hécube, et, avec la flèche légère d'Alexandre, la mort entra dans cette forteresse qu'on avait voulu rendre imprenable pour elle.

Selon Apollodore, livre III, page 6, l'opération, sans avoir eu un meilleur résultat, s'accomplit autrement.

A peine Akhill eût-il ouvert les yeux, que Thétis se mit à oindre d'ambroisie ses membres délicats, et à le passer par le feu pour enlever tout ce qu'il y avait en lui d'élémens périssables.

Malheureusement, elle avait oublié de prévenir Pelée, qui, s'éveillant sur ses entrefaites, et voyant son fils au milieu des flammes, s'élança de son lit afin de l'arracher à un péril imaginaire, et s'empara de l'enfant en le saisissant par le talon, contact fatal et profane qui neutralisa tout ce qu'avait fait Thétis.

Que la première ou la seconde de ces deux versions soit la vraie, l'oracle n'en fut pas moins accompli, et Akhill, couronné d'une gloire immortelle, n'en tomba pas moins, pour ne plus se relever, au seuil du temple d'Apollon.

Et, cependant, notez bien que les précautions de Thétis ne s'étaient point bornées à tremper son fils dans le Styx ou à le frotter d'ambroisie ; cette prédiction qui lui avait été faite, la nuit de ses noces, les uns disent par les Parques, les autres disent par Thémis, avait laissé une trop profonde trace dans son esprit ou plutôt dans son cœur.

A quatorze ans, le futur ami de Patrocles est envoyé auprès de son aïeul paternel Lycomède ; car on va armer pour la guerre de Troie, et Akhill doit périr dans cette guerre.

Le jeune héros arrive à Scyros, sous des habits de fem-

me, mais si beau, que Hirée, ce fils d'Aglaia *(la limpide beauté)* et de Charops *(l'homme au visage gracieux)*, se reconnaît vaincu par lui.

Là, il reste quelque temps caché au milieu des femmes qui entourent la jeune princesse Déidamie, fille de Lycomède ; mais Ulysse pénètre dans cette cour féminine, tire de dessous son manteau une épée, un bouclier, et Akhil se révèle à la gloire et à la mort !

Je n'ai donc rien à espérer encore, mon cher Petrus, en suivant pour mes deux enfans l'exemple de Thétis.

D'ailleurs, je ne saurais où trouver le Styx qui donne l'invulnérabilité, ni l'ambroisie qui fait immortel.

Je continue donc ma revue, et j'arrive à Œdipe, auquel une bien autre prédiction avait été faite.

L'oracle avait dit :

« L'enfant qui naîtra de Laïus et de Jocaste tuera son père et épousera sa mère. »

Contre son habitude, l'oracle avait été clair, cette fois.

Aussi l'enfant, quelques heures après sa naissance, fut-il remis à un pâtre qui reçut en même temps l'ordre de l'égorger.

Mais le pâtre, en s'en allant par le Cithéron, se contenta de percer les pieds à l'enfant maudit et sans nom, et de le pendre à un arbre par une lanière, baptême de sang qui le fit nommer Œdipe, de OIDEIN, s'enfler, et POUS, pied.

Hélas ! la fatalité ne voulait pas perdre sa victime ! Phorbas, berger de Polybe, accourut aux cris de douleur de l'enfant, le détacha, l'emporta au palais. Polybe, qui n'avait pas d'enfant, crut que celui-là lui était envoyé par le ciel, l'adopta, le fit élever comme son fils... Vous connaissez le reste, mon cher Petrus ; vous connaissiez même le commencement, et certes aussi bien que moi ; mais je ne puis m'empêcher de m'appesantir sur tous ces détails dans l'espérance d'y trouver une voie de salut. Malheureusement, la fatalité est un labyrinthe dont la Providence n'a encore donné le fil à personne. Tuer un de mes enfans pour qu'il ne tue pas l'autre, c'est me rendre coupable du crime même que je crains de lui voir commettre. Les exposer tous deux, ou en exposer un seul, ne remédierait à rien.

Seulement, j'ai remarqué une chose, c'est que tous les enfans exposés ont eu de grandes destinées, témoins Bacchus, qui conquit l'Inde ; Thésée, qui devint roi d'Athènes, et Romulus, qui fonda Rome.

Romulus n'a-t-il pas même cette ressemblance avec Williams-John ou John-Williams, qu'il avait un frère jumeau, Rémus, et, j'hésite à écrire ces mots, mon cher Petrus, qu'il tua son frère?...

Ah ! si du moins j'étais certain que celui qui survivra à l'autre sera un conquérant comme Bacchus, un dompteur de monstres comme Thésée ou un fondateur de ville comme Romulus, cela ne consolerait pas mon cœur, mais cela flatterait mon orgueil.

Mon orgueil ! Ah ! mon ami, je viens de prononcer là un terrible mot, et dont il faut que je me défie plus que jamais, aujourd'hui que le Seigneur, en m'accordant deux fils, semble vouloir dire, à mes amis comme à mes ennemis, qu'il ne fait rien pour moi de pareil à ce qu'il fait pour les autres.

Cependant les jours s'écoulèrent au milieu de ces doutes, de ces méditations, de ces rêveries. Aucune chose ne paraissait devoir contrecarrer l'heureuse entrée dans la vie des deux enfans, et la prompte convalescence de leur mère. Comme, Dieu merci ! grâce à mes deux cents livres d'appointemens, l'argent ne nous manquait pas, on avait préparé une layette assez copieuse pour que, confectionnée dans la prévision d'un seul enfant, elle pût, à la rigueur et momentanément, servir à deux.

Il n'y eut donc qu'un berceau de supplément à commander, et, en attendant, comme deux anges innocens, les deux frères usaient de même lit, et dormaient enlacés aux bras l'un de l'autre.

Au bout de huit jours, le second berceau fut fait sur le modèle du premier, et tendu d'étoffe absolument pareille, afin que, dès cette première période de leur existence, l'engagement fût pris envers les deux jumeaux de ne jamais faire pour l'un ce que l'on ne ferait pas pour l'autre.

De cette façon, en leur donnant une part égale dans notre amour et dans les dons de cet amour, nous avions, Jeanne et moi, l'espérance bien légitime que, si jamais

quelque dissentiment naissait entre eux, il ne serait pas causé par notre partialité pour John-Williams ou Williams-John.

Il va sans dire au reste que, quoique, depuis la naissance des deux enfans, je craignisse bien moins l'apparition de la dame grise, puisque la tradition voulait qu'elle apparût d'habitude pour présager cette naissance, je ne m'étais pas un instant écarté de mes précautions habituelles.

Chaque soir, à dix heures, les deux enfans, Jeannie et moi, nous étions renfermés dans la chambre à coucher, et, à onze heures, en tant que messieurs Williams-John et John-Williams nous en donnaient la permission, tout le monde dormait au presbytère.

La convalescence de Jeannie faisait de rapides progrès, et, vers le dixième ou le onzième jour de septembre, elle put se lever et commença à vaquer de nouveau aux soins de son ménage.

Mais nous avions, elle et moi, une telle crainte qu'il n'arrivât malheur à l'un où à l'autre de nos deux chers enfans, que, ne voulant point les confier à des mains étrangères, nous nous arrangeâmes de façon à ce que l'un de nous deux fût toujours de garde auprès de leurs berceaux.

Un soir que c'était mon tour, et que Jeannie déblayait avec Mary un petit cabinet noir, dont l'accroissement de notre famille nous faisait sentir le besoin, cabinet qui, depuis deux cents ans peut-être n'avait vu pas apparaître sur son seuil une créature humaine, je pensai qu'il était temps de reprendre ce grand et magnifique livre du Juif Errant; et, tout en berçant Rémus d'un pied et Romulus de l'autre, mon menton dans ma main, les yeux au ciel, je cherchais un exorde digne de la grandeur du sujet, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et quand Jeannie entra, tenant à la main un coffre de bois sculpté.

—Tiens, Williams, me dit-elle, voici un coffre que j'ai trouvé dans un coin du cabinet noir; je n'ai pu l'ouvrir, la clef en étant perdue; mais toi, avec un ciseau, une lime, un instrument quelconque, tu l'ouvriras... Bonne chance! et puisses-tu trouver dedans ce que tu cherches avec tant d'acharnement.

Et, posant le coffre sur mes genoux, elle m'embrassa au front, selon son habitude, et s'en alla rejoindre Mary, après avoir jeté un regard sur nos deux petits anges, et s'être assurée qu'ils dormaient tous deux d'un bon sommeil.

Ils dormaient d'un si bon sommeil, en effet, que, quoique je cessasse complétement de les bercer, ni l'un ni l'autre ne se réveilla.

J'avais cessé de les bercer, parce que, par un pressentiment sans doute de ce que contenait ce coffre, j'avais senti, au moment où Jeannie l'avait posé sur mes genoux, quelque chose comme un frisson passer sur tout mon corps.

Je touchai à ce coffre, vermoulu et couvert de la poussière de deux siècles, avec une sorte de terreur.

Cependant la curiosité l'emporta ; j'essayai d'abord de l'ouvrir sans moyens étrangers, mais bien que je sentisse que serrures et charnières étaient fort détériorées par le temps, je compris que, sans un objet quelconque faisant levier, je ne parviendrais pas à forcer le couvercle.

Je me levai et jetai un regard autour de moi.

Sur la cheminée était une petite hache à casser le sucre.

Je l'introduisis dans l'interstice, et, pesant du haut en bas, je fis sauter le couvercle.

Le coffre contenait un manuscrit recouvert en parchemin.

Cette première feuille servant de reliure portait dix ou douze lignes d'une écriture qui ne me paraissait pas inconnue.

En effet, à peine mes regards se furent-ils arrêtés sur ces lignes, que je me rappelai la note du révérend docteur Albert Martronius, maître en théologie et pasteur du village de Waston ; note que j'avais trouvée en fouillant dans les archives.

Ces lignes, écrites en latin, disaient textuellement ce qui suit :

« Ce manuscrit sans nom d'auteur me paraît avoir été écrit par la malheureuse femme enterrée à l'angle du cimetière, et dont la croix de pierre a été restaurée par mes soins.

» Dans cette conviction, je le renferme précieusement ici, et je recommande à mes successeurs, les pasteurs de la cure de Waston, d'avoir, dans leur propre intérêt, pour le repos de l'âme de cette infortunée, la même pitié que j'ai eue moi-même.

» Daigne le Seigneur tout-puissant la tirer du lieu de souffrance où l'a plongée son crime, et lui accorder une place, fût-ce la dernière, dans son divin paradis!

» Waston, 10 juillet, de l'an de l'Incarnation 1675.

» ALBERT MARTRONIUS. »

Cette note, on le comprend bien, redoubla ma curiosité, curiosité qui, je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, n'était pas exempte de terreur.

Je levai donc, d'une main un peu tremblante, cette première feuille de parchemin, et j'arrivai au manuscrit même.

Un papier jauni, qui paraissait de cent ans plus vieux que la couverture, s'offrit à mes yeux.

Le titre du manuscrit, renfermé dans une seule ligne d'une expression étrange, rayait d'une écriture fine et légèrement tremblée cette seconde page.

Le manuscrit était intitulé :

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR.

Je relus deux fois ce titre.

A la seconde fois, je n'avais plus aucun doute ; je tenais bien à la main, j'avais en ma possession l'histoire tant cherchée de la pauvre suicidée.

Ce trésor conquis, il ne me restait plus qu'à en jouir avec tranquillité. Pour cela, je devais m'isoler et recommander que nul ne vînt me déranger où je serais.

Je commençai par appeler Jeannie; elle arriva, comme de coutume, le visage souriant.

— Où en es-tu de tous tes rangemens, chère femme? lui demandai-je.

— Eh! mon Dieu! dit-elle, je les achève à l'instant

même, et j'allais remonter près de toi, pensant que tu avais besoin d'être relayé.... Les enfans n'ont donc pas pleuré, que tu n'as pas eu besoin de moi?

— Les enfans ont dormi comme deux chérubins, mais, tu le vois, mon amie, ils devinent leur mère, et les voici qui se réveillent et demandent leur souper.

En effet, les enfans rouvraient en même temps les yeux, et exprimaient leur désir par un doux vagissement.

Jeannie s'assit, ouvrit son corsage, tandis que, l'un après l'autre, je prenais un enfant dans son berceau, et le déposais sur ses genoux.

Bientôt chacun d'eux fut pendu à l'un de ces deux globes dans lesquel la bonne et prévoyante nature avait enfermé la source intarissable de leur existence.

Rien n'était beau, doux et charmant comme le tableau de cette jeune mère tenant ses deux enfans sur ses genoux.

Quand elle restait immobile ainsi, les yeux abaissés vers eux, les couvant l'un et l'autre d'un regard également maternel, on eût dit la statue de la Charité sculptée par Raphaël, le peintre de l'amour et de la maternité.

Je la regardai un instant, pressant avec angoisse le manuscrit contre ma poitrine.

Puis, m'approchant de ce groupe bien-aimé, et embrassant la mère d'abord, et ensuite les enfans :

— Jeannie, le coffre que tu m'as apporté contenait un manuscrit fort intéressant et fort curieux qu'en effet je cherchais depuis longtemps.... Je descends dans mon cabinet pour le lire ; je le lirai jusqu'au bout.... Ce sera peut-être un peu long, car il est d'une écriture difficile ; mais, si longue que soit cette lecture, je désire n'être pas dérangé. Ne t'inquiète donc pas si tu ne me voyais pas remonter à l'heure ordinaire.... tu sais ce que je fais. Je recommande les enfans à leur mère, et leur mère à Dieu.

Puis, accompagnant ma prière d'un regard au ciel, je sortis, le cœur, sans que je susse pourquoi, inondé d'une tristesse profonde.

J'appelai Mary, qui n'était pas encore sortie.

Elle était occupée à préparer ma lampe de travail, car

j'avais dit que je voulais, le soir même, commencer mon grand livre.

Je fis porter cette lampe tout allumée dans mon cabinet, attendu que la nuit était déjà presque venue.

Je m'assis devant mon bureau en faisant signe à Mary de tirer la porte derrière elle, afin de m'isoler le plus possible, et, Mary sortie, la porte tirée, je commençai avec un intérêt que l'on comprendra la lecture suivante.

Le manuscrit était, comme je l'ai dit, intitulé : CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR.

XV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(Manuscrit de la femme suicidée)

Il y a, dans ce monde, des créatures destinées sans doute à expier les fautes et les crimes de leur prochain. Un sceau les a marquées avant leur naissance, et il ne leur est pas plus possible d'éviter le malheur qu'il n'est possible au chêne choisi au milieu de sa forêt natale de ne pas devenir ce qu'il conviendra au charpentier.

Si le bloc de chêne devient billot, ce n'est pas sa faute : c'est celle d'une puissance supérieure qui l'a équarri dans ce but, qui a mis une hache près de lui, et qui amène les têtes et les courbe à son niveau.

Hélas ! la comparaison est fausse. Je ne suis pas le chêne insensible que le bras de l'exécuteur teint d'un sang étranger ; je suis la tête courbée au niveau de la mort par le désespoir, ce bourreau de l'humanité, et j'attends, prosternée ainsi, le dernier coup dont il plaîra au Seigneur de me frapper.

Vendredi dernier, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1583, entre la Sainte-Gertrude et la Saint-Michel, comme disent les papistes, j'ai perdu mon mari, troisième pasteur du village de Waston.

Le lendemain de cette mort, avant même que le digne

homme, avec lequel j'ai vécu heureuse vingt-six années, fût déposé dans la tombe, son successeur était arrivé.

C'est un homme d'un visage dur, et sous la direction duquel je doute que les paroissiens de Waston soient aussi heureux qu'ils l'ont été sous celle de mon pauvre mari.

La femme me paraît nulle au physique comme au moral; l'effacement de ses traits présage le peu de relief de ses sentimens.

Ils ont deux enfans jumeaux, deux fils assez beaux, mais qui me paraissent gâtés par le trop grand amour que leurs parens leur portent.

Ils arrivaient de Newport. Une charrette les suivait traînant leurs meubles.

Il paraît que la place de mon pauvre défunt avait été sollicitée et accordée de son vivant.

Un messager leur aura été expédié aussitôt sa mort. Il faut que cela soit ainsi, puisque le lendemain de cette mort ils sont arrivés.

Le cadavre de son prédécesseur était donc encore là quand le nouveau pasteur s'est présenté.

Il a bien voulu nous accorder, à ma fille Elisabeth et à moi, jusqu'au lendemain pour faire enterrer ce cadavre.

Heureusement, ou plutôt malheureusement, car bien des douleurs à venir sont peut-être cachées pour moi dans cette apparente faveur, heureusement, un des priviléges attachés à la cure, c'est que la veuve du dernier pasteur conservera jusqu'à sa mort un logement dans le presbytère.

Ce logement, nous l'avons déjà choisi, Betzy et moi, dans les conditions les plus modestes, et qui doivent le moins gêner le nouveau desservant.

C'est une grande chambre, au second, située entre un grenier et une espèce de lingerie.

Je voulais joindre cette lingerie à mon logement, et j'en avais le droit; mais ma pauvre Betzy m'a dit de sa voix si douce et si mélancolique :

— Crois-moi, bonne mère, ne nous séparons pas, même par une cloison ! Nous croyions garder notre bien-aimé mort dix ans encore, quinze ans, vingt ans peut-être, et

voilà qu'il nous quitte et qu'il faut nous séparer de lui... Bonne mère, ne nous séparons pas de notre vivant! Qui sait, excepté Dieu, le temps long ou court que nous avons à demeurer ici-bas ensemble?...

Et, pour la première fois, tandis que la pauvre enfant disait ces paroles, je l'ai regardée avec inquiétude.

Pour la première fois, j'ai remarqué la faiblesse de toute sa charmante personne, la tenuité de ses cheveux, la transparence de sa peau, que le sang colore par places, la limpidité de ses yeux, qui semblent faits pour réfléchir trop tôt le ciel, la rougeur de ses lèvres, la flexibilité de son cou, un peu trop long pour sa taille, le peu de développement de ses épaules, et cette espèce de langueur enfantine qui la courbe en avant.

Et, en la regardant ainsi, j'ai senti une douleur sourde me mordre au cœur, et une larme glacée monter à mes yeux.

— Oh! oui! me suis-je écriée, tu as raison, mon enfant, ne nous quittons pas un instant, pas une minute! car les instans où l'on s'est quitté inutilement sont là comme autant de remords, quand il faut se séparer pour l'éternité.

En conséquence, nous avons fait choix d'une seule chambre, qui est celle que j'ai dite.

Nous serons étroitement logées, c'est vrai; mais celui que nous regrettons ne sera-t-il pas logé encore bien plus étroitement que nous?...

O demeure dernière! tu me fais bien l'effet d'être la seule où l'on trouve le repos, et encore... qui sait?

Enfin, l'heure est sonnée où il faut nous séparer à tout jamais en ce monde, Betzy de son père, et moi de mon mari.

Je n'ai point voulu que le défunt fût déposé dans la tombe par les mains étrangères et inconnues de celui qui venait nous chasser de cette chambre où est née ma fille, et où *lui* est mort.

J'avais prévenu le révérend John Muller, son ami de vingt ans, pasteur de Milfort; et il est arrivé à l'heure dite, avec sa femme et ses deux filles.

Le digne homme apportait des prières pour le mort et

des larmes pour ceux ou plutôt pour celles qui lui survivent; car nous n'avons nul parent que je sache au monde, et ma fille et moi sommes les dernières de la famille.

Quand Dieu nous aura reprises l'une et l'autre, à moins que Betzy ne se marie et ne laisse des enfans, il ne restera plus d'autre trace de nos deux familles que cette légère élévation qui se fait sur les tombes, et qui, en quelques années, s'efface elle-même sous la mousse et sous l'herbe.

Et nous disparaîtrons ainsi; car qui, mon Dieu! voudra, dans une condition élevée, épouser une orpheline sans fortune? et, pour devenir la femme d'un ouvrier, Betzy n'y consentira jamais.

L'arrivée du bon monsieur Muller a ouvert une nouvelle source de larmes.

Hélas! dans les grands malheurs, et quand on a pleuré avec violence, on croit parfois la source tarie, épuisée, desséchée jusqu'à la dernière goutte; on se demande, en sentant son cœur sec et ses paupières brûlantes, où l'on prendrait de nouvelles larmes, et tout à coup à l'audition d'une simple parole, à la vue d'un ancien ami, le cœur se gonfle de nouveau, les pleurs montent, la digue se brise, et le visage se couvre de larmes plus tristes et plus abondantes que jamais.

C'est ce qui nous arriva quand nous vîmes apparaître au seuil de la maison monsieur Muller et sa famille.

Ce moment fut une seconde séparation entre nous et le mort bien-aimé.

Jusqu'à l'arrivée de madame Muller et de ses deux filles, nous étions restées, Betzy et moi, dans la chambre mortuaire, appuyant de temps en temps nos lèvres à cette bière insensible, comme si nos baisers eussent dû percer le bois et aller faire tressaillir le cadavre dans son linceul; mais, monsieur Muller venu, il fallut livrer la bière aux fossoyeurs, le corps à la tombe, l'âme à l'éternité!

Nous dîmes un dernier adieu à cette matière qui nous avait tant aimées, et nous nous laissâmes entraîner par madame Muller et ses deux filles dans cette chambre du second où nous devions désormais habiter.

Au reste, et, lorsque nous nous aperçûmes, ce fut une

serrée autour d'une taille qui eût tenu entre les deux mains, par une ceinture bleue dont les deux bouts retombaient flottans; coiffée d'un chapeau de paille à grands bords, qui jetait son ombre sur des traits charmans.

Posez sous ce chapeau un visage rond, blanc et rose, encadré par deux riches touffes de cheveux blonds, fins, soyeux, se soulevant au moindre caprice de l'air, et vous aurez une idée de la gracieuse hôtesse du petit réduit sur lequel le hasard avait fixé la lunette de mon grand-père le contre-maître.

La jeune fille tenait à la main une gerbe de bluets et d'épis jaunissans dont elle fit une couronne.

Cette couronne était destinée à accompagner la forme de ce chapeau de paille.

Aussi, dès qu'elle l'eut achevée, la blonde enfant dénoua les cordons de son chapeau et l'enleva de dessus sa tête.

Un hasard qui eût été d'accord avec la coquetterie la plus raffinée, fit que, dans ce moment, son chignon se dénoua, et que ses cheveux tombèrent.

Oh! mon cher Petrus, les magnifiques cheveux, et comme, se croyant seule et invisible, la belle jeune fille me donna le loisir de les admirer!

Elle commença par les prendre entre ses deux mains: puis, par-dessus son épaule, elle les ramena devant elle; ils tombaient plus bas que l'appui de la fenêtre, et l'on sentait qu'ils devaient descendre jusqu'à ses pieds.

Le soleil qu'ils reflétaient en faisait comme un rayon d'or échappé d'une auréole et roulant en cascade sur cette robe blanche, qui en rehaussait le ton brillant et la nature soyeuse.

Elle les réunit, les tordit, les renoua sans même se regarder dans une glace.

On sentait qu'il y avait en elle cette sécurité parfaite que donne la jeunesse et la beauté.

Alors, au lieu de mettre la couronne de bluets sur son chapeau, elle l'ajusta sur sa tête, ne se servant pour tout miroir que de la vitre de la croisée.

Je ne saurais et n'oserais presque vous dire, à vous,

homme grave, avec quelle suavité de pose, avec quelle simplicité de geste, tous ces mouvemens furent accomplis.

On sentait que dans ces cheveux renoués, dans cette couronne ajustée, il n'y avait en réalité que la naïve coquetterie de la jeune fille qui, parfaitement ignorante de l'art, s'aide de la nature pour se faire encore plus belle, non pas aux yeux des autres, mais à ses propres yeux, et je suis bien convaincu que, si je me fusse trouvé à portée de la voix et que je lui eusse demandé : Vous trouvez-vous belle? elle m'eût répondu : Oui, comme me répondrait une rose si je lui demandais : Êtes-vous parfumée? comme me répondrait un rossignol si je lui demandais : Avez-vous un doux chant?

Oui, certes, elle se trouvait belle ; mais cependant elle ne s'occupa qu'une seconde de sa beauté, le temps de se regarder et de sourire; puis elle rentra dans la chambre, prit une cage vide qu'elle accrocha à la fenêtre ; puis, s'appuyant sur le rebord de la croisée, se pencha en dehors, regardant et paraissant chercher quelque chose.

Presque aussitôt, un petit oiseau vola sur son épaule, becqueta deux ou trois fois ses lèvres, comme ce moineau immortalisé par Catulle faisait de celles de Lesbie ; après quoi de lui-même il rentra dans sa cage, dont la porte resta ouverte sans qu'il songeât à fuir de cette retraite, qu'il considérait évidemment comme un abri et non comme une prison.

En ce moment le soleil sortit de son dernier nuage, et apparut si ardent que la jeune fille dénoua le cordon d'une persienne verte qui descendit entre elle et moi, la dérobant à mon regard et me fermant l'accès de cette petite chambre, où mon imagination seule put continer de la suivre.

Je restai encore plus d'une demi-heure, la longue-vue braquée sur la fenêtre, espérant que la persienne se rouvrirait; mais, soit que ma belle inconnue eût quitté la chambre, soit qu'elle voulût rester dans la fraîcheur et l'obscurité qu'elle s'était faites, la persienne demeura obstinément fermée.

Il me fallut bien, momentanément du moins, renoncer à l'espérance de la voir. Je repoussai les uns dans les au-

tres les tubes de la lunette de mon grand-père le contre-maître, dont, pour la première fois, j'apercevais la valeur réelle.

En effet, c'était un trésor qu'un instrument avec lequel, à trois quarts de lieue, on pouvait reconnaître de quelle famille était une fleur, de quelle couleur étaient des yeux, de quelle espèce était un oiseau.

Aussi, je me félicitai bien sincèrement d'avoir suivi les conseils de ma pauvre mère, qui m'avait tant recommandé de ne me défaire sous aucun prétexte de cette précieuse lunette.

Oh ! mon cher Petrus, ce n'est point dans cette occasion seulement que j'ai cru m'apercevoir que les mères avaient le don de double vue.

Vous avez remarqué que j'avais repoussé les tubes de ma lunette les uns dans les autres, comme si, cette persienne fermée, rien n'était plus digne d'être vu dans la création.

Et cependant, je serais resté à ma fenêtre je ne sais combien de temps encore, si je n'eusse entendu remuer dans la chambre voisine.

Je me retournai et je vis la fille du magister; son père me l'envoyait afin qu'elle prît mes ordres pour le dîner. Je n'avais ni servante ni domestique, et le magister, pensant que je serais embarrassé pour préparer mon dîner moi-même, lui avait dit de se mettre à ma disposition.

J'acceptai pour cette fois, tout en reconnaissant qu'il me fallait prendre un parti à ce sujet : je ne pouvais rester ainsi seul avec une jeune fille, et lui laisser le soin de ma maison; je comprenais que sa réputation et la mienne n'eussent point tardé à en souffrir.

Ah ! comme me l'avait dit cette bonne madame Snart, c'était une compagne qu'il me fallait !

Je poussai un gros soupir, et descendis avec la jeune fille. Mes paroissiens, en meublant la maison, avaient meublé le garde-manger et la cave; de sorte que, pendant quelques jours, je n'avais absolument rien à acheter. Je mis la fille du magister à même de tout, et j'allai me promener dans le jardin.

Pourquoi donc étais-je si joyeux et si triste tout ensem-

ble ? pourquoi la voix qui chantait dans mon cœur avait-elle un accent à la fois si doux et si mélancolique ? Tous mes vœux n'étaient-ils pas accomplis ? N'avais-je pas cette cure tant ambitionnée ? Les armoires n'étaient-elles point garnies de linge ; le bahut, de vaisselle ; la cave, de bière ; la huche, de pain ; le jardin de fruits ? Ces quatre tilleuls sous lesquels on dressait ma table ne me donnaient-ils pas, même en plein midi, l'ombre et la fraîcheur ? Que me manquait-il encore, et que me fallait-il donc de plus ?

Hélas ! mon cher Petrus, il me fallait ce à quoi je n'avais pas songé la veille, et ce à quoi je sentais que j'allais maintenant rêver sans cesse : il me fallait un être avec qui partager tous ces biens que le Seigneur m'envoyait ; il me fallait quelqu'un qui s'assît près de moi, à cette table à laquelle j'allais m'asseoir seul.

Et il me semblait indispensable, pour que mon bonheur fût complet, au cas où le Seigneur m'accorderait cet ange gardien de ma vie, que cet ange eût de longs cheveux blonds, des yeux bleus, un teint rose et une robe blanche nouée par un ruban de la couleur du ciel....

XIV

QUELLE INFLUENCE PEUT AVOIR, SUR LA VIE D'UN PAUVRE PASTEUR DE VILLAGE, UNE FENÊTRE OUVERTE OU FERMÉE.

Au moment où j'achevais mon dîner, la fille du maître d'école introduisit un paysan près de moi.

Ce paysan était un messager de mon confrère, le pasteur de Wircksworth, ce brave et excellent monsieur Smith, dont je crois vous avoir dit quelques mots, mon cher Petrus, dans mon avant-dernière lettre, celui-là même qui avait rendu les derniers devoirs à ma bonne madame Snart ; vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

Ce messager m'apportait une lettre de sa part.

Voici à quelle occasion il m'écrivait :

Le pasteur d'un petit village voisin de Wircksworth

était tombé malade, et, depuis plus de six semaines, les paroissiens étaient privés de la parole de Dieu.

Ils s'étaient adressés, en conséquence, à monsieur Smith, afin qu'il remplaçât, ne fût-ce qu'une seule fois, son confrère malade ; alors, monsieur Smith avait pensé à moi et m'avait proposé à ces braves gens, croyant me faire plaisir et m'être utile en m'offrant l'occasion d'un nouveau triomphe.

Or, comme mon succès avait bruyamment retenti dans les environs, les paysans avaient accepté avec une grande joie ; de sorte que, la chose ne dépendant plus que de moi maintenant, monsieur Smith me faisait demander s'il me convenait d'aller prêcher à Wetton, c'était le nom du petit village, le jeudi suivant.

Il choisissait le jeudi, attendu que, le dimanche appartenant de droit à mes paroissiens, il ne pouvait indiquer le dimanche.

Au reste, ce jeudi était jour de fête, et cela revenait au même pour moi, ce jour de fête promettant un nombreux auditoire.

Si j'acceptais, le pasteur m'attendrait chez lui pour me conduire au village, distant d'un quart de lieue à peine de Wirksworth ; puis nous reviendrions déjeuner en famille à son presbytère.

Il me demandait une réponse précise, afin que sa femme et sa fille, qui partaient dans deux heures pour aller faire une visite, la femme à sa sœur, la fille à sa tante, laquelle demeurait à Chesterfield, fussent, si j'acceptais l'invitation, de retour pour le jeudi suivant ; si, au contraire, je refusais, elles resteraient à Chesterfield deux autres jours de plus.

L'invitation était si cordiale, que je n'eus pas même l'idée de la refuser ou de la remettre à un autre jour.

Je me fis apporter par la fille du maître d'école une plume, de l'encre et du papier, et je répondis à l'instant même à mon confrère qu'il pouvait compter sur moi pour le jour indiqué.

Afin de ne point le faire attendre, je serais à Wirksworth à huit heures du matin.

Je voulus donner un schelling au messager pour sa course, mais il était payé.

Je lui fis boire un verre de bière avec moi à la santé du bon monsieur Smith, et il partit enchanté.

Maintenant, mon cher Petrus, pourquoi avais-je accepté avec tant d'empressement, je dirai presque avec tant de joie?

Était-ce pour étendre le cercle de ma renommée? était-ce pour accepter l'invitation de monsieur Smith? était-ce pour rendre service à un confrère? Il y avait un peu de tout cela.

Mais il y avait surtout le désir de me rapprocher de la jeune fille aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint rose, à la robe blanche, au ruban d'azur, et de savoir qui elle était.

Avec un peu d'adresse, sans laisser le moins du monde apercevoir le sentiment auquel je cédais, j'arriverais certainement à mes fins.

Le dîner achevé, je renvoyai, en la remerciant, la fille du magister, et je remontai dans ma chambre.

Pourquoi remontais-je avec tant d'empressement dans ma chambre? Vous le devinez, n'est-ce pas, mon cher Petrus? C'était pour reprendre la lunette d'approche de mon grand-père, la remettre à son point et la braquer sur mon horizon; c'était pour voir si, par hasard, la persienne de la petite maison rouge et blanche sous sa robe de lierre ne serait point levée.

Non-seulement elle était toujours baissée, mais encore ce fut inutilement que je demeurai de trois à cinq heures de l'après-midi à attendre qu'elle se levât.

Il n'y avait rien que de bien simple dans tout cela; par une chaude journée du mois de juin, tout le monde ferme ses persiennes pour se procurer un peu d'obscurité et de fraîcheur; ma belle inconnue avait fait comme tout le monde.

Avec le crépuscule la persienne se lèverait pour laisser la petite chambre aspirer, par cette bouche ouverte sur la campagne, les premières brises de la nuit, si fraîches et si caressantes après un jour orageux d'été.

Le tout était donc d'attendre deux heures encore.

Seulement, deux heures c'était bien long !

Bien long, deux heures ! pour revoir une femme !

Comprenez-vous, mon cher Petrus, moi qui avais attendu vingt-trois ans sans m'apercevoir de la longueur du temps et sans désirer revoir aucune des femmes que j'avais vues, je trouvais que deux heures c'était bien long !

Au reste, il y avait pour moi un moyen d'abréger le temps, c'était d'aller me promener du côté du village de Wirckswortlı.

Il était tout simple que, pasteur d'Ashbourn, je fisse un peu connaissance avec les environs de ce village.

Or, Wirckswortlı étant des environs d'Ashbourn, je commençais par Wirckswortlı.

Pourquoi pas? Autant commencer par Wirckswortlı que par les autres villages !

Je sortis.

C'était à cette heure du jour où les paysans rentrent chez eux après les travaux achevés : les femmes les attendaient sur le seuil de la porte ; les enfans couraient au devant d'eux ; tout se souriait, tout s'embrassait dans la grande famille humaine.

Alors je songeai à notre doux et tendre Virgile, mon cher Petrus, au poéte presque chrétien qui a si bien dépeint les grands bœufs blancs aux longues cornes ruminans les pâles herbes sous l'ombre des chênes ; les moutons pressés et la tête basse sous la garde du berger et des chiens, lorsque l'orage s'amasse au ciel ; et la chèvre suspendue au flanc du rocher et broutant l'amer cytise, et je m'écriai :

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
Agricolas !

Mais je pensai presque aussitôt que la citation était injuste, et que mes laboureurs, à moi, ceux du village d'Ashbourn, connaissaient leur bonheur, et qu'ayant sur ceux dont parle Virgile l'avantage d'être chrétiens, ils en rendaient grâce au ciel.

Mais, aussi, qui faisait tous ces hommes si heureux ? C'étaient ces femmes qui les attendaient sur le seuil de la

porte ; c'étaient ces enfans qui couraient au devant d'eux ; c'était le sourire échangé de loin, c'était le baiser donné de près.

Chacun de ces hommes avait son ange gardien qui faisait la maison vivante en son absence, aimante à son retour.

Quelle différence y a-t-il entre une maison vide et un tombeau plein ?

Le tombeau est creusé sous la terre, la maison est bâtie dessus ; la maison est la prison du temps, le tombeau celle de l'éternité.

Oh ! comme ma maison, qui me semblait un tombeau, serait belle pour moi, si, au retour de mes courses évangéliques, j'apercevais de loin sur son seuil, les bras étendus et l'œil fixé sur moi, une forme blanche dont, peu à peu, je distinguerais, sous son grand chapeau de paille, le visage frais, les yeux bleus et les cheveux blonds !

Et, tout en me disant cela, j'étais sorti du village d'Ashbourn, et je m'avançais à grands pas vers Wircksworth.

Il est vrai qu'au fur et à mesure que je me rapprochais de la petite maison verte, blanche et rouge placée comme une sentinelle avancée sur la route, mon pas se ralentissait ; je commençais, à travers le crépuscule tombant, à la distinguer à l'œil nu presque aussi bien que, de la fenêtre de ma chambre, je la distinguais avec la longue-vue de mon grand'père le contre-maître ; mais, malgré le retour de l'ombre, malgré l'absence du soleil, malgré la présence de la fraîcheur, la fenêtre était toujours fermée.

Malheureusement, à cent pas de moi, deux ou trois familles de villageois soupaient au frais sous un arbre, tandis que cinq ou six enfans dansaient en rond sur le chemin.

Déjà plusieurs fois ils avaient regardé de mon côté ; retourner sur mes pas, c'était avoir l'air de les fuir : j'allai jusqu'à eux avec l'intention de les interroger indifféremment sur plusieurs localités du village, et, entre autres, sur cette petite maison qui n'était plus qu'à trois ou quatre cents pas de moi.

Ils se levèrent à mon approche.

Je les saluai ; deux d'entre eux m'avaient entendu prê-

cher et me reconnurent; ils m'offrirent aussitôt de m'asseoir près d'eux et de partager leur repas; mais je les remerciai.

Les enfans avaient cessé leurs danses, et m'entouraient; les parents me prièrent de les bénir.

— Je suis bien jeune pour bénir, leur répondis-je; mais n'importe, je les bénis de cœur, eux, vous, vos fruits, vos récoltes et vos maisons !

Ils me demandèrent s'il était vrai que, le surlendamain, je dusse aller prêcher à Wetton à la place du pasteur malade.

Je leur répondis que oui, monsieur Smith m'ayant invité à faire ce petit voyage, et m'ayant offert l'hospitalité chez lui.

Alors les paysans me vantèrent l'honnêteté, la loyauté, la sagesse du digne monsieur Smith; sa femme passait pour la meilleure ménagère des environs, et, quoique la cure ne rapportât guère que soixante livres sterling par an, la digne femme en était arrivée à avoir la maison la mieux montée du village : c'était chez elle comme au château du comte d'Alton, qu'on apercevait sur la colline; et, bien certainement, monsieur Stiff, l'intendant du comte, qui allait se marier avec une riche héritière de Chesterfield, n'avait pas de linge plus blanc et plus fin, d'argenterie plus lourde et plus reluisante, de batterie de cuisine plus épaisse et mieux étamée que ne l'étaient le linge, l'argenterie et la batterie de cuisine de la digne madame Smith.

Quant à la fille du pasteur, il n'y avait pas autre chose à dire, sinon que c'était un ange de sagesse, de religion et de bienfaisance.

Tout cela m'avait mené bien loin de la petite maison verte, rouge et blanche.

Comment y revenir, après avoir passé par le château du comte d'Alton; par le logement que l'intendant monsieur Stiff préparait pour sa femme; par le linge, l'argenterie, la batterie de cuisine de la bonne madame Smith, et par la sagesse, la religion et la bienfaisance de mademoiselle Smith ?

C'était difficile, surtout pour moi, mon cher Petrus, qui, je vous l'avoue, ne suis pas l'homme des transitions.

D'ailleurs, j'étais presque de mauvaise humeur qu'on me vantât avec tant d'unanimité la maison de monsieur Smith, de madame Smith, de mademoiselle Smith, et qu'on ne me dît pas un mot de la petite maison verte, rouge et blanche qui était à trois cents pas de nous, et de cette charmante créature aux cheveux blonds, aux yeux bleus et aux joues roses, près de laquelle assurément mademoiselle Smith ne devait être qu'une femme ordinaire.

Cette mauvaise humeur fit que je pris congé des paysans, et que je revins tout maussade vers Ashbourn.

Hélas! de loin, je vis le presbytère sombre dans la nuit; personne ne m'attendait sur le seuil désert; j'avais la clef dans ma poche : j'ouvris la porte et j'allai, trébuchant dans l'obscurité, cherchant le briquet et les allumettes.

— Ah! pauvre Williams Bemrode! m'écriai-je avec un soupir, lorsque la lueur soufrée tremblota le long des murs de la salle vide.

Les restes du dîner étaient là, dans le garde-manger; mais je n'eus point le courage de me mettre à table. Je montai dans la petite chambre, ma lampe d'une main et un morceau de pain de l'autre.

J'ouvris ma fenêtre, j'approchai une chaise, et je m'assis.

Cette fois, mes regards sautèrent par-dessus le village, et allèrent tout droit vers les lumières qui brillaient à l'horizon.

Au milieu de toutes ces lumières, j'en cherchai une qui fût dans la direction de la maison verte, rouge et blanche.

Tout un grand espace sombre s'étendait dans la direction où elle était située; dans tout cet espace, on sentait que la nuit régnait paisiblement.

Cependant, je ne pouvais me décider à quitter cette fenêtre; je cassai mon pain par petits morceaux et le mangeai tristement, sans détourner un instant mes yeux du point où ils étaient fixés.

Enfin, minuit sonna, et, n'ayant plus l'espérance de voir s'éclairer la petite fenêtre, après avoir compté les uns après les autres les vibremens du timbre s'envolant du clocher comme un oiseau de nuit aux ailes de bronze, je descendis, et je me couchai.

Ma nuit fut plus agitée encore que ne l'avait été ma journée ; la fièvre me brûlait ; avec cette incohérence des songes, je voyais passer devant moi, blanches et voilées, les trois filles de la veuve, avec leurs couronnes fanées posées sur leurs têtes ; elles sortaient par la porte du jardin ; elles s'éloignaient par la route de Wirecksworth...

Alors la fenêtre s'ouvrait ; mon inconnue, avec une auréole d'or, avec de longues ailes blanches, s'inclinait vers les trois mortes ; elle effeuillait sur leurs têtes la couronne de bluets que je lui avais vu ajuster sur la sienne ; puis les trois fantômes s'éloignaient à travers la campagne, s'effaçant peu à peu, se vaporisant, flottant à la surface de la terre, et doucement, lentement, montaient au ciel comme trois nuées transparentes...

Alors, mon regard, qui les avait suivies jusqu'à ce qu'elles se fondissent insaisissables dans l'éther, revenait cherchant la fenêtre ; mais la fenêtre, la maison, tout avait disparu !

Je voyais à leur place un monument informe, moitié église, moitié tombeau, presque perdu dans un nuage au-dessus duquel planait le bel ange aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux joues roses, à la robe blanche nouée d'un ruban d'azur.

Et, pendant toutes ces transformations, le rossignol chantait sur la plus haute branche du plus grand saule, et je le voyais à travers les murailles, comme si, pour mon œil fermé, les obstacles matériels n'existassent point.

Je me réveillai dix fois ; dix fois, fatigué de ce rêve, je rappelai tous mes esprits pour le rompre, le briser, l'anéantir ; mais à peine mes yeux s'étaient-ils fermés de nouveau, à peine le crépuscule s'était-il fait dans ma pensée, que tous les fragmens du songe mutilé se renouaient comme les tronçons d'un serpent, et que je me retrouvais jouer mon rôle dans ce monde fantastique, qui devenait pour moi le monde vivant et réel. "

Je me réveillai avec le jour : il ne restait de tout cela que le chant du rossignol, qui saluait l'aurore.

Avec les premiers rayons du soleil, le chant cessa.

On eût dit les esprits de la nuit fuyant devant la lumière.

J'étais brisé de fatigue.

Je me levai et montai à mon cabinet; je n'eus pas besoin de la lunette pour voir que cela était clos comme la veille.

Cette petite maison, c'était mon horizon tout entier; je ne regardai point ailleurs, je refermai ma fenêtre et j'allai m'asseoir devant mon bureau.

J'y trouvai le cahier de papier blanc tout préparé pour mon grand ouvrage dont le titre était déjà écrit, et qui n'attendait plus que la main et la plume; mais, en ce moment, comme ce titre me parut prétentieux! comme le sujet me parut vide!

Je repoussai le cahier en haussant les épaules; la philosophie et les philosophes me faisaient pitié.

A huit heures, je me rendis à l'église pour faire la prière du matin.

Il n'y avait guère que des femmes; dès le point du jour les hommes se rendaient à leurs travaux.

J'annonçai que, le lendemain, je ne dirais point d'office, allant prêcher à Wetton.

J'avais regardé avec attention toutes les femmes ou plutôt toutes les jeunes filles, me demandant s'il y en avait une seule parmi ces dernières dont je voulusse faire la compagne de ma vie; aucune d'elles ne répondait à mon idéal.

Quelques-unes étaient jolies, mais les plus jolies même étaient vulgaires et me paraissaient d'une éducation inférieure.

Beaucoup, j'en suis certain, eussent fait d'excellentes ménagères; mais, tout en remplissant les conditions matérielles de la femme, aucune n'offrait les conditions intellectuelles de la compagne, de l'épouse, de la moitié.

Parmi ces jeunes filles, c'était encore la fille du magister qui était la plus distinguée et la plus jolie.

Mais de la fille du magister à l'inconnue aux cheveux blonds, de la tournure de l'une à la grâce de l'autre, du visage de celle-ci à la physionomie de celle-là, il y avait la différence qu'il y a d'une pivoine à une rose, d'une clochette à un lis.

Cependant, lorsque la jeune fille revint chez moi comme

la veille pour me préparer mon dîner, soit lassitude de voir cette fenêtre sans cesse fermée, soit qu'en effet ma petite ménagère fût réellement jolie, et gagnât à être vue de près et examinée avec attention, je la suivis plusieurs fois des yeux dans les tours et les détours qu'elle nouait autour de moi, par simplicité ou par coquetterie, Dieu le sait! à la fin même, je l'appelai et essayai de causer avec elle; mais l'essai fut malheureux et tourna au détriment de la pauvre fille.

Dieu sait, mon cher Petrus, qu'avec une pareille femme je serais encore plus seul que seul!

C'est le malheur des esprits élevés de ne pouvoir regarder qu'en haut, et de ne distinguer jamais que ce qui se détache sur le ciel.

XV

QUI N'EST QUE LA SUITE DU PRÉCÉDENT.

J'eus beau me tenir à peu près constamment dans ma chambre; j'eus beau, de dix minutes en dix minutes, porter la lunette à mes yeux, la fenêtre ne se rouvrit point.

Que voulait dire cela?

Si mon inconnue avait pu me voir ou se douter que je la voyais, j'eusse pensé tout naturellement que ma persistance à la regarder l'avait blessée; mais elle ignorait probablement jusqu'à mon existence; ou bien, si elle savait qu'il existât un pasteur à Ashbourn, ce qui était probable après le succès qu'avait eu mon sermon, elle ignorait bien certainement que ce pasteur s'occupât d'elle à ce point, et possédât surtout une lunette avec laquelle on vît à la distance de plus de deux milles, aussi nettement que l'on voit avec ses yeux à celle de cent pas.

Lui était-il arrivé quelque malheur?

Oh! s'il en était ainsi, que n'envoyait-elle chercher le pasteur d'Ashbourn?

Quelle joie il éprouverait à la consoler!

Comme pour elle il trouverait des paroles douces, ten-

dres et religieuses! comme il lui montrerait le ciel après la terre, Dieu au commencement et à la fin de tout!

Quel bonheur il aurait à voir ces beaux yeux bleus trempés de larmes, ces joues pâlies reprendre sous ses exhortations, les uns leur calme et leur sérénité, les autres leur teinte fraîche et leur couleur rosée!

Mais cette apparition qui avait passé devant mes yeux avec la rapidité d'une vision, n'était-ce pas plutôt un rêve que j'avais fait? Un être aussi charmant, une créature aussi parfaite que celle que j'avais entrevue pouvait-elle exister sur la terre? La lunette de mon grand-père le contre-maître n'était-elle pas un instrument enchanté qui, à de certains jours, et dans de certaines conditions, avait le droit de créer à son propriétaire des images fantastiques destinées à lui faire prendre en pitié le monde réel?

Hélas! c'était encore ce qu'il y avait de plus probable; de là la recommandation si pressante de ma mère, qui connaissait sans doute la propriété de ce talisman, et qui n'avait point voulu m'en parler, pensant qu'un jour ou l'autre elle se révélerait toute seule.

Seulement, je n'étais ni dans le jour ni dans la condition voulus; de là venait que la lunette était infécondo et la fenêtre fermée.

Le soir arriva; ce furent les dernières heures qui me durèrent le plus.

Enfin, à huit heures sonnant, je sortis du village d'Ashbourn, et m'acheminai vers le village de Wirksworth.

Comme il était plus tard que la veille, je comptais trouver la route déserte.

Dans ce cas, je pousserais jusqu'à la petite maison; mais, si cette fois l'occasion se présentait de questionner, je la saisirais.

A chaque pas que je faisais, j'espérais voir briller une lumière derrière les bandes de la jalousie; mais, à chaque pas, cet espoir était déçu.

Au moment d'entrer dans le village, je pris à travers champs; mais, en m'approchant de la maison, je fus arrêté tout à coup par un mur de six pieds que je n'avais point remarqué, perdu qu'il était dans les massifs d'arbres.

Ce mur indiquait les limites du jardin: j'en fis le tour.

Mon cher Petrus, vous qui êtes un si grand philosophe, ou plutôt un si grand connaisseur en philosophie, dites-moi pourquoi mon cœur battait si violemment et pourquoi mes jambes tremblaient si fort? Puisque notre sainte religion protestante, au lieu de nous séparer de la société, de nous isoler de la famille, nous permet d'être homme, d'être époux, d'être père; quelle honte y avait-il donc à moi de venir à celle que j'avais vue, et dont le doux visage m'attirait? C'est qu'il y a, pour les premiers pas que l'homme fait dans la vie de l'homme, la même hésitation, la même timidité que pour les premiers pas que l'enfant fait dans la vie de l'enfant; l'un et l'autre entrent dans un monde inconnu, et tous deux trébuchent au soleil.

Je fis donc le tour du mur: toutes les fenêtres de la maison étaient non-seulement closes, mais encore recouvertes de leurs volets, hermétiquement fermés.

Enfin, je revins à la façade: le mur faisait place à une grille.

Je plongeai mon regard à travers cette grille: une seule lueur filtrait par les fentes du volet d'une salle basse.

Toute la vie de cette maison s'était donc réfugiée dans cette salle basse: le reste semblait mort.

Il était impossible que mon inconnue fût dans la maison; sa seule présence l'eût animée, vivifiée, éclairée.

Elle n'y était plus, elle l'avait quittée, elle était partie...

Oh! c'était bien cela, comment ne l'avais-je pas deviné?

Maintenant, son absence serait-elle longue? Reviendrait-elle un jour? reviendrait-elle jamais?

Cette lumière veillant dans cette salle basse, était-ce l'espérance, qui veille jusque sur le tombeau?

J'en étais là des questions que je me faisais à moi-même, lorsque j'entendis des pas s'approcher.

Certes, je n'avais aucune intention mauvaise en rôdant autour de la maison, et c'était un sentiment bien autrement religieux et tendre que la curiosité qui me poussait à passer ma tête par cette grille; mais, cependant, à ce bruit, mon cœur fut saisi de terreur.

Que dirait-on, si l'on reconnaissait le pasteur d'Ashbourn collant son visage à la grille d'une maison du village de Wircksworth, entre huit et neuf heures du soir?

Je m'éloignai donc rapidement, d'autant plus rapidement qu'en retournant la tête, je vis trois hommes qui venaient de mon côté.

Il me sembla, en outre, entendre dans le lointain le bruit d'une voiture.

Je doublai le pas sans regarder davantage derrière moi; j'avais une émotion pareille à celle qu'on doit éprouver quand on a commis une mauvaise action, et Dieu sait, cependant, si ce cœur qui battait si fort était pur!

Que se passait-il donc en moi? Etais-je amoureux? Amoureux! quelle folie! amoureux d'une femme que j'avais vue ou plutôt entrevue avec une lunette d'approche et à deux milles de distance!

Au reste, je ne pouvais pas en juger, puisque j'ignorais ce que c'était que l'amour.

Je rentrai vivement au presbytère, et, à tâtons, sans allumer ni lampe ni chandelle, pour me remettre de mon émotion, je montai à mon cabinet, et me laissai tomber sur mon fauteuil.

La fenêtre était restée ouverte; mon regard plongea dans l'étendue, je jetai un cri.

Une lumière brillait à l'endroit où devait être la fenêtre de mon inconnue, à cet endroit même qui, la veille, était plongé dans la plus grande obscurité.

La nuit était si sombre, qu'il n'y avait pas moyen, même avec la lunette, de distinguer autre chose que cette lumière.

C'était une probabilité; mais il fallait attendre au lendemain pour avoir une certitude.

Je descendis sans lumière et je me couchai; j'avais hâte de m'endormir et de franchir rapidement, à l'aide du sommeil, cette nuit qui me séparait encore de la réalité.

Mais ne dort pas qui veut: ce sommeil tant invoqué par moi semblait plus fugitif que son cortége de songes, et ce ne fut que bien avant dans la nuit qu'il vint, non pas toucher mes yeux, mais s'asseoir sur ma poitrine.

Je n'essaierai pas de vous dire les songes de cette seconde nuit, mon cher Petrus; ce fut quelque chose de pareil aux aventures de Lucius dans le récit d'Apulée : tout un chemin semé de sorcières, de harpies, de larves, qu'il me fallait parcourir; des blessures saignantes qu'il me fallait fermer, et qui se rouvraient sans cesse; et, à la place de ce doux chant du rossignol, tous les cris nocturnes des animaux de mauvais augure.

Comment ce lourd et laborieux sommeil me conduisit-il jusqu'à six heures du matin? je n'en sais rien; mais, ce que je sais, c'est que, lorsque je me réveillai, il faisait grand jour.

Oh! quelle nuit, mon cher Petrus! en ouvrant les yeux, il me sembla passer de l'enfer dans le ciel.

La première idée qui me vint fut celle de cette lumière que j'avais vue la veille ; mais ma nuit avait été si fiévreuse et si agitée, qu'en vérité, je ne savais plus distinguer la réalité du songe.

Je me dis que je m'étais trompé, qu'il ne fallait pas me faire une joie prématurée qui allait s'évanouir quand je voudrais la toucher, et, pour essayer ma puissance sur moi-même, je résolus de m'habiller lentement et en n'omettant aucun des détails de ma toilette du matin.

Puis je sortis de ma chambre à coucher, je traversai la salle à manger, je montai l'escalier du cabinet d'un pas lent, et, au lieu d'aller à la fenêtre, je vins m'asseoir sur le fauteuil de mon bureau.

Alors seulement, je permis à mon regard de se porter du côté de la fenêtre.

A l'œil nu, à peine si je distinguais les objets à une pareille distance; cependant, à travers une ouverture de mon rideau qui me semblait pratiquée tout exprès pour laisser passer le rayon visuel, il me sembla voir un trou sombre à la place de la jalousie verte.

Je saisis la lunette, que j'avais laissée la veille à son point et sans la repousser; j'ouvris la fenêtre, et portai la longue-vue à mon œil.

O bonheur! la jalousie était levée, la cage était à sa place, le petit oiseau dans sa cage!

Seulement, il me sembla que la chambre était vide.

Mais qu'importait que la chambre fût vide? Celle qui l'habitait ne pouvait-elle pas être levée et descendue?

Tout le monde ne se réveillait pas, comme moi, à six heures du matin; tout le monde ne mettait pas une heure à faire sa toilette.

Oh! comme je regrettais tout ce temps perdu!...

Je jetai un cri de joie; je ne regrettais plus rien.

La jeune fille venait de rentrer dans sa chambre; je l'avais vue passer au fond de cette chambre, allant probablement de la porte à la cheminée, et je l'avais reconnue!

Bientôt je n'eus plus de doute; elle s'approcha de la fenêtre, et ses traits devinrent de plus en plus visibles, à mesure qu'elle entrait dans le cercle de la lumière extérieure.

Elle était vêtue de blanc, comme d'habitude; comme d'habitude, sa robe était nouée par un ruban bleu.

Son visage seul était peut-être plus frais et plus rose encore qu'à l'ordinaire, et ses cheveux blonds plus neigeux et plus flottans à la brise du matin.

Elle ouvrit la cage, et donna la liberté à son petit oiseau.

Mais lui, reconnaissant, vola d'abord sur son épaule, joua un instant avec les boucles de ses cheveux; puis, se renvolant une seconde fois, il alla se poser sur la pointe extrême d'une branche où il demeura, se balançant.

La jeune fille lui jeta une rose qu'elle tenait à la main, rentra dans la chambre et disparut.

La cloche m'appelait à l'église; j'y portai au Seigneur un cœur plein de joie et de gratitude, et le priai de m'inspirer pour le lendemain.

Je cherchai un texte; celui-ci me vint à l'esprit : fut-ce Dieu qui me l'envoya, ou le rencontrai-je tout simplement dans le cercle d'idées où je tournais depuis deux ou trois jours ?

Et le Seigneur dit à Rachel :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton » mari. »

Je rentrai; ma première visite fut pour mon cabinet, mon premier regard pour la fenêtre.

Elle était ouverte toujours ; mais la chambre était vide.

Deux ou trois fois, j'y vis, cependant, apparaître mon inconnue, mais rapide et comme affairée ; on eût dit qu'il se passait ou qu'il allait se passer un grand événement dans la soirée ou dans la journée du lendemain,

Mon grand événement, à moi, c'était le retour de mon inconnue ; je jetai un regard sur ma pauvre petite ménagère, la fille du maître d'école, et je me demandai comment j'avais pu un seul instant regarder la pauvre fille.

Le soir, mon inconnue parut être plus tranquille : elle resta appuyée à sa fenêtre pendant tout le temps que le jour mit à disparaître et la nuit à venir.

Le soleil se couchait dans la pourpre et dans l'or ; elle ne le perdit pas un instant de vue jusqu'à ce qu'il se fût englouti dans ce splendide océan.

Alors, comme si, après un pareil spectacle, rien n'eût plus mérité d'être vu dans la création, elle se retira en arrière, et laissa retomber sa jalousie.

Et comme, elle disparue, rien ne méritait plus un regard de mes yeux, de mon côté aussi je refermai ma fenêtre.

Oh ! cette nuit fut bonne et douce ! j'eus de charmantes visions, au lieu de cet affreux cauchemar de la nuit passée, et ce fut le rossignol, et non la chouette et l'orfraie qui chanta jusqu'à l'aube à mon oreille.

Aussi avec l'aube me réveillai-je.

J'avais promis d'être à huit heures chez monsieur Smith ; je m'habillai de mon mieux, et me coiffai le plus coquettement qu'il me fut possible.

Malheureusement ma garde-robe était médiocre, et, au lieu des élégantes perruques que portaient les jeunes gens de cette époque, je fus obligé de me coiffer avec mes propres cheveux.

Je ne trouvais pas que cela fût plus laid ; mais peut-être mon inconnue ne serait-elle pas de cet avis.

Ce qui me rassurait, au cas où je la rencontrerais, chose très possible au bout du compte, ce qui me rassurait, dis-je, c'est qu'au lieu de se coiffer elle-même comme on se coiffait à cette époque, en chignons retroussés et poudrés,

elle se coiffait sans poudre, simplement avec des nattes et des boucles flottantes.

Pour la première fois je fis attention à mon visage, mon cher Petrus ; jusque-là, je ne m'en étais jamais inquiété, et, en vérité, il m'eût été difficile de dire si j'étais beau ou laid.

Je m'aperçus alors, avec une joie mêlée d'un certain orgueil, que j'étais plutôt bien que mal.

En effet, ces cheveux que j'étais tout honteux de produire étaient du plus beau noir, remarquablement fins, et frisaient naturellement ; mon œil était bleu foncé, grand et ne manquant pas d'expression, sous un sourcil noir assez bien arqué ; mon nez était droit, ma bouche grande et garnie de dents un peu fortes, mais d'une admirable blancheur ; ma taille était bien prise ; j'étais plutôt grand que petit....

Enfin, en ôtant de mon doigt l'alliance de ma mère, que j'y portais toujours, je m'aperçus que j'avais la main assez belle, et, en chaussant mon soulier, que j'avais le pied long, mais étroit.

Cet ensemble, et une cure qui rapportait quatre-vingt-dix livres sterling par an, faisaient de moi un homme qui n'était pas du tout à dédaigner par des parens, et fort acceptable pour une jeune fille.

Je montai dans mon cabinet de travail, afin de jeter un regard sur la fenêtre de mon inconnue.

La fenêtre était ouverte, mais la chambre paraissait déserte.

Sept heures sonnaient.

Il ne me fallait pas une heure pour faire les deux milles qui séparaient Ashbourn de Wircksworth ; mais, dans cette alternative d'arriver un quart d'heure trop tôt ou un quart d'heure trop tard, mieux valait arriver un quart d'heure trop tôt.

A mesure que j'avançais sur la route, la petite maison se faisait plus visible, et, à tout instant, je croyais que mon inconnue allait apparaître ; mais sans doute était-elle occupée dans quelque autre partie de la maison, car je ne l'aperçus point.

Cette fois, je n'avais plus besoin de lunette d'approche

pour tout voir : la cage vide, les rideaux blancs qui tombaient du lit, le papier à fleurs qui tapissait la muraille, s'offraient tour à tour à mes yeux.

Au moment où je passai sur le chemin, à la hauteur du mur qui fermait le jardin et m'avait arrêté dans mon exploration nocturne de la surveille, le petit oiseau qui était un chardonneret, prenant son vol de dessus un arbre du jardin, vint se poser sur un arbre de la route, tout auprès de moi, et là il commença son chant, comme si, au nom de sa maîtresse, il eût voulu me souhaiter la bienvenue.

Enfin, je passai devant la maison ; je n'osais pas trop regarder à travers la grille ; cependant, je me hasardai.... mais les rideaux étaient tirés.

Peut-être, par les ouvertures intérieures, pouvait-on voir au dehors; mais au dehors, à coup sûr, on ne pouvait pas voir dedans.

J'ignorais où était la demeure de monsieur Smith ; mais, comme d'habitude le presbytère est adossé à l'église, je gagnai l'église et m'informai de ce que je cherchais à un homme qui me parut être le sacristain.

C'était lui en effet; il me demanda si je n'étais point le pasteur d'Ashbourn, et, sur ma réponse affirmative :

— Monsieur Smith m'avait placé là pour vous attendre, me dit-il ; car il a oublié de vous dire qu'il demeurait, non près de l'église, mais, au contraire, à une distance assez éloignée.

— En ce cas, mon ami, lui dis-je, vous allez avoir la bonté de m'indiquer la maison

— Je ferai mieux, monsieur le pasteur, me répondit-il; avec votre permission, je vais vous y conduire. Monsieur Smith m'avait dit de me tenir sur la route pour vous épargner un chemin inutile, et j'allais m'y rendre ; car on ne vous attendait qu'à huit heures.

Huit heures moins un quart sonnaient en ce moment.

— Vous avez raison, mon ami, lui dis-je; il n'y a pas de votre faute ; ce n'est pas vous qui êtes en retard, c'est moi qui suis en avance. Marchez donc devant, je vous suis.

Mon guide reprit le chemin que je venais de parcourir, et je le suivis.

XVI

LA FEMME ET LA FILLE DU PASTEUR SMITH.

J'avais traversé, je l'ai dit, une partie du village pour arriver à l'église; je ne me préoccupai donc pas beaucoup d'abord du chemin que me faisait prendre mon guide.

Cependant, comme peu à peu les maisons devenaient plus rares; comme enfin il n'en restait plus qu'une, et que celle qui restait n'était autre que la maison verte, rouge et blanche, c'est-à-dire la maison de mon inconnue, je posai la main sur le bras de mon guide et l'arrêtai :

— Mon ami, lui dis-je, où me conduisez-vous?

— Mais où vous devez aller, monsieur, me répondit-il; chez le pasteur Smith.

— Le pasteur Smith demeure-t-il donc dans cette maison? demandai-je en pâlissant.

— Oui, monsieur, répondit-il; elle lui appartient du chef de sa femme, et il l'habite depuis son mariage.

— Et le pasteur Smith n'a-t-il pas une fille? continuai-je, mais en hésitant.

— Oui, monsieur.

— Blonde... de dix-huit à dix-neuf ans?

— C'est cela, oui... une sainte jeune fille, monsieur!

— Oh! mon Dieu! murmurai-je tout chancelant.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le pasteur? demanda mon guide; on dirait que vous allez vous trouver mal.

— Rien... un éblouissement, voilà tout, repris-je vivement. Allons!

Et, moi-même, je m'avançai vers la maison, la main étendue sur le marteau de la porte.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvrit, et je vis paraître sur le seuil le visage souriant du digne monsieur Smith.

— Bon! dit-il, vous voilà; c'est beau d'être exact..... Mais qu'avez-vous donc? Vous me paraissez pâle et tremblant.

Je le rassurai par un sourire et par un serrement de

main : je craignais, si je me hasardais à parler, qu'on ne s'aperçût, à l'altération de ma voix, de l'émotion que j'éprouvais.

Mais mon guide répondit pour moi.

— Ah ! dit-il, je ne sais pas, en vérité, ce qui vient de prendre à monsieur le pasteur, à vingt pas d'ici ; c'est-à-dire qu'il a blêmi à faire croire qu'il allait se trouver mal.

— Comment ! se trouver mal ? s'écria madame Smith en paraissant derrière son mari. Smith, va vite à la pharmacie, descends de l'eau de mélisse, de l'eau de fleur d'oranger, du sucre, pendant que je conduirai monsieur Bemrode au salon... Mais va donc ! mais va donc !

— Je voulus arrêter madame Smith, il n'y eut pas moyen ; elle poussa son mari d'un côté, et m'entraîna de l'autre.

Une fois dans le salon, elle me força à m'asseoir dans un fauteuil, et ouvrit la fenêtre du jardin pour me donner de l'air.

Tout cela, en parlant, en m'interrogeant, en répondant elle même à ses questions, et en en faisant de nouvelles auxquelles elle répondait encore.

Le pasteur rentra au bout de cinq minutes, tenant à la main un verre d'eau tout préparé.

Cinq minutes avaient suffi à madame Smith pour m'apprendre que, quoique son mari eût cinquante-deux ans, elle n'en avait, elle, que trente-neuf ; qu'elle avait une fille qui n'en avait pas dix-neuf encore ; que cette fille était jolie, chantait, jouait du clavecin, dessinait, et, grâce à son heureux caractère plus encore qu'à sa beauté et à ses talens, ne pouvait manquer de faire le bonheur d'un mari.

Monsieur Smith entra sur cette dernière phrase de sa femme, et je le vis hausser les épaules en homme qui comprend qu'un pareil éloge est toujours suspect dans la bouche d'une mère.

En effet, si prévenu que je fusse en faveur de ma belle inconnue, j'eusse mieux aimé que madame Smith n'eût rien dit, et m'eût laissé apprécier par moi-même cette perfection qu'elle proclamait si haut.

J'eus beau soutenir à madame Smith que mon étour-

dissement, s'il y avait eu étourdissement, était tout à fait passé, elle me fit avaler le verre d'eau préparé par monsieur Smith.

— La !... Maintenant, dit-elle, que voilà notre cher voisin monsieur Bemrode remis complètement... car vous ne vous sentez plus de votre indisposition, n'est-ce pas, monsieur Bemrode ?

Je fis signe que j'allais à merveille.

— Eh bien ! nous allons lui présenter notre chère Jeannie, n'est-ce pas, mon ami ? continua madame Smith.

— Mais, ma bonne, dit monsieur Smith, notre chère Jeannie se présentera bien toute seule... Il me semble que tu donnes à cette petite fille beaucoup plus d'importance qu'elle ne mérite.

— Comment, plus d'importance qu'elle ne mérite ! comment, petite fille ! s'écria madame Smith ; mais Jeannie est une grande personne de dix-neuf ans, mon cher monsieur Bemrode, et qui a déjà refusé de très beaux partis, je vous prie de le croire.

— Et je vous crois, ma chère mistress Smith, répondis-je en souriant.

— Chut ! dit-elle, chut ! car je l'aperçois, la chère enfant, et, Dieu merci ! elle est si bien élevée, que le seul mot de mariage, prononcé devant elle, la ferait rougir jusqu'aux oreilles !... Eh ! viens donc mon enfant, viens donc !

Et, à ces mots, elle tira dans la salle, plutôt qu'elle ne l'y introduisit, miss Jeannie Smith.

Je m'attendais à voir mon inconnue de la fenêtre avec son grand chapeau de paille couronné de bluets, ses cheveux blonds, ses joues rosées, sa robe blanche et sa ceinture bleue nouée autour d'une taille flexible comme un roseau.

Point : la personne qui entra était coiffée en racine droite ; elle avait du blanc et du rouge ; elle était vêtue d'une robe de pékin broché, et avait le bas de la taille serré comme dans un étau, et le reste de sa personne perdu dans d'immenses paniers.

C'était toujours une fort charmante créature, mise à la

mode du jour, c'était incontestable; mais, hélas! ce n'était plus mon inconnue de la fenêtre!

De tout ce que j'avais admiré en elle, ses beaux yeux bleus restaient seuls intacts; ses beaux yeux étaient l'unique chose que l'art ne fût point parvenu à gâter.

— Ah! mon Dieu! s'écria monsieur Smith en regardant sa fille, et qui donc t'a accoutrée ainsi, ma pauvre chère Jeannie?

— Comment! s'écria mistress Smith, qui l'a accoutrée ainsi? Mais c'est moi.

— Jésus Dieu! fit le pasteur, et à quel propos, chère femme?

— Mais à propos que c'est la mode.

— Et qu'a donc à faire la mode avec de pauvres campagnards comme nous, ma bonne Augusta? La mode, c'est bon pour les gens de la ville et pour les seigneurs des châteaux...

— Mon cher monsieur Smith, occupez-vous de vos sermons; vous les faites fort beaux, quoiqu'on prétende que notre voisin monsieur Bemrode les fasse encore plus beaux que vous; et laissez-nous nous occuper de nos toilettes.

— Faites vos toilettes, soit; mais, au nom du ciel, ne défaites pas vos tailles et vos visages! Ah! ma pauvre Jeannie, continua le pasteur, que tu dois être mal à l'aise dans un pareil corset, toi habituée à être libre comme la guêpe et comme l'oiseau! Et que tu dois te trouver laide sous un pareil masque, toi qui n'as jamais pris pour fard que la rosée du mois de mai!

— Apprenez, mon cher monsieur Smith, s'écria la femme du pasteur, s'irritant de toutes ces railleuses observations de son mari, que Jeannie, grâce au voyage que nous venons de faire à Chesterfield, porte aujourd'hui exactement le même costume qu'aura *miss* Élisabeth Rogers, le jour où, devenue la femme de monsieur Stiff, elle sera présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton.

— Tout cela ne me dit point, ma chère, continua le bon pasteur, qui commençait visiblement à s'impatienter, à quel propos Jeannie, qui ne doit pas avoir l'avantage de

devenir la femme de monsieur l'intendant Stiff, ni avoir l'honneur d'être présentée à monsieur le comte et à madame la comtesse d'Alton, porte aujourd'hui ce costume.

Pendant tout ce dialogue, miss Jeannie Smith était restée debout, fort embarrassée et rougissant sous son rouge ; mais, voyant qu'un nuage menaçait de passer sur le ciel azuré du ménage :

— Bon père, dit-elle en joignant les mains, par grâce n'insistez pas ! ne voyez-vous pas que vous faites grande peine à maman, qui, depuis deux heures, a la bonté de s'occuper de moi ?

— Oui, ma chère enfant, oui, je comprends, dit le pasteur Smith avec un léger mouvement d'épaules. Viens m'embrasser.

Puis, se retournant vers moi :

— Mon cher voisin, me dit-il, je vous affirme qu'il y a des jours où la pauvre enfant est jolie.

— Mon père ! murmura Jeannie.

— Bien ! bien ! dit le pasteur, ne parlons plus de cela, et assieds-toi... si tu peux.

Jeannie se retourna pour essuyer du bout du doigt une grosse larme qui perlait au bord de sa paupière, et, ayant choisi le plus large fauteuil du salon, elle s'y assit avec peine.

Quant au pasteur, qui sans doute avait compris combien je devais être mal à l'aise pendant cette petite scène de famille, il se retourna de mon côté et m'adressa quelques questions de théologie.

Il tombait bien, mon cher Petrus : vous le savez, la théologie, c'est mon fort; le pasteur Smith y est très-versé de son côté, de sorte qu'au bout d'un moment, notre conversation ne manquait pas d'un certain intérêt.

Je n'y prêtais pas, cependant, une attention tellement absorbante, que, voulant me rendre compte des intentions de mistress Smith à l'endroit de sa fille, je ne la suivisse dans tous ses mouvemens.

Or, tous ses mouvemens tendaient à un seul et unique but; après avoir fait valoir, autant qu'il était en elle, elle le croyait du moins, les avantages physiques de mademoiselle Jeannie, elle tenait à me prouver que ces avantage

physiques n'étaient pas réduits à eux seuls; et que le mari qui épouserait cette chère fille, outre une dot sur laquelle on ne s'était point expliqué, trouverait probablement un trousseau des plus complets.

Cela ressortait du soin que mistress Smith mettait à garnir d'avance une table à thé dont nous ne devions faire usage qu'au retour du sermon, de ses tasses, de son linge, de sa théière en charmante porcelaine de Chine, et de douze petites cuillères d'argent, quoique nous ne fussions que quatre.

En outre, deux ou trois fois, elle avait ouvert, l'une après l'autre, deux grandes armoires de noyer garnies depuis le haut jusqu'en bas de linge qui, malgré sa teinte un peu bise, paraissait d'une grande finesse.

Tout ce manége n'avait pas plus échappé à monsieur Smith qu'à moi.

Il finit par s'en préoccuper tellement au milieu de notre discussion, que, s'interrompant tout à coup :

— Décidément, mon cher voisin, dit-il, je suis tenté de croire qu'au lieu d'être un simple curé de village comme moi, vous êtes un prince de l'Eglise voyageant incognito.

Ma femme vous a reconnu sous votre déguisement, voilà pourquoi elle a fait habiller sa fille en princesse; voilà pourquoi elle tire de leur boîte nos douze cuillères d'argent, les seules que nous possédions; voilà pourquoi, enfin, elle vous montre tout ce beau linge qu'elle a filé elle-même; car, malgré ces fumées d'ambition qui lui prennent dans les grandes occasions, comme celles où nous sommes, c'est une excellente ménagère que ma chère mistress Smith.

— Je n'en doute aucunement, monsieur, répondis-je; mais dites-moi, n'est-ce pas l'heure de m'acheminer vers le village de Wetton, où je dois prêcher?

— Oh! dit mistress Smith, vous avez encore une bonne demi-heure; mais n'importe... Jeannie, va chercher ton livre de cantiques; j'espère bien que tu ne perdras pas cette occasion d'entendre le beau sermon que va prononcer monsieur Williams Bemrode, afin de pouvoir lui en faire compliment à son retour.

Miss Jeannie, évidemment enchantée de trouver cette

occasion de sortir de la salle, parvint, après quelques efforts, à se tirer de son fauteuil, et s'en alla chercher son livre de prières.

Alors, ce que j'avais prévu arriva : à peine la porte fut-elle refermée derrière la jeune fille, que sa mère, qui n'attendait que ce moment-là pour reprendre son éloge, commença de vanter son économie, ses talens en peinture, en musique, en tapisserie, en couture et en cuisine.

Quant à moi, je commençais à m'apercevoir d'une chose, c'est que, sans doute, la bonne mistress Smith, me sachant à marier, connaissant le revenu de la cure d'Ashbourn, et désirant surtout établir sa fille dans son voisinage, avait jeté les yeux sur votre serviteur, mon cher Petrus, pour en faire son gendre.

« C'est cela, me dis-je à part moi; de là la toilette ébouriffante qui a étonné jusqu'au bonhomme Smith; de là l'exhibition des cuillères et du linge; de là, enfin, la sortie de mademoiselle Jeannie, sortie ménagée entre elle et sa mère sans doute, pour que la mère puisse dire, derrière la fille et de la fille, tout le bien qu'elle n'ose en dire devant elle; pas mal combiné, chère mistress Smith, pas mal! »

Et vous qui me connaissez, mon cher Petrus, vous qui savez avec quelle indocilité je reçois les conditions imposées, vous devez comprendre que plus mistress Smith vantait miss Jeannie, plus, avec mon malheureux esprit de contradiction, j'étais disposé à lui trouver des défauts.

Probablement, avec son admirable instinct d'honnête homme qui vaut mieux que toutes les combinaisons de l'esprit, le digne monsieur Smith comprit cela; car, souriant pour cacher son impatience :

— Mais, ma chère Augusta, dit-il à sa femme, en vérité, je ne te reconnais pas plus au moral que tout à l'heure je ne reconnaissais Jeannie au physique... Sur quel baume, sur quelle panacée, sur quelle herbe émolliente as-tu donc marché aujourd'hui, que cette pauvre Jeannie, à laquelle d'ordinaire tu trouves tant de torts, soit parfaite ce matin?

— Moi! des torts à Jeannie? s'écria mistress Smith en rougissant; mais je ne sais où vous prenez cela. Des bagatelles, des riens tout au plus! car enfin, en un mois, en

six mois, en un an même, je ne trouve point parfois une occasion de la gronder sérieusement.

— Mais remarque bien, ma bonne amie, reprit monsieur Smith avec son doux sourire, qui, malgré sa douceur, n'était pas toujours exempt de raillerie, remarque bien que je ne te blâme aucunement de trouver Jeannie si parfaite aujourd'hui, attendu que plus d'une fois, loin d'elle, la pauvre enfant! quand nous n'étions que nous deux, je t'ai reproché, au contraire, d'être un peu sévère pour elle.

« Bon, dis-je en moi-même, au tour du père maintenant; la comédie me paraît bien apprise et les rôles parfaitement distribués. »

Mais la bonne mistress Smith n'était pas femme à accepter un reproche sans y répondre; elle fut même si sensible à celui qui venait de sortir de la bouche de son mari, qu'elle oublia un instant son rôle pour y répliquer.

— Sévère! s'écria-t-elle, sévère pour notre enfant? Et cela, parce que je suis toujours lui recommandant l'économie, la charité, la piété, la simplicité, la...

— Je te dis sévère, chère amie, parce que tu veux que ta fille, qui n'est qu'une enfant, possède toutes ces qualités au même degré que toi, qui es une femme et une mère. Donne à notre Jeannie vingt ans de mariage, un mari qui l'aime, et, d'une enfant qu'elle est, Jeannie sera comme toi, ma chère Augusta, le modèle des épouses et des mères.

Puis, se tournant vers moi encore :

— Et maintenant, mon cher confrère, dit-il, venez, car nous avons juste le temps de faire le demi-mille que nous avons à faire.

— Mais, s'écria madame Smith, n'attendons-nous pas cette chère Jeannie?

— Cette chère Jeannie n'a pas besoin de nous quand elle a sa mère... Venez, mon cher Bemrode, venez!

Et, passant le premier, il me montra le chemin.

Je saluai mistress Smith et sortis sur les pas de l'excellent homme.

Au moment de perdre de vue la maison, je me retournai et je vis à son tour mademoiselle Jeannie nous suivant avec sa mère, son livre de cantiques sous le bras.

Je ne sais pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

XVII

OU JE RETROUVE MON INCONNUE AVEC SES CHEVEUX BLONDS, SON CHAPEAU DE PAILLE, SES JOUES ROSES ET SA ROBE BLANCHE NOUÉE D'UN RUBAN BLEU.

Si fait! je sais, mon cher Petrus, pourquoi je pressai le pas, afin que les deux femmes ne nous rejoignissent point.

C'est que mes illusions à l'endroit de ma belle inconnue étaient évanouies.

C'est que je voyais un calcul maternel et même paternel là où j'avais espéré d'abord trouver la simplicité de cœur.

C'est qu'enfin je voulais choisir ma femme et non point qu'on me l'imposât.

Nous franchîmes la distance qui séparait Wirckswortlh de Wetton, sans échanger plus de trois ou quatre paroles; monsieur Smith respectait mon silence, croyant sans doute que je préparais mon sermon.

Il n'en était rien, je pensais à mon inconnue.

Oh! mon inconnue! si je l'avais retrouvée telle que je l'avais vue dans ses apparitions, avec ses cheveux flottans, ses fleurs, son oiseau, son regard limpide, sa naïveté, toutes les grâces enfin que je lui prêtais dans le délire de mon cœur, dans la folie de mon imagination! si ses parens, au lieu de me la jeter en quelque sorte à la tête, eussent attendu que je la désirasse, lui eussent donné le temps de m'aimer, et, avec cette simplicité patriarcale que l'on cherche toujours et que l'on ne trouve jamais, m'eussent dit:

« Vous êtes pauvre, cher monsieur Bemrode, et notre fille est pauvre comme vous; mais vous êtes jeunes, mais vous vous aimez; unissez vos deux pauvretés, et l'amour en fera une richesse. »

Oh! s'ils m'eussent dit cela, comme j'eusse accepté la

pauvre Jeannie, comme j'eusse mis son bras sous le mien ! comme, avec fierté, je l'eusse emmenée dans ma petite maison d'Ashbourn, sans rien demander à ses parens que ce chapeau de paille, cette robe blanche et cette ceinture bleue avec lesquels elle m'était apparue, et dont je ne pouvais, dans mon souvenir du moins, la séparer !

Mais rien ne s'était passé ainsi que je l'espérais, et Jeannie, au lieu de marcher côte à côte avec moi, libre, joyeuse, légère, nous suivait, elle, de loin, empêchée, triste et trébuchant à chaque pas, grâce à ses mules à hauts talons.

Nous arrivâmes au temple près de dix minutes avant ces dames.

Le temple était plein, et il était évident que l'on m'attendait avec impatience ; mais, je vous avoue, mon cher Petrus, que mon sermon n'était plus dans mon esprit qu'une chose secondaire, à laquelle, tout préoccupé du désappointement que je venais d'éprouver, j'attachais une médiocre importance.

Par bonheur, c'est surtout lorsque je fais le moins d'efforts pour arriver à un résultat que je l'atteins plus sûrement.

Mon texte était beau : c'était ce grand égoïsme de la nature, qui, regardant toujours devant elle, et ayant besoin, avant toute chose, que les générations succèdent aux générations, dit à la jeune épouse par la voix du Seigneur :

« Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari. »

Et voilà pourquoi Dieu, qui d'avance a prévu toute chose, a donné aux pères et aux mères un immense amour pour leurs enfans ; tandis que, sans être ingrats, puisqu'ils obéissent aux intentions du Seigneur, les enfans sont loin d'avoir pour leurs parens ce même amour que les parens ont pour eux.

Dites à une mère :

« Tu quitteras ta fille, » fût-ce pour accomplir un plus saint devoir, et la mère n'obéira point, tant l'enfant de ses entrailles et de son lait lui est doublement cher.

Dites à la fille :

« Tu quitteras ta mère pour suivre ton mari, » et la fille

obéira en souriant, s'avançant comme la rose au-devant de celui qui passe dans le chemin, et qui la cueille en passant, la met à sa boutonnière ou à son chapeau, laissant le rosier stérile, et emportant avec lui la fleur et le parfum.

J'obtins un grand succès ; je fis pleurer toutes les mères et sourire tous les enfans.

Et cependant deux choses avaient jeté une grande préoccupation dans mon esprit.

J'étais monté en chaire quelques instans avant de commencer mon sermon, de sorte que je pus jeter les yeux sur mes auditeurs, lesquels attendaient avec plus ou moins d'impatience, plus ou moins de curiosité le moment où je parlerais.

Au nombre de ces auditeurs étaient Jeannie et sa mère; sa mère s'était placée juste en face de moi, et naturellement sa fille était placée près d'elle.

Mais à peine entrée dans l'église, tout embarras, toute préoccupation, toute rougeur avaient abandonné la jeune fille pour faire place à une douce, sainte et réelle piété ; elle ne s'était pas même préoccupée de l'espèce de rumeur qu'avait soulevée autour d'elle sa mise, beaucoup trop élégante pour sa condition ; et, comme si elle eût compris que sous l'enveloppe dorée Dieu verrait le cœur pur, elle avait un instant levé les yeux vers le ciel, puis les avait abaissés sur son livre, qu'à partir de ce moment-là ils n'avaient plus quitté.

Le chant commença ; assise pour la simple prière, elle se leva pour le chant.

Alors ses yeux et sa bouche parurent s'ouvrir tout ensemble, ses yeux pour la piété, sa bouche pour l'harmonie ; alors elle parut tout oublier, la terre pour le ciel, les hommes pour les anges ; alors un accent pur, céleste, se détacha des autres accens ; ses paroles semblaient avoir des ailes, et, seules au milieu des autres paroles, s'élever dans l'éther et se perdre dans l'infini.

Je me rappelai que sa mère me l'avait vantée comme bonne musicienne ; mais ce qu'elle faisait là, ce n'était point de la musique, c'était quelque chose de simple et de grand comme un chant d'oiseau, comme un bruissement

d'arbre, comme un murmure de ruisseau, comme une voix de la nature enfin, et non pas comme un chant de l'humanité.

Toute cette harmonie jaillissait de ses lèvres, sans effort et sans fatigue ; seulement sa tête, un peu inclinée sur son épaule comme si son cou gracieux, défaut des cygnes, était trop long et trop flexible pour la soutenir, sa tête, un peu inclinée sur son épaule, donnait à toute son attitude une grâce indéfinissable, et à sa physionomie un charme souverain ; et cela dura ainsi tant que dura le chant : sa voix, douce émanation de l'âme, qui avait commencé avec lui, cessa avec lui, naissant avec la simplicité de la prière, mourant avec la grandeur de la foi.

Puis elle se rassit comme elle s'était levée, sans ostentation et sans bruit, ne se doutant pas qu'elle venait de mêler une note divine à un concert humain.

Ce fut mon tour de parler.

Aux premières paroles que je prononçai, ses beaux yeux bleus se levèrent sur moi et ne s'en détachèrent plus; toutefois, il était facile de voir que c'était, non pas l'homme qu'elle regardait, mais le prédicateur qu'elle écoutait du regard, comme si les oreilles n'eussent pas suffi, comme si elle eût compris que ce qu'on dit avec les lèvres peut venir seulement de l'esprit, tandis que ce que l'on dit avec les yeux vient certainement du cœur.

J'avoue que ce que je venais de voir et d'entendre m'avait un peu raccommodé avec mademoiselle Jeannie.

Aussi, mon sermon terminé, peut-être, mon cher Petrus, était-ce seulement pour en avoir son avis, mais enfin, je le répète, mon sermon terminé, j'étais décidé à lui offrir le bras pour revenir à Wircksworth.

Mais, pendant la courte station que j'avais faite à la sacristie, la jeune fille était partie avec sa mère.

Dans la sacristie, je trouvai monsieur Smith, qui m'attendait et qui me fit compliment avec un accent si sincère, qu'il n'y avait point à se tromper sur l'intention ; à la porte de la sacristie et de l'église, je trouvai mon auditoire presque entier qui, lui aussi, m'attendait pour me féliciter.

C'était un triomphe, vous en conviendrez, mon cher Petrus; mais pourquoi me parut-il incomplet?

C'est qu'à ce triomphe une voix manquait, cette voix si pure que toutes les autres ne semblaient me féliciter qu'au nom de la terre, tandis qu'en me félicitant celle-là m'eût semblé le faire au nom du ciel.

Je retournai donc à Wirecksworth comme j'étais venu, dans la seule compagnie de monsieur Smith, et plus silencieux encore en revenant que je l'avais été en allant.

Cette fois, je n'avais pas l'excuse de la préoccupation, et cependant le bon pasteur Smith me laissa tout entier à ma rêverie.

Oui, à ma rêverie, mon cher Petrus, car, malgré moi, je rêvais à elle : sous la Jeannie transformée par sa mère, je retrouvais peu à peu mon inconnue de la fenêtre, et, cependant, je secouais la tête, et je disais à part moi :

« Non, non, non, jamais! »

Nous rentrâmes à la maison.

Madame Smith et sa fille nous attendaient au salon; madame Smith déborda en éloges sur mon sermon.

Jeannie ne dit pas un mot.

Je crois mon cher Petrus, que j'eusse donné toutes les louanges de la mère pour un mot de critique de la fille; au moins ce m'eût été une occasion de lui adresser la parole, de lui répondre, de discuter avec elle.

Son silence m'exaspéra.

On annonça que le déjeuner était servi.

Je me mis à table furieux.

Si je n'eusse pas vu Jeannie attentive et les yeux fixés sur moi, d'un bout à l'autre de mon sermon; si je ne l'eusse pas vue, au moment où je parlais de cette facilité des enfans à quitter ceux à qui ils doivent le jour, si je ne l'eusse pas vue chercher avec une main les mains de sa mère, et de l'autre essuyer une larme dans ses yeux, je me fusse dit qu'elle ne m'avait point écouté, et par conséquent point entendu.

Mais il n'en était point ainsi; elle n'avait pas perdu une seule de mes paroles. j'en étais sûr.

Son silence, c'était donc de l'opiniâtreté, de l'impolitesse ou tout au moins de la gaucherie.

De l'opiniâtreté, avec ces yeux doux comme ceux d'une gazelle! de l'impolitesse, avec cette voix tendre comme un chant! de la gaucherie, avec cette grâce ravissante!

C'était difficile à croire, et, cependant, il fallait bien que cela fût.

Aussi, je me résolus à payer son silence par mon silence; je savais que le déjeuner était dû aux soins de miss Jeannie, et, quoique je doive avouer, mon cher Petrus, qu'il était excellent, quoique cette excellence fût encore assaisonnée par une faim terrible que je devais à mes deux courses matinales, quoique j'engloutisse à moi seul la moitié de ce déjeuner, je ne prononçai pas un seul mot qui pût faire croire que je le trouvais bon.

Seulement, la différence qu'il y avait entre nous deux, c'est que Jeannie gardait le silence simplement, et comme une personne qui n'a rien à dire, tandis que, moi, je me taisais en homme qui a le cœur plein et qui enrage de ne point parler.

Au milieu de ce silence réciproque, le déjeuner fut fort maussade, comme vous devez le comprendre, mon cher Petrus.

Mademoiselle Jeannie se leva la première, et s'occupa du thé avec la même simplicité qu'elle avait mise à tout faire depuis notre retour de l'église: soit qu'elle se fût habituée à son costume, soit que la nature l'eût emporté sur cet art fatal dans lequel on avait emprisonné tous ses mouvemens, peu à peu elle avait repris sa grâce habituelle et sa simplicité ordinaire.

Je n'enrageais donc que davantage de ce qu'étant si simple et si naturelle, elle ne m'adressât la parole que pour me dire que le thé était fait, et pour m'inviter à passer de la table au guéridon.

Quant à la mère, il était facile de s'apercevoir que toutes ces lenteurs du repas et du thé lui pesaient.

Aussi, à peine eus-je avalé ma première tasse, que, sans me demander si j'en voulais une seconde :

— Monsieur Bemrode, me dit-elle, vous n'avez visité que le rez-de-chaussée de notre petite maison; suivez-moi, et je vous montrerai le premier étage...Vous verrez qu'elle renferme, entre ses quatre murs, plus de logemens qu'on

ne le croirait d'abord, et qu'à la rigueur, il y tiendrait deux ménages.

J'étais enchanté de quitter l'appartement où se trouvait mademoiselle Smith, ne fût-ce que pour lui prouver que je ne tenais pas le moins du monde à sa présence.

Je suivis donc mistress Smith, en grimaçant un sourire, dont un observateur plus fin que le vieillard ou plus curieux que la jeune fille eût facilement sondé le fond, mais dont la bonne madame Smith, le pasteur et mademoiselle Jeannie ne virent que la surface.

Je me doutais que ce voyage dans les latitudes élevées de la maison, n'avait d'autre but que de me montrer les richesses qui m'étaient restées inconnues, n'ayant visité que les régions inférieures.

Je ne me trompais pas.

Ce fut une seconde édition de l'exploration que m'avait fait faire la bonne madame Snart, lorsqu'elle m'avait reçu au presbytère d'Ashbourn.

Mais quelle différence dans l'intention, mon cher Petrus!

Chez madame Snart, c'était de la reconnaissance; chez madame Smith, c'était de la séduction.

Aussi, autant madame Snart était arrivée facilement à mon cœur, autant, de toute la force de ma volonté, je résolus de réagir contre mistress Smith.

Enfin, voyant que, malgré la revue que nous venions de passer de toutes ses richesses, j'étais resté froid et presque muet:

— Cher monsieur Bemrode, me dit-elle, je crois m'apercevoir que vous êtes un homme fort désintéressé.

Je fis de la tête un signe indiquant qu'elle ne se trompait pas.

— Vous avez raison, me dit-elle; le désintéressement est une vertu d'autant plus digne d'éloges qu'elle est rare; mais, croyez-moi, l'homme sage, et je vous crois un homme aussi sage que désintéressé, l'homme sage ne méprise pas cette honnête aisance, sans laquelle peuvent exister la tranquillité de l'esprit et la paix de la conscience, mais sans laquelle il n'existe point de bonheur réel.

Entrer en ménage avec des dettes, c'est un mauvais

espoir; mais toutes nos ressources ne s'élèvent pas à trois guinées.

— Oh! malheureuse femme! s'écria-t-il à son tour, qu'ai-je dit? qu'ai-je fait?

— Votre devoir, monsieur... Cela ne vous regarde pas, vous, homme de la science, si le malade est pauvre ou riche; vous indiquez ce qu'il doit faire, voilà tout. Ainsi, un pays chaud, le midi de la France ou l'Italie, sinon ma fille est perdue?

— Je ne dis pas cela... Si seulement elle pouvait venir ici... l'air de cette vallée, encaissée entre deux montagnes, n'est pas mauvais. Puis, les soins d'une mère qui aime sa fille, c'est souvent déjà une chose toute puissante aux yeux du Seigneur.

— Oh! ces soins, monsieur, ils ne lui manqueront pas, dussé-je demander l'aumône! Qui donc, au reste, refuserait de m'aider quand je tendrai la main et quand je dirai : « Ayez pitié, c'est une mère qui demande pour sa fille? »

— Bien! dit le médecin, je vois que je suis heureusement tombé, et que je m'adresse à un cœur tendre et fort à la fois. Je vous aiderai de mon mieux, madame, de mes soins, de mes visites, de mes conseils; mais... il faut que votre fille revienne ici, et *le plus tôt sera le mieux.*

— Oh! m'écriai-je, je ne demande que cela, monsieur, tout de suite, à l'instant même... Si vous saviez comme cet ordre répond à mes désirs, et comme votre volonté est d'accord avec mon cœur! Mais monsieur et madame Wells me la rendront-ils?

— Cela me regarde... Seulement, ne vous effrayez pas de ce que je leur dirai pour les décider à rompre le contrat avec mademoiselle Élisabeth, et veillez à ce qu'elle surtout ignore complétement le danger qu'elle court.

— Ce sera d'autant plus facile, lui dis-je, que je crois qu'elle ne s'en doute pas.

J'ouvris la lettre que je tenais à la main lorsque le médecin était entré, et, allant à la fin :

— Voyez, lui dis-je.

Je lus :

« Adieu, ma mère; je vais de mieux en mieux, et je suis très heureuse chez monsieur et madame Wells. »

— Oui, murmura le médecin, c'est une grande bénédiction que Dieu accorde aux infortunés qu'il frappe de cette maladie; sa main toute miséricordieuse est douce même à ceux qu'elle tue!

— Qu'elle tue! répétai-je; mais vous désespérez donc de mon enfant, monsieur?

— Notre devoir est de ne jamais désespérer, madame... Quand voulez-vous que votre fille revienne ici?

— Mais aujourd'hui même, s'il est possible... D'après ce que vous me dites, il n'y a pas un instant à perdre.

— Aujourd'hui, c'est impossible; demain, ce serait difficile; après-demain, cela se peut.

— Après-demain? m'écriai-je, c'est bien long!

— Et quand donc comptiez-vous la voir?

— Vous avez raison; le cœur est inconséquent, et surtout le cœur d'une mère: il sent, mais ne raisonne pas. Maintenant, comment va-t-elle revenir de Milfort?

— Comment y est-elle allée?

— Je l'y ai conduite moi-même. Hélas! pauvre chère enfant, je voulais la quitter le plus tard possible; elle était assise sur un âne, et je marchais près d'elle, mais elle a fait une partie de la route à pied.

— Elle était encore forte, alors?

— Oh! mon Dieu! est-elle donc si affaiblie depuis deux mois?

— Je n'affirme rien; je me pose une question à moi-même.

— J'irai... j'irai la chercher; je la soutiendrai, je la porterai dans mes bras, s'il est besoin.

— Soit. Après-demain, à deux heures de l'après-midi, trouvez-vous aux premières maisons de la ville; je vous remettrai votre enfant, et ce sera désormais à vous de veiller sur elle.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, qui donc a pu vous inspirer pour nous cet intérêt?

— Mon devoir de médecin, madame. Votre enfant était égarée, perdue, repoussée hors du cercle où elle avait

vécu jusque-là, et où peut-être elle peut vivre encore; soit hasard, soit providence, je l'ai rencontrée sur mon chemin; je la ramène à son point de départ. Faites-lui, si vous pouvez, oublier les deux mois qu'elle a passés chez monsieur Wells; deux mois sans chaleur, deux mois sans soleil! ce sera difficile pour une plante si frêle et si délicate.

— Avec l'aide du Seigneur et la vôtre, monsieur, je ferai ce que je pourrai.

— Eh bien! donc, soyez après-demain, à deux heures, aux premières maisons de Milfort.

Et il sortit.

Je demeurai d'abord atterrée.

La porte s'était refermée derrière lui; je me retrouvais seule comme auparavant, la lettre de ma fille à la main.

Un homme était-il véritablement entré, ou n'avais-je suivi qu'une de ces sinistres apparitions qui présagent les malheurs?

Aucune trace de cet homme n'était restée; une voix dans mon oreille, une angoisse dans mon cœur, voilà tout.

Mais, au fond de tout cela, il faut le dire, palpitait un sentiment joyeux.

J'allais revoir mon enfant, j'allais pouvoir l'embrasser à mon aise, la serrer contre mon cœur à ma volonté; je n'aurais plus là, devant moi, cette longue et sèche figure de femme de chambre, pour dire : « Mademoiselle, faites attention! mademoiselle, prenez garde! »

Aussi, à partir de ce moment, je ne fus plus occupée que de Betzy.

Tout ce qu'elle avait laissé à la maison d'objets à elle furent remis à leur place.

Le matin du jour où elle devait revenir, tout l'attendait; on eût dit qu'elle venait de sortir de la chambre, et qu'elle allait y rentrer.

Bien avant l'heure, je partis; bien avant l'heure, j'étais assise sur le revers de la route, au pied du buisson, les yeux fixés sur le tournant où elle devait apparaître.

Deux heures sonnèrent enfin.

Je me levai.

A deux heures et quelques minutes, elle parut.

Vainement le médecin m'avait recommandé le calme, non pas pour moi, mais pour elle.

En la voyant, j'oubliai la recommandation; je courus à mon enfant, les bras ouverts; je la pris, je la pressai contre mon cœur; je l'enlevai, je la posai à terre, pour qu'elle fût plus à ma portée; je cherchai avec mes lèvres sa bouche, ses yeux, son front.

Sa bouche était haletante, ses yeux fermés, son front humide.

Mon Dieu! son pauvre cœur n'avait pu supporter l'ardeur du mien; sans dire un seul mot, sans pousser une plainte, elle s'était évanouie.

Comme en venant, lorsqu'elle avait voulu marcher, elle pesait à mon bras; c'était le seul signe auquel je m'aperçus que la vie l'avait momentanément quittée.

— Voilà ce que je craignais, murmura le médecin; mais voilà ce qui devait arriver... Prenez garde de la faire passer d'une température trop froide à une température trop ardente! la rigidité de monsieur Wells la glaçait, votre amour la dévorerait.

J'emportai mon enfant au pied du buisson, je m'assis, et je la couchai sur mes genoux.

Le médecin tira un flacon de sa poche et le lui fit respirer.

Il y eut une lutte d'un instant dans cette frêle organisation; on eût dit qu'elle avait déjà fait la moitié du chemin sur la route qui conduit à la mort, et qu'elle hésitait à revenir.

Ce qui me rassurait, moi, mais ce qui, chose étrange! paraissait au contraire inquiéter le médecin, c'est que l'incarnat de ses joues, concentré sur les pommettes, n'avait point pâli, et peut-être même était devenu plus vif encore.

Enfin, ses lèvres tremblèrent; elle poussa un soupir, souleva et laissa retomber sa tête, murmura quelques paroles dans lesquelles je crus distinguer qu'elle m'appelait.

— Oh! oui, mon enfant, m'écriai-je, me voici, me voici!

Quelque part que tu sois, appelle-moi toujours, et où tu seras, fût-ce dans la tombe, j'irai !

— Silence ! dit le médecin; elle commence à entendre.

En effet, elle ouvrit les yeux, les laissa errer un moment sur les nuages du ciel, au milieu desquels elle semblait chercher Dieu, qui, peut-être, venait de lui parler pendant ce sommeil de la vie; puis, elle les ramena sur la terre, m'aperçut, sourit, souleva ses deux bras, les attacha autour de mon cou, et, rapprochant doucement son visage du mien, elle murmura :

— Ma mère ! ma bonne mère !

Les larmes jaillirent de mes yeux, comme lorsque, enfant, chancelante sur la pelouse tout émaillée de pâquerettes, elle avait distinctement prononcé ces mots pour la première fois.

— O ma Betzy ! m'écriai-je, avec une espèce de rage, mon enfant chérie, ma fille bien-aimée, c'est donc toi... te voilà donc !

Et il me semblait, en effet, qu'après un rude combat contre une puissance malfaisante, je venais de reconquérir enfin mon enfant.

Le médecin intervint.

— La ! dit-il, la voici ; je vous l'ai rendue... Maintenant, n'oubliez point que toute émotion lui est fatale; traitez-la comme un de ces beaux lis à qui il ne faut ni trop de froid, ni trop de chaleur; tout excès lui est dangereux, même l'excès de votre amour.

Mais je l'écoutais à peine; Betzy était complétement revenue à elle ; elle me voyait, elle vivait, elle parlait.

Elle me disait, du regard et de la voix, tout ce qu'elle avait souffert depuis deux mois, et je l'écoutais avec ravissement.

Quelle ineffable musique que la voix d'une enfant pour l'oreille d'une mère !

Le médecin glissa un papier dans ma main : c'était l'ordonnance concernant le régime qu'il me recommandait de lui faire suivre ; puis, pour nous avertir qu'il était temps de nous remettre en route, il prit l'âne par la bride et l'approcha de nous.

Après quoi, il tira une pièce de monnaie de sa poche,

et la donna au petit garçon chargé de ramener l'animal à Milfort.

Puis, me faisant de la main un signe d'adieu et de recommandation, il s'éloigna.

Elisabeth vit-elle ou ne vit-elle point ce qui venait de se passer ? S'aperçut-elle que le docteur n'était plus avec nous ? Je n'en sais rien.

Il me semblait que la pauvre enfant n'avait plus de force que pour percevoir une seule sensation à la fois. Cette force, elle l'avait d'abord occupée à reprendre ses sens, puis à revenir à moi ; c'était tout ce qu'elle pouvait faire que de vivre et de m'aimer ; en dehors de ces deux occupations, elle semblait ne pas voir et ne pas entendre.

Je la replaçai sur son âne, et nous nous remîmes en route, sans qu'elle me demandât s'il n'y avait pas une troisième personne avec nous, et ce que cette troisième personne était devenue.

Il est vrai qu'une espèce de fièvre l'avait prise ; la sensibilité, éteinte un instant par tout son corps, l'envahissait à flots ; chacune des fibres de son corps frissonnait, comme, aux heures qui précèdent l'orage, les cordes d'une harpe ; on eût dit qu'après n'avoir point assez vécu, elle vivait trop !

En ce moment, elle parlait rapidement, fiévreusement ; elle me racontait son existence douloureuse chez monsieur Wells, douloureuse pour elle, destinée, par sa nature et son éducation, à être mise en contact avec la vie et l'amour ; car, quant à se plaindre d'une seule personne de la maison, cela lui était impossible ! Seulement, elle avait vécu avec des créatures d'un autre monde ; chair animée et palpitante, elle était tombée tout à coup au milieu d'une maison de neige, habitée par des statues de glace.

Et, quoiqu'il y eût quelque chose d'inquiétant dans cette parole rapide, saccadée, rauque quelquefois, je m'y laissais prendre, et je me demandais :

« Mais que disait donc le médecin, qu'elle était faible ? Si je parlais comme elle fait depuis une heure, je serais morte de fatigue ! »

Oh ! non, elle est jeune, elle est forte ; elle vivra.

Nous arrivâmes à Waston.

Aux premières maisons du village, impatiente, elle voulut descendre ; on eût dit qu'elle craignait de ne pas arriver. Elle avait hâte de se retrouver dans cette pauvre chambre qui n'avait d'autre horizon que les murs d'un cimetière, d'autre vue que des tombes.

J'essayai de la faire marcher doucement, mais ce fut chose impossible.

— Marcher doucement, dit-elle, et pourquoi? Crois-tu donc que je sois malade? Au contraire, je ne me suis jamais si bien portée ; je suis forte ; il me semble que j'ai des ailes, et que, pour monter au ciel, je n'aurais qu'à vouloir.

Hélas ! oui, la pauvre enfant, elle avait les ailes de la fièvre, ailes de flammes qui brûlent le corps qu'elles soutiennent.

Et, en effet, malgré moi, elle pressa le pas, marchant devant, et me faisant signe de la main en disant :

— Viens, viens donc, ma mère !

Je la suivais, mais inquiète, plus qu'inquiète, effrayée.

Cette force qui la soutenait avait quelque chose de mystérieux ; cette vie dont elle vivait, quelque chose de fantastique.

Il me semblait voir une ombre glissant devant moi, et non un corps vivant de la vie humaine, de la vie commune, de notre vie à tous.

Etait-elle morte déjà, mon Dieu! et, grâce à quelque enchantement plus puissant que la mort, vivais-je avec son ombre?

J'en étais presque arrivé à désirer le retour de cette faiblesse qui m'avait causé tant d'effroi.

J'allais être cruellement exaucée !

En arrivant au seuil de la porte, à ce seuil sur lequel, tout enfant, elle nous avait vus si souvent debout, son père et moi, elle s'agenouilla ; puis, baissant la tête, elle posa ses lèvres sur la terre humide.

Alors, se relevant :

— Le cimetière ! le cimetière ! dit-elle ; allons vite au cimetière, ma mère !

On eût dit qu'elle ne se sentait de force que pour arriver jusque-là.

Je la suivis, comme je faisais depuis quelques instans; car je compris qu'elle voulait saluer la tombe de son père, cette tombe qu'elle visitait autrefois tous les jours, et sur laquelle elle avait planté ses plus beaux rosiers.

Hélas! dans ma préoccupation pour mon enfant, les yeux constamment fixés sur Milfort, j'avais négligé, presque oublié cette tombe.

Elle passa par la petite ruelle qui séparait la cure du cimetière, ruelle étroite, humide, aux murailles pleines de mousse, véritable passage de la vie à la mort.

Puis, elle poussa la porte de bois tournant sur des liens d'osier, et s'élança parmi les hautes herbes, espèces de vagues de verdure qui suivaient les ondulations des tombes.

Elle était toute vêtue de blanc, et, quoique ce fût en plein jour, je ne pouvais vaincre ce sentiment de crainte qui me la faisait regarder comme une ombre.

Elle alla droit à la tombe de son père.

Près de cette tombe, entourée d'une petite barrière de bois noir, une place était gardée pour moi.

Puis, entre nos deux couches dernières, un intervalle où l'enfant avait dit plus d'une fois qu'elle voulait, quand son tour serait venu, dormir dans l'éternité, afin de ne pas se séparer de nous.

Elle enjamba la barrière, comme si, en effet, elle eût eu des ailes, ou plutôt comme si son corps aérien avait le privilége de passer à travers les obstacles sans les franchir ou les écarter.

Elle s'agenouilla et fit sa prière.

Un seul rosier avait survécu, et, sur ce rosier, une seule rose blanche.

Sa prière finie, avec cette espèce de fièvre qui l'animait, elle prit la rose et la cueillit.

Mais, tout en la portant à ses lèvres et à son cœur, elle jeta un cri douloureux, court, aigu, comme celui qu'on doit pousser quand on est frappé au cœur.

Je me précipitai vers elle.... Elle était couchée juste entre la tombe où dormait son père et la tombe où je de-

vais dormir ; elle était couchée juste à cette place qu'elle s'était réservée pour elle.

Evanouie !

Evanouie, je le comprenais ; une organisation comme celle de ma pauvre enfant ne pouvait sortir d'une pareille exaltation que par l'évanouissement.

Mais elle avait poussé un cri.

Pourquoi ce cri ?

Je me penchai vers elle et l'examinai.

Elle avait au côté gauche une légère tache de sang.

En appuyant la rose funéraire contre son cœur, une longue épine l'avait piquée à la poitrine.

C'était sans doute la douleur de cette piqûre qui lui avait fait pousser un cri.

Au reste, elle tenait la rose serrée dans sa main.

Je la pris entre mes bras, et je l'emportai.

En rentrant, je trouvai les deux enfans du pasteur à la porte qui donnait sur la ruelle.

Ils avaient vu tout ce qui s'était passé, nous ayant suivies ; ils coururent en avant de nous tout raconter à leur père et à leur mère.

Le père et la mère nous regardèrent passer.

Les enfans aussi nous regardaient, mais à moitié cachés derrière une porte et rians.

Ni les uns ni les autres ne m'offrirent leur secours ; seulement, j'entendis la femme qui disait au mari :

— C'était bien la peine de la rapporter du cimetière !

XXI

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Je déposai mon enfant sur son lit, et je m'agenouillai devant elle.

Au bout d'un instant, elle poussa un soupir, rouvrit les

yeux, et rentra dans la vie sans secousse, comme cela lui était déjà arrivé à la suite de pareils évanouissemens.

Seulement, à chaque fois, il me semblait qu'elle gardait de son évanouissement un peu plus de faiblesse par tout son corps, et un peu plus de pâleur sur son visage.

Au reste, une fois revenue à elle, elle semblait entièrement oublier ces espèces de migrations dans le monde des morts.

En rouvrant les yeux, elle parut si heureuse de se retrouver dans notre pauvre chambre et de me sentir près d'elle, que la joie qui se peignait sur son visage m'en fit oublier la pâleur.

Puis, souriante, elle tira de sa poche une petite bourse; dans cette bourse étaient trois guinées et quelques schellings.

C'était le prix exact du temps qu'elle avait passé chez monsieur Wells : deux mois, deux jours, vingt-sept heures, douze minutes trois quarts.

Le rigide comptable avait tout calculé, jusqu'aux secondes; une monnaie de la plus petite espèce correspondait aux trois quarts de minute.

Cela nous faisait quelque chose comme cinq livres et demie.

Je pouvais donc, dans les premiers temps du moins, donner sans trouble des soins à mon enfant et suivre l'ordonnance du docteur.

D'ailleurs, l'ordonnance n'était pas très compliquée. Le docteur avait promis de saisir la première occasion de nous venir voir, et, alors, selon le degré de la guérison ou les progrès de la maladie, de modifier le traitement.

En attendant, Élisabeth devait prendre des boissons mucilagineuses, soit végétales, soit animales; elle devait manger peu, de préférence des gelées de viande, et boire de l'eau tiède en mangeant.

Le médecin ne croyait pas, au surplus, qu'avant un mois, à partir du retour d'Élisabeth, il dût se présenter d'autres accidens que ceux que nous connaissions déjà.

Et, effectivement, à part un fait étrange, inattendu, inouï, tout se passa comme l'avait prévu le médecin.

Le fait dont je veux parler, c'était la piqûre de cette

épine de rose poussée sur une tombe, piqûre imperceptible, mais toujours ouverte, et qui ne se referma jamais.

Dans l'état de calme, à peine si l'œil, à part un petit cercle blême tracé à l'entour, à peine, dis-je, si l'œil pouvait apercevoir cette piqûre.

Mais, à chaque accès de toux, il en sortait une goutte de sang, de sang rose et vermeil d'abord, mais qui, au fur et à mesure que la pauvre enfant avança dans la maladie, devint plus pâle, et, pour ainsi dire, moins vivant.

Ainsi, dans cette lente marche de Betzy vers la tombe, il y avait quelque chose de surnaturel, qui semblait d'avance indiquer que toute résistance était inutile, et que la lutte était presque un sacrilége.

On eût dit que, tandis que d'une main je la retenais à la vie, de l'autre son père l'attirait vers la mort.

Le mois s'écoula sans douleurs réelles, mais avec un affaiblissement successif.

Pendant les premiers jours, Élisabeth put encore descendre, sortir, faire quelques pas hors du village. Puis, petit à petit, sa promenade fut plus bornée.

Les paysans nous regardaient passer, et secouaient la tête. Comme il faut que, dans ce langage expressif et coloré du pays de Galles, on donne un nom significatif à chaque chose :

— Voilà, disaient-ils, en nous montrant toutes deux, voilà la dame grise et la morte vivante.

Et, d'abord, on sortait sur les portes pour nous regarder passer; puis, ensuite, on rentra lorsque nous passions.

Je ne sais quelle crainte superstitieuse s'attachait à nous.

Peut-être croyait-on que la maladie d'Élisabeth était contagieuse, et, cependant, elle est connue en Angleterre, cette fatale maladie de la consomption.

Quant à cette piqûre saignante qu'elle avait au cœur, tout le monde l'ignorait. Autant pour garder le secret à ma fille que par économie, je m'étais faite sa blanchisseuse, et je lavais moi-même son linge.

Elle avait pourtant quelques instans de repos; c'était pendant son sommeil.

Dieu et moi, les seuls qui l'ayons vue dormant, pouvons savoir combien alors elle était belle.

Ce sommeil, quand il était sans fièvre, semblait être, pour la chaste enfant, une intuition du ciel.

Quoique ses beaux yeux couleur de ce ciel fussent fermés, son visage prenait une expression angélique, comme s'il eût été déjà éclairé par la lumière qui jaillit de la face du Seigneur.

Par malheur, presque toujours ce sommeil céleste la prenait pendant la journée, car les nuits, au contraire, étaient agitées et fiévreuses, et presque jamais ce sommeil ne s'achevait naturellement.

On eût dit que ces malheureux enfans du pasteur, qui m'avaient prise en haine, pourquoi? je n'en sais rien! à cause du droit, sans doute, que j'avais, comme veuve du précédent ministre, de demeurer au presbytère malgré leurs parens ; on eût dit que ces malheureux enfans devinaient ce sommeil et le bien qu'il semblait faire à la malade, car c'est alors qu'ils redoublaient leurs cris joyeux ou leurs clameurs bruyantes.

Bien souvent, lancée de la cour, une balle venait frapper dans les carreaux, ou, de l'escalier, une pierre dans la porte.

Alors, à la chute des vitres sur le carreau, au choc de la pierre contre le bois, ma pauvre enfant se réveillait en sursaut; sa toux mortelle la reprenait, et elle rentrait, par une douloureuse secousse, dans la vie et dans la douleur.

Et quand j'allais me plaindre aux parens :

— Ce n'est pas notre faute, disaient-ils, si nos enfans se portent bien quand votre fille est malade; du reste, si le logement ne vous convient point, ce n'est pas nous qui vous retenons... Allez ailleurs.

Au bout d'un mois, le médecin vint nous voir.

Depuis huit jours, Élisabeth ne sortait plus, ne descendait même plus.

Elle restait assise dans mon grand fauteuil près de la fenêtre, celle qui donnait sur le cimetière.

Alors son visage se tournait invariablement vers le point réservé à notre famille; son œil se fixait sur la tombe de son père; un vague sourire se dessinait sur sa figure; elle faisait de petits signes de tête et d'imperceptibles mouvemens de lèvres.

Elle paraissait voir des choses que ne voient pas nos yeux humains, et s'entretenir à voix basse avec les esprits d'un autre monde.

Des dialogues étranges finissaient presque toujours par un accès de toux, et l'accès de toux par l'émission d'une goutte de sang de plus en plus pâle.

Au reste, un phénomène singulier, et qui semblait avoir un rapport direct avec cette inguérissable piqûre, s'était opéré tout d'un coup.

Les crachemens de sang avaient cessé.

Quand le médecin entra, Betzy était près de la fenêtre, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, le visage souriant comme d'habitude.

J'entendis des pas qui montaient l'escalier, et, comme c'était juste un mois après notre retour de Milfort, je pensai que ces pas étaient ceux du médecin, et j'ouvris la porte à cet auxiliaire que le Seigneur m'envoyait contre la mort.

Il entra sans que Betzy s'aperçût qu'il était entré quelqu'un.

Seulement, lorsqu'il s'avança vers elle, comme si elle l'eût deviné, reconnu à l'aide de quelque sens invisible, sans se retourner, elle lui tendit la main en faisant de la tête un petit mouvement.

Puis, ses lèvres murmurèrent ces deux mots, à peine perceptibles :

— Bonjour, docteur.

Le docteur prit sa main et lui tâta le pouls.

— Etrange maladie ! fit-il ; on dirait que cette enfant perd la vie goutte à goutte, comme un vase fêlé laisse échapper goutte à goutte la liqueur qu'il contient...

Alors, outre le mal invisible, le mal qu'il connaissait pour l'avoir deviné, étudié, constaté, je lui racontai le phénomène étrange de cette goutte de sang répandue à chaque accès de toux.

Un sourire d'incrédulité accueillit mon récit.

Mais je lui montrai à la place du cœur, sur les chemises de ma pauvre enfant, une tache de sang pâlissante de jour en jour.

— Pour répondre à un si singulier récit, il faudrait, dit-il, que je visse et que j'examinasse cette prétendue blessure...

Mais la chaste enfant croisa ses deux mains sur sa poitrine.

— Inutile! dit-elle, comme si, sachant l'explication de ce mystère, elle la pouvait donner. Dieu a permis que ce sang que je perdais par la bouche avec de douloureuses convulsions, je le perdisse doucement par la piqûre de cette épine de rose. Au fur et à mesure que ce sang pâlira, je m'affaiblirai davantage... Un jour, de cette piqûre il ne sortira plus qu'une goutte d'eau. Ce jour-là, je serai morte.

Et elle dit cela en souriant, comme si l'heure de la mort était celle du bonheur.

Je la regardais, je joignais les mains, et me disais tout bas :

— Si notre religion admettait, comme la religion catholique, les saints et les saintes, bien certainement ce serait une sainte que j'aurais là devant les yeux!

— Et si j'essayais d'arrêter ce sang? demanda le médecin.

— Vous l'essaieriez inutilement, dit-elle.

— Si j'y réussissais, cependant?

— Je mourrais tout de suite, au lieu de mourir dans deux mois.

Le médecin lui-même tressaillit.

N'était-ce pas une chose inouïe que cette jeune fille, entrée à peine dans la vie et parlant ainsi de la mort?

Moi je pleurais.

— Deux mois, murmurai-je, deux mois... Dans deux mois, elle sera donc morte?

— Soit! dit le docteur, comme s'il répondait à la fois à la malade et à moi, à la certitude de la fille et aux craintes de la mère; soit! dit-il; mais nous lutterons!

Puis, s'adressant à moi, mais pas assez bas, cependant, pour que Betzy n'entendît point?

— La maladie, me dit-il, en est juste au point où je m'attendais à la trouver. L'air de Milfort est trop vif ; celui de Waston, que je croyais plus doux, est trop vif encore. Il faut faire à votre enfant un air factice plus respirable que l'air naturel : à partir d'aujourd'hui, arrangez-vous avec un fermier de Waston ou des environs, et que la malade habite dans une étable ; c'est mon dernier espoir, et s'il existe un moyen de la sauver, c'est celui que je vous indique là.

— Hélas ! répondis-je, partout où elle sera, pourvu qu'elle soit éloignée de ces malheureux enfans qui la tourmentent, elle sera mieux qu'ici ! Je ferai ce que vous dites.

Puis, me retournant vers Betzy :

— Tu entends ? lui dis-je.

— Oui, ma mère, et je suis toute prête à faire ta volonté, quoique tout ce qu'on essaiera pour me guérir soit inutile.

— Mais, malheureuse enfant, lui demandai-je, qui donc te donne cette certitude ?

— Écoute, ma bonne mère ; quand je me portais tout à fait bien, et que mon père mourut, il me sembla que j'étais à jamais séparée de lui par une muraille épaisse, opaque, infranchissable... Cette muraille, c'était celle qui sépare la vie de la mort... Il me semblait, en outre, que, quoique ceux qui sont couchés dans la tombe aient une voix avec laquelle ils parlent à Dieu, il était impossible que j'entendisse cette voix, qui rendait à mon oreille un bruit plus faible que celui que fait en germant un grain de blé... Eh bien ! je me trompais, ma mère. Au fur et à mesure que j'avance moi-même vers la tombe, la muraille qui m'en séparait devient de plus en plus transparente, et la voix des trépassés de plus en plus intelligible : à travers la muraille, je vois mon père, souriant et me tendant les bras ; à la surface de la terre, j'entends sa voix, comme une brise, qui murmure : « Viens, mon enfant ! Dieu t'a marquée pour être de ses élus ; la béatitude céleste t'attend. Bienheureux sont ceux qui meurent jeunes ! » Et voilà pourquoi je souris et je parle tout bas, quand je suis assise dans ce grand fauteuil en face de la fenêtre qui donne sur

le cimetière. Je souris parce que mon père m'apparaît, je parle tout bas parce que je lui réponds...

— Et que lui dis-tu ?

— Je lui dis : « J'y vais, mon père, j'y vais ! seulement, faites-moi le chemin de la mort facile ; faites-moi douce la pente de la tombe. »

— Mais, malheureuse enfant, m'écriai-je, tu ne songes donc pas à moi?

— Oh ! si fait... et plus d'une fois je lui ai dit : « Et ma mère ?... et ma mère ?... »

— Eh bien !

— Eh bien ! à chaque fois, j'ai vu des larmes couler de ses yeux, et il m'a dit : « Viens vite, et nous serons deux à prier pour elle, et peut-être, à nous deux, fléchirons-nous le Seigneur ! »

— Et à quel propos fléchir le Seigneur ? Quel malheur plus grand peut-il donc m'arriver que de te perdre, ma fille bien-aimée ?... Oh ! s'il est vrai que tu me sois reprise, toi morte je ne crains plus rien, et je défie même la toute-puissance de Dieu !

— Chut ! ma mère, dit la malade en portant son doigt amaigri à ses lèvres, chut !... seulement il me semble que j'entends une voix inconnue, une voix qui paraît venir d'un autre monde, et qui dit à mon oreille ce vers du poëte :

La vierge n'est qu'un ange en mission sur terre !

— Que signifie ce vers ? je n'y comprends rien.

— Qu'il signifie ce qu'il voudra, dit le médecin ; assez sur ce sujet. De pareilles conversations ou donnent la fièvre ou en sont le résultat. Ne pressons point le pas de la maladie ; sa marche sera assez rapide.

— Et cependant, demandai-je, vous ne désespérez pas ?

Il me tira à part, et, me conduisant à l'autre bout de la chambre.

— Qui ne répond pas de guérir, dit-il, doit au moins essayer de prolonger la vie. Pour demeure, une étable, ou mieux encore une chambre ouverte sur une étable, afin que la malade respire un air attiédi par la présence des

animaux ; pour boisson, des infusions de lichen, du bouillon d'escargots, du lait ; pour nourriture, de la gelée de viande : voilà qui est entendu. Dans un mois, je reviendrai.

Il avait parlé bien bas, et, cependant, à l'autre bout de la chambre, la malade n'avait pas perdu une seule de ses paroles.

— C'est bien, dit-elle, à un mois, docteur... Dans un mois je ne serai pas encore morte.

XXII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Oh ! mon Dieu ! que la pitié est chose rare, et que peu de chrétiens pratiquent ce précepte de Notre-Seigneur :

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! »

Lorsque le médecin fut parti, le premier soin dont je m'occupai fut de voir ce que j'avais dépensé pendant le mois qui venait de s'écouler, et ce qui me restait de notre pauvre trésor.

J'avais dépensé un peu plus de deux livres sterling, et il m'en restait encore trois, moins quelques pences.

Le déménagement de ma pauvre enfant allait nécessiter de nouvelles dépenses.

Je devais m'entendre avec un fermier pour qu'il nous laissât, elle et moi, nous établir dans une crèche.

J'en visitai quatre ou cinq ; mais tous, lorsque je leur exposai ce que je réclamais d'eux, secouèrent la tête et refusèrent.

La plupart répondirent que c'était l'habitude des exorciseurs de faire passer les démons du corps des hommes dans le corps des animaux, et que si ma fille était possédée, c'était ailleurs que chez eux qu'elle devait chercher un remède.

Enfin, un pauvre paysan qui n'avait que deux vaches se laissa toucher par mes prières; seulement, comme à son avis ses vaches couraient le risque de gagner la maladie de ma fille et de mourir à sa place, il exigea que je lui donnasse trente schellings pour un mois.

C'était presque la moitié de ce que nous possédions.

Cependant, comme les autres ne voulaient nous recevoir à aucun prix, il fallait bien en passer par ce qu'exigeait celui-là.

On balaya un coin de la crêche; on y étendit de la paille; sur cette paille je portai un matelas, des draps, des couvertures.

C'était pour ma fille.

Moi, je devais veiller près d'elle, dormir sur une chaise; dans l'étable étroite il n'y avait point place pour deux lits.

Je m'étais réservé le droit de préparer la nourriture et les médicamens dans la maison de notre hôte.

Elisabeth retrouva encore assez de force pour descendre l'escalier; mais, arrivée en bas, comme il y avait un quart de mille pour aller du presbytère à la maison du paysan, qu'elle n'était plus assez forte pour être conduite sur un âne ou sur un cheval, on fut obligé de la conduire couchée sur un matelas.

Deux hommes qui avaient réclamé un schelling et demi pour ce travail la portaient sur une civière.

Hélas! c'était une triste chose que le transport d'une mourante; mais elle, elle avait trouvé moyen d'en faire une espèce de fête.

Elle m'avait dit de lui apporter des bluets des champs et d'aller cueillir des marguerites dans le cimetière.

Et, pour lui faire plaisir, j'avais été chercher une brassée de bluets et de marguerites.

Des marguerites, elle s'était faite une couronne blanche; des bluets, une jonchée d'azur.

En la voyant passer, ainsi couchée sur des fleurs et couronnée de fleurs, les deux méchans enfans du pasteur prirent chez leur père deux cierges, et la suivirent en chantant le *De Profundis*.

Elle joignit les deux mains répondant *amen* après chaque strophe.

Oh! ces misérables enfans, qui parodiaient ainsi la mort et raillaient la douleur d'une mère, j'étais près de les maudire.

L'angélique douceur de mon enfant me désarma; ma colère s'évanouit en larmes, et, au lieu de les maudire, comme elle je répondis :

— *Requiem æternam dona eis, Domine; et lux perpetua luceat eis* (1).

Cependant, à la vue de cette civière couverte d'un matelas, de ce matelas couvert de fleurs, et, au milieu de ces fleurs, d'une jeune fille cachée et suivie par sa mère en larmes, tout le village s'émut, sortit dans la rue, et, au lieu de fuir la mourante, s'approcha d'elle et l'accompagna.

Alors, ce qui avait d'abord été, de la part de ces deux païens d'enfans, une parodie, devint une prière; tout ce qu'il y avait de cœurs compatissans dans le village nous fit cortége, et ce ne fut plus seulement la voix railleuse des deux jumeaux qui glapit comme une dérision le *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (2), ce fut aussi la voix religieuse de presque toute la population de Waston qui répéta la sainte litanie.

Le cortége ne nous quitta qu'à la porte du paysan.

Pendant toute la route, un chaud rayon de soleil d'été glissant entre deux nuages illumina le visage de la chaste enfant.

Dix minutes après notre arrivée, nous étions installées dans la crèche, et Betzy respirait l'air tiède de l'étable.

Durant les premiers jours, il me sembla, en effet, que la chère malade allait mieux; seule, cette fatale goutte de sang, qui allait se décolorant chaque jour, m'enlevait mon espoir au fur et à mesure que j'avais la folie de m'y attacher.

Cependant, quoiqu'elle bût peu, quoiqu'elle mangeât à peine, ma pauvre enfant absorba rapidement nos ressources.

(1) Mon Dieu, donnez le repos éternel aux morts, et faites luire à leurs yeux la lumière infinie.

(2) Heureux les morts qui sont dans le Seigneur.

Bientôt il ne me resta plus que cette guinée qu'elle m'avait envoyée de Milfort, et qui était le prix des broderies que Betzy avait d'abord faites pour elle, et qu'ensuite elle avait vendues pour m'envoyer de l'argent.

J'étais résolue à ne la changer qu'à la dernière extrémité.

En conséquence, je voulus essayer d'acheter à crédit les trois choses qui me manquaient.

Du pain, pour moi; — j'en mangeais très peu : avec une demi-livre par jour, je vivais; je prenais un pain de deux pences et demi, et j'en avais pour deux jours.

J'allai chez le boulanger; en m'apercevant, il apprêta le pain que j'avais l'habitude de prendre.

Au moment de payer, je fis semblant d'avoir oublié l'argent à la maison.

C'était la première fois que pareille chose arrivait, et il y avait plus de dix ans que je me fournissais chez cet homme.

Cependant, lorsqu'il me vit fouiller inutilement dans mes poches :

— Hum! fit-il, je savais bien que cela finirait par là; ce qui m'étonne, c'est que vous ayez tant tardé d'oublier votre argent à la maison.

Comme le pain était pour moi, et que j'avais mangé le reste de l'autre la veille au soir, je pouvais attendre.

— C'est bien, lui dis-je, j'en ai encore chez moi ; demain, je viendrai chercher celui-ci, et je vous en apporterai l'argent.

Il eut honte.

— Non, reprit-il, gardez, gardez... Il ne sera pas dit qu'une pratique, pour la première fois qu'il lui arrive d'oublier sa bourse, sortira d'ici les mains vides... seulement, vous comprenez, n'est-ce pas? une fois n'est pas coutume.

Je sortis emportant ma livre de pain; mais j'avais des larmes plein les yeux.

Après le pain, ce que je devais prendre, c'était du mie et du lichen chez l'épicier, pour faire à Betzy une boisson mucilagineuse; puis des morceaux de viande de médiocre qualité, pour lui faire des gelées.

Depuis la maladie de mon enfant, je m'approvisionnais chez l'épicier, et ne lui avais pas demandé une minute de crédit.

Il en était de même chez le boucher.

Avec quelques difficultés pareilles à celles que m'avait faites le boulanger, l'épicier me donna à crédit son lichen et son miel.

Mais le boucher me reprit de la main la viande que je tenais déjà.

Je fus indignée.

— C'était pour ne pas changer que je vous demandais crédit, m'écriai-je en tirant de ma poche ma dernière pièce d'or.

O misérable influence de ce vil métal ! A peine le boucher eut-il vu la livre qui le fuyait, qu'il se ravisa.

— Ah ! si c'est cela, dit-il, c'est autre chose... En venant après-demain faire votre provision, vous paierez le tout ensemble.

Mais je ne voulus pas avoir d'obligation à cet homme ; je jetai la pièce d'or sur l'étal et j'exigeai qu'il la changeât.

Le surlendemain, je me gardai bien de ne pas payer chez le boulanger et chez l'épicier. Ainsi, quand mes ressources seraient épuisées, j'aurais deux jours de crédit chez le plus miséricordieux des trois fournisseurs.

Pour le boulanger, cela m'était bien égal ; je mangerais le reste des viandes avec lesquelles je faisais de la gelée pour mon enfant. D'ailleurs, de jour en jour, et à mesure que le sang devenait plus pâle, Betzy mangeait moins.

Il était évident que bientôt elle ne ferait plus que boire.

Je boirais les restes de ses tisanes et de son lait.

J'ai entendu dire qu'on peut vivre longtemps sans rien manger du tout, pourvu que l'on boive.

Un mois s'écoula ainsi.

J'avais mis de côté les trente schellings demandés par le paysan pour la location de son étable.

J'arrivai au dernier, et je dus, pour notre logement, prendre aussi sur la monnaie de notre guinée.

J'essayai d'abord d'obtenir de notre hôte quelque crédit.

— Soit, dit-il, votre matelas vaut bien dix schellings; je vous ferai crédit dix jours sur votre matelas.

— Mais le onzième jour? demandai-je.

— Le onzième jour, le matelas sera à moi, et je vous le louerai quatre pences par jour.

Ce qui voulait dire que, le jour où je ne paierais par les quatre pences, on tirerait le matelas de dessous ma pauvre enfant.

— Mais, mon ami, lui dis-je, il me semble que vous faites erreur, et que vous vous trompez de moitié au moins sur la valeur du matelas. Le matelas, les draps et la couverture valent bien vingt schellings.

— Oui, certainement, il les vaudraient, si votre fille était atteinte d'une maladie ordinaire; mais l'épicier m'a dit que mademoiselle Betzy était en consomption, et, la consomption, cela se gagne.

Je serai donc obligé, quand elle sera morte, de faire vendre le matelas à deux ou trois lieues d'ici, afin qu'on ne sache point à qui il a servi; car, si on le sait, non-seulement il ne vaudra pas vingt schellings, mais je ne trouverai pas même à le vendre un penny.

— Eh bien! lui dis-je, je continuerai de vous payer; vous voyez que j'ai de l'argent (je tirai de ma poche une poignée de monnaie); seulement, faites-moi une diminution.

Le paysan secoua la tête.

— Loin de vous faire une diminution, dit-il, je devrais vous augmenter. Depuis que votre fille est ici, il semble qu'il y ait une malédiction sur mes animaux; les pauvres bêtes sont tristes et vont dépérissant. La vache noire donne une mesure, et la vache brune une demi-mesure de lait de moins aujourd'hui qu'il y a un mois; sans compter que, maintenant, elles beuglent si tristement toute la nuit, qu'hier encore la femme de John le mineur me disait: « On voit bien que vous avez quelqu'un qui agonise chez vous, maître Williams: vos bêtes mugissent la mort. »

J'eus peur qu'en effet cet homme ne voulût changer son prix, et je me hâtai de lui dire que je continuerais de le payer comme par le passé.

En même temps, je lui donnai le schelling de la journée.

Il le reçut, mais en secouant la tête, et en murmurant :

— Par bonheur que la fille n'en a pas pour longtemps ; sans cela, je dirais bien à la mère d'aller porter ailleurs son maudit argent!

Mon Dieu ! il faut donc que la mort soit en elle-même une chose bien terrible, et qui inspire naturellement aux hommes un bien grand effroi, pour que ma pauvre enfant, si douce, si belle, si résignée, soit ainsi repoussée par la crainte au lieu d'être accueillie par la pitié.

A peine étais-je de retour dans l'étable, tout accablée en songeant à ce que nous réservait pour l'avenir l'inhumanité de ceux qui nous entouraient, que le médecin entra.

J'ai déjà dit que je l'attendais, un mois étant écoulé depuis sa dernière visite.

L'enfant le reconnut, lui sourit, et se souleva sur son lit.

Il y avait trois ou quatre jours qu'elle ne se levait plus.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

Mais, moi, je vis bien à sa physionomie qu'il lui adressait la parole purement et simplement pour lui faire une question, et que le premier regard qu'il avait jeté sur elle lui avait appris à quoi il devait s'en tenir.

— Eh bien ? docteur, répondit-elle, dans les premiers jours, j'ai respiré plus facilement, et il m'a semblé que mes forces revenaient un peu ; mais, depuis, ma poitrine s'est oppressée de nouveau, et il y a trois jours que je ne me lève plus.

Le docteur ne répondit rien ; il prit la main de la malade et lui tâta le pouls.

Je vis, au mouvement de ses lèvres qui suivait les battemens, que les pulsations étaient rapides et nombreuses.

— Quatre-vingt-quinze ! dit-il, sans faire attention que j'écoutais et que je pouvais entendre.

Je savais que le pouls, dans l'état ordinaire, bat, chez les jeunes gens, de soixante-dix à soixante-quinze fois.

C'était donc vingt pulsations de plus à la minute : c'était donc la fièvre, et même une fièvre assez intense.

— Dormez-vous? lui demanda-t-il.

— Je sommeille, mais je dors peu. Ces instans de mauvais repos, toujours fiévreux, toujours plein de rêves, sont coupés par des tressaillemens subits; il me semble que je glisse dans un chemin étroit, que je tombe du haut en bas d'un rocher, que je roule dans des abîmes, et que la rapidité de ma chute m'ôte la respiration... Alors, je me réveille en sursaut, toute trempée de sueur; je tousse, et.....

Le docteur vit qu'elle hésitait à achever sa phrase.

— Et cette prétendue goutte de sang? demanda-t-il.

— Attendez, répondit Betzy.

Elle appuya son mouchoir contre sa poitrine, toussa, puis retira son mouchoir et le présenta au docteur.

— Tenez, dit-elle.

Le mouchoir était, dans la largeur d'une petite pièce de monnaie, teinté de rouge, mais d'un rouge bien plus pâle que celui que le docteur avait pu examiner lors de sa dernière visite.

— Et quand vous êtes éveillée, dit-il, comment vous trouvez-vous ?

— Oh! bien mieux... car, éveillée, je me sens au milieu de tout ce que j'aime; les yeux ouverts, je vois ma mère, qui est là vivante; les yeux fermés, je vois mon père, qui est là-bas, mort...

— Enfin! dit le docteur, comme si la science, arrivée au bout de son investigation, ne pouvait plus laisser échapper que l'exclamation du doute.

Puis, se retournant vers moi :

— Cela va bien, dit-il, et, si elle désire quelque chose, il faut le lui donner.

Quoique ces paroles eussent été dites très bas par le docteur, la malade les entendit.

— Oui, docteur, dit-elle, je désire une chose et bien ardemment.

— Laquelle, mon enfant?

— Je désire retourner dans la chambre du presbytère, de la fenêtre de laquelle j'aperçois la tombe de mon père. Il me semble que, dans cette chambre, je mourrai mieux et plus tranquillement.

En ce moment, ses yeux se portèrent sur moi; elle vit que ses paroles venaient de me couvrir le visage de larmes.

— O ma mère! ma mère! s'écria-t-elle en me tendant ses mains pâles et ses bras amaigris.

J'allai m'asseoir sur son lit.

— Pourquoi parles-tu toujours de mort, mon enfant? lui demandai-je : n'as-tu pas entendu que le docteur disait que tout allait bien!

— Merci, bon docteur, dit-elle. Mais n'as-tu pas entendu aussi, chère mère, qu'il a ajouté qu'il fallait me donner tout ce que je désirerais!... C'est ce que le docteur qui soignait mon père a dit lui-même, tu te le rappelles bien, huit jours avant la mort de son pauvre malade, en assurant aussi qu'il allait mieux.

Je tressaillis, car c'était vrai.

— Mais sois tranquille, bonne chère mère, dit vivement Élisabeth, j'ai plus de huit jours à vivre!

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, tu m'effraies! Sais-tu donc le temps que tu as à vivre, et connais-tu le jour où tu dois mourir?

— Si je priais bien mon père de le demander à Dieu, Dieu nous le dirait.

Un frisson courut dans mes veines; je pâlis.

Le docteur me prit par la main et m'attira à lui.

— C'est de la fièvre, dit-il; j'ai examiné le pouls, il bat quatre-vingt-quinze fois à la minute; cinq ou six pulsations de plus, c'est le délire.

— Non, docteur, non, dit l'enfant, ce n'est ni la fièvre, ni le délire... Voulez-vous savoir quel jour et à quelle heure je mourrai?

— Silence, mon enfant, dit le docteur; ne parlons pas de cela, c'est de la folie.

Puis, s'approchant d'elle :

— D'ailleurs, lui dit-il tout bas, vous voyez bien le chagrin que vous faites à votre pauvre mère!

— Cher docteur, dit l'enfant, vous qui êtes si savant, vous devez savoir une chose, c'est que le pire de tous les malheurs, c'est celui qui vient à nous environné d'espérances... Un jour, au moment où l'on s'y attend le moins,

il nous apparaît d'autant plus insupportable qu'il était plus inattendu; alors le cœur manque de force et se brise. Au contraire, si l'on connaît ce malheur, s'il est prévu, si on le sait inévitable, on l'attend, et le cœur qui s'y est habitué, faible quand il en a reçu l'annonce, est devenu fort dans l'attente et dans la conviction qu'il y avait un grand coup à recevoir et à supporter.

Le docteur me regarda avec étonnement; ces paroles étaient si peu celles d'une jeune fille, que, quoiqu'il vît la bouche qui les prononçait, il ne pouvait croire en quelque sorte à sa réalité.

La malade devina ce qui se passait dans son esprit.

— Oh! dit-elle, vous comprenez bien que ce n'est pas moi qui invente cela. Les morts me le disent tout bas, et je vous le répète tout haut.

Le désir de l'investigation l'emporta alors chez le docteur sur la crainte de me faire du mal.

— Ainsi, dit-il, vous prétendez, ma chère enfant, que, si vous le vouliez, vous diriez l'heure précise de votre mort?

— Je vous ai dit que, si je la demandais à mon père, mon père me la dirait.

— Non, non, par grâce! fis-je tout bas, non, je ne veux pas le savoir.

— Laissez-la dire, et ne croyez pas un mot de ce qu'elle dira, fit le médecin, poussé par la curiosité. Vous voyez bien qu'elle a le délire!

Puis, me comprimant la main dans la sienne :

— Eh bien! soit, dit-il s'adressant de nouveau à l'enfant, demandez à votre père le jour et l'heure où vous irez le rejoindre.

— Oui, dit simplement la malade.

Et aussitôt elle ferma les yeux et étendit les mains devant elle, comme fait quelqu'un qui descend un escalier sombre et qui marche dans la nuit.

La pauvre enfant semblait descendre dans la mort.

Et, à mesure qu'elle avançait dans la route fatale, son visage pâlissait et perdait de son expression; enfin, elle devint si pâle et si immobile, que, tremblante qu'elle n'ex-

pirât à l'instant même, je fis un mouvement pour me dégager de l'étreinte du docteur et m'élancer vers elle.

Mais lui me retint.

— Attendez, dit-il, c'est de la catalepsie; le cas se trouve mentionné dans les anciens auteurs : Hippocrate et Gallien l'ont constaté; attendez, elle va revenir... Si elle tardait, d'ailleurs, je lui ferais respirer ce flacon et elle reprendrait ses sens.

La chose fut inutile; une légère teinte de rose reparut sur la pommette de ses joues; une faible expression de vie se répandit sur son visage; le sang, qui semblait s'être arrêté un instant, reprenait peu à peu son activité; la statue passait à la vie, le marbre se ranimait. J'étais restée à ma place, immobile, épouvantée, le regard fixé sur l'étrange voyageuse qui visitait ainsi à volonté le pays de la mort.

Après quelques momens d'attente, elle rouvrit les yeux; puis, d'une voix qui semblait n'avoir rien de vivant :

— Dans la nuit du 17 au 18 septembre, dit-elle, au dernier coup de minuit, je mourrai!

Puis elle referma les yeux et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, comme fait, après une longue route, un voyageur qui a besoin de repos.

— Docteur... docteur... murmurai-je.

— Soyez tranquille, se hâta-t-il de me répondre; je viendrai passer près d'elle la nuit du 17 au 18 septembre.

Était-ce par intérêt, était-ce par curiosité qu'il venait de me faire cette promesse?

— C'est bien, docteur, dit la malade, qui l'avait entendu; dans la nuit du 17 au 18 septembre, au dernier coup de minuit...

Et elle s'endormit d'un sommeil si calme et si paisible, qu'à l'écouter, on eût pu se croire près d'une enfant ayant devant elle de longues années de paix, de bonheur et d'amour.

Le lendemain, sur les instances d'Élisabeth, je la fis rapporter dans notre chambre du presbytère.

XXIII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

Manuscrit de la femme suicidée)

L'impression que ressentit Élisabeth en rentrant dans sa chambre fut si joyeuse, qu'elle lui rendit un instant ses forces.

Elle alla seule de la porte à la fenêtre, s'assit sur son grand fauteuil, et, respirant avec plus de liberté :

— Oh! dit-elle, que je suis heureuse!

— Mais, mon enfant, lui demandai-je alors, si tu avais un aussi grand désir de revenir ici, pourquoi ne le manifestais-tu pas?

— Vous espériez encore, ma mère, que mon séjour dans l'étable pouvait me rendre la santé, dit-elle, et, quoique je susse parfaitement qu'il était impossible de me guérir, je ne voulais à aucun prix vous ôter cet espoir...

— Mais cependant, plus tard, tu m'as cruellement désabusée!

— C'est mon père qui m'a dit tout bas : « Préviens ta pauvre mère; elle n'aurait pas la force de supporter la mort, si elle n'était point prévenue à l'avance du jour et de l'heure où cette mort doit arriver. »

Je secouai la tête comme pour échapper à la croyance que faisait naître en moi l'accent de conviction avec lequel elle me parlait, et je répétai comme le médecin :

— C'est la fièvre... c'est le délire... ne croyons pas un mot de ce qu'elle dit :

Je murmurai cela tout bas d'abord, puis à demi-voix, puis je le dis tout haut.

C'est que je ne me croyais pas moi-même, et qu'il me semblait que plus je me parlerais haut, plus je me croirais.

Mais, comme si elle eût deviné tout ce qui se passait dans mon cœur :

— Ma mère, dit Élisabeth d'une voix en même temps douce et grave, n'essaie pas de lutter contre la foi, car c'est une impiété de ne pas croire ce que disent les morts !

— Mais comment veux-tu que je croie, m'écriai-je les yeux baignés de larmes, que toi, mon enfant, toi qui es là, toi qui vis, toi qui m'aimes, tu me quitteras ainsi, pour mourir, pour ne plus m'aimer ?

— Ma mère, dit Betzy, mourir n'est pas se quitter, mourir n'est pas cesser d'aimer ; c'est disparaître des yeux, mais c'est toujours demeurer au cœur... Tu vois bien que mon père, tout mort qu'il est, ne m'a pas quittée, et m'aime encore.

— Oh ! te voir mourir, mon enfant, impossible !... bien plutôt mourir moi-même, mon Dieu ! mon Dieu !

— Tu crois que c'est difficile, bonne mère, parce que tu ne sais pas comment la chose arrivera. Je vais te le dire... Il y aura eu un grand orage dans la journée, mais vers le soir le temps se sera éclairci, la brise de l'est aura chassé ces vapeurs qui couvrent la terre quand vient l'automne. Il fera une belle nuit éclairée d'abord par les étoiles, puis par la lune, qui, à dix heures du soir, se lèvera là, derrière la montagne ; son rayon traversera la vitre de la fenêtre et viendra me saluer dans mon lit. Alors, quoique bien faible, je me soulèverai pour regarder ce beau ciel, et, comme le temps sera calme et doux, je te dirai d'ouvrir la fenêtre... Aussitôt la fenêtre ouverte, un petit oiseau caché dans les branches du rosier chantera ; ce qu'il dira, je le saurai alors, car je commencerai à entrer dans ce grand secret de la nature dont le mot est au fond de la tombe... A minuit, le chant de l'oiseau cessera, et l'horloge commencera de sonner ; au dernier coup, je retomberai sur l'oreiller, je pousserai un soupir... et tout sera fini...

Quoique je fusse bien convaincu, cette fois, que la fièvre seule faisait de la malade une prophétesse, j'étais tombée à genoux, cachant ma tête dans la poitrine de mon enfant, appuyant ma main sur mes oreilles pour ne

pas entendre; mais, malgré la faiblesse extrême de sa voix, car c'est à peine si le souffle de sa parole eût courbé un brin d'herbe, chaque mot pénétrait, intelligible et vibrant, jusqu'au fond de mes entrailles; on eût dit que le sens de l'ouïe était déplacé chez moi, et que j'entendais avec le cœur.

— Assez, assez, mon enfant! murmurai-je; assez, tu me tues!

Betzy cessa de parler, mais les paroles qu'elle avait dites sont de celles qu'on n'oublie pas.

Au reste, je n'avais plus longtemps à attendre pour juger de leur réalité: nous étions au 3 septembre, et l'événement terrible, à ce que disait Betzy, devait avoir lieu dans la nuit du 17 au 18.

Les jours s'écoulèrent; mais cette lueur de force qu'avait retrouvée la malade en rentrant dans sa chambre ne reparut plus.

Elle ne mangeait presque plus et buvait à peine; mais ne pouvant me figurer que la vie se retirât, ou plutôt croyant qu'elle se retirerait plus vite si le corps était privé d'alimens, j'essayais d'inventer des mets ou des boissons qui réveillassent son appétit, et elle, toujours douce, les goûtait des lèvres, me remerciait en me serrant la main, et détournait la bouche en disant:

— Assez, ma mère!...

Toutes ces tentatives infructueuses épuisaient les restes de notre guinée; mais il me restait six schellings; nous étions au 12 du mois. Six schellings, c'était plus qu'il me fallait pour aller jusqu'au 17 septembre; et je commençais à croire, en voyant l'affaiblissement de Betzy et la décoloration de cette goutte de sang, espèce de mystérieux symbole, que, comme l'avait dit la pauvre enfant, tout pourrait bien être fini dans la nuit du 17 au 18.

Mais ce qui augmentait ma souffrance, quand, près de ma fille sommeillant, je pouvais pleurer sans être vue, c'étaient ces cris joyeux des enfans du pasteur, ces clameurs bruyantes qui semblaient toujours choisir pour éclater l'heure du sommeil de mon enfant.

Un jour que j'étais près d'elle, ils firent un si grand bruit, qu'au frémissement de son visage indiquant la

douleur, je me décidai à descendre, et, quelque répugnance que j'eusse à parler à leurs parens, je voulus supplier ceux-ci d'obtenir que, pour quelques jours, ils se tussent.

A la porte, je trouvai un mendiant qui semblait m'attendre.

Il me tendit la main.

Je lui donnai une petite pièce de monnaie en lui disant :

— Priez pour mon enfant qui se meurt !

— Je connais, à deux lieues d'ici, dans la vallée de Narberth, un pâtre qui a de merveilleux secrets, dit-il.

— Des secrets qui empêchent les jeunes filles de mourir ? m'écriai-je.

— Je lui en ai vu guérir beaucoup, du moins.

Je saisis les deux mains de cet homme.

— Mon ami, lui dis-je, où est-il ? où est-il ?

— Donnez-moi un schelling, dit le mendiant, et j'irai le chercher.

Je n'avais plus que six schellings, mais que m'importait ? J'ai dit que ma fille ne mangeait plus, ne buvait plus : j'étais donc riche comme si j'eusse possédé vingt mille livres !

Je donnai le schelling au mendiant.

— Quand ce pâtre sera-t-il ici ? lui demandai-je.

— Dans deux heures, répondit-il.

— Allez, mon ami, lui dis-je, je vous attends.

Je remontai près de Betzy.

J'avais oublié la cause pour laquelle j'étais descendue ; d'ailleurs, en m'apercevant, les deux enfans avaient fui de l'autre côté de la place en criant :

— La dame grise ! la dame grise !

Betzy avait les yeux ouverts quand je rentrai ; elle semblait me chercher du regard.

— Pourquoi donc es-tu sortie, ma mère ? me demanda-t-elle ; tu sais que je n'ai besoin de rien.

— Oui ; mais moi, enfant, j'ai besoin d'espérer, et j'espère.

Elle sourit tristement.

— Écoute, mon enfant, lui dis-je, j'ai trouvé un mendiant à la porte, et je lui ai fait l'aumône.

— Tu as bien fait, ma mère; la Bible dit : « Qui donne aux pauvres prête à l'Eternel. »

— Ce mendiant est allé chercher un pâtre qui a de grands secrets pour guérir, et, ce soir, tous deux seront ici.

Elle secoua la tête.

— Tu ne crois donc pas à la science, lui dis-je.

— N'as-tu pas entendu ce qu'a dit le médecin?

— Tu ne crois donc pas aux miracles? Voyons, crois-tu que Jaïre, à qui le Seigneur a rendu sa fille, crois-tu que Marthe, à qui il a rendu son frère, eussent l'une et l'autre plus pleuré et plus prié que moi?

— Non, ma mère, je sais que vous m'aimez comme jamais fille n'a été aimée; mais le temps des miracles est passé; le Christ est remonté au ciel et ne se manifeste plus à nous que sous le symbole sacré du pain et du vin; son passage à travers le monde des hommes a porté son fruit; ce fruit, la moitié du monde en vit par l'esprit et le cœur. Adorons le Christ, ma mère, mais ne lui demandons pas plus qu'il ne peut nous accorder.

Et alors à demi-voix, joignant les mains, elle se mit à dire :

— Cœur de Jésus, dans lequel nous trouvons le repos de nos âmes; cœur de Jésus, notre force et notre refuge au jour de l'affliction; cœur de Jésus, plein de miséricorde pour ceux qui vous invoquent; cœur de Jésus, à l'heure de ma mort, ayez pitié de moi, et surtout de ma mère!

Et, après cette prière, dans laquelle elle semblait avoir réuni les suprêmes facultés de son être, elle tomba dans un profond assoupissement.

Elle dormait encore, lorsqu'on frappa doucement à la porte.

J'allai ouvrir.

C'était le mendiant et le pâtre de Narberth.

J'ouvris la porte toute grande, comme pour un roi et son ministre.

Le pâtre était un homme de cinquante ans, aux cheveux déjà gris, portant le costume de montagnard.

Sa physionomie exprimait un singulier mélange d'astuce et de cupidité.

En l'apercevant, je conservai l'espoir, mais je perdis la confiance.

Il s'approcha du lit où Betzy était couchée.

Je voulus lui dire la maladie, expliquer ce que la malade éprouvait, parler de ces rêves, de ces hallucinations, cette double vue.

Il m'arrêta.

— Je sais tout cela sans qu'on me le dise, fit-il. Seulement, vous m'avez envoyé chercher bien tard.

— Trop tard ? lui demandai-je avec anxiété.

— Il n'est jamais trop tard tant qu'un reste de vie est en nous; j'ai rallumé parfois tout un foyer avec une dernière étincelle.

— Espérez-vous quelque chose ?

— Je ferai ce que je pourrai... mais...

— Mais quoi ?

— Mais je n'ai pas les herbes dont j'ai besoin, et il faut que je me les procure... Avez-vous de l'argent ?

— Hélas ! regardez autour de vous, et vous verrez que je suis pauvre !

— Vous avez donné un schelling à l'homme qui est venu me chercher, cependant.

— Je lui ai donné ce qu'il m'a demandé. Il me reste quatre schellings ; les voulez-vous ?

— Il m'en faut dix.

Un éblouissement me passa devant les yeux.

— C'est bien malheureux, dit le mendiant ; mais, s'il demande dix schellings, c'est qu'il lui faut dix schellings.

— Mon ami, lui dis-je en lui tendant le reste de la guinée, voici les quatre schellings, et, quand vous les aurez pris, je vous jure qu'il ne me restera plus que cette petite pièce de monnaie avec laquelle je désire être enterrée.

Les yeux du pâtre lancèrent un éclair de cupidité à la vue de l'argent.

Il étendit la main comme pour le prendre.

Mais, faisant un effort sur lui-même :

— Non, dit-il, avec quatre schellings je ne puis rien faire.

— Oh! dit le mendiant d'un air de compassion, faute de quelques schellings, voir mourir une si belle enfant, quel péché !

— Hélas ! m'écriai-je, si je pouvais monnayer le sang de mes veines, vous êtes témoin, mon Dieu ! qu'à l'instant même je les ouvrirais.

— N'avez-vous pas, dans le village ou aux environs, quelques amis qui vous prêteraient six schellings? dit le mendiant.

Je regardai cet homme; de quoi vivait-il? de l'aumône; et cependant il était grand, il était fort; au lieu de lui faire la charité, on pouvait lui dire : « Allez travailler, mon ami. »

Puisqu'on ne le repoussait pas, il y avait donc encore en ce monde quelques cœurs bons et miséricordieux.

Un espoir me passa par le cœur.

— C'est bien, mon ami, dis-je au pâtre, revenez dans deux heures ; je tâcherai d'avoir trouvé les six schellings.

— J'ai besoin d'une boucle des cheveux de votre fille, et d'un carré de linge qui ait touché son corps.

Les longs cheveux de Betzy flottaient dénoués sur l'oreiller; je pris des ciseaux, mais, en les approchant de cette tête bien-aimée, j'hésitai.

— Ce n'est point pour faire quelque sacrilége ou quelque impiété? demandai-je.

— C'est pour essayer de la sauver. Me les refusez-vous?

— Oh ! me dis-je tout bas, s'il y a sacrilége ou impiété, il retombera sur celui qui l'aura commis, et non sur cette chaste enfant, dont je demande la vie au Seigneur.

Les cheveux crièrent sous les ciseaux, et je les mis dans la main du pâtre, enveloppés d'un carré de linge taillé dans un mouchoir qui avait passé la nuit précédente appuyé contre la poitrine d'Elisabeth.

Hélas ! la teinte rose elle-même avait disparu; quelques jours encore, et le sang aurait la limpidité de l'eau la plus claire.

L'homme prit les cheveux et le linge, et sortit en me disant :

— Dans deux heures, je reviendrai.

Le mendiant le suivit.

Et moi, jetant mon mantelet sur mes épaules, et abaissant mon capuchon sur mon visage, je sortis en même temps qu'eux.

Les deux enfans étaient sur le seuil du presbytère.

Ils s'écartèrent pour nous laisser passer.

— Tiens ! dit l'aîné à son frère, voilà deux sorciers et une sorcière qui vont au sabbat.

Je ne sais pas où allaient mes deux compagnons, mais moi, je puis le dire, j'allais demander l'aumône de porte en porte.

Je ne revins que lorsque j'eus les six schellings.

Je les donnai, avec les quatre que j'avais déjà donnés au pâtre de Narberth.

Le mendiant et lui partirent, disant qu'ils allaient rapporter un breuvage qui guérirait mon enfant.

Je ne les revis pas.

Pourvu qu'il n'aient pas fait, avec la boucle de cheveux et le carré de linge que je leur ai donnés, quelque sortilége qui expose l'âme de mon enfant, c'est tout ce que je demande à Dieu.

Il ne me reste que sept ou huit pences : c'est heureusement plus qu'il ne me faut pour aller jusqu'à la nuit du 17 au 18 septembre.

XXIV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Comment s'écoulèrent les sept jours qui suivirent la disparition de ces deux hommes, qui venaient de m'enlever mes dernières ressources ? C'est ce que je vais tâcher de me rappeler, afin que, si quelque cœur roulant sur la

pente du désespoir essaie de se retenir à mon malheur, il voie que mon malheur est plus grand que le sien.

C'est toujours une consolation pour celui qui souffre de savoir qu'une autre créature de la même espèce que lui a souffert plus que lui.

J'avais bien calculé en disant que les huit ou dix pences me suffiraient, et au delà, pour les sept jours qu'à son compte ma pauvre enfant avait encore à vivre.

A partir de ce moment, Betzy ne me demanda plus que de l'eau, et encore était-ce quand la fièvre la brûlait.

Autrement, elle semblait déjà vivre de la vie aérienne des anges.

Quant à moi, je buvais ce qu'elle avait laissé dans le verre où elle venait de boire.

Et c'était moins par besoin que pour poser mes lèvres où elle venait de poser les siennes.

Le sommeil m'était devenu aussi inutile que la nourriture; d'ailleurs, en dormant, j'eusse un instant perdu de vue ma Betzy.

Assise près du lit, je ne quittais mon fauteuil que lorsque les soins de la maladie l'exigeaient.

De temps en temps, Betzy s'assoupissait, et, en rouvrant les yeux, me revoyant auprès d'elle, elle me priait de prendre un peu de repos.

Du repos, pourquoi faire? Est-ce qu'on a besoin de repos quand on veille son enfant qui va mourir?

Car, je l'avoue, plus nous avancions vers le jour fatal, plus je me prenais à croire que la malade avait prophétisé vrai.

Au reste, c'était bien heureux que la pauvre enfant n'eût plus besoin de secours humains; où aurais-je trouvé ce qu'elle eût demandé? Et, si on m'eût refusé ce qu'elle demandait, faute d'argent, qu'eussé-je fait?

Dieu me pardonne, mais je sens que, pour mon enfant, je l'eusse volé!

Du crédit, il n'en fallait espérer nulle part, surtout depuis que l'on savait que j'avais mendié.

Encore calomniait-on cette action sainte, que Dieu, je l'espère, a enregistrée au ciel, en disant que l'argent que j'avais recueilli par l'aumône était destiné à récompenser

un sorcier qui m'avait promis de me faire découvrir un trésor si je lui donnais dix schellings, des cheveux de ma fille et un carré de linge ayant touché son corps.

Oh ! oui, en effet, il m'avait promis un trésor bien précieux, un trésor pour lequel j'eusse donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang : il m'avait promis la santé de ma fille !

Le misérable ! il m'avait volé, non-seulement mon dernier argent, mais encore mon dernier espoir.

Enfin, les jours passèrent ; pour mettre une certaine différence entre eux, il eût fallu qu'une plume à la main j'enregistrasse, l'une après l'autre, les mille angoisses qui vinrent m'assaillir. Aujourd'hui que ces jours sont écoulés, toutes ces angoisses sont fondues dans une seule, une unique, une immense douleur !

Le 16 septembre au soir, Betzy demanda un pasteur. Sur les neuf pences qui me restaient, j'en donnai trois au messager qui alla prévenir le vicaire de Holton qu'une mourante réclamait ses soins.

J'aimais mieux cela que de recourir au pasteur qui avait succédé à mon mari, et qui me faisait payer si cher l'hospitalité qu'il était forcé de me donner.

Vers dix heures, le vicaire arriva.

C'était un homme jeune encore, d'une figure austère, amaigri par la prière et par les privations. Il n'avait point voulu se marier, pour appartenir plus entièrement, disait-on, aux pauvres et aux malheureux.

Je lui cédai ma place auprès du lit de la mourante, et, la Bible à la main, j'allai m'asseoir à l'autre bout de la chambre.

Alors, la pauvre enfant, qui, depuis deux jours, parlait à peine, retrouva des forces pour accueillir l'homme du Seigneur.

Au bout d'une heure d'entretien à voix basse, celui-ci se leva, et, venant à moi, le visage tout mouillé de larmes :

— Hélas ! me dit-il, près de cette chaste et pure enfant, c'est moi qui suis un pécheur... Elle envoyait chercher un consolateur, et c'est elle qui m'a consolé ! A toutes ses craintes, à tous ses doutes, s'il lui en restait, répondez

donc pleine de confiance : « Sois tranquille, mon enfant, le Seigneur est avec toi! »

Et, jugeant sa présence inutile près d'un pareil ange, il se retira.

Le lendemain, à dix heures du matin, le médecin entra à son tour.

Le pasteur était venu au nom de la religion, lui venait au nom de la science.

Il alla curieusement au lit de la malade, qui le reconnut et lui tendit la main.

— Eh bien! docteur, dit-elle, vous voici au rendez-vous; soyez le bien venu.

Puis, plus bas :

— Vous resterez près de ma mère, n'est-ce pas? dit-elle. Cette nuit, elle aura besoin, non pas de quelqu'un qui la console, hélas! nul, si ce n'est Dieu, ne pourra la consoler dans son affliction! mais de quelqu'un qui la soutienne...

— Vous croyez donc toujours que ce sera pour minuit?

— Tenez, docteur, dit-elle.

Et elle tira de son sein le mouchoir qu'elle appuyait contre sa poitrine à chaque accès de toux.

Il était mouillé, mais comme avec de l'eau ; du sang, à peine s'il en restait la trace.

Le médecin regarda le mouchoir, tâta le pouls, et tomba dans une profonde rêverie.

Je le regardais avec anxiété; il me semblait qu'à l'âge de Betzy la nature a tant de ressources que la science ne doit pas être impuissante.

— Oh! me disais-je, oh! si j'en savais autant que cet homme, comme au lieu de rêver j'agirais! comme je trouverais dans mon cœur des remèdes contre toutes les maladies! Il est impossible que le Dieu bon, que le Seigneur miséricordieux, qui a mis l'antidote à côté du poison, n'ait pas mis aussi le remède à côté du mal... Ce remède, on s'est trompé jusqu'ici, on l'a cherché où il n'était pas; on le trouvera un jour, c'est certain, moi vivante encore peut-être, mais quand ma fille, elle, sera morte... Eh! que m'importe, alors, qu'on le trouve!

Le médecin se leva et vint à moi.

— Eh bien! docteur? lui demandai-je.

— Que voulez-vous, dit-il, ce qui arrive à l'égard de cette enfant confond tous les calculs humains... Si l'on me racontait, si je ne voyais pas, je refuserais de croire.

— Ah! que diriez-vous donc, docteur, si vous saviez qu'elle a, presque heure par heure, prédit toute cette journée, et que voici la prédiction qui commence à s'accomplir?...

Alors je lui racontai comment la pauvre enfant avait d'avance déroulé à mes yeux tous les événemens de cette journée du 17 septembre, qui, commençant par l'orage, devait se terminer par la mort, et je lui montrai le ciel qui se couvrait, annonçant l'orage.

La malade se souleva en écartant les bras et en demandant de l'air.

Puis, retombant sur son oreiller :

— Il me semble que, si Dieu me donnait de l'air, dit-elle, je pourrais vivre encore...

Je courus à elle en appelant le médecin.

— Inutile! Vous voyez bien que c'est à Dieu qu'elle demande de l'air, et non à moi, me dit-il. Est-ce que j'ai de l'air à lui donner, pauvre enfant?

— Mais que faire? elle va s'évanouir!

— Ce que vous faites là, tout simplement : la soulever dans vos bras, pour qu'elle s'évanouisse au moins sur un cœur qu'elle aime.

— Ainsi, m'écriai-je, tout est fini?

Le médecin lui tâta le pouls, et ne le trouva plus qu'entre le poignet et la saignée.

— Pas encore, dit-il, mais bientôt...

Élisabeth sortit de son évanouissement par un violent accès de toux.

— Mais donnez-lui donc quelque chose, docteur! m'écriai-je, vous voyez bien que sa pauvre poitrine se déchire!

Le docteur descendit, et alla lui-même composer une potion qu'il apporta un quart-d'heure après.

Il en fit avaler une cuillerée à la malade, qui éprouva un peu de repos, et parut s'endormir.

J'avais suivi du regard et du cœur tout ce qu'il venait de faire.

— Eh bien! docteur, lui demandai-je, il me semble que vous avez réussi?

— Oui, mais à suspendre la vie, voilà tout, comme on suspend le cours d'un ruisseau qui se jette dans l'Océan. Tout à l'heure la vie passera par-dessus la digue que je viens de lui opposer, et roulera à plein flot vers la mort.

— Alors, dis-je, je n'ai plus qu'à prier.

Et je tombai à genoux.

— Prier pour un ange, dit le médecin, à quoi bon?

— Oh! répondis-je en éclatant en sanglots, ce n'est pas pour elle que je prie, c'est pour moi!...

Pendant ce temps, l'orage qu'elle prédit montait au ciel, la foudre grondait sourdement : la pluie commença de fouetter les vitres, les éclairs traçaient dans l'air des serpens de feu.

— Oh! m'écriai-je, si l'un de ces éclairs pouvait nous envelopper toutes deux, et nous consumer du même coup!

— Ma mère! ma mère! dit Betzy, sans rouvrir les yeux, et comme si mon invocation avait été chercher son âme endormie au fond du sommeil, ma mère! il ne faut pas craindre la mort quand elle vient au nom du Seigneur, mais il ne faut pas l'appeler quand elle se tient loin de nous, car, alors, elle peut venir au nom du mauvais esprit. Il y a bonne et mauvaise mort, ma mère : la bonne mort réunit, la mauvaise sépare.

Il y avait quelque chose de si étrange dans ces paroles, sortant d'une bouche presque fermée, sans qu'un seul trait du visage prît part à la pensée qu'elles exprimaient, que je me sentis glacer comme si ces paroles eussent été prononcées par un spectre.

— Oh! dis-je au médecin, réveillez-la, monsieur, dût-elle souffrir!... Souffrir, c'est encore vivre, et il me semble qu'elle est déjà morte.

En ce moment, un coup de tonnerre terrible retentit, et les éclairs changèrent le ciel en un océan de feu.

Le médecin, qui était debout devant la fenêtre, recula effrayé.

Je me cachai la tête dans les draps de Betzy.

Mais, elle, de cette même voix dont elle venait déjà de me parler :

— Seigneur, dit-elle, comme le prophète, je vous ai vu passer au milieu du tonnerre et des tempêtes; j'ai reconnu votre puissance et glorifié votre saint nom.

Le médecin secouait la tête.

Dans ma douleur, je l'avoue, j'éprouvais un certain orgueil à voir cet étonnement de la science devant la foi.

Oh! comme en face de la mort la foi était grande et la science petite!

L'orage commençait à se dissiper, et mon enfant à reprendre ses sens.

Tant que le breuvage avait opéré, il avait semblé qu'elle n'eût plus besoin de respirer pour vivre.

Son premier mot, en rouvrant les yeux, fut :

— De l'air! de l'air!... Pourquoi ne me donne-t-on pas de l'air quand j'en demande?

J'allai ouvrir la fenêtre.

Hélas! ce n'était pas l'air qui manquait à la pauvre enfant : c'était sa poitrine oppressée qui ne pouvait plus le recevoir.

Le soir venait; je ne pus m'empêcher de jeter un regard sur la campagne. Le vent de l'est enlevait du ciel les derniers nuages de la tempête, et, de la terre, les dernières vapeurs de la pluie. Toute la nature paraissait prête à jouir de ce repos qui suit la convulsion des élémens.

En voyant ce calme général, ce bien-être universel, je me retournai vers mon enfant, ne pouvant me figurer qu'elle n'y participât point.

En effet, elle aussi semblait plus reposée.

C'était ce calme du soir qu'elle avait prédit.

Le médecin s'approcha d'elle, chercha le pouls, mais ne le trouva plus.

— Tout s'accomplira comme elle l'a dit, murmura-t-il.

Et il s'assit près du lit, attendant.

L'obscurité commençait à descendre du ciel. A mesure qu'il faisait plus sombre dans la chambre, la paupière de

la pauvre malade se dilatait; tout ce qui restait de flamme dans son corps se reflétait comme dans son regard.

Ce regard semblait percer la voûte étendue au-dessus de sa tête, et compter les étoiles qui, successivement, éclosaient au ciel.

Je voulus allumer une lampe; mais, devinant mon intention, Betzy m'arrêta.

— Oh! non, dit-elle, reste... je suis si bien ainsi pour mourir!

Et elle me retint par la main.

— Mais moi, m'écriai-je, mon enfant, moi, je ne te vois pas dans cette obscurité!

— La lune va venir; c'est la véritable lumière des mourans; c'est le soleil des trépassés... Viens, lune, viens!... murmura-t-elle.

Et la lune, comme si elle eût obéi à sa parole, commença de paraître au-dessus de la montagne.

Alors, un doux sourire dilata la figure pâle de la mourante; elle semblait aspirer le rayon nocturne, et l'appeler à elle; lui, de son côté, éclaira d'abord le bas de son lit, puis monta peu à peu, et parvint jusqu'à son visage.

A partir de ce moment, elle tomba dans une espèce d'extase.

— Ah! dit-elle, je vois par delà les étoiles. [Voilà] le ciel qui s'ouvre, voilà les anges, voilà Dieu!

Et tout cela était dit avec une telle foi, avec une conviction si profonde, que mon regard se détournait d'elle et suivait le sien; je croyais que, moi aussi, j'allais voir le ciel ouvert, la gloire des anges et la magnificence souveraine.

Mais, si elle voyait tout cela, c'était avec les yeux de l'âme, et non avec les yeux du corps.

Onze heures du soir sonnèrent à l'horloge de l'église.

Une fauvette cachée dans les rosiers qui couvraient la tombe de mon mari se mit à chanter.

— Entends-tu? entends-tu? murmura la mourante, voilà l'oiseau... Oh! comme sa voix est douce! comme il chante bien!

Jamais, en effet, je n'avais entendu un si doux chant, une si merveilleuse voix.

On eût dit un oiseau venu du ciel au-devant de cette âme prête à s'envoler, et attendant le dernier soupir pour l'emporter sur son aile.

Si quelque chose pouvait consoler une mère de la perte de son enfant, c'eût été ce concours universel de choses divines prenant part à la fin d'une créature terrestre, cachée sous le plus humble pli de la société comme la violette sous une touffe d'herbe.

Pourquoi, en effet, puisqu'il n'y a devant le Seigneur ni grands ni petits, pourquoi n'y aurait-il pas les mêmes présages pour la mort de mon enfant que pour celle de César?

Ainsi l'orage était venu, ainsi le temps s'était éclairci, ainsi le vent avait balayé les nuages du ciel et les vapeurs de la terre, ainsi les ténèbres étaient descendus, ainsi les étoiles avaient brillé, ainsi la lune avait illuminé la terre, ainsi l'oiseau avait commencé sa chanson; ainsi, pour que la prédiction tout entière s'accomplît, il ne restait donc plus à la cloche qu'à sonner, à l'oiseau qu'à se taire, à la mort qu'à entrer...

Et moi, mère, j'attendais ce moment, qui devait du même coup briser la vie de mon enfant et mon cœur.

Je l'attendais sans pouvoir le retarder d'une seconde par mes larmes, par mes cris, par mes prières.

J'étais là; je couvrais mon enfant de mon corps, je la protégeais de mon amour.

Tout était inutile; la mort allait entrer, m'écarter du doigt et la toucher au cœur.

Et rien, ni dans le ciel ni sur la terre, ne pouvait empêcher cet instant d'arriver.

Et je ne comptais plus, comme autrefois, par mois; comme il y avait une semaine, par jours; comme le matin, par heures; comme il y avait une heure, par minutes;

Hélas! hélas! hélas! je ne comptais plus que par secondes.

Tout ce que j'offrais au ciel, d'abord pour la guérir, ensuite pour qu'elle vécût dix ans encore, puis cinq ans, puis un an, puis huit jours, puis un jour, je l'eusse donné maintenant pour qu'elle vécût une heure.

Oh! une heure, c'est une éternité, quand le premier coup de minuit sonne, et que le dernier doit vous enlever tout ce que vous aimez au monde!

L'oiseau cessa de chanter.

Je sentis que la mourante pressait ma main.

— Mère, dit-elle, rapproche-toi de moi... Voici l'heure.

Puis, tout bas :

— Viens, petit oiseau, gardien de mon âme! viens! dit-elle.

Et, soit hasard, soit qu'en effet le petit oiseau accourût à sa voix, nous le vîmes tout à coup se percher sur la barre de la fenêtre.

Le médecin regardait tout cela avec un profond étonnement, presque avec terreur.

Moi, j'attendais désespérée.

Il y eut un court intervalle entre les dernières notes du chant de l'oiseau et les premières vibrations de la cloche sonnant minuit, le temps que mit l'oiseau à voler du rosier sur la barre de la fenêtre.

J'entendis ce grincement qui précède le bruit du timbre; puis le premier coup de minuit sonna.

L'enfant se souleva doucement sur son lit.

Je la saisis à bras le corps.

La mort ne viendrait-elle pas assez vite, sans qu'elle allât, pour ainsi dire, au-devant d'elle?

Mais j'eus beau me cramponner pour la recoucher sur l'oreiller, cette ombre animée par un souffle était plus forte que moi.

Le timbre résonna onze fois, et, à chaque fois, elle fit un mouvement en avant, les yeux fixés, les bras tendus.

Entre le onzième et le douzième coup, elle dit d'une voix rapide :

— Adieu, ma mère!... Me voici, mon Dieu!...

Le dernier coup tinta.

Je sentis s'amollir entre mes bras ce corps aux muscles raidis.

Le bruit du marteau s'évanouit.

L'oiseau jeta un petit cri, et s'envola.

Mon enfant retomba couchée sur son lit.

Un léger souffle tiède et caressant passa sur mon visage.

C'était son dernier soupir !

Je jetai un grand cri, me raidissant sur mes poings, la figure crispée, la bouche entr'ouverte, le regard fixe.

Le médecin lui posa la main sur le cœur.

— Du courage, pauvre mère ! dit-il ; ta fille est morte !

— Impossible ! m'écriai-je, impossible ! elle a les yeux ouverts ; elle me regarde....

Le médecin, du bout du doigt, toucha une des paupières et la ferma.

J'appuyai mes lèvres sur l'autre, et je m'évanouis.

Un instant je fus bien heureuse ; je crus que, moi aussi, j'allais mourir !

Oh ! pourquoi le médecin me rappela-t-il à la vie ? Il était si facile, au point où j'en étais, de me laisser glisser dans la mort !

Quand je revins à moi, le médecin me raconta qu'il avait découvert la poitrine de la morte, pour voir si sa prédiction s'accomplirait jusqu'au bout.

Alors, comme poussée par la dernière pulsation du cœur, il avait vu sortir de la piqûre de la poitrine, non plus une goutte de sang, mais une véritable goutte d'eau pure, claire, transparente comme une goutte de rosée ou une larme de vierge !

XXV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Au point du jour, le médecin m'avait quittée, et j'étais restée seule avec le corps de ma chère enfant.

Une consolation me restait au moins, et je la tirais de ma propre misère : c'est que, comme on me savait pau-

vre à mourir de faim, nulle main ne viendrait s'offrir pour la mettre au linceul.

De même qu'à sa naissance c'était moi qui lui avais donné les premiers soins, ce serait moi qui, à sa mort, lui rendrais les derniers devoirs.

D'ailleurs, elle était morte, c'est vrai, mais je n'étais pas encore séparée d'elle ; la mort avait été si douce, que les lignes les plus fines de son visage n'en avaient pas même été altérées.

Qui m'empêchait donc de croire qu'elle dormait et d'attendre son réveil, jusqu'au moment où il faudrait absolument me séparer d'elle ?

Par bonheur, ce moment était encore éloigné ; l'inhumation n'avait lieu d'ordinaire que trente-six ou quarante heures après la mort.

J'avais donc un jour tout entier à rester près de ce cadavre bien aimé.

Tout à coup, en levant la tête, mes yeux plongèrent dans le cimetière, et il me sembla que deux hommes étaient occupés à y creuser une fosse.

Une fosse, pour qui ?

Qui donc était mort la veille ?

Je me levai et j'allai à la fenêtre.

Cette fosse, on la creusait près de la tombe de mon mari, dans l'emplacement même qui nous était réservé.

A n'en pas douter, cette fosse, c'était pour mon enfant.

Mais pourquoi donc creuser aujourd'hui une fosse pour un cadavre qui ne devait être inhumé que demain ?

J'ouvris la fenêtre.

Le bruit qu'elle fit en s'ouvrant attira l'attention des deux fossoyeurs.

Ils me saluèrent.

— Que faites-vous donc là ? leur criai-je.

— Vous le voyez bien, répondit l'un d'eux en s'appuyant sur sa bêche ; nous creusons une fosse.

— Une fosse ?

— Sans doute.

— Et pour qui ?

— Pour votre fille, qui est morte cette nuit.

— Qui donc vous a donné l'ordre de creuser cette fosse?

— Monsieur le pasteur.

Le pasteur! de quoi se mêlait cet homme?

Est-ce que, si l'un de ses enfans maudits était mort, ou même s'ils l'étaient tous deux, est-ce que j'irais, avant l'heure où ils doivent être enterrés, donner l'ordre de creuser leur fosse?

Il y avait là-dessous un mystère.

Ce mystère me menaçait.

Je fermai la fenêtre, et revins vivement au lit de ma fille.

Cinq minutes après on frappa à la porte.

Je ne répondis pas; seulement, je serrai ce pauvre corps inerte entre mes bras et j'attendis.

On frappa une seconde fois, puis une troisième, sans que je répondisse davantage.

A la troisième fois, la porte s'ouvrit.

C'était le menuisier qui apportait une bière.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte, ne sachant s'il devait entrer.

Sans doute j'étais effrayante à voir, tenant mon enfant entre mes bras, et regardant cet homme d'un regard étincelant, au milieu de mes cheveux épars.

— Que voulez-vous? lui criai-je, et que venez-vous faire ici?

— Ce que je viens faire ici? Je viens apporter cette bière.

— Pour qui?

— Est-ce que votre fille n'est pas morte cette nuit?

— Mais enfin, qui vous l'a commandée, cette bière?

— Monsieur le pasteur.

— Le pasteur, encore!

Tandis que je cherchais dans mon esprit quel motif pouvait pousser le pasteur à s'occuper de ces soins funèbres, le menuisier déposa la bière au milieu de la chambre, et sortit laissant la porte ouverte.

Cette bière, c'était de celles qu'on fait pour les pauvres entre les pauvres.

Elle était en bois blanc et à claire-voie.

Oh! ma chère petite Betzy, comme son corps si délicat allait être mal là-dedans!

J'enfonçai ma tête dans sa poitrine refroidie, et j'éclatai en sanglots.

Mais bientôt, à travers mes sanglots, il me sembla entendre une voix qui me parlait.

Je levai la tête.

Une vieille femme était debout sur la porte.

Je la reconnus; c'était celle qui veillait les morts dans la commune.

— Le Seigneur soit avec vous! ma bonne dame, me dit-elle.

— Bien! bien! lui répondis-je, après?... Vous savez que je suis pauvre et que je n'ai point d'aumône à vous faire.

— Je ne viens point vous demander l'aumône, ma bonne dame; je viens ensevelir votre enfant.

— Ensevelir mon enfant, vous?

— Dame! on m'a payé pour cela, et quand on a reçu l'argent, il faut faire l'ouvrage.

— Mais qui donc vous a payée?

— Mónsieur le pasteur.

Le pasteur! toujours le pasteur!

— Mais de quoi se mêle-t-il donc? m'écriai-je.

— Ah! voilà, dit-elle; c'est que, comme vous logez chez lui...

— Oh! oüi, pour mon malheur, je le sais!

— Eh bien! il a peur...

— Peur, pour qui?

— Pour sa femme et pour ses enfans.

— De quoi a-t-il peur?

— De la contagion.

— De la contagion!

— Qui, mademoiselle Elisabeth, vous le savez bien, est morte d'une maladie contagieuse; de sorte que le pasteur a fait décider par le conseil qu'on allait l'enterrer tout de suite, après quoi on brûlerait tout ce qui lui avait servi.

— Enterrer ma fille tout de suite! brûler tout ce qui lui a servi! que dites-vous donc là?

— C'est un fait. La preuve que la maladie est contagieuse, c'est que la vache qui donnait du lait à votre fille

est morte, et que l'autre est malade. Il faut donc se dépêcher d'enterrer votre enfant, de peur que la contagion ne se répande dans le village.

J'abaissai les yeux sur ce corps qu'on eût cru protégé par le souffle divin, tant, depuis qu'il avait perdu la beauté de la vie, il avait conquis celle de la mort.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, les hommes me poursuivront donc jusqu'à la fin?...

— Et puis, continua la vieille, ce digne monsieur Drummond, que Dieu conserve! (c'était le nom du pasteur,) il est pressé de faire revenir sa femme et ses enfans.

— Où sont-ils donc?

— Je ne sais pas; à Milfort ou à Pembroke peut-être, où il les a envoyés de peur de la contagion. La pauvre madame Drummond, elle aime tant ses enfans, qu'elle mourrait si elle perdait un de ses jumeaux!

— Elle ne mourrait pas, puisque je ne suis pas morte, répondis-je. C'est bien ; allez !

— Mais je suis venue pour ensevelir l'enfant..,

— Vous êtes venue pour ensevelir l'enfant, et l'on vous a dit qu'elle était morte d'une maladie contagieuse?

— Sans doute.

— Vous n'avez donc pas peur de la contagion, vous ?

— Si fait, j'en ai peur.

— Pourquoi vous y exposez-vous, alors ?

— Parce que c'est mon état, ma bonne dame.

— Mauvais état, qui vous fait courir de pareils dangers! dis-je avec ironie.

— Que voulez-vous, me répondit la vieille avec résignation, il faut bien vivre.

Et elle s'approcha du lit de mon enfant.

Mais je me plaçai entre elle et le corps.

— Je vous remercie, pauvre femme, lui dis-je, des soins que vous voulez donner à ma fille, tout mercenaires qu'ils sont ; mais personne que moi ne touchera ma morte bien-aimée.

— Mais monsieur le pasteur m'a payée.

— Vous lui direz que vous avez fait votre besogne funèbre, et vous garderez l'argent qui vous a été donné.

— En ce cas, tout va bien... Votre servante, ma bonne dame.

— Adieu!

La vieille sortit.

C'était le pasteur qui faisait creuser la fosse, c'était le pasteur qui avait commandé la bière, c'était le pasteur qui avait envoyé l'ensevelisseuse, c'était le pasteur qui pressait l'inhumation, et tout cela par crainte pour sa femme et pour ses enfans.

Je m'étonnais aussi que ces deux méchans jumeaux eussent laissé mourir ma fille si tranquille.

Ce que je voyais de plus clair là-dedans, c'est qu'il me fallait quitter ma fille un jour plus tôt que je ne croyais.

J'aurais bien essayé de lutter pour conserver vingt-quatre heures de plus le cher cadavre, mais j'aurais eu tout le village contre moi.

Je me mis donc à sa toilette de mort.

Je peignai ses beaux cheveux longs, et je les étendis à droite et à gauche de son corps.

Ils descendaient plus bas que les genoux.

Je croisai ses bras sur sa poitrine.

J'allai choisir dans l'armoire le plus fin des draps qui nous restaient, et je commençai l'ensevelissement par les pieds, afin de voir son visage chéri le plus longtemps possible.

Au visage, je m'arrêtai.

Je ne voulais me priver de la vue de cette figure d'ange qu'au dernier moment.

D'ailleurs, j'avais autre chose à faire.

Je pris l'oreiller qui lui servait depuis son enfance, je l'étendis dans la bière.

Sa tête au moins reposerait doucement.

Puis, je la soulevai dans mes bras, et je la couchai dans son dernier lit.

Mon Dieu! Seigneur! pourquoi ce dernier lit est-il si étroit qu'il n'y ait point place pour deux?

En ce moment, le sacristain entra.

— Vous savez que c'est pour onze heures, dit-il.

— Je ne sais rien, répondis-je; mais faites ce que vous voudrez.

Il sortit; mais, avec lui, un autre personnage était entré.

C'était le menuisier.

— Que voulez-vous encore? lui demandai-je.

— Je viens clouer la bière, dit-il.

— Est-ce donc si pressé?

— Dans un quart d'heure il faudra descendre le corps à l'église.

— Faites, alors.

Je baisai les lèvres glacées de mon enfant; puis je continuai à coudre le drap.

Arrivée aux yeux, je les baisai une dernière fois, et j'achevai la funèbre besogne.

Le voile de l'éternité était étendu sur son visage.

J'allai me coucher sur son lit, à la place qu'elle avait occupée, dans le moule, pour ainsi dire, que son corps y avait imprimé.

— O contagion! contagion! m'écriai-je, puisque tu es si terrible, si cruelle, si implacable, pourquoi donc ne me prends-tu pas et ne me couches-tu pas près de mon enfant?

Le premier coup de marteau résonna, je jetai un cri perçant, et je me précipitai à bas du lit.

— Oh! par grâce, par grâce, mon ami! implorai-je, attendez encore une seconde! attendez!...

Il eut la religion d'attendre.

Je m'agenouillai, je baisai encore, mais cette fois à travers le linceul, les yeux et les lèvres de mon enfant; puis, la tête renversée en arrière, les bras tordus, les mains appuyées sur les oreilles, j'allai reprendre sur le lit la place que je venais de quitter.

— Faites, maintenant, dis-je à l'homme.

Et les coups de marteau retentirent avec une certaine régularité.

Non, non, non, la bienheureuse Marie n'a pas plus souffert, quand elle entendit le bruit du marteau qui clouait son fils sur la croix.

J'avais beau appuyer ma main sur mes oreilles, à me briser la tête, j'entendais chaque coup, et, à chaque coup il me semblait que le clou m'entrait dans le cœur.

Le bruit cessa.

Je me retournai : le travail mortuaire était achevé; l'homme s'essuyait le front avec sa manche.

Il était temps, au reste.

La cloche de l'église commençait à tinter.

Deux porteurs entrèrent.

— Où est-ce ? demandèrent-ils.

Le menuisier leur montra la bière.

Je voulus retarder d'une minute la sortie de mon enfant.

— Pourquoi le pasteur n'est-il pas venu ? demandai-je.

— Il attend le corps à l'église, répondirent les porteurs.

Et ils s'emparèrent de la bière, qu'ils posèrent sur leurs épaules.

— Ah ! bon ! en voilà une qui n'est pas lourde, dirent-ils ; on n'a pas tous les jours de la besogne aussi facile.

Ils descendirent l'escalier.

Je les suivis.

XXVI

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE ET FIN

(Manuscrit de la femme suicidée)

A partir de ce moment, et pendant les deux ou trois jours qui suivirent, je ne saurais détailler ce qui se passa.

Un vague souvenir me reste, pareil à celui d'un rêve.

Je me rappelle une dalle froide sur laquelle je m'étendis pendant l'office des morts, les chants lents et lugubres, et qui pourtant me parurent bien courts ; le triste pèlerinage que j'accomplis seule, car l'idée de la contagion avait écarté tout le monde, que j'accomplis seule de l'église au cimetière ; le bruit de la terre roulant sur le cercueil ; puis la rosée du soir qui me rappela à moi.

Il était nuit ; je me trouvai couchée près de la tombe de ma fille.

Je me levai machinalement, je pris une poignée de terre que j'appuyai contre ma poitrine, et je revins la tête basse, à pas lents, et murmurant à chaque pas :

« Adieu... adieu... adieu !... »

Sur la place du presbytère, des enfans jouaient, riant, dansant autour d'un grand feu ; parmi ces enfans, plus joyeux et plus bruyans que les autres, je reconnus les deux fils du pasteur.

Ils étaient revenus ; leur père ne craignait plus pour eux : ma fille était enterrée.

A mon approche, tous les enfans se sauvèrent en criant :

— La dame grise ! la dame grise !

J'inspirais la terreur à tous ces petits malheureux ; pourquoi ? Je n'en sais rien.

Peu m'importait ! maintenant que ma fille était morte, je haïssais les enfans.

Et particulièrement ces deux odieux jumeaux, si bruyans et si moqueurs.

Je rentrai dans ma chambre, je refermai la porte, et, sans lumière, j'allai droit au lit d'Elisabeth.

J'éprouvais une certaine consolation à m'étendre sur ce lit qui devait être désormais le mien.

Il me serait si facile, lorsque mon tour viendrait, de mourir sur le lit où était morte ma fille !

Mais je le cherchai vainement de mes mains étendues ; ce lit, devenu pour moi un autel, il n'était plus là !

Je ne pouvais croire à cette disparition.

J'allumai la lampe.

La place était vide.

Non-seulement le lit manquait; mais, avec lui, avaient disparu tous les objets qu'on avait reconnu avoir été à l'usage de mon enfant.

Alors je me rappelai ce que m'avait dit la vieille ensevelisseuse, à savoir que l'on devait anéantir, à cause de la contagion, tout ce qui lui avait appartenu, tout ce qu'elle avait touché.

Ce feu que j'avais vu, et autour duquel riaient et dansaient les enfans, c'était le foyer où se consumait tout ce qui avait appartenu à ma pauvre enfant.

Il ne me restait rien d'elle, que cette petite pièce de

monnaie qu'elle m'avait donnée dans les rues de Milfort, le jour où elle avait cru que je lui demandais l'aumône.

Je la portai avec passion à mes lèvres, en jurant de nouveau qu'elle ne me quitterait pas même à la mort.

Puis, brisée, anéantie, fiévreuse, ne pouvant plus pleurer, et tout près de maudire, je me jetai sur mon lit.

Je le répète, il me serait difficile de raconter les détails de ma vie pendant ces trois ou quatre jours qui suivirent celui de la mort et de l'enterrement de mon enfant.

Il me restait, je l'ai dit, quatre ou cinq pences ; je descendais une fois par jour pour acheter un peu de pain.

Tout le long de la route, j'entendais répéter avec effroi :

« La dame grise ! la dame grise ! »

Les enfans fuyaient, les femmes entr'ouvraient leurs portes et les refermaient aussitôt ; et moi, froide et impassible, je passais, éveillant sur mon chemin une terreur dont j'ignorais la cause.

Je l'eusse probablement toujours ignorée, si un matin je ne me fusse pas trouvée sans un penny.

J'étais devenue insensible à tout, excepté à la raillerie des enfans du pasteur ; on eût dit que, dans cette profonde douleur dont j'étais dévorée, il y avait pour eux un motif inconnu de joie ; que je sortisse ou que je rentrasse, je les trouvais éternellement sur ma route.

Leur vue à la fois me brisait le cœur et m'exaltait l'esprit.

Je sentais instinctivement que, s'il devait m'arriver un nouveau malheur, il me viendrait de ce côté-là.

Mais quel malheur au monde pouvait m'atteindre qui méritât le nom de malheur, après celui dont j'avais été victime ?

Le jour où je me trouvai sans un penny, je descendis donc pour demander un morceau de pain au boulanger.

En m'apercevant, il me présenta ma ration habituelle.

— Moins que cela, lui dis-je.

— Pourquoi moins que cela ?

— Parce que je n'ai plus d'argent, et que le pain que je viens vous demander, c'est une aumône.

Le boulanger brisa le morceau de pain en deux, et me donna le plus petit des deux morceaux.

— Ce n'est donc pas vrai, ce qu'on dit dans le village? reprit-il.

— Et que dit-on?

— On dit qu'une nuit, vous avez été dans la montagne avec le pâtre de Narberth et un mendiant, et que vous y avez donné votre âme à Satan, si bien que, depuis cette nuit-là, vous n'êtes plus soumise à aucun des besoins de l'espèce humaine.

— Si j'eusse donné mon âme à Satan, c'eût été pour sauver ma fille, et, par conséquent, ma fille ne fût point encore morte; si je n'étais soumise à aucun des besoins de l'espèce humaine, je ne viendrais pas vous demander un morceau de pain.

Je haussai les épaules, et je rentrai au presbytère.

Maintenant, la terreur des paysans m'était expliquée.

On me croyait en commerce avec l'ennemi du genre humain.

Tous ces bruits, je savais que c'étaient les enfans du pasteur qui les répandaient, et ma haine contre eux s'en augmentait encore.

En rentrant, j'allai, comme d'habitude, m'asseoir au cimetière, entre la tombe de mon mari et celle de ma fille.

J'y avais à grand'peine transporté une grosse pierre, et, assise sur cette pierre, le corps courbé, mes deux mains croisées sur mes genoux, l'œil, l'esprit noyé dans une seule idée, perdu dans un seul souvenir, je restais immobile des heures entières.

Puis, le soir venu, je me levais et je rentrais dans ma chambre, autre tombe qui avait sur les autres le désavantage d'être vide.

Une fois, c'était hier, dans la soirée du 27 au 28, au moment où je voulais sortir du cimetière, je trouvai fermée la porte qui communiquait avec le presbytère.

C'était une nouvelle méchanceté des deux enfans du pasteur.

Il n'y avait point de doute à avoir là-dessus; en levant

les yeux, je vis les deux têtes encadrées dans l'ouverture de la fenêtre du grenier.

Cette fenêtre plongeait sur le cimetière.

Tous deux s'étaient cachés là pour jouir de mon embarras.

Je n'essayai point d'ouvrir la porte de communication, ce qui eût été inutile ; j'allai à la porte commune, elle était également fermée.

Je revins alors m'asseoir sur la pierre.

N'était-ce pas là que je passais une partie de mon existence ?

Que m'importait d'y rester le jour ou d'y rester la nuit !

Il faisait plus froid la nuit ; mais est-ce que je sentais le froid ?

A cinq heures du matin, le fossoyeur entra par la grande porte. Il venait marquer la place d'une tombe.

Il me trouva engourdie, immobile et muette comme une statue, à la place où je m'étais assise la veille.

Il s'approcha de moi, me secoua par le bras, me réveilla.

Je sortis par l'issue qui m'était ouverte, et, sans dire une parole, comme un fantôme, je rentrai dans ma chambre en faisant le tour de la place.

A peine les enfans furent-ils réveillés, qu'ils coururent à la porte de communication donnant de la cure dans le cimetière.

Elle était fermée en dedans, comme la veille.

Ils l'ouvrirent doucement, et, par l'entrebâillement, regardèrent.

Je n'étais plus dans le cimetière.

Le fossoyeur aussi s'était retiré.

Comment était sortie la dame grise ?

Peut-être aussi la dame grise était-elle, non pas sortie, mais cachée dans quelque coin ; peut-être avait-elle été chercher derrière quelque arbre funèbre un abri contre le froid de la nuit.

Ils n'osaient pas entrer dans le cimetière pour le visiter, car, je l'ai dit, je leur causais presque autant de terreur que de curiosité.

Ils montèrent au grenier, où je les avais aperçus la veille, et dont la porte est voisine de celle de ma chambre.

De la fenêtre du grenier, ils s'assurèrent que le cimetière était bien réellement désert.

J'avais vu ou deviné tout ce manége, car j'avais entendu leurs pas furtifs dans l'escalier.

En sortant du grenier, ils passèrent de nouveau devant ma porte ; mais, cette fois, ils s'y arrêtèrent.

Étais-je ou n'étais-je pas rentrée dans ma chambre? Tel était le problème qu'il s'agissait d'éclaircir.

C'était chose facile; il n'y avait qu'à regarder par le trou de la serrure.

Hélas! au milieu de mon immense douleur, j'eusse dû ne point faire attention à des méchancetés d'enfans.

Mais, au contraire, ces persécutions m'étaient devenues insupportables.

Au moment où ils se baissaient pour regarder par le trou de la serrure, j'ouvris violemment la porte, et j'apparus sur le seuil, menaçante, le bras levé, et criant :

— Misérables !...

Ils jetèrent un cri et s'enfuirent par l'escalier.

Mais l'escalier était raide et étroit ; l'aîné poussa l'autre et le précipita....

J'entendis une exclamation d'effroi, un choc violent, puis un cri de douleur.

Je refermai ma porte, effarée et tremblante.

Je sentais qu'il venait d'arriver un grand malheur, et que j'en étais la cause involontaire.

Au dernier cri succédèrent des allées, des venues, des larmes, des sanglôts.

Puis un pas alourdi monta l'escalier.

Ma porte s'ouvrit ; le pasteur parut tenant entre ses bras son jeune fils tout sanglant.

Il avait le crâne tout ouvert.

— Malheureuse ! me dit-il, voilà ce que tu as fait !

Je pouvais dire comment la chose s'était passée ; je pouvais raconter la persécution incessante de ces deux méchans jumeaux ; mais que dire à un père qui pleure son fils ?

Je couvris ma tête de mon mantelet, et je me tus.

En ce moment, l'enfant poussa un soupir.

— Oh ! s'écria le père, il n'est pas encore mort.... Au secours ! au secours !...

Et il descendit précipitamment, ne songeant plus qu'à une chose, c'est que son enfant n'était pas mort, et qu'il était peut-être encore temps de le sauver.

On envoya chercher le médecin à Milfort.

Il vint.

C'était le même qui avait soigné ma Betzy.

Vers trois heures de l'après-midi, il monta et entra chez moi.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien ! dit-il, l'enfant est mort.

Je poussai un soupir.

— Vous savez, continua-t-il, ce que c'est que de perdre son enfant?

— Oh ! ils avaient deux fils, eux, du moins !

— C'est toujours celui qu'on perd qu'on aime le plus.

Je soupirai de nouveau.

— Vous comprenez, dit-il, qu'après un pareil malheur, il est impossible que vous restiez dans la maison.

— La veuve du pasteur défunt a droit de rester jusqu'à sa mort dans le même presbytère que le pasteur vivant.

— Avait-on prévu le cas où cette veuve serait cause de la mort d'un enfant ?

Je soupirai encore.

— Le père et la mère voulaient monter eux-mêmes pour vous chasser d'ici, vous traîner dehors, peut-être ameuter contre vous tout le village ; je m'y suis opposé. J'ai dit que j'allais venir, et je suis venu.

— J'ai cependant le droit pour moi, murmurai-je.

— Oui, mais contre vous vous avez le fait. Ces paysans qui vous environnent sont ignorans et grossiers ; les hommes ignorans et grossiers deviennent facilement méchans. Ils vous croient une sorcière, une réprouvée ; peut-être croiraient-ils être agréables à Dieu en vous mettant en pièces...

— Il faut que je quitte cette chambre où ma fille est morte ! que je parte sans un souvenir de ma pauvre enfant ! que j'erre, la nuit, autour du village !..... Et, dans

ce cimetière où est enterré mon cœur, comment y entrerai-je ?

— Il est prudent que vous vous éloigniez, que vous viviez sur un autre point de l'Angleterre.

Je secouai la tête.

— Si les ressources vous manquent, dit le médecin, eh bien ! dans la mesure de mes moyens, je vous aiderai..... Seulement, il faut partir.

— Quand ?

— Le plutôt sera le mieux.

Je réfléchis un instant. Une résolution terrible venait de se présenter à mon esprit; le désespoir l'avait accueillie avec sa promptitude ordinaire.

— C'est bien, lui dis-je, allez leur annoncer que je partirai cette nuit...

— Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda le médecin.

— Je n'ai besoin de rien ; merci !

— Au revoir !

— Adieu !

Il sortit. Je restai seule.

C'est pendant cet intervalle, espèce de pont jeté dans mon existence entre la vie et la mort, que je reprends le récit commencé et que j'écris ces dernières lignes.

*
* *

On jugera ma mort de façons différentes; on calomniera ma vie; on me maudira peut-être.

Il est important qu'on sache ce que j'ai souffert. Un cœur bon et miséricordieux qui priera pour moi suffira peut-être pour enchaîner la colère aux mains du Seigneur.

La résolution que j'ai prise, c'est celle de me tuer.

Hélas ! ce n'était pas la première fois qu'elle se présentait à mon esprit.

Mais je l'avais repoussée. N'avais-je pas cette chambre où est morte ma fille pour penser à elle ? n'avais-je pas cette pierre proche de sa tombe pour y pleurer ?

Tant qu'on m'eût laissé cette chambre et cette pierre,

j'eusse vécu, à moins pourtant que je ne fusse morte de faim; mourir de faim n'eût pas été un suicide.

Mais, du moment où l'on me chasse de ma chambre, du moment où l'on m'interdit l'entrée du cimetière, que veut-on que je fasse, sinon que je meure?

Si je meurs ici, dans cette maison, ils me jetteront par pitié dans un coin du cimetière; mais au moins je serai là.

Si je vais mourir au loin, on m'enterrera où je me trouverai.

Si la pierre de ma tombe allait être trop lourde pour que je la soulevasse et que je vinsse visiter mon enfant, mon Dieu! qu'arriverait-il de moi pendant l'éternité?

Mais peut-être la plus lourde pierre que la justice divine étende sur une tombe est-elle le suicide.

N'importe! je n'ai pas d'autre voie que la voie fatale, je la suivrai!...

*
* *

Je viens de descendre, au risque de rencontrer le père ou la mère.

J'avais deux dernières visites à faire.

Une à Dieu, l'autre à mon enfant.

J'ai trouvé l'église et le cimetière fermés.

Ce sont encore eux qui me privent de cette dernière consolation! Heureusement, de ma fenêtre, je vois la tombe de Betzy.

Je vais m'agenouiller devant la fenêtre et prier.

*
* *

Pendant que je priais, à genoux, devant la fenêtre, un orage montait au ciel.

Cet orage me rappelle celui qui a grondé le jour où est morte ma fille.

Il a éclaté avec éclairs, tonnerre et pluie.

Puis il s'est calmé, et la nature est redevenue aussi tranquille que si aucun orage n'avait traversé l'air.

Moi aussi, j'ai un orage dans le cœur.

Dans quelques instans cet orage éclatera,

Puis tout redeviendra tranquille autour de moi, et même en moi.

*
* *

Une chose m'avait inquiétée : c'est que, pour acheter un instrument de mort quelconque, charbon, poignard ou poison, il me faudrait changer cette pièce de monnaie que m'a donnée mon enfant; car, on le sait, je n'ai plus un penny, et, depuis hier, j'ai vécu du morceau de pain que m'a donné le boulanger.

Je pouvais me précipiter du second étage, et essayer de me tuer.

Mais je me rappelle avoir vu rapporter chez lui; les membres brisés, un pauvre couvreur qui était tombé du toit de l'église.

Cet homme est resté estropié, mais il n'est pas mort.

Moi, il faut que je meure.

Je crois me rappeler....

*
* *

Je ne me trompais pas.

J'avais cru me rappeler avoir vu du linge étendu dans la lingerie qui touche à ma chambre.

J'en viens, et j'ai pu prendre plusieurs espèces de cordes; il ne me reste plus qu'à choisir entre elles.

Ah! voilà l'orage qui gronde...

*
* *

J'ai choisi.

Voici comment je mourrai.

Je descendrai à minuit. Au bout du jardin, dans un endroit sombre masquant un rocher qui pleure, il y a un gros ébénier. Sous cet ébénier, il y a un banc de pierre; à l'aide de ce banc de pierre, j'attacherai ma corde à la plus forte branche de l'arbre.

C'est là que, demain, ils me trouveront.

Etrange coïncidence, il y a juste un an, jour pour jour, que j'ai perdu mon pauvre mari!

*
* *

Minuit va sonner. O mon enfant! je vais donc te rejoindre pour toujours... ou, qui sait? me séparer de toi à jamais!

Seigneur! Seigneur! vous qui savez ce que j'ai souffert, je me confie à votre miséricorde!

Ayez pitie de moi!...

A Waston, nuit du 28 au 29 septembre 1581.

Au dessous de ces mots, et de la même écriture que la note du commencement, le révérend monsieur Williams Bemrode put lire ceux-ci :

« Maintenant, voici ce que dit la tradition :

» Au dernier coup de minuit, entre deux éclats de tonnerre, le pasteur et sa femme, qui veillaient en pleurant près de la couche funèbre de leur fils, entendirent comme une malédiction, laquelle fut suivie d'un grand cri.

» Il y avait, dans ce qu'ils venaient d'entendre, quelque chose de si sombre, de si mystérieux et de si funèbre, que tous deux se regardèrent en silence et frissonnans, mais n'osèrent s'enquérir d'où venait la nocturne clameur.

» Ils écoutèrent; mais, pendant tout le reste de la nuit, ils n'entendirent plus rien que le bruit de l'orage, qui allait decroissant.

» Le lendemain, aux premières lueurs du jour, un voisin qui travaillait dans son jardin aperçut la dame grise pendue à l'ébénier.

» Il enjamba la haie, s'assura du fait, et vint prévenir le pasteur de ce nouvel événement.

» Le bruit de cette mort se répandit dans le village; alors, chacun recueillit ses souvenirs.

» Un mineur qui suivait le sentier longeant le jardin du presbytère, juste au dernier coup de minuit, confirma ce qu'avait dit le pasteur de la malédiction et du cri qu'il avait cru entendre.

» Lui avait entendu aussi, mais il avait distingué les paroles.

» Une voix avait dit :

» — A l'heure de la mort, et poussée à cette mort par » les persécutions du pasteur, de sa femme et de leurs en- » fans, je crie malheur sur tous les jumeaux qui naîtront » dans le presbytère, et puisse l'un des deux tuer l'autre, » comme aujourd'hui l'aîné à tué le cadet !... »

» Puis, cette imprécation avait été suivie d'un grand cri.

» Épouvanté, hors de lui, il était rentré dans sa maison, racontant à sa femme qu'il avait entendu l'esprit de la tempête crier malédiction sur le presbytère.

» Tout s'était expliqué par le cadavre de la dame grise pendu à l'ébénier.

» Pendant qu'on enterrait en grande pompe le fils du pasteur, on jetait dans un trou, à l'angle du cimetière, dans une terre non bénite, le corps de la suicidée.

» Depuis cette époque, on dit qu'elle a toujours apparu quand la femme d'un des pasteurs de Waston est accouchée de deux jumeaux, soit avant, soit après l'accouchement, selon la date de cet accouchement ; car la nuit de son apparition est invariablement celle du 28 au 29 septembre, c'est-à-dire la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel.

» Quelque temps avant le fratricide, elle apparaît encore.

» Voici, à ce que l'on assure, la manière dont elle apparaît :

» Au premier coup de minuit, elle sort de sa chambre, descend l'escalier, gagne le jardin, suit l'allée du milieu, va s'asseoir sous l'ébénier, y reste pendant quelques minutes ; après quoi, elle semble s'évanouir en vapeur.

» On ne dit pas qu'elle ait jamais parlé ; mais, parfois, elle a fait des gestes de commandement.

» C'est pourquoi, moi, Albert Martronius, docteur en théologie, après avoir lu ce manuscrit, j'ai, ainsi que le constate une note déposée aux archives, fait restaurer la

petite croix de pierre qu'une main pieuse et inconnue avait sans doute élevée, et qui est située à l'angle du cimetière, en priant le Seigneur de donner le repos à l'âme de la malheureuse qui est couchée dessous.

» Waston, ce 28 septembre, jour habituel des apparitions de la dame grise, de l'an du Seigneur 1650. »

XXVII.

LA NUIT DE LA SAINT-MICHEL A LA SAINTE-GERTRUDE.

Ici s'arrêtait, mon cher Petrus, non-seulement le manuscrit de la dame grise, mais encore la note du docteur Albert Martronius.

J'avais lu toute cette longue et lamentable histoire avec tant d'attention, que si commentateur que je sois de ma nature, je ne m'étais pas arrêté après un seul chapitre pour me faire part à moi-même de mes réflexions.

Non. Comme un homme qui nage dans une eau rapide, je m'étais laissé entraîner par le courant, me disant seulement à la fin de chaque chapitre : « Allons ! allons ! allons ! »

Et j'avais été comme cela jusqu'au bout.

Ainsi ce grand mystère, dont j'avais, avec tant de persévérance, cherché le mot, m'était dévoilé !

Ainsi, non-seulement les apparitions, mais encore les causes des apparitions, m'étaient affirmées ; les causes, par la dame grise elle-même ; les apparitions, non plus par de grossiers paysans, mais par un savant docteur en théologie, qui avait fait, sans y réussir, ce qu'il avait pu pour mettre fin à ces apparitions.

Ces apparitions, comme je le savais déjà, avaient lieu entre la fête de sainte Gertrude et de saint Michel, (style des catholiques), dans la nuit du 28 au 29 septembre.

Mais ce que je ne savais pas, et ce que m'apprenait la note de mon prédécesseur, le savant docteur Albert Martronius, ces apparitions, que je croyais avoir lieu invariablement pendant la grossesse, avaient aussi bien lieu après l'accouchement.

La chose tenait purement et simplement à l'époque de l'accouchement.

La femme grosse de deux jumeaux accouchait-elle après la nuit du 28 au 29 septembre, l'apparition avait lieu avant l'accouchement; était-elle délivrée avant cette nuit-là, alors, l'apparition avait lieu après la délivrance.

Or, c'était justement le cas de Jeannie et le mien : la délivrance avait eu lieu le 15 août, et, vous le savez, Jeannie était accouchée de deux jumeaux.

Tant que cette fatale nuit du 28 au 29 septembre, de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, ne serait point passée, la dame grise pouvait donc apparaître.

A quel quantième du mois étions-nous?

Le cœur légèrement bondissant, la main agitée par un commencement de fièvre, afin de me rendre compte à moi-même de ce que j'avais à craindre ou à espérer, je me mis, mon cher Petrus, à chercher un calendrier.

Je le cherchais avec d'autant plus d'impatience que ma lampe annonçait, par ses pétillemens, qu'elle arrivait au bout de son huile, et, par conséquent, au terme de son existence.

Enfin, je trouvai ce que je cherchais.

Mes yeux se portèrent avec anxiété sur l'almanach : nous étions au quatrième jeudi de septembre.

Au fur et à mesure que je descendais la colonne du mois, et que j'enjambais d'une semaine sur l'autre, mon frisson augmentait.

Tout à coup, je jetai un cri, et mes yeux restèrent fixés sur la date de ce quatrième jeudi, car c'était le 28 de septembre, jour de la Sainte-Gertrude !

Seulement quelle heure était-il?

J'avais laissé ma montre sur la cheminée de la chambre de Jeannie, et j'avais été si fort préoccupé par ma lecture, que j'avais oublié de compter les heures que sonnait l'horloge du village.

Il s'agissait de remonter bien vite, pour m'assurer de cette heure, et pour savoir si elle était passée ou bien si j'avais encore longtemps à l'attendre.

Dans le cas où j'aurais à l'attendre, je désirais, si brave que je fusse, l'attendre en compagnie.

En conséquence, je pris une lampe, et je m'acheminai vers la porte.

Dans le trajet de mon bureau à cette porte, les pétillemens de ma lampe augmentèrent à un tel point, que j'y vis quelque chose de surnaturel, et que je me hâtai.

Dans ma précipitation, je manquai de tomber; en m'embarrassant, avec un grand bruit, les jambes dans un tabouret.

Mais j'eus beau me dépêcher de fuir, ma lampe parut y mettre, de son côté, cet entêtement que déploient parfois les choses inanimées : ses pétillemens redoublèrent, et, après une lumière plus vive qui ressemblait assez au bouquet d'un feu d'artifice, elle s'éteignit, me laissant dans la plus complète obscurité.

Plus était épaisse la nuit qui m'enveloppait, plus, on le comprendra facilement, dans la disposition d'esprit où j'étais, j'avais hâte d'en sortir, et d'arriver, du lieu solitaire et sombre où je me trouvais, en un lieu habité et éclairé.

Une main sur mon front, pour en essuyer la sueur, et l'autre étendue devant moi, je cherchai donc la porte, puis, la porte trouvée et reconnue, le bouton de la porte.

De là à la chambre de Jeannie, le chemin était facile, même dans la plus complète obscurité.

Il n'y avait qu'à suivre le corridor; au bout du corridor était l'escalier.

D'ailleurs, sur le palier de la chambre de Jeannie, s'ouvrait, vous vous le rappelez, une fenêtre qui donnait, même la nuit, une certaine clarté à l'escalier.

Il ne fallait pas moins que cette facilité de route, je l'avoue, mon cher Petrus, pour que j'arrivasse sans encombre à cette chambre tant désirée.

Au reste, tout allait à merveille. J'avais trouvé la porte; j'avais suivi le corridor; j'avais gagné l'escalier; je tenais la rampe.

Tout à coup, au moment où je posais le pied sur le premier degré, le timbre de l'église retentit sonnant les quatre coups de vibration différente qui annoncent que le monde a vieilli de soixante minutes et que l'heure va sonner.

Puis, l'heure commença de sonner lente, sonore, funèbre.

Je frissonnai de tout mon corps.

Selon toute probabilité, c'était minuit.

Je montai rapidement l'escalier, faisant malgré moi craquer les degrés sous mes pieds; mais, arrivé au palier, et comme le troisième coup de minuit sonnait, je m'arrêtai stupéfait.

Il me sembla qu'une ombre, descendant l'escalier du second, venait au-devant de moi.

Cette ombre, au fur et à mesure qu'elle descendait une marche de plus et s'avançait vers la fenêtre, devenait plus visible.

C'était une femme raide, silencieuse et à moitié perdue dans l'obscurité, à cause de la couleur de ses vêtemens.

— La dame grise !... murmurai-je en me retirant dans l'angle le plus éloigné du palier.

L'ombre s'arrêta un instant, comme si elle eût entendu ce que je m'étais dit à moi-même, et comme si elle eût eu l'intention de répondre : Oui... moi !...

Puis elle continua son chemin,

Mais, chose effrayante ! sans paraître toucher les marches, sans tirer aucun bruit de l'escalier vermoulu !

Elle passa ainsi, pâle, silencieuse, muette, à un pas de moi... Je retenais mon souffle; je retirais mes mains; j'étais pour le moins aussi pâle, aussi silencieux, aussi muet que la dame grise, et je ne vivais plus que par le battement de mon cœur !

Au moment où l'ombre passa devant moi, soit que la peur me serrât la poitrine, ce que j'avoue n'être pas impossible, mon cher Petrus; soit qu'il se fît en effet un changement dans l'atmosphère, il me sembla que je ne respirais plus qu'une espèce de vapeur pareille à celle qui, lorsqu'on les ouvre, s'échappe des sépulcres longtemps fermés.

Je fus près de défaillir, et je me sentis glisser contre la muraille ; je me retins à la moulure saillante de la fenêtre.

Mais cet état de faiblesse ne dura que le temps que mit la dame grise à passer devant moi.

A peine eut-elle descendu quelques-unes des marches

que je venais de monter, que, soit que mon courage habituel me revînt, soit que je fusse poussé par une curiosité plus grande encore que ma crainte, soit enfin que je fusse entraîné par une puissance irrésistible sur les pas du spectre, je descendis l'escalier à mon tour.

Et ce qui m'effraya, c'est qu'à sa suite mes pas étaient devenus silencieux comme les siens.

Minuit acheva de sonner lorsque la dame grise fut au bas de l'escalier.

Elle prit le chemin du jardin.

Elle n'avait besoin de faire aucun mouvement pour se frayer un passage :

Les portes s'ouvraient devant elle.

Rien ne hâta, rien ne ralentit son pas. Pour elle, l'escalier tortueux qu'elle venait de descendre, ou la pelouse unie du jardin, semblait être une pente égale sur laquelle, je l'ai dit, elle paraissait plutôt glisser que marcher.

Une fois arrivé dans le jardin, quoique la lune fût voilée par des nuages, je vis plus distinctement l'être fantastique auquel j'avais affaire.

C'était bien le spectre terrible que m'avaient dépeint la voisine et le mineur qui l'avaient vu.

La dame grise s'achemina vers l'ébénier, sans dévier une seconde de la ligne droite.

Je la suivis machinalement, jusqu'au moment où je sentis qu'il m'était impossible d'aller plus loin.

J'étais à quinze pas de l'ébénier à peu près.

Je m'arrêtai comme si un gouffre se fût ouvert devant moi.

La dame grise, alors, s'assit sur le banc de granit, laissant tomber ses deux bras à ses côtés, et demeurant immobile comme une personne qui rêve.

En ce moment les nuages se déchirèrent, un rayon de lune tomba du ciel sur la terre, et, à travers les branches de l'ébénier, vint éclairer le visage du spectre.

C'était celui d'une femme de trente-cinq à quarante ans, qui avait d'une beauté passée tout ce que peut laisser une profonde douleur.

Mais tandis qu'à l'aide de ce rayon de lune je regardais ce visage avec la plus grande attention, je le vis peu à peu

s'effacer; les traits se confondirent; le corps lui-même perdit ses contours; la dame grise se leva, grandit, sembla quitter la terre, se balança un instant comme une vapeur et disparut!...

Ainsi toutes les conditions de la fatale légende étaient accomplies. La femme du pasteur de Waston était accouchée de deux jumeaux; la dame grise était apparue dans la nuit traditionnelle du 28 au 29 septembre, consacrant, par cette apparition, la naissance des deux enfans, et le droit terrible qu'elle avait sur eux.

Il ne lui restait plus, quand les jours seraient écoulés, quand le temps serait révolu, il ne lui restait plus qu'à apparaître une seconde fois pour annoncer le fratricide....

A cette effroyable pensée, je retrouvai mon courage.

Par un violent effort, j'arrachai mes pieds de la terre, où pendant quelques minutes ils semblaient avoir pris racine, et, rompant pour ainsi dire le charme qui m'avait entraîné sur les pas de la dame grise, je revins courant vers la maison.

Cette fois je ne rencontrai personne, ni dans le corridor, ni sur l'escalier.

Pâle, effaré, haletant, j'ouvris violemment la porte de la chambre.

Jeannie ne s'était point couchée; elle m'attendait, cousant différens objets qui manquaient encore à sa double layette.

— Les enfans! les enfans! m'écriai-je: où sont les enfans?

Jeannie, avec son visage serein, son calme inébranlable, me les montra tous deux dormant dans le même berceau.

Leurs bras étaient entrelacés, leurs visages se touchaient, l'un respirait l'haleine de l'autre.

— Oh! m'écriai-je, qui pourrait croire que l'un de ces petits anges s'appellera un jour Caïn!

Et je tombai anéanti sur un fauteuil, dans les bras de Jeannie épouvantée.

ÉPILOGUE

HISTOIRE DE DEUX HISTOIRES

I.

CLAREMONT.

Et, maintenant, il importe, à ce que je crois du moins, que je raconte comment est tombé entre mes mains le manuscrit du livre qu'on vient de lire, et comment j'ai été initié à la suite de cette histoire.

Cependant, comme je ne veux pas renouveler l'anecdote de Bougainville et de ce brave homme de curé à qui l'illustre navigateur fit faire le tour du monde avec la chemise qu'il avait sur le dos et les bas qu'il avait aux jambes; comme je désire, en outre, que le lecteur, afin de ne pas se brouiller en route avec moi, fasse consciencieusement sa malle, se munisse d'un nécessaire de voyage comfortable, et dise adieu à sa famille avant son départ, je le préviens que nous allons accomplir un assez long tour en Angleterre.

A quel propos allais-je en Angleterre, moi qui suis de l'avis de Porthos et de Crescentini sur l'Angleterre et les Anglais?

Je vais le raconter, quoique à ce récit se trouvent mêlés des faits assez tristes pour mon amour-propre.

Enfin, qu'importe!

Je veux être, sous ce rapport, plus franc que Rousseau, dussé-je être plus scandaleusement *schocking* que lui!

On voit que je me crois déjà en Angleterre : je parle anglais, ou à peu près.

Le 27 août 1850, j'ouvris, par hasard, un des journaux que mon domestique venait de déposer sur ma table de nuit, et, aux nouvelles d'Angleterre, je lus ces mots :

« On a reçu, ce matin, 26 août, à Londres, la nouvelle de la mort de Louis-Philippe, qui a eu lieu à sa résidence temporaire de Claremont, où il se trouvait avec sa famille.

» Le prince exilé souffrait, depuis quelque temps, et même depuis son abdication, d'une grande faiblesse nerveuse, causée sans doute par les secousses que les événemens politiques ont fait éprouver à son organisation. Vendredi, le mal empira tellement, que l'on crut devoir appeler autour de lui les membres de sa famille; malgré les soins les plus affectueux et les secours les plus empressés, le royal malade s'est éteint rapidement, et a expiré ce matin, à huit heures et demie.

» La nouvelle est arrivée une heure après à Londres, où elle a inspiré les regrets les plus profonds. »

J'entends le lecteur se demander : « Que diable peut-il y avoir de commun entre le roi Louis-Philippe, mort ou vivant, et le révérend pasteur Williams Bemrode, sa femme et ses enfans? et quel lien peut exister entre la résidence royale de Claremont et les pauvres villages d'Ashbourn et de Waston? »

Si celui qui me lit, au lieu d'être à ma merci dans un livre, me tenait à la sienne dans une stalle de théâtre, si, au lieu d'avoir sous les yeux un simple récit, un racontage, une fantaisie, il avait à juger de moi un drame en quinze tableaux, ou seulement une comédie en cinq actes, je me garderais bien d'entrer dans toutes ces digressions, et j'irais, selon le précepte d'Horace et de Boileau, droit au but; quoique cette rapidité de course et cette rectitude de chemin supprime, à mon avis, ce qui fait surtout le charme du voyage : l'inattendu.

Mais je prends ma revanche; patient ou impatient, mon lecteur m'écoutera.

Un livre n'est pas cet édifice fragile bâti sur la pointe d'une aiguille, vacillant de sa première à sa dernière scène, et qu'un spectateur de mauvaise humeur ou en mauvaise digestion fait tomber d'un coup de sifflet. Non : un livre est une chose qui EST, un objet qui a toutes les conditions des solides : *longueur, largeur et épaisseur ;* qui ne se présente pas fluide et isolé comme une pauvre pièce de théâtre, laquelle, si elle meurt en naissant, n'a existé que dans la mémoire éphémère des acteurs, qui, huit jours après sa mort, l'ont déjà oubliée dans l'étude d'une autre œuvre; non, un livre se présente avec son édition tout entière : mille, quinze cents, deux mille volumes.

Ce n'est plus Horatius Coclès sur le pont Sublicius; ce n'est plus Decius se précipitant dans le gouffre; ce n'est plus Cynégire arrêtant le vaisseau, et perdant successivement à ce labeur impossible la main droite, la main gauche et la tête; luttes solitaires, luttes sublimes, mais insensées! non, c'est la phalange macédonienne tout entière, compacte et se présentant par son angle le plus aigu !

Quand un livre est bien poussé, il faut qu'il entre, et, je dois le dire, plus il est dur, plus il est lourd, plus il est gros, plus il a de chances d'entrer.

Ah! si ce malheureux public français, toujours dédaigneux de la scène qui vient de se passer, toujours ennuyé de la scène présente, toujours impatient de la scène qui va venir, savait écouter même en buvant comme le public anglais, savait attendre même en fumant comme le public allemand, nous aurions un théâtre aussi fantasque et aussi incidenté que celui de Shakespeare, aussi profond et aussi poétique que celui de Gœthe; et madame Sand, ce talent si merveilleux sous quelque face qu'il se produise, n'aurait pas eu besoin, dans sa préface de Molière, de me demander, à moi qui n'en sais pas plus qu'un autre là-dessus, comment il faut s'y prendre pour unir, devant un parterre français, la philosophie dans les idées, le développement dans les caractères, et le dramatique dans les situations.

Voilà ce que permet le livre et ce que ne permet pas le théâtre, et la preuve en est que, si je me fusse livré, dans

un drame, à une digression équivalente à celle que je viens de me permettre, je n'en serais certainement pas quitte, à l'heure qu'il est, pour cinq ou six coups de sifflet !

Et cela a été de tout temps. Lisez la préface de *Nicomède*, préface où le pauvre vieux Corneille, délaissé pour son jeune rival Racine, demande pardon au public de lui offrir une tragédie qui n'est pas précisément une tragédie, et où d'impertinens personnages parlent à peu près comme dans la nature ; écoutez-le s'appuyer timidement sur cette raison, que, ayant fait vingt autres drames au goût de tout le monde, il peut bien se permettre d'en faire un à son goût, à lui, et vous verrez combien cette crainte du public a dû faire avorter de chefs-d'œuvre !

Et, maintenant que j'ai prouvé ce que je voulais prouver, à savoir qu'on ne siffle pas un livre, revenons à la mort du roi Louis-Philippe, et voyons quel rapport ce trépas royal peut avoir avec le *Pasteur d'Ashbourn*.

La dernière fois que j'avais vu le roi Louis-Philippe, la dernière fois que je lui avais parlé, c'était à l'enterrement de son fils, le duc d'Orléans, mort, lui, le 13 juillet 1842.

J'avais appris cette mort inattendue à Florence. Le même soir, je repartis de Florence pour Paris, et, en courant la poste, sans m'arrêter une heure, j'arrivai assez tôt pour assister à la messe mortuaire de Notre-Dame, et pour accompagner le corps à Dreux.

En sortant de Notre-Dame, je rencontrai Pasquier, le chirurgien du prince. Nous nous jetâmes en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Outre la circonstance du moment, un souvenir commun, bizarre, mélancolique, étrange, attristait notre rencontre.

La dernière fois que je m'étais trouvé avec Pasquier et celui que nous pleurions tous deux, c'était à la chasse dans la forêt de Compiègne.

A la halte du déjeuner, assis sur l'herbe les uns à côté des autres, gais de cette gaîté que donnent un beau soleil d'automne et un bon repas après un peu de fatigue, nous faisions honneur aux provisions envoyées du château, les princes comme s'ils eussent été de simples mortels, et les simples mortels comme s'il n'y eût jamais eu de princes.

Le duc d'Orléans prit un poulet par la patte, le posa sur une assiette, et me le fit passer.

— Qu'est-ce que c'est que cela, monseigneur?

— Vous le voyez bien : un poulet.

— Je remercie monseigneur ; mais il y en a trop !

— J'espère bien aussi que vous n'allez pas manger tout.... Je vous l'envoie pour le découper, pas pour autre chose.

— Ah ! monseigneur, j'en demande pardon à Votre Altesse, je suis absolument comme monsieur X...

— Comment était monsieur X... ?

— Eh bien! monseigneur, quand il avait la chance de se trouver à table avec l'auteur de la *Mort d'Abel*, qui était l'amant de sa femme, et qu'on lui donnait un poulet à découper, il ne manquait jamais de dire : « Passez cela à Legouvé ; c'est lui qui fait tout ce que je ne veux pas faire ! »

— Mon cher, je ne demanderais pas mieux que de passer le poulet à votre Legouvé; malheureusement, vous n'êtes pas marié.

— C'est vrai, monseigneur; mais nous avons ici un homme qui fait son état de découper, et qui jouit même d'une certaine réputation dans son état : c'est votre chirurgien Pasquier... Je désire que monseigneur m'autorise à lui passer le poulet.

— Passez le poulet à Pasquier.

— Tiens, Pasquier, montre tes talens; on te regarde, et l'on ne demande pas mieux que de t'admirer !

Pasquier, au lieu de se faire prier comme eût fait un chanteur pour chanter, ou un poëte pour dire des vers, Pasquier prit le poulet au bout de sa fourchette, et sans autre point d'appui, au milieu des applaudissemens universels, fit tomber les uns après les autres les quatre membres de l'animal.

Le duc d'Orléans seul le regardait faire, muet, et avec une certaine mélancolie.

— Eh bien! monseigneur, lui demandai-je, vous qui applaudissez si libéralement à mes succès, vous n'applaudissez pas à ceux de Pasquier?

— Savez-vous à quoi je pense? me dit le duc.

— Non, monseigneur; mais, à coup sûr, vous ne pensez pas à quelque chose de gai.

— Je pense qu'un jour ce boucher-là (il montrait Pasquier de sa fourchette) me découpera comme il découpe ce poulet.

Pasquier laissa tomber sur la nappe carcasse de poulet, fourchette et couteau.

— Ah! pardieu, monseigneur, dit-il, voilà bien une de vos idées! J'ai vingt ans de plus que vous, et, par conséquent, selon toute probabilité, je mourrai quinze ans avant vous... Comment voulez-vous que je vous découpe?

— Je ne sais si vous avez quinze ans de plus ou de moins que moi, monsieur le docteur, répondit le pauvre prince; mais, ce que je sais, c'est que je viens de sentir passer dans mes veines le froid du bistouri.

Ces paroles avaient été prononcées avec un tel sentiment de douleur, que tous ceux qui les entendirent eurent le frisson.

Hélas! la prédiction s'était accomplie!

Quoique le duc d'Orléans eût quinze ans de moins que Pasquier, le duc d'Orléans était mort avant Pasquier, et, si quelque sensation nous survit, le cadavre royal avait pu sentir, en réalité, glisser à travers ses chairs la lame de ce bistouri qui, dans une espèce de rêve prophétique, avait déjà glacé son sang.

— Eh bien! me dit Pasquier, tu le vois: je l'ai, en effet, découpé comme le fameux poulet de Compiègne!...

Dans certaines circonstances, tout est douleur, même la trivialité!

Je ne dirai pas que Pasquier et moi étions les deux hommes qui aimaient le plus le prince, mais je puis dire que nul ne l'aimait plus que nous. Nous nous arrangeâmes pour faire la route de Dreux dans la même voiture, afin de pouvoir parler tout à notre aise du pauvre mort.

O sublime miséricorde du Très Haut, qui, nous imposant la douleur, nous a accordé les larmes!

Je n'avais donc pas vu le roi depuis ce jour où, menant le deuil de son fils aîné, il descendait le premier de nous tous, comme c'était son droit paternel, dans les caveaux funéraires de Dreux.

Et voilà qu'à son tour, il mourait à neuf ans de là, dans l'exil, après avoir porté pendant dix-huit ans la plus belle, mais aussi la plus lourde couronne du monde!

Je n'aimais Louis-Philippe ni comme homme, ni comme roi, et, si ce n'était pas me vanter que de croire un instant que le roi Louis-Philippe pût avoir à mon égard un sentiment quelconque, bon ou mauvais, je dirais qu'il ne m'aimait pas non plus.

L'amitié que me témoignèrent successivement trois de ses fils fut pour eux, et plus d'une fois ils me l'avouèrent eux-mêmes, une féconde source de réprimandes.

Mais je n'en avais pas moins un devoir à remplir envers l'homme qui, aux jours de l'abandon et du malheur, m'avait, sur la recommandation du général Foy, ouvert ses bureaux, et qui, en m'ouvrant ses bureaux, m'avait, en échange de mon travail, donné du pain, à moi, à ma mère et à mon fils.

Il est vrai que c'était du pain seulement, du pain bien sec, parfois trempé de larmes, mais enfin, c'était du pain.

D'ailleurs, le roi, près de qui j'étais entré en 1823, à qui j'avais donné ma démission en 1830, et dont j'avais prédit la chute en 1832 (1), ce roi, j'aurais peut-être à le juger, un jour, à mon point de vue de poète et d'historien, bien entendu, et je voulais être quitte de tout devoir envers lui, afin de pouvoir, comme devant un jury, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité!

L'histoire de la royauté est l'enseignement des peuples, et nul n'a le droit de garder sous le boisseau la lumière, si faible qu'elle soit, qu'il peut répandre sur une tête couronnée.

En lisant la nouvelle de la mort de Louis-Philippe, j'a-

(1) Voilà le gouffre où va s'engloutir le gouvernement actuel. Le phare que nous allumons sur sa route n'éclairera que son naufrage; car, voulût-il virer de bord, il ne le pourrait plus maintenant; le courant qui l'entraîne est trop rapide, le vent qui le pousse est trop large! Seulement, à l'heure de la perdition, nos souvenirs d'homme l'emporteront sur le stoïcisme du citoyen, une voix se fera entendre et criera : « Meure la royauté, mais Dieu sauve le roi! » Cette voix sera la mienne.

(GAULE ET FRANCE, Épilogue.)

vais donc résolu de faire pour lui, avec des sentimens bien différens, ce que, neuf ans auparavant, j'avais fait pour son fils; c'est-à-dire de tout quitter pour aller rendre à cet illustre mort le seul hommage que je pusse lui rendre; c'est-à-dire d'assister, sinon douloureusement, du moins pieusement à ses funérailles.

En conséquence de cette résolution, je sautai à bas de mon lit, je m'habillai, je sonnai Alexis, afin qu'il prévînt mon fils que, partant le soir pour Londres, je désirais dîner avec lui, et je pris un cabriolet, afin d'aller chercher de l'argent chez mon libraire et un passeport à la police.

Le même soir, à sept heures et demie, je montais dans un vagon, juste au moment où le train express partait pour Calais.

Je jetai un cri de surprise mêlé de joie, en reconnaissant qu'il n'y avait que deux voyageurs dans le vagon, et que ces deux voyageurs étaient Pasquier et son neveu, que je ne connaissais, lui, que par une réputation presque égale à celle de son oncle.

Tous deux faisaient même route que moi, conduits comme moi par un pieux souvenir.

Le lendemain, à dix heures et demie du matin, nous étions à Londres.

Ce n'était que le surlendemain qu'avaient lieu les funérailles.

Pasquier s'apprêta à aller faire, le même jour, une visite à la famille; sa position dans la maison lui en ouvrait naturellement toutes les portes, et surtout celle de la douleur.

Je le chargeai de présenter mes hommages aux princes, et particulièrement à monsieur le duc d'Aumale, monsieur le duc de Montpensier étant alors à Séville.

J'avais parlé une seule fois à monsieur le duc de Nemours; jamais à monsieur le prince de Joinville : seulement, j'avais été en correspondance avec lui lorsqu'il avait manifesté le désir d'être représentant du peuple.

Quant à monsieur le duc de Montpensier, je lui avais écrit cinq ou six fois depuis la révolution de février, et, à chaque représentation nouvelle du Théâtre-Historique, je

lui avais envoyé le coupon de sa loge pour lui prouver qu'elle était restée inoccupée.

En effet, je l'avais prise à l'année, et elle demeura vide tout le temps que je la conservai; c'est-à-dire du mois de février 1848 au mois d'octobre 1850.

Le jeune prince, de son côté, m'avait fait remercier par Latour, son secrétaire, et de cette attention et de la lettre que je lui avais adressée trois jours après la révolution de février, par la voie du journal *la Presse*, ainsi que de l'article que j'avais écrit dans le même journal à propos de la statue de monsieur le duc d'Orléans, renversée par monsieur Dumoulin, alors gouverneur du Louvre.

Il y avait, dans ce moment-là, quelque courage à prendre le parti des exilés et à se dire leur ami; et, la preuve, c'est que, le jour de la promenade solennelle à la colonne de Juillet, un monsieur, que je n'avais pas le moins du monde l'honneur de connaître, me mit, rue Lepelletier, un pistolet sous la gorge, parce que, disait-il, j'étais l'*ami des princes!*

Il appuyait, ma foi! tout de bon sur la détente, lorsqu'un jeune homme, nommé Muller, releva le canon du pistolet avec sa canne.

Le coup partit en l'air.

Il s'en fallut de bien peu, comme on le voit, que l'*ami des princes* ne payât cher leur amitié.

Il y avait quatre jours que j'étais passé juste au même endroit, tirant monsieur Berger par son écharpe de maire, pour le forcer à marcher contre le poste des Capucines, qui venait de faire, sur le boulevard, la fusillade que l'on sait.

Pasquier rentra le soir; mais je le manquai à son passage, et, sous prétexte qu'il était fatigué, il se renferma chez lui.

Je n'eus aucun soupçon que ce fût pour m'éviter que Pasquier avait fait cette manœuvre.

Le lendemain, à neuf heures du matin, je demandai Pasquier : on me dit qu'il était déjà sorti.

Je m'informai. Un registre était ouvert à Claremont, où s'inscrivaient les personnes venues de Paris pour assister aux funérailles.

Je pris une voiture, et me rendis à Claremont.

A la porte du parc, une voiture s'arrêta.

Je descendis, je me fis indiquer le chemin, et je gagnai le château à pied.

De la grille au château, je rencontrai des généraux, des aides de camp, des officiers; je reconnaissais tout ce monde-là, mais tout ce monde-là n'avait pas l'air de me connaître.

Je cours peu après les gens qui se détournent quand je passe, et, assez habitué à ce que l'on vienne à moi, je vais rarement aux autres.

Je continuai donc ma route.

Au bout de dix minutes, j'arrivai au château.

En effet, dans le vestibule, un registre était ouvert sur une table.

J'y inscrivis mon nom, puis je retraversai le parc, je remontai dans ma voiture et je revins à Londres.

A huit heures et demie, je fus avisé de la rentrée de Pasquier.

Avant qu'il eût eu le temps de pousser le verrou de sa porte, j'avais fait irruption dans sa chambre.

Pasquier, à mon apparition, sembla visiblement embarrassé.

Je commençais à soupçonner la vérité.

— Ah! c'est toi, me dit-il.

— Oui... Avais-tu oublié, par hasard, que je fusse à Londres?

— Moi? Comment veux-tu que j'aie oublié cela, puisque nous y sommes venus ensemble.

Je le regardai en riant.

— Pasquier, lui dis-je, une consultation.

— Laquelle?

— Dois-je ou ne dois-je pas aller demain à l'enterrement du roi?

— Me demandes-tu la consultation pour la suivre?

— Parbleu! tu sais bien que j'ai autant de confiance en toi comme homme d'esprit que comme médecin!

— Eh bien! alors, n'y vas pas.

— Ah! ah!... Il a donc été question de moi au château?

— Oui.

— Et qu'en a-t-on dit, de moi?

— On a dit que l'on ne comprenait pas comment, avec tes opinions républicaines, tu venais à l'enterrement du roi.

— Et qui a dit cela?

— Tout le monde.

— Même les princes?

— Même les princes.

Je haussai les épaules.

— Décidément, mon cher, lui dis-je, les princes sont... des princes!

— Oh! oh! fit Pasquier, je crois que tu viens de dire une grosse impertinence.

— Tu te trompes, mon cher; je n'ai jamais été si respectueux... Bonsoir, Pasquier!

Et je rentrai dans ma chambre.

J'avais retenu une voiture pour le lendemain matin, neuf heures; à l'heure indiquée, la voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel.

Elle prit la file : trois ou quatre voitures attendaient les conviés à la fête funèbre.

Une partie des Français venus à Londres à propos de l'événement avaient pris rendez-vous à l'hôtel.

Nous déjeunâmes tous ensemble, puis nous descendîmes; chacun s'établit dans son véhicule.

— A Claremont? dirent les hôtes des trois ou quatre premières voitures.

— A Claremont? me demanda mon cocher.

— Non, répondis-je : à Holland-House!

Le cocher fouetta ses chevaux, et nous partîmes.

Quel était ce but que j'indiquais à mon cocher, à défaut de Claremont? et qu'allais-je chercher à Holland-House?

Deux choses dont parfois les princes ne peuvent offrir que la première : un grand nom et un grand cœur.

J'avais connu à Florence le petit-neveu de Charles Fox, lord Holland.

II

HOLLAND-HOUSE.

J'avais connu à Paris la descendante des Stuarts, lady Holland.

Mon introducteur auprès de celle-ci avait été mon cher comte d'Orsay, le même auquel sont dédiés mes *Mémoires*, et qui vient de mourir si jeune encore ! si beau et si élégant toujours !

J'avais été invité par lord Holland, à Florence, et par lady Holland, à Paris, à aller, quand je viendrais en Angleterre, faire une visite à Holland-House.

Je me rendis en Angleterre, en 1850, et je n'eus rien de plus pressé que de me rendre à la gracieuse invitation qui m'avait été faite.

Holland-House est situé dans le faubourg de Kensington, à l'extrémité de Hyde-Park.

C'est un château bâti par le comte d'Oxford, vers la fin du seizième siècle, sous le règne de Jacques Ier, ce timide fils de Marie Stuart que la vue d'une épée nue faisait pâlir.

Il est vrai que sa mère, enceinte de lui, vit tant d'épées nues frapper le corps de ce pauvre Rizzio, qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que le fils de ses entrailles frissonnât à une pareille vue.

Rien de merveilleux, rien qui donne une idée de la richesse et de la puissance comme ces grandes résidences anglaises !

En arrivant en face de Holland-House, on aperçoit le château, bâti en briques comme celui de Saint-Germain, mais aussi léger que celui de Saint-Germain est lourd, dominant une vaste pelouse, où, comme dans une prairie, paissent des bestiaux.

Mais qu'on n'aille point, par analogie avec nos petits parcs, nos petits massifs, nos petits gazons, voir la chose du côté de la lorgnette qui rapetisse les objets; non, non,

retournez la lorgnette, ou plutôt regardez avec vos yeux, et faites-les bien grands.

La pelouse a une demi-lieue de long ; elle est entourée d'une ceinture d'arbres séculaires formant une large allée où des voitures pourraient disputer de front le prix de la course! et quand je dis que des bestiaux paissent sur la pelouse, je n'entends pas deux ou trois frais moutons peignés à blanc, avec des faveurs roses pour amuser les enfans, et une malheureuse chèvre attachée à son piquet et broutant l'herbe sur toute la longueur de sa corde : non j'entends un troupeau de cent bêtes à cornes, vaches, bœufs, taureaux, couchés, ruminant, mugissant et regardant passer les voyageurs, le cou tendu, les yeux fixes, les naseaux fumans.

Aussi était-ce au milieu de cette grande plaine que Cromwell, dont la petite maison de campagne confinait à l'immense château, conduisait son gendre Ireton, afin de lui expliquer ses projets régicides.

Pourquoi au milieu de cette grande plaine? C'est qu'Ireton avait le malheur d'être sourd, et que Cromwell, dans ce pays boisé, ne voyait que cette *grande plaine* qui pût lui donner toute sécurité que personne ne l'entendît...

Ma voiture me déposa à l'entrée de la terrasse.

Je n'avais qu'une crainte : c'est que lord et lady Holland, que je n'avais pas vus, l'un depuis dix ans, l'autre depuis six ou huit mois, ne fussent à Paris, à Florence ou à Naples.

Le hasard ne voulait pas me garder tous les désappointemens pour le même jour : mes hôtes illustres étaient dans le parc.

Mais, comme le parc a deux ou trois lieues de tour, comme il renferme des bois, des montagnes, des plaines, des vergers, des prairies, des lacs, un domestique se chargea de me conduire à ce qu'il appelait le pré aux fleurs.

C'était l'endroit préféré de lady Holland.

Arrivé sur une hauteur, mon guide me montra en effet sa noble maîtresse enveloppée d'un grand peignoir de batiste, une capote azurée sur la tête, un livre à la main, et

suivant à pas lents le contour d'une véritable plaine de fleurs.

Là, sur un espace d'un quart de lieue à peu près, les pieds d'alouette, les géraniums, les pétunias et les verveines poussaient comme les trèfles, les sainfoins et la luzerne dans un champ.

Rien n'était plus éblouissant à l'œil que ce vaste tapis brodé de blanc, de bleu et de rose.

Après m'avoir indiqué lady Holland de la main, le domestique se retira.

Je m'avançai vers elle.

L'attention qu'elle donnait à sa lecture fit qu'elle ne me vit ni ne m'entendit venir; seulement, je m'arrêtai au bord du chemin qu'elle suivait, et l'ombre que je projetai sur elle au moment de son passage fit qu'elle se retourna.

Elle était si loin de s'attendre à ma visite, qu'elle ne me reconnut point d'abord; cependant, ses yeux se portèrent alternativement de moi à son livre, et de son livre à moi; puis, avec son charmant sourire :

— Voyez, dit-elle, ce que je lisais.

Et elle me tendit un volume de *Bragelonne*, édition de Belgique, bien entendu.

— Je cherchais quelqu'un pour m'introduire près de vous, madame, et j'étais loin de me douter que la chose fût déjà faite.

— Oh! me dit-elle, j'en suis à un endroit bien curieux: c'est celui où Louis XIV est à la Bastille, et son frère à Fontainebleau. Il me semble que vous avez eu un instant la tentation de laisser le vrai Louis XIV en prison et de faire régner son frère.

— En votre qualité de femme, vous savez ce que c'est que de tenter ou d'être tentée, madame... Oui, je l'avoue, le paradoxe m'a séduit un instant; Méry ou Théophile Gautier n'y eussent point résisté; moi, j'ai été fort contre moi-même, et je me suis refusé cette amusante satisfaction de changer cinquante-cinq ans de l'histoire de France.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Parce que de nos jours, madame, on croit à si peu de choses, que j'ai craint, en remettant l'histoire en question, de diminuer encore le nombre de nos croyances.

— Ah! mais, à propos, je vous ai tendu votre livre et pas ma main... Vous êtes cent fois aimable de vous être souvenu de votre promesse! Donnez-moi le bras, que je vous conduise à lord Holland.

Je donnai le bras à cette charmante femme, faite, comme les Anglaises, de brouillard et de rosée, animée par un pâle rayon de soleil, et, sans la sentir s'appuyer sur moi ou contre moi, je m'acheminai, conduit par elle, vers une serre où lord Holland dictait à un secrétaire ses *Souvenirs diplomatiques*, livre charmant dans lequel se trouvent fondus, comme les trois métaux précieux dans l'airain de Corinthe, la science de l'homme d'Etat, la courtoisie du gentleman, et l'esprit de l'homme du monde.

Tout jeune encore, lord Holland souffrait tellement de la vue, qu'il était obligé de dicter, ne pouvant écrire.

Au bruit que nous fîmes en entrant, le secrétaire s'arrêta; lady Holland quitta mon bras, et, allant poser sa main sur l'épaule de son mari :

— Milord, dit-elle, voici monsieur Dumas qui vient faire à Holland-House un roman en douze volumes et un drame en quinze tableaux. J'ai donné l'ordre de lui préparer l'appartement des poëtes.

Il n'y a que ceux qui ont voyagé en Angleterre, et qui y ont vu familièrement l'aristocratie, qui puissent avoir une idée de la façon dont se pratique cette hospitalité de châteaux.

Comme Lucullus avait, dans sa maison de campagne de Naples, les salles à manger de Diane, d'Apollon et de Castor, Holland-House a ses appartemens des rois, des ambassadeurs et des poëtes.

— Un drame en quinze tableaux et un roman en douze volumes! c'est à peine un mois que vous nous donnez, alors? dit lord Holland en riant.

— Hélas! milord, répondis-je, je ne suis pas si heureux que de pouvoir me permettre cette joie. J'ai des répétitions qui nécessitent ma présence à Paris, et, au lieu des trente bons longs jours dont vous me parlez, c'est trente pauvres heures bien écourtées que je vous offre.

— Milord, monsieur Dumas ne connaît pas Holland-House, puisqu'il arrive à l'instant même; peut-être, quand

nous lui en aurons fait les honneurs, accordera-t-il à la propriété ce qu'il refuse aux propriétaires... Addison, lui aussi, était venu à Holland-House pour trois jours, et il y est resté cinq ans... Voulez-vous être le cicerone de monsieur Dumas, ou me chargez-vous de ce soin?

— Vous savez comme je marche difficilement, dit lord Holland; il me faudrait les trente heures que monsieur Dumas nous donne pour lui faire voir ce que vous lui montrerez en une heure; vous... Faites donc le grand tour, et moi, par le chemin le plus direct, je retourne au château. Un quart d'heure avant le déjeuner, mon cher hôte, la cloche vous avertira.

— Cet arrangement vous va-t-il? me demanda lady Holland.

Je répondis en lui offrant le bras.

Nous reprîmes notre chemin à travers les fleurs.

Au haut d'une colline s'élevait un groupe de magnifiques cèdres.

— Oh! milady, m'écriai-je, je ne croyais pas Holland-House si près du Liban!

— Vous voulez parler de ces cèdres? me dit-elle.

— Oui, ils sont magnifiques!

— Magnifiques, c'est le mot, et, pour les faire bien apprécier, il ne nous manque que du soleil. Ils ont, en outre, avec leurs frères de la Palestine, auxquels tout à l'heure vous les comparierez, un point de ressemblance qui ajoute à leur valeur : ils ont failli voir Napoléon.

— Comment cela? En 1815?

— Non pas... En 1805.

— Ah! lors du camp de Boulogne?

— Oui... Inquiet des préparatifs du nouvel empereur, le gouvernement avait résolu de faire de cette colline le dernier boulevard de Londres, et une batterie de vingt-cinq pièces de canon devait être établie à l'ombre de ces cèdres.

— Oh! mais en effet, Holland-House est tout peuplé de souvenirs impériaux... Lord et lady Holland ont été les défenseurs de Napoléon au parlement et dans les salons de Londres, et le prisonnier de Sainte-Hélène, en maudissant, dans le *Mémorial* de Las Cases, son mauvais génie

de Longwood, bénit plus d'une fois son bon génie de Holland-House.

— Oui, tenez, voici un buste en bronze de l'empereur, qui, en signe de protestation, a été placé ici le jour même où le gouvernement anglais a décidé que l'hôte du *Bellérophon* serait cloué sur le rocher de Sainte-Hélène.

— De qui est l'inscription gravée à sa base?

— D'Homère.

— Ah! ah! le poëte d'Achille!

— Non, le poëte d'Ulysse.

En effet, les vers étaient empruntés, non pas à l'*Iliade*, mais à l'*Odyssée*. Voici leur traduction :

« Il n'est pas mort, le héros, mais il respire captif au delà des mers, dans une île battue par les flots, où des hommes sans pitié, au mépris de ses protestations, le gardent de près. »

A quelques pas plus loin s'élevait la statue de Charles Fox, aussi grand ami de la France que Pitt, son rival, en était le mortel ennemi.

Nous en étions là de notre visite quand la cloche sonna le déjeuner; nous avions, au dire du maître de la maison lui-même, encore un quart d'heure devant nous. Nous l'employâmes à aller voir dans ce que l'on appelle le jardin français, les descendans du premier dahlia qui, en 1804, fut apporté d'Amérique pour lady Holland.

Il est bien entendu que cette bonne lady Holland, l'amie de Napoléon, la généreuse femme qui lui envoyait, à Sainte-Hélène, des livres, des brochures et même du vin; à laquelle, par son testament, Napoléon a légué un camée, et pour laquelle on avait, en 1804, rapporté d'Amérique ce dahlia dont nous admirions la riche descendance, n'avait rien de commun que la bonté et l'élévation du cœur avec la gracieuse lady Holland que j'avais au bras, et dont elle eût pu être l'aïeule.

Après les dahlias vint ce que l'on appelle à Holland-House la grotte de Rogers; car le merveilleux de ce château royal, c'est qu'il s'est fait en quelque sorte une gloire

matérielle avec toutes ses gloires passées et contemporaines.

Rogers, le poëte et le banquier Rogers, auteur de *Jacqueline*, de la *Larme de Chloé*, des *Plaisirs de la Mémoire*, et de la *Vie humaine*, a été le commensal de Holland-House; plusieurs fragmens du poëme des *Plaisirs de la Mémoire*, le meilleur des ouvrages de Samuel Rogers, ont été composés dans cette grotte, et ce n'est plus la grotte de Holland-House, c'est la grotte de Samuel Rogers.

Le déjeuner fini, nous continuâmes dans l'intérieur du château la visite commencée à l'extérieur; mais avant tout, on me fit conduire à l'appartement des poëtes.

C'était mon appartement pour tout le temps qu'il me plaîrait de rester au château.

Avant de s'appeler l'appartement des poëtes, il se nommait l'atelier des peintres.

Van Dyck, l'aventureux élève de Rubens, Van Dyck, le chercheur d'or, l'avait habité en 1638, et y avait peint trois ou quatre de ces merveilleux portraits qui l'ont fait le rival du Titien.

Puis vint Chardin, notre célèbre voyageur, qui, envoyé jeune en Perse pour y faire le commerce des diamans, profita de son séjour prolongé dans ce pays des fables pour l'étudier et nous le faire connaître.

A son retour en France, les persécutions contre les protestans étaient à la mode, et l'on dragonnait dans les Cévennes: Chardin s'exila volontairement, passa en Angleterre, et y fut admirablement accueilli par Charles II, qui le nomma son plénipotentiaire près des états de Hollande: mais dans l'intervalle il avait été reçu à Holland-House comme on reçoit dans ce manoir de l'hospitalité; sa fille y était née, et il y avait écrit une bonne partie de son *Voyage en Perse*.

Puis Addison, l'ex-secrétaire d'État, l'auteur de *Caton d'Utique*, et du *Spectateur*, cette aïeule des revues qui fonda le droit de la presse sur l'esprit public.

A peu près disgracié après la mort de la reine Anne, tout à fait malheureux après son mariage, il trouva une retraite à Holland-House, où il mourut, laissant inachevée sa *Défense de la religion chrétienne*.

Puis Sheridan, fils d'acteur, poëte dramatique, homme d'État, stoïcien comme Zénon, passionné comme Mirabeau, qui, en réponse à ce mot d'un ministre anglais disant, à propos du massacre de Quiberon :

» Que l'Angleterre se rassure ; le sang anglais n'a coulé par aucune plaie ! » répondait :

« Que l'Angleterre prenne le deuil; l'honneur anglais a coulé par tous les pores! »

Sheridan, directeur de Drury-Lane, ruiné par l'incendie de son théâtre, et le regardant tranquillement brûler en mangeant un petit pain; si bien que ceux qui essayaient d'éteindre le volcan, œuvre impossible, l'injuriaient en passant, l'appelaient fainéant, paresseux, égoïste, tandis que lui, haussant les épaules, répondait :

« Laissez donc un pauvre homme manger paisiblement son pain au coin de son feu ! »

Sheridan, joueur, débauché, homme de génie, auteur des *Rivaux*, de la *Duègne*, de l'*Ecole du scandale ;* dont la vie fut une véritable lutte contre la misère ; que les huissiers poursuivirent jusque sur son lit d'agonie; que les recors saisirent jusque dans son cercueil, et dont lord Holland afin qu'il pût être enterré à Westminster, c'est à dire dans la sépulture royale, tira le cadavre des mains des gardes du commerce moyennant une somme de six cents livres sterling !

Puis vinrent Rogers et Lutrell, qui inscrivirent leurs noms sur les arbres et sur les rochers de Holland-House.

Puis, enfin, Byron, qui y ferma glorieusement cette série de poëtes et d'exilés.

Byron, le proscrit volontaire, prêt à partir pour son second voyage, s'y arrêta douloureusement, afin de jeter un long et dernier regard plein de larmes sur l'Angleterre qui le calomniait ; sur sa femme qui le prenait peu à peu en haine, sur sa fille qui ne le connaissait pas ; sur lui-même que le malheur vouait aux larmes et au génie !

Que dites-vous de cette série d'hôtes artistes, voyageurs, législateurs, poëtes : Van Dyck, Chardin, Addison, Sheridan, Samuel Rogers, Lutrell et Byron ?

Attendez! voici maintenant, ceux qui ne sont qu'hommes d'État, ministres, princes ou rois.

Sully, ambassadeur de Henri IV, qui venait, au nom de son maître, demander des secours d'hommes et d'argent à Élisabeth, la reine protestante; Sully, que Voltaire exila de la *Henriade*, pour le punir, sinon dans sa personne, au moins dans son nom, de ce qu'un de ses descendans lui avait, en vue de sa maison et sans le secourir, laissé donner, à lui Voltaire, des coups de bâton par le chevalier de Rohan; Sully, pour la réception duquel on décora exprès une galerie qui est encore aujourd'hui telle qu'elle était à cette époque, et qui nous conserve un magnifique spécimen de l'ornementation, de la tenture et des meubles du temps.

Puis Williams Penn, le Lycurgue moderne; Penn, le fils de ce fameux amiral qui rendit de si grands services aux Stuarts; Penn, le quaker qui se fit emprisonner deux fois en Irlande, et chasser de la maison paternelle pour son entêtement dans ce qu'on appelait son hérésie, et qui, pendant cette double persécution, vint chercher un asile à Holland-House, où il se tenait caché, lorsqu'il hérita tout à coup d'un million et d'une créance de quatre cent mille francs sur le gouvernement anglais.

Il en résulta que, après avoir été poursuivi par lui, il était tout près de le poursuivre, quand, en échange de cette créance, le gouvernement lui céda la propriété et la souveraineté de tout le pays situé à l'ouest de la Delaware, et représentant trois millions de nos arpens.

De là l'origine de la Pensylvanie; de là la fondation de Philadelphie; de là cette constitution qui a servi de modèle à celle des États-Unis.

Puis, après le 31 mai, tous ceux des Girondins que la guillotine n'avait pu atteindre, malheureux proscrits qui, tandis que l'émigration aristocratique voyait toutes les portes s'ouvrir devant elle, voyaient, eux, au contraire, la calomnie poser éternellement des barrières devant eux, vinrent sonner aux grilles hospitalières de Holland-House.

C'est que, pendant vingt ans, Holland-House fut le rendez-vous de tous les meneurs du parti wigh, dont l'illustre Fox était le chef.

Là, dans une immense galerie de cent cinquante pieds de long, se réunissait tout ce qui voulait, dans un but de

liberté universelle, la paix : plus que la paix, la concorde entre l'Angleterre et la France ; là, on essayait de recoudre ce que tranchait Pitt avec l'inexorable acharnement de sa haine.

Et quels étaient ces recouseurs qui s'usèrent à la peine ?

Le duc de Bedfort, lord Lansdowne, lord Brougham, White-Bread, Elliot, Wyndham ; et, après eux, poursuivant avec un peu plus de bonheur sous le neveu l'œuvre commencée sous l'oncle, James Mackintosh, Tierney, lord Grey, lord John Russell, lord Palmerston, lord Goderich et les lords Melbourne, Grenville, Clanricarde, Auckland ; ce qui n'empêcha point, en 1805 ou 1806, Georges III et le prince régent, qui fut depuis Georges IV, d'accepter une fête à Holland-House, fête dont le souvenir est conservé, dans la salle où elle fut donnée, par les bustes en marbre du père et du fils.

Car Holland-House est en outre un véritable musée ; statues et tableaux dans les escaliers, dans les galeries, dans les chambres, partout.

Lady Holland me fit voir statues et tableaux ; puis elle me conduisit à une petite gouache.

— Tiens ! m'écriai-je, Robespierre !

Elle retourna le portrait.

Derrière ce portrait, Fox avait écrit de sa main .

« Médiocre ! cruel ! poltron ! »

Je donne l'opinion de Fox sans là discuter ; du reste, c'est à peu près celle de Michelet.

Trente heures tiennent bien peu de place dans la vie ; combien de trente heures s'envolent les unes après les autres, et sont oubliées !

Comment se fait-il donc que je pourrais raconter dans tous leurs détails les trente heures que je passai à Holland-House, et dont pas une, même parmi celles de la nuit, n'est absente de ma mémoire.

C'est que, couché dans le lit où avait couché Byron, je lus, pendant ces heures-là, les *Mémoires de Byron*, restés si intéressans, tout mutilés qu'ils sont par la susceptibilité de Thomas Moore !

Cette lecture avait modifié un peu mes idées de départ ; non point que je voulusse peser plus longtemps que je

n'avais dit sur mes illustres hôtes; mais j'étais décidé à aller faire un pèlerinage au tombeau de l'auteur de *Don Juan* et de *Childe Harold*.

Rien n'était plus facile : en trois heures on va de Londres à Nottingham, et en trois quarts d'heure de Nottingham à Newstead-Abbey.

J'annonçai le lendemain cette nouvelle à lord Holland, qui applaudit à la résolution, et qui m'invita, tandis que je serais aux trois quarts du chemin, à pousser jusqu'à Liverpool.

Je suis un peu de la nature des cerfs-volans; ils ont de la peine à s'enlever, mais, une fois enlevés, ils montent tant qu'on leur lâche de la ficelle.

J'étais enlevé; on me lâchait de la ficelle : Dieu seul savait où j'allais m'arrêter.

De Newstead-Abbey, j'étais capable d'aller à Liverpool; de Liverpool en Irlande, et d'Irlande, ma foi! peut-être au Spitzberg, comme Barentz, ou au cap Nord, comme Biard!

Seulement, n'étant venu à Londres que dans le but d'assister au convoi de Louis-Philippe, je n'avais pas pris une somme suffisante à faire le tour du monde, et lord Holland, qui m'encourageait aux excursions, voulut bien me donner une lettre de crédit pour MM. James Barlow et compagnie, banquiers à Liverpool.

Le soir, je quittai Holland-House, trouvant que j'étais bien froid en remerciemens avec mes nobles hôtes, et je partis pour Nottingham, me promettant de les mieux remercier à la première occasion.

Cette occasion ne se présenta qu'au bout de deux ans et demi : c'est la faute de l'occasion et non celle de mon cœur.

III

NEWSTEAD-ABBEY.

Le même soir, je descendais à Nottingham, à l'hôtel du *Cerf couronné*.

En me débottant, je m'informai des moyens de transport pour aller, le lendemain, à Newstead-Abbey.

Le propriétaire du *Cerf couronné* me répondit que, moyennant une guinée, il mettrait, pour toute la journée du lendemain, une voiture à ma disposition.

Il fut parfaitement entendu que, s'il me convenait de continuer ma route pour Liverpool, libre à moi de me faire conduire par la voiture, soit à Chealde, soit à Leck, soit à telle station du chemin de fer qu'il me plaîrait, pourvu que je remisse la guinée au conducteur de la voiture.

Je fis mieux, je la remis à mon hôte lui-même, et fis établir mes droits sur le reçu.

J'avais avec moi un Byron complet.

D'ailleurs, Byron est un des deux poëtes que je sais par cœur.

L'autre est mon bien cher Victor Hugo.

Je me rappelle qu'au retour de son premier voyage d'Angleterre, monsieur Buloz, rédacteur en chef de la *Revue des Deux-Mondes*, me disait, dans son émerveillement pour nos voisins d'outre-Manche:

— Vous n'avez pas idée du luxe de ces gens-là. Imaginez-vous, mon cher, qu'ils courent la poste avec des chevaux anglais!

Ma foi! je fus sur le point d'être aussi émerveillé que monsieur Buloz, lorsque je vis le train dont m'emportaient les deux chevaux de mon hôte.

Nous franchîmes en moins de trois quarts d'heure la distance qui sépare Nottingham du vieux manoir des Byron; et cela à travers un magnifique pays aux bois feuillus, aux grasses prairies, dans l'herbe gigantesque desquelles disparaissaient ces énormes bœufs aux courtes jambes, dont on n'aperçoit de la route que la tête rousse et les cornes noires.

Personne plus que moi n'est sensible à l'émotion des souvenirs.

Byron a eu par son génie tant d'influence sur mon talent, que c'était un véritable pèlerinage que j'accomplissais.

Quand j'aperçus de loin les toits pointus de Newstead-

Abbey, je fis donc arrêter la voiture, et je m'avançai à pied et religieusement vers le vieux manoir.

Mort à trente-sept ans, comme Raphaël, Byron n'a pas eu moins d'influence sur la littérature de son époque que Raphaël sur la peinture de son siècle.

« Il faut l'ordre du ciel pour qu'un passereau tombe, » dit Hamlet :

« There is a special proyidence in the fall of a sparraw. »

Nous sommes de l'avis de Shakespeare ; seulement, nous disons que, si un passereau ne meurt pas sans l'ordre du ciel, ce n'est point sans un ordre du ciel non plus qu'un homme naît.

L'homme a cru longtemps, dans son orgueil, que les idées lui appartenaient et qu'il les mettait en œuvre.

Nous, tout au contraire, nous croyons, dans notre humilité, que l'homme n'est qu'un instrument au service des idées.

Chacun de nous arrive à son tour, au jour et à l'heure marqués ; chacun prend sa place, pion, cavalier, fou, tour, dame ou roi, sur ce vaste échiquier qu'on appelle le monde ; chacun se meut, agit, procède sous la main invisible, non point de la fatalité, mais de la providence; et la partie éternelle du bon principe contre le mauvais, du jour contre la nuit, de la liberté contre l'oppression, dure depuis six mille ans !

Heureux et prédestinés sont ceux qui luttent pour le bon principe contre le mauvais, pour le jour contre la nuit, pour la liberté contre l'oppression !

Leur âme repose dans le sein du Seigneur, et leur nom vit dans la mémoire des peuples.

Celui dont j'allais visiter la tombe avait été un de ces hommes.

Or, cet homme était le fils du capitaine Byron et de miss Gordon de Gigth, fille unique de Georges Gordon, esquire de Gigth, lequel descendait de la princesse Jane, fille de Jacques II d'Ecosse.

Le poëte-prophète avait donc du sang des Stuarts dans les veines.

Miss Gordon était noble et riche ; mais le capitaine Byron n'était que noble, presque aussi noble qu'elle, car sa noblesse remontait aux croisades, et cette noblesse historique avait éparpillé ses rameaux sur la plupart des champs de bataille de France et d'Angleterre.

Voilà ce que dit lui-même le poëte de ses aïeux paternels, dans les adieux qu'il adressa, lors de son premier voyage en Grèce, au manoir de ses pères.

Ce manoir, où nous allons entrer tout à l'heure et dont nous emprunterons la description au poëte lui-même.

En attendant ce qu'il dit du manoir, voyons ce qu'il dit de ceux qui l'ont habité :

I

Sombre et chère Newstead, demeure de mes pères,
Le vent bat en sifflant tes créneaux désolés ;
Tu n'es plus que ruines, et tes brillans parterres
Jaunissent tristement, de leurs fleurs dépouillés.

II

De tes braves, couverts de leur cotte de maille,
Qui, fiers de leur valeur, conduisaient leurs vassaux
Jusques en Palestine, à la sainte bataille,
Il reste le seul bruit de la brise, qui raille
Leurs vieux écus rouillés, pendus sous les arceaux.

III

La voix du vieux Robert, chantant la noble cause,
Est éteinte ! La mort, sous les murs d'Ascalon,
A pris Jean d'Horestan, et chacun d'eux repose,
L'un dans son étendard, l'autre dans sa chanson.

IV

Un jour, Hubert et Paul ont quitté cette terre ;
Tous deux dorment couchés dans le val de Crécy !
Ils donnèrent leur sang à la commune mère,
Et, quoiqu'ils soient restés sur la rive étrangère,
Mon respect sait leur nom, et l'Angleterre aussi.

V

Quatre frères, plus tard, tombèrent côte à côte ;
C'était à Marston-Moor : le fer fut le plus fort !
Leur courage était grand et leur taille était haute ;
Ils avaient même cœur, ils eurent même mort.

VI

Je vous connais donc bien, ô pères de ma race !
Du dernier de vous tous recevez les adieux ;
Je pars ; mais dans mon cœur je garde votre trace,
Et que de mon blason la devise s'efface,
Si je vous fais rougir, ô mes nobles aïeux !

VII

Vous me verrez pleurant, mais ces pleurs, ô mes maîtres !
Sont les pleurs naturels aux cœurs sacrifiés ;
Et je fais le serment, ombres de mes ancêtres,
Que je porterai bien le nom que vous portiez.

VIII

De votre grand passé j'emporte la mémoire ;
Ce sera dans ma route un radieux flambeau !
Je veux vivre et mourir digne de votre gloire.
Ayez donc confiance, et puisse un jour l'histoire,
Si je dors parmi vous, connaître mon tombeau.

Eh bien ! tous ces aïeux, dont le poëte est si fier, n'empêchaient point que les prophéties de malheur ne missent le désespoir au cœur de la pauvre miss Gordon de Gigth, en lui prédisant que le capitaine Byron ne tarderait pas à avoir englouti sa fortune.

Un rimeur écossais alla même jusqu'à composer la ballade suivante, que nous allons essayer de rendre dans toute sa brutale naïveté :

I

Miss Gordon de Gigth, où va-t-on,
Où va-t-on si brave et si fière ?

Vous allez épouser Byron ;
Vous ne serez pas la dernière.
Il va manger, comme un glouton,
L'héritage de votre mère.
Cela n'est pas une raison
Pour passer si brave et si fière.

II

Ce jeune homme est un polisson
Qui nous arrive d'Angleterre ;
Si l'Écosse connaît son nom,
Elle ne connaît pas son père.
De plus, il entretient, dit-on,
Toutes les filles de la terre.
Cela n'est pas une raison
De passer si brave et si fière.

III

Avec fusil, poudre à canon,
Chiens aboyans dans la bruyère,
Avec flûte, cor et chanson,
Vos terres, ma belle héritière,
Vont commencer un rigodon
Qui finira dans la rivière.
Cela n'est pas une raison
Pour passer si brave et si fière.

En effet, la jeunesse du capitaine Byron avait été parfaitement scandaleuse.

Joueur et buveur, il n'avait fait trève un instant au jeu et à l'ivresse que pour enlever la femme de lord Camarthen, qu'il épousa dès que celui-ci eut obtenu le divorce, et qui mourut laissant une fille, miss Augusta Byron, demi-sœur du poëte, comme on dit en Angleterre, laquelle épousa le colonel Leigh.

Malgré ces sinistres prédictions, miss Gordon de Gigth épousa le capitaine Byron.

Alors commencèrent à se réaliser les fatales prédictions que l'on avait faites à la pauvre héritière de Gigth.

Après le mariage, célébré à Bath, les nouveaux époux partirent pour leur terre d'Écosse ; mais les créanciers, ces

limiers impitoyables, pareils aux chacals dont parle le poëte, mirent le nez sur la voie du capitaine Byron et de sa femme, ne leur laissèrent pas même la jouissance de la lune de miel, et allèrent les relancer jusqu'à Gigth.

L'argent comptant de mistress Byron, et, en argent comptant, elle pouvait avoir trois mille livres sterling, à peu près soixante-seize mille francs, fit face aux premières obligations; puis deux actions de la banque d'Aberdeen furent vendues au taux de six cents livres sterling chacune; puis le privilége de deux pêcheries de saumon sur le Dee fut engagé moyennant quatre cent quatre-vingt livres; puis les bois de la terre furent coupés et livrés pour quinze cents livres; enfin huit mille livres furent empruntées sur la terre de Gigth.

Ainsi la mise en dehors des fonds s'éleva, en moins d'un an, à cent cinquante-trois mille francs à peu près.

Mais ce sacrifice fut loin de suffire, et, en 1787, les deux époux quittèrent la terre de Gigth pour n'y plus revenir. Un mois après, elle était vendue pour la somme de dix-sept mille huit cent cinquante livres sterling, équivalant à celle de quatre cent quarante-six mille deux cent cinquante francs.

Cette nouvelle somme fut affectée tout entière au paiement des dettes du capitaine Byron.

L'héritière de Gigth se trouva alors réduite au simple revenu de cent cinquante livres sterling, c'est-à-dire de trois mille sept cent cinquante francs.

Ainsi se trouva accomplie la prédiction de la ballade!

Peu de temps avant la vente de la terre de Gigth, un fait étrange s'accomplit : toutes les tourterelles et tous les pigeons ramiers qui peuplaient les terres et les forêts du domaine de Gigth, ainsi que tous les hérons qui, de temps immémorial, habitaient les bois et les joncs qui avoisinaient une grande pièce d'eau nommée Hagbarry-Pot, quittèrent la propriété de Gigth, pour aller s'établir dans les domaines de lord Haddo, situés à peu de distance de ceux de Gigth.

En apprend cette nouvelle, lord Haddo sourit; puis, se retournant vers celui qui la lui annonçait :

— Que l'on se garde de leur faire aucun mal, dit-il;

c'est un signe que les terres ne tarderont pas à les suivre.

Et, en effet, trois mois après cette émigration des tourterelles, des pigeons ramiers et des hérons de la terre de Gigth, lord Haddo achetait cette terre au prix que nous avons dit plus haut.

Pour ne point assister à cette espèce d'exécution de fortune, les deux époux avaient d'abord quitté d'Écosse, et étaient venus en France ; mais, trop pauvres pour mener la vie de voyage, ils retournèrent en Angleterre ver la fin de 1787, et se logèrent humblement et étroitement dans une maison de Hall-Street.

C'est dans cette maison que naquit Georges Gordon Byron, le 22 janvier 1788.

Mais, comme les créanciers ne se tenaient point pour satisfaits, et qu'après avoir eu successivement les terres, les pêcheries, les coupes de bois et l'argent comptant de la femme, ils voulaient encore avoir la liberté du mari, le capitaine Byron, forcé de quitter l'Angleterre, abandonna sa femme et son fils, et se retira à Valenciennes, où, après avoir vécu pendant quelques années d'une petite pension que lui faisait son frère, il mourut pauvre et ignoré.

J'ai cherché à Valenciennes et inutilement, dans la ville quelque trace de la vie du capitaine Byron, dans le cimetière quelque trace de sa mort.

C'était cependant un Byron comme son fils ; ils avaient les mêmes aïeux.

Seulement, l'un n'était qu'un des premiers gentlemen de l'Angleterre, l'autre fut un des premier poëtes du monde!

Ce frère qui faisait une pension au capitaine Byron, ce lord Byron qui devait léguer plus tard à son neveu son titre de lord, son siége à la chambre des pairs et son domaine de Newstead-Abbey, était, de son côté, un singulier personnage, et qui prêtait fort à la malignité publique.

D'abord, en 1765, il avait tué dans un duel, où plutôt dans une rixe, son parent et son voisin, monsieur Chaworth.

Forcé de comparaître, à cause de ce meurtre, devant la cour des pairs, il avait été acquitté ; mais, assombri par

cet événement, il s'était retiré dans sa terre de Newstead-Abbey, où la curiosité publique l'avait suivi, et où la malveillance provinciale répandait sur lui toutes sortes de bruits, plus insensés les uns que les autres, mais qui ne laissaient pas que de l'envelopper d'une superstitieuse terreur.

Entre autres choses, on prétendait sa femme fort malheureuse et fort maltraitée par lui, et l'on allait jusqu'à affirmer qu'un jour, en proie à une violente colère, il l'avait jetée dans le lac de Newstead-Abbey, et que, dans cette circonstance, elle n'avait dû la vie qu'à une touffe de joncs, à laquelle elle s'était cramponnée.

Un autre jour, assurait-on, son cocher ayant osé désobéir à ses ordres, il avait fait feu sur lui par une fenêtre, et l'avait tué ; alors, il avait mis le cadavre dans la voiture, avait forcé sa femme de monter près du mort, et, s'étant placé lui-même sur le siége, il avait conduit la voiture jusqu'à un endroit retiré du parc, où il avait creusé une fosse et enterré le trépassé.

Ce qu'il y avait de réel dans tout cela, c'est que, soit ennui de la solitude, soit terreur des excentricités de son noble époux, lady Byron quitta Newstead-Abbey un beau matin, et se retira à Nottingham.

Comme on le comprend bien, cette retraite fut le signal et le texte de nouvelles histoires aussi absurdes que les premières, et les paysans allèrent jusqu'à affirmer que tous les samedis il se tenait un sabbat dans le parc, et que deux statues de satyres, qui ornaient le jardin favori du vieux lord, s'animaient la nuit et devenaient ses compagnons dans les orgies diaboliques auxquelles il se livrait.

Ces bruits réduisirent sa société au vieux Murray, son domestique, lequel fut depuis celui de son neveu, et à une espèce de femme de compagnie, à laquelle le poste distingué qu'on la soupçonnait d'occuper près de son maître avait fait donner dans tout le voisinage le nom de lady Betty.

Ajoutez à toutes ces histoires fabuleuses ce bruit qui courait que le vieux lord ne sortait jamais qu'armé, et le récit d'un de ses voisins qui, ayant un jour, par extraordinaire, été invité à dîner à l'abbaye, attesta qu'une paire

de pistolets chargés avait été placée à la droite de son hôte, comme un accessoire habituel du service.

Maintenant, comment cette abbaye était-elle devenue un château ?

Nous allons le dire.

Ce fut vers l'an 1540, et sous le règne de Henri VIII, qui, en sa qualité de *Chef suprême sous le Christ*, venait de prononcer la dissolution des monastères, que, par don royal, le prieuré de Newstead et ses dépendances, fondé en l'honneur de la Sainte-Vierge et dédié à la mère de Notre-Seigneur par Henri II, passa des mains de ses moines, qui sont des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, en celles d'un des aïeux de lord Byron.

Ces chanoines, jusqu'au jour où Henri VIII les chassa de leur abbaye pour la donner à sir John Byron, avaient été, non-seulement dans leurs intérêts spirituels, mais encore temporels, grandement favorisés, comme on va le voir, par la protection royale.

Un jour, pendant que lord Byron, cinquième du nom, habitait Newstead, on trouva dans ce fameux lac, qui joue un rôle si accidenté dans l'histoire de la famille, un grand aigle de bronze, qui sans doute y avait été jeté par les moines au moment où ils quittèrent l'abbaye.

Le propriétaire de Newstead plaça l'aigle dans une espèce de cabinet de curiosités, dont il devint un des principaux ornemens.

L'aigle resta là jusqu'au moment où le vieux lord Byron, oncle du poëte, fit une vente de ses effets en 1776.

Cet aigle, et trois candélabres de bronze trouvés en même temps que lui dans le même lac, furent achetés par un bijoutier de Nottingham, lequel découvrit, en le nettoyant, un ressort à l'aide duquel sa poitrine s'ouvrait.

Cette poitrine renfermait un grand nombre de vieux papiers qui se rattachaient aux droits et aux priviléges du couvent, et entre autres papiers une charte contenant un plein pardon de tous les crimes (suivait le catalogue) que les moines avaient pu commettre avant le 18 décembre précédent.

Au nombre des hôtes qui, sous le vieux Byron, habitaient le château, était une innombrable colonie de grillons, qui, nourris de sa main, accouraient à sa voix, et qui, le soir venu, faisaient un si étourdissant tapage qu'il fallait toute la bizarrerie du vieux châtelain pour tolérer un pareil sabbat.

Mais, chose singulière, le jour même de la mort du vieux maître, tous ces animaux, hôtes et gardiens du foyer, désertèrent le château de leur patron en telle quantité, qu'il était impossible aux gens qui allaient et venaient, attirés par l'événement, de traverser le vestibule sans les écraser par douzaine.

Où en était le jeune Byron, lorsqu'arriva cette mort qui, du pauvre orphelin, fit, sinon comme fortune du moins comme position, un des plus grands seigneurs de l'Angleterre?

La jeunesse de Byron n'offrit rien de particulier.

Si l'illustre poëte n'eût marqué que comme une unité de plus dans l'arbre généalogique des Byron, et, s'il fût mort à l'âge de son père ou de son oncle, nul n'eût eu l'idée de relever les anecdotes de son enfance.

Mais il mourut jeune, il mourut au moment où l'Europe avait les yeux fixés sur lui.

On remonta ce fleuve des jours écoulés, tantôt torrens, tantôt cataractes, si rarement calmes et limpides, et l'on s'attacha à chacun de ces détails enfantins que l'on cherche dans la jeunesse d'un César ou d'un Virgile, d'un Bonaparte ou d'un Byron.

Par suite d'un accident arrivé au moment de sa naissance, le pied de Byron s'était tordu. Quatre hommes les plus remarquables du siècle devaient être marqués par cette infirmité: monsieur de Talleyrand, le maréchal Soult, Walter Scott et Byron.

Lorsque l'enfant commença de marcher, il boitait tout bas: ce qui fut pour lui non-seulement une source de douleurs physiques, car on essaya plusieurs fois, et par des traitemens très douloureux, de lui faire redresser le pied, mais encore de douleurs morales: son orgueil, et l'orgueil de Byron était grand dès son enfance, souffrait

énormément de cette infériorité physique, à laquelle l'avait condamné la nature.

Un jour, une nourrice, qui allaitait un petit enfant, joignit sur la promenade le petit Byron et sa gouvernante Mac Gray, et, comme le futur auteur de *Manfred* et de *Caïn* courait autour des deux femmes en boitant :

— Quel joli garçon que ce petit Byron, dit la nourrice, et quel malheur qu'il ait une pareille....

— Ne parlez pas de cela! s'écria l'enfant, s'arrêtant au milieu de ses jeux, venant droit à elle et la frappant de son fouet.

Le froid qui régna presque toujours entre mistress Byron et son fils eut probablement une cause pareille.

Un jour que l'enfant la faisait enrager :

— Veux-tu finir, vilain petit boiteux? s'écria-t-elle.

Et à cette apostrophe l'enfant sortit de la chambre, presque fou de colère et d'humiliation, et, comme toutes les impressions reçues par le poète se réfléchirent un jour ou l'autre dans ses poésies, ce fut sans doute en souvenir de cette scène que Byron fit le *Déformé transformé*, où se retrouve une scène pareille à peu près à celle qui s'était passée entre mistress Byron et lui.

BERTHA.

Dehors, va-t-en, bossu !

ARNOLD.

Je suis ainsi, ma mère.

BERTHA.

Hors d'ici! dos courbé, cauchemar, avorton!
J'ai six autres enfans, mais tu n'es pas leur frère.

ARNOLD.

Si je ne suis leur frère, alors que suis-je donc?
Oh! je voudrais jamais n'avoir vu la lumière!

BERTHA.

Je le voudrais aussi, mais, puisque tu la vois,

Travaille au moins, ton dos peut porter une charge,
Si lourde qu'elle soit : il est haut, s'il n'est large.

ARNOLD.

Oui, mon dos peut porter tous les fardeaux, je crois ;
Mais mon cœur pourra-t-il supporter sans faiblesse,
L'abandon, ô ma mère ! où ton dédain me laisse !
Car je t'aime ! ou du moins je t'aimais autrefois :
Personne, excepté toi, dans toute la nature,
Ne peut m'aimer, moi triste et pauvre créature.
A vivre sans amour, suis-je donc condamné ?
Tu m'as donné le sein, tu m'as donné la vie :
Ne me reprends pas plus que tu ne m'as donné.

BERTHA.

Oui, du lait de mon sein ta lèvre fut nourrie,
Car tu naquis l'aîné, mais alors j'ignorais
Que viendraient d'autres fils qui n'auraient point tes traits.
Va ramasser du bois, va !

ARNOLD.

J'obéis, ma mère.
Mais, quand je reviendrai, je t'en prie ardemment,
Comme à tes autres fils, parle-moi doucement.
Ils sont beaux, je le sais, tu dois en être fière,
Et surtout auprès d'eux je semble encore plus laid ;
Mais enfin nous avons sucé le même lait.

BERTHA.

Certains êtres sont faits pour que Dieu les unisse,
Mais toi, tu n'es pas né parmi ces êtres-là.
Le porc-épic, la nuit, vient téter la génisse,
En devient-elle donc sa mère pour cela ?
Va-t-en, jamais mes fils ne deviendront tes frères ;
Si tu me dois le jour, ce n'est que par hasard :
La poule fait parfois éclore des vipères
Au milieu de ses œufs. Va-t-en d'ici, bâtard !

Nous avons oublié de dire que, quelque temps après la naissance du jeune Byron, ce pauvre appartement de Hall-Street étant encore trop luxueux pour sa fortune,

mistress Byron avait quitté Londres et était venue habiter Aberdeen, ville d'Écosse, située à l'embouchure de la Dee, sur la mer du Nord.

C'est là que, à l'âge de cinq ans, l'enfant entra dans une pension, ou plutôt dans une école à cinq schellings par trimestre, ce qui faisait un peu plus de trente sous par mois.

Ce détail me toucha profondément : il y avait donc eu, parmi mes maîtres en littérature, des éducations faites à meilleur marché encore que la mienne!

Ceux qui ont lu mes *Mémoires* savent que mon éducation a coûté trois francs par mois.

Au bout d'un an, c'est-à-dire après vingt-cinq schellings dépensés, mistress Byron eut l'idée de constater par elle-même le progrès qu'avait fait son fils dans la lecture et dans l'écriture, la seule chose que l'on apprît à l'école d'Aberdeen.

Nous ne pouvons pas dire précisément quel progrès l'enfant avait fait en lecture; mais, en écriture, nous avons une lettre de lui sous les yeux, qui nous permet d'apprécier la mesure du mécontentement de sa mère.

Ce mécontentement fut si grand, qu'il se traduisit par une vigoureuse paire de soufflets que reçut le pauvre écolier. On voit que, si Byron eut des vices, ce ne sont point de ceux qui se rattachent au titre d'enfant gâté.

Les deux soufflets donnés, mistress Byron prit incontinent l'écolier par la main, et le conduisit chez un autre professeur.

Ce nouveau professeur était un petit homme très pieux nommé Ross, et ecclésiastique de son état. L'enfant le prit dans une certaine affection, et fit sous lui des progrès aussi rapides qu'ils avaient été lents jusque-là.

D'ailleurs, il avait découvert chez l'enfant une passion qu'il avait habilement exploitée ; c'était celle de l'histoire.

Or, dans cette première histoire que l'on avait mise entre ses mains, et qui était l'histoire romaine, le jeune Byron avait été frappé souvent du récit de la bataille de Régille, livrée par Posthumius Albinus aux Latins révoltés, l'an 496 de Rome.

Cette impression était si profonde, que, vingt ans plus

tard, se trouvant sur les hauteurs de Tusculum, il chercha des yeux ce petit lac de Régille, point lumineux dans l'immense étendue de cette plaine de Rome, fauve et silencieux désert, et que, se rappelant son vieux et digne professeur, des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux.

Ce brave monsieur Ross, avec ses douces manières et son bon naturel, était un des chers souvenirs de l'enfance du poëte, qui, devenu homme, aimait à en parler et en parlait toujours avec le plus grand éloge.

Malheureusement pour Byron, le digne monsieur Ross fut nommé ministre d'une église d'Écosse, et quitta la direction de son école, direction dans laquelle il fut remplacé par un jeune homme grave et taciturne, nommé Paterson, qui, comme fils de son cordonnier, était une vieille connaissance de l'enfant, malgré sa naissance commune, chose ordinaire au reste chez les Écossais quand ils sont presbytériens. Ce jeune homme était fort-instruit.

Byron commença avec lui le latin, et *perfectionna* dans cette période son écriture, grâce, dit-il lui-même, aux exemples de monsieur Duncan d'Aberdeen.

Qu'était-ce donc, bon Dieu! que l'écriture de Byron avant qu'elle fût perfectionnée par les exemples de monsieur Duncan?

Le futur poëte resta dans cette école de 1793 à 1798.

L'impression qu'il laissa parmi ses jeunes camarades fut celle d'un écolier gai, vif, au cœur ardent, plein de courage et de mouvement, mais en même temps affectueux, bon compagnon, *good fellow*, comme disent les Anglais; au reste, aventureux, intrépide, et toujours plutôt prêt à donner un coup qu'à le recevoir; enfin, rancunier comme un dogue, et, lorsqu'il avait engagé sa parole, la tenant scrupuleusement.

Un jour, il rentra tout essoufflé, moitié colère, moitié joyeux.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le domestique.

— Rien, répondit Byron, si ce n'est que je viens de payer une dette, en rossant d'importance celui vis-à-vis de qui je l'avais contractée.

— Et pourquoi avez-vous fait cela ? demanda le domestique.

— J'ai fait cela, répondit l'enfant en relevant la tête, parce que je suis un Byron, et que je ne veux pas faire mentir ma devise : *Trust Byron !* (Fie-toi à Byron!

Comme si, dès cette époque, il eût voulu porter un espèce de défi à son infirmité, il s'efforçait de devenir habile à tous les jeux de l'enfant, de même que, plus tard, il se donna pour tâche d'exceller à tous les exercices de l'homme ; il devint donc, malgré son pied tourné, un des plus lestes joueurs de barres de l'école, tandis que nul ne poussait et ne renvoyait la balle aussi loin et aussi adroitement que lui : il est vrai qu'il était beaucoup moins ardent au travail qu'au jeu, ne s'appliquant qu'aux études qui lui plaisaient, faisant de rapides progrès dans celles-ci, mais restant, pour les autres, dans une infériorité qui, au grand désespoir de ses maîtres, ne lui causait aucune honte.

Quoique, dans ce cas, il prît son rang à la queue des élèves qui avaient mieux travaillé que lui, parfois aussi, il est juste de le dire, quand il s'agissait d'histoire et de version, il prenait le premier rang.

Alors, son maître, qui connaissait sur ce point le système de bascule adopté par Byron, avait coutume de lui dire :

— Voyons un peu, maître Georges, le temps que vous mettrez à redescendre.

Les grandes récréations du jeune écolier, à cette époque, étaient d'aller avec sa mère passer quelques jours à Fetterano, dans la terre de son parrain le colonel Duff, que Byron aimait autant qu'il détesta plus tard son tuteur, lord Carlisle.

Ce qui surtout l'attirait chez le colonel, c'était un vieux sommelier d'humeur joviale, nommé Ernest Fidler, qui, plus tard, dans ses souvenirs, était pour lui le type vivant du fossoyeur gai d'Hamlet.

Byron fut attaqué, vers le printemps de 1796, d'une fièvre scarlatine qui, sans lui faire courir un danger réel, l'affaiblit beaucoup.

Mistress Byron résolut alors de le faire changer d'air, et

partit avec lui pour Balater, petite ville située à quarante milles à peu près d'Aberdeen, sur la Dee, et, comme Spa, comme Baden, comme Aix, le rendez-vous des riches touristes qui cherchent la santé ou la distraction. Tel est le prestige du génie, que, plus tard, l'humble ferme qu'habita le poëte devint un lieu de pèlerinage, et qu'on y montre, entouré d'une balustrade, le lit où coucha le futur auteur de *Childe Harold*.

Cette excursion dans les montagnes produisit, au reste, une profonde impression sur l'imagination du jeune poëte, et le sombre Loch-Na-Garr resta debout et gigantesque dans sa pensée, comme il l'était dans le paysage.

Qu'est-ce que c'est que le Loch-Na-Garr ?

Le poëte va vous le dire lui-même.

LOCH-NA-GARR.

» Lachin y Gair, ou, comme on le prononce dans la langue erse, Loch-Na-Garr, domine les montagnes d'Écosse près d'Invercauld.

» Un de nos modernes touristes cite Loch-Na-Garr comme la plus haute montagne de l'Angleterre et de l'Écosse.

» Quoi qu'il en soit, c'est à coup sûr une des plus pittoresques et des plus sublimes de nos Alpes calédoniennes.

» Son aspect est d'une teinte sombre, mais sa cime resplendit, couronnée de neiges éternelles.

» Je passai près de Loch-Na-Garr les premières années de ma vie, et c'est le souvenir de ce temps qui m'a inspiré les strophes suivantes :

» Loin de moi, gais aspects, et vous, jardins de roses
Où l'opulent oisif se promène abrité !
Je préfère la neige et les rochers moroses,
Asile de l'amour et de la liberté ;
Je préfère tes monts, chère Calédonie,
Quoique les élémens s'y heurtent au hasard ;
Et, si j'aime les lacs et leur fraîche harmonie,
J'aime mieux tes torrens, ô sombre Loch-Na-Garr

» Enfant, mes premiers pas ont foulé cette terre,
La toque sur le front et le plaid en manteau,
Quand, sous les noirs sapins, promeneur solitaire,
Je songeais aux vieux chefs connus de ce coteau ;
Et je ne revenais vers ma mère craintive
Qu'avec le jour tombant, et quelquefois plus tard,
Tant j'aimais écouter la ballade plaintive
Des humbles habitans du sombre Loch-Na-Garr.

» J'entendais votre voix, votre voix attendrie,
Chères ombres ! la nuit, je l'écoutais souvent.
Oui, l'âme du héros revient dans la patrie,
Et se plaît à gémir sur les ailes du vent.
Les vapeurs de l'orage autour de la vallée
S'assemblent, et l'hiver préside sur son char,
Et l'âme des aïeux, sentinelle éveillée,
Vit dans les ouragans du sombre Loch-Na-Garr.

» O braves que guidait une funeste étoile !
De noires visions ont dû vous avertir,
En déchirant pour vous l'avenir qui se voile,
Qu'aux champs de Culloden il vous faudrait mourir :
Mais ce qui vous console en votre mort précoce,
C'est qu'avec vous vos clans reposent à Brœmar,
Et le pâtre chanteur des montagnes d'Écosse
Dit vos noms aux échos du sombre Loch-Na-Garr.

» Loch-Na-Garr ! bien des ans ont passé sur ma tête
Depuis que je t'ai fui ; sans doute, sur mon front,
Avant que je retourne à ta noire retraite,
Bien des jours, bien des mois, bien des ans passeront.
Tu n'as pas une fleur, un rameau de verdure,
Quand l'Angleterre chante et rit de toute part ;
Et, pourtant, j'aime mieux ta sauvage nature
Que la verte Angleterre, ô sombre Loch-Na-Garr ! »

Un des priviléges du génie est de rendre saintes les choses les plus frivoles, sacrés les objets les plus futiles.

Une plume, un vêtement, une arme qui ont servi au poëte mort ; un paysage, un lac, une montagne, qu'il a contemplés de son œil éteint, deviennent à l'instant, pour ceux qui lui survivent et qui avaient à peine songé à lui

auparavant, autant d'objets de vénération, autant de sources de rêverie!

Le poëte comprend cela instinctivement quand il raconte, sans savoir pourquoi et souvent sans que personne le lui demande, les premiers jours de son enfance; quand il effeuille, pour ainsi dire, sur le monde qui sourit à son orgueil, l'arbre touffu de ses souvenirs, dont, lui mort une fois, les plus indifférens, réveillés tout à coup, recueilleront les feuilles éparses et les débris flottans.

En effet, cela est ainsi tant que l'homme se meut, tant que son regard réfléte le ciel, tant que sa bouche traduit les paroles formulées par son intelligence; confondu dans la foule, il n'est pas autre chose qu'une des unités de cette foule, et sa voix se perd dans ce grand concert de voix qui monte incessamment vers Dieu, mélange de prières ou de malédictions, de contrariétés vulgaires ou de dévoûmens sublimes; mais si sa voix s'éteint, si son œil se ferme, si tout à coup la vie et le mouvement s'arrêtent en lui, alors seulement on s'aperçoit qu'une note magnifique manque au concert universel, qu'une grande lueur s'est évanouie, qu'un grand vide s'est fait.

C'est couchés dans la tombe que l'on mesure les hommes de génie, et la raideur du cadavre leur donne seule cette taille gigantesque avec laquelle ils apparaissent aux yeux de la postérité.

Nous allons donc en revenir aux détails frivoles de ces premières années du poëte, que nous avons recueillis comme des fleurs fanées sur la route qu'il a parcourue.

Pendant son séjour dans les Highlands, le jeune Byron contracta, nous ne dirons pas l'habitude, mais le désir des excursions.

Revenu à Aberdeen, il lui arrivait souvent, pendant les jours de congé, de se glisser hors du logis maternel pour aller faire des promenades qui, lorsqu'elles se prolongeaient, inquiétaient justement sa mère et la bonne Mac Gray, sa gouvernante.

Deux fois, en effet, son imprudence faillit lui coûter la vie: la première fois, dans une tourbière où il faillit s'engloutir, et au milieu de laquelle on n'arriva à son secours que juste au moment où, enfoncé jusqu'au dessous des

aisselles, il allait disparaître tout à fait; la seconde fois, visitant la chute de la Dee, son pied boiteux s'engagea dans une touffe de bruyère : il tomba et commençait de rouler sur la pente rapide du précipice, lorsque le domestique qui l'accompagnait, et dont mistress Byron avait augmenté sa maison depuis qu'elle avait hérité de sa grand'mère, l'arrêta juste à temps pour lui sauver la vie.

Vers la même époque, Châteaubriand, plus vieux de dix-neuf ans que Byron, roulait aussi sur la pente du Niagara, mais, moins heureux, se brisait l'épaule en tombant d'une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds.

Byron n'avait pas encore accompli sa huitième année, lorsqu'il ressentit la première atteinte de ce sentiment que, huit ans plus tard, on appelle l'amour, mais qui, à l'âge de Byron, n'a pas encore de nom.

L'objet de ce sentiment était une petite fille nommé Marie Duff.

On n'a, sur cette passion enfantine, et cependant si profondément enracinée dans le cœur du poète, d'autres détails que ceux qu'il nous a laissés lui-même dans son journal écrit en 1813, c'est à dire dix-sept ans après la connaissance que Byron avait faite de cette petite fille.

Voici ce qu'il en dit :

« J'ai longuement et sérieusement pensé, ces jours derniers, à Marie Duff; il est, en vérité, extraordinaire que j'aie été si profondément dévoué et si entièrement attaché à cette petite fille, à un âge de la vie où l'on ne peut ni ressentir la passion, ni même comprendre la signification de ce mot.

» Et pourtant, c'était bien de l'amour!

» Souvent ma mère me railla sur cet amour enfantin, et, sept ou huit ans après, c'est à dire comme je pouvais avoir seize ou dix-sept ans, un jour ma mère me dit :

» — A propos, Byron, j'ai reçu une lettre d'Édimbourg.

» — De qui? demandai-je.

» — De miss Albercromby.

» — Eh bien! quelle nouvelle?

» — Une grande : votre ancienne passion, Marie Duff, a épousé un monsieur C.

» Quelle fut ma réponse à cette nouvelle? Ce serait difficile à dire, car il m'est impossible d'expliquer ce qui se passa en moi à ce moment.

» Je tombai en convulsions, et ces convulsions furent si violentes, qu'elles alarmèrent ma mère au point que, par la suite, elle évita de jamais me reparler de miss Duff.

» Seulement, plus d'une fois, elle raconta l'aventure à ses connaissances.

» A présent, je me demande quel sentiment ce pouvait être que cette espèce d'amour éprouvé à l'âge de huit ans; je ne l'avais cependant point revue depuis le moment où, par suite d'une chute de sa mère à Aberdeen, elle était allée demeurer chez sa grand'mère, à Banff.

» Nous étions du même âge à peu près, c'est à dire que nous avions quinze ans à peine à nous deux.

» J'ai certes aimé au moins cinquante fois depuis cette époque, et, cependant, je me rappelle nos conversations, nos caresses, ses traits, mon agitation, et surtout la façon dont je tourmentais la femme de chambre de ma mère pour la décider à écrire à Marie en mon nom,

» Elle s'y décida enfin, et je fus un peu plus tranquille.

» La pauvre fille me croyait fou, et, comme je ne savais pas encore très bien écrire, elle devint mon secrétaire.

» Je me rappelle avec la même fidélité nos promenades et le bonheur que j'éprouvais à rester assis près de Marie dans la chambre des enfans, tandis que sa plus petite sœur jouait à la poupée, et que nous nous faisions gravement la cour à notre manière...

» Depuis peu, je ne sais comment cela s'est fait et quelle cause a produit ce résultat, depuis peu le souvenir est revenu, le souvenir, non l'attachement, et cela avec autant de force que jamais.

» Souvent je me demande si *elle* a gardé de ce temps la même mémoire que moi, et si elle se souvient de cette pitié qu'elle éprouvait pour sa petite sœur Hélène, qui avait le malheur de n'avoir pas *un amant*.

» En tous cas, son image m'est restée adorable dans l'esprit, avec ses cheveux châtains et ses doux yeux d'un brun clair.

» Tout, je revois tout, jusqu'à son costume ; et, cependant, je serais tout à fait malheureux de la revoir, *elle :* à présent, la réalité, quelque belle qu'elle fût, détruirait ou du moins troublerait le souvenir de la ravissante péri qui existait alors en elle, et qui survit encore en moi après plus de seize ans, puisque j'ai maintenant vingt-cinq ans et trois mois... »

Byron doute que ce fût de l'amour qu'il éprouvât pour la petite Marie Duff. Pourquoi pas? pourquoi Dieu ne donnerait-il pas de plus précoces sensations à celui qu'il a tiré de la foule pour en faire un de ces élus de la douleur qu'on appelle l'homme de génie?

Canova se souvenait d'avoir été amoureux à cinq ans, Alfieri à huit, et Dante n'avait que neuf ans, lorsqu'à la fête du mai, il vit cette blanche Béatrice qui devait devenir la muse de la *Divine Comédie.*

Puis ceux qui sont destinés à mourir jeunes n'ont-ils pas droit au privilége d'aimer avant les autres, eux qui mourront avant les autres?

Cependant, les jours, les mois, les années s'écoulaient ; la seule perspective de fortune et de position sociale qui existât pour Byron était l'héritage de son oncle ; mais le vieux lord Byron avait un petit-fils, et la fortune du propriétaire de Newstead-Abbey et son siége à la chambre haute appartenaient de droit à ce jeune homme.

Tout à coup, vers la fin de 1794, on apprit que ce jeune homme venait de mourir en Corse.

Aucun obstacle ne se trouvait donc plus entre le petit Georges et la pairie.

Ni mistress Byron, ni Byron ne connaissaient leur cousin, par conséquent, rien ne troubla la joie qu'ils éprouvèrent à ce changement qui venait de s'opérer dans leur position ; car, quoique âgé à peine de sept ans, le futur baron de Newstead comprenait que l'héritier de lord Byron était déjà tout autre chose que le fils du capitaine Byron.

Un mot de lui, prononcé à l'âge de neuf ans, prouve d'une façon caractéristique le fait que nous avançons.

Pendant l'hiver de 1797, mistress Byron lisait un jour, dans un journal, un discours prononcé à la chambre des communes.

Un ami, présent à cette lecture faite à haute voix, se retourne alors vers l'enfant et lui dit :

— Voilà comme nous aurons aussi, dans quelque temps, la satisfaction de lire vos discours à la chambre.

— Oui, répondit l'enfant ; seulement, si jamais vous lisez un discours de moi, il aura été prononcé à la chambre des pairs.

Un an après, c'est-à-dire en 1798, le vieux lord Byron mourut à son tour, et le jeune Georges se trouva baron de Newstead et pair d'Angleterre.

— Ma mère, dit Byron en accourant vers sa mère, regardez-moi bien.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je voudrais savoir, depuis que je suis baron et lord, s'il s'est fait quelque différence en moi : en ce cas, je vous prierais de me l'indiquer, car, pour moi, je n'en vois pas.

Et cependant, l'enfant de dix ans qui affectait cette philosophie éprouvait intérieurement une vive émotion ; car, lorsqu'à l'appel de la pension, le lendemain, son nom fut prononcé pour la première fois précédé du titre de *Domine*, au lieu de répondre : « *Adsum*, » comme d'habitude, il resta un instant muet, et finit par fondre en larmes.

Au reste, c'était bien à contre-cœur que ce vieil oncle laissait à Georges Byron sa fortune et son titre : il l'avait vu une fois ou deux seulement, n'entretenant aucune relation avec sa mère, et chaque fois qu'il parlait de lui, au lieu de l'appeler son neveu, il ne le désignait que par ces paroles : « Le petit garçon qui demeure à Aberdeen. »

Le vieux baron fut peu regretté.

Nous avons consigné de plus les bruits étranges qui couraient sur son compte.

Une vieille sorcière disait que, quand un vaisseau chargé de bruyères traverserait la forêt de Sherwood, la terre de

Newstead passerait de la branche aînée à la branche cadette des Byron.

Cela ressemblait beaucoup à la prophétie faite à Macbeth sur la forêt de Birnam.

L'une s'accomplit à peu près de la même façon que l'autre : le vieux lord avait commandé, pour se promener sur son lac, une petite frégate; la frégate achevée, au lieu de la lancer à la mer, on y adapta des roues, on y attela des chevaux, et on la transporta à sa destination.

Sur la route se trouvait la forêt de Sherwood, à travers laquelle passait le grand chemin.

La singularité du spectacle attira les paysans : tout à coup, l'un d'eux se rappela la prophétie de la sorcière, et, l'ayant rappelée à haute voix à ses camarades, tous alors à l'envi se mirent à couper des bruyères qu'ils entassèrent dans le bâtiment, afin d'être vitement débarrassés de leur seigneur.

Un an après ce bizarre événement, le vieux lord mourut, et la terre de Newstead passa de la branche aînée à la branche cadette.

Ainsi s'accomplit la prédiction qui disait que Newstead-Abbey changerait de maître quand un vaisseau chargé de bruyères traverserait la forêt de Sherwood.

Au reste, ce ne fut pas sans un vif regret que l'enfant quitta l'Écosse.

Il y était venu si jeune, qu'il se regardait comme un véritable Écossais.

Toute sa vie, il conserva la mémoire du pays ou il avait été élevé, et, toute sa vie, ce fut une véritable joie pour lui que de rencontrer soit un citoyen d'Aberdeen, soit un simple voyageur ayant visité cette ville.

Si Byron avait conservé ce souvenir d'Aberdeen et de ses habitans, eux, de leur côté, ne furent pas moins fidèles à la mémoire du poëte mort.

Ils montrent avec orgueil les différentes maisons que le poëte a habitées dans son enfance.

Une lettre de son père, le capitaine Byron, fut vendue cent louis, en 1826; et une des personnes chez lesquelles Byron allait familièrement dans sa jeunesse a conservé comme une relique une soucoupe de porcelaine dont il a,

dans un moment de colère, emporté une portion avec ses dents.

Ainsi, disions-nous plus haut, le génie grandit, épure et sanctifie tout ce qu'il a touché.

Ce fut vers l'automne de 1798 que mistress Byron, le jeune Georges et la vieille Mac Gray, sa gouvernante, quittèrent Aberdeen, pour se rendre au vieux château de Newstead-Abbey, devenu leur propriété et le lieu de leur résidence.

Avant de quitter Aberdeen, mistress Byron, moins le linge et l'argenterie, fit une vente publique de tous ses effets.

Cette vente produisit soixante-quatorze livres sterling dix-sept schellings sept pences.

Le voyage d'Aberdeen à Newstead-Abbey fut une nouvelle source de souvenirs pour l'enfant.

Dans une des dernières lettres qu'il écrivit avant sa mort, il se rappelle ce voyage, et, entre autres sites, le fameux lac de Loch-Leven, près duquel il passa.

Arrivée à la barrière de Newstead, mistress Byron feignit d'ignorer où elle était et à qui appartenait la terre; la personne à laquelle elle adressait ces questions était la femme chargée de recevoir le péage de cette barrière.

La femme est morte, mais la barrière existe toujours; c'est là que je m'étais arrêté et que j'avais mis pied à terre.

— Cette terre, répondit la bonne femme, était celle du vieux lord Byron, qui est mort depuis quelques mois.

— Et quel est l'héritier du vieux lord? demanda mistress Byron.

— On assure, répondit la femme, que c'est un petit garçon de neuf ou dix ans qui habite Aberdeen.

Peut-être l'orgueilleuse mère eût-elle poussé plus loin ses questions; mais la bonne Mac Gray n'y put tenir plus longtemps.

— Eh! dit-elle en montrant Byron, ce petit garçon le voilà, et que Dieu le bénisse!

J'ai raconté dans mes *Mémoires* que, jeune homme de vingt ans, désespéré à la nouvelle de la mort du grand poëte, j'entrai dans les bureaux du duc d'Orléans, tout

éploré et le journal funèbre à la main, en criant : Byron est mort! d'une voix non moins sinistre que celle dont Bossuet cria :

— Madame se meurt, Madame est morte !

Qui m'eût dit alors qu'il me serait donné de visiter, vingt-cinq ans plus tard, le tombeau de celui dont je déplorais la mort?

Aussi, je le répète, la vue de Newstead-Abbey fit-elle sur moi une profonde impression, si profonde, qu'au lieu d'essayer de décrire ce que je voyais, je préférai traduire ce que le poëte avait vu.

C'est donc bien la Newstead-Abbey de Byron qui va passer sous les yeux du lecteur, puisque c'est la description qu'il en donne lui-même dans *Don Juan*.

Voyez, voici Newstead :

LV.

C'est un noble château, majestueux, antique,
Monastère autrefois, dont le porche gothique
Retient le voyageur qui s'éloigne en rêvant
Au fond d'une vallée.—Un peu trop bas, peut-être
Les moines l'ont bâti, sans doute afin de mettre
Leur dévotion chauve à l'abri de tout vent.

LVI.

Calme, le château dort dans la vallée heureuse
Qui porte sur ses flancs et sur sa tête ombreuse,
Parmi les coteaux verts, le chêne aux mille bras,
Qui semble, en étendant sa puissante ramée
Le roi Caractacus ralliant son armée,
Et l'entraînant bruyante à de nouveaux combats.

LVII.

Lorsque le jour paraît, on voit les daims timides
Et les cerfs aux longs bois, de ces coteaux humides,
De ces taillis épais, trouer le vert rideau,
Parcourir la vallée éclairée et profonde,
Et se désaltérer dans le courant d'une onde
Qui fuit en gazouillant comme une voix d'oiseau.

LVIII.

Un lac pur reproduit l'édifice immobile.
De distance en distance, il surgit comme une île
Quelque bouquet de joncs souples, harmonieux :
Ce sont des nids tout faits pour le cygne sauvage.
Puis tout autour du lac les arbres du rivage
S'inclinent pour revoir leurs fronts silencieux.

LIX.

Une étroite rivière à ce miroir liquide
Se mêle, et de son eau, qu'en passant elle ride,
Traversant lentement le tranquille bassin,
S'éparpille plus loin en cascade légère,
Imitant le doux cri de l'enfant que sa mère
Apaise tendrement en lui donnant le sein.

LX.

Et puis, ruisseau limpide, elle reprend sa marche ;
Ici sont les grands bois l'encadrant de leur arche,
Là, parmi les gazons et le trèfle odorant,
Changeant de tons, tantôt brillante, tantôt sombre,
Selon qu'elle reflète ou le ciel chargé d'ombre
Ou les étoiles d'or de l'azur transparent.

LXI.

Un peu plus loin, voyez ces murs. Quelle tristesse !
De ces débris croulant le dôme qui s'affaisse
Jadis couvrait le chœur d'un temple respecté,
La nef s'est abîmée, et la voûte en ogive
Ne sert plus qu'à verser, imposante et massive,
L'ombre de son front noir sur le roc attristé.

LXII.

Regardez ! autrefois, sentinelles de pierre,
Douze saints, les pieds pris dans la mousse et le lierre,
Veillaient là. — Quel main les chassa de ce lieu ?
Qui donc de leurs débris osa meurtrir la terre ?
Ceux qui ne respectaient rien, ceux qui faisaient la guerre
Sans pudeur à leur roi, sans remords à leur Dieu.

LXIII.

Dans une haute niche apparaît toute seule
La Vierge toujours jeune et l'éternelle aïeule,
Portant l'enfant divin endormi dans ses bras.
Quel sentiment la fit respecter par ces hommes?
Je ne sais, mais je sais que, tous tant que nous sommes,
Nous respectons toujours quelque chose ici-bas.

LXIV.

Une vaste fenêtre, étonnée et béante,
A l'air de demander, comme une mendiante,
L'aumône d'un rayon au soleil, qui, jadis,
Allumant les couleurs de ces riches rosaces,
Les répétait gaîment sur la dalle, et par places
Semait des gerbes d'or, d'opale et de rubis.

LXV.

L'haleine de la brise, à travers les sculptures
Souffle faible ou bruyante, et les larges toitures
Abritent le hibou que la nuit réveilla,
Et qui jette ses cris monotones et tristes
Dans la salle où le temps a des anciens choristes,
Comme un feu sous la cendre, éteint l'alleluia.

LXVI.

Mais quand d'un certain point du ciel souffle la brise,
La nuit, un chant s'élève, harmonie indécise,
Et court sur les parois de ce sombre couvent.
Feu follet de l'oreille, il s'éteint pour renaître,
Et s'enfuit le matin. Quel est ce bruit? Peut-être
Celui de la cascade apporté par le vent.

LXVII.

Ou serait-ce la voix qui n'a rien de terrestre,
Voix qui descend à nous de l'invisible orchestre,
Et qu'au ciel le Seigneur écoute en souriant;
Ou bien le chant plaintif de la pierre abattue,
Doux chant qui de Memnon animait la statue
Quand le char de Phœbus entrouvrait l'Orient?

LXVIII.

Qu'elle vienne du ciel, qu'elle naisse des marbres,
Cette voix retentit dans la tour et les arbres,
Et je la connais bien, la douloureuse voix !
Je constate le fait sans en chercher la cause,
C'est dans mon souvenir surtout qu'elle repose,
Car je l'ai trop souvent entendue autrefois.

LXIX.

Une fontaine avec des sculptures fantasques,
Des monstres et des saints semblables à des masques,
S'élève dans la cour. L'eau tombe jour et nuit
De leur bouche railleuse, et son torrent s'écoule
En mille bulles d'air. O gloire! dans la foule
Tu ne dures pas tant, et tu fais moins de bruit.

LXX.

Et le château lui-même est imposant, sévère,
C'est bien la gravité du pieux monastère
De sa sainte origine il a, comme un blason,
Gardé ce qu'il a pu, cellules et chapelles,
Cloîtres et réfectoire, et tout en lui rappelle
Bien plus le moine obscur que l'orgueilleux baron.

LXXI.

Tout est grand, tout est haut, salles et galeries ;
Mais les règles de l'art y sont un peu flétries,
Et l'esprit connaisseur en serait étonné ;
Pourtant l'ensemble en est imposant, et tout homme
Qui voit avec le cœur l'admirera, mais comme
On admire un géant disproportionné.

LXXII.

Les barons tout en fer, tenant leurs armes prêtes
Et leurs fils tout en joie avec leurs collerettes
Sont là dans leurs panneaux que respecte le temps,
Puis de l'autre côté, reines de boiseries,
Des comtesses d'un siècle, et des lady Maries
Au sourire plus doux qu'un rayon de printemps.

LXXIII.

Voici venir plus loin, raides dans leur hermine,
Des juges qui devaient, s'ils avaient cette mine,
Faire en apparaissant grand peur aux accusés.
Des évêques dorés que la mitre décore,
Gens des plus éloquens, mais dont on cherche encore
Les superbes sermons qu'ils n'ont pas prononcés.

LXXIV.

Voici, fermes soutiens de la chambre étoilée,
Messieurs les procureurs ardens à la mêlée,
Voici des généraux bardés d'acier. Voilà
Ceux du vieux Malborough, sous l'épaisse perruque
Qui servait, des sourcils allant jusqu'a la nuque,
D'auréole frisée à tous ces héros-là.

LXXV.

Là, c'est le geniettartre avec sa canne blanche.
Il se tient et se cambre une main sur la hanche;
Voyez-vous ses clefs d'or ? Ici c'est un chasseur,
Les pieds de son cheval ne touchent point la terre,
Et le noble tory, devenu wigh austère
Depuis que de sa place un autre est possesseur !

LXXVI.

Mais, pour se reposer des gloires de famille,
On a mis çà et là quelques toiles où brille
L'éclat des grands pinceaux : Carlo Dolce, Titien;
Salvador, ses bandits et ses groupes sauvages;
Vernet, sa clarté douce, inondant les rivages;
Ou bien l'Espagnolet et son martyr chrétien.

LXXVII.

Arbres verts, gai printemps qu'aucun souffle ne fane,
Enfans dansant tous nus, nymphe au bain, c'est l'Albane;
Lorrain, de rayons d'or ridant le front de l'eau;
Saluez ! c'est Rembrandt, le poëte de l'ombre.
Mettez près du soleil son tableau le plus sombre,
Le soleil pâlira de l'éclat du tableau.

LXXVIII.

Nous voici dans le noir avec le Caravage.
Quel est donc ce vieillard que le jeûne ravage ?
C'est un ermite obscur, du monde retiré :
C'est splendide, mais triste, et Teniers, moins sévère,
M'appelle : comme lui remplissons notre verre.
Et vive du vieux Rhin le vin sec et doré !

LXXIX.

O lecteur ! mon ami, si vraiment tu sais lire
(Tu comprends par ce mot ce que je veux te dire,
Car il ne suffit pas, pour s'appeler lecteur,
De savoir épeler), sache donc une chose.
C'est qu'il faut commencer, c'est l'importante clause,
Par le commencement lorsque l'on est auteur.

LXXX.

Secondement, il faut continuer son livre,
C'est un moyen connu, sinon commode à suivre.
Qu'en pense mon lecteur ? puis, troisièmement,
Commencer par la fin est acte de démence.
Pourtant si par la fin le pauvre auteur commence,
Il n'a plus qu'à finir par le commencement.

LXXXI.

Or, cher lecteur, tu viens d'avoir la patience
De m'entendre, et cela sans nulle conscience,
Sans rime ni raison, décrire un vieux château,
Et cela, cher lecteur, comme pourrait le faire
Un simple huissier priseur brochant un inventaire,
Et Phœbus a de moi dû rire un peu là-haut.

LXXXII.

Les poëtes pourtant furent toujours de même,
C'est rare de trouver un poëte qui n'aime
A décrire beaucoup. Homère l'a prouvé,
Mais un moderne doit avoir bien moins d'audace :
Aussi, mon cher lecteur, je vais te faire grâce
Des meubles du château qu'en chemin j'ai trouvé.

Telle était donc matériellement la demeure qu'allait habiter Byron, et qui devait déteindre sur la jeune imagination du poëte.

Quant aux souvenirs dont il l'entourait, nous avons vu qu'ils n'étaient pas des plus gais.

La femme du vieux lord jetée à l'eau, le cocher tué et enterré par son maître lui-même, le meurtre le jour et le sabbat la nuit.

Songez à toutes ces vieilles histoires courant comme des spectres dans les corridors et dans les cloîtres à demi ruinés de la vieille abbaye, et vous aurez le secret de quelques unes des bizarreries de Byron.

L'enfant prépare l'homme comme la fleur le fruit.

Aussi voyez Byron revenant habiter Newstead après son éducation finie et avant son entrée à la chambre des lords.

Il va avoir vingt-et-un ans.

Son pied, à peu près guéri, ne garde de son ancienne infirmité qu'une légère claudication.

Il mène avec lui sept ou huit fous, parmi lesquels Obbouse, Williams Bancks, Lerope Davès et Mathews.

C'est l'époque de ces grandes folies tant reprochées au poëte.

Newstead avait une excellente cave, une espèce de vestiaire où étaient restées une douzaine de robes de moines, de vastes appartemens et de grands corridors ou cours, quand prenait à Byron et à ses hôtes le besoin de dépenser la vie, besoin si irrésistible chez les jeunes gens.

Un crâne, trouvé par un fossoyeur dans le cimetière de l'abbaye de Newstead, et qui, selon toute probabilité, appartenait au squelette d'un des aïeux de Byron, fut cerclé d'argent, et devint une coupe sur laquelle le poëte fit graver ces vers :

Oh ! ne tressaille pas, car je suis, et m'en vante,
Le seul crâne où toujours il reste de l'esprit;
Différent en cela d'une tête vivante,
Jamais je ne fatigue et rien ne me tarit.

Je suis mort ! libre à toi de me prendre à la terre.
J'eus la vie et l'amour, je buvais comme toi.

Remplis-moi, tu ne peux m'outrager, je préfère
Ta lèvre jeune au ver qui rôderait sur moi.

Oui, mieux vaut contenir la liqueur qui pétille
Que de servir d'asile au reptile hideux ;
Mieux vaut être la coupe où l'on boit en famille
Que le plat ou les vers se repaissent entre eux.

Oui, je veux ranimer votre verve lassée :
Dans ces lieux où peut-être autrefois je brillais,
Quel successeur plus noble, à la noble pensée,
Dans un crâne séché, que le vin rouge et frais ?

Bois, puisque tu le peux, puisque tu tiens la vie,
Car tu mourras aussi, toi, tes amis, les tiens ;
Ceux qui viendront après, peut-être auront l'envie
De faire de tes os ce que tu fis des miens.

Et dans ton crâne alors tous boiront à la ronde,
Et les vivans aussi riront avec le mort.
Tant mieux, nous n'avons pas, en dehors de ce monde,
Meilleure occasion d'être utiles encor !

De cette coupe vient la fondation de la Société du Crâne, dont Byron était le grand-maître.

C'était dans ce crâne que l'on vidait les unes après les autres les vénérables bouteilles de Bordeaux et de Bourgogne entassées par le vieux lord au fond des longues caves de Newstead-Abbey.

On veillait fort tard, pendant toutes ces fêtes nocturnes, et, comme le vieux château jetait à peu près toutes les nuits feu et flamme par ses fenêtres, les paysans y avaient gagné ceci : c'est qu'au lieu d'avoir le sabbat à l'abbaye seulement dans la nuit du samedi au dimanche, ils l'avaient toutes les nuits.

Mais au milieu de tout cela Byron restait triste, son front se ridait avant l'âge, son œil devenait de plus en plus sombre, et son esprit à la fois plein de fiel et d'impuissance amassait pour son imagination les sombres couleurs avec lesquelles il devait plus tard tracer les portraits de Manfred, du Corsaire, de Lara et de Childe-Harold.

C'est qu'aussi, en rentrant à Newstead, un sombre présage avait frappé son esprit superstitieux.

Lorsqu'enfin il était venu pour la première fois d'Écosse en Angleterre, d'Aberdeen à Newstead, il avait de ses propres mains planté dans un coin du parc un jeune chêne en disant :

« Tu es du même âge que moi, et, selon que tu croîtras et fleuriras, je croîtrai et fleurirai. »

Lorsque Byron quitta Newstead pour Cambridge, il alla prendre congé de son arbre et l'arrosa une dernière fois, et, lorsqu'il revint avec ses amis prendre possession de la vieille abbaye, la première visite du poëte fut pour son chêne.

Le chêne, étouffé par les ronces et par les fougères, était presque mort.

Byron secoua la tête et s'éloigna tristement.

A partir de ce moment, la conviction d'une mort précoce le prit et ne le quitta plus.

La Providence veut que les grands génies soient soumis à de pareilles faiblesses.

Qui peut dire combien cette muse, qui veillait au fond du cœur de Byron, trouva de cris douloureux, dans la conviction et l'attente de cette mort?

Un autre accident vint encore l'attrister.

Sur ces entrefaites, son chien Boatswain mourut de la rage.

Byron eut trois chiens : Nelson, Boatswain et Lion.

Ces chiens furent aussi célèbres en Angleterre que les levrettes de Lamartine le sont en France.

Nelson était une brute féroce, Boatswain un doux et intelligent terre-neuve, et Lion un dévoué et fidèle ami.

Nelson était tout particulièrement sous la garde de Franck, valet de chambre allemand, qui rivalisait de flegme avec les grooms les plus flegmatiques de la Grande-Bretagne.

Cette férocité du dogue n'empêchait point Byron, dans ses heures de caprice, d'introduire Nelson dans l'appartement où maîtres et chiens se donnaient à cœur joie de sauter sur les meubles, et mettaient au désespoir le bon vieux Murray.

Ce n'était encore rien quand Nelson était muselé, mais

parfois on lui ôtait sa muselière, ou il se démuselait lui-même : alors c'était avec Boatswain des combats sans fin, où les assistans eux-mêmes n'étaient point à l'abri de tout danger.

Nelson, comme l'illustre amiral dont il avait l'honneur de porter le nom, ne se connaissait plus, et surtout ne connaissait plus personne dans ses momens de colère.

Quand Nelson et Boatswain se prenaient à la gorge, et, disons-le en l'honneur de Boatswain, car il faut être juste, même envers les chiens, il n'y avait pas trop de Byron et de Franck, et quelquefois même de tous les autres domestiques qui accouraient de tous les côtés et entraient par toutes les portes pour les séparer ; souvent même le moyen si connu et presque toujours efficace de mordre la queue des dogues échouait sur Nelson. Alors il fallait employer les grands moyens : on faisait rougir les pincettes et on les introduisait dans la gueule du stupide animal. Quand les pincettes ne suffisaient pas, on y ajoutait le fourgon; en faisant en même temps une pesée à droite et à gauche on arrivait enfin à un résultat.

Un jour, à la grande satisfaction du vieux Murray et à la grande douleur de Byron, Nelson s'échappa sans muselière de l'appartement, entra dans l'écurie, et, sans provocation aucune, sauta au cou d'un des chevaux de Byron qu'il se mit à étrangler en manière de passe-temps.

Les palfreniers essayèrent d'abord de lui faire lâcher prise, mais voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout, l'un d'eux se détacha et alla querir le grand pacificateur Franck, lequel, avec sa gravité anglo-allemande, introduisit le canon d'un pistolet dans l'oreille de Nelson, lâcha le coup, et lui fit sauter la cervelle.

Byron regretta quelque temps Nelson, mais les bonnes qualités de Boatswain le consolèrent de cette perte, et toute son affection se concentra sur lui.

Boatswain avait la sérénité, la douceur et la majesté de la force, et souvent il avait été appelé à donner des preuves de sa patience, non-seulement à l'endroit de Nelson, mais à l'endroit d'un autre antagoniste moins formidable sans doute, mais parfois plus hargneux encore.

Mistress Byron avait, de son côté, un petit terrier nommé Gibpin.

Gibpin qui, dans une balance, n'eût pas atteint la cinquantième partie du poids de Boatswain, était, comme tous les roquets, d'une humeur rogue et querelleuse.

Pendant longtemps Boatswain supporta avec patience ou plutôt avec mépris les provocations de Gibpin.

Mais enfin, si doux que Boatswain fût de caractère, un jour il perdit patience et houspilla le roquet de la bonne façon.

Tant que les blessures de Gibpin demeurèrent douloureuses, il se tint assez tranquille.

Mais bientôt il oublia la correction qu'il avait reçue et revint à la charge.

Boatswain, avec sa longanimité accoutumée, supporta de nouveau les caprices du terrier jusqu'à ce que, la patience lui manquant une seconde fois, il lui donna une seconde leçon, dans laquelle Gibpin faillit laisser sa hargneuse existence.

Mistress Byron, qui aimait son Gibpin, peut-être à cause de la ressemblance qu'il y avait entre leurs deux caractères, mistress Byron, disons-nous, résolut alors d'envoyer Gibpin chez un de ses fermiers, tremblant qu'à une troisième occasion il ne fût tout à fait dévoré par Boatswain, qui se trouva ainsi seul maître du logis.

Sans doute alors la réparation parut suffisante au noble terre-neuve, car un beau matin il disparut, et toute la journée se passa sans que l'on eût de ses nouvelles.

Mais le lendemain, lorsque l'on eut ouvert les portes de la maison, on trouva sur le seuil Boatswain et Gibpin assis côte à côte, et attendant cette ouverture, calmes et pacifiques comme deux bons amis.

Les portes ouvertes, Boatswain, précédant Gibpin et lui faisant toutes sortes de tendresses, le conduisit à l'instant au feu de la cuisine.

Non-seulement, comme on le voit, Boatswain avait été chercher Gibpin dans l'exil où le reléguait son mauvais caractère et l'avait ramené à la maison, mais encore, à partir de ce moment, il se déclara hautement son ami et son protecteur, accourant au premier cri que poussait

Gibpin, et pillant à son tour les chiens qui, en réponse aux provocations du terrier, voulaient lui donner des corrections du genre de celles que lui-même lui avait administrées deux fois.

Boatswain méritait donc tous les regrets de Byron; d'ailleurs, sa mort avait été digne de sa vie.

Byron se doutait si peu du genre de maladie dont le pauvre terre-neuve était atteint, que, le voyant écumer, il essuya plus d'une fois avec son mouchoir la bave qui coulait de ses lèvres, sans que le bon Boatswain tentât jamais de le mordre, ni lui ni personne.

Enfin, il mourut après plusieurs accès terribles et de cruelles souffrances.

« Boatswain est mort, écrit Byron à l'un de ses amis, monsieur Hogsdon, mort, après avoir cruellement souffert: il était devenu enragé, et cependant il conserva jusqu'au dernier moment son doux naturel, et n'essaya jamais de faire de mal à qui l'approchait.

» Et maintenant, ajoute le poëte, j'ai tout perdu, excepté le vieux Murray. »

Pauvre cœur désolé, qui se plaignait d'avoir tout perdu, et à qui il restait sa mère !

C'est à Newstead-Abbey que mourut Boatswain.

Byron l'enterra avec pompe, lui fit faire un monument, et sur ce monument fit graver cette épitaphe :

Ici dessous
Reposent les restes
De celui qui possédait la beauté sans orgueil,
La force sans insolence,
La valeur sans férocité,
Enfin toutes les vertus de l'homme sans aucun de ses vices.
Ces louanges, qui ne seraient qu'une flatterie insignifiante,
Si elles étaient placées sur des ossemens humains,
Sont un juste tribut à la mémoire de
Boatswain, chien,
Né à Terre-Neuve en 1803,
Et mort à Newstead
Le 18 novembre 1808.

Le pauvre Boatswain n'avait, comme on voit, vécu que cinq ans et quelques mois, c'est-à-dire le tiers à peu près de son âge.

Byron, relativement, ne devait guère entrer plus avant dans la vie.

Plus tard, comme nous l'avons dit, le poëte eut un troisième chien nommé Lion.

Lion accompagna son maître en Grèce et revint derrière son cercueil.

Lion, dont personne ne fit l'épitaphe, fut adopté par mistress Leigh, cette sœur de Byron, fille d'un premier mariage du capitaine John Byron, dont nous avons dit un mot, et que nous avons présentée à nos lecteurs sous le nom de miss Augusta.

Ce fut le vendredi 17 août 1825 que le cercueil de Byron rentra dans la vieille abbaye, suivi de quelques amis qui étaient restés fidèles au poëte, mais moins fidèles cependant que son chien.

Le premier juillet précédent, le corps du noble lord était arrivé de Missolonghi à Londres.

Il était à bord du navire la *Florida*, dans un cercueil percé de trous nombreux, et trempant dans un tonneau d'esprit de vin.

C'était de cette manière que l'on avait transporté et conservé Nelson après la bataille de Trafalgar.

Le cercueil transbordé de la *Florida* à terre, le capitaine avait voulu faire jeter l'esprit de vin ; mais alors, un des assistans, admirateur enthousiaste de Byron, s'était opposé à cette impiété, et avait proposé au capitaine de la *Florida* de délivrer au public la liqueur conservatrice moyennant un louis la pinte.

Un débit s'organisa à l'instant même, et le capitaine de la *Florida* vendit chaque pinte de son esprit de vin le prix que le poëte vendait, dit-on, chacun de ses vers, au grand ébahissement de l'aristocratie de Londres, qui comprenait bien que l'on vendît de la cassonnade, du café et des épices, mais qui ne comprenait pas que l'on vendît de la poésie.

C'était deux ans auparavant qu'abreuvé de dégoûts, le cœur brisé, l'âme solitaire, ayant perdu l'un après l'autre

et de la même mort ses trois amis, Long, Matthews et Chelley; tous trois s'étaient noyés;

Ayant vu mourir à Pise une fille naturelle sur laquelle il avait concentré tout l'amour que sa femme l'avait forcé d'écarter d'elle-même et de sa fille légitime; ayant vu tomber la révolution de Naples, à laquelle il avait offert sa bourse et son épée, et qui, après avoir accepté l'une et l'autre, avait vidé la bourse et caché l'épée;

C'était deux ans auparavant, disons-nous, qu'au mois d'avril 1823, il avait eu l'idée de partir pour la Grèce, et de contribuer à la délivrance de la patrie de Thémistocle et de Léonidas.

Il y a, dans la vie de certains hommes, des momens où ils comprennent que l'individu est trop peu de chose pour mériter que l'on s'y dévoue, et où ils cherchent un peuple à qui faire le sacrifice de leur fortune et de leur vie.

Byron choisit ce peuple grec chez lequel il avait voyagé un an, lisez : chez lequel il s'était exilé un an, en 1810.

Mais, de 1810 à 1823, un grand changement s'était opéré dans l'existence du poëte.

Sa renommée, discutée à Londres, marchandée à Edimbourg, avait débordé de l'Angleterre sur la France, et avait peu à peu rempli le monde.

Veut-on avoir une idée de la hauteur à laquelle cette réputation était parvenue?

Une sédition avait éclaté en Ecosse, dans le comté où était situé l'héritage de sa mère.

Les rebelles devaient, pour une de leurs opérations, traverser les propriétés de mistress Byron.

Sur la limite de ces propriétés, ils convinrent de passer un à un, afin de ne tracer dans l'herbe que la ligne étroite d'un sentier.

Cette précaution contrastait tellement avec la façon dont les mêmes hommes s'étaient conduits sur les terres voisines, que Byron citait souvent ce trait avec orgueil.

Et, certes, cette délicatesse ne tenait pas au bon souvenir que mistress Byron avait personnellement laissé dans la contrée, où sa mémoire était détestée.

Au mois d'avril 1823, Byron entra en communication avec le comité grec.

Vers la fin de juillet, il quitta l'Italie.

La veille du jour où il s'embarqua, il écrivit sur la marge d'un livre qu'on lui avait prêté :

« Si tout ce que l'on dit de moi est vrai, je suis indigne de revoir l'Angleterre ; si tout ce que l'on dit de moi est faux, l'Angleterre est indigne de me revoir. »

C'était, à deux mille ans de distance, une variante de cette épitaphe :

Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée.

Le 19 avril 1824, à six heures du soir, il expirait à Missolonghi.

Il était tombé malade quatre jours auparavant.

De quelle maladie?

C'est ce que ne purent jamais dire les médecins grecs, qui apparemment ont fort dégénéré depuis Hippocrate.

La probabilité est qu'il mourut de ce que nos médecins appellent une fièvre paludéenne.

Comme nous ne voulons pas nous répéter, nous renverrons à nos *Mémoires* ceux qui désireraient avoir des détails sur les derniers instans de Byron.

Aujourd'hui que nous visitons sa dernière demeure, bornons-nous à y suivre le retour du mort, ainsi que nous y avons suivi l'entrée du vivant.

Le surlendemain de l'arrivée du cadavre à Londres, le cercueil fut ouvert.

Les médecins reconnurent que Byron était mort pour avoir refusé de se laisser saigner.

C'était juste le contraire de ce qu'avait déclaré le docteur Thomas, de Zante!

Le corps fut exposé; mais, deux jours avant cette exposition, on prévit que la foule serait si grande, qu'il fut décidé que l'on n'entrerait qu'avec des billets.

Le jour venu, il fallut requérir la force armée. Plus de trois mille personnes, privilégiées ou non, attendaient, dès sept heures du matin, l'ouverture des portes qui devait avoir lieu à dix.

L'esprit de vin, sauf la limpidité qu'il leur avait imprimée, avait assez bien conservé les chairs; les mains surtout, ces mains dont le poëte aristocrate était si fier, n'avaient rien perdu de leurs formes élégantes.

Seulement ses cheveux étaient devenus presque gris à trente-sept ans. Chacun de ces cheveux-là eût pu raconter une douleur!

Un instant, lors de l'arrivée de Byron à Londres, un grand cri de réparation s'était élancé de toutes les bouches :

— Byron à Westminster!...

Mais Byron avait fait une si constante opposition morale, sociale et littéraire à toutes les habitudes anglaises, que l'on craignit un refus du gouvernement, et que la famille du poëte déclara qu'il serait enterré dans le caveau de ses aïeux, à Hucknell, près de Newstead.

C'eût été beau, cependant, de voir dormir l'auteur de *Marino Faliero* entre Henri VIII et Garrick.

Le 12, le convoi funèbre quitta Londres, se dirigeant vers Nottingham; jamais convoi royal n'avait attiré sur son passage pareille affluence de monde.

Le colonel Leigh, beau-frère de Byron, était à la tête du deuil.

Six voitures venaient ensuite et conduisaient les membres les plus illustres de l'opposition anglaise : Messieurs Hobhouse, Douglas, Cinnair, sir Francis Burdett, et O'Meara, le médecin de Napoléon à Sainte-Hélène.

Puis, dans les voitures particulières, venaient le duc de Sussex, frère du roi, le marquis de Landsdowne, le comte Gray, lord Holland.

Deux envoyés grecs fermaient la marche.

Les Grecs avaient renvoyé le corps de Byron en Angleterre, mais ils avaient gardé son cœur.

Ils avaient, en outre, déclaré sa fille Adda fille adoptive de la Grèce.

Le convoi mit cinq jours à se rendre de Londres à la petite église de Hucknell, où les derniers devoirs furent rendus aux restes de l'illustre poëte.

Son corps fut descendu dans un caveau où reposaient déjà les corps de ses aïeux et celui de sa mère.

Une espèce de sacristain, duquel j'eus toutes les peines du monde à me faire comprendre, me conduisit dans le sanctuaire, et me montra une tablette de marbre blanc sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

Dans le caveau ci-dessous,
Où plusieurs de ses ancêtres et sa mère sont ensevelis,
Gissent les cendres de
GEORGES GORDON NOEL BYRON,
LORD BYRON DE ROCHDALE,
Dans le comté de Lancastre,
L'auteur du *Pèlerinage de Childe-Harold.*
Il naquit à Londres, le 22 janvier 1788 ;
Il mourut à Missolonghi,
Dans la Grèce occidentale,
Le 19 avril 1824,
Engagé dans la glorieuse entreprise
De rendre à la Grèce
Son antique liberté et sa vieille gloire.

*

Sa sœur,
L'honorable Augusta Maria Leigh,
A placé cette tablette, consacrée à sa mémoire.

C'était à l'entrée du parc seulement que j'avais appris que c'était dans l'église de Hucknell, et non dans les caveaux de l'ancien monastère de Newstead, que Byron était enterré.

Je m'étais empressé de me rendre à l'église.

Mais, le pèlerinage accompli, comme il n'était encore que onze heures du matin, je revins au château.

C'était bien la demeure décrite par le poëte, au fond de sa vallée, avec ses collines ombreuses, les ruines de son abbaye, et son lac, au bord duquel Thomas Moore m'avait dit que je trouverais la tombe du pauvre Boatswain.

Il était tout simple qu'après avoir copié l'épitaphe du poëte, je copiasse l'épitaphe de celui qu'il appelait son meilleur ami.

Je reconnus de loin le monument funéraire. Une jeune femme était assise appuyée contre la pierre; deux enfans jouaient à dix pas d'elle dans les grandes herbes. Elle tra-

vaillait à un ouvrage d'aiguille, et, de temps en temps, levait les yeux pour veiller à ce que les enfans ne se risquassent point trop près du lac.

Son mari se promenait lentement, un livre à la main.

La femme pouvait avoir vingt-quatre ans, le mari trente, les enfans cinq ou six : l'aîné était un garçon; l'autre, une fille.

La jeune mère était vêtue de blanc; elle était coiffée d'un large chapeau de paille rond comme on en porte dans le canton de Vaud; deux énormes touffes de cheveux blonds, roulés en boucles, tombaient de chaque côté de son visage.

Elle était plutôt gracieuse que belle, et sa grâce, comme celle des Anglaises, avait quelque chose de la grâce des plantes et des fleurs.

Je m'approchai d'elle, et comme elle me cachait l'inscription, je la priai, aussi courtoisement que je pus, de me laisser lire l'épitaphe de Boatswain.

Mais je m'aperçus qu'elle ne comprenait point le français.

De mon côté, quoique je lise assez couramment l'anglais, je n'ai jamais pu prononcer une phrase intelligible à des oreilles bretonnes.

Je connais, sous ce rapport, toute mon impuissance; cependant, je n'en risquai pas moins trois ou quatre mots qui, écrits, eussent très certainement transmis ma pensée, mais qui, prononcés, n'offrirent aucun sens à mon interlocutrice.

Elle me fit, en souriant, signe de prendre patience, et, haussant la voix, appela le petit garçon, qui accourut au nom deux fois répété de Georges.

La petite fille, appuyée sur ses pieds et sur ses mains, regarda s'éloigner son frère.

La jeune femme adressa quelques mots à l'enfant, lequel se tourna de mon côté, fixa sur moi ses grands yeux bleus, se haussa sur la pointe des pieds pour mieux me voir, et me demanda en excellent français :

— Monsieur, maman désire savoir ce que vous voulez?

— Ce que je veux? D'abord, mon bel enfant, je veux t'embrasser, si ta maman le permet.

— Oh! oui, dit-il.

Et il me tendit ses deux bras.

Je l'enlevai par dessous les aisselles, et je baisai ses deux bonnes grosses joues roses.

La mère souriait en nous regardant.

Une mère sourit toujours lorsqu'on embrasse son enfant.

— Et puis, que voulez-vous? me demanda le petit Georges, quand je l'eus reposé à terre.

— Je désirerais, mon bel enfant, copier les quelques lignes qui sont gravées sur cette pierre.

— Ah! l'épitaphe de Boatswain?

— Vous connaissez Boatswain? lui demandai-je.

— Le chien de lord Byron... oui, je le connais.

Puis, se tournant vers sa mère, il lui traduisit mon désir en anglais.

La jeune femme sourit, se leva, embrassa son enfant et coupa au plus court à travers la pelouse pour aller rejoindre son mari.

— Je fais fuir votre mère, mon petit ami? demandai-je à l'enfant.

— Oh! non, dit-il, elle est allée chercher papa.

Pendant ce temps, la petite fille s'était remise sur ses jambes, et, en trottinant, s'était rapprochée de nous.

— Georges, dit-elle en aussi bon français que celui que venait de parler son frère, pourquoi donc me laisses-tu toute seule? Est-ce que tu ne m'aimes plus?

— Si fait, Adda, je t'aime toujours, dit l'enfant; mais c'est maman qui m'a appelé.

— Que veut-il, le grand monsieur?

— Tu le vois bien, répondit le petit garçon, il veut copier l'épitaphe de ce pauvre Boastwain.

— Ah! demanda la petite fille, pourquoi faire?

— Dame! je n'en sais rien... Pour mettre dans un livre, peut-être.

La petite fille me regarda avec curiosité.

Tout en copiant l'épitaphe du brave terre-neuve, je suivais des yeux les enfans, et ne perdais rien de leur conversation.

Le dernier mot transcrit, je relevai la tête, et vis près de moi, entre les deux enfans, la femme et le mari.

— Monsieur, me dit le mari, me permettrez-vous, en ma qualité de demi-compatriote, de vous offrir tous les renseignemens que vous pouvez désirer?

— La manière dont vos deux enfans et vous parlez le français, monsieur, m'autorise à vous donner, non pas le titre de demi-compatriote, mais celui de compatriote tout à fait, et, à ce titre, j'accepte bien volontiers l'offre que vous me faites. Seulement, laissez-moi vous dire qui je suis, afin que j'aie le droit de vous demander à mon tour qui vous êtes.

Je me nommai.

Il me fit répéter deux fois mon nom, et, se tournant vers sa femme, il lui adressa en anglais quelques mots qui firent que celle-ci me regarda immédiatement avec une naïve curiosité.

— Pardon! monsieur, interrompis-je en souriant; sans parler l'anglais, je le comprends assez pour vous dire que vous me faites beaucoup trop d'honneur... Je ne viens ici ni en rival ni en émule; j'y viens en humble admirateur, en dévot pèlerin. Maintenant, à votre tour, monsieur, de me dire qui vous êtes, et de m'expliquer à quel bienheureux hasard je dois le bonheur de votre rencontre.

— Monsieur, me dit-il, je porte un nom fort obscur : je m'appelle Regnier. Je suis Français d'origine; mais, en 1680, l'aïeul de mon grand-père s'enfuit devant les persécutions de Louis XIV contre les protestans, et vint s'établir en Angleterre. Depuis ce temps, mes aïeux, mon grand-père et mon père naquirent et moururent sur cette terre de liberté, si hospitalière pour nous qu'elle nous est devenue une seconde patrie, ou plutôt c'est maintenant la France qui n'est que ma seconde patrie, attendu que, depuis trois générations, nous sommes naturalisés Anglais, quoique nous ayons conservé l'habitude de nous marier entre nous dans la colonie, comme on dit. Moi, j'ai le premier, rompu avec les habitudes reçues, et j'ai épousé une Anglaise. J'habite à cinq lieues d'ici, au village d'Ashbourn, dont je suis pasteur. Newstead-Abbey est une de mes promenades favorites, et, grâce au chemin de fer, qui, en moins d'une heure, nous conduit à proximité, je

puis me donner, une fois par mois, le plaisir de venir m'y promener avec ma femme et mes enfans.

— Vous êtes grand admirateur de l'auteur de *Childe-Harold*, monsieur?

— Je l'avoue... C'est sinon la plus pure, au moins la plus vigoureuse poésie qui ait été faite. D'ailleurs, mon père, pasteur d'Ashbourn avant moi, avait connu Byron au temps de ce qu'on appelle ses folies; il lui vit commencer sa lutte contre les revues écossaises; et j'ai encore à la maison le brouillon des cinquante premiers vers de sa satire, qu'il a donnés à mon père après les avoir lus.

— Oh! vraiment?

En outre, continua le jeune pasteur, une circonstance singulière rattache ma vie à la mort de lord Byron. Je suis né le 17 juillet 1824, pendant que l'on descendait le cadavre du grand poëte dans le caveau de ses aïeux. Mon père, qui avait assisté à la cérémonie funèbre, trouva un nouvel hôte en rentrant, le soir, dans la cure d'Ashbourn : ce nouvel hôte, c'était moi.

—J'aurais fort désiré que le hasard vous eût fait prendre sur vous ce fragment de satire, ce premier jet de colère qui a eu un si grand retentissement en Europe, et qui a sacré Byron poëte.

— N'avez-vous jamais vu de son écriture?

— Si fait... Lord Byron a été lié avec un de mes amis dont le nom ne vous est probablement pas inconnu, car ce nom est plus populaire encore en Angleterre qu'en France : avec le comte d'Orsay?

— Certes, je le connais!

— Mais j'eusse voulu voir, puisque vous dites que c'est un brouillon que vous possédez, si Byron avait le travail facile, et s'il raturait beaucoup.

— Oh! il ne faudrait pas vous fier à l'exemple que j'ai entre les mains : les vers sont faciles quand le poëte blessé évoque cette muse qu'on appelle la Vengeance. Sur les cinquante premiers vers, il y a à peine dix ratures... Mais, si vous désirez voir ces vers... attendez...

Et, s'adressant à sa femme, il lui dit quelques mots en anglais.

— Ne faites pas cela, interrompis-je en riant, car j'accepterais.

— Et ce serait pour nous un grand plaisir!

Il proposait à sa femme de me ramener à Ashbourn, et de m'offrir l'hospitalité à la cure.

Puis, comme s'il lui venait une nouvelle idée :

— Ah bien! oui, venez, dit-il; j'ai un cadeau à vous faire!

— A moi?

— Oui... Oh! ne croyez pas que ce soit les vers de Byron : ces vers sont un héritage de famille, et vous comprenez... j'y tiens.

— Soyez tranquille! je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous les demander!

— Eh bien! mais est-ce dit? reprit-il avec un regard et une intonation qui indiquaient le plaisir que je lui ferais en acceptant l'offre aussi franchement qu'elle était faite.

Je lui tendis la main.

— C'est convenu, répondis-je, je suis votre hôte pour jusqu'à l'heure du dernier convoi.

— Vous retournez à Londres.

— Probablement.

— Et, aux trois quarts du chemin de Liverpool, vous ne poussez pas jusque-là?

— Que diable voulez-vous que j'aille faire dans une ville de commerce? J'ai le plus grand respect pour l'industrie, mais, comme toutes les choses respectables, l'industrie m'ennuie mortellement.

— Vous avez tort : il faut voir Liverpool.

— C'est ce que me disait hier lord Holland; il m'a même remis une lettre pour son banquier.

— Que vous nommez?...

— Attendez donc...

Je tirai la lettre de ma poche.

— James Barlowe et compagnie.

— Rue de la Taverne-Bleue?

— C'est cela.

— Raison de plus pour aller à Liverpool!

Vous croyez que, ne faisant pas le voyage pour Liver-

pool, je le ferai pour messieurs James Barlowe et compagnie?

— Vous ne le ferez pas pour eux; vous le ferez pour vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien! supposez, par exemple. qu'en venant à Ashbourn je vous donne un sujet de roman en six ou huit volumes!

— D'abord vous me feriez plaisir, attendu, mon cher compatriote, qu'un sujet de roman indiqué par vous serait bien certainement une chose distinguée.

— Mais supposez encore que ces six ou huit volumes ne soient qu'une première partie.

— Bon, j'entends... Et que la seconde partie se trouve à Liverpool?

— Oui.

— Chez messieurs James Barlowe et compagnie?

— Justement.

— Dans ce cas, j'irais à Liverpool.

— Allons donc! je le savais bien, moi.

Puis, se retournant vers sa femme :

— Monsieur Dumas vient avec nous à Ashbourn, lui dit-il en anglais.

Elle parut faire quelques objections relatives à des détails de ménage.

— Bon, bon, bon! reprit le jeune pasteur en français, ma femme tremble à l'idée d'offrir la fortune du pot à un homme de votre qualité, et moi je lui dis que nous vous nourrirons avec les lettres du pasteur Bemrode.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le pasteur Bemrode?

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— C'est le héros de votre roman, un caractère tout pétri de bonhomie, d'orgueil, et de naïveté, quelque chose entre Sterne et Goldsmith, entre le *Vicaire de Wakefield* et le *Voyage sentimental*.

— Un chef-d'œuvre, enfin?

— Ma foi!...

— Va pour le chef-d'œuvre! je le retiens.

— Seulement, ce chef-d'œuvre est en lettres.

— Oh ! quels cris va jeter mon éditeur !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Il n'en saura rien ; mais il jettera des cris tout de même,

— Mais enfin il y a une raison.

— C'est qu'il existe chez nous un préjugé contre les romans par lettres... On dit qu'ils sont ennuyeux.

— Ah ! oui, je comprends, à cause de *Clarisse Harlowe* et de la *Nouvelle Héloïse*... Vous répondrez en publiant un roman par lettres amusantes : vous avez fait des choses plus difficiles que cela !

— Eh ! eh !...

— Puis, quand vous aurez lu les lettres, vous serez toujours libre de ne pas les publier.

— Ainsi, je conserve mon libre arbitre ?

— C'est bien entendu.... Est-ce que je sais ce qui est amusant ou ennuyeux, moi ? un pasteur de village !

— Oh ! quant à cela, je me fierais plutôt à vous qu'à certains critiques de mes amis ou de mes ennemis !

— Alors, partons, car ma femme est sur des charbons à l'idée que le chemin de fer va passer, que nous manquerons ce convoi-ci, et qu'elle n'aura pas les deux heures demandées par toute ménagère pour offrir à dîner à son hôte.

Je tirai ma montre.

— A quelle heure passe donc le chemin de fer?

— A midi trois quarts.

— Il est midi vingt minutes.

— Et nous avons deux milles à faire avec des enfans.

— J'ai une voiture et des chevaux qui vont comme le vent... Rassemblez votre troupeau (les enfans s'étaient mis à cueillir des fleurs) ; je fais atteler, et nous partons.

— Mais à peine avez-vous vu Newstead-Abbey.

— Vous me raconterez ce que je n'ai pas vu.

— Convenez que le pasteur Bemrode vous trotte par la tête.

— Oh ! j'en conviens.

— Eh bien ! allez faire atteler... Georges ! Adda !

Les deux enfans, perdus dans les gazons, se redressèrent,

et l'on vit apparaître leurs têtes au-dessus des grandes herbes.

Je courais vers la voiture.

Le cocher achevait d'atteler, lorsque la jeune et belle famille apparut à la porte sombre de Newstead-Abbey.

Nous montâmes en voiture : un quart d'heure après, nous étions à la station ; une heure après nous descendions à Cheadle.

Là, mon compatriote étendit la main, et, me montrant un clocher autour duquel étaient groupées une centaine de maisons noyées dans des flots de verdure, le tout à deux milles à peu près de nous ;

— Voici Ashbourn, me dit-il.

IV

LES LETTRES DU PASTEUR BEMRODE.

Je n'ai pas besoin de décrire le moins du monde à mes lecteurs le village d'Ashbourn : ils le connaissent ; ni la cure : ils l'ont visitée.

Le village s'est augmenté d'une vingtaine de maisons ; la cure a conservé son ancienne physionomie ; seulement les fresques du pasteur Bemrode, ces gracieux autels à l'Hyménée, ces douces colombes se becquetant sur un carquois et un arc croisés, ont disparu sous un papier gris perle à ramages gris foncé.

La salle à manger est la même, le cabinet est le même, et il donne toujours sur le même petit jardin où chantent, non pas les mêmes rossignols, mais les successeurs de celui qui, du temps de la bonne madame Snart, y chantait si mélodieusement, que le docteur Bemrode le prenait pour l'âme de la dernière enfant que son hôtesse avait perdue.

Mais, comme on le comprend bien, à mon entrée dans la cure, dont j'ignorais entièrement les traditions, toutes ces choses ne pouvaient me frapper.

Ce que je remarquai, ce fut cet air de propreté et d'aisance qui sourit au seuil des maisons habitées par de jeunes

hôtes ; ce fut la joie du chien, accueillant père, mère et enfans par ses abois pressés et sa queue frétillante ; ce fut une jeune servante, moitié femme de chambre, moitié cuisinière, avec le sourire de la bonne volonté sur les lèvres.

Aussitôt rentrée, la petite caravane prit son département : la femme descendit à la cuisine, la servante courut à la basse-cour, les enfans s'emparèrent du jardin, et, après m'avoir installé dans une jolie petite chambre au premier étage, et dont la fenêtre donnait sur la route, le mari me quitta pour aller chercher les lettres.

Dix minutes après, il revint avec une cinquantaine de lettres dans une main et un manuscrit dans l'autre.

— Tenez, dit-il en posant les papiers devant moi, voici votre roman tout fait.

— Je vous remercie, mon hôte... Vous savez que c'est comme cela qu'ils m'arrivent, à ce que l'on dit. Mais j'ai une peur...

— Laquelle ?

— C'est que la traduction ne me donne plus de peine que la composition, et que, à la troisième lettre, je ne quitte le pasteur Bemrode pour en revenir à un capitaine Paul, à un d'Harmental ou à un d'Artagnan quelconque.

— J'ai prévu le cas, me répondit mon hôte en souriant.

Je le regardai.

— Vous êtes prévoyant, lui dis-je.

— Oui, j'avais toujours eu l'idée que vous ou quelqu'un de vos confrères, Balzac, Sue, ou George Sand, viendrait à Newstead-Abbey, que j'y saurais sa présence, et que je lui offrirais le cadeau que je vous offre.

— Et, soyez franc, auquel des quatre eussiez-vous préféré faire ce cadeau ?

— A Georges Sand. C'est une chose dans le genre de ses ravissantes pastorales.

— Oui, tandis que moi, n'est-ce pas, il sera facile de deviner que c'est encore quelque nouveau hasard qui a mis ce manuscrit entre mes mains?

— C'est d'autant plus probable que ce n'est pas du tout dans votre manière.

— Que voulez-vous ? je tâcherai d'aller au-devant de la critique ; je raconterai notre rencontre dans tous ses détails, comme j'ai raconté la façon dont j'avais trouvé, à la Bibliothèque, le fameux manuscrit du comte de La Fère, d'où sont tirés les *Mousquetaires;* je dirai.... je dirai la vérité ; tant pis pour ceux qui ne me croiront pas !

— Seulement, vous pourrez dire que vous avez traduit les lettres sur l'original. Il vous restera le tout petit mérite de la traduction.

— Voilà justement ce qui m'embarrasse, c'est cette traduction !

— Elle est toute faite.

— Comment, toute faite ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par moi.

— Par vous ?

— Tenez, voyez ce manuscrit.

Je lui tirai le manuscrit des mains.

— C'est la traduction de cet énorme paquet de lettres ?

— Dans mes momens perdus, je me suis amusé à la faire.

— En vérité, vous êtes un homme précieux !

— Dame ! vous comprenez, ce n'est peut-être pas très littéraire ; mais, au moins, c'est très littéral.

— Mais, puisque la besogne est entièrement terminée, mon cher hôte, il y aurait à faire une chose bien simple, ce me semble.

— Et laquelle ?

— Publier ces lettres sous votre nom.

Le pasteur sourit.

Je n'ai pas l'ambition qu'avait toujours eue ce pauvre monsieur Bemrode.

— Quelle ambition ?

— Celle d'être imprimé.

— Il avait cette ambition ?

— Vous le verrez dans ses lettres.

— Eh bien ! je vous réponds d'une chose, moi : c'est que, s'il y a quelque intérêt dans toute cette grosse histoire, et cet intérêt doit exister, puisqu'un homme comme

vous s'est donné la peine de la traduire, cette ambition du brave pasteur sera réalisée.

— Belle joie pour lui !

— Comment, belle joie ? Il est donc mort ?

— Mais il y a quelque quarante ou cinquante ans, oui.

— Diable !

— La ! maintenant, je vous laisse.... vous avez, à votre gauche, les lettres originales ; à votre droite, la traduction, et, dans ce coin, une lunette d'approche.

— Une lunette d'approche ! et pourquoi faire ?

— Qui sait ? vous aurez peut-être à regarder aux environs.

— Mon cher hôte, vous êtes mystérieux comme le château d'Udolphe !

— A l'œuvre ! et, dans deux heures, je reviens vous dire que le dîner est servi.

— Allez !

Mon hôte sortit.

Il faut être juste, même pour soi ; je me rendrai donc cette justice de dire que je commençai par essayer de lire les lettres originales : mais je dois ajouter qu'à la moitié de la première, j'abandonnai ce travail pour la simple lecture de la traduction.

Au bout de deux heures, minute pour minute, mon hôte rentra.

Je ne l'entendis pas rentrer : j'étais à la fenêtre, la lunette d'approche à la main.

Il me toucha l'épaule, je me retournai.

— Eh bien ! me demanda-t-il, vous ne lisez plus ?

— Non, je cherche la maison de monsieur Smith.

— L'avez-vous trouvée ?

— Je le crois.... seulement j'ai beau regarder à cette charmante petite fenêtre qui éclaire la chambre virginale de la fille du bon pasteur, point de chardonneret dans sa cage, point de belle jeune fille avec un chapeau de paille mettant dans l'ombre la moitié de son beau visage et une partie de ses cheveux d'or. Des couches étendues, des linges qui sèchent, et une chemise qui se balance, les manches raides et le ventre enflé, voilà tout.

—Ah! mon cher hôte, vous êtes bien exigeant, ce me semble! La belle Jeannie a subi le sort commun : elle est allée rejoindre le bon monsieur et l'excellente madame Smith, dans le cimetière du village, dont elle a fait à son mari un si touchant tableau.

— Parbleu! justement, je voulais vous dire une chose : pourquoi, puisque vous étiez en train de traduire, n'avez-vous pas traduit la poésie de Gray comme la prose de monsieur Bemrode.

— Parce que la poésie est de la poésie.

— Pardon, mon cher hôte, je comprends trop, ou je ne comprends pas assez.

— Je veux dire qu'il faut être poëte pour traduire un poëte.

— Je parie que vous êtes poëte?

— C'est-à-dire que je fais des vers.

— Allons donc!

— Qui n'en fait pas?

— Et que vous avez traduit le *Cimetière de village* de Gray, comme le reste?

— Heu!

— Allons! le *Cimetière de village*, mon cher hôte?

— Vous le savez mieux que personne, certaines choses doivent être lues en certains endroits et dans certains momens.

— Je suis de votre avis.

— Eh bien! ce soir, à la nuit tombante, vous irez faire une promenade au cimetière, et là, aux lueurs mourantes du jour, en face de ces pauvres tombes dont Gray s'est fait le poëte, vous lirez ma traduction.

— Oh! metteur en scène que vous êtes, allez!

— Et, maintenant, repoussez les uns dans les autres les tubes de votre lunette d'approche, et venez dîner!

— Volontiers, car je meurs de faim.

— Ne dites pas cela si haut, vous épouvanteriez la maîtresse de la maison.... A propos, où vous-êtes vous arrêté?

— Au moment du départ des deux époux.

— Pour la prison?

— Non, pour la cure de Waston, dans le pays de Galles.

— Comment trouvez-vous cela ?

— Parbleu ! charmant, puisqu'il est convenu que je le signe !

— Mais supposez que vous ne le signiez pas.

— Je dirais d'abord que j'ai lu autrefois un roman d'Auguste Lafontaine qui commence exactement de la même façon.

— Auguste Lafontaine est venu en Angleterre vers la fin du dernier siècle ; qui vous dit qu'il n'a pas connu ce bon monsieur Bemrode ?... Passons donc à une autre critique.

— Eh bien ! il me semble que cet éternel récit de sa vie, dans la bouche de monsieur Bemrode, est un peu monotone.

— J'aurais cru, moi, au contraire, qu'il y avait quelque chose de nouveau dans cette étude de soi-même faite par un homme consciencieux qui cède à ses défauts, mais en les connaissant ; qui analyse tous ses sentimens les uns après les autres, qui creuse toutes ses sensations jusqu'à ce qu'il arrive au granit, et, cela, surtout pour vous, qui manquez d'analyse...

— Bon !

— Qui substituez les accidens du hasard et de l'imagination au véritable cours de la vie...

— Bravo !

— Qui avez plus d'entrain, de verve et de bavardage que de philosophie.

— Merci, mon hôte !

— N'est-ce pas l'exacte vérité que je vous dis là ?

— La vérité du bon Dieu... Mais vous connaissez le proverbe : « Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. »

— Allons donc ! à un commençant... mais à vous !...

— Il n'en est pas moins vrai... Tenez, par exemple...

— Quoi ?

— Que, si le docteur Petrus...

— Eh bien ! si le docteur Petrus ?

— Répondait de temps en temps à monsieur Bemrode...

— La chose tomberait dans la convention !

— Bon ! et en quoi ?

— Parce qu'elle sortirait du vrai.

— En quoi donc y a-t-il quelque chose de faux à répondre aux lettres d'un homme qui vous écrit ?

— Mon cher monsieur Dumas, vous avez mal étudié le caractère du docteur Petrus.

— Bah !

— Vous n'avez pas fait la part d'un savant occupé à des problèmes aussi importans que ceux qu'il est en train de résoudre, car autrement...

— Eh bien ! autrement ?

— Vous eussiez deviné pourquoi il ne répondait pas.

— Et il ne répondait pas, pourquoi ?

— Mon cher monsieur Dumas, apprenez ceci : c'est qu'en 1824, lorsque le digne docteur Petrus Barlowe mourut à Cambridge, à l'âge de cent ans moins huit jours, on trouva sur son bureau, qu'aucune autre main que la sienne n'avait jamais rangé depuis soixante ans passés, un énorme paquet de lettres avec cette inscription : A LIRE QUAND J'AURAI LE TEMPS.

On ouvrit le paquet : il contenait une cinquantaine de lettres toutes cachetées.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ces lettres c'étaient celles du pasteur Bemrode.

— Comment ! ces lettres, où le digne homme prenait une si grande peine de se peindre lui-même dans les plus petits détours de son orgueil, dans les plus secrets replis de son cœur !

— Le docteur Petrus Barlowe les avait classées avec le plus grand soin, chacune à sa date, pour les lire quand il aurait le temps.

— Et il est mort à cent ans moins huit jours ?

— Sans avoir trouvé le temps de les lire, mon cher monsieur... Voilà ce que c'est que la vérité. Vous lui eussiez fait lire les lettres de son ami, vous ; vous n'eussiez point voulu que ce labeur de l'homme s'étudiant lui-même fût perdu pour celui sur la demande duquel il avait été fait, et vous étiez dans le faux !

— Ainsi, les joies, les chagrins, les triomphes, les dé-

ceptions, les rêveries de ce pauvre monsieur Bemrode?...

— Je suis le seul qui les ait jamais connus! De Cambridge, on a renvoyé le paquet à Ashbourn; le paquet est tombé dans les mains de mon père, qui ne s'en est pas plus occupé que le docteur Petrus; enfin, des mains de mon père il est passé dans les miennes... Moi, c'est autre chose: j'ai ouvert le paquet, j'ai lu les lettres, je les ai traduites, et j'ai admiré la providence du Seigneur, qui en ne permettant au bon monsieur Bemrode de composer aucun des ouvrages qu'il avait projetés, lui en a, sans qu'il y songeât, fait écrire un qui vaut mieux qu'aucun de ceux qu'il avait rêvés, et cela parce que, en le faisant, il ne se doutait point qu'il le faisait.

— Mon cher hôte, dis-je, voilà qui me détermine; je trouve décidément l'histoire du digne pasteur pleine d'intérêt; je la prends pour mon compte, je l'endosse, je la signe... Allons dîner!

Nous descendîmes.

Les deux enfans étaient déjà assis à une petite table; trois couverts nous attendaient à une plus grande.

Nous prîmes nos places, et nous fîmes honneur au dîner de madame Regnier.

Pendant tout le repas, je fus préoccupé d'une seule et unique idée; c'était, aussitôt le dessert enlevé, d'aller à Wircksworth, de faire le tour de la maison de monsieur Smith, si je ne pouvais point la traverser, et de revenir à Ashbourn par les prairies.

Sauf un peu d'impolitesse, il m'était facile de me donner cette satisfaction: je n'avais qu'à demander ma liberté, une fois le dîner fini, et partir tout courant pour Wircksworth.

Mais je me promettais bien d'y aller seul.

J'aimerais autant ne pas y aller du tout que de faire la route avec qui que ce fût au monde, même avec le successeur de monsieur Bemrode.

Celui-ci vit bien que j'étais préoccupé; il me demanda la cause de ma préoccupation.

— Ma foi! lui dis-je, votre diable de *Pasteur d'Ashbourn* me trotte par la tête, et je meurs d'envie d'aller faire un tour à Wircksworth!

Mon hôte me regarda en souriant.

— Avez-vous absolument besoin que je vous y accompagne ? me demanda-t-il.

— Non, au contraire, et je vous avoue même que je préfère y aller seul.

— Eh bien ! cela tombe à merveille !

— Bah !

— Oui, j'ai eu la paresse de ne pas achever la traduction du manuscrit de la dame grise, et je terminerai en votre absence.

— Qu'est-ce que cela, la dame grise ?

— Ah ! c'est la grande affaire de la seconde partie de ce que vous lirez ce soir ! Tâchez d'en être là à minuit, et c'est pour le coup que vous m'appellerez metteur en scène.

— Allons ! allons ! je vois que vous connaissez le métier, et que si, à l'exemple de votre prédécesseur, vous vouliez m'écrire une cinquantaine de lettres, cela me ferait un second *Pasteur d'Ashbourn*.

— Bon ! pour que vous mettiez dessus, comme le docteur Petrus ; *A lire quand j'aurai le temps !*

— Oh ! soyez tranquille, je ne vous ferai pas la niche de vivre cent ans moins huit jours !

— Hum ! avec cela que vous êtes bâti pour mourir phthisique !

— Eh bien ! puisque tout est convenu, donnez-moi votre traduction de Gray.

— Oui, mais à condition que vous ne la lirez que dans le cimetière et à la tombée de la nuit.

— C'est convenu.

Je pris la traduction, je la mis dans ma poche, je me levai, je baisai la main de madame Regnier, j'embrassai les enfans et je partis.

V

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

Dès que je fus hors du village d'Ashbourn, ces lignes du manuscrit me revinrent en mémoire :

« Ai-je besoin de vous rappeler, mon cher Petrus, que j'avais à peine vingt-cinq ans, et que Jeannie n'en comptait que dix-neuf ?

« Nous étions moins avancés dans la vie que la nature ne l'était dans l'année : la nature en était au mois de juin, et nous n'en étions encore, Jeannie qu'en avril, et moi qu'en mai ! »

Ni la nature, ni moi n'étions tout à fait dans la même situation que le digne pasteur Bemrode ; la nature était en septembre, et moi j'avais quarante-six ans ; la nature et moi, nous étions déjà sur ce versant occidental de la vie qui mène la nature à l'hiver, l'homme à la tombe.

Eh bien ! grâce à cette heureuse organisation que j'ai reçue du ciel, et à laquelle je dois que le malheur n'ait jamais pu faire de moi un homme malheureux, je marchais, avec la jeunesse du cœur sinon avec celle des années, dans ce chemin qu'un siècle auparavant avait suivi le bon monsieur Bemrode.

Je n'avais aucune Jeannie qui m'attendît dans cette petite maison blanche à la fenêtre alors entrouverte, et aujourd'hui fermée, mais j'avais la poésie, cette éternelle maîtresse qui passe aussi voluptueusement sa main dans les cheveux blancs d'Homère que dans les cheveux noirs de Byron.

A quoi songeais-je ?

A ce qui, dans mes voyages, m'a si souvent préoccupé :

Mes amis, ceux que j'avais quittés huit jours auparavant, pensaient-ils à moi, et, s'ils y pensaient, que faisais-je, à l'heure présente, dans leur imagination ?

Ce que je faisais, ils étaient loin de s'en douter :

Je courais sur une grande route, après un double fantôme évanoui depuis cinquante ans, après l'ombre gracieuse de Williams Bemrode et de Jeannie.

Ma foi ! ne court pas qui veut après l'ombre de la Jeunesse et de l'Amour !

A mesure que j'avançais par le chemin, l'ancienne petite maison du docteur Smith m'apparaissait rajeunie et remise à neuf par un badigeonnage gris et par la peinture verte de ses volets.

Le vieux lierre avait encore grandi, mais il sembait, lui, avoir le privilége de grandir sans vieillir.

Une foule de moineaux francs y avaient établi leur domicile, et y caquetaient à qui mieux mieux, se racontant sans doute dans leur langue les événemens de la journée.

Lorsque j'approchai de la maison, la fameuse fenêtre qui avait tant tiré l'œil du pasteur Bemrode s'ouvrit, et une jeune mère de vingt-six à vingt-huit ans parut, faisant sauter un petit enfant d'un an dans ses bras.

Je m'arrêtai, essayant de plonger mon regard dans l'intérieur de la chambre.

Au lieu de la perse de Jeannie, un papier à rayures recouvrait les muraillles; le lit virginal avec ses rideaux blancs avait fait place à un large lit à baldaquin, du haut duquel tombaient des rideaux de cotonnade.

On eût dit que la chambre avait fait un pas dans la vie, et de la virginité était passée à la maternité.

La jeune mère, voyant un étranger qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder dans ce sanctuaire de la maison anglaise qu'on appelle une chambre à coucher, referma vivement la fenêtre, et m'interdit la vue de son tabernacle.

Elle eût été bien étonnée si je lui eusse dit que c'était non pas elle que je cherchais, mais le souvenir d'une belle enfant qui avait habité cette chambre près de cent ans avant elle.

Je fis le tour de la maison.

La grille dont parlait le pasteur Bemrode avait disparu.

Un propriétaire quelconque avait fait ce que venait de faire la jeune mère : lassé de voir les regards des passans pénétrer jusque chez lui, il avait probablement vendu la grille, et, avec l'argent de la grille, fait bâtir un mur.

A droite de la maison je trouvai une ruelle; si je m'orientais habilement, cette ruelle devait me conduire à la porte du jardin.

Je ne me trompais point: au bout de cent pas, je retrouvai cette porte par laquelle étaient sortis, pour entrer dans la prairie, les deux beaux et joyeux jeunes gens.

La porte n'était point fermée ; elle était seulement poussée contre son chambranle de pierre.

Je l'entre-bâillai, et passai ma tête à travers l'entre-bâillement.

Deux ou trois enfans jouaient au milieu de ce jardin, dans la forme matérielle duquel rien n'était changé; seulement, au lieu des fleurs de printemps, lilas, roses et balsamines, avec lesquels s'entretenait Jeannie, se balançaient sur leurs hautes tiges flexibles les reines marguerites, les chrysanthèmes et les dahlias, cette gracieuse importation d'Amérique qui était inconnue du temps de Jeannie.

A ma vue, les enfans poussèrent des cris et s'enfuirent.

J'avais envie de courir après eux et de les retenir; mais que penserait-on, dans l'ancienne maison du docteur Smith, d'un homme qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder dans les chambres à coucher, et qui entrait dans les jardins pour courir après les enfans?

J'aurais beau dire : « A la place où jouaient ces enfans, il y a un siècle, une jeune fille de mes amies parlait aux papillons, chantait avec les oiseaux, croisait son haleine avec le parfum des fleurs; je suis entré pour retrouver la trace de ses pieds sur le sable, le passage de son corps dans l'air ! » l'excuse paraîtrait médiocre, même lorsque j'ajouterais humblement que j'étais un de ces rêveurs qu'on appelle poëtes.

Je tirai donc à moi la porte, et, au bout d'une dixaine de pas, je me trouvai dans la prairie; dans la prairie fraîche, ombreuse, touffue, avec une génération d'arbres autre, bien certainement, que celle qui avait vu passer Jeannie au bras de Bemrode, mais toujours composée d'aulnes et de trembles.

Je reconnus l'allée de saules.

Oh ! ceux-là, ils devaient être les mêmes, sinon qu'ils étaient plus bossus, plus tortus, plus éventrés encore qu'au milieu du XVIIIe siècle; cent ans écoulés ne les avaient pas tués, mais ces cent ans les avaient un peu vieillis : ils étaient un peu plus chauves et un peu plus ridés que lorsque Jeannie et Bemrode s'étaient reposés sous leur ombre.

Je cherchai et je crus découvrir la place où les deux jeunes gens avaient dû s'asseoir côte à côte, et je m'y assis à mon tour, les pieds pendans le long du talus, et ef-

fleurant presque le ruisseau, aussi abondant, aussi limpide qu'au jour où il réfléchissait leur double image.

Devant moi s'étendait la prairie parfumée ; les meules de foin en avaient été enlevées, mais on pouvait voir encore la place où elles s'élevaient.

Libre à moi de croire que ces meules de foin récemment rentrées dans la grange étaient les mêmes sur lesquelles s'étaient arrêtés les yeux des deux jeunes gens, et dont les âcres senteurs étaient demeurées consignées dans le manuscrit de mon hôte.

Pourquoi n'était-ce pas au dernier mois de juin que Jeannie et Williams s'étaient assis où j'étais assis, Jeannie faisant un bouquet des fleurs de son jardin mêlées à des fleurs champêtres ; Williams, les yeux baissés, avouant peu à peu son amour !

Cette idée prit une telle consistance dant mon esprit, que je regardai autour de moi, cherchant si je ne verrais pas, au loin, sous les saules, ou dans la profondeur des quinconces de trembles, la jeune fille au chapeau de paille et à la ceinture bleue, le jeune homme à la démarche grave et à l'habit sombre.

Je poussai un soupir en songeant que tous deux n'existaient plus que dans mon imagination.

Puis, comme le soleil, en descendant vers l'horizon, dorait la cime tremblante des hauts peupliers, je me levai, je traversai la prairie, et je commençai à revenir vers Ashbourn.

Il faut avoir été élevé dans les forêts et les champs, puis avoir passé vingt-cinq ans au milieu du bruit des villes, du tumulte des révolutions, des orages de la vie littéraire, pour savoir tout ce qu'il y a de doux souvenirs, d'évocations juvéniles, de parfums d'enfance, dans une course faite à travers les mystérieuses prairies du comté de Derby, par une belle soirée du commencement de septembre, quand le soleil glisse au revers argenté des feuilles du tremble, quand le merle sort des buissons, sautille, s'effarouche et s'envole en *sifflant* ; quand on entend le dernier chant de la fauvette sous l'aubépine, et le cri du grillon caché dans la touffe d'herbe !

Ce fut ainsi que, sans y songer, je me retrouvai aux premières maisons d'Ashbourn.

Seulement, le hasard voulut que je revinsse justement du côté où était le cimetière.

Au lieu d'être, comme d'habitude, adossé à l'église, il était situé à l'extrémité du village.

Ses anciens murs s'étaient écroulés, et, sans doute, la pauvre commune n'avait pas été assez riche pour les rebâtir, car ils avaient été remplacés par une haie vive taillée à hauteur de ceinture d'homme ; une grille en bois fermée avec un lien d'osier y donnait entrée.

On ne vole pas les morts, et les profanateurs sont rares au village.

Oh ! c'était bien un cimetière de campagne que le pauvre petit cimetière d'Ashbourn !

Pas un monument ; quelques pierres avec des noms et des dates, quelques croix avec leurs inscriptions funéraires ; de grandes herbes partout, comme il en pousse sur les tombes, et, au milieu de ces grandes herbes, un chemin tracé de la porte aux dernières fosses.

J'allai droit à un groupe de cyprès qui poussaient sur un monticule ; je m'appuyai à l'un d'eux, tournant le dos au village, et je jetai un regard circulaire sur la campagne, qui commençait au delà de la haie du cimetière, et qui se déroulait autour de moi.

Rien de plus doux, de plus calme, de plus charmant que cette vue !

Elle s'étendait dans toute la longueur d'une vallée peu profonde où coulait une petite rivière qui prend sa source dans un des derniers contreforts des monts Cheviots, lesquels s'en vont courant vers l'Ecosse comme une bande de buffles effarouchés.

Sous les rayons du soleil couchant, la rivière semblait charrier des lames d'or ; chaque côté de ses berges voyait se dérouler de larges prairies vertes comme de l'émeraude, au milieu desquelles s'élevaient de grands bouquets de peupliers ombrageant des groupes de maisons aux toits rouges et aux fumées bleues ; de toutes parts, une vapeur montait, transparente et azurée, derrière laquelle, dans

les lointains de la vallée, commençaient à se perdre les saules, pareils à des fantômes échevelés.

A quelque distance, un berger jouait de la cornemuse.

La cloche tinta six fois, avec une modulation inégale et pour ainsi dire boiteuse.

C'était le quart avant huit heures.

Le paysage s'assombrissait déjà : l'heure était venue de lire la traduction de mon hôte ; si j'attendais encore, le jour allait me manquer.

Je tirai le papier de ma poche, je le dépliai, je jetai un dernier regard autour de moi, et je lus (1).

Lorsque que j'arrivai à la fin de la traduction de mon hôte, le jour baissait rapidement, et l'on eût dit que le soleil avait attendu que j'en eusse scandé le dernier vers pour éteindre son dernier rayon.

Il était évident que l'élégie du digne pasteur n'avait rien perdu à être lue à cette heure de crépuscule, et pour ainsi dire sur le théâtre où je me trouvais.

Aussi repris-je tout pensif le chemin du presbytère, où les deux époux m'attendaient pour prendre le thé.

VI

FIN DE L'HISTOIRE DE LA PREMIÈRE HISTOIRE.

Une heure après mon retour au presbytère, j'étais établi dans la petite chambre où le pauvre Bemrode, à force de soins et de peines, avait établi ses fresques.

Hélas ! ce fut en vain que je regardai autour de moi : un impitoyable successeur, le neveu du recteur probablement, avait recouvert ces premiers dessins, que j'eusse été si heureux de retrouver intacts, d'un premier papier qui, selon le goût des locataires, avait dû, depuis ce temps-là, et pendant les quatre générations de pasteurs qui avaient habité cette chambre, faire place au moins à quatre papiers différens.

Je ne pus résister au désir d'ouvrir la fenêtre, et de

(1) Voir cette pièce de vers chapitre XXIII, tome Ier.

chercher parmi toutes les lumières celle qui s'échappait de l'ancienne chambre de Jeannie ; mais j'eus beau creuser l'obscurité de mon regard, sans doute les volets étaient fermés, car la fenêtre resta obscure.

Au bout d'un quart d'heure, la patience me manqua.

D'ailleurs, j'avais à lire la seconde partie du manuscrit.

Le manuscrit était là, sur la table, à l'endroit même où, selon toute probabilité, les premières lettres du bon pasteur Bemrode avaient été écrites.

Je m'assurai que l'histoire de la dame grise était complète, je me couchai, et, avec cette volupté de l'homme qui, après une journée de fatigue, se trouve sur un bon matelas, entre deux draps blancs, je commençai ma lecture.

J'avoue ma prédilection pour les histoires où les fantômes jouent un rôle : j'ai l'émotion sans avoir la peur; je crois aux apparitions, et ceux qui ont lu mes *Mémoires* savent pourquoi.

Il me fut donc plus facile qu'à un autre de me mettre à la place du pasteur Bemrode se trouvant en face de la fatale apparition.

Minuit sonnait quand j'arrivai à l'endroit où le digne pasteur pénètre dans la chambre murée.

On voit que mon hôte était servi selon ses souhaits.

La lecture me conduisit jusqu'à deux heures du matin ; à deux heures, j'étais forcé, bien malgré moi, de me séparer du pasteur, de sa femme et de leurs deux jumeaux.

J'avais dévoré jusqu'à la dernière ligne.

Je fus pris d'une énorme fantaisie de me lever et d'aller réveiller mon hôte : je mourais d'envie de savoir de quelle façon se déroulait la seconde histoire, et si la prédiction s'était ou non accomplie.

Je réfléchis que la demande serait indiscrète, et, à force de raisonnemens, je pris sur moi d'attendre au lendemain, d'autant plus que, comme il était deux heures du matin, le lendemain, c'était le jour même.

Toutefois, je m'assoupis ; mais, pendant mon sommeil, j'évoquai tous les fratricides de l'antiquité, Étéocle et Polynice, Romulus et Rémus, Timoléon et Timophane, et je construisis, à l'aide de toutes ces fables, une fable qui,

tant que je dormis, me parut magnifique et pleine de sens, mais qui, lorsque je me réveillai, s'évanouit en une insaisissable fumée, pour me laisser en face du néant.

Heureusement, il faisait grand jour.

Je me levai sans songer à ouvrir la fenêtre et à utiliser la lunette d'approche de mon hôte; non, la direction de mon esprit était totalement changée : ce que j'avais envie de voir, c'était le sombre presbytère de Waston, avec ses murs verdis, sa cour humide, son monstrueux ébénier aux racines tordues; ce que j'avais envie de savoir, c'était l'histoire de Willams-John et de John-Williams.

Aussi, en un tour de main, me trouvai-je habillé et en état de descendre.

Monsieur et madame Regnier étaient levés depuis longtemps.

Madame Regnier s'occupait du déjeuner; monsieur Regnier était allé faire une visite à l'un de ses paroissiens malades.

Je me plantai sur le seuil de la porte, et j'interrogeai des yeux les trois rues qui venaient aboutir à la place où s'élevait le presbytère.

Bientôt j'aperçus mon hôte à l'extrémité d'une de ces rues.

Je lui fis toutes sortes de signes avec la main; mais, soit qu'il ne me vît point, soit qu'il ne crût pas de sa dignité de hâter sa marche, il continua son chemin du même pas.

Je compris alors Mahomet qui, voyant la mauvaise volonté que mettait la montagne à venir à lui, se décida à aller à la montagne.

Le jeune pasteur s'arrêtait à droite et à gauche, au seuil des maisons, interrogeant, causant, souriant, feignant surtout de ne pas me voir, et jouissant intérieurement de son triomphe.

Enfin, je le joignis.

— Ah! c'est vous, mon hôte, me dit-il; avez-vous bien dormi?

— Très mal!

— Bah! votre lit était-il mauvais?

— Non.

— Aviez-vous eu l'imprudence de laisser votre fenêtre ouverte?

— Non.

Les chats auraient-ils fait du bruit en jouant dans le grenier?

— Non, j'avais envie de vous revoir.

— Voilà qui est fort aimable... Mais ce n'était point seulement pour me voir que vous aviez envie de me revoir.

— Non... j'ai tout lu.

— Tout, jusqu'à la fin?

— Jusqu'à la dernière phrase, jusqu'à ces mots : « Oh! qui pourrait croire que l'un de ces petits anges s'appellera un jour Caïn? »

— Eh bien?

— Eh bien! je veux savoir ce que sont devenus Williams-John et John-Williams.

— Mais je n'en sais rien, moi!

— Comment! vous n'en savez rien?

— Pas le premier mot!

— Oh! par exemple!

— Ne vous ai-je pas raconté de quelle façon les lettres du docteur Bemrode sont tombées entre mes mains?

— Si fait.

— Eh bien! je sais de l'histoire du pasteur Bemrode tout ce qu'il en a écrit au docteur Petrus Barlowe, et pas un mot de plus... Les événemens qui suivent se sont passés, à ce que je crois, dans d'autres localités : à Liverpool, à Milfort, en Amérique même.

— Que faire alors pour la fin?

— Ce que vous avez fait pour le commencement : visiter les localités où se sont passés les événemens; interroger les gens qui, par la tradition, ont été à portée de les connaître.

— Mais, morbleu! je ne puis cependant pas aller jusqu'en Amérique pour avoir la suite de votre histoire : j'aimerais mieux la faire moi-même.

— C'est une dernière ressource qui ne vous manquera jamais, et à laquelle il sera toujours temps de recourir.

— Et vous n'avez aucun renseignement à me donner sur les recherches à faire?

— Aucun... Je suis aussi étranger à cette histoire que vous l'êtes vous-même; le hasard en a fait tomber la première partie entre mes mains, voilà tout. Je vous la donne, je ne puis faire davantage. La prenez-vous?

— Je crois bien que je la prends! Seulement, excusez-moi, mais je suis pressé de partir.

Le pasteur tira sa montre de sa poche.

— Il est sept heures et demie, dit-il; le convoi passe à neuf heures à Cheadle; vous avez le temps de déjeuner, et de partir par le convoi de neuf heures.

— Rentrons, alors... Mais attendez donc.

— Quoi!

— Il faut bien faire mes conditions.

— Quelles conditions?

— Vous ne pouvez pas me faire comme cela tout simplement cadeau de six volumes.

— Bon! pourquoi pas?

— Non... je ne vous offre point d'argent, quoique je pense que ce serait encore plus simple; mais, enfin, vous désirez bien quelque chose.

— Vous avez vu ma femme et mes enfans, que voulez-vous que je désire?

— Mais votre femme désire peut-être quelque chose, elle.

— Oui, vous avez raison, elle a une ambition.

— Peste! gare à moi!... Une chose que son mari n'a pas pu lui donner, serai-je assez riche ou assez puissant?

— Oh! oui, tranquillisez-vous : il s'agit tout bonnement... Allez-vous bientôt en Italie?

— J'y vais toujours, en Italie; seulement, je vous préviens que, si ce sont des indulgences que vous voulez, je suis assez mal avec le nouveau pape.

— Non, en ma qualité de pasteur protestant, j'ai peu de foi dans cette branche du commerce romain.

— Qu'est-ce, alors?

— Un chapeau de paille de Florence.

— Oh! quant à cela, je m'en charge : le plus beau de la Toscane sera pour madame Regnier.

— Chut! parlez plus bas : la voici!

— Vous voulez lui faire une surprise... je comprends.

— Non.

— Alors, je ne comprends pas.

— Vous n'auriez qu'à oublier la promesse!

— *A table, messieurs!* dit notre hôtesse risquant ces trois mots français.

Je déjeunai, les yeux fixés sur la pendule.

A huit heures un quart, je me levai.

— Mon cher hôte, vous êtes Français, dis-je au pasteur, et, en cette qualité, vous connaissez le plus vieux de nos proverbes, puisqu'il remonte au roi Dagobert : « Il n'y a si bonne compagnie... »

— Oh! vous n'êtes pas encore débarrassé de la nôtre!

— Comment cela?

— Nous vous conduisons jusqu'à Cheadle, et nous ne vous quittons qu'au chemin de fer.

Et il me montra une petite voiture découverte qui attendait à la porte.

— Bravo! voilà ce qui s'appelle comprendre l'hospitalité.

— Non! cela s'appelle comprendre la vie. Nous ne sommes pas, nous autres pasteurs protestans, comme vos curés catholiques, qui s'imposent privations sur privations, macérations sur macérations; nous regardons la vie, non comme une concession, mais comme un présent de Dieu : nous croyons qu'en nous la donnant, le Seigneur nous dit : « Je vous donne ce qu'il y a de plus beau au monde; faites-en ce qu'il y a de plus doux. » Alors, nous accueillons tout plaisir qu'il nous met sur notre route comme un ange qui nous vient de la part du Seigneur, et, au lieu de l'effaroucher par notre mine triste et rogue, nous tâchons de l'acclimater à notre atmosphère terrestre par toutes sortes de caresses et de prévenances. Ainsi, par exemple, ce matin, quand j'ai vu qu'il faisait beau, j'ai préparé cette course : c'était un moyen de vous avoir plus longtemps et de donner à mes enfans et à ma femme une demi-journée d'air, de soleil et de fleurs.

— Monsieur Regnier, vous comprenez si bien la vie, que vous devez admirablement comprendre la mort. Heu-

reux ceux que vous aidez à vivre! heureux surtout ceux que vous aidez à mourir!

Je jetai les yeux sur la pendule.

— Nous n'avons plus que trente-cinq minutes, lui dis-je.

— C'est cinq minutes de plus qu'il ne nous faut... N'importe, venez!

— Mais ma malle?

— Elle est dans la voiture.

— Mais le manuscrit?

— Il est dans la malle.

— Allons! vous êtes, comme vous le disiez tout à l'heure, l'homme des prévenances et des caresses, et cela ne m'étonne plus que le bonheur reste près de vous.

Nous montâmes en voiture et nous partîmes.

Une demi-heure après, nous étions à la station.

Au moment même où nous mettions pied à terre, nous entendîmes le cri strident et prolongé que jette la locomotive pour prévenir de son arrivée les voyageurs qui l'attendent.

Elle apparut, en effet, au tournant de la route, s'avançant rapide et secouant un gigantesque panache de fumée.

— Allons! dit mon hôte, embrassez ma femme, mes enfans; donnez-moi une poignée de main, et dites-nous adieu.

— Pourquoi adieu?

— Parce que je n'ose vous demander de nous dire : « Au revoir! »

— Hélas! vous avez bien raison : au revoir, c'est le mensonge; adieu, c'est la vérité.

Le convoi était arrivé, et les chefs de station appelaient les voyageurs.

Le pasteur s'approcha d'un des hommes qui ouvrent les portières, et lui dit quelques mots à demi-voix.

— *Yes!* répondit celui-ci en lui faisant signe de le suivre.

— Que lui avez-vous demandé? m'informai-je.

— S'il y avait un wagon où vous pussiez être seul... Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'en ce moment vos dispositions sont à la solitude.

— En vérité, mon cher hôte, vous avez la science du

cœur! Allons! allons! disons-nous au revoir : il m'en coûterait trop de vous dire adieu.

Le jeune homme sourit, appela d'un signe sa femme et ses enfans.

Sa femme me présenta son front blanc et pur entre deux touffes de cheveux dorés, comme eût fait une sœur à son frère; les deux enfans m'offrirent leurs joues rondes, roses et fraîches, comme ils eussent fait à un ami.

Monsieur Regnier et moi, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Enfin le sifflet du chef de train donna le signal du départ; je sautai dans le wagon, la portière se referma sur moi, j'abaissai la glace, et je passai la moitié de mon corps par l'ouverture pour revoir encore ces amis de la veille, que j'avais bien plus de peine à quitter que beaucoup de mes vieux amis.

Tant que je pus les voir, je leur fis signe de la main, le mari et la femme me répondant avec leurs mouchoirs, les enfans m'envoyant des baisers.

Mais, au bout de cinq ou six cents pas, la route tourna, et tout disparut.

Trois heures après, j'étais à Liverpool.

Et maintenant, comme ce qui me reste à raconter est la préface naturelle du livre qui reste à lire, que l'on me permette de ne reprendre le récit qu'au moment où je pourrai faire connaître l'histoire des enfans comme j'ai transmis celle du père et de la mère.

FIN DU PASTEUR D'ASHBOURN.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME

	PAG.
I. — Le pays de Galles	1
II. — La dame grise	11
III. — La chambre murée	21
IV. — L'état des lieux	27
V. — Pendant la nuit	34
VI. — Pendant le jour	45
VII. — La fièvre chaude	52
VIII. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée	57
IX. — Stratégie	65
X. — Ce qu'il y avait dans la chambre murée	71
XI. — La grande nouvelle	78
XII. — Précautions	83
XIII. — Le Juif Errant	90
XIV. — Les deux jumeaux	96
XV. — Ce qu'une femme peut souffrir	105
XVI. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	112
XVII. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	120
XVIII. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	127
XIX. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	135
XX. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	142
XXI. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	153
XXII. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	161
XXIII. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	172
XXIV. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	179
XXV. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite)	189
XXVI. — Ce qu'une femme peut souffrir (suite et fin)	196
XXVII. — La nuit de la Saint-Michel à la Sainte-Gertrude	208

ÉPILOGUE. — HISTOIRE DE DEUX HISTOIRES.

PAG.

I. — Claremont 215
II. — Holland-House 226
III. — Newstead-Abbey 236
IV. — Les lettres du pasteur Bemrode 285
V. — Le cimetière de village 293
VI. — Fin de l'histoire de la première histoire 299

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

00100829

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 23 March, 2016